

**LE CANADA ANGLAIS DE JACQUES FERRON (1960-1970)
FORMES, FONCTIONS ET REPRÉSENTATIONS**

par

Susan Margaret Murphy

Thèse présentée au Département d'études françaises
de l'Université Queen's
en vue de l'obtention du grade de Docteur en Philosophie

Queen's University

Kingston, Ontario, Canada

(mai 2009)

Copyright © Susan Margaret Murphy, 2009

Résumé

Jacques Ferron (1921-1985), écrivain québécois de première importance qui affirme avoir écrit ses livres pour « un pays comme moi, un pays inachevé qui aurait bien voulu devenir souverain, comme moi, un écrivain accompli », multiplie dans ses divers écrits les personnages et les référents canadiens-anglais, produisant ainsi un jeu d'intertextualité extrêmement riche.

La présente étude se penche sur cette présence protéiforme et polyvalente du Canada anglais dans l'œuvre de Jacques Ferron pendant sa période la plus productive, 1960-1970. Puisqu'il s'agit d'une œuvre fortement empreinte du sceau de l'autobiographie, qui invite à un examen du rapport entre le texte et le hors texte, elle examine d'abord les rencontres de l'auteur avec l'altérité canadienne-anglaise en suivant les données biographiques au fil des événements de l'histoire. Elle s'interroge ensuite sur ses deux premiers dédicataires canadiens-anglais, Scott Symons et Peter Dwyer, afin de cerner le rapport entre ces dédicaces et la signification des textes où elles figurent, *La tête du roi* et *Le salut de l'Irlande*. La majeure partie de l'étude porte toutefois sur le « cycle Scot » c'est-à-dire les trois romans (*La nuit*, *La charrette* et *Le ciel de Québec*) où l'un des protagonistes principaux est un Canadien anglais dont le modèle bien connu est un professeur et juriste anglo-québécois éminent, Frank Reginald Scott. La présence du code littéraire « canadien-anglais » dans *La nuit*, en particulier, permet de saisir toute la complexité de la signification de l'élément canadien-anglais dans l'imaginaire ferronien, dans la genèse de ses écrits, et dans l'œuvre elle-même. Les métamorphoses du personnage de Frank Archibald Campbell dans *La nuit* et *La charrette*, et puis – sous

le nom de Frank/François-Anacharcis Scot – dans *Le ciel de Québec* illustrent de façon particulièrement éloquente comment la représentation de l'Autre canadien-anglais dans l'œuvre ferronienne est le lieu privilégié de sa construction littéraire de l'identité québécoise, tant au niveau individuel et intime que politique et collectif. Comme si le sujet ferronien avait besoin de la reconnaissance de cet Autre afin de poursuivre une lutte inhérente à sa propre identité, qu'il y avait une lutte entre le moi et l'Autre au sein d'une même conscience.

ABSTRACT

Jacques Ferron (1921-1985), one of the most influential Québécois writers of the 20th century, declared near the end of his life that he wrote his books not for the world but for an “unfinished country” like him, a country that would have liked to become sovereign, just as he would have liked to have become a truly accomplished writer. The author’s individual search for identity is thus inextricable from that of the Québécois nation. Strangely enough, however, Ferron’s polyvalent and prolific oeuvre abounds with references, both textual and paratextual, to English Canada, the English language, and literature in English.

This thesis shows how this English Canadian intertextuality in Ferron’s work plays an essential role in his representation of the search for the Québécois identity, both personal and collective. The different manifestations of this intertextuality as they appear in a representative sampling of texts published during the author’s most productive period (1960 to 1970) are therefore analyzed with a view to assessing their role in the production of meaning.

Given the strong autobiographical imprint of Ferron’s work, Chapter 2 examines the author’s formative encounters with English and English Canada. Chapters 3 and 4 then study the implications of his first two English Canadian dedicatees, Scott Symons (*La tête du roi*, 1963) and Peter Dwyer (*Le salut de l’Irlande*, 1970), exposing the complex relationship between these English Canadians and the works in which they appear. The bulk of the thesis, however, is devoted to the “Scot cycle”, a series of three novels

(*La nuit, La charrette, et Le ciel de Québec*) that feature a protagonist whose model is the well-known English Canadian jurist and poet, Frank R. Scott. After reviewing in Chapter 5 Ferron's personal relationship with Scott and his representation in various polemical articles, Chapter 6 analyses the complexity and importance of the English Canadian literary code in *La nuit*. A study of the metamorphoses of the character inspired by Frank Scott throughout the "Scot cycle" (Chapters 7 through 9) further illustrates the extent to which the English Canadian is a necessary element for the depiction of the Québécois.

Remerciements

Je désire, tout d'abord, témoigner ma profonde gratitude à Annette Hayward et à Stéphane Inkel, mes co-directeurs de thèse. Si j'ai pu mener ce travail à terme, c'est grâce à leur art de poser les bonnes questions au bon moment, à leur rigueur intellectuelle et à leurs encouragements constants. Les conseils d'Agnès Conacher, membre de mon comité de thèse, m'ont également été très utiles. Je remercie aussi Lucie Joubert (directrice de mon mémoire de maîtrise), Max Vernet, Jurate Kaminskas, Élisabeth Zawisza, Johanne Bénard, Jean-Jacques Hamm, François Rouget, Catherine Dhavernas et Sébastien Ruffo, de leur enseignement, de leur soutien et des conseils qu'ils m'ont prodigués tout au long de mes études.

Mon travail repose en grande partie sur les témoignages de contemporains de l'auteur et sur la correspondance que ce dernier a entretenue avec eux. Un merci tout particulier à Jean Marcel, témoin inestimable qui, en plus de me laisser consulter et citer sa correspondance avec Jacques Ferron, a accepté généreusement de me faire part de ses souvenirs personnels. Je tiens également à remercier Ray Ellenwood, qui m'a donné libre accès à son échange épistolaire avec Ferron, et qui a bien voulu répondre à toutes mes questions. Merci enfin à Betty Bednarski, amie et collaboratrice de Ferron qui a toujours accueilli patiemment et chaleureusement mes demandes de renseignements. Au fil de mes recherches j'ai aussi pu bénéficier de l'appui et des conseils de deux spécialistes passionnés de Ferron, Marcel Olscamp et Luc Gauvreau; je les en remercie de tout cœur.

Finalemant, je désire manifester ma reconnaissance à mon mari, David Haglund, qui a accompagné ce travail par sa présence et son appui de tous les instants; sans lui, cette thèse n'aurait jamais vu le jour.

Table des matières

RÉSUMÉ	i
ABSTRACT	iii
REMERCIEMENTS	v
CHAPITRE 1. INTRODUCTION	1
ASPECTS ET ENJEUX DE LA CRÉATION D'UN MYTHE LITTÉRAIRE.....	1
L'AUTRE CANADIEN-ANGLAIS DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE	13
L'ALTÉRITÉ ET L'« ANGLICITÉ » DANS LA CRITIQUE FERRONIENNE	35
CHAPITRE 2. RENCONTRES FERRONIENNES AVEC L'ALTÉRITÉ CANADIENNE- ANGLAISE	43
RENCONTRES AVEC LE CANADA ANGLAIS HORS QUÉBEC: L'ANNÉE DE SERVICE MILITAIRE	49
AUTRES VOYAGES AU CANADA ANGLAIS	63
AUTRES RENCONTRES AVEC LE CANADA ANGLAIS	71
LA POLITIQUE	77
RENCONTRES ET AMITIÉS LITTÉRAIRES.....	79
CHAPITRE 3. SCOTT SYMONS ET <i>LA TÊTE DU ROI</i>	83
SCOTT SYMONS	89
FERRON ET SYMONS	93
CHAPITRE 4. L'IRLANDICITÉ CANADIENNE-ANGLAISE : PETER DWYER ET <i>LE SALUT DE L'IRLANDE</i>	123
LA DÉDICACE DU ROMAN DE 1970	131

CHAPITRE 5. LES MÉTAMORPHOSES FERRONIENNES DE FRANCIS REGINALD	
(FRANK) SCOTT	150
INTRODUCTION	150
LES RAPPORTS ENTRE FERRON ET SCOTT	178
LE FRANK SCOTT DES ÉCRITS POLÉMIQUES	192
CONCLUSION	223
CHAPITRE 6. LE CODE LITTÉRAIRE « CANADIEN-ANGLAIS » DE <i>LA NUIT</i>.....	227
INTRODUCTION	227
CONCLUSION	262
CHAPITRE 7. LA RÉFÉRENCE ÉCOSSAISE DE <i>LA NUIT</i>, OU « OUT, DAMN'D SCOT(T)! »	
.....	267
L'ÉCOSSIFICATION DE FRANK SCOTT.....	277
LES « MITAINES » ET LA SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE	300
L'INTERTEXTUALITÉ LITTÉRAIRE : <i>LA NUIT</i> OU LES NOUVEAUX CANADIENS.....	302
TEXTUALISATION DE LA LANGUE ANGLAISE	309
CHAPITRE 8. FRANK ARCHIBALD CAMPBELL, HUISSIER-BONIMENTEUR DE LA NUIT	
.....	327
FRANK ARCHIBALD CAMPBELL, ÉCOSSAIS.....	362
ÉPILOGUE : L'ÉCOSSAIS LÉGENDAIRE	383
CHAPITRE 9. FRANK AU <i>CIEL</i>	388
L'ONOMASTIQUE : QU'Y A-T-IL DANS UN NOM?	413
FRANÇOIS-ANACHARCIS SCOT ET LES DÉMONS	444
CONCLUSION	458
CHAPITRE 10. CONCLUSION	466

BIBLIOGRAPHIE..... 489

Chapitre 1. Introduction

Aspects et enjeux de la création d'un mythe littéraire

*Nos ennemis, qu'est-ce que vous voulez, ce sont les Anglais*¹.

Dans son essai « Brève histoire du roman canadien-français » (1958), Gilles Marcotte, commentant l'histoire d'amour entre l'« Anglais » et la Canadienne dans *Les anciens Canadiens*, remarque:

Vainqueur par les armes, il [l'Anglais] est défait au royaume du cœur; et l'équilibre est rétabli. D'ailleurs l'Anglais disparaîtra bientôt du roman canadien-français; à partir de Jean-Charles Harvey, il n'est plus qu'un accessoire. Suscité par une prise de conscience collective, le roman se repliera de plus en plus sur cette conscience pour en étudier — et en subir — les conflits et les drames internes. C'est par là, et non par l'exploration des diversités extérieures, qu'il gagnera ses valeurs d'humanité².

Dans le même ordre d'idées, le sociologue Jean-Charles Falardeau, dans un article publié en 1964 intitulé « Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain », qualifie le Québec fictif de société « insulaire » qui connaît ses frontières et s'y tient repliée, citant comme preuve le fait que « notre littérature ne fait mention d'aucun des univers sociaux d'une autre langue et d'une culture qui non seulement nous entourent mais sont mêlés à nous³ ».

¹ Jacques Ferron, cité dans Jacques Ferron et Pierre L'Hérault, *Par la porte d'en arrière: Entretiens*, Outremont, Lanctôt éditeur, 1997, p. 221.

² Gilles Marcotte, *Une littérature qui se fait. Essais critiques sur la littérature canadienne-française*, Montréal, les éditions HMH, coll. « Constantes », 1962, p. 14-15.

³ *Recherches sociographiques*, vol. 5, n^{os} 1-2 (1964), p. 143. Falardeau cite comme seules « exceptions » à ce phénomène *Les sentiers de la nuit* de Jean Simard et quelques romans d'Yves Thériault (*ibid.*).

Et puis vint *La nuit*. Ce roman de Jacques Ferron paru en 1965 fait époque en mettant en scène, pour la première fois dans un roman canadien-français, en interaction avec un protagoniste francophone, un protagoniste canadien-anglais identifié comme étant né et élevé au Québec. Cet ouvrage affiche deux autres éléments inédits dans la littérature canadienne-française : une épigraphe en langue anglaise, attribuée à un poète canadien-anglais, et des vers de poésie canadienne-anglaise, non traduits, parsemés dans le texte. De fait, comme l'on verra, Ferron, dont les premiers personnages canadiens-anglais d'envergure étaient déjà apparus dans les pièces *Les grands soleils* (1958) et *La tête du roi* (1963)⁴, multiplie dans ses écrits de tout genre les personnages (plus ou moins fictifs) et les références canadiens-anglais. Une simple juxtaposition des titres de ses deux premiers recueils de contes, *Contes du pays incertain* (1962) et *Contes anglais et autres* (1964), met en évidence l'importance de l'anglais dans son imaginaire et sa poétique, sans pour autant en expliciter le sens. Pourquoi cet auteur, qui affirme avoir écrit ses livres non pour le « monde entier » mais pour « un pays comme moi, un pays qui était mon pays, un pays inachevé qui aurait bien voulu devenir souverain, comme moi, un écrivain accompli⁵ », accorde-t-il une présence aussi importante dans son œuvre au Canada anglais?

En dépit de ce qu'on pourrait croire à prime abord, la lutte pour le « moi » et

⁴ Elizabeth Smith dans *Les grands soleils*, Montréal, Éditions d'Orphée, 1958, œuvre rééditée dans une version entièrement remaniée pour la scène dans *Théâtre I*, Montréal, Librairie Déom, 1968, et Scott Ewen de *La tête du roi*, Montréal, *Les Cahiers de l'AGÉUM*, n° 10 (1963), repris dans *Théâtre 2*, Montréal, Librairie Déom, 1975.

⁵ « L'alias du non et du néant », *Le Devoir*, 19 avril 1980, p. 21-22. Texte publié dans un cahier littéraire spécial, « L'écrivain et le politique », qui paraît un mois avant le référendum du 20 mai 1980, et repris dans Jacques Ferron, *Écrire. La charrette des mots*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2006, p. 121-122.

le « pays » étant la thématique de base de l'œuvre ferronienne, il est en fin de compte logique que les différentes facettes de ce combat se manifestent dans son œuvre à travers les apparitions textuelles et paratextuelles de l'Autre canadien-anglais. Je pose l'hypothèse que la représentation du Canadien (et du Canada) anglais est chez Ferron le lieu privilégié de la construction de l'identité du soi québécois⁶ — au niveau individuel et collectif — par rapport à cet Autre incontournable. Par ailleurs, il y a peu de textes fictionnels québécois qui soient autant empreints de la vie de leur auteur que le sont ceux de Ferron. Bien que l'homme fût d'une grande discrétion, son œuvre est intensément personnelle: l'auteur s'y révèle presque malgré lui. Une étude des formes et fonctions de cette image de l'Autre canadien-anglais dans les divers genres (théâtre, récits fictifs, chroniques journalistiques et littéraires, lettres publiques et privées) pratiqués par cet écrivain polygraphe, vue dans le cadre sociopolitique et biographique, mettra au jour l'évolution et les enjeux de ce processus. En effet, il me semble que la remarque de Ferron sur les rapports entre les écrits de genres différents d'Hubert Aquin et sur son traitement de l'Histoire s'applique très bien à sa propre œuvre :

Si Aquin s'intéressa au passé ce ne fut que pour y trouver les combinaisons du présent. Entre la révolte de 1837 et celle de 1838, il préférait cette dernière à cause de sa stratégie. Lui-même, avant d'entreprendre son œuvre romanesque, il en avait étudié le terrain et fixé la stratégie dans un article remarquable sur la fatigue culturelle au Canada français⁷.

Dans ses textes de non-fiction — surtout les lettres aux journaux et sa correspondance privée, mais aussi ses chroniques journalistiques diverses — Ferron effectue une

⁶ Bien que l'adjectif « québécois » soit anachronique par rapport à la période avant 1960, je me sers souvent de cet adjectif de façon générale afin d'éviter des répétitions inutiles.

⁷ « Si Aquin nous était conté... », *Le livre d'ici* (31 mai 1978), repris dans Jacques Ferron, *Chroniques littéraires (1961-1981)*, Montréal, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n° 14, 2006, p. 355.

reconnaissance et tâte de stratégies dont l'expression proprement « littéraire » se donne à lire dans ses contes, son théâtre et ses romans.

Identité, altérité et le concept de nation: petit survol historique et littéraire

Depuis le traité de Paris (1763), le peuple francophone de l'ancienne Nouvelle-France cédée par la France à la Grande-Bretagne doit partager ce territoire, sous des formes de gouvernement différentes, avec un nombre toujours grandissant d'anglophones : administrateurs de la nouvelle colonie britannique, anciens soldats restés après leur service militaire, loyalistes venus lors de la révolution américaine, immigrants arrivés d'abord de la métropole ou d'une autre colonie britannique et ensuite d'autres pays. Dans ce contexte sociopolitique et historique, et étant donné que les Anglais et les Français sont des ennemis séculaires, des peuples rivaux, ayant chacun une histoire, une langue, et une culture dont il est fier, et que les deux groupes n'adhèrent pas majoritairement à la même confession religieuse, il serait logique que la représentation littéraire du Canadien anglais (et du Canada anglais) – puisque la littérature d'une société exprime son imaginaire – soit un des lieux où se manifestent les idées, soucis, et inquiétudes de la société québécoise sur sa propre identité et son avenir. Une étude de l'évolution de cette image littéraire de l'Autre canadien-anglais devrait donc, tel un miroir ou un repoussoir, mettre à jour celle de la construction littéraire de l'identité québécoise.

D'emblée se posent deux problèmes de définition : qu'est-ce que l'altérité? et qui est cet Autre « canadien-anglais » de la littérature québécoise? L'identité et l'altérité sont des notions clés dans plusieurs domaines de savoir qui se recourent, c'est-à-dire dans la sociologie, la politique, la philosophie, la psychologie, et la traduction, mais sans

que ces domaines se rejoignent pour autant dans une définition acceptée de tous. La littérature, qui s'inspire de la « réalité » tout en la créant, participe quant à elle de tous ces domaines. Dans la mesure où le présent projet implique une étude des liens et des échanges entre la littérature et la « réalité » (le contexte ou le hors-texte) dans l'œuvre ferronienne, les notions d'identité et d'altérité provenant de ces autres domaines peuvent donc aider à comprendre le discours littéraire de cet auteur dans toute sa complexité.

Dans le domaine de la politique, le philosophe et politologue canadien-anglais Charles Taylor soutient que le lien entre l'identité que se donne un peuple et la reconnaissance qu'il se voit accordée serait à l'origine de la rupture qui menace la confédération canadienne. Notre identité étant ce qui nous permet de nous définir en tant que sujets, d'exprimer qui nous sommes, il nous est essentiel que les autres reconnaissent et acceptent ce qui nous importe dans cette définition. La reconnaissance mutuelle entre les groupes est un élément essentiel de la politique moderne. Étant donné que le principe de base d'une démocratie libérale est le gouvernement par le peuple, sa légitimité exige que celui-ci soit formé de participants indépendants et égaux. Lorsqu'un État se compose de deux groupes distincts, la minorité peut se demander si la majorité prend des décisions sans tenir suffisamment compte de ses intérêts. Or, selon Taylor, parce que le Canada anglais est incapable pour diverses raisons de comprendre le besoin de reconnaissance du Québec, il ne la lui accorderait pas, et parfois lui renverrait même

le reflet dommageable, susceptible d'être intériorisé, d'une identité déformée, compromettant ainsi les chances d'une entente⁸.

Une des caractéristiques principales de la politique de reconnaissance est que cette demande a tendance, pour des raisons psychologiques, à se dissimuler sous d'autres formes, à se vêtir d'une rhétorique d'injustice, de discrimination et d'inégalité, et à se déplacer sur le terrain d'un drame interpersonnel de pouvoir où l'absence ou le refus de reconnaissance devient un acte de domination ayant pour effet à nouveau la diminution de la possibilité d'une solution au véritable problème. Se voyant refuser la reconnaissance de son identité, le Québécois en occulterait le désir, refuserait à son tour une acceptation de l'identité de l'Autre, et transposerait la quête de reconnaissance sous forme d'une recherche de justice. On peut alors se demander si la représentation de l'Autre canadien-anglais dans la littérature québécoise, et plus spécifiquement dans l'œuvre de Ferron, atteste d'une telle politique de l'identité, où la recherche de reconnaissance s'accompagne d'une dialectique de méprise, de malentendu et de déplacement.

La question du rôle joué par les notions connexes de « nation⁹ » et de « démocratie » dans la construction littéraire de l'altérité canadienne-anglaise se pose

⁸ Charles Taylor, « Des obstacles sur la route du Canada » dans Guy Laforest, dir., *Rapprocher les Solitudes: Écrits sur le fédéralisme et le nationalisme au Canada*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1992, p. 215-233, et *Multiculturalism: examining the politics of recognition*, Princeton, Princeton University Press, 1994. Ces écrits précèdent l'adoption (le 27 novembre 2006) par la Chambre des communes du Canada de la motion proposée par le Premier ministre (Stephen Harper): « Que cette Chambre reconnaisse que les Québécois forment une nation au sein d'un Canada ». Néanmoins, le poids symbolique de cette motion reste à déterminer.

⁹ Qu'est-ce qu'une nation? Dans *Ethnonationalism. The Quest for Understanding*, Princeton, Princeton University Press, 1994, Walker Connor la définit comme un groupe dont les membres croient partager une ascendance commune (p. xi) ; c'est la croyance et non pas la réalité qui compte. Le nationalisme est l'identification avec ce groupe et la loyauté envers celui-ci. Pour Taylor, « l'attitude tribale qui définit le

également. En effet, selon Taylor, la forme d'un régime démocratique dans une société donnée de notre modernité occidentale, son épanouissement et sa survie dépendent en grande partie de la façon dont se réalise l'équilibre entre deux pôles d'identification commune : l'identification, d'une part, aux institutions de participation libérale, et de l'autre, à une appartenance ethnique et nationale, souvent définie en termes de langue. Il existe des pays (les Pays-Bas et la Grande Bretagne, par exemple) dont les institutions représentatives sont considérées comme partie intégrante de la culture nationale, et, à l'autre extrême, des pays dont la culture nationale exclut les institutions démocratiques (l'Italie d'avant la Seconde Guerre mondiale, par exemple, ou l'Espagne sous Franco), et d'autres encore où il y a désaccord, comme en France où, de sa période postrévolutionnaire jusqu'après la Seconde Guerre mondiale, le pays a souffert d'un manque de consensus national sur l'orientation des fondements mêmes de sa politique¹⁰. Selon Taylor, cette même opposition entre culture nationale et identification aux institutions démocratiques aurait existé jusqu'à un certain point dans la société québécoise avant que le fascisme et la Seconde Guerre mondiale n'aient discrédité tout rejet de la démocratie et fusionné le lien entre démocratie libérale et identification nationale.

Cependant, malgré un consensus actuel à propos des institutions libérales démocratiques au Canada, l'existence d'un sentiment d'identité nationale québécoise

Canadien français par ses racines (« O Canada, terre de nos aïeux ») cède maintenant le pas à une définition plus vaste comprenant à nouveau tous les « francophones » sans ébranler l'identité fondamentale » (Taylor, « Un avenir pour le Canada ? » dans *Rapprocher les Solitudes*, p. 35).

¹⁰ Taylor, « Des avenir possibles : la légitimité, l'identité et l'aliénation au Canada à la fin du XX^e siècle » dans *Rapprocher les Solitudes*, p. 116. Pendant la Troisième République, une partie importante de l'opposition soutenait que la véritable identité nationale française exigeait l'abandon des institutions républicaines.

reliée à une langue nationale rend impossible la superposition des deux pôles d'identité et le développement d'une identité nationale commune. Il n'a jamais existé de définition de l'identité nationale canadienne capable de susciter l'adhésion de tous. Selon Taylor, cette question d'identification nationale serait au cœur d'une incompréhension historique qui mine encore la confédération canadienne. Pour le Québec, qui interprète la Confédération de 1867 comme une entente entre deux « nations », le Canada serait un État binational dont on est membre à travers son appartenance à l'une des deux nations fondatrices¹¹. Lionel Groulx considérait que la thèse des peuples fondateurs était le corollaire logique et incontournable de la mission civilisatrice et providentielle, héritée des Français dès la fondation de la Nouvelle-France, et dont les Canadiens français se sont toujours acquittés fidèlement. Pour lui, l'Acte de l'Amérique du Nord britannique reconnaissait cette réalité historique mais Groulx déplora l'abîme entre l'esprit de ce « pacte » et son application concrète, et il attribua les tactiques d'assimilation des minorités françaises au Canada anglais à deux choses: la difficulté du Canada français de faire accepter par le Canada anglais son statut de peuple fondateur à l'échelle du pays, et

¹¹ Pour une étude des étapes menant à l'apparition de la théorie du pacte entre deux peuples fondateurs, voir Stéphane Paquin, *L'invention d'un mythe. Le pacte entre deux peuples fondateurs*, Montréal, VLB Éditeur, 1999. Selon Paquin, cette théorie est postérieure à la Confédération et naît de la nécessité de déterminer une formule d'amendement pour l'Acte de l'Amérique du Nord britannique de 1867 qui n'en a pas en ce qui concerne les pouvoirs du gouvernement fédéral. Développée en premier par des provincialistes, cette théorie aurait constitué, au début, une tentative de reconstruction des origines du pays afin de justifier le contrôle provincial sur la formule d'amendement. La première version, celle du pacte entre provinces égales, aurait été supplantée, après la montée de la francophobie dans l'Ouest canadien, par celle de la théorie du pacte entre deux peuples fondateurs, développée par Henri Bourassa (*ibid.*, p. 17).

la « veulerie de la classe politique canadienne-française, toujours prompte à sacrifier les intérêts supérieurs de la nation sur l'autel de l'électoratisme¹² ».

Pour le reste du Canada, cependant, si tant est qu'il ait jamais existé une deuxième « nation » (anglaise) fondatrice du pays, une telle construction, toujours ténue et précaire, ne s'applique plus, et à part certaines collectivités aux racines historiques profondes (dont Terre-Neuve reste peut-être le seul exemple), l'allégeance au pays n'est nullement liée à l'appartenance à une collectivité, à un groupe, à une ethnie¹³.

L'Autre canadien-anglais ferronien se fabrique-t-il à partir de cette notion québécoise de deux « nations » fondatrices?

Le pouvoir de la littérature de façonner les perceptions du réel se manifeste par la domination dans le discours sociopolitique canadien de la deuxième moitié du XX^e siècle de la métaphore des « deux solitudes » pour exprimer l'existence des deux « altérités », des deux groupes linguistiques et culturels du Canada, et leurs rapports. Cette métaphore, qui sera adoptée beaucoup plus tardivement et de façon moins généralisée au Québec que dans le reste du Canada, fut empruntée à un roman canadien-anglais paru en 1945 dont elle forme le titre : *Two Solitudes*¹⁴ de Hugh MacLennan¹⁵.

¹² Michel Bock, *Quand la nation débordait les frontières. Les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal, Hurtubise HMH, Cahiers du Québec, coll. « Histoire », 2004, p. 93.

¹³ Pour une réflexion théorique sur des problèmes de ce genre soulevés par des recherches sur la réception anglo-canadienne de la littérature québécoise, voir Annette Hayward et André Lamontagne, « Le Canada anglais : une invention québécoise? », *Voix et Images*, vol. XXIV, n° 3 (72) (printemps 1999), p. 460-479.

¹⁴ Toronto, Collins, 1945. Ce roman connaît un succès considérable au Canada anglais et aux États-Unis : la première impression de 4,500 copies chez Duell, Sloan & Pierce à New York s'est vendue le matin même de sa parution, le 17 janvier 1945, et plus de 700,000 copies se sont vendues dans le monde avant 1967. Cependant, il faut attendre dix-huit ans (1963) avant que le livre ne paraisse en français, et cela en France. Il a fallu quinze ans de plus (1978) avant qu'il ne paraisse au Québec dans une nouvelle traduction de Louise Gareau-Desbois et sous l'étiquette d'Hurtubise HMH (voir la « Présentation » de Marie-Andrée Beaudet dans *Échanges culturels entre les Deux Solitudes*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1999, p. x). La mince réception qu'a eue le roman au Canada français au moment de sa parution se

Cette œuvre qui, d'après la « Préface » de l'auteur, se veut un « roman du Canada », met en scène des interactions entre personnages francophones et anglophones vivant au Québec pendant la période 1917-1939. MacLennan n'invente cependant pas la métaphore du titre de toutes pièces: elle provient d'une citation placée en épigraphe au roman¹⁶ et attribuée de façon explicite au poète Rainer Maria Rilke¹⁷.

La polémique soulevée par le discours d'installation que donna la gouverneure générale du Canada, Michaëlle Jean¹⁸, le 27 septembre 2005, et par la devise « Briser les

caractérise par une division d'opinions sur son mérite. Le critique Jean Bérand (dans *La Presse* du 14 avril 1945) et l'abbé Arthur Maheux (dans une critique bilingue parue dans la *Gazette* et dans un article du *Montreal Star* du 15 septembre 1945) le louent, mais Albert Alain le condamne dans *Le Devoir* du 15 avril 1945. « Le grand malheur », écrit ce dernier, « c'est qu'un tel livre donnera une très fausse idée du Canada français et catholique à des lecteurs de langue anglaise et non-catholiques au Canada et aux États-Unis ». Malgré la réaction positive du critique Jean-Charles Bonenfant dans sa rubrique de *La Revue de l'université Laval*, « Les Livres canadiens-anglais » du 4 avril 1950 (p. 736-52), et son souhait (exprimé le 6 septembre 1951) que « toute l'œuvre de MacLennan soit traduite en français », le fait que le roman ne soit pas traduit au Québec avant 1978 en dit long sur le manque d'intérêt qu'il y a suscité. Voir à ce sujet Linda Leith, *Introducing Hugh MacLennan's Two Solitudes. A Reader's Guide*, Toronto, ECW Press, 1990, p. 23-25. Voir aussi Antoine Sirois, « Réception critique, au Québec, des romans en traduction de MacLennan et rapports avec la production de l'autre solitude », dans Elspeth Cameron, dir., *Hugh MacLennan: 1982. Proceedings of the MacLennan Conference at University College*, Toronto, Canadian Studies Programme, University College, University of Toronto, 1982, p. 114-122.

¹⁵ John Hugh MacLennan, fils d'un médecin d'origine écossaise, naît en 1907 à Glace Bay, en Nouvelle-Écosse, et meurt à Montréal en 1990. Il fait des études universitaires à l'Université Dalhousie (1924-28), à Oriel College, Oxford (1928-1932, bourse Rhodes) et termine son doctorat à l'Université Princeton en 1935. Ayant accepté un poste d'enseignant à Lower Canada College, il s'installe en 1937 avec son épouse Dorothy Duncan à Montréal, où le couple fera la connaissance de Frank et Marion Scott. Le succès de *Two Solitudes* (qui gagnera le prix du Gouverneur général en 1946) lui permet de démissionner de ce poste en 1945 ; il devient chargé de cours au département de littérature anglaise à l'Université McGill en 1951, y obtiendra un poste permanent en 1964, et deviendra professeur titulaire en 1968. Il fut cinq fois lauréat du prix du Gouverneur général.

¹⁶ « *Love consists in this, that two solitudes protect, and touch, and greet each other.*... RAINER MARIA RILKE » (« deux solitudes se protègent, se touchent, se saluent », je traduis). L'édition québécoise en propose la traduction suivante : « L'amour c'est/deux solitudes qui se protègent/qui s'éprouvent et s'accueillent l'une l'autre ».

¹⁷ Rilke, écrivain né à Prague en 1875 et mort en Suisse en 1926, fut un poète d'une sensibilité extrême pour qui l'amour est « une solitude accrue ».

¹⁸ Dans ce discours, Madame Jean proclame: « Il est fini le temps des 'deux solitudes' qui a trop longtemps défini notre approche de ce pays. L'étroitesse du 'chacun pour soi' n'a plus sa place dans le monde actuel qui exige que nous apprenions à voir au-delà de nos blessures et de nos différends pour le bien de l'ensemble. Bien au contraire, nous devons briser le spectre de toutes les solitudes et instaurer un pacte de solidarité entre tous les citoyens qui composent le Canada d'aujourd'hui. Il y va de notre prospérité et de

solitudes » qu'elle adopta pour ses armoiries personnelles, témoigne non seulement de l'actualité de cette métaphore dans le discours sociopolitique, mais aussi d'un manque de compréhension continu de son sens originel allant jusqu'à sa distorsion de la part de ceux que l'utilisent¹⁹. Il semblerait en effet que la fortune impressionnante qu'a connue cette figure de style soit due précisément à sa capacité de signifier ce que veut son énonciateur du moment, et son histoire exemplifie les mésententes, confusions et différences de perception entre les communautés. Dans sa biographie de MacLennan, Elspeth Cameron raconte que l'auteur a découvert par hasard ces mots de Rilke dans une critique parue dans un journal et, les considérant justes pour le titre de son propre roman en cours de rédaction, il a demandé au professeur W.L. Graff d'en trouver la source²⁰. Ce dernier lui a appris que la phrase provenait d'une lettre écrite par Rilke le 14 mai 1904 à son ami Franz Xaver Kappus, dans laquelle Rilke explique sa conception de l'amour : le respect mutuel, l'égalité, et la protection de l'identité particulière et inaliénable de l'autre²¹. Lue dans le contexte de sa création, la métaphore est une

notre rayonnement partout où l'espoir que nous représentons apporte au monde un supplément d'âme ». Le texte au complet se trouve sur le site internet du Gouverneur général, <http://www.gg.ca/media/doc.asp?lang=f&DocID=4574>. Une description et le dessin de ses armoiries personnelles se trouvent à http://www.gg.ca/heraldry/emb/03/index_f.asp, où la devise est décrite comme étant « au cœur des objectifs qu'entend poursuivre Michaëlle Jean ». En mettant l'emphase sur la compréhension entre tous les citoyens au lieu d'entre les deux groupes linguistiques fondateurs du pays, madame Jean pouvait sembler indifférente à la conception nationale de beaucoup de Québécois.

¹⁹ La phrase « Briser les solitudes » est le titre donné au premier colloque, tenu en 2001, organisé par la Chaire d'études québécoises du Collège universitaire Glendon (avec la collaboration du CEFAN à Laval), ayant pour thème les relations entre francophonies au Canada. Dans sa préface aux actes de ce colloque, publiés dans un livre sous la direction de Simon Langlois et Jean-Louis Roy intitulé *Briser les Solitudes. Les Francophonies canadiennes et québécoise*, Québec, Éditions Nota Bene, 2003, Kenneth McRoberts explique: « Les solitudes en question ne sont pas les fameuses solitudes de Hugh MacLennan, celles des francophones et des anglophones, mais celle des diverses francophonies au pays » (p. 11).

²⁰ Elspeth Cameron, *Hugh MacLennan. A Writer's Life*, Toronto, University of Toronto Press, 1981, p. 177.

²¹ Dans une lettre à MacLennan datée du 7 juin 1944, Graff explique que Rilke était justement préoccupé par les idées qu'expriment ces mots au moment de l'écroulement de son mariage, et note que le poète

expression non pas de l'impossibilité de l'amour ou de la communication mais de sa possibilité et des conditions nécessaires à son existence. C'est cette conception de l'amour, des rapports idéaux entre individus et entre les deux groupes linguistiques du Canada, que voudraient exprimer et l'épigraphe et la métaphore du titre de MacLennan²². La même idée est traduite par la forme de l'élément paratextuel qui précède l'épigraphe, la dédicace « à DOROTHY DUNCAN...with admiration and love ». En identifiant la dédicataire, qui est sa femme, non point par cette relation maritale (« à ma femme » ou « à Dorothy MacLennan ») mais par son nom de jeune fille, et en donnant préférence à son sentiment de respect sur celui d'amour, la dédicace souligne la qualité séparée et non assimilable de l'être aimé²³.

On voit bien le contresens qu'apporte l'introduction du verbe « briser » dans un contexte où des individus ou des groupes (les « solitudes ») essaient — ou l'on souhaite qu'ils essaient — de s'aimer : les briser serait alors détruire les conditions nécessaires à

ajoute la précision suivante : « love cannot exist in mutual assimilation or in the subordination of one party to another, but [...] ought to consist in a mutual respect and protection of each other's inalienable identity and solitude » (*ibid.*, p. 177 et note 16, p. 391).

²² La dualité du titre, de l'épigraphe et de la dédicace se poursuit dans l'« Avant-propos », élément paratextuel rendu nécessaire, écrit l'auteur, par le fait que le roman « traite du Canada » (« is a novel of Canada »). Ainsi, parce que le monde romanesque s'ancre dans le pays réel qui est le Canada, explique l'auteur, pour que le lecteur puisse le comprendre, il lui faut saisir la dualité linguistique du pays référentiel. « Il faut donc se rappeler que l'action se situe dans un pays ayant deux langues officielles » (« This means that its scene is laid in a nation with two official languages, English and French. It means that some of the characters in the book are presumed to speak only English, others only French, while many are bilingual »). MacLennan semble d'ailleurs croire que les deux langues sont officielles au niveau du pays, ce qui n'est évidemment pas le cas en 1945. Mais il y a plus : l'« Avant-propos » met la question de la langue au cœur de la problématique de l'identification de soi et de l'autre : « Aucun mot n'existe au Canada qui désignerait sans équivoque pour les deux races un habitant du pays. Lorsque ceux de langue française disent *Canadien*, c'est presque toujours à eux-mêmes qu'ils se réfèrent. Leurs compatriotes de langue anglaise, ce sont pour eux *les Anglais*, tout bonnement. Ces derniers suivent d'ailleurs le même principe. En effet, eux aussi revendiquent le titre de « Canadian » et ne connaissent leur compatriotes de langue française que sous le nom de *Canadiens français* » (*ibid.*, sans pagination, je traduis). Ce constat du manque d'accord fondamental entre les deux « races » au sujet de leur identification semble illustrer l'impossibilité de fonder une seule identité nationale canadienne.

²³ La traduction de Gareau-Desbois (1978) : « avec amour et admiration », inverse cet ordre.

un amour basé sur l'égalité et le respect de l'identité de l'autre. C'est en effet se méprendre sur tout le sens que MacLennan prêtait à cette expression. Qui pis est, cette méprise a des effets néfastes dans le sens où ce qui était censé être un mouvement positif et respectueux, venant d'une identité irréductible envers une autre, est devenu synonyme pour beaucoup de gens d'un acte d'agression, de violence ou, au mieux, de méconnaissance ou de manque de reconnaissance²⁴.

Bien que le livre de MacLennan ne paraisse en français au Québec qu'en 1978, Ferron fera référence dès 1967 à Hugh MacLennan, à la version anglaise du livre, et à la métaphore du titre²⁵. Le fait qu'il y revienne à trois reprises par la suite dans des textes de genres différents montre bien l'importance qu'ont cette référence canadienne-anglaise et cette métaphore dans son imaginaire²⁶.

L'Autre canadien-anglais de la littérature québécoise

Reste à savoir qui est, du point de vue historique, cet Autre canadien-anglais de la littérature québécoise. Derrière cette question apparemment simple se cache toute une problématique historico-politique. Est-ce seulement le personnage identifié dans le texte

²⁴ On peut penser ici au slogan qui a eu cours pendant les campagnes référendaires parmi les « amis » canadiens-anglais du Québec, « Mon Canada inclut le Québec ». Ce qui était voulu comme un acte de rapprochement a été interprété par beaucoup de Québécois comme une volonté d'appropriation.

²⁵ « La Société des écrivains, née de la Canadian Authors Association, parla français dès sa délivrance. Ce dédoublement en occasionna un autre, celui de la solitude : un écrivain appliqué, du nom de MacLennan, éprouva celle-ci au milieu de ses collègues anglais parce qu'il les comprenait et de ses collègues français parce qu'il ne les comprenait pas. Cela lui inspira un roman dont le titre était rentable et qui se vend encore. On l'a traduit en français. Je crois qu'à ce moment nous avions à la présidence de la Société des Écrivains un vieux gentleman [...] nommé Daviault [...]. Lui-même traducteur, il admit que la traduction du roman de MacLennan avait été bien faite, oui mais : — Two solitudes, three solitudes, four, five, six, seven solitudes, mettez-en autant que vous voudrez, vous n'ajouterez rien : il s'agit d'un mal anglais, spécifique et incommunicable en français » (« Le président Daviault », *Information médicale et paramédicale*, vol. XIX, n° 20 (7 novembre 1967), p. 40, repris dans *Escarmouches, la longue passe*, Montréal, Leméac, 1975, t. 2, p. 40-1).

²⁶ *Le ciel de Québec* (1969), « L'Ontario québécois » (1971), et l'« Appendice aux Confitures de coings » (1972).

comme « Canadien anglais » qui devrait être considéré comme tel ou devrions-nous, étant donné que des personnes de langue anglaise mais d'ethnies différentes habitent le Canada depuis 1763, avoir recours à l'histoire sociopolitique du Canada afin de le définir? La question est d'autant plus essentielle qu'il n'y a pas de « nationalité » canadienne-anglaise dans le sens ethnique; comme l'indique cette étiquette, c'est une catégorie dont les membres se caractérisent non pas par leur croyance en une ascendance commune mais par une langue et un lieu d'habitation. La critique littéraire québécoise ne semble pourtant pas s'être beaucoup posé la question de la définition de l'Autre canadien-anglais dans la littérature québécoise de façon explicite. Ce sont surtout des anglophones qui, par sympathie, curiosité — ou narcissisme? —, se penchent sur la question de la représentation de l'altérité « anglaise » dans le roman québécois, phénomène auquel la présente étude ne fait pas exception²⁷.

Dans son article « Soldats, patrons et femmes fatales : figures de l'« Anglais » dans le roman québécois des XIX^e et XX^e siècles²⁸ », Ramon Hathorn analyse une suite de romans dans le but d'en faire ressortir l'image de « l'Anglo-Saxon » de 1844 à « nos jours », c'est-à-dire jusqu'aux années 1970. Regroupant les romans étudiés suivant les trois dominantes qui, selon lui, « hantent l'imaginaire de l'écrivain québécois », soit

²⁷ Dans son essai « Le roman québécois sous le regard de l'autre », *Voix et Images*, vol. XVI, n° 3 (48) (1991), Robert Major remarque : « Il y a longtemps que le public cultivé canadien-anglais s'intéresse à la littérature québécoise et que des universitaires anglophones se penchent sur les œuvres québécoises. Sympathiques ou simplement curieux, ces anglophones signalent et scrutent ces œuvres, quelquefois les traduisent; ils y cherchent les indices d'une spécificité fascinante et peut-être aussi les signes avant-coureurs d'un destin enfin partagé, malgré qu'on en ait. La réciprocité n'est pas vraie, on le sait » (p. 526). Au sujet du nombre disproportionné de traductions littéraires du français à l'anglais, voir Ben-Z. Shek, « Quelques réflexions sur la traduction dans le contexte socio-culturel canado-québécois », *Ellipse*, 21 (1977), p. 111-117, et « Diglossia and Ideology : Socio-cultural Aspects of 'Translation' in Quebec », <http://www.erudit.org/revue/ttr/1988/v1/n1/037005ar.pdf>.

²⁸ *Voix et Images*, vol. VI, n° 1 (automne 1980), p. 97-115.

l'Anglais militaire (« soldats »), l'Anglais matérialiste (« patrons ») et l'Anglais assimilateur (« femme fatales »)²⁹, Hathorn conclut que le romancier québécois a manipulé ses personnages anglo-saxons à des fins polémiques. On peut se demander, cependant, si Hathorn a choisi le terme « anglo-saxon » parce qu'il pense que le romancier québécois perçoit comme « anglo-saxons » tous les personnages de langue anglaise sans distinction d'ethnie, ou s'il s'agissait plutôt d'une façon commode pour le critique de faire allusion à tous les personnages qui parlent cette langue? En effet, les termes « Anglo-Saxon » et « Anglais » ne sont jamais définis dans cet article, mais le fait de regrouper des personnages ayant des origines ethniques autres qu'anglo-saxonnes sous les trois rubriques où l'on les désigne comme des « Anglais » suggère que le critère utilisé par Hathorn était celui de la langue parlée. Cependant, le cas problématique du personnage des *Anciens Canadiens*, Archibald Cameron, par exemple, rangé par Hathorn dans la catégorie de l'« Anglais militaire », révèle toute la complexité de cette question de définition laissée indéterminée. Arché, dont la langue maternelle est le français, n'est ni d'origine « anglo-saxonne » ni protestant. Un orphelin né d'un père montagnard écossais (mort pour la cause Stuart à Culloden) et d'une Française, tous les deux catholiques, il étudie à partir de l'âge de 12 ans au collège des Jésuites à Québec.

²⁹ L'Anglais militaire : Joseph Doutre, *Les fiancés de 1812* (1844); Philippe Aubert de Gaspé, *Les anciens Canadiens* (1863); Jacques Godbout, *Le couteau sur la table* (1965); Roch Carrier, *La guerre, yes sir!* (1968). L'Anglais matérialiste : P.-J.-O. Chauveau, *Charles Guérin, roman de mœurs canadiennes* (1853); Éraсте d'Orsonnens, *Une apparition* (1860); A. Gérin-Lajoie, *Jean Rivard, défricheur* (1862); E. Bouchette, *Robert Lozé* (1903); J.-C. Harvey, *Marcel Faure* (1922); F.-A. Savard, *Menaud, maître-draveur* (1937); J.-J. Richard, *Le feu dans l'amiante* (1956). L'Anglais assimilateur ou la femme anglo-saxonne : Groulx, *L'appel de la race* (1922); Ringuet, *Trente arpents* (1938); J. Simard, *Les sentiers de la nuit* (1959); Godbout, *Le couteau sur la table* (1965); H. Aquin, *Trou de mémoire* (1968); Carrier, *La guerre, yes sir!* (1968); J. Ferron, *Le salut de l'Irlande* (1970).

Selon Hathorn, l'écrivain canadien-français ne fait que reprendre les grands mythes de l'historiographie nationale dans sa représentation fictive de l'« Anglo-Saxon »:

De François-Xavier Garneau à Michel Brunet, en passant par l'abbé Groulx, chacun à sa manière et dans le contexte social de son époque, a ainsi propagé l'image du conquérant militaire et celle du mercantilisme de ses successeurs³⁰.

En choisissant, à quelques exceptions près, de considérer ce personnage comme un intrus dans la société canadienne-française, le romancier canadien-français aurait transmis une vision stéréotypée du monde anglophone qui « n'a guère évolué depuis la publication de *L'influence d'un livre* en 1837³¹ ». Pour cette raison, bien que l'idéalisme naïf du roman historique et du roman à thèse ait cédé au réalisme social et aux réalités psychologiques du nouveau roman durant cette période, l'écrivain n'aurait pas réussi à doter ces personnages d'une « vie réelle », et l'évolution sociale n'aurait apporté qu'un seul changement : à partir de Groulx, l'esprit anti-Anglais, jusque-là défensif et dissimulé, s'exprime ouvertement et tourne à l'attaque, jusqu'au point de se caractériser pendant les années 1960 par la satire, la caricature et l'ironie. En somme, « une frontière infranchissable sépare l'anglophone littéraire de ses concitoyens français » et « [l]e romancier québécois, se croyant encore un éveilleur de conscience et le porte-parole de son peuple, perpétue une image stéréotypée de l'Anglo-Saxon. Dans ce domaine, l'art demeure le fidèle serviteur de l'idéologie³² ».

³⁰ Hathorn, « Soldats, patrons et femmes fatales », p. 97.

³¹ *Ibid.*, p. 97.

³² *Ibid.*, p. 114.

Cet article de Hathorn est basé sur sa thèse de doctorat intitulé « Le monde anglo-saxon dans le roman canadien-français, 1837-1970³³ ». La « Note préliminaire » de cette thèse annonce une étude des « divers groupes anglo-saxons (l'Anglais britannique, l'Écossais, l'Irlandais, l'Américain et l'Anglo-Canadien), pour tracer le portrait collectif de l'Anglo-Saxon du roman³⁴ ». Le terme « anglo-saxon » s'appliquerait donc à tout personnage membre d'un de ces cinq groupes, mais les conclusions générales valent pour tous. Quant à ces dernières, Hathorn constate qu'il n'a pas pu découvrir dans les soixante-treize romans étudiés quelque corrélation que ce soit entre la présentation favorable ou défavorable d'un personnage et sa religion, son bilinguisme ou son unilinguisme, et sa richesse personnelle³⁵ ; c'est que tous les personnages « anglo-saxons » sont présentés sous un jour défavorable :

Depuis plus d'un siècle le romancier québécois a nourri une idée, celle du conquérant assimilateur [...]. Le portrait de l'Anglais, il est vrai, a évolué avec la société. Néanmoins, c'est l'aspect négatif et défavorable qui ressort des romans retenus pour cette étude. Nous sommes portés à conclure que le romancier canadien-français a cultivé, lui aussi, le préjugé qui lui est cher. Et hanté par l'idéal de la survivance et de l'autonomie, il a préféré présenter à son lecteur, non pas l'image objective et réelle du monde anglo-saxon, mais son mirage mythique³⁶.

Bien que la présence des figures typiques de l'« Anglais » dans la littérature québécoise soit indéniable et qu'il y ait forcément une portée politique qui s'attache à ce personnage de par le contexte sociohistorique de sa création, il ne s'ensuit pas

³³ « Le monde anglo-saxon dans le roman canadien-français, 1837-1970 ». Thèse de doctorat, Université d'Ottawa, 1975.

³⁴ *Ibid.*, p. viii. De même, dans le résumé, Hathorn fait référence à son étude à vol d'oiseau de « l'Anglais britannique et de ses compatriotes : l'Anglo-Canadien, l'Écossais, et l'Irlandais, sans oublier toutefois l'Américain. Par cette analyse de l'Anglo-Saxon aux multiples visages, nous découvrons que ce dernier domine par la force militaire et policière ou exerce une influence prépondérante dans le monde économique et ouvrier » (p. 3).

³⁵ *Ibid.*, n. 39, p. 284.

³⁶ *Ibid.*, p. 295.

nécessairement que ce ne sont que des stéréotypes dont la signification est cantonnée dans le domaine de la polémique. Au contraire, ces figures peuvent prendre la valeur d'archétypes qui, enracinés dans la structure de la psyché humaine et ayant des qualités symboliques, auraient plutôt tendance à générer de la polysémie et de l'ambiguïté.

Deuxièmement, en mettant l'accent sur la similitude des figures récurrentes, qui ne seraient en fin de compte que des avatars de la grande figure de l'Anglais conquérant, cette approche ne permet pas de rendre compte de la signification des dissemblances et des lectures hétérogènes faites de ce type par des générations successives de romanciers.

En outre, cette interprétation fait abstraction de la possibilité que le personnage anglophone puisse jouer malgré tout un rôle actif dans la construction de l'identité québécoise. Troisièmement, l'approche fait l'économie d'une analyse textuelle des œuvres créatrices du personnage. Étant donné que l'image littéraire est une construction linguistique, l'attention devrait se porter sur les stratégies textuelles qui lui donnent forme au lieu de n'y voir que des façons diverses de véhiculer une même idée.

Finalement, l'étude néglige le rôle que peut jouer la présence de la langue anglaise et de l'intertextualité comme des facteurs importants qui contribuent à l'image du Canadien anglais et à la signification qui en ressort. Ainsi, l'analyse que fait Hathorn du personnage « anglo-saxon » du *Salut de l'Irlande* montre bien les limites de son approche : la signification de CDA Haffigan, rangé dans la catégorie de « l'Anglais assimilateur », se voit réduite à celle d'exposer les « différences ataviques des races », comme le fait le personnage « anglais » du mariage mixte de *L'appel de la race* de Lionel Groulx.

La question de la représentation du Canadien anglais dans la littérature québécoise fait aussi partie de la vaste enquête entreprise par Ronald Ewing dans sa thèse de doctorat intitulée « French-English relations in Canadian Novels from the Conquest to World War II³⁷ ». Comparant le traitement romanesque des rapports entre Canadiens français et anglais dans des romans des deux langues dont l'action se situe durant la période allant de la Conquête jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, Ewing vise à en faire ressortir une vision globale de l'évolution de ces rapports. Constatant le nombre beaucoup plus élevé de romans canadiens-français ayant des personnages de l'autre groupe linguistique, et l'absence, dans le roman canadien-anglais, d'une thématique fondamentale des relations entre les deux groupes, Ewing explique ces phénomènes par des raisons politiques et géographiques, notamment la dominance anglophone dans les sphères politique et économique ainsi que la séparation dans l'espace des deux groupes. La traduction en langue anglaise des romans canadiens-français traitant de ce thème serait un autre facteur contribuant à ce déséquilibre. Bien qu'il mentionne que quelques romans de langue anglaise et traduits en français furent considérés comme faisant partie de la littérature canadienne-française avant que les deux littératures ne soient définitivement séparées en deux par l'histoire littéraire, il laisse de côté la question de l'impact qu'auraient pu avoir ces œuvres traduites sur la littérature canadienne-française, les traitant uniquement comme des romans canadiens-anglais³⁸.

³⁷ Thèse présentée pour obtenir le doctorat en littérature canadienne comparée à l'Université de Sherbrooke, avril 1994.

³⁸ Rosanna Mullins Leprohon, *Antoinette de Mirecourt or Secret Marrying and Secret Sorrowing. A Canadian Tale*, Montréal, Lovell, 1864, publié en français sous le titre *Antoinette de Mirecourt ou mariage secret et chagrins cachés : roman canadien*, Montréal, J.B. Rolland, 1881; William Kirby, *Le chien d'or: The Golden Dog : a Legend of Quebec*, New York and Montreal, Lovell, Adam, Wesson,

Tout comme Hathorn, Ewing évalue le traitement littéraire des rapports entre les deux groupes dans le contexte des discours historico-politiques car, selon lui, la plupart sinon la totalité de ces romans visaient des fins politiques ou didactiques. Constatant l'emploi du terme générique « Anglais » par les romanciers québécois, et condamnant l'utilisation faite par Hathorn du terme « anglo-saxon », Ewing essaie de repérer des distinctions d'ascendance nationale chez le personnage anglophone, mais son étude se concentre plutôt sur une comparaison des deux littératures. Il conclut qu'un portrait d'un « cycle de tensions » entre les deux groupes linguistiques, marqué par des hauts et des bas, émerge des romans étudiés. Les romans historiques situés pendant la période autour de la Conquête donneraient l'image la plus sympathique de l'autre groupe linguistique, ce qui serait en accord avec l'avis de certains historiens du XX^e siècle selon qui l'antipathie immédiate des deux groupes est une fabrication postérieure pour servir des fins nationalistes³⁹. Le fait que les romans canadiens-français dont l'intrigue se situe aux époques de la Révolution américaine, de la guerre de 1812, et de la Rébellion des Patriotes peigneraient des tableaux plus nuancés des rapports entre les deux groupes serait dû à l'appui donné au régime britannique par l'Église et par la majorité de la population pendant cette période historique. Le roman du terroir tendrait à exclure de la patrie les personnages canadiens-anglais, alors que les auteurs du roman « politique »,

1877, publié en français sous le titre *Le chien d'or, légende canadienne*, Montréal, Imprimerie de l'Étendard, 1884; John Talon Lespérance, *The Bastonnais: Tale of the American Invasion of Canada in 1775-6*, Toronto, Belford Brothers, 1877, traduit en français sous le titre *Les Bastonnais*, Montréal, Beauchemin, 1896, et réédité en 1925 dans la série Bibliothèque canadienne, coll. « Champlain ».

³⁹ Ewing cite à cet égard Fernand Ouellet, *Economic and Social History of Quebec, 1760-1850: structures and conjunctures*, Toronto, Gage Publications in association with the Institute of Canadian Studies, Carleton University, 1980, et Susan Mann Trofimenkoff, *The Dream of Nation*, Toronto, Macmillan, 1982, p. 59-60.

surtout Groulx, Desmarchais et Tardivel, qui auraient été plus nationalistes que les hommes politiques de leur époque, présenteraient pour cette raison des portraits plus problématiques. Dans les romans « de guerre⁴⁰ », les romanciers des deux groupes auraient tendance à mettre de côté les différences pour faire face à un ennemi commun, mais une fois cette menace écartée, les romans d'après-guerre attestent un retour de l'hostilité.

Le regroupement par Ewing des œuvres selon leur sous-genre « thématique » (romans historiques, romans du terroir, romans politiques, et romans de la Seconde Guerre mondiale), quelle que soit leur date de composition, mène cependant à une certaine confusion en ce qui concerne un lien éventuel avec le discours historicopolitique. Il n'est pas clair si ce dernier est celui du moment de la rédaction du roman ou celui du moment du déroulement de son intrigue. En outre, cette étude, en se limitant à une analyse de la thématique des rapports entre les deux groupes linguistiques dans le cadre de la littérature comparée, n'aborde pas plus que celle de Hathorn les questions des stratégies textuelles, de l'intertextualité ou de la présence de la langue anglaise dans le texte français (ou vice versa).

Dans *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, Janet Paterson aborde la question de la représentation de l'altérité dans le roman québécois, s'intéressant d'abord à la question théorique à savoir qui est cet Autre, pour ensuite analyser sept romans à la lumière de la théorie présentée. Notant que le rapport dialectique entre identité personnelle, identité collective, et perception de l'Autre est une des composantes

⁴⁰ Les romans canadiens-français étudiés sous cette étiquette sont Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion* (1945), Roger Lemelin, *Les Plouffe* (1948), Roch Carrier, *La guerre, yes sir!*, et Jean-Jules Richard, *Neuf jours de haine* (1948).

essentielles des discours littéraires et culturels contemporains, elle précise que son étude ne s'attache pas au concept d'altérité au sens philosophique (c'est-à-dire la question de la formation de sa propre identité par rapport à autrui), mais plutôt à la question de la « construction de l'Autre dans le discours romanesque⁴¹ ». Abordant donc la question de savoir comment le roman québécois « dit » l'Autre, Paterson pose des « jalons » d'une poétique du personnage de l'Autre en proposant une « typologie des principales stratégies opératoires dans la mise en discours de l'altérité », c'est-à-dire des principaux mécanismes textuels qui construisent ce personnage. Pour pouvoir accéder à la signification de l'Autre dans la fiction — signification qui résiderait fréquemment non dans l'écart mais dans les liens entre le soi et l'Autre —, Paterson soutient qu'il faut cerner son effet sur le groupe de référence (ou sur le sujet du discours quand ce dernier se dit Autre), ainsi que sa fonction dans le discours et dans la diégèse.

Pour définir le concept de l'Autre dans la littérature, Paterson a recours aux théories de Landowski⁴², de Greimas et Courtés⁴³ et de Hartog⁴⁴, théories qui soulignent en premier lieu la nature relationnelle du concept⁴⁵, et qui insistent sur la distinction cruciale entre la notion de différence (à la base de notre système cognitif) et celle d'altérité⁴⁶. L'Autre se définissant uniquement par opposition à un terme du même

⁴¹ Janet M. Paterson, *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Littérature(s) », 2004, p. 18.

⁴² Éric Landowski, *Présences de l'autre : essais de sociosémiotique II*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Formes sémiotiques », 1997.

⁴³ Algirdas Julien Greimas et Joseph Courtés, *Sémiotique*, Paris, Hachette, 1979.

⁴⁴ François Hartog, *Le miroir d'Hérodote : essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1980.

⁴⁵ « L'altérité est un concept non définissable qui s'oppose à un autre du même genre, l'identité: ce couple peut être au moins interdéfini par la relation de présupposition réciproque » (Greimas et Courtés, *Sémiotique*, p. 13).

⁴⁶ « Dire l'autre, c'est le poser comme différent, c'est poser qu'il y a deux termes a et b, et a n'est pas b [...]. Mais la différence ne devient intéressante qu'à partir du moment où a et b entrent dans un même

genre, pour que la différence inhérente à l'altérité devienne significative dans un contexte donné — c'est-à-dire, pour que l'on passe de la simple opposition des termes réciproques à la notion d'altérité —, la présence d'un groupe de référence ayant le pouvoir de définir les différences « pertinentes » par lesquelles l'Autre se démarque de lui, est impliquée⁴⁷. L'altérité littéraire dérivant de ce processus social de démarcation d'un groupe de référence est ainsi une construction du discours gouvernée par les dispositifs du texte qui la créent et qui la dotent de ses traits positifs et/ou négatifs⁴⁸.

Paterson propose une typologie des principaux mécanismes servant à construire l'altérité d'un personnage qui comprend des stratégies d'énonciation (la voix narrative), d'espace, de description (des traits physiques, vestimentaires, langagiers et onomastiques), de rhétorique (l'inversion, la comparaison et l'analogie), d'éclatement des structures discursives, et l'adoption de formes particulières (comme la satire et la parodie) qui renforcent l'altérité.

Afin de montrer la complexité du concept littéraire de l'altérité et les problématiques différentes qui s'y rattachent, Paterson analyse sept romans québécois de diverses époques où figure un personnage Autre important⁴⁹. En outre, dans le but de saisir l'ampleur du phénomène, d'en dégager les catégories principales, d'en cerner les

système [...] Dès lors que la différence est dite ou transcrite, elle devient significative, puisqu'elle est prise dans les systèmes de la langue et de l'écriture » (Hartog, *Le miroir d'Hérodote*, p. 225, souligné dans le texte).

⁴⁷ La notion de groupe de référence, qui peut être religieux, politique, ethnique, etc., est tirée de Landowski, *Présences de l'autre : essais de sociosémiotique II*, p. 45-86.

⁴⁸ Paterson, *Figures de l'Autre*, p. 27.

⁴⁹ Philippe Aubert de Gaspé, *Les anciens Canadiens* (1863); Germaine Guèvremont, *Le survenant* (1945); Anne Hébert, *Kamouraska* (1970); Jacques Poulin, *Volkswagen blues* (1984); Gaétan Soucy, *La petite fille qui aimait trop les allumettes* (1998); Régine Robin, *La Québécoise* (1983); Sergio Kokis, *Le pavillon des miroirs* (1994).

modifications au cours des années, et de susciter de nouvelles études, l'ouvrage propose un répertoire de plus de 350 romans québécois parus entre 1846 et 1999 où un personnage Autre joue un rôle important dans l'intrigue, qu'il regroupe selon des catégories établies à partir de la nature de l'altérité du personnage⁵⁰. Une version informatisée de ce répertoire, présentant des éléments analytiques interactifs rattachés à l'altérité d'un personnage, est également mise à la disposition des chercheurs⁵¹.

Paterson souligne la nature arbitraire et mouvante de l'altérité dans le roman québécois : toute altérité étant relationnelle, n'importe quel personnage peut se voir attribuer un statut d'altérité dans un contexte particulier. Cependant, étant donné qu'il s'agit de groupes de référence définissant l'Autre dans le roman « québécois », c'est-à-dire dans un roman appartenant à une littérature qui, dès ses débuts, devait servir de véhicule à la définition de l'identité nationale, et qui est définie en termes d'un territoire géographique (le Québec) caractérisé, à son tour, de façon historique et sociale, par son peuple d'ascendance et de langue française et catholique, l'on ne s'étonne pas de découvrir que, des six catégories de l'altérité dont est composées ce répertoire, celle des « Races et nationalités » soit de loin la plus grande. En effet, cette catégorie occupe trente-huit pages du répertoire, tandis que les cinq autres, « Divers » (où est rangé *Les têtes à Papineau* de Godbout), « L'Étranger qui arrive dans un village », « Identité

⁵⁰ Basé sur le *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec* et sur plusieurs sources institutionnelles, ce répertoire exclut les récits autobiographiques, les récits de voyage, la littérature pour jeunesse, la science-fiction, la littérature fantastique, la littérature populaire, le roman policier, et tout roman n'ayant pas le Québec comme espace principal, à l'exception de ceux dont le personnage Autre est Québécois. Seuls sont répertoriés les personnages Autres qui jouent un rôle important dans l'intrigue; leur altérité doit « déclencher des réactions chez les autres personnages et représenter un élément clé de la tension romanesque » (Paterson, *Figures de l'Autre*, p. 176).

⁵¹ <http://www.chass.utoronto.ca/french/alterite/>

sexuelle », « Religion », et « Santé mentale », n'en occupent que six. Les figures de l'Amérindien, de l'Américain, de l'Anglais et du Noir ne sont que quelques-unes des quatorze (ou seize dans la version informatisée) sous-catégories de cette grande rubrique « Races et nationalités », où on trouve aussi les Juifs, les Européens, et une sous-catégorie résiduelle intitulée « autres nationalités ». L'on peut se demander par ailleurs si la sous-catégorie des « Canadiens français et Québécois », composée de personnages appartenant à cette « race ou nationalité » qui se perçoivent comme Autre par rapport à un groupe de référence rencontré dans un espace géographique autre que le Québec, n'est pas redondante. Paterson identifie l'Amérindien comme la catégorie d'altérité la plus constante à travers le temps et comprenant le plus grand nombre de romans (trente-cinq)⁵². Cependant, puisque la sous-catégorie des « Canadiens français et Québécois » compte cinquante romans, il semblerait que le lauréat du personnage Autre dans le roman québécois revienne en fait à la figure...québécoise.

Force est de conclure de cette étude que la différence « pertinente » qui fonde l'altérité dans le roman québécois dans la grande majorité des cas est celle répertoriée sous l'étiquette « Races et nationalités », c'est-à-dire que le personnage Autre du roman québécois doit le plus souvent ce statut à sa race/nationalité « autre » que québécoise. Cependant, tout en révélant l'importance primordiale de ce critère dans la construction du personnage de l'Autre, le répertoire témoigne d'un grand flou quand il arrive au classement des personnages dans les différentes sous-catégories. Ainsi le répertoire du livre regroupe le personnage Autre dont l'altérité consiste en sa qualité de « Canadien

⁵² *Ibid.*, p. 172.

anglais » dans la sous-catégorie appelée « Anglais et Canadien anglais » (qui, avec 36 romans, est plus nombreuse que celle de l'Amérindien⁵³), mais la version informatisée, tout en créant deux sous-catégories, « Anglais » et « Canadien anglais », incorpore néanmoins les 26 romans ayant un personnage Autre canadien-anglais dans la sous-catégorie « Anglais », de sorte que celle-ci, ayant 36 romans, dépasse de nouveau celle de l'Amérindien, citée pourtant comme la plus importante. Afin de pouvoir juger avec plus de précision de l'importance d'une (sous-) catégorie donnée par rapport aux autres, il aurait donc fallu mieux en cerner les critères d'adhésion. Les sous-catégories de l'Écossais et de l'Irlandais répertorient des personnages qui pourraient être considérés comme « Canadiens-anglais », dans la mesure où ce dernier groupe est défini en termes de langue et de lieu d'habitation, ou encore comme « Anglais », dans la mesure où cette catégorie peut faire référence à l'Anglais conquérant, un représentant non pas d'une race mais d'un État (la Grande-Bretagne ou la Couronne britannique) sous l'égide duquel sont regroupées plusieurs nationalités. Le personnage d'Archibald Cameron of Locheill est rangé dans la catégorie d'altérité « Écossais », sans doute parce que *Les anciens Canadiens* insistent sur certaines de ses caractéristiques écossaises, mais Blanche rejette Arché non pas en raison de son caractère d'Écossais mais parce qu'il s'est battu sur le sol de la Nouvelle-France pour la Couronne britannique. En d'autres mots, ce n'est pas sa « race », son identité d'Écossais qui lui confère son statut de personnage Autre, mais son rôle d'« Anglais » ou de Britannique conquérant.

⁵³ *Ibid.*, p. 183-187.

La langue parlée n'est pas un trait fondateur d'une catégorie de l'altérité dans la taxinomie de Paterson; se cache-t-elle sous des traits nationaux ou raciaux et, si oui, quelle est son importance par rapport aux autres? Quels sont les rapports entre la catégorie de religion et celle de « race et nationalité »? Pourquoi le Frank Archibald Campbell de *La nuit* et des *Confitures de coings* de Jacques Ferron est-il rangé dans la sous-catégorie « Anglais et Canadien Anglais » et non pas dans celle de l'Écossais (comme l'est le bishop Scot du *Ciel de Québec*), malgré l'insistance dans ces livres sur son ascendance écossaise⁵⁴? Dans la catégorie « raciale » identifiée comme « Anglais et Canadien anglais », d'ailleurs, se retrouvent les personnages ferroniens de provenance « raciale » aussi diverse que Frank Archibald Campbell, le major Bellow, et Ann Higgit. Bref, les divers éléments de ce critère primordial d'identité nationale en tant que catégorie de l'altérité doivent être soigneusement interrogés dans chaque roman afin de pouvoir en préciser la signification qui s'y rattache.

À part ces questions de catégorisation, le répertoire fait preuve de lacunes et d'erreurs sérieuses. Pour ne s'en tenir qu'à l'œuvre de Jacques Ferron, du *Salut de l'Irlande* seul le personnage du major Bellow est répertorié, tandis que CDA Haffigan, personnage beaucoup plus important, ne figure nulle part. Bien que le bishop Scot du *Ciel de Québec* figure dans la catégorie de l'Écossais, son fils du même livre, Frank-Anacharcis Scot, personnage pourtant plus important, n'y apparaît point. Le docteur Fauteux du *Saint-Élias* est classé comme un personnage Autre dans la catégorie

⁵⁴ Bien que le personnage Frank Archibald Campbell de *La charette* soit absent du répertoire, Paterson, dans son chapitre sur *Les anciens canadiens*, le nomme (avec Stephen Peabody de *L'élan d'Amérique* d'André Langevin et Joan Ruskin dans *Trou de mémoire* d'Hubert Aquin) comme un personnage de l'Autre « anglophone » (*Figures de l'Autre*, p. 58).

« Religion », car, « d'ascendance allemande », il aurait été « rejeté par le village de Batiscan parce qu'il n'est pas catholique⁵⁵ ». Remarquons aussi que seulement un des nombreux « fous » ferroniens (Emmanuel de *Cotnoir*) figure dans la catégorie « Santé mentale ». Par ailleurs, le répertoire ne semble pas tenir compte de la figure anonyme et floue de « l'Anglais ». Étant donné par exemple le rôle déclencheur du personnage de l'Anglais anonyme du début du roman *Menaud, maître-draveur* et de tous ceux que symbolise ce dernier pour le héros éponyme, comment expliquer l'absence de ce roman important dans la catégorie « Anglais » du répertoire?

Paterson conclut en disant que le personnage de l'Autre est une « figure privilégiée et constante dans le roman, à travers toutes les époques », qui a une « forte capacité transformatrice en ce qui concerne les événements et les personnages », et qui, « révélatrice de sens au sein de la fiction [...] met également en lumière les préoccupations sociohistoriques et culturelles d'une époque⁵⁶ ». Il y a toutefois une certaine circularité dans cette conclusion étant donné que ne sont sélectionnés comme faisant partie du répertoire des personnages Autres que ceux qui « jouent un rôle important dans l'intrigue : leur altérité doit déclencher des réactions chez les autres personnages et représenter un élément clé de la tension romanesque⁵⁷ ». Le mérite principal de l'approche de Paterson réside, me semble-t-il, dans sa volonté de fonder la question de la signification de l'Autre sur l'étude du texte, et dans son établissement d'une typologie des principales stratégies opératoires dans la mise en discours de l'Autre. Simon Harel avait déjà souligné l'importance d'une analyse du sujet de

⁵⁵ *Ibid.*, p. 210.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 167.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 176.

l'énonciation dans son étude du cosmopolitisme et de la représentation de l'étranger dans le roman québécois⁵⁸. Paterson conclut que cet élément est, en effet, de loin le plus important, qu'il y a une différence « radicale » entre deux catégories de récits, celle où l'Autre est l'objet du discours (la narration traditionnelle) et celle où il en est le sujet. L'emploi du « je » narratif qui donne le droit de parole à l'Autre, « modélise et transforme l'altérité de façon significative » par cet investissement de la subjectivité dans le discours. De plus, « par le biais même de l'énonciation », ces romans introduiraient de « nouveaux thèmes », dont ceux de la mémoire, de la quête identitaire et de l'oubli⁵⁹. L'élément de l'espace, par ailleurs, se trouverait marqué, dans ces récits qui donnent la parole à l'Autre, par des stratégies du double qui produisent les nouveaux thèmes de l'entre-deux, de la dérive et du *no man's land*. La dimension temporelle y aurait aussi une importance accrue : diffuse et scindée entre un passé avant l'altérité et un présent douloureux, elle génère les thèmes de la mémoire, du rêve, de l'impossibilité de vivre le présent. Les formes descriptives et les procédés rhétoriques marquant l'altérité seraient moins importants cependant, dans ce genre de récit, et la dynamique entre le groupe de référence et le personnage Autre se trouverait changée, car c'est le point de vue de ce dernier qui prime. « Dire l'autre ou se dire Autre représentent ainsi deux positions énonciatives, cognitives et existentielles radicalement distinctes qui permettent une reconceptualisation des notions d'identité et d'altérité et de leur

⁵⁸ « C'est au regard de cette tension, induite par la distance ou la proximité du sujet de l'énonciation et de l'Autre représenté, que le caractère dynamique de la thématique du cosmopolitisme peut être étudié » (*Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Préambule, 1989, p. 47).

⁵⁹ Paterson, *Figures de l'Autre*, p. 169.

inscription littéraire⁶⁰ ». Selon Paterson, la fonction symbolique du personnage Autre relève du potentiel signifiant inhérent à ce statut : il est un moyen de dire le non-dit, l'interdit, les désirs cachés et les angoisses du moi.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 171-2.

Intertextualités anglaise et canadienne-anglaise et textualisation de la langue anglaise

Pour tout écrivain, la langue est primordiale en tant que matière première de production. Pour Ferron, la langue française est aussi à la base de sa réflexion sociale; en plus d'être un instrument de travail, elle est pour lui la condition et le moyen de la survie individuelle et collective des Québécois. Dans un entretien avec Jacques Pelletier, après avoir cité avec approbation les mots d'un anthropologue américain au sujet de l'importance de susciter les différences culturelles dans le monde, « seule façon d'empêcher l'entropie, la dissolution du pareil au même », Ferron affirme :

Moi, je suis devenu nationaliste simplement pour une question de langue. Je suis allé en Gaspésie — j'ai fait mes études à Québec — et j'ai remarqué, auprès de mes malades, que les gens du bas de Québec parlaient bien et puis en haut de Québec pas si bien. Évidemment ce fut une révélation : des gens qui parlaient français d'une façon naturelle tout en étant souvent illettrés, n'ayant pas à chercher leurs mots, parlant une belle langue verte! Ensuite, venant à Ville Jacques-Cartier, j'ai vu autre chose, et j'ai réalisé que deux langues comme le français et l'anglais ne peuvent pas coexister. Et le danger est que la langue verte, source de notre français, se corrompe et disparaisse, comme c'est arrivé à Lowell⁶¹.

Dans ce contexte sociopolitique et biographique, l'on s'attend à trouver dans l'œuvre des traces de la langue anglaise, langue qui semble symboliser pour Ferron à la fois la Conquête du passé, la domination et la vie dégradée actuelles, et le danger d'une disparition future du peuple québécois, spectre on ne peut plus réel que représente la ville américaine de Lowell évoquée dans cet entretien. Les années 1960, période de production fiévreuse pour Ferron, coïncident, comme l'on sait, avec l'époque de la valorisation du « joual ». Bien que Ferron se soit associé au mouvement *Parti pris*, il

⁶¹ Jacques Pelletier et Pierre L'Hérault, « L'écrivain est un cénobite, entrevue avec Jacques Ferron », *Voix & Images*, vol. VIII, n° 3 (printemps 1983), p. 400.

n'est pas un écrivain « joualisant »; au contraire, l'utilisation d'une langue soignée, parfois hermétique, est sa marque de commerce. Ceci ne veut pas dire, comme l'on verra, que la langue anglaise soit absente de son œuvre, loin de là.

Dans *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*⁶², Rainier Grutman étudie l'aspect de la mise en texte de l'Autre qu'est la pluralité langagière dans un échantillon d'œuvres considérées comme représentatives du répertoire linguistique de la littérature canadienne-française du XIX^e siècle⁶³. Son but est de rendre compte des déterminations réciproques entre l'expression et le contenu, entre la rhétorique et l'idéologie dans l'hétérolinguisme, et de contribuer ainsi à une socio-stylistique des textes⁶⁴. Grutman identifie trois formes d'hétérolinguisme littéraire (allant du simple emprunt lexical aux dialogues en parlers imaginaires, en passant par les citations d'auteurs étrangers) qui se seraient plus ou moins « succédé » au cours du XIX^e siècle québécois — le bilinguisme, la tétraglossie et la diglossie —, configurations linguistiques qui, changeant selon l'époque, auraient une identité toute historique. Le répertoire de la littérature canadienne-française traditionnelle comprendrait alors, selon Grutman, jusqu'à quatre langages : les variétés internationale et régionale du français, ainsi que des « bribes » d'anglais et de latin. Cependant, le rôle principal du français

⁶² Montréal, Éditions Fides, 1997.

⁶³ Philippe Aubert de Gaspé, fils, *L'influence d'un livre*; Patrice Lacombe, *La terre paternelle*; François-Xavier Garneau, *L'histoire du Canada*; l'abbé Henri-Raymond Casgrain, *Légendes canadiennes*; Philippe Aubert de Gaspé, père, *Les anciens Canadiens*; Napoléon Bourassa, *Jacques et Marie*; Georges Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*; et quelques contes de Honoré Beaugrand et de Louis Fréchette.

⁶⁴ Lise Gauvin souligne que la question linguistique est apparue au Québec comme le « lieu de convergences de plusieurs problématiques, comme un catalyseur des discours littéraires d'une époque ou comme la 'mise en scène' sinon la mise en mots de positions idéologiques particulières » (Gauvin, « De Crémazie à Victor-Lévy Beaulieu », dans Klinkenberg *et al*, dir., *Langages et collectivités. Le cas du Québec*, Montréal, Leméac, 1981, p. 161).

international étant d'inscrire le texte à l'actif d'une tradition, et le parler québécois servant surtout de vernaculaire, le véritable hétérolinguisme littéraire du XIX^e se jouerait, selon Grutman, dans l'espace délimité par un deuxième « quatuor » formé par l'anglais mimétique, le latin liturgique, l'anglais référentiaire (les allusions à la littérature anglaise), et le latin classique. Ainsi, l'originalité de l'hétérolinguisme québécois du XIX^e siècle se trouverait surtout dans la coïncidence des contraires que sont le latin et l'anglais.

La fonction référentielle de l'anglais mimétique serait littéralement « déterritorialisante » (comme dans *La terre paternelle*), tandis que celle de l'anglais référentiaire témoignerait, dès *L'influence d'un livre*, d'une « guerre culturelle » entre la France et l'Angleterre. Grutman souligne que la textualisation des langues étrangères renvoie à des enjeux plus larges que celui d'une simple « évocation d'un milieu », le rôle généralement réservé aux « xénismes⁶⁵ » par la stylistique traditionnelle. Le texte français servant de « caisse de résonance » aux idiomes accueillis, la compréhension de cette stratégie ne saurait se réduire à un déchiffrement d'ordre référentiel et ne corrobore pas forcément les analyses sociolinguistiques.

Dans un bref survol de la littérature québécoise du XX^e siècle, Grutman constate une présence textuelle accrue de la langue anglaise mais — à l'exception de l'œuvre de Jacques Ferron⁶⁶ — une réduction considérable de l'éventail stylistique de sa

⁶⁵ Mots empruntés occasionnellement à une langue étrangère.

⁶⁶ « Son entreprise d'enquébecquissement' de l'anglais n'a en commun avec le jocal que le procédé formel de la transcription, non la portée textuelle. Là où les anglicismes constituent 'un aveu d'impuissance', un signe de la défaite chez l'écrivain jocalisant, 'les mots anglais, chez Ferron, sont l'occasion d'aimables moqueries, de joyeuses prises de possession, dans un contexte linguistique qui

présentation, dont le message « monotone » ne désigne plus que « l’invasion du français québécois par l’anglais ». C’est ainsi que, selon Grutman, la fortune littéraire de deux des idiomes textualisés par les romans du XIX^e siècle, le latin des classiques et l’anglais des romantiques, s’est « volatilisée » depuis. Il me semble que l’œuvre de Ferron fait également exception à ce dernier constat : non seulement l’anglais référentiel culturel y occupe une place considérable — allusion est faite non seulement à Shakespeare mais aussi aux écrivains britanniques du XIX^e et du XX^e siècles tels que George Eliot, Samuel Butler, George Bernard Shaw, D. H. Lawrence, et James Joyce, ainsi qu’à divers écrivains canadiens-anglais —, mais le rôle de ces références ne se limite pas non plus à celui d’une « guerre culturelle ». Au contraire, la fréquence et le type d’intertextualité avec la littérature anglaise et canadienne-anglaise dans l’œuvre de Ferron témoignent, me semble-t-il, d’une admiration et d’une affinité envers cette « bibliothèque » de l’Autre. En outre, cette intertextualité avec des lectures « anglaises » constituent des références « réelles » dans la fiction qui, de par leur emplacement dans le texte par un écrivain québécois, invitent le lecteur à interroger le lien entre l’auteur, ces discours littéraires venus du monde hors texte, et la fiction dont elles font maintenant partie. Elles sont, comme le paratexte, autant de lieux où se fait sentir une tension entre un contexte de référence hors texte et un autre, fictif, permettant ainsi de reconstruire ce que Marilyn Randall a appelé (à propos de *Trou de mémoire*) la « biolectographie d’un sujet écrivain

rectifie, plus qu’il ne reflète, la réalité’ » (Grutman, p. 193, citant Betty Bednarski, *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité*, Toronto, Éditions du GREF, 1989, p. 45).

qui, pour invisible qu'il soit sur le plan de l'énonciation et de l'énoncé, s'immisce dans la fiction par le biais de *l'intertexte vital*⁶⁷ ».

L'altérité et l'« anglicité » dans la critique ferronienne

Gilles Marcotte fut le premier à commenter, dans son article « Jacques Ferron, côté village⁶⁸ », l'importance de la présence d'un point de vue ethnologique dans l'œuvre de Ferron. Observant que l'ethnologue l'abbé Surprenant joue un rôle déterminant dans l'action du *Ciel de Québec*, roman dans lequel il serait « l'intelligence même de tout ce qui se passe », le critique poursuit de la façon suivante :

Aussi bien le point de vue ethnologique n'est-il pas réservé à ce seul roman, bien que l'abbé Surprenant soit l'unique représentant de la discipline dans la galerie des personnages ferroniens. Partout Jacques Ferron privilégie les ethnies, ces tribus en voie de disparition ou de transformation que sont, par exemple, les Écossais, les Acadiens, les Irlandais et les Québécois. Le Frank Scott qu'il promène de livre en livre, de *la Nuit* au *Ciel de Québec*, est Écossais avant toute chose, essentiellement défini par ce qu'on oserait presque appeler son *écossitude*; et le CDA Haffigan du *Salut de l'Irlande* est Irlandais avant d'être époux, père de famille, enfin *un tel*⁶⁹.

Marcotte remarque en outre que l'écrivain, par ses choix narratologiques, se sert de l'« ethnographié », entre autres, pour garder ses distances vis-à-vis de son narrateur :

Quand l'écrivain utilise la première personne du singulier, il la confie généralement à des personnages qui sont très éloignés de lui-même, soit par l'ethnie (le Frank-Anacharcis Scot du *Ciel de Québec*, le jeune Irlandais du *Salut de l'Irlande*), soit par le métier (le comptable de *la Nuit*), soit par l'âge (la Tinamer de Portanqueu de *l'Amélanquier*)⁷⁰.

⁶⁷ « L'homme et l'œuvre: bioelectographie d'Hubert Aquin », *Voix et Images*, vol. XXIII, n° 3 (69) (printemps 1998), p. 562. Souligné dans l'original.

⁶⁸ *Études françaises*, vol. XII, n° 3-4 (octobre 1976), p. 217-236.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 218-9.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 220.

Marcotte conclut que l'auteur Ferron, en tant que membre de l'ethnie québécoise, parle du lieu qu'est le village :

[S]'il y a une vérité de l'ethnie québécoise, elle ne doit pas être cherchée ailleurs, car là seulement elle se trouve dans toute sa pureté, parfaitement homogène, non polluée par les influences étrangères — ou, s'il s'en présente, les assimilant promptement à sa propre substance⁷¹.

Selon cette analyse, le point de vue sociologique qui « commande l'œuvre » exprimerait, par son traitement des autres ethnies, une idéologie « passéiste » de « conservation » qui ne répondrait pas aux questions posées par la sociologie du changement. Marcotte rejette cependant cette inférence, précisant que c'est en effet la forme littéraire privilégiée par Ferron, le conte, qui lui impose ce lieu du « village » comme lieu d'énonciation, et que ce genre n'est pas une forme qui le renferme dans le passé⁷². Au contraire, le conteur authentique est « un visionnaire du futur » qui « le modèle d'une autre façon que le romancier; il retourne à l'ancien, moins pour se ressourcer dans l'originel que pour y trouver les images qui lui permettront de pratiquer, dans le tissu trop serré du présent, la brèche qui ouvre sur le possible⁷³ ». En d'autres mots, il faut être à l'écoute de comment le texte « dit » plutôt que de ce qui est dit.

C'est la critique et traductrice Betty Bednarski qui a, la première (1989), montré l'importance de la notion d'altérité dans les écrits ferroniens, notion qui s'est imposée à elle d'abord par le biais du problème de la traduction des mots anglais francisés dans les *Contes*, pour ensuite se révéler, dans son acceptation existentielle la plus large, « comme

⁷¹ *Ibid.*, p. 223-4.

⁷² Comme le note justement Jean Marcel, « toute l'œuvre de Ferron peut être logée à l'enseigne du conte [...]. *Cotnoir, La nuit, Papa Boss et La charrette* [...] sont en fait, de l'aveu même de l'auteur, des contes un peu plus longs que les autres » (*Jacques Ferron malgré lui*, Montréal, Éditions Parti pris, 1978, p. 53).

⁷³ Marcotte, « Jacques Ferron, côté village », p. 227.

le fondement même de l'œuvre de Ferron⁷⁴ ». Dans un article ultérieur, Bednarski, empruntant à Pierre Nepveu le terme « anglicité⁷⁵ » pour résumer tout ce qui a trait à la langue anglaise et aux personnages, à la culture, aux mœurs, à l'histoire et à la société anglophones par rapport aux francophones du Québec, dresse un inventaire quadripartite des diverses manifestations de ce phénomène dans l'œuvre ferronienne⁷⁶. La première catégorie, celle du personnage de l'Anglais, comprend le portrait de l'Anglais « générique », stéréotypé, en tant qu'être culturel, et le commentaire explicite sur lui d'un observateur « ethnologue » non-anglais; elle comprend aussi l'Anglais fictif, le personnage plus « individualisé » qui agit et qui entretient une relation dynamique avec le personnage québécois. Elle pourrait aussi inclure l'Anglais « réel » auquel « l'œuvre renvoie, et qu'elle récupère par les dédicaces, par l'aveu d'un modèle ou d'un référent ».

La deuxième catégorie, celle de la langue anglaise, comprend plusieurs niveaux : d'abord celui d'une réflexion sur la nature de la langue anglaise et sur le bilinguisme; ensuite, au niveau de l'écriture empreinte de l'autobiographie, ce que Ferron écrit au sujet de son expérience personnelle et de celle de sa famille (surtout son père) avec cette langue; et, finalement, la langue anglaise elle-même présente dans le texte : mots, expressions ou phrases complètes, en anglais, intercalés « tels quels », anglicismes, et mots anglais francisés (avec, comme sous-catégorie, leur prononciation). La troisième

⁷⁴ *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité*, p. 5.

⁷⁵ Voir « De l'anglicité chez Ferron: retours et prolongements », dans Ginette Michaud dir., *L'autre Ferron*, Éditions Fides-CETUQ, 1995, p. 200, où Bednarski précise que ce mot résume « non seulement l'Anglais imaginaire, sa langue, sa culture et l'ensemble de ses caractéristiques — cette '*Englishness*' pour laquelle il m'avait toujours semblé qu'il n'y avait pas de mot en français [...] mais une relation, celle comprise dans la notion d'altérité ».

⁷⁶ *Ibid.*, p. 200-203.

catégorie, celle des noms propres anglais, comprend les noms de lieux, de personnages fictifs et de personnages « réels », y compris ceux d'écrivains.

L'envergure de la quatrième catégorie d'« anglicité » identifiée par Bednarski, celle de l'intertextualité, variera selon la définition acceptée de ce terme. Puisqu'il s'agit d'une catégorie qui sera particulièrement importante dans l'étude qui suivra, je précise dès maintenant que j'entends par le terme intertexte littéraire les deux types de relations transtextuelles décrits par Genette dans *Palimpsestes. La littérature au second degré*, soit celles fondées sur une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes (la citation, la référence, l'allusion et le plagiat), et celles fondées sur une relation de dérivation (« l'hypertextualité »), dont les deux grands types sont la parodie et le pastiche⁷⁷.

Cet inventaire quadripartite des manifestations de l'anglicité suppose une définition large de l'œuvre ferronienne qui comprend les « hors textes » et le « paratexte » tels les titres, les épigraphes et les dédicaces. Il est évident, par ailleurs, que les quatre catégories ne sont pas étanches : dans la mesure où un personnage se construit à partir de ce qu'il dit, les catégories de personnages et de langue se recoupent. En outre, certains mots anglais (noms propres ou communs) présents « tels quels » dans le texte peuvent faire allusion à un texte littéraire ou au texte de l'Histoire et de la société — autant de « textes », selon Bahktine et Kristeva, que l'écrivain lit et réécrit, et

⁷⁷ Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, p. 8-13.

avec lesquels il entretient un « dialogue » —, et qui font donc partie eux aussi de la catégorie de l'intertextualité⁷⁸.

Bednarski, qui a écrit d'admirables pages sur l'anglicité dans l'œuvre ferronienne, affirme cependant n'avoir entrepris « qu'une étude partielle de cette anglicité. De ses diverses manifestations on n'a pas fini de parler⁷⁹ ». L'approche de la présente étude du texte ferronien s'inspire de la sienne : bien que ma lecture n'ait pas comme point de départ les problèmes de la traduction du français vers l'anglais, nos lectures se rejoignent dans leur préoccupation de la présence étonnamment forte de tout ce qui a trait à l'anglais dans le texte ferronien, et dans leur articulation autour de cette question. J'entends ainsi approfondir la question des « lectures anglaises » de Ferron, c'est-à-dire de l'intertextualité avec la littérature de langue anglaise dans son oeuvre, territoire déjà abordé, entre autres, par Betty Bednarski, Ginette Michaud, Guy Monette et Donald Smith, mais qui, pour citer Ginette Michaud, « reste encore, pour une large part, à explorer⁸⁰ », ainsi que la question de la lecture et de la transformation de l'Histoire des relations entre Canadiens anglais et français dans son œuvre.

Mon étude s'intéressera tout particulièrement à l'aspect canadien-anglais de cette anglicité, à la représentation du Canada et du Canadien anglais, et à l'intertextualité avec la littérature et la culture canadiennes-anglaises, en s'attachant, à la différence de

⁷⁸ Julia Kristeva, « Problème de la structuration du texte », dans *Tel Quel, Théorie d'ensemble*, Paris, Seuil, 1968, p. 297-316.

⁷⁹ Betty Bednarski, « De l'anglicité chez Ferron », *L'autre Ferron*, p. 200.

⁸⁰ Ginette Michaud, « Lire à l'anglaise » dans *L'autre Ferron*, p. 143.

Bednarski⁸¹, à repérer des distinctions significantes entre les diverses « anglicités » canadiennes présentes. En outre, je me suis demandé qui sont les Canadiens anglais « réels » qui marquent l'œuvre et quel rôle y jouent les personnages qu'ils ont inspirés, Quel espace habitent ces personnages et quel est leur lieu de rencontre avec les personnages canadiens-français? Quel est le rôle des autres personnages et lieux canadiens-anglais qui ne renvoient pas à des modèles évidents? Quels sont les éléments constitutifs (procédés stylistiques, stratégies textuelles) et les fonctions de cette textualisation de l'Autre canadien-anglais? Comment caractériser la représentation ferronienne du Canada anglais par rapport à celle des écrivains canadiens-français précédents? Remarque-t-on une évolution dans la construction de cette anglicité canadienne-anglaise chez Ferron? Quels en sont par exemple les enjeux sociopolitiques et symboliques?

L'analyse d'un certain nombre de textes à la lumière de ces questions révélera comment cet élément constitue un véritable moteur de l'imaginaire et du texte ferroniens. La pratique systématique par Ferron de la réécriture rend une étude chronologique difficile, pour dire le moins, mais en même temps inévitable si l'on veut aborder la question de l'évolution éventuelle. L'ubiquité de l'élément de l'anglicité dans l'œuvre et le grand nombre de textes exacerbent le problème du choix des textes. Mon choix a été guidé par le souci d'un corpus qui serait représentatif de différentes périodes de rédaction et de différents genres, tout en assurant une présence des catégories et éléments les plus importants de l'anglicité canadienne-anglaise dans l'oeuvre. Je me suis

⁸¹ « Je ne procéderai pas ici à une classification des Anglais (Ontarien, Anglais du Québec ou des Maritimes, Anglais d'Angleterre, Écossais), fidèle en cela à l'optique de Ferron, qui, malgré les nuances, tend à privilégier des similarités » (Bednarski, *Autour de Ferron*, p. 64).

arrêtée ainsi sur la période la plus productive de l'auteur (du point de vue des ouvrages publiés), la décennie située entre 1960 et 1970. Or, comme on le verra, la figure canadienne-anglaise prédominante de cette période est incontestablement celle qui s'inspire de Frank Scott, apparaissant comme elle le fait dans trois romans, *La nuit* (1965), *La charrette* (1968), et *Le ciel de Québec* (1969), son œuvre la plus ambitieuse, ainsi que dans de nombreux autres écrits, avant son congédiement de l'œuvre romanesque effectué dans *Les confitures de coings et autres textes* (1972), ouvrage qui, de façon quelque peu paradoxale, la met en scène à nouveau. En effet, le « cycle Scot » que forment ces trois romans s'est imposé comme corpus privilégié pour l'étude de l'élément canadien-anglais dans l'œuvre.

S'il est vrai que Ferron écrit pour un lecteur québécois francophone, ses œuvres traduites en anglais visent le lecteur anglophone. Pourquoi cet auteur indépendantiste, partisan farouche de la langue française a-t-il accepté de laisser traduire ses œuvres en anglais? D'une part, se faire publier en anglais représente sans doute pour Ferron une conquête de la langue anglaise; il me semble cependant que cette volonté de se faire traduire au Canada anglais pourrait faire partie de cette quête de l'identité, du désir d'une reconnaissance de soi (au niveau personnel et national), représenté dans ses propres termes, par l'Autre. Par ailleurs, le texte traduit en anglais tend un miroir canadien-français aux Canadiens anglais pour que ces derniers puissent se voir à travers les yeux de l'Autre canadien-français.

Quoique mon analyse se veuille objective, toute lecture (et la critique est basée sur une lecture) est nécessairement subjective, soumise aux spécificités sociohistoriques et personnelles du lecteur. Le fait que cette lecture soit celle d'une anglophone

canadienne-anglaise (avec des ascendances écossaises, irlandaises et anglaises) est pertinent dans le cadre d'une interprétation du rôle, dans un texte français, d'une langue qui lui est maternelle, et des figures d'une catégorie de l'Autre à laquelle elle appartient, d'autant plus que le texte en question procède d'une situation sociopolitique qu'elle a vécue. Mon regard sur ce sujet pourrait donc être différent, non seulement de celui d'un lecteur francophone mais aussi de celui d'un lecteur anglophone originaire d'un pays autre que le Canada. J'ose espérer néanmoins que l'étude qui suit sera utile aux chercheurs de tous les milieux, et que mes analyses, qui s'appuient sur une lecture minutieuse des textes et des recherches qui s'échelonnent sur plusieurs années, sauront leur ouvrir parfois de nouvelles perspectives sur une œuvre d'importance.

Chapitre 2. Rencontres ferroniennes avec l'altérité canadienne-anglaise

Dans l'autobiographie à laquelle on n'échappe jamais, qu'on se déguise ou non, il me plairait fort de rester dans les limites fixées par Nathaniel Hawthorne « sans porter atteinte à ce qui est dû aux lecteurs ni à ce que l'écrivain se doit à lui-même »¹.

Nul besoin d'insister sur le caractère fortement autobiographique des écrits ferroniens, phénomène commenté par de nombreux critiques et exploré admirablement dans l'essai biographique de Marcel Olscamp, *Le fils du notaire : Jacques Ferron 1921-1949 : genèse intellectuelle d'un écrivain*². Avant d'étudier la forme et la fonction de la représentation de l'altérité canadienne-anglaise dans l'œuvre, il convient donc de résumer le contact personnel qu'a eu l'auteur avec le Canada anglais, et dont sa représentation littéraire s'est inspirée au moins en partie. Quand nous aurons saisi l'ampleur de cette rencontre biographique continue et, pour ainsi dire, insidieuse, d'un Autre protéiforme et omniprésent, nous pourrons mieux en évaluer les traces dans l'œuvre.

Qui est cet Autre « canadien-anglais », tout d'abord? Pour comprendre la diversité de ses formes chez Ferron, il importe d'abord de se rappeler que l'identité canadienne-anglaise est une idée et une construction légale plutôt qu'une réalité ethnique. La première *Loi sur la citoyenneté* n'entre en vigueur que le 1^{er} janvier 1947, parrainée par le premier ministre Mackenzie King, qui a eu l'idée d'une citoyenneté distincte. Cette loi faisait du Canada « le premier pays indépendant du Commonwealth à

¹ Jacques Ferron, « Appendice aux Confitures de coings », *Les confitures de coings et autres textes*, Montréal, Parti pris, 1978 [1972], p. 113.

² Montréal, Fides, 1997.

créer une identité nationale autre que celle de sujet britannique³ ». La création par voie législative de cette nouvelle « identité nationale » représente une volonté de se distinguer de l'identité « britannique » et de reconnaître l'existence d'une identité basée sur la naissance dans le territoire canadien. Ferron est né sujet britannique et le restera pendant ses vingt-six premières années, pour devenir ensuite (1947) citoyen canadien. L'Autre « canadien-anglais » est ainsi en premier lieu un Autre « britannique », un représentant de cette « Conquête » qui mit fin au régime français. Cependant, le fait que le Canadien français est lui-même sujet britannique depuis l'Acte de Québec (1774), avec les droits et obligations découlant de ce statut, qu'il le veuille ou non, injecte un élément d'ambivalence dans son attitude envers cet Autre britannique — qui est en fait une partie du soi-même canadien-français — attitude que nous pourrions comparer aux sentiments d'un enfant envers un beau-père qui l'aurait adopté et élevé.

L'« équation identitaire » que propose Yvan Lamonde pour identifier et exprimer l'influence relative des composantes extérieures ou étrangères de l'identité et de l'ambivalence québécoises, $Q = - (F) + (GB) + (USA)^2 - (R) + (C)$, montre l'influence profonde qu'a eue cette présence britannique au Québec, presque bicentenaire à la naissance de Ferron, sur l'identité canadienne-française⁴. Cette

³ Micheline Labelle et François Rocher, « Pluralisme national et souveraineté au Canada : luttes symboliques autour des identités collectives », dans Jacques Palard, Alain-G. Gagnon et Bernard Gagnon dir., *Diversité et identités au Québec et dans les régions d'Europe*, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 159.

⁴ *Allégeances et dépendances. L'histoire d'une ambivalence identitaire*, Éditions Nota Bene, 2001. Cette équation suggère que dans l'identité québécoise, la marque de la France (F) doit être « ramenée à de nouvelles proportions, tout en demeurant la principale » (d'où le signe de soustraction); que la Grande-Bretagne (GB) a laissé « un héritage plus important que celui que les 'conquis' québécois étaient capables d'admettre »; que l'influence des États-Unis (USA) « dans l'économie, le syndicalisme, le loisir et la culture matérielle, était intensément vécue sans affluer au niveau de la conscience de l'aveu » (d'où la puissance au carré); et que les positions de Rome et du Vatican (R) se sont révélées « contraires aux

équation cependant ne considère que l'Angleterre dans la catégorie « Grande-Bretagne »⁵. Or, l'identité « britannique » n'est pas une identité « nationale » dans le sens propre du mot⁶ : elle est basée non sur le sang ou l'appartenance à un groupe ethnique, mais sur la naissance dans un territoire appartenant à l'empire britannique. L'armée « britannique », l'ennemi de la Guerre de Sept Ans et vainqueur de la bataille des Plaines d'Abraham, était composée d'hommes venant de tous les coins de l'empire britannique, entre autres, de ses colonies de l'Amérique du Nord (qui se transformeront, un quart de siècle plus tard, en la république des Etats-Unis) ainsi que de l'Irlande, et de l'Écosse. Non pas que cette identité « britannique » n'ait pas de substance : au contraire, elle est investie de la langue, de l'histoire et des institutions de l'empire britannique. Au niveau individuel, cependant, le sujet britannique de langue anglaise qui s'installe au Canada après la Conquête a toujours, en plus de cette identité britannique, une « nationalité » qui lui est propre et qui le distingue de celle des Canadiens français. Pour cette raison, en évaluant ce qu'est pour Ferron l'Autre « canadien-anglais », il importe de repérer les distinctions que fait cet auteur entre les ethnies que comprend la catégorie « britannique ».

L'installation au Canada des immigrants « anglais », terme qui, dans l'usage au

attentes et aux idées reçues » (p. 29-30). Lamonde ajoute (presque en post-scriptum) à ces composantes « extérieures » de l'identité québécoise le membre « C » afin d'inclure « la composante canadienne de cette identité et de cette ambivalence » (p. 247).

⁵ « Dans l'étude du membre 'GB' de notre 'équation' identitaire de départ, nous nous limiterons ici à l'analyse du rapport du Québec à l'Angleterre, excluant du coup la considération du même rapport à l'Irlande et à l'Écosse » (*ibid.*, p. 167).

⁶ Le mot « nation » dérive du mot latin pour naissance, *natio*. C'est dans ce sens premier qu'est compris le mot au Québec du XIX^e siècle. « Et la *nation* est l'ensemble des descendants d'une même famille », écrit l'abbé L. Laflèche dans *Quelques considérations sur les Rapports de la Société civile avec la religion et la famille*, Montréal, Eusèbe Sénécal Imprimeur-Éditeur, 1866, p. 67.

Québec, fait référence à tous ceux qui parlent la langue anglaise, nécessite d'ailleurs la fabrication d'une nouvelle appellation de soi afin de se distinguer de ces nouveaux arrivants. Les Canadiens deviennent ainsi les Canadiens français, groupe qui s'oppose par la langue parlée au groupe des Canadiens anglais, quelle que soit l'appartenance ethnique ou la religion des membres de ce dernier. Cette nouvelle onomastique se réfère bien sûr à la différence linguistique des deux groupes, mais sa signification est beaucoup plus profonde : étant donné que les gens d'une même « nation » parlent normalement la même langue⁷, elle reflète non seulement la perte des Canadiens de leur identité intégrale mais aussi le fait qu'ils sont obligés dorénavant de partager leur pays avec un groupe de « nationalité » différente⁸.

Les cent soixante ans de cohabitation au Québec par ces deux groupes de langue, de culture et de religion différentes qui précèdent la naissance en 1921 de Jacques Ferron ont donné lieu dans les deux camps, sous l'influence de forces diverses, à des images quelque peu stéréotypées de l'Autre. De par sa naissance dans une famille canadienne-française « pure laine » habitant une région peuplée presque exclusivement par des francophones, Ferron subit et est façonné par l'image que se faisaient sa famille et sa société de l'Autre canadien-anglais. Les représentations diverses de l'Autre fabriquées par l'Histoire, la religion catholique, la culture orale, et la littérature

⁷ « Avec cette idée du mot nation, il nous a été facile de dire quelles sont les qualités constitutives de la nation. Les enfants dans la famille parlent la même langue, ils ont la même foi; les rapports qu'ils ont entr'eux établissent des usages et des coutumes [...]. De là il nous a été facile de conclure que la langue maternelle, la foi des ancêtres, les mœurs, les coutumes et les usages formés dans la famille sont les éléments constitutifs de la nation et forment ceux qu'on appelle la nationalité » (*ibid.*, p. 67).

⁸ Sherry Simon remarque sur le dernier avatar dans cette ronde continue de classifications : les écrivains de langue anglaise au Québec se font appelés « écrivains anglo-québécois ». « Introduction », *Translating Montreal. Episodes from the life of a Divided City*, Montreal and Kingston, McGill-Queen's University Press, 2006, p. 221, note 2.

canadienne-française, ainsi que celles qui relèvent de sa propre famille, font partie du patrimoine de l'enfant. Dans « Le refus », texte publié dans la revue *Situations* en 1961, Ferron décrit la composition linguistique de sa ville natale de Louiseville dans les années trente, et le rapport avec la langue anglaise qu'avaient sa mère et son père, ce fils d'habitant qui « devint rapidement un notable du comté de Maskinongé » :

Louiseville à cette époque voyait sa mitaine protestante tomber en ruine. L'Associated Textile ne s'y était pas encore établie. Durant cet interrègne de plus de trente années, il n'y aura d'âme qui vive dans cette petite ville, d'âme riche, puissante, pauvre ou misérable qui ne soit canadienne-française. Cependant des mots anglais resteront dans l'air, sans raison d'être, comme des drapeaux conquis. J'étais ravi, petit garçon, d'être appelé James par un de mes oncles qui avait voyagé. Et quand ma mère, qui n'était pas d'une famille encore grisée par l'ascension sociale et qui avait déjà atteint à la dignité française, nomma le chien de la maison : Fripon, je ne pus m'y faire et l'appelai longtemps : Rover. Grâce à quoi je comprends aussi l'admiration qu'on a eu naguère pour Laurier et le bonheur qu'éprouvent aujourd'hui les pauvres Acadiens de voir un de leurs premiers ministres anglais⁹.

Le père de Ferron, quant à lui, avait été très impressionné dans sa jeunesse par les riches Anglais qui fréquentaient l'Hôtel des Sources¹⁰. L'« Appendice aux Confitures de

⁹ Texte repris dans *Escarmouches. La longue passe*, Montréal, Leméac, 1975, t. 1, p. 43.

¹⁰ Olscamp, *Le fils du notaire*, p. 79, et la scène des cavaliers de l'« Appendice aux Confitures de coings », p. 138 : « Cet hôtel éphémère ou jamais mon père n'entra, exerça quand même sur lui la plus grande influence. [...] D'âge à marcher au catéchisme, il le faisait pieds nus jusqu'aux premières maison du village [...] et fut souvent dépassé, timide et honteux, par des cavaliers et des écuyères aux bottes luisantes [...]; ces cavaliers et leurs dames cheminaient tout en devisant en anglais et, Dieu merci! ne daignèrent jamais lui jeter un regard. Après leur passage, il repartait vers l'église sur le mauvais pied, plein d'envie pour ces privilégiés et quelque peu mécontent d'un Dieu qui ne lui accordait pas ce luxe, ces élégances, et le gardait pieds nus dans la poussière. À Montréal, où il ira en Droit, il apprendra toutes les danses à la mode interdites par le curé de Saint-Léon. Et il désirera la fortune ici-bas plus qu'il ne tiendra au salut de son âme. Le jour allait venir où il monterait un grand pur-sang irlandais, un hunter comme il disait et qu'il ne commanda jamais qu'en anglais, connaissant assez cette langue pour le faire, pas plus. À quoi lui aurait-il servi d'en savoir davantage où il n'y avait pas d'Anglais, où les Armstrong, les Turner, les Hamilton, les Lindsay ne parlaient eux-mêmes que le français? Cependant il lui aurait plu que je connusse l'anglais à la perfection et que se réalisât ainsi le reste des vœux qu'il avait formés en marchant au catéchisme, jadis. » Cette scène apparaît aussi dans « Le Don Quichotte anglais », texte reproduit dans Jacques Ferron, *Papiers intimes, Fragments d'un roman familial: lettres, historiettes et autres textes*, édition préparée et commentée par Ginette Michaud et P. Poirier, Outremont, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n^{os} 1-2, p. 286-289.

coings » montre à quel point les différents rapports entretenus par sa mère et son père avec les langues anglaise et française, complexifiés à leur tour par les relations ambiguës de l'enfant avec chacun de ses parents, ont pu contribuer à une posture ambivalente envers l'Autre canadien-anglais bien avant que Ferron ne fasse la connaissance d'un spécimen de cette espèce au Québec ou qu'il ne s'aventure en territoire canadien-anglais hors Québec :

Mon père pour sa part me fera promettre d'apprendre l'anglais et de bien entretenir mes chaussures. J'ai promis, je n'ai pas tenu et n'en ai jamais eu l'intention, n'ayant pour lui l'affection et le respect que je portais à ma mère, peut-être parce que j'étais déjà plus vieux, que ses humbles demandes me semblaient mesquines et qu'il m'incitait [...] à lui tenir tête, ce qui était beaucoup plus dans mon tempérament que de me mettre à plat ventre pour frotter mes souliers et apprendre l'anglais¹¹.

Le premier mariage de Ferron, célébré le 22 juillet 1943, mettra le jeune homme de vingt-deux ans en contact intime avec la composante irlandaise de l'Autre canadien-anglais installé au Québec. Sa première épouse, Magdeleine Thérien, alors étudiante en droit à l'Université Laval, était issue d'un mariage « mixte » : sa mère, Ida McCaffrey, était d'origine irlandaise, et on s'exprimait surtout en anglais dans la famille¹². Bien que Ferron ait toujours été très circonspect au sujet de sa première femme, dont il se sépara en 1949, les quelques mentions qu'il en fait dans sa correspondance privée insistent toujours sur son identité « irlandaise », témoignant du fait que cette union a eu une influence sur sa conception des Irlandais du Québec. Dans une lettre à Jean Marcel datée du 21 décembre 1965, par exemple, il écrit (à propos de son communisme) que sa « première femme, irlandaise portée sur la religion, s'était convertie à Staline à

¹¹ « Appendice aux Confitures de coings », p. 118.

¹² Olscamp, *Le fils du notaire*, p. 258.

Fredericton, en 46¹³ ». Une autre mention éloquente apparaît dans sa correspondance avec Ray Ellenwood. Ferron raconte, dans un commentaire sur une historiette envoyée à ce dernier, avoir croisé un « grand Irlandais, saoul, bien sûr, du nom de Montague. [...] Il voulait me parler, point n'ai voulu à cause de ma première femme née d'une mère McCaffrey — on serait Irlandais par les femmes et je crois en avoir eu ma part, de l'Irlande¹⁴ ». Les nombreuses références à l'Irlande et aux Irlandais du Québec dans son œuvre, notamment dans *Le salut de l'Irlande* et *Le ciel de Québec*, s'inspirent sans doute en partie de cette expérience personnelle avec cet élément de l'Autre canadien-anglais. En outre, comme nous le verrons, l'enfant qui naît de ce premier mariage, Josephe-Anne, surnommée Chaouac, créera un lien intime durable entre Ferron et le Canada anglais.

Rencontres avec le Canada anglais hors Québec: l'année de service militaire

Ce n'est qu'au mois de juillet 1945, cependant, à l'âge de 24 ans, que Ferron quitte pour la première fois le territoire du Québec, à la découverte du Canada anglais hors Québec. Il ne s'agissait pas d'un départ volontaire : s'étant enrôlé dans l'armée canadienne le 1^{er} juillet 1943, pendant ses études de médecine à l'Université Laval, Ferron était obligé d'accomplir une année de service militaire, une fois ces études terminées¹⁵. Ferron s'était inscrit comme membre du *Canadian Officers Training Corps*

¹³ Je remercie vivement Jean Marcel de m'avoir permis la lecture et la citation de sa correspondance avec Ferron. Les lettres de Ferron à Jean Marcel (de décembre 1965 au mois d'avril 1984) se trouvent dans les boîtes 15 et 16 du Fonds Jacques-Ferron (MSS 424) aux Archives nationales du Québec.

¹⁴ Lettre du 12 septembre 1974 publiée dans « Lettres de Jacques Ferron à Ray Ellenwood », dans Ginette Michaud, dir., *L'autre Ferron*, Montréal, Fides-CÉTUQ, coll. « Nouvelles études québécoises, 1995, p. 367.

¹⁵ Olscamp, *Le fils du notaire*, p. 256.

(le COTC) dès son arrivée à l'Université Laval en septembre 1941, avant qu'il n'ait eu ses 21 ans et donc avant qu'il ne fût obligé de le faire, la loi en vigueur à ce moment n'exigeant que les jeunes hommes valides de 21 ans subissent un entraînement estival. Cette première inscription l'obligea à un entraînement militaire de base deux fois la semaine, contre une « modeste rémunération¹⁶ ». Dans une lettre à son père datée du 25 septembre 1941, Ferron explique son inscription dans le COTC comme découlant logiquement de sa participation, à Brébeuf, dans le Corps-École des Officiers Canadiens (CEOC): « Je suis inscrit dans le corps médical, syllabus 6 (mon CEOC de Brébeuf m'y poussant) du COTC de l'Université¹⁷ ». Dans un texte écrit vingt ans plus tard, « Tout recommence en '40 », cependant, Ferron critique cette armée dans laquelle il s'était enrôlé — sans pour autant en faire mention — comme étant une armée anglaise d'occupation : « Nous étions étudiants, au plus vif de l'âge. Et c'était la guerre, Québec occupé par une armée qu'on disait nôtre et qui n'était pas française¹⁸ ».

Le fait que Ferron se marie trois semaines après son enrôlement dans l'armée n'est pas non plus fortuit : c'est que la solde à laquelle il avait droit lui permettait de s'affranchir de son père et de se marier sans sa permission¹⁹. Après avoir effectué, au mois d'août 1945, les quelques trois semaines d'entraînement de base à Vernon, en Colombie-Britannique, le lieutenant Ferron arrive le 17 septembre au camp Borden, en Ontario, pour les trois semaines réglementaires d'entraînement avancé qui lui

¹⁶ *Ibid.*, p. 244-5.

¹⁷ Jacques Ferron, *Papiers intimes*, p. 209-210.

¹⁸ *Les Cahiers de l'AGÉUM*, 1962, repris dans *Escarmouches*, t. 1, p. 51.

¹⁹ En 1943, l'armée canadienne, ayant besoin de médecins, conclut une entente avec l'Université Laval pour faire accélérer le cours de médecine. Ferron explique à Pierre l'Hérault : « nous étions payés, comme soldats, avec les frais d'entretien, ce qui me permettait de me passer de mon père, de faire ce que je voulais, de me marier... » (cité dans Olscamp, *Le fils du notaire*, p. 256).

permettraient d'atteindre le grade de capitaine et de pratiquer la médecine dans l'armée. Muté ensuite à Longueuil, le capitaine Ferron fait une demande pour un poste de médecin auprès des prisonniers de guerre allemands, internés dans un camp, situé à Grande-Ligne, près de Saint-Jean-sur-Richelieu, surveillé par des membres du *Veterans Guard of Canada*²⁰. Il y entre en poste à la fin de décembre 1945, mais, deux mois plus tard, suite à la nouvelle de son échec à son cours d'entraînement avancé, Ferron se voit obligé de quitter son poste et de retourner au camp Borden pour refaire le cours. Il sera ensuite envoyé au Nouveau-Brunswick au mois d'avril 1946, d'abord dans le petit camp d'Utopia, où il passe 15 jours, et ensuite à Fredericton, où sa tâche consiste à évaluer la santé des soldats qu'il démobilisait²¹.

Les traces des lieux et des expériences vécues par le jeune Ferron pendant cette année qui sont lisibles dans l'oeuvre, depuis *Les contes* jusqu'à *La conférence inachevée*, témoignent de leur importance dans la genèse de son oeuvre et de sa conception du Canada anglais et des Canadiens anglais, ainsi que des rapports entre les deux groupes linguistiques. Marcel Olscamp qualifie cette année de service militaire de « cruciale » pour l'évolution de la pensée ferronienne, puisque « c'est la toute première fois — et peut-être la seule — que Ferron aura à côtoyer de si près le Canada anglais; les quelques renseignements qu'il a bien voulu laisser filtrer de cette période sont, de toute

²⁰ « Une soixantaine de compagnies du *Veterans Guard of Canada*, dont une francophone à 75 % et quatre à 50 %, ont été formées par les anciens combattants de la Première Guerre mondiale pour prêter main forte à l'Armée active. » Jean Pariseau et Serge Bernier, *Les Canadiens français et le bilinguisme dans les Forces armées canadiennes*. Tome I — 1763-1969 : *Le spectre d'une armée bicéphale*, Ottawa, Service historique de la Défense nationale, coll. d'Histoire socio-militaire n° 2, 1987, p. 119.

²¹ Olscamp, *Le fils du notaire*, ch. XIII, p. 283-306.

manière, souvent présentés sous l'éclairage d'une opposition entre francophones et anglophones²² ».

Cette « opposition » entre francophones et anglophones qui ressort de quelques écrits de Ferron qui s'inspirent de cette période — mentionnons, par exemple, « Le bouddhiste²³ » — s'explique sans doute en grande partie par le cadre militaire du séjour du jeune Ferron au Canada anglais. En effet, les Canadiens anglais que Ferron rencontrait pendant cette année — non seulement dans les bases militaires situées au Canada anglais mais aussi dans le camp de Grande-Ligne, au Québec — étaient surtout des militaires dont la majorité était anglophone. Bien que l'armée fût à l'époque l'une des rares sinon la seule grande institution nationale regroupant dans un milieu intime un grand nombre de Canadiens des deux langues, non seulement n'y avait-il aucune reconnaissance de l'égalité linguistique avant la Loi sur les langues officielles (1969), mais la situation linguistique qui y régnait défavorisait nettement les francophones. Comme le montre l'étude magistrale de Jean Pariseau et de Serge Bernier, *Les Canadiens français et le bilinguisme dans les Forces armées canadiennes*, à l'époque où Ferron était militaire, c'est-à-dire pendant et après la Deuxième Guerre mondiale, la langue, la tradition et la mentalité des forces armées canadiennes restaient anglaises²⁴. Non seulement tout s'y faisait en anglais, même dans les unités francophones ou bilingues, sur le plan des opérations et de l'instruction, mais l'on défendait souvent aux

²² *Ibid.*, p. 284.

²³ *IMP*, vol. XII, n° 7 (16 février 1960), p. 19, repris dans *Contes anglais et autres*, Montréal, Éditions d'Orphée, 1964, et dans *Contes*, édition intégrale: *Contes du pays incertain/Contes anglais/Contes inédits*, Montréal, Bibliothèque québécoise, « Littérature », 1993 [1968], p.142-145.

²⁴ Jean Pariseau et Serge Bernier, *Les Canadiens français et le bilinguisme dans les Forces armées canadiennes*. Tome II — 1969-1983 : *Langues officielles : la volonté gouvernementale et la réponse du ministère de la Défense nationale* (1991), p. 4.

francophones de parler leur langue entre eux²⁵. Ce n'était qu'à l'été 1961, avec l'arrivée de Marcel Richard à titre de commandant du 3^e bataillon du Royal 22^e Régiment, que le français deviendrait la véritable langue de travail dans cette composante de la seule unité « francophone » de l'armée régulière²⁶. Il n'y avait aucune instruction de la langue anglaise comme langue seconde pour les recrues francophones avant mai 1949, ni aucune formation pour officiers en français avant la création d'un collège militaire bilingue à Saint-Jean en 1952²⁷.

Ainsi, en tant que militaire francophone, Ferron se trouvait au sein d'un groupe minoritaire et marginalisé dans une armée qui se caractérisait par une division linguistique et par une politique de « bilinguisme à sens unique » imposée aux francophones²⁸. En dehors du Québec, le militaire francophone était doublement minoritaire par rapport à la population avoisinante, se trouvant dans un environnement culturel, linguistique et social complètement étranger au sien²⁹. Il ne faudrait pas non plus oublier les effets néfastes sur les rapports entre les deux groupes de ce que Pariseau appelle la « campagne de dénigrement » contre le Québec et les Canadiens français au

²⁵ *Ibid.*, t. 1, p. 117.

²⁶ *Ibid.*, p. 178. Cela prendra cependant encore quelque temps avant que le français s'étende à tout le Régiment. « La résistance au changement est forte partout mais, très souvent, encore plus chez les militaires. Richard passait pour un 'spécial' pas nécessairement à imiter ». Communication de Serge Bernier, directeur du Service historique des Forces armées canadiennes, du 13 mars 2008.

²⁷ Pariseau et Bernier, t. 1, p. 157-167. Le gouvernement souhaitait recruter plus de francophones dans la période d'expansion des forces armées commencée en 1950 créée par la Guerre de Corée et la participation dans l'OTAN.

²⁸ *Ibid.*, t. 1, p. 148.

²⁹ Même s'il arrive parfois que les soldats francophones soient majoritaires dans un camp au Canada anglais, leur attitude demeure celle d'une minorité. Voir à ce sujet l'anecdote que Ferron raconte à Pierre Cantin de son séjour à Borden, quand « les Canadiens français formaient la majorité », et qu'ils avaient joué un tour au Colonel anglophone (Olscamp, *Le fils du notaire*, p. 289).

sujet de la politique de la conscription pour le service outre-mer³⁰. Il est fort probable, d'ailleurs, que l'échec de Ferron à son cours d'entraînement avancé soit dû à la question de la langue : toute la formation par rapport aux tâches spécifiques du métier des armes et aux conditions de travail (tenue de dossiers, façon de donner des ordres, rôle des infirmières etc.), ainsi que les examens, ne se donnaient qu'en anglais³¹.

Que le rôle quelque peu paradoxal que Ferron devait assumer dans une armée canadienne dominée par la tradition britannique et la langue anglaise, et les expériences vécues pendant cette période, l'aient fait réfléchir profondément sur le problème des rapports entre soi et l'Autre, aussi bien au niveau personnel qu'au niveau national, apparaît clairement dans un passage du « Pas de Gamelin » dans lequel Ferron compare sa posture comme médecin omnipraticien à l'hôpital psychiatrique Saint-Jean-de-Dieu à la position qu'il avait occupée naguère à Grande-Ligne :

Les deux groupes [les officiers allemands et les « Veteran Guards »] restaient étrangers l'un à l'autre et entretenaient une hostilité de commande pour cette raison, tandis que moi, venant en troisième lieu, familier avec l'un et avec l'autre, je m'entendais le mieux du monde avec chacun des deux parce que, par mes fonctions, je me trouvais à les fréquenter tous deux. Je ne pouvais rien contre leur hostilité, rien sauf ne pas la partager. Au moins on ne tentait pas de guérir ces captifs d'être Allemands, en les laissant maîtres d'eux-mêmes, au cœur de leur captivité. Les choses se passaient à peu près de même à Sainte-Rita, avec la guerre en moins. [...]. Le camp de Grande-Ligne fut restitué à l'Institut Feller, mais Sainte-Rita restait à Sainte-Rita [...] comme le refuge de l'individualité blessée au cours de la guerre permanente des individus contre les individus. Pour ces perdantes [les patientes de la salle Sainte-Rita], pour ces captives singulières, sans pays, cette salle tenait lieu de patrie. Et qu'y étais-je au juste? Un neutre

³⁰ Pariseau et Bernier, p. 124-129.

³¹ « Le cours de base, essentiellement fait d'exercices militaires et de conditionnement physique, se passe assez bien, à moins d'être complètement unilingue. Mais tout ce qui concerne l'aspect militaire de l'entraînement des médecins de l'Armée se faisait en anglais, ce qui expliquerait sans doute — s'il n'était pas parfaitement bilingue — qu'il ait échoué ces cours ». Communication de Serge Bernier, le 13 mars 2008.

comme je l'avais déjà été à Grande-Ligne, sur les hauteurs de Saint-Blaise. Je me complaisais dans cette analogie³².

L'importance de ce que Ferron a vécu à Grande-Ligne en particulier se mesure par la fréquence avec laquelle il retourne à cet épisode dans les écrits des années 1970 : il en est question dans *Gaspé-Mattempa*³³, dans « L'exécution de Maski³⁴ », et dans un fragment intitulé « Maski³⁵ » du manuscrit inédit *Le pas de Gamelin*. Il n'est pas inutile de noter, dans le contexte de son rapport avec les Canadiens anglais et la langue anglaise, qu'à Grande-Ligne le capitaine Ferron, grâce à sa langue et à son poste de médecin, se voit comme un « passeur » entre deux mondes « étrangers l'un à l'autre », celui (auquel il appartenait, malgré lui) du pouvoir, c'est-à-dire des *Veteran Guards* « anglais », et celui (auquel il s'identifiait) de la défaite et de la captivité, c'est-à-dire des officiers allemands, qui, eux, choisissaient de parler français au lieu de l'anglais, la langue des vainqueurs. Par ailleurs, il ne s'agit pas dans ce passage d'une simple opposition entre le soi francophone et l'Autre anglophone : par l'ajout d'un troisième terme (les prisonniers allemands), l'auteur se crée, en tant que médecin canadien-français, une posture fictive de neutralité envers et les vainqueurs et les vaincus.

Cette posture du soi québécois comme un « neutre » ressort également d'un passage de *Gaspé-Mattempa* qui s'inspire de ce même épisode:

³² « Le pas de Gamelin », *La conférence inachevée. Le pas de Gamelin et autres récits*, préface de Pierre Vadeboncoeur, édition préparée par Pierre Cantin, Marie Ferron et Paul Lewis, Montréal, VLB éditeur, 1987, p. 46-7.

³³ Jacques Ferron, *Gaspé-Mattempa*, Outremont, Lanctôt éditeur, 1997 [1980].

³⁴ Jacques Ferron, *Rosaire, précédé de L'exécution de Maski*, Montréal, VLB éditeur, 1981, p. 31-32.

³⁵ « Maski », un extrait du *Pas de Gamelin*, manuscrit resté inédit (à ne pas confondre avec le récit publié dans *La conférence inachevée*), est reproduit dans Ginette Michaud dir, *L'autre Ferron*, Montréal, Fides-CETUQ, 1995, p. 277-293.

Après avoir juré foi, diplômés vaille que vaille [...], nous aurons une seule année de répit, une belle année de voyage, d'errance et d'extravagances pour tout le Canada, de la Colombie, dans le bel entre-deux des Rocheuses, jusqu'au camp Utopia, dont personne ne semble avoir entendu parler ni des sardinières de la baie de Fundy, à Black-Harbour, tout près, en passant par Borden et Toronto-la-folle, par Fredericton et son petit village souriquois, de l'autre côté de la rivière Saint-Jean : par Grande-Ligne, sur les hauteurs de Saint-Blaise, où le compère Maski se trouvera partagé entre les prisonniers allemands et les bons *Old Vets* qui les gardaient, ami des uns et des autres, nullement impliqué par la guerre, neutre comme un brave Québécois, tout capitaine de Sa majesté britannique qu'il fût, comme moi d'ailleurs, de même grade que lui, mais de moindre parade et désinvolture. Cette année sabbatique, la seule que nous ayons jamais eue, complétera notre premier quart de siècle, marquant la fin d'une longue dépendance, où nous nous étions sentis libres tout en étant entretenus, où tout nous avait été donné à l'exception des plaisirs, de quelques poèmes et d'un roman resté inédit³⁶.

Cet extrait met en évidence cependant la nature problématique de sa prétendue neutralité : les *Old Vets* sont « bons », Maski, double fictif de l'auteur-narrateur, au lieu d'être un passeur neutre, est « ami » des uns et des autres, « partagé » entre les deux. Et la conscience qu'a le narrateur du paradoxe d'un Maski « neutre comme un brave Québécois » est marquée par l'apposition de la clause qui suit, « tout capitaine de Sa majesté britannique qu'il fût ».

L'impossibilité ontologique d'une telle neutralité dans le cadre de la société québécoise est traduite par le récit, narré du point de vue du curé Vaillancourt, de l'arrivée de Maski, démobilisé mais portant toujours son uniforme militaire de capitaine, à Rivière-Madeleine, en Gaspésie, au mois de juillet 1946 :

Il [le curé] voit, bâton, bout-de-bois, un capitaine de l'armée de Sa Majesté auquel il ne s'attendait pas et dont il se serait bien passé. Il reste là sur le perron de la sacristie, tel, cette fois, un curé polonais devant un cosaque ou un junker prussien en pleine paix du Seigneur, puis lentement, de chaque main tenant la rampe, descend les trois marches, une, deux, trois, d'autant moins pressé que le

³⁶ *Gaspé-Mattempa*, p. 16.

cosaque, le boche malvenu, le capitaine Maski impromptu, encore en habit de guerre parce qu'il n'a pas fini de l'user et qu'il voudrait bien s'en servir pour écrire un deuxième roman, s'en vient maintenant droit sur lui. Peut-être cache-t-il un sabre ou deux grands pistolets? En tout cas, c'est certain, il va lui parler anglais.

Mais non, Maski se présente comme du monde, en français brébeuvois, il est vrai, un peu affecté, mais il y a des théologiens qui parlent de même; il est donc à écouter attentivement. Messire Raoul Vaillancourt en perd son courroux renfrogné et qu'apprend-il? Il apprend dare-dare, primo qu'on est médecin, frais sorti de l'armée, deuxio, qu'on pense à s'installer sur la côte [...].

—Vous arrivez? [...]. À quoi Maski répond : « Oui, monsieur le curé » [...].

Alors le ciel s'ouvre. Messire le curé [...] lève les yeux [...]. Ça d'abord, vite : l'extase d'un instant. [...] Ensuite il ouvre ses plumeaux, ses deux mains rouges [...] et dit d'une voix apprise, avec beaucoup de simplicité quand même et d'une façon définitive, à Maski qui se croit un grand mécréant, à Maski plutôt flatté il dit :

— C'est le bon Dieu qui vous envoie³⁷.

Cette comparaison de la réaction du curé Vaillancourt, représentant du peuple canadien-français, à la vue d'un officier de « Sa Majesté », à celle que ressentirait un curé polonais face à un « cosaque » russe ou un « junker prussien », un « boche », transmet l'hostilité du peuple envers le pouvoir « britannique ». Il est difficile d'imaginer un antagonisme plus profond que celui éprouvé par un Polonais envers les Russes et les Allemands en raison des massacres et de la répression brutale vécus sous le joug de ces pays étrangers qui occupaient la Pologne. Cette analogie traduit également le fait que, du point de vue du curé, le Québec est un pays « occupé » où l'on doit taire ses véritables sentiments face au pouvoir, comme devrait le faire un curé polonais sous l'occupation allemande ou russe. Le curé se sent menacé jusque dans sa personne, et il conçoit l'anglais qu'il croit devoir entendre de la bouche de cet officier, comme une autre arme contre laquelle il doit se protéger.

³⁷ *Ibid.*, p. 20-21.

Dans « L'exécution de Maski », ce même épisode de Grande-Ligne est présenté du point de vue d'un narrateur critique qui en prend ses distances : c'est « Notaire », le double fictif de Maski, double fictif à son tour de l'auteur, qui, vieilli, adresse à Maski (et donc à soi-même) son commentaire sur le rôle qu'il a joué au camp :

Comme tu n'as pas changé, pauvre vieux Maski, tout exalté, déjà mêlé, confus et perplexe! Tu prends parti pour l'un, tu prends parti pour l'autre avec le résultat que tu restes partagé entre le général prussien, dont les manières sont si bien apprises qu'elles te semblent naturelles et ton colonel, le gros Jim, l'ancien chef de la police d'une petite ville, en Alberta, dont tu étais le partenaire au bridge, le soir. [...]. Déjà, tu doutes des victoires et pactises de tous côtés, quitte à te déprendre quand il le faut. Tu t'es toujours dépris, même de ton dernier pacte, sans te rendre compte qu'il était différent des autres...³⁸.

Ce narrateur désabusé interprète le comportement du jeune Maski à Grande-Ligne dans le cadre plus général de sa personnalité problématique, le proposant en fait comme la première manifestation d'un problème psychologique qui ne cesserait de se reproduire par la suite. Maski n'apparaît plus comme un simple passeur « neutre » entre les deux camps, mais plutôt comme une figure « hystérique » ou hypocrite (comme un comédien), qui, aux prises avec une identité problématique, use de son ambivalence identitaire afin de « pactiser » avec les deux côtés dans son propre intérêt.

Il est clair, en tout cas, que l'armée canadienne représentait pour Ferron l'occasion de s'affranchir d'une dépendance envers son père dont le jeune homme s'irritait. Lors d'un entretien avec Pierre L'Hérault, à l'automne 1982, l'auteur décrira cette année passée dans l'armée comme une année « heureuse » où, à cause justement de son incapacité (son refus?) de parler l'anglais, il a eu le loisir d'écrire :

³⁸ *Rosaire, précédé de l'exécution de Maski*, p. 31-2.

J'ai été dépendant, entretenu par mon père et cela a duré jusque vers les années 1942-3, lorsque j'ai pu entrer dans l'armée pour continuer mon cours de médecine payé par l'armée. C'est à ce moment-là que, par ma première femme et par une sorte d'amalgame, j'ai été en contact avec le Parti communiste. [...]. J'aurai été entretenu magnifiquement par mon père. J'étais privilégié. Après ça, quand je suis tombé à mon compte, c'est par coïncidence que je me suis retrouvé dans les eaux communistes [...]. À partir du maréchal Staline, il y a eu quelques années qui ont été des années assez heureuses. En fait, quand j'ai terminé mes études, j'ai écrit mon premier roman, *La gorge de Minerve*, pendant mon année d'armée, de 1945 à 1946 [...]. Le livre n'avait pas d'importance pour moi, que pour me prouver que j'étais capable de faire un roman. Ayant eu beaucoup de loisirs dans l'armée — on ne savait pas quoi faire de moi parce que je ne parlais pas anglais —, j'avais fait un livre. [...]. J'ai commencé ma véritable carrière avec au moins la certitude que je pouvais faire un livre³⁹.

Ferron n'est pas sans se rendre compte, cependant, qu'en s'enrôlant dans l'armée, il troquait une dépendance pour une autre. Comment justifier cette dépendance volontaire vis-à-vis de « Sa Majesté », l'ennemi anglais? « Entretenu », comme le dit le narrateur dans le passage sus-cité de *Gaspé-Mattempa*, Ferron a su profiter de cette période, utilisant sa prétendue (voulue?⁴⁰) incompétence dans la langue anglaise afin de gagner ce à quoi il rêvait : le temps de se consacrer à ce qu'il voyait comme sa véritable vocation, celle d'écrivain :

Je me suis donné la preuve que je pouvais écrire lorsque j'ai passé un an dans l'armée, après avoir été reçu médecin. Mon père, évidemment, avait eu de

³⁹ Jacques Ferron et Pierre L'Hérault, *Par la porte d'en arrière. Entretiens*, Outremont, Lanctôt éditeur, 1997, p. 67-8.

⁴⁰ C'est ce que suggère le passage de « Maski » où le narrateur raconte que Maski a eu l'idée de « se remettre » à l'étude de l'anglais : « Au Jardin de l'Enfance de Trois-Rivières, [...] n'a-t-il pas été premier en anglais écrit? [...]. Il m'avouait son dessin de mettre à profit son éloignement du NOUS coercitif, similaire au NOUS danois, le nôtre étant rétif à l'anglais, le danois à l'allemand, pour s'échapper et fuir *ON THE ROAD* à *NO WHERE* par le *ME*, le *MYSELF*, et ce singulier *I*, lettre unique qui commande la majuscule. [...]. Telle fut la tentation de saint Antoine de Maski, un p'tit goût, un mouvement d'humeur qui lui passera vite. Pourquoi? Tout simplement parce que l'anglais lui aurait été nuisible à Grande-Ligne, d'un côté comme de l'autre de la clôture » (*L'autre Ferron*, p. 284). Voir aussi la lettre de Ferron à Ellenwood en date du 21 décembre 1976 : « On a souvent cru que je ne parlais pas l'anglais par principe, mais que je le savais et pourrais éventuellement le parler si je le voulais. Je crois qu'il serait plus chic qu'il en soit ainsi, mais il n'en est rien. Je ne le parle tout simplement pas en dépit de toutes les occasions que j'ai eues de l'apprendre » (« Lettres à Ray Ellenwood », *L'autre Ferron*, p. 375).

l'influence sur moi, mais je me suis quand même rebellé quelque peu. Il m'avait demandé deux choses : de frotter mes souliers et d'apprendre l'anglais. Or, je n'ai jamais frotté mes souliers et je n'ai jamais appris l'anglais! Cela peut paraître bizarre, mais c'est quelque chose de très important pour moi. J'ai réussi à vivre simplement en français, à avoir des amis de l'Ontario qui me parlent français. Dans l'armée, évidemment, on n'a pas pu m'employer, parce que tout se faisait en anglais. Je leur ai dit : « C'est dommage, mais je ne sais pas parler anglais. » On m'a envoyé à droite et à gauche, au camp Utopia et à Fredericton, et pendant tout ce temps-là, j'ai fait un roman intitulé *La gorge de Minerve*⁴¹.

L'étude de Pariseau et Bernier souligne qu'aucune carrière sérieuse dans les forces armées canadiennes n'était possible dans les années 1950 pour un francophone unilingue ou même pour un francophone ne possédant pas une connaissance quasi-parfaite de la langue anglaise⁴². En refusant d'apprendre l'anglais, tout en acceptant sa solde en tant que militaire du gouvernement canadien, il semblerait que Ferron réclame le droit de se servir de l'« occupant » anglais pour ses propres fins. Par ailleurs, le fait que l'auteur essaie de s'enrôler à nouveau en 1949 dans cette armée, perçue comme étant « anglaise » — au même moment où il participait à une manifestation pour la paix et contre la fondation de l'Organisation du Traité de l'Atlantique du nord (l'OTAN)⁴³ — montre qu'il se sent capable de négocier de façon quelque peu cynique cette ambivalence identitaire :

Pour me tirer d'embarras, j'ai voulu m'enrôler de nouveau dans l'armée. J'ai été refusé parce que je faisais de la tuberculose, alors que je n'en savais rien. Je me suis quand même servi de ma maladie pour me faire hospitaliser au sanatorium des Anglais à Sainte-Agathe. Quand je suis mal pris, je fais comme saint Paul, captif des Romains⁴⁴.

⁴¹ Ferron et L'Hérault, *Par la porte d'en arrière*, p. 42.

⁴² Pariseau et Bernier, *Les Canadiens français et le bilinguisme dans les Forces armées canadiennes*, t. 2, p. 4-5.

⁴³ Olscamp, *Le fils du notaire*, p. 378. La Chambre des communes du Canada avait approuvé l'adhésion du pays à l'OTAN le 28 mars 1949, la veille de la manifestation à laquelle participa Ferron.

⁴⁴ Ferron et L'Hérault, *Par la porte d'en arrière*, p. 43.

Tout se passe comme si la présence de l'ennemi anglais au Québec donne à l'auteur la liberté et la justification d'agir à sa guise. Ferron lie les deux institutions anglaises dans cet extrait : se trouvant dans l'« embarras » financier (et sans doute aussi marital), il essaie d'abord de se servir pour une deuxième fois d'une institution « anglaise », l'armée canadienne, afin d'être « entretenu » et d'avoir le loisir d'écrire; ayant échoué à cette tentative, il se rabat sur une autre institution anglaise, le sanatorium à Sainte-Agathe. La comparaison qu'il fait entre l'« occupant » anglais du Québec et celui, romain, de Palestine (et donc des Québécois aux premiers Juifs chrétiens sous l'empire romain) revient d'ailleurs souvent dans les écrits ferroniens de tous genres. Comme nous le verrons plus loin, Ferron répétera, dans deux lettres à John Grube, cette description de son séjour au sanatorium comme une période où il avait été captif des Anglais, mais sans se comparer à saint Paul.

Que veut dire cette comparaison avec saint Paul? Elle suggère, tout d'abord, que Ferron conçoit son rôle, en tant qu'écrivain d'un « pays incertain », comme celui de porte-parole d'un peuple minoritaire qui se sent menacé, afin de l'inciter à l'union et de lui donner confiance en ce qui a trait à son présent et à son avenir. Il est important de noter à ce propos que l'analogie avec saint Paul met en relief la différence entre le messianisme canadien-français d'un Monseigneur Laflèche, basé sur l'idée d'un peuple élu et donc supérieur aux autres, et la nouvelle mythologie du Québec telle que conçue par Ferron : saint Paul était justement l'« apôtre des païens », celui pour qui il n'y avait plus de peuple élu.

Ce qui pourrait surprendre, cependant, est l'implication que Ferron joue sciemment le « rôle » de saint Paul quand il est « mal pris », pour son propre salut. En

fait, cette dernière allusion évoque l'ambivalence identitaire que partagent les deux hommes et dont ils se servent. L'apôtre Paul, né Saul de Tarse, fils d'un Juif, fut citoyen de l'empire romain et, après sa conversion sur la route de Damas, il aurait l'occasion de réclamer les privilèges et les protections auxquels ce statut lui donnait droit⁴⁵. Devenu missionnaire de l'Église primitive en Asie mineure et en Europe du Sud, son but était de répandre le christianisme parmi les Gentils. Accusé à Jérusalem de prêcher la transgression de la loi de Moïse, son arrestation par des soldats romains le sauva de la mort aux mains de la foule juive. Il sera transféré, après sa condamnation, à Césarée et ensuite à Rome, où il fera appel à son jugement, et où son emprisonnement « mitigé » sera motivé en grande partie par des soucis pour sa sécurité. Saint Paul, comme l'on sait, se sert d'ailleurs de ses périodes d'emprisonnement pour écrire ses épîtres aux fidèles, les exhortant à être unis, à ne point avoir de divisions entre eux, à garder la foi et à rester irréprochables dans l'attente du Second avènement du Messie et du jour du Seigneur, celui des jugements futurs, qui, d'après lui, était imminent. Aussi semble-t-il que Ferron fasse référence, par cette allusion à saint Paul, captif des Romains, à l'idée de son emprisonnement « bénéfique » dans les institutions anglaises de l'armée et de la santé. Les rapports entre le soi canadien-français et l'Autre « anglais » s'avèrent plus complexes que ceux d'une simple opposition entre le soi francophone et l'Autre anglophone, le soi réclamant tantôt une position de « neutre » par rapport à ce dernier, tantôt celle d'adhésion à son groupe, d'être en effet soi-même l'Autre.

⁴⁵ Actes des apôtres 16:37.

Autres voyages au Canada anglais

Il semblerait que Ferron n'ait fait que six voyages au Canada hors Québec après cette année de service militaire, dont quatre au Nouveau-Brunswick et deux en Ontario. Ces voyages ont été si féconds, eux aussi, pour sa production littéraire, qu'on serait tenté de conclure qu'il ne voyageait que pour écrire. Ils sont encore une preuve, si besoin en était, des échanges constants entre sa vie et son œuvre.

Ferron fait un premier voyage à Moncton à l'automne 1966, où il participe, en tant que délégué de l'*Information médicale et paramédicale*, à la *Ninth Annual Conference on Mental Retardation* tenue du 29 septembre au 2 octobre 1966. Dès son retour, il se met à écrire sa chronique « Le contentieux de l'Acadie », dont la première tranche, intitulée « Comment peut-on aller à Moncton? », paraît dans l'*Information médicale et paramédicale* (l'« IMP ») le 18 octobre 1966, et l'ultime (la vingt-deuxième) le 15 août 1967⁴⁶. Les trois semaines que l'auteur passe aux îles de Miscou et de Shippagan au mois de juillet 1967 lui apportent d'autres expériences qui préparent la voie à son roman *Les roses sauvages* (1971), dont l'espace se compose en grande partie de Moncton et de Cocagne⁴⁷.

⁴⁶ La chronique est reprise dans Jacques Ferron, *Le contentieux de l'Acadie*, édition préparée par Pierre Cantin, Marie Ferron et Paul Lewis, avec la collaboration de Pierre L'Hérault, Montréal, VLB éditeur, 1991, p. 33-107.

⁴⁷ Voir la « Présentation » de Pierre L'Hérault à « L'Acadie de Jacques Ferron ou Moncton revisité » dans Jacques Ferron, *Le contentieux de l'Acadie*, p. 149-158. Ferron inscrit dans un cahier noir ses impressions de ces deux voyages sous des titres et des sous-titres tels « Voyage de 1966 » et « Mon voyage de 1968 à Chipagan » (note 6, p. 156). Nous trouvons des références à Shippagan dans d'autres écrits publiés par la suite (voir, par exemple, « Le Poulamon », *ibid.*, p. 227). La date de 1968 dans le deuxième sous-titre est erronée. Il ressort clairement de sa correspondance avec Jean Marcel que le docteur Ferron a séjourné à Shippagan et à Miscou au mois de juillet 1967. Voir, par exemple, la lettre inédite de Ferron à Jean Marcel en date du 3 août 1967.

Son troisième voyage au Nouveau-Brunswick résulte de la publication des écrits engendrés par celui de 1966, surtout celle de deux textes qui résumaient la chronique de l'IMP sous le titre « L'Acadie de Jacques Ferron », et qui sont parus dans *Le Magazine Maclean* en juillet et en août 1972⁴⁸. C'est après la parution de ces deux derniers articles, qui ont produit « un certain remous » à Moncton, que Ferron retournera dans cette ville le 27 novembre 1972, à l'invitation du Département d'études françaises de l'Université de Moncton, pour prononcer une conférence publique sur le sujet « L'Acadie de Jacques Ferron⁴⁹ ». Il fera un troisième voyage à Moncton le 9 décembre 1974, encore à l'invitation du Département d'études françaises, pour participer à des séminaires et à des rencontres avec les étudiants et les professeurs⁵⁰.

Quant à l'Ontario, Ferron ne s'y serait rendu que deux fois après son service militaire : un voyage à Chapleau au mois d'avril 1969 et un autre à Kingston au mois d'août 1971⁵¹. Il appert cependant de sa correspondance privée que l'intérêt que l'auteur porte à cette province relève surtout de « sa petite musique », pour reprendre le terme qu'il applique à Louis Hémon; dans une lettre à Jean Marcel du 22 octobre 1968 il écrit : « Ma fille Chaouac (à présent à Toronto, c'est pourquoi je cultive Kingston et Queens) est partie avec votre livre sur Rina Lasnier ».

⁴⁸ Reproduits dans *Le contentieux de l'Acadie* : « Quoi? Vous les laissez s'instruire? », p. 123-131, et « Et les Chiacs? Les Chiacs n'y étaient pas », p. 132-142.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 155. Ce texte est la deuxième version écrite de la conférence publique, la première ayant paru dans *La revue de l'Université de Moncton* en 1973.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 154, note 3.

⁵¹ La visite à Toronto que projetait l'auteur pour le lancement de la traduction de Betty Bednarski, *Tales of the Uncertain Country*, dont fait mention Michaud dans « Lire à l'anglaise », *L'autre Ferron*, p. 162, note 59, n'a pas eu lieu. Communication de Betty Bednarski, le 7 février 2008.

La première visite de l'auteur en Ontario résulte de sa passion pour la vie, l'œuvre et la mort de l'écrivain Louis Hémon, sur lequel il projetait la rédaction d'un livre, passion liée elle-aussi à ses rapports avec sa fille Chaouac⁵². Après la publication au mois de mars 1969 d'un premier texte sur Hémon intitulé « La mort de Louis Hémon⁵³ », Ferron se rend le mois suivant à Chapleau afin d'y effectuer ses propres recherches sur les circonstances de la mort prétendument accidentelle de l'écrivain survenue près de cette ville au mois de juillet 1913. De retour de ce voyage, Ferron écrit à Jean Marcel :

J'arrive de Chapleau, 30 heures de train. Hémon me passionne. Le pays qui ne veut pas mourir, c'est sa fille Lydia Kathleen et Maria Chapdelaine, c'est Marie Hémon, sa bonne « poule » qui après sa mort recueillera la fillette. Je tiens quelques bonnes pistes. Toutefois je me suis trompé déjà : L.H. et Harold Jackson ne sont pas allés dans le même trou⁵⁴.

L'intérêt de Ferron pour Hémon grandit avec ses recherches sur cet auteur si bien que dix jours plus tard il écrit à Jean Marcel: « Sur Louis Hémon, il ne s'agit plus d'un livre, mais d'une encyclopédie⁵⁵ ». Cependant, une lettre à Jean Marcel datée du 28 avril 1969 suggère que son intérêt pour Hémon et pour l'Ontario est motivé en partie par ses propres rapports avec sa fille aînée:

⁵² Dans une lettre inédite à Jean Marcel du 8 mars 1969 Ferron inclut un « brouillon » de son article sur Hémon qui « paraîtra bientôt dans l'Information », et écrit : « J'ai beaucoup d'admiration pour Hémon, je vous l'ai déjà dit, et peut-être par lui, un de ces jours, je remonterai au Moyen Âge ». L'index onomastique du site web consacré à Ferron donne quarante-deux références au nom « Hémon » dans l'œuvre, allant de 1948 (une lettre au *Devoir*) jusqu'en 1981 (une lettre à Pierre Cantin).

⁵³ *IMP*, vol. XXI, n° 9 (18 mars 1969), p. 55 et 57, repris dans *Escarmouches*, t. 1, p. 72-77.

⁵⁴ Lettre inédite à Jean Marcel du 15 avril 1969. Dans « La mort de Louis Hémon », Ferron prétend que Hémon et son compagnon Harold Jackson auraient été enterrés dans un même trou dans le champ du potier (*op. cit.*, p. 76). Dans une autre lettre à Jean Marcel écrite après sa visite à Chapleau, Ferron précise que les deux hommes sont allés, chacun « de leur côté de la rue Bird, qui, au nord de la rue Grey, sépare The Chapleau protestant burying ground du cimetière catholique » (lettre inédite du 18 avril 1969).

⁵⁵ Lettre inédite du 25 avril 1969.

Ma fille Chaouac établie à Toronto m'a envoyé son premier texte; je le publierai à l'Information sous la rubrique des historiettes comme j'avais fait déjà pour ma sœur Merluche à ses débuts. C'est cet établissement, je pense, qui m'a tourné vers l'Ontario et m'a fait nouer une correspondance avec Bessette et Robidoux. Je leur ai d'ailleurs signalé qu'il y avait du Chaouac dans mon intérêt pour Hémon et qu'ils pourraient peut-être en trouver la clef dans la Vache morte du Canyon.

Chaouac, comme déjà mentionné, est la fille aînée de Ferron, née en 1947 de son premier mariage avec Magdeleine Therrien. La séparation des époux en avril 1949, quand l'enfant n'a que deux ans, entraîna celle, douloureuse, de l'auteur d'avec cette fille bien-aimée. Elle séjournera en Éthiopie avec sa mère et son beau-père, passera un an dans une école à Cagnes avant d'aller vivre pendant quelque temps avec son père à Longueuil au début des années 1960⁵⁶. Après avoir fréquenté l'école à Paris en 1967-8, elle ira vivre à Toronto (où est installée sa mère, Mme Baxter), et s'établira de façon permanente à Vancouver en 1974⁵⁷. Cette référence à Chaouac, à l'Ontario et à Hémon, nous permet de lire l'intérêt de Ferron pour Hémon et son interprétation de la vie et l'œuvre de ce dernier à la lumière de ses propres rapports avec sa fille « perdue », ce qui colore d'un teint biographique très poignant la figuration dans son oeuvre de l'Ontario et

⁵⁶ Voir la correspondance entre Ferron et André Major, « *Nous ferons nos comptes plus tard* » *Correspondance (1962-1983)*, Outremont, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n° 12, p. 33-37 (lettres du 30 janvier et du 16 février 1963).

⁵⁷ En 1967 elle entre au lycée Paul-Valéry, à Paris (lettre à Jean Marcel du 29 mars 1967). Elle suit des cours d'art dramatique à Paris en 1967-68 (lettre à Jean Marcel du 10 octobre 1967), et vit à Toronto pendant un certain temps à partir du mois d'octobre 1968. Elle s'établit à Vancouver en 1974 (lettre inédite à Ray Ellenwood du 11 novembre 1974), et aura, en 1982, un enfant dont le père est, selon Ferron, « un Américain qui s'est fait un point d'honneur d'être apatride » (lettre à John Grube du 23 avril 1982, *Une amitié bien particulière. Lettres de Jacques Ferron à John Grube*, Montréal, Boréal, 1990, p. 186). Dans une lettre datée du 8 octobre 1982, Ferron écrit à Jean Marcel : « Quant à mon pauvre Chaouac, après avoir passé deux mois à Saint-Lambert [...] elle est retournée à Vancouver avec son 'monstre' dans une poche de Kangourou. Ce monstre est ma petite-fille, tout ce qu'il y a de plus normal, qui s'appelle Camille Lindstrom et sera forcément élevée en anglais ». Voir aussi la lettre à John Grube du 15 août 1982 : « Ma petite-fille parlera anglais, cela va de soi » (*Une amitié bien particulière*, p. 193).

de l'ouest canadien comme lieu d'exil, de perte de la langue maternelle, et de mort de francophones expatriés.

De nombreuses références dans sa correspondance privée témoignent des sentiments de chagrin, d'angoisse et d'impuissance éprouvés par Ferron en raison de sa séparation d'avec Chaouac et du départ de cette dernière du Québec. L'inquiétude de Ferron face aux phénomènes d'exil et de perte de la langue française de sa fille paraît dans une lettre de 1974 à Ray Ellenwood :

Ma fille aînée, Chaouac, vient de partir pour Vancouver. Après, je suppose, ce sera la Californie. Après tout, elle parle l'anglais. Elle l'a appris avant le français, chez ses grands-parents, à Nicolet, ville entièrement francophone. Au moindre bruit dans la rue, elle disait : « What's that? What's that? » Il n'est pas dit que la fidélité à la mémoire de Francis McCaffrey mettait beaucoup de joie dans la maison⁵⁸.

Ni le livre ni l'encyclopédie sur Hémon ne verra le jour, mais Ferron écrira une longue « Préface » à l'édition de *Colin-Maillard* publiée en 1972 par les Éditions du Jour qui distille sa pensée sur l'homme et l'œuvre exposée dans des articles parus avant cette date⁵⁹. Dans cette préface, dont seulement deux des vingt-neuf pages traitent de *Colin-Maillard*, Ferron essaie de rectifier ce qu'il nomme le « malentendu de *Maria*

⁵⁸ Lettre inédite de Ferron à Ray Ellenwood datée du 11 juillet 1974. Ferron ajoute qu'il espère que la fille de Ellenwood lui donne « autant de soucis que la mienne. Elle saura du moins de la sorte que vous l'aimez bien ». Je remercie vivement M. Ellenwood de m'avoir permis la lecture et la citation de sa correspondance inédite avec Jacques Ferron.

⁵⁹ « La mort de Louis Hémon », *IMP*, vol. XXI, n° 9 (18 mars 1969); « Louis Hémon et Jean Pelletier », *Petit Journal*, 18 mai 1969, repris dans Jacques Ferron, *Chroniques littéraires (1961-1981)*, Montréal, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n° 14, 2006, p. 33-36; « Éthier-Blais attend le Messie », *Petit Journal*, 27 juillet 1969, repris dans *ibid.*, p. 68-71; « Le thème des grilles », *Petit Journal*, 14 septembre 1969, repris dans *ibid.*, p. 89-91; « L'innocent à Samuel », *IMP*, vol. XXIII, n° 7 (16 février 1971), repris dans *Du fond de mon arrière-cuisine*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, p. 80-84; « De 1837 à 2001 », *Le Maclean*, 12 décembre 1972, repris dans *Chroniques littéraires*, p. 336-340.

Chapdelaine »⁶⁰, c'est-à-dire la fausse idée de Hémon et de son œuvre diffusée par les

Français de par le monde :

Ce Louis Hémon mensonger et frauduleux représente une tentative de récupération bourgeoise d'un écrivain révolutionnaire qui devança son temps et qui reste singulièrement actuel, [...] — c'est par le contenu de son œuvre, par la justesse de sa réflexion et l'héroïsme de sa vie que Hémon se distingue, nous rejoint et nous touche. [...]. Pour rétablir celui-ci [Hémon] dans sa vérité, il suffit d'une méthode, le sens commun qui a toujours voulu que l'écrivain se rattache à l'homme, l'œuvre à l'époque⁶¹.

Appliquant cette méthode critique du « bon sens » à Hémon et à son œuvre, Ferron

conclut que les angoisses personnelles de l'auteur informent le tout :

Malgré sa pudeur farouche, l'objectivité par laquelle il tentait de s'affacer [*sic*] devant un milieu soigneusement observé et qui donne la plus grande place dans ses romans à l'étude sociologique, menée avec le plus d'impartialité possible, il importe de savoir que ce sont ses angoisses personnelles, sa petite musique qui informent le tout. Il s'interdit l'usage de la première personne du singulier, mais toujours on se trouve en présence d'un héros de son âge, venu d'on ne sait où, qui ne semble pas avoir de famille [...]. Il n'y a aucun narcissisme là-dedans. C'est le fait d'un étranger dans l'intimité de soi-même, qui, loin de s'y renfermer, cherche désespérément à comprendre le monde. En pareil cas, la vie et l'œuvre d'un écrivain se confondent et l'on ne saurait comprendre l'une sans l'autre⁶².

Ferron identifie deux « drames » dans la vie de Hémon : la mort de son frère aîné, et la folie de la jeune Irlandaise rencontrée à Londres qui a dû être internée à cause de troubles mentaux après avoir donné naissance à leur fille⁶³. C'est la crise provoquée

⁶⁰ Voir à ce sujet Nicole Deschamps, Raymonde Héroux et Normand Villeneuve, *Le mythe de Maria Chapdelaine*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1980. Dans son « Avant-Propos », Nicole Deschamps écrit que *Maria Chapdelaine* est devenu « un mythe au service du pouvoir » (p. 20).

⁶¹ Jacques Ferron, « Préface », dans Louis Hémon, *Colin-Maillard*, Montréal, Éditions du Jour, coll. « Répertoire québécois », 1972, p. 18.

⁶² *Ibid.*, p. 19.

⁶³ *Ibid.*, p. 19-20. Louis Hémon se lie d'amitié avec Lydia O'Kelley à Londres vers 1908. Après avoir accouché d'une fille, Lydia Kathleen, le 12 avril 1909, la mère a été internée pour troubles mentaux à l'asile de Hanwell. Voir la « Chronologie » dans Louis Hémon, *Battling Malone, pugiliste*, Montréal, Boréal, 1994, édition critique établie par Ghislaine Legendre et Chantal Bouchard, p. 183-4.

par ce deuxième drame, et non pas une préoccupation à propos du sort du « petit peuple » du Québec, qui aurait inspiré, selon Ferron, *Maria Chapdelaine* :

S'il se passionne soudain pour un petit peuple français, tenu à l'écart du monde, dominé, menacé, s'il proclame avec une emphase qui ne lui est pas coutumière, qui détonne même, c'est que « ce petit peuple ne saurait pas mourir », c'est qu'il ne pense plus au sort de l'homme et du monde, jusque là [*sic*] sa seule préoccupation; ne pense même pas à ce petit peuple, obsédé par sa fille : c'est cette petite fille, la fille d'Elle-Ella, qui ne saurait mourir. Et pour qu'elle vive, pour qu'elle échappe à la tragédie, elle fuira l'Angleterre comme il a fui la France; elle retournera pour lui en Bretagne, auprès de ses parents. L'œuvre ultime de Louis Hémon est une longue supplique à sa sœur Marie-Maria pour qu'elle recueille cette orpheline⁶⁴.

Ferron rejette dans cette « Préface », comme il l'a fait dans ses autres articles publiés sur Hémon, l'idée que cette mort fut accidentelle, mais à la différence des autres textes, il met l'accent ici non pas sur la culpabilité du mécanicien de la locomotive (et de la compagnie ferroviaire), qui aurait pu arrêter le train, mais sur le destin fatidique, l'idée que Hémon aurait accepté l'inévitabilité de cette mort comme châtiment juste pour son propre crime :

C'est une ignominie que de la prétendre accidentelle. [...]. On a inventé une surdité commode, dont il n'avait jamais été question du vivant d'Hémon [...]. [...]. On a parlé de la locomotive qui les aurait broyés comme d'un monstre de vitesse : eh bien! dans la montée où a eu lieu ce qu'on appelle encore l'accident, cette machine, en 1912, ne pouvait pas dépasser quinze milles à l'heure... En Amérique on ne mentionne jamais le nom de la Némésis et c'est une sage précaution, surtout le long des voies ferrées⁶⁵.

La mort tragique de Hémon serait l'oeuvre de la Némésis qui le traquait (comme elle traquait le protagoniste de *Monsieur Ripois et la Némésis*) depuis son crime, ce

⁶⁴ « Préface », *Colin-Maillard*, p. 16.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 26-27. Notons que Hémon est mort non pas en 1912 mais en 1913.

« bafouement » de sa femme irlandaise devenue folle et abandonnée, avec leur fille, à Londres, et qui « dans quelques mois allait le rejoindre à Chapleau⁶⁶ ».

Il ressort de cette préface la grande sympathie que Ferron ressentait pour Louis Hémon pour de nombreuses raisons, dont sa prise de position anti-colonialiste qui l'a brouillé avec son père et l'a poussé en exil, d'abord en Angleterre et ensuite au Canada. L'exil de Hémon à Londres, motivé surtout par son désir de se tenir à distance de sa famille et des projets de celle-ci à son sujet, ne faisait pas de l'auteur un anglophobe pour autant, précise Ferron : l'impérialisme britannique lui « semblait tolérable parce qu'il ne s'en tenait pas solidaire⁶⁷ ». Ferron voit en cet écrivain français socialiste, exilé par conviction, un « neutre » par rapport aux Anglais et aux Français comme l'étaient lui-même et les siens : « Hémon, en renonçant aux avantages de la citoyenneté française, était devenu un Français neutre comme nous. Son œuvre nous appartient⁶⁸ ». *Colin-Maillard* et *Battling Malone, pugiliste*, romans de critique sociale et d'apprentissage, mettent en scène des Irlandais prolétaires en exil à Londres, victimes des préjugés des Anglais. *Colin-Maillard*, écrit Ferron, « jette un jour sur l'âme irlandaise⁶⁹ », commentaire qui s'applique à son propre roman au protagoniste « irlandais » échoué au Québec, *Le salut de l'Irlande*.

Par ailleurs, la méthode critique du « sens commun », rattachant l'œuvre à l'homme et à son époque, qu'utilise Ferron dans cette « Préface » pour interpréter

⁶⁶ *Ibid.*, p. 16.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 17. Hémon appréciait chez les Anglais leur intérêt pour et leur pratique des sports. « Pour le reste, il ne cède guère à la vogue anglophobe, sur laquelle il ironise souvent, et il se montre même très critique à l'égard des mœurs ou de l'organisation sociale britanniques ». Chantal Bouchard, « Postface », *Battling Malone, pugiliste*, p. 172-3.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 30.

⁶⁹ « De 1837 à 2001 », *Le Maclean*, le 12 décembre 1972, repris dans *Chroniques littéraires*, p. 336-7.

l'œuvre de Hémon s'applique on ne peut mieux à sa propre œuvre, celle d'un homme d'une très grande pudeur, qui tenait le narcissisme en horreur, et qui « cherche désespérément à comprendre le monde ». Les parallèles sont évidentes entre sa description de la situation de Hémon, séparé de sa fille de trois ans, laissée à Londres avec « une jeune Irlandaise, sa femme folle et enfermée⁷⁰ », et sa propre séparation d'avec sa petite fille, née, elle aussi, d'une mère ayant des origines irlandaises.

La deuxième visite de Ferron en Ontario sera motivée par des raisons personnelles : il se rend à Kingston au mois d'août 1971, pour faire office de témoin au mariage de Gérard Bessette. Cette visite servira de toile de fond de son texte polémique « L'Ontario québécois⁷¹ ».

Autres rencontres avec le Canada anglais

Les écrits de tout genre de Ferron font preuve d'un intérêt vif et constant — piqué sans doute par les expériences de son année de service militaire — pour le Canada anglais. Si Ferron ne s'aventura que rarement dans « le reste du Canada » après son service militaire, son contact personnel avec le Canada anglais ne s'arrêtera pas pour autant, mais revêtra d'autres formes dont les traces sont repérables, elles aussi, dans son oeuvre. Il aura en effet des liens personnels et familiaux avec la province de l'Ontario et ses habitants qui marquent ses écrits. Nous avons déjà mentionné le lien « secret » forgé par l'« exil » de sa fille Chaouac d'abord en Ontario et ensuite en Colombie-Britannique, ainsi que son amitié avec Gérard Bessette, qui habite l'Ontario. Ces deux « exils » ne

⁷⁰ Ferron, « Préface » à *Colin-Maillard*, p. 9.

⁷¹ *IMP*, vol. XXIII, n° 24 (2 novembre 1971), p. 22, repris dans *Escarmouches*, t. 1, p. 135-138.

sont peut-être pas sans lien avec le fait que, dans l'« Appendice aux Confitures de coings », Toronto prend l'allure d'un lieu de refuge pour une des cousines de sa mère : cette dernière, « qui aurait peut-être désiré en [du comté de Maskinongé] sortir, aller à l'aventure et échapper ainsi à sa maladie », avait une cousine qui « déjà mariée, avait fui à Toronto⁷² ».

Montréal, lieu de résidence du docteur Ferron à partir du début de l'automne 1948, est une ville « divisée » du point de vue géographique, social et culturel entre les communautés de langue française et anglaise. Cependant, sa passion pour la littérature et l'écriture, son engagement politique, et sa vocation de médecin fourniront à Ferron trois champs féconds de rencontres possibles avec l'altérité canadienne-anglaise dont il profitera pleinement. En outre, sa propre maladie le mettra à deux reprises en contact personnel en tant que patient avec l'univers médical canadien-anglais au Québec.

Au printemps 1949 Ferron sera traité pour la tuberculose pendant deux mois dans un sanatorium anglophone, le King Edward Laurentian Hospital, à Sainte-Agathe. Cette expérience, comme celle vécue à Grande-Ligne, reviendra à de nombreuses reprises dans ses écrits, notamment dans *La nuit*, témoignant de son importance dans la conception ambivalente de l'Autre canadien-anglais par l'auteur. En 1976, après avoir été hospitalisé en psychiatrie au Montreal General Hospital (dans le service du Dr Negrete, ancien collègue du Mont-Providence), Ferron écrira à John Grube :

⁷² « Admirable a été mon pays, cohérent et clair, mais peut-être un peu trop refermé sur lui-même, trop captivant pour des personnes au cœur ardent, telle cette cousine de Toronto » (« Appendice aux Confitures de coings », p. 123). Dans un entretien avec Pierre L'Hérault, Ferron raconte que cette cousine (la seule à avoir échappé à la tuberculose), « a voulu se suicider en se jetant devant une auto. Au lieu de la tuer, le conducteur l'a épousée. Elle s'est mariée par deux fois avec des anglophones et elle est revenue récemment, vieille dame digne » (*Par la porte d'en arrière*, p. 43).

On vous aurait dit que j'étais en vacances : on a été bien bon. [...]. Non, j'étais au cinquième étage du Montreal General Hospital, prisonnier des Anglais pour la deuxième fois. La première remonte à 1949, quand je passai deux mois au King Edward Hospital, à Sainte-Agathe⁷³.

Dans une lettre datée du 28 février 1976, il reviendra de nouveau à cette mise en parallèle de ses deux expériences dans des hôpitaux anglophones comme des périodes de captivité aux mains de l'« ennemi » :

Par deux fois j'ai traversé des crises assez graves, la première, après la mort de mon père, quand j'ai tué le fils pour récupérer le père, et je fus alors pendant deux mois au Royal Edward Laurentian Hospital (au début de 1949), captif des Anglais, et la deuxième, à la fin de l'année dernière, pour des raisons encore obscures, mais que je tente d'élucider, encore captif des Anglais. [...]. Et mon Dieu! Pour atténuer la crise, je crois avoir été bien avisé de me servir ainsi des Anglais pour que les miens soient plus portés à me délivrer qu'à me laisser malade⁷⁴.

Cette description de son séjour en 1949 au sanatorium anglophone a de quoi intriguer celui qui sait que Ferron avait usé de l'influence de sa famille — ou de celle de sa première femme — afin de se faire admettre et soigner dans cet hôpital, sans doute parce qu'il jugeait la qualité des soins offerts meilleure qu'ailleurs⁷⁵. Pourquoi Ferron choisit-il de se décrire en 1976 comme « captif » des Anglais alors qu'il est entré dans cette institution de son propre gré? La situation d'un patient n'admettant aucune

⁷³ Lettre du 2 janvier 1976, *Une amitié bien particulière*, p. 117.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 123-124. Ce séjour inspire aussi trois textes intitulés « Souvenirs de sanatorium » ([I], [II] et [III]), que Ferron publie dans l'*IMP* au mois de janvier et février 1951 et qui sont repris dans Jacques Ferron, *Textes épars (1935-1939)*, Outremont, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n° 6, 2000, p. 83-93.

⁷⁵ « Grâce aux relations de sa femme, il est admis dans un sanatorium anglophone », *Le fils du notaire*, p. 378. Le narrateur des « Souvenirs de sanatorium [I] » explique son entrée ainsi : « Je m'avisai alors de téléphoner à une parente religieuse, vieille et influente dans sa communauté, qui téléphona à son tour à T. Taggart Smyth, président de la Banque d'Épargne et gouverneur du Royal Edward Laurentian Hospital » (*Textes épars*, p. 85). Une note précise que selon Madeleine Ferron, sœur de l'auteur, cette parente religieuse qui aurait facilité son entrée se nommait Mathilde Ferron (*Textes épars*, p. 88, note 14).

possibilité de « neutralité », Ferron se donne-t-il le rôle de prisonnier de façon rétrospective, afin de mieux accorder son passé avec ses convictions présentes? Il est à noter que l'auteur ne décrit pas ce séjour comme une période de captivité aux mains de l'ennemi anglais dans les trois textes de nature autobiographique s'inspirant de ce séjour qu'il publie au début des années cinquante⁷⁶.

Le fait que l'épisode « réel » dont s'inspire le texte prend des significations différentes selon le présent de la rédaction et l'instance de l'énonciation ressort de sa caractérisation plus équivoque dans « Maski »:

En 1945 [...] il est à Grande-Ligne [...]. C'est la première virée de Salvarsan dans le monde de l'enfermement, prison, asile et autres enclos où l'on entre d'office ou par lettre de cachet, de main forte, bon gré, mal gré. Le sanatorium en faisait peut-être partie⁷⁷.

Se pourrait-il que cette construction en 1976 d'une relation hostile entre le soi québécois malade et l'Autre canadien-anglais médecin/institution lui donne le défi, la force, enfin les conditions nécessaires pour se guérir? En tous les cas, l'extrait témoigne d'une volonté de se servir, de façon sournoise, d'un « ennemi » anglais pour arriver à ses propres fins. Cette justification s'exprime clairement dans un texte tardif, « Taxi Miron » :

En 1949, bénin, le coup me passa de la tête aux poumons, me rappelant avec un certain charme que j'avais le sang de ma mère, pas plus malade qu'il n'en fallait, juste assez pour rompre avec une situation impossible, mettre la clef sous la porte de mon cabinet de la rue de Fleurimont, rendre la pareille à la clientèle en allant me constituant captif des Anglais, à Sainte-Agathe — puisqu'on les a, autant s'en servir⁷⁸.

⁷⁶ « Souvenirs de sanatorium » [I], [II] et [III], *Textes épars*, p. 83-93.

⁷⁷ « Maski », *L'autre Ferron*, p. 280.

⁷⁸ « Taxi Miron », *La conférence inachevée*, p. 156.

En tenant compte de la lettre du 28 février 1976 à Grube qui ajoute l'élément de l'avantage de profiter de sa captivité pour motiver les siens à venir à sa rescousse, comme le fait l'allusion à saint Paul dans l'entretien avec L'Hérault, il nous serait alors permis de proposer l'hypothèse que la représentation de l'Anglais dans les écrits de Ferron pourrait s'interpréter sous cette même optique : une stratégie qui viserait le ralliement du peuple québécois autour du but de leur délivrance de captivité. Cette construction attribue un rôle « hypocrite » à l'auteur qui, en même temps, profite de ses séjours dans diverses institutions anglophones au niveau personnel, que ce soit pour se faire payer le loisir d'écrire ou pour se faire soigner.

Une autre expérience intime, l'échec de son premier mariage et son désir de se remarier, amènera de nouveau l'auteur à avoir recours aux institutions « anglaises » du Québec. Ferron explique à Pierre L'Hérault :

Au poste, c'est-à-dire avec Madeleine Lavallée, que j'épouserai en 1952 à la mitaine de Marieville, au mois de juin. [...]. Comme nous n'avions pas de témoins, le pasteur avait dû prendre son sacristain et sa ménagère pour nous servir à cette fin. Lorsque ma fille Marie naîtra, pour que le curé l'accepte au baptême, elle a dû être baptisée enfant naturelle, parce que mon deuxième mariage n'était pas reconnu par l'Église. Notre contrat de mariage a d'ailleurs été rédigé en anglais, par un notaire anglais. Lorsque nous avons fait des transactions, étant donnée ma réputation de nationaliste, notre notaire de Longueuil, un Canadien français, a été surpris par ce contrat de mariage écrit en anglais. Ce qui veut dire, évidemment, que tout cela me poussait du côté anglais, mais je ne pouvais pas y aller parce que je n'avais pas appris à frotter mes souliers et n'avais pas appris l'anglais. Je me suis raccroché...⁷⁹.

D'après ce passage, l'auteur se conçoit pris en quelque sorte entre ce qu'il voit comme deux « camps » au Québec. Ses expériences personnelles et ses idées, en rupture avec la société traditionnelle et conservatrice du Canada français, le « pouss[èrent] » du « côté »

⁷⁹ *Par la porte d'en arrière*, p. 47.

anglais, plus libéral. Dans un article intitulé « Sartre à Montréal », paru en 1952, Ferron exprime d'ailleurs son appréciation de ce que la présence de la communauté anglaise à Montréal apporte de bien à la société canadienne-française :

Le mois dernier, on a joué une autre de ses pièces, *La putain respectueuse*. *Huis clos* avait été représentée au Gesù. Entre 1947 et 1952, la situation a quelque peu changé : il ne saurait plus être question de jouer Sartre au Gesù. Pourtant, *La putain respectueuse* est une pièce de pure et grande noblesse. Elle fut donnée par le Montreal Repertory Theatre. Qui a dit que nos compatriotes gênaient notre culture française? Il me semble au contraire que leur présence nous permet des libertés que sans eux nous n'aurions pas⁸⁰.

Sept ans plus tard son attitude envers la présence de ces « compatriotes » aurait changé, cependant, si l'on en juge par son texte « Les racistes à 'Radio-Canada' », publié dans le premier numéro (avril 1959) de *La Revue Socialiste*⁸¹ :

Les dernières propositions de Radio-Canada aux grévistes étaient rédigées en anglais; derrière les Ouimet, les Coderre et autres commis, il y a un Bull-Dog qui commence à montrer les dents : quoi! on veut obtenir à Montréal, et en français, ce que les réalisateurs de Toronto n'ont pas demandé! [...]. Il serait temps, je pense, de faire savoir à nos bons concitoyens anglais qu'ils ne sont pas chez eux dans le Québec. [...]. Le syndicalisme et le socialisme avec centrale à Toronto ou à Ottawa ne sont que des amusettes; pour le fond la domination anglaise y trouve sa survivance⁸².

Ainsi, sa révolte contre ce qu'il conçoit — à partir de la fin des années 1950, du moins — comme une domination, et son ressentiment contre son père (et tout un passé vu comme trop favorable aux Anglais que ce dernier représenterait), ainsi qu'une dévotion — passée ici sous silence — envers sa mère, identifiée à la France et à la

⁸⁰ *IMP*, vol. IV, n° 6 (5 février 1952), p. 8, repris dans *Textes épars*, p. 66.

⁸¹ Ferron publiera dans chacun des numéros de cette revue fondée par Raoul Roy (avec qui il fondera l'Association socialiste pour l'indépendance du Québec en août 1960) et dont le titre au complet était *La Revue Socialiste pour l'indépendance absolue du Québec et la libération prolétarienne-nationale des Canadiens français*.

⁸² Texte repris dans *Escarmouches*, t. 1, p. 20-21 et dans *Textes épars*, p. 129-130. Cette grève des réalisateurs de la télévision de Radio-Canada (qui tentent d'obtenir un droit d'association) lance la carrière politique de René Lévesque.

langue française, rendent ce passage du côté des « Anglais » impossible. Il suit donc la voie qui lui reste, celle d'un maquis qui utilise de façon rusée l'ennemi. Il n'en reste pas moins que ses « incursions » dans l'autre camp, pour son propre bénéfice, ont laissé des marques permanentes sur son identité, l'ont rendue encore plus complexe — et plus prêt, peut-être, à reconnaître et à rendre à César ce qui est à César.

La politique

Ferron aura également un contact important avec le Canada anglais à travers son intérêt pour la politique. Pour comprendre ses diverses activités dans ce domaine, d'ailleurs, il faut sans doute tenir compte de l'effet qu'a pu avoir sur le jeune Ferron l'engagement dans le parti libéral de son père, organisateur chevronné de ce parti associé aux « anglomanes »⁸³, et de son oncle Émile Ferron, député fédéral du comté de Berthier-Maskinongé en 1935 et en 1940⁸⁴. Quant à l'engagement politique de Ferron lui-même, il est hétérogène pour dire le moins⁸⁵, faisant preuve de la justesse du titre « Le Grand Inannexable⁸⁶ » que lui confère Pierre Maheu. Rappelons à cet égard que Ferron prononce des discours à l'appui du parti libéral pendant ses études à Laval, et qu'il envisage de se présenter aux élections provinciales de 1948 comme candidat libéral

⁸³ Dans « Le refus », article paru dans *Situations*, mars-avril 1961 (repris dans *Escarmouches*, t. 1, p. 39-45), Ferron écrit que son père avait été un organisateur politique pour le parti libéral. « À cette époque, c'est-à-dire durant les années trente, mon père divisait la société en deux castes, la caste solaire, la sienne, plutôt païenne et anglomane, dont la couleur était le rouge, et la caste lunaire, plutôt romaine et nationaliste, dont la couleur était le bleu » (p. 40-1).

⁸⁴ Olscamp, *Le fils du notaire*, p. 114-117. À la fin de son deuxième mandat, Émile Ferron fut nommé juge à la Cour supérieure de Trois-Rivières.

⁸⁵ Voir la « Chronologie politique de Jacques Ferron » établie par Pierre Cantin dans *Possibles*, vol. 29, n^{os} 3-4 (été-automne 2005), p. 42-7.

⁸⁶ Lettre du 29 octobre 1964 reproduite dans « Lettres de Pierre Maheu au 'Grand Inannexable' », *ibid.*, p. 201.

dans le comté de Gaspé-Nord⁸⁷, malgré le fait qu'il aurait souscrit aux idées communistes vers 1945 et qu'il aurait demandé officiellement son admission au Parti ouvrier progressiste (POP) en 1948⁸⁸. Ce dernier parti, pancanadien, comptait au Québec bon nombre d'anglophones; Ferron le quittera après avoir jugé qu'il est devenu « une officine de police⁸⁹ ». Il deviendra par la suite (1956) membre du Parti Social Démocratique (PSD), dont il sera le candidat (défait) aux élections fédérales du 31 mars 1958, et où il côtoie nombre de Canadiens anglais, dont en particulier Frank Scott et Michael Oliver. Après sa rupture fracassante d'avec ce parti, survenue lors du congrès tenu le 3 avril 1960 et racontée dans « Adieu au P.S.D », il fonde (avec Raoul Roy), en août 1960, l'Action socialiste pour l'indépendance du Québec (ASIQ)⁹⁰. Il sera ensuite membre du Parti socialiste du Québec (PSQ), parti dont la création découle d'un schisme sur la question de l'autodétermination du Québec lors du congrès de fondation du Nouveau Parti démocratique (NPD) en juin 1963. Le NPD y concède le principe de deux nations au PSQ et concentrera ses efforts sur la scène fédérale, laissant au PSQ le

⁸⁷ Olscamp, *Le fils du notaire*, p. 367.

⁸⁸ Le parti communiste fut illégal jusqu'en 1943, année où il prit le nom de Parti ouvrier progressiste. La lettre au secrétaire du POP (Gui Caron) dans laquelle Ferron fait cette demande porte seulement la date « 1948 ». Après que les Libéraux ont choisi un autre candidat pour les élections de 1948, il semblerait que Ferron ait songé à se présenter sous la bannière du POP. *Ibid.*, p. 367-369.

⁸⁹ « Le seul parti que je n'ai pas laissé de mon gré, c'est le parti communiste parce que dès 1949 c'était une officine de police ». « Le placard du Freq », *IMP*, le 15 février 1972, repris dans *Escarmouches*, t. 1, p. 158.

⁹⁰ Ferron raconte son cheminement vers le PSD dans « Adieu au PSD », *La Revue Socialiste*, n° 4 (été 60), p. 23-45, repris dans *Escarmouches*, t. 1, p. 23-39 : « Si curieux que cela paraisse, ce fut grâce à la Colombie britannique que je devins membre du PSD, la filiale québécoise. C'était en 1954 ou 55. J'étais directeur du Congrès canadien pour la paix, de réputation communiste et qui l'était plus ou moins, de façon ambiguë, comme je l'avais déjà été moi-même. C'était quand même un organisme sérieux qui luttait sérieusement pour la paix. [...] Et je posai ma candidature au PSD: 'mais je reste dans mon congrès pour la paix'. La réponse du PSD fut nette : 'Non!' Mais cette fermeté ne dura guère : on se ravisa et on me fit bientôt la réponse contraire. La raison de cette volte-face venait de la Colombie britannique où il était d'usage dans la CCF d'être pour la paix et le socialisme. Je saluai cette province lointaine et pris ma carte de membre. Quelques mois après survenait l'affaire hongroise; je n'ai plus entendu parler du Congrès pour la paix depuis » (p. 24-5).

soin d'œuvrer sur la scène québécoise. Ferron quittera cependant le PSQ en 1966 pour se présenter, à l'invitation de Pierre Bourgault, comme candidat (défait, encore une fois) du Rassemblement pour l'Indépendance nationale (RIN) aux élections de 1966⁹¹. Il deviendra membre du Parti Québécois en 1969. Il ne faudra pas oublier non plus, cependant, son engagement dans le Parti Rhinocéros, parti politique fédéral de dérision que Ferron a lui-même fondé en octobre 1963 et qui l'a mis en contact avec de nombreux Canadiens anglais partout au pays jusque dans les années 1980⁹².

Rencontres et amitiés littéraires

L'implication de Ferron dans le domaine littéraire à Montréal lui fournira aussi maintes occasions de rencontrer des littéraires canadiens-anglais. Lors des lancements de livres et des Rencontres des écrivains québécois⁹³ auxquels il participera de façon

⁹¹ « En 1966, j'en étais au PSQ. [...] Pour ma part, je venais du PC. [...] Le PC, dirigé de Toronto, avait pour slogan à Montréal : Socialisme d'abord, autodétermination ensuite. [...] C'est d'Algérie que nous est venue la lumière où le même slogan sévissait. [...] Au PSD (forme intérimaire de la CCF en train de devenir le NPD), nous avons retrouvé la même lutte. J'ai pour compagnon Michel Chartrand, Gaston Miron. Comme le CCF-PSD-NPD avait pour modèle le parti travailliste anglais, les dirigeants de même acabit que ceux du PC (en plus bourgeois avec des McGilliens tels Frank Scott, Michael Oliver) trouvèrent bon de se prouver leur pureté socialiste en réclamant le droit à l'autodétermination des Algériens, ce qui me permit de réclamer le même droit pour le Québec. [...] Nous obtîmes du NPD deux choses, la première, au congrès de fondation de ce nouvel avatar, la reconnaissance du principe des deux nations. [...] En deuxième, nous obtîmes la création d'un parti provincial, le PSQ, ne laissant au NPD que le secteur fédéral. Ce qui donna la jaunisse à Michael Oliver. En peu de temps, le PSQ devint quelque chose de tout à fait différent du NPD. En 1966, pour balancer Dagenais, trop homme de droite pour être présenté sans un pendant de gauche, Bourgault m'offrit la candidature dans Taillon. J'étais PSQ. Je quittai ce parti au moment où les gens de Parti-Pris s'en emparaient. Leur rôle consista à le réduire à rien ». Lettre à Jean Marcel du 25 octobre 1969. Le Parti socialiste du Québec sera dissous en février 1968.

⁹² Dans une lettre à Jean Marcel en date du 17 septembre 1969 Ferron écrit : « Le Rhinoceros a été fondé à l'automne de 1963 pour prendre forme aux élections partielles de l'hiver 64 et lors de la visite de la reine. [...] Le succès a surtout été Canadian ». Voir aussi Jacques Ferron et Pierre L'Hérault, *Par la porte d'en arrière*, p. 150-153.

⁹³ La première Rencontre des poètes et des écrivains, organisée par Gaston Miron et Jean-Guy Pilon, fut tenue au mois de septembre 1957. Cette Rencontre, reprise sur une base annuelle, sera parrainée par la revue *Liberté* après sa fondation en janvier 1959; elle deviendra la Rencontre québécoise internationale des écrivains en 1972. Frank Scott et Louis Dudek participent à la deuxième Rencontre, tenue à Morin Heights, à l'automne 1958, ainsi qu'à la troisième, en 1959.

régulière, il fera la connaissance d'un certain nombre de Canadiens anglais venus séjourner au Québec pour diverses raisons, dont Scott Symons, et en rencontrera d'autres qui y habitent, dont John Richmond, chroniqueur littéraire au *Montréal Star*, et Frank Scott. Ben-Z. Shek, professeur de littérature québécoise à l'Université de Toronto à partir de 1963, raconte avoir rencontré Ferron en 1969, lors du lancement aux Éditions du Jour du livre de Jacques Godbout et de John Robert Colombo, *La grande muraille de Chine*. Ferron l'invite à dîner chez lui le lendemain, et les deux hommes passeront la soirée à discuter de la littérature et de la société québécoises⁹⁴. Ferron se fera en outre de nombreuses connaissances — et des amis⁹⁵ — dans la communauté montréalaise de langue anglaise au point où, du point de vue de certains, il aurait « aimé fréquenter les Canadiens anglais⁹⁶ ».

Force nous est donc de constater que l'auteur recherchait — ou du moins ne rejetait pas — un certain contact avec l'Autre canadien-anglais que la plupart de ces concitoyens canadiens-français « nationalistes » évitaient à l'époque. D'une part, ces rencontres lui fournissent du matériel dans son travail d'ethnologue dont il rapportera, tel l'abbé Surprenant, les découvertes dans ses écrits polémiques et dont il se servira dans ses écrits de fiction, traduisant en quelque sorte le Canada anglais au Canada français. D'autre part, elles lui donnent l'occasion d'essayer, par moyen des discussions (suivies parfois de lettres) avec des critiques, journalistes et écrivains canadiens-anglais,

⁹⁴ Communication de Ben-Z. Shek, le 8 mars 2008.

⁹⁵ Il s'est lié d'amitié, par exemple, avec le peintre Patterson Ewen, mari de Françoise Sullivan. Dans une lettre à Jean Marcel du 10 avril 1966, il écrit : « Et puis mon ami Paterson Ewen, dont la femme est irlandaise, fille de l'honorable John Sullivan, m'a envoyé une nouvelle intitulée 'The second half of the day' ». Voir aussi « Claude Gauvreau » dans *Du fond de mon arrière-cuisine*, p. 213.

⁹⁶ Communication de Jacques Godbout, le 12 juin 2007.

de traduire le vrai visage du Canada français au Canada anglais. Nous reviendrons plus tard aux formes et aux rôles donnés dans son œuvre à deux de ces Canadiens anglais rencontrés à Montréal, Scott Symons et Frank Scott, et à l'inscription dans l'œuvre de Peter Dwyer, que l'auteur rencontre une fois, à Ottawa, ainsi que de Barbara Godard, une Canadienne anglaise qu'il n'a jamais rencontrée.

L'Ontario sera lui aussi la source de plusieurs amitiés littéraires. C'est le lieu de résidence, on l'a déjà vu, de son ami Gérard Bessette, figure qui revient souvent dans des écrits de tout genre⁹⁷. Ferron entretiendra en outre, à partir des années 1970, une longue correspondance avec deux résidents de Toronto qu'il décrit comme ses « amis » : son traducteur Ray Ellenwood, professeur à l'Université York (qui est né et a grandi en Alberta), et le professeur et écrivain John Grube. Ces deux hommes le renseigneront sur le Canada anglais par leurs lettres et par leurs visites à l'auteur au Québec.

Ferron aura également à partir de 1969 une longue correspondance et amitié avec Betty Bednarski, qui lui donnera un autre aperçu de l'« âme » canadienne-anglaise et qu'il inscrira dans son œuvre sous des formes diverses. Native de la Nouvelle-Écosse, Bednarski a étudié en Angleterre avant de défendre en 1969, à l'Université Dalhousie, en Nouvelle-Écosse, la première thèse consacrée à l'œuvre de Ferron, « Le pays incertain de Jacques Ferron, étude et traduction ». Sa traduction de dix-huit contes ferroniens paraît sous le titre *Tales from the Uncertain Country* à Toronto en 1972. Cette correspondance privée avec des Canadiens anglais influencera la vision du Canada

⁹⁷ Voir à ce sujet Guy Monette, « Gérard Bessette et Jacques Ferron : personnages réciproques », *Voix et Images*, vol XXII, n° 1 (64) (automne 1996), p. 126-147.

anglais chez Ferron et jouera un rôle dans son processus de création et de la représentation de la lutte identitaire⁹⁸.

En plus de ses rencontres déjà mentionnées, Ferron aura un contact littéraire avec le Canada anglais à travers ses lectures et ses critiques de livres canadiens-anglais. Il ne faudrait pas non plus oublier le rapport d'un autre ordre qu'il établit avec le Canada anglais en incorporant des lieux et des personnages canadiens-anglais dans le paratexte et le texte de son œuvre polymorphe, et en acceptant de se faire traduire au Canada anglais. Je pose l'hypothèse que cette volonté de se faire lire par le Canadien anglais unilingue fait partie d'un même désir de reconnaissance et de légitimation de soi-même par l'Autre.

⁹⁸ Je reviendrai à la question du rôle de la correspondance de Ferron avec Bednarski et Ellenwood dans la conclusion.

Chapitre 3. Scott Symons et *La tête du roi*

Le Théâtre, ce n'est jamais gratuit, c'est machiné, prémédité, concerté, c'est un appareil de sédition masqué par les feux des projecteurs et les besoins de l'amusement. Si la représentation d'une pièce a du sens, c'est par la conspiration qu'il y a derrière¹.

[L]a mission du théâtre en ce pays, à cause de la fausseté régnante, est de faire remonter, au grand jour, par une sorte de psychanalyse, l'âme refoulée du peuple².

Si, selon Gérard Genette, dédier une œuvre, c'est toujours en quelque sorte faire l'hommage de l'écrit à une personne³, force nous est aussi de reconnaître la nature complexe de ce lieu paratextuel. Le réel et le fictif, la vie privée et la *mimesis* se mêlent dans ce « seuil » du texte où l'auteur affiche un rapport quelconque avec la personne dont le nom devient l'icône. La dédicace « À Scott Symons » de la pièce *La tête du roi*⁴ (1963) est la première manifestation paratextuelle de l'importance d'un Canadien anglais pour l'imaginaire et pour l'œuvre de Ferron. L'auteur signera par la suite des dédicaces à trois autres Canadiens anglais, soit Peter Dwyer (*Le salut de l'Irlande*, 1970), Betty Bednarski (*Les confitures de coings et autres textes* et *La chaise du maréchal ferrant*, 1972), et Barbara Godard (les « escarmouches politiques » des *Escarmouches*, 1975).

L'inscription de ce nom anglophone dans la zone grise qui entoure le texte fictif français est un geste à la fois privé et public, posé pour le bénéfice et du dédicataire et du lecteur francophone. Afin d'en saisir toute la signification, il faut tenir compte non

¹ Jacques Ferron, « Présentation » de Mithridate, « Les Grands Soleils », *Théâtre 1*, Montréal, Librairie DÉOM, 1969, p. 17.

² Jacques Ferron, « Un miroir de nos misères : notre théâtre », *La Revue Socialiste*, n° 5 (printemps 1961), p. 28, repris dans *Escarmouches*, t. 2, p. 22.

³ Voir Gérard Genette, « Les dédicaces » dans *Seuils*, Paris, Seuil, 1987, p. 110.

⁴ Pièce publiée dans *Les Cahiers de l'AGÉUM*, n° 10, 1963, et reprise dans Jacques Ferron, *Théâtre 2*, Montréal, Librairie DÉOM, 1975, p. 63-152.

seulement des rapports — privés et publics — entre Ferron et son dédicataire, mais aussi de ce que le nom « Scott Symons » aurait pu évoquer pour le lecteur francophone du Québec en 1963. Le recours aux autres écrits ferroniens où mention est faite de Scott Symons permet de mieux comprendre non seulement cette dédicace mais aussi ce que cet homme représentait pour le Ferron du début des années 1960. En outre, l'étude de cette dédicace « canadienne-anglaise » jettera une lumière nouvelle sur *La tête du roi* tout en révélant un mélange ironique et provocateur du réel et du fictif, des éléments autobiographiques et imaginaires qui constituent, comme on sait, une stratégie typique de la poésie ferronienne.

Tout d'abord, comment l'auteur conçoit-il l'art de la dédicace? « Il n'y a absolument rien d'affectueux dans mes dédicaces », écrit-il à Pierre Cantin. « Elles sont un constat : tel ou tel m'a été utile dans ma carrière et je m'acquitte envers lui d'un devoir, c'est tout. Je n'y mets jamais le moindre sentiment⁵ ». Un simple coup d'œil jeté sur la liste de ses dédicataires montre cependant que sa poésie en cette matière est beaucoup plus nuancée et complexe que ne laisserait croire cette affirmation⁶. Ses dédicaces à la mémoire de personnes défunt(e)s (à l'exception de celle à Madame

⁵ Lettre inédite de Jacques Ferron à Pierre Cantin du 29 juillet 1982, citée dans Ginette Michaud, « Jacques Ferron au regard de ses autres. Famille, nation, folie : une double version », *Voix et Images* n° 54 (printemps 1993), p. 507-536, repris dans Ginette Michaud, *Ferron post-scriptum*, Outremont, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n° 13, 2005, p. 66.

⁶ En plus de la pièce étudiée ici, *Les grands soleils* sont dédiés « À Guy L'Écuyer », *Cazou ou le prix de la virginité* « À Pierre Baillargeon », *Les contes* « À la mémoire de Daniel Longpré et de Roméo Boucher », *Cotnoir* « à Robert Bernier », *Papa Boss* « À Jacques Labrecque », *Historiettes* « à Jacques Hébert [...] », *La charrette* « à la mémoire de ma sœur Thérèse », *Le ciel de Québec* « À feu cette dame Garneau [...] », *L'amélanchier* « à Jean Marcel », *Le salut de l'Irlande* « à Monsieur Peter Dwyer », *Les roses sauvages* et les « escarmouches médicales » « à Lorraine Trempe », *Les confitures de coings et autres textes* et *La chaise du maréchal ferrant* « à madame Élisabeth Bednarski », les « escarmouches politiques » « Voile blanche pour Madame Barbara Godard », *Le Saint-Élias* « à Clément Marchand », *Du fond de mon arrière-cuisine* « à Pierre Vallières », et *Rosaire*, précédé de *L'exécution de Maski* « À Juan-Carlos Negrete ».

Garneau, un cas à part) — Daniel Longpré, Roméo Boucher, et sa sœur, Thérèse Ferron — sont de toute évidence motivées plus par affectivité que par calcul⁷. Il faudrait, en outre, définir les mots « utile » et « carrière » de façon très expansive pour qu'on puisse ranger des dédicataires tels Robert Bernier, professeur de lettres de Ferron à Brébeuf⁸, le chansonnier folklorique Jacques Labrecque⁹, et Pierre Vallières¹⁰ dans une même catégorie. Force est de conclure que chaque dédicace s'explique par des raisons liées et à l'ouvrage dédié et au dédicataire en question. Et quoiqu'il soit indéniable que quelques-uns des dédicataires — Jean Marcel, Pierre Baillargeon, et Betty Bednarski, par exemple — ont été « utiles » à Ferron dans sa « carrière », aucune des dédicaces ne s'explique comme un simple acquittement d'un devoir, « dépourvu de tout sentiment ». En effet, chez Ferron, pour qui l'écriture était une vocation obsédante qui donnait sens à sa vie, tout est personnel, aucun coin de son œuvre n'est dépourvu de sentiments.

Le cas de la dédicace de *L'amélanchier* (1970) à Jean Marcel est éclairant à cet égard. Jean Marcel est sans aucun doute celui qui a fait le plus pour faire connaître l'auteur et son œuvre non seulement au Québec mais aussi en France et ailleurs dans le monde¹¹. Les rapports entre les deux hommes ont pour origine l'admiration qu'avait

⁷ Sans doute faudrait-il ajouter le nom d'André Pouliot (mort en 1953), pour qui, précise la didascalie initiale du *Dodu ou le prix du bonheur* (1956), « fut écrite la pièce » (*Théâtre 2*, p. 11).

⁸ Au sujet de l'admiration que Ferron vouait au père Bernier, voir Olscamp, *Le fils du notaire*, p. 186-189.

⁹ Voir au sujet de la dédicace de *Papa Boss* à Jacques Labrecque la lettre de Ferron à André Major du 10 décembre 1965 et reproduite dans Jacques Ferron et André Major, « *Nous ferons nos comptes plus tard* », *Correspondance (1962-1983)*, Outremont, Lanctôt éditeur, « Cahiers Jacques-Ferron » n° 12, 2004, p. 75-76.

¹⁰ Le titre du livre dédié à Pierre Vallières a été donné par Ferron à la suite d'une lettre au *Devoir* du 5 mai 1973, dans laquelle Pierre Vallières reproche à Ferron d'écrire des « ragots sortis du fond de son arrière-cuisine ». Voir Jean Marcel, « Du fond de mon arrière-cuisine » dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. V: 1970-1975, Montréal, Fides, 1987, p. 259.

¹¹ Son *Jacques Ferron malgré lui*, Montréal, Éditions du Jour, coll. « littérature du jour », 1970, le premier livre de critique consacré à l'œuvre de Ferron sur lequel Jean Marcel travaille depuis 1966 et qui paraît

Jean Marcel pour les écrits de Ferron. En décembre 1965, jeune homme de 24 ans inscrit au programme du doctorat à l'Université McGill et dirigeant la section littérature à l'*Action nationale*, Jean Marcel, ayant lu les articles de Ferron dans *Parti pris* et *La nuit*, écrit au docteur pour lui demander sa permission d'écrire une étude sur son œuvre. Ce fut le début d'une correspondance volumineuse et d'une amitié auxquelles seule la mort de l'auteur mettrait un terme.

Après avoir dédié *L'amélanchier* à Jean Marcel, Ferron lui écrit :

Je suis content de vous avoir dédié *L'amélanchier*. Ne parlons pas d'amitié, c'est un sentiment facile, inévitable : comment entretenir un commerce durant des années sans l'éprouver? Il faudrait être un monstre. Je vous suis surtout reconnaissant. Or, si j'en crois Pierre Vadeboncoeur, un modèle pour moi de l'homme juste, *L'amélanchier* serait un bon livre, donc, etc...

Reconnaissant, je m'explique, vous comprendrez. Je vous trouvais trop complimenter. Très fier, vous m'aviez inventé. J'étais pour vous un peu comme le type que Monsieur Perrichon a sauvé. Je me défiais de vous. Gallimard me paraissait une idée folle. J'ai toujours eu un parti-pris contre *La nuit*. C'est un roman que j'ai toujours cherché à refaire. *La charrette* s'en ressent. Et le mois dernier, prenant dix jours de maladie que j'avais accumulés, j'ai essayé encore une fois. Au bout de dix jours, comme ce personnage de *La Peste*, j'en étais encore à refaire la première phrase. C'est cet effort stérile qui m'a tellement défait. Les corneilles que j'avais entendues en arrivant à la Salle Sainte-Rita, le 20 janvier, continuaient de m'obséder. Et je les avais sans doute dans la tête quand je suis allé voir le film de Taschereau. Il était content de me le montrer. Après, plus du tout. J'avais réussi à le mettre dans le doute. À tel point qu'il téléphona à Chaouac et qu'il me fallait la rassurer, lui disant que j'avais été surtout consterné par la pauvreté de mon vocabulaire, d'autant plus grave que je suis unilingue¹².

Cet extrait montre que la dédicace s'explique par tout un réseau de sentiments

trois mois après *L'amélanchier*, fut salué comme une pièce maîtresse. Réjean Robidoux en écrit : « En lisant ce livre, je me demande s'il faut louer davantage Jacques Ferron d'être ce qu'il est ou bien Jean Marcel de l'avoir justement saisi et exprimé comme il l'a fait. La coïncidence entre les deux est parfaite, l'un apportant un riche fonds et l'autre la lumière critique. [...] Le livre accomplit parfaitement son dessein : rattacher un grand écrivain d'ici à une tradition universelle et, dans l'exploration d'une esthétique, définir les modalités d'un enracinement » (« *Jacques Ferron malgré lui* de Jean Marcel », *Livres et auteurs québécois, 1970*, Montréal, Éditions Jumonville, 1971, p. 157).

¹² Lettre inédite de Ferron à Jean Marcel datée du 7 mars 1971.

qu'éprouve l'auteur envers le dédicataire et l'oeuvre. Ferron tient d'abord à exprimer à Jean Marcel son contentement de lui avoir dédié le livre (un « bon » livre, de surcroît). La mention subséquente de leur amitié sert à montrer que ce qui motive la dédicace s'y ajoute : en soulignant qu'il lui est « surtout reconnaissant », Ferron met l'accent sur un sentiment plus complexe éprouvé envers Jean Marcel. En guise d'explication de cette reconnaissance, l'auteur décrit son attitude initiale envers lui (qui aurait donc changé depuis), attitude liée à ses propres rapports avec soi-même et avec l'oeuvre. Au début « défiant » parce que Jean Marcel lui semblait trop « complimenteux », Ferron fait référence à son propre « Parti pris » contre *La nuit* et décrit son effort « stérile » à la refaire. Il termine son « explication » avec le récit de son visionnement du film de Taschereau, excursion qui, elle aussi, s'est soldée par un échec personnel.

Quel rapport *La nuit* et le film de Taschereau ont-ils avec la reconnaissance que ressent Ferron envers son dédicataire? Jean Marcel exprime maintes fois dans ses lettres son admiration pour *La nuit*, oeuvre presque épuisée qu'il souhaitait faire paraître chez Gallimard. En outre, c'est Jean Marcel qui était l'instigateur et l'intervieweur du film de Taschereau, « Jacques Ferron, qui êtes-vous? » auquel Ferron fait allusion. La reconnaissance de Ferron viendrait, selon cette lettre, de ce que son dédicataire aurait cru en la valeur de l'oeuvre, confiance qui aurait manqué à l'auteur, mais dont il vient d'éprouver la justesse après avoir essayé, sans succès, de réécrire *La nuit*. La difficulté d'être de Ferron, inséparable de la difficulté d'être de son oeuvre, serait en quelque sorte équilibrée par l'admiration et la force positive de ce jeune homme qui l'aurait « inventé ».

Il en est de même pour les dédicaces « canadiennes-anglaises » : chacune doit être évaluée séparément. Cependant, leur nombre élevé (cinq) dans l'œuvre d'un écrivain québécois nationaliste permet un premier constat, soit que le Canadien anglais hors-texte fut un élément important pour le processus créateur ferronien. Bien que celle à Betty Bednarski (et, à la limite, celle à Barbara Godard) pourraient, à première vue, se prêter à l'explication donnée par Ferron à Cantin, une étude plus détaillée montrent que d'autres facteurs sont en jeu. Ces éléments paratextuels se fusionnent avec le texte, faisant preuve d'un même désir de dialogue avec l'Autre canadien-anglais, d'une même attitude provocatrice envers ce dernier, d'une même intensité de sentiment conjuguée avec le maintien d'une distance auctoriale. Inscrivant le dédicataire canadien-anglais et, à travers lui, son « pays », le Canada anglais, dans l'œuvre ferronienne, les dédicaces y effectuent aussi l'inscription d'une relation personnelle, parfois très ambivalente, comme l'on verra, entre celui-là et l'auteur. Elles témoignent d'un sentiment éprouvé par l'auteur « réel » envers son dédicataire canadien-anglais, traduisant ainsi la nature intensément personnelle de son intérêt pour le Canada anglais et le rôle que joue l'individu canadien-anglais dans son imaginaire. En outre, elles signalent le désir d'un contact, d'un dialogue, voire d'un affrontement avec cet Autre, ainsi que d'une reconnaissance de sa part. Les circonstances différentes entourant chacune de ces dédicaces aux Canadiens anglais montrent la nature polyvalente de ce dialogue ainsi que de ces rapports nécessaires avec l'Autre, qui évoluent avec les événements sociopolitiques du Québec et avec la vie de l'auteur.

Scott Symons

La meilleure source d'informations sur la vie tumultueuse de ce journaliste et écrivain canadien-anglais demeure l'essai biographique que lui consacre Charles Taylor dans *Six Journeys, A Canadian Pattern*¹³. Né à Toronto en 1933 dans une famille aisée de « vieille souche »¹⁴, Hugh Brennan Scott Symons vit une enfance privilégiée à Rosedale, quartier richissime de Toronto. Lecteur vorace depuis la petite enfance, âme sensible à la beauté des objets mais d'une humeur changeante et parfois agressive, le jeune Scott sera envoyé étudier à Trinity College School, à Port Hope, un pensionnat pour enfants de l'élite torontoise. Il y sera un élève solitaire et rebelle qui considère la plupart des autres élèves comme des philistins. Diplômé en histoire de Trinity College, à l'Université de Toronto (où il a suivi des cours avec l'éminent historien, Donald Creighton, auteur de *The Commercial Empire of the Saint Lawrence*, et d'une biographie de Sir John A. MacDonald), Symons étudie ensuite la littérature anglaise à Cambridge pendant la période 1955 à 1957. Bien que sa famille le destine au droit ou à la fonction publique, il se sent de plus en plus une vocation d'écrivain et, quoique tiraillé de doutes au sujet de sa sexualité, il se fiance avec une amie d'enfance. La riche et très respectable famille torontoise de la jeune fiancée est plutôt méfiante à l'égard de ce jeune homme peu soucieux des convenances et dépourvu d'esprit capitaliste.

De retour au pays en 1957, Symons se décide, au grand dépit de sa famille et de celle de sa fiancée, en faveur d'une carrière en journalisme, qu'il voit comme moyen

¹³ « Scott Symons » dans Charles Taylor, *Six Journeys, A Canadian Pattern*, Toronto, Anansi, 1977, p. 191-243. Taylor (1935-1997), journaliste et écrivain (il signe aussi *Radical Tories. The Conservative Tradition in Canada*), fut un ami de collège de Symons.

¹⁴ Son grand-père paternel, né en Angleterre, a épousé une femme de souche loyaliste. Ses grands-parents maternels ont des origines irlandaises protestantes (*Six Journeys*, p. 193-4).

d'accès à sa vocation d'écrivain. Devenu assistant à la rédaction du *Telegram* de Toronto, il se marie en mars 1958, malgré ses sentiments croissants d'aliénation à l'égard de la société bourgeoise et capitaliste dont fait partie sa belle-famille, société fort éloignée, selon lui, de la grande tradition britannique, aristocratique et cultivée. Deux mois plus tard le jeune couple se retrouve à Québec : ayant été renvoyé pour cause d'insubordination de son poste au *Telegram* et voulant à tout prix quitter un environnement qu'il trouve étouffant, Symons a accepté un poste au *Chronicle Telegraph* et commence à apprendre, de façon « sérieuse », la langue française¹⁵.

Ce séjour à Québec, bien qu'envisagé comme temporaire par le couple (qui entend poursuivre des études à Paris), n'en fait pas moins partie d'une tentative consciente de la part de Symons d'explorer le côté français de ce qu'il considère comme son patrimoine canadien¹⁶. Selon Taylor, les articles que publie Symons à Québec lui auraient valu un accueil assez exceptionnel auprès de la société canadienne-française; un article publié dans *The Globe and Mail* de Toronto vers la fin de 1958 observe que Symons était devenu un des rares Canadiens anglais à avoir su exercer une influence profonde sur le milieu « fier et méfiant » des intellectuels canadiens-français¹⁷. Symons aurait été pour ces derniers une curiosité, un « Tory » torontois qui non seulement osait défendre devant eux la tradition britannique mais qui s'imprégnait de leurs propres traditions. « Même Duplessis fut impressionné. Quand Symons faisait savoir au premier

¹⁵ « Notes toward a cv by Scott Symons » dans Scott Symons, *Dear Reader*, Toronto, Gutter Press, 1998, p. 310.

¹⁶ Taylor, *Six Journeys*, p. 201.

¹⁷ *Ibid.*, p. 202. Je traduis.

ministre que son grand-père avait été grand-maître de l'ordre orangiste, Duplessis rit aux éclats de cette témérité; dès lors, il appelait Symons 'le petit diable Orange' [*sic*]¹⁸ ».

C'est pendant cette période que Symons — qui aurait été le premier Torontois protestant et anglophone à devenir membre de la Société Saint-Jean-Baptiste¹⁹ — se serait façonné le rôle d'un écrivain qui explorerait et célébrerait son « double héritage » canadien. Ayant constaté l'appauvrissement de la tradition britannique chez ses compatriotes anglophones et jugeant les traditions de la société canadienne-française plus prometteuses, Symons décide d'opter pour l'exploration de ses racines françaises à Paris, dans le but de retourner ensuite au Canada et continuer sa lutte pour obliger l'« ennemi » canadien-anglais d'accepter sa quête pour le « vrai ». À l'automne 1959, donc, le couple quitte Québec pour Paris, où Symons poursuit des études de langue et de littérature françaises à la Sorbonne, participe aux salons du philosophe catholique Gabriel Marcel, et subit l'influence de Malraux, d'E.V. Rieu, et de la France du Général de Gaulle²⁰.

De retour au pays à l'automne 1960, Symons accepte l'offre que lui avait faite Jean-Louis Gagnon en 1959 de faire un stage comme journaliste et chroniqueur à *La Presse*. La série d'articles qu'il publie dans *La Presse* sous la rubrique « Le Canada : duel ou dialogue? » entre le 25 mars et le 10 avril 1961 lui vaudra un des premiers prix du Cercle des Journalistes de Montréal (Montreal Men's Press Club) en 1961. Pendant les neuf mois qu'il passe à Montréal entre septembre 1960 et juin 1961, Symons se fait

¹⁸ *Ibid.* Je traduis.

¹⁹ Dans ses « Notes toward a cv », Symons situe cet événement pendant la période 1960-1961 (*Dear Reader*, p. 310).

²⁰ *Ibid.*

rapidement des contacts parmi l'intelligentsia canadienne-française : Pierre-Elliott Trudeau assiste à une soirée chez lui, André Laurendeau invite le couple Symons à son réveillon de Noël et aurait offert à Symons un emploi au *Devoir*²¹. Ce dernier choisit cependant de rentrer à Toronto pour commencer une nouvelle carrière comme conservateur adjoint de la galerie « Canadiana » au Musée royal de l'Ontario — poste dont il sera renvoyé en 1965, encore une fois pour insubordination.

Ensuite, Symons rompt de façon fracassante avec la société dont il est issu : abandonnant sa vie de privilégié, sa femme, son enfant, sa famille et la fortune dont il aurait pu profiter, il s'embarque dans une vie de risque, de passions débridées, et de sensationnalisme, en assumant publiquement à la fois son homosexualité et sa vocation d'écrivain. Il se réfugie d'abord à Montréal où, dans un hôtel près de la Place d'Armes, il rédige en trois semaines son premier livre, *Combat journal for Place d'Armes; a personal narrative*²² (connu sous le titre *Place d'Armes*), roman fortement autobiographique qui aura un succès de scandale en 1967, surtout en raison des descriptions graphiques que donne le jeune narrateur canadien-anglais de ses rencontres à Montréal avec des prostitués mâles francophones. Menacé d'emprisonnement par les parents de son amant mineur, Symons se réfugie au Mexique, où son amant le rejoint pour mener une vie de fugitifs. Bien que les deux rentrent au pays en 1968 — et que Symons reçoive un prix pour son roman — il est désormais perçu comme un paria et aura une existence de nomade. Sa femme demande le divorce et lui refuse tout contact

²¹ *Ibid.*, p. 311

²² Scott Symons, *Combat journal for Place d'Armes; a personal narrative*, Toronto, McClelland & Stewart, 1967. Son deuxième roman, *Civic Square* (1969), conçu comme le pendant canadien-anglais de *Place d'Armes*, prend la forme de 844 feuillets non reliés dans une boîte bleue, du type Birks.

avec leur fils. Après avoir vécu à l'étranger (principalement au Maroc) pendant de longues années, il rentre au pays en mauvaise santé en 2000. Il meurt à Toronto le 23 février 2009²³.

Ferron et Symons

Bien que le dédicataire de *La tête du roi* ne soit pas encore l'auteur infâme de *Place d'Armes*, le dérèglement et la turbulence que vivra Symons après ses deux séjours québécois (1958-9 et 1960-1) témoignent de la nature intense, de la passion, et de l'incessante quête spirituelle qui l'ont toujours caractérisé²⁴. Ferron dédie donc sa pièce à ce jeune journaliste torontois de vingt-sept ans qui, pendant son court séjour à Montréal, s'était lancé avec témérité et passion dans des débats publics avec les Canadiens français au sujet de leur littérature, de leur société et de leurs rapports avec le Canada anglais.

Son importance pour Ferron se mesure par le fait que l'auteur fait référence à lui à pas moins de quatre reprises dans des écrits de genre différent. La première référence, datant de la période où Symons séjournait à Montréal, fait partie d'un débat — appelé par *La Presse* « l'Affaire Symons-Blais » et par André Belleau « la querelle Jacques

²³ Voir la notice nécrologique de Sandra Martin, « Scott Symons, Writer », publiée dans le *Globe and Mail* du 28 février 2009, p. S12.

²⁴ Certains critiques dont Lucie Robert, qui signe l'entrée pour *La tête du roi* dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome IV: 1960-1969, Montréal, Fides, 1984, p. 876-877, soutiennent erronément que le dédicataire fut le « romancier » Scott Symons. De même, Victor-Lévy Beaulieu, qui a connu Symons à la fin des années soixante, écrit: « Au début des années soixante, Scot Symmons [sic] était considéré comme l'un des meilleurs romanciers torontois » (*Docteur Ferron : pèlerinage*, Montréal, Stanké, 1991, p. 206). Pourtant, Symons n'est devenu romancier que dans la deuxième moitié des années 1960.

Godbout-Scott Symons²⁵ » — que suscite un article de Symons paru dans *La Presse* du 18 février 1961 et intitulé « Marie-Claire Blais : l'autopsie du Québec aux yeux d'un Torontois²⁶ ». Sous prétexte de prendre la défense de Marie-Claire Blais (qu'il écrit avoir rencontrée dans le cadre d'un cours d'été à l'Université Laval donné par l'abbé Charles Moeller²⁷), Symons se sert de l'occasion pour critiquer l'anticléricalisme qui serait alors en vogue chez d'autres jeunes écrivains canadiens-français, et pour formuler sa vision, en tant que Canadien anglais, de l'« essence » de la société québécoise et de son rôle en Amérique du Nord. L'incipit, revêtant la forme d'un journal intime, expose la nature très personnelle de la « mission » de Symons au Québec:

Juillet, 1959. Je viens de terminer un stage d'un an au *Chronicle Telegraph*, à Québec, ce qui était pour nous, ma femme et moi, tous deux Torontois, une première tentative pour entrer en contact avec les Canadiens d'expression française.

Quant à Marie-Claire Blais, devenue une auteure déjà assez célèbre avec la publication de ses deux premiers romans, elle aurait subi, selon Symons, « la rage » des critiques « carnassiers » :

²⁵ André Belleau, « Épilogue à une querelle », *Liberté*, n° 14 (mars-avril 1961), p. 479. Dans le numéro précédent de *Liberté*, revue dont Godbout était le directeur, Belleau avait signé un article qui critiquait *Tête blanche* (« Roman populaire et statuette romantique », *Liberté* n° 13 (janvier-février 1961), p. 452-455). Dans son « Épilogue », Belleau reproche à Symons d'avoir répondu au niveau politique à des objections au roman qui se situaient surtout au plan esthétique (p. 480).

²⁶ « Marie-Claire Blais : l'autopsie du Québec aux yeux d'un Torontois », *La Presse*, le 18 février 1961, p. 24.

²⁷ « Scott Symons [...] je l'ai connu lorsqu'il était étudiant, avec sa femme, pendant l'été à l'Université Laval où nous avions la même admiration pour le professeur Charles Moeller [...] et je me souviens de Scott comme d'un garçon érudit, très fin, très sensible, et qui aimait beaucoup les œuvres de Ferron et de plusieurs autres, il était très lié à la sensibilité particulière de ces écrivains, il savait nous encourager aussi, il était très solidaire, ceci était exceptionnel car c'était le temps noir de ce qu'on appelait alors 'les deux solitudes' et les écrivains de ces pays séparés ne se parlaient pas ou peu, dans les conflits politiques qui les séparaient. Scott Symons comme ferait Barry Callaghan plus tard, et Margaret Atwood, s'efforçait à une réconciliation par l'art et la littérature de ce deux solitudes, à une union plus grande des écrivains entre eux, et je pense que de cette façon le rôle de Scott fut très important dans la découverte de notre littérature, de même ses écrits ont su abolir toute frontière ». Communication de Marie-Claire Blais du 23 avril 2007.

[C]omme si l'on ne lui pardonnait pas sa réussite, ou d'avoir été encouragée par un homme d'Église. Dans cette province où la dernière ferveur est à l'anticléricalisme on peut payer cher l'amitié de l'Église, devant la galerie des néo-voltairiens de l'avant-garde tardive.

L'œuvre de Blais capterait pourtant, toujours selon Symons, l'esprit « du Québec 'souterrain', éternel, le Québec qui a tant parlé de sa 'mission', tout en l'oubliant ». Se demandant si la vision eschatologique de Blais « ne réfute pas 'ce long blasphème' de toute une jeunesse artistico-intellectuelle dans la province de Québec — ce qui les prive de la charité, signe du vrai Québec, qui marque tellement le visage de Marie-Claire Blais », Symons termine en affirmant : « En Marie-Claire Blais je trouve ce que le Canada français peut me donner comme Canadien anglais... Elle incarne votre 'mission', la mission des Français 'canadianisés', naufragés parmi 200 millions de 'désensibilisés' qui sont à la recherche d'une âme rejetée lors de la Réforme du 16^e siècle²⁸ ».

Symons se pose donc non seulement en observateur canadien-anglais protestant d'un Québec canadien-français et catholique, mais aussi en critique et en co-héritier qui entend en tirer bénéfice, réclamant son « patrimoine », soit une certaine spiritualité qui serait disparue du Canada anglais. Son regard critique reproche à la jeunesse anticléricale, aux « écrivailleurs », d'oublier ce qu'il considère comme étant la « mission » du Québec, celle d'offrir une spiritualité que le reste de l'Amérique du Nord aurait perdue depuis la Réforme. Doit-on s'étonner du fait que certains écrivains canadiens-français rejettent une mission que veut leur imposer ce Canadien anglais pour son propre salut? Jacques Godbout relève le gant en exprimant son désaccord avec

²⁸ *La Presse*, le 18 février 1961, p. 24.

l'analyse de Symons dans un texte intitulé « Non, nous ne sommes pas tous à l'effigie de Marie-Clarie Blais »:

Scott Symons est l'un des rares Canadiens anglais qui se soient donné la peine de venir sur place étudier les indigènes. Il l'a fait avec humour, patience et je crois bien qu'à Toronto il pourra se vanter de bien nous connaître. Ici, nous lui avons permis d'être confesseur général, l'ami de tous et de personne, tout autant à Québec qu'à Montréal.

Or, voici que récemment, il publiait dans la page littéraire de LA PRESSE, sous le titre de « Autopsie du Québec », tout en tâtant du doigt le cadavre littéraire de Marie-Claire Blais, une amie à lui, son idée sur ce que le milieu canadien-français peut apporter à un Torontois. Ce n'était là d'ailleurs qu'un prétexte pour nous mieux juger; je ne lui en veux pas du prétexte (celui-là ou un autre...), mais sachant qu'il doit partir sous peu pour rentrer en Albion, je tenais à remettre un peu d'ordre dans ses verdicts, le soupçonnant beaucoup plus de distraction que de mauvaise volonté²⁹.

Se portant à la défense de l'anticléricalisme comme une résistance rendue nécessaire par une certaine forme de domination, Godbout poursuit :

Ce n'est pourtant pas parce que nous sommes anticléricaux que nous n'aimons pas Marie-Claire Blais. [...]. Nous, les 'jeunes écrivailleurs' [...] n'aimons pas l'oeuvre de Blais parce qu'elle représente l'ordre bourgeois, les sentiments bourgeois, les images bourgeoises. [...]. Ce n'est qu'en pays bourgeois qu'il est terrible d'aimer. Que la belle bête se compare aux autres.

Un roman ne doit pas être le produit visqueux d'une éducation sentimentale : il doit dominer cette éducation. Vivre. Nous préférons vivre à nous accrocher au mur des lamentations. Et l'aspect judaïque du christianisme, les pleureuses, convient mal à un peuple qui est prêt à mourir d'une seule façon : de rire. « La belle bête » est une longue lettre pour le confident de l'émission « Cœur à cœur », et ce n'est pas de l'anticléricalisme que de préférer fermer le poste.

Toute une classe, au Canada français, a besoin de Marie-Claire Blais pour se persuader qu'elle vit. Cette classe sociale, bien que gagnant de dix à trente mille dollars par année, a besoin d'ajouter à son salaire une illusion, la grande, celle à laquelle vous cédez : ce curieux besoin de « s'élever au-dessus des mesquineries de la vie ordinaire... » pourquoi, donc, grands dieux! Pour faire les cocottes dans le style des précieuses? Après Camus, Céline, Sagan, Sartre, on préfère Blais? Vivre n'est pourtant pas un péché! Du moins...³⁰.

²⁹ *La Presse*, le 11 mars 1961, p. 24.

³⁰ *Ibid.*

Le début de cet article montre que Symons était bien connu dans les milieux littéraires canadiens-français avant la parution de son texte sur Blais, fait souligné entre autres par la connaissance qu'a Godbout de son retour imminent en Ontario. La réplique de Symons intitulée « Une minorité 'désacralisée' dans un Canada français charitable³¹ » — qui provoquera la lettre ouverte de Ferron — prend la forme d'une lettre adressée à « Mon cher Jacques Godbout ». Vu son importance pour notre propos, nous nous permettons de la citer en entier :

Vous avez jugé bon de répondre à mon papier sur Marie-Claire Blais. Ce papier voulait témoigner de ce que les écrits de cette jeune Canadienne française m'apportent, à moi Canadien anglais. Ce témoignage me semble clair à souhait. Il est le fruit d'une mure réflexion et est fondé sur une expérience de trois ans de travail au Canada français. Il serait donc injuste de le prendre pour un morceau d'humeur ou de mauvaise foi.

J'avoue que votre réponse m'a déçu. Au lieu d'engager un dialogue intelligent, vous vous êtes laissé aller à la tentation de « l'engueulade ». J'ai eu l'impression que vous n'aviez lu mon papier qu'en fonction d'une petite clique qui s'y serait sentie visée.

J'accepte donc de vous rencontrer sur ce terrain et de prendre position vis-à-vis de ce groupe.

Situons d'abord ce groupe que je qualifie de petite Sainte Chapelle d'écrivains. Beaucoup d'entre eux hantent les parages de Radio-Canada. Ils écrivent furieusement pour les revues éphémères. Ils poétisent beaucoup. Ils se lisent, s'inventent, se louent.

Leur cursus bonorum est simple. Quelques petits papiers, convenablement audacieux, qui affichent les dogmes de la Chapelle (anti-cléricalisme, « nationalisme », « provincialisme », « séparatisme », iconoclasme, orgasme, etc.). Ensuite un recueil de poèmes (subventionné par le gouvernement fédéral, dont il se f.....). Un poste à Radio-Canada subventionné par le gouvernement fédéral dont il se f..... Finalement, une bourse du Conseil des Arts (subventionné par etc.) pour aller s'établir en France.

³¹ *La Presse*, le 18 mars 1961, p. 24. Le journal préface l'article ainsi : « Ici même la semaine dernière, l'écrivain Jacques Godbout niait toute parenté spirituelle avec Marie-Claire Blais, dans une réponse à un article de Scott Symons où l'auteur de « la Belle bête » était présentée comme un symbole d'une certaine spécificité canadienne-française. Scott Symons reprend la parole et définit ses positions vis-à-vis le débat engagé : pour lui, l'exception à la règle générale n'est pas Marie-Claire Blais, mais le groupe qui la refuse ».

La caractéristique de ce groupe me semble la gratuité. Votre réponse ébouriffée en offre d'ailleurs un exemple. Vous liez l'œuvre de Marie-Claire Blais à l'« onanisme précolombien ». Ce qui ne veut rien dire. Absolument rien. Cela fait chic, un peu hermétique, plutôt intellectuel : c'est tout. C'est de l'« écrivainerie » pure.

Mais cette gratuité dépasse le simple manque de forme. Elle se fonde moins sur le désir de construire que sur la volonté de détruire et de s'afficher. Le désir, pour la renommée, remplace la générosité. L'on se veut vedette. Qui a lancé le dernier bon mot ? Qui s'est attiré l'attention dernièrement à la télévision ? L'on se jette dans la course à toute vitesse. On est iconoclaste de métier, à qui mieux mieux.

Les hommes se veulent Camus « plus Picasso ». Ou plutôt Buffet « plus » Sagan ! Les femmes font les petites Simone-de-Beauvoir-en-culottes-courtes.

Tous s'admirent. Ils sacrifient tout [*sic*] impulsion charitable au désir de paraître.

A part ce but égoïste, ils semblent viser en tout à bouleverser l'ordre bourgeois qui les a enfantés. Bravo ! Mais assister à un enterrement demande bien peu de courage.

Cependant ce groupe me semble lui-même incorrigiblement bourgeois. Il se veut « révolté », mais ses initiés ne parviennent qu'à être des petits bourgeois agacés, et avouons-le, gâtés.

Ce qu'il leur manque surtout, c'est la discipline. Il n'y a personne pour leur dire « vous n'êtes que des porcelets en liesse ». Ils sont tous occupés à écraser l'« infâme » deux siècles après Voltaire. Au Canada anglais la tâche est accomplie depuis trois siècles, nous sommes « anticléricaux » par définition – on n'en parle pas, bien que les Loges d'Orange existent toujours pour s'en occuper à leur façon également « baroque ».

Ce manque de discipline leur donne l'air d'adolescents qui souffrent d'un infantilisme indûment prolongé. Pourtant il s'offre une discipline toute naturelle : la présence canadienne-anglaise.

Assez de ces petits discours de circonstances aux rencontres des jeunes intellectuels canadiens-français, où l'on invite deux ou trois braves Canadiens anglais qui vous louent, et qui se contentent d'afficher leur ignorance indicible du Canada français. Pourquoi pas un échange musclé entre les deux groupes ?

Peut-être parce que votre jeunesse se contente d'un je me foutisme vis-à-vis du Canada anglais ; il est plus facile de s'en f. quand on est ignorant.

J'ai encore à rencontrer un jeune Canadien français qui connaisse la tradition authentiquement canadienne-anglaise.

Cette suggestion vous est faite en connaissance de cause. Ma rencontre avec la culture canadienne-française m'a beaucoup appris sur l'amour et la charité. Elle m'a également enseigné le remords... car je suis un conquérant qui regrette la conquête, et qui s'en trouve coupable. Je travaille pour l'annuler.

Cette discipline m'a enseigné quelque chose de plus : que je suis aussi bien Canadien français que Canadien anglais, et cela de droit. Celui qui attaque le Canada français m'attaque et me nuit. Votre groupe me semble attaquer le

Canada français qu'il ne comprend pas et qu'il ne représente pas. C'est une infime minorité bien « désacralisée », bien déracinée... bien loin du génie du Canada français.

Pourtant il est probable que vos buts sont pareils aux miens. On n'est pas d'accord sur la façon d'agir. C'est tout.

Scott Symons

L'affaire se termine par la publication dans *La Presse* du 25 mars 1961 de six lettres, dont une de Jacques Ferron intitulée « Le sacré de Scott Symons » :

Scott Symons a été un plaisant personnage aussi longtemps qu'il a rédigé son journal intime : on ne savait pas ce qu'il y mettait, il en avait que plus de talent. Dans sa lettre à Jacques Godbout, il montre que sa verve peut avoir un fond de grande platitude. Est sacré pour lui la marque de commerce. Jusqu'à ces toutes dernières années, l'intellectuel canadien-français devait découvrir sa fesse : on y lisait en anglais ou en latin sa marque de commerce. Celui qui ne l'avait pas était un hurluberlu à la Papineau. Un écrivain à la Louis Dantin. C'était le temps de la grande farce, lorsqu'on cherchait à neutraliser une oppression par l'autre, l'une et l'autre s'accordant fort bien. La belle duperie qu'on avait là. Voilà à peu près le sacré de Scott Symons. Il raffole de la petite Blais; bien entendu : elle a la marque de commerce en latin. Cette marque laisse à l'autre sa raison d'être. Jacques Godbout a le grand tort de ne pas être du bétail³².

Ce texte opère une critique dévastatrice de Symons : non seulement ce dernier n'a-t-il pas de talent, mais sa prétention d'être « un conquérant qui regrette la conquête » ne serait que de l'hypocrisie, de la « duperie ». Son attitude envers le Canada français, loin d'être nouvelle ou originelle, est démasquée comme faisant partie de celle, traditionnelle, des Anglais, qui consiste à former une alliance avec l'Église (la marque de commerce « en latin ») afin de mieux dominer le Québec.

L'ampleur du débat provoqué par l'article de Symons s'explique en partie par le comportement téméraire et inhabituel du jeune Torontois depuis son arrivée à Montréal à l'automne 1960. Symons décrit les circonstances qui l'ont amené dans cette ville dans

³² Jacques Ferron, *Les lettres aux journaux*, Montréal, VLB éditeur, 1985, p. 154-5.

la première tranche (« Lettre ouverte à Jean-Louis Gagnon³³ ») de sa chronique « Le Canada : duel ou dialogue³⁴ », article paru le même jour que les six lettres du 25 mars qui mettaient fin à l'« Affaire Symons-Blais ». Cet article servira d'ailleurs de prologue et d'épilogue à la série de douze tranches qui paraîtront entre le 25 mars et le 10 avril 1961. Jean-Louis Gagnon (le rédacteur en chef de *La Presse*) l'ayant invité en 1959 à venir travailler à *La Presse* pendant un an « pour y faire des recherches sur les rapports existant — ou non existant — entre les deux grandes cultures du Canada », Symons lui présente, avec cette lettre, le « fruit » de son invitation : sa chronique. Bien que rédigées pendant les huit mois précédents, les diverses tranches représentent, précise l'auteur, « un travail de dix ans ». En effet, son intérêt pour le Québec et le Canada, qui aurait commencé avec son entrée à la Faculté d'histoire de l'Université de Toronto en 1951, se serait poursuivi pendant ses études à Cambridge, son travail pour le *Toronto Telegram* et le *Quebec Chronicle Telegraph*, ses études à la Sorbonne, et son séjour (1960-1) à Montréal. Avec sa série il ne prétend pas, écrit-il, livrer une interprétation définitive de ce qu'est le Canada mais simplement « les impressions d'un jeune Canadien anglais qui est aussi fier de sa propre tradition que vous l'êtes de la vôtre ». Selon l'analyse de Symons, le Canada n'existe qu'à cause de son passé. Pour le Canadien anglais, héritier de l'Empire britannique, ce passé comprend le Canada français.

Comme l'indique la lettre de Godbout, Symons représentait une curiosité pour les Canadiens français du début des années 1960. Avec le mandat large accordé par Jean-Louis Gagnon, de pair avec son caractère fort, ses positions controversées, son

³³ *La Presse*, le 25 mars 1961, p. 5.

³⁴ Chronique de douze parties parue entre le 25 mars et le 10 avril 1961.

intelligence, sa sensibilité, sa tenacité, et sa maîtrise de français, Symons a su faire la connaissance de personnes influentes dans divers milieux canadiens-français, et devenir, pour reprendre le mot de Godbout, « confesseur général, l'ami de tous et de personne ». « On m'appelait 'la coqueluche du Canada anglais' », dit Symons. « J'étais combatif et provocateur. J'y suis allé partout en tant que journaliste, aux lancements de livres, aux réunions de *Cité Libre* et de *Liberté*³⁵ ». Voici ce qu'en dit Naïm Kattan :

Il m'a téléphoné quand il est arrivé à Montréal. On est devenu amis. Il insistait pour parler le français. Il téléphonait à tout le monde, les invitant à déjeuner. C'est comme ça qu'il a connu tout le monde. Il soutenait les nationalistes: il voulait une alliance entre les deux peuples fondateurs. Il habitait un petit appartement avenue des Pins avec sa femme et son enfant. Il voulait être un aristocrate britannique. Je me rappelle qu'il invitait tout le monde à une réception à son appartement pour célébrer l'anniversaire de son fils. Il était habillé avec l'emblème de son clan écossais. Laurendeau, tout le monde était là dans un petit appartement de deux pièces. Il n'était pas timide; il était agressif. Il disait qu'il était un nationaliste canadien-français. On le voyait partout³⁶.

« Il ne se prenait pas pour une merde et provoquait tout le monde³⁷ », prononce Jacques Godbout, qui se rappelle avoir rencontré Symons lors d'une réunion d'écrivains vers 1960 :

C'était une connaissance, non pas un ami. Nous ne nous sommes pas fréquentés, on s'est vus dans les réceptions. À cette époque il y avait des lancements de livres, d'autres occasions où les écrivains se voyaient. C'était un homme qui circulait beaucoup. Il se présentait comme le digne délégué de Toronto. Il était très provocant. Il était arrogant et drôle. Il aurait aimé que nous soyons plus folkloriques que nous ne l'étions³⁸.

Symons affirme avoir rencontré Ferron à la IV^e Rencontre des écrivains tenue à Saint-Sauveur en octobre 1960, congrès auquel il assistait dans le cadre de ses

³⁵ Entretien avec Scott Symons du 14 mai 2007.

³⁶ Entretien avec Naïm Kattan du 7 mai 2007.

³⁷ Communication de Jacques Godbout du 21 mai 2007.

³⁸ Entretien avec Jacques Godbout le 12 juin 2007.

recherches pour sa chronique, et où Ferron a présenté une communication intitulée « Un miroir de nos misères : Notre théâtre³⁹ ». Après une intervention faite par Symons lors de cette réunion, Ferron l'aurait attaqué de façon féroce devant l'assistance, prétendant qu'un Canadien anglais n'avait aucun droit de participer à une Rencontre d'écrivains québécois. Symons décrit cet incident dans un article écrit à Toronto, l'année suivante:

Il y a un an presque, je faisais route vers Saint Sauveur des Monts [*sic*]. Je venais d'arriver de Paris, pour m'installer pendant une année comme reporter à « La Presse », à l'invitation de Jean-Louis Gagnon. Son idée, ainsi que la mienne, c'était d'exposer un jeune Torontois aux problèmes et aux espoirs du Canada français. Personne à « La Presse », moi-même surtout, n'avait une idée précise de ce que je devais faire pour le journal et certes personne ne prévoyait une série d'articles qui aurait un succès fou, et qui serait la base du livre que j'écris actuellement... livre bilingue, bien entendu. En effet, je fus, pour M. Gagnon et les autres membres de la rédaction, un inconnu, une luxe [*sic*], une sorte de pari- qu'il y a autre-chose-que le séparatisme-comme solution-du dilemme-canadien. Ainsi, un beau matin d'octobre 1960, je faisais route vers Saint-Sauveur-des-Monts, envoyé par la rédaction. Mes instructions : écouter, jaser, apprendre... La compréhension viendrait plus tard. Pour moi, c'était une chance inouïe. D'un seul coup je tombais sur le cénacle des jeunes intellectuels canadiens-français... Michèle Lalonde, Yves Préfontaine, Jacques Godbout, et Marcel Sabourin, entre autres. Pendant trois jours je pouvais suivre et analyser les positions prises de [*sic*] ces jeunes chefs-de-file. Ce fut, je l'avoue, une révolution totale pour moi. Je bronche encore quand j'y pense. Tout ce que je connais du jeu Canadien français [*sic*] j'ai pu l'apprendre là. J'admirais son éclat, sa façon de jouer avec les mots du jour, l'intensité de son engagement dans la culture de langue française au Canada. Et je savais fort bien qu'il n'y a rien de tel au Canada anglais. On peut d'un part [*sic*] parler de « feu » l'unanimité au Canada français. Pourtant ces jeunes étaient plus ou moins unanimes dans leurs espoirs et dans leurs haines. Ils représentaient un dernier effort contre le suicide collectif du Canada français, du moins d'après eux. Et bien qu'ils soient poètes, à quelques exceptions près, ils démontrent un point de vue carrément pratique. Car leur façon d'agir est simple : remplacer une prêtrise, celle de l'Église catholique romaine, par une toute autre — la leur. Par leurs recueils de poèmes, la radio et la télévision, sans mentionner leurs revues, ils peuvent parler presque ex cathedra. Mais si leur façon d'agir est pratique leur choix de route ne me le semble point. Ils luttent pour survivre contre un ennemi qu'ils ne connaissent pas — le

³⁹ Cette conférence sera publiée dans *La Revue Socialiste*, n° 5 (printemps 1961), p. 27-30, et reprise dans *Escarmouches*, t. 2, p. 18-26.

Canadien anglais. Même plus. J'ai toujours l'impression qu'ils ne s'intéressent pas à connaître l'Anglo-Canadien. Le thème général, l'an dernier, fut « comment concilier notre civilisation américaine et notre culture française ». En effet, ils ont parlé les deux tiers du temps sur le thème « comment nous concilier le Canada français... » Quand je leur ai posé la question : « Quel est le rôle du Canada anglais »... la réponse fut simple et claire : « On se f... du Canada anglais »⁴⁰.

D'autres participants, dont André Guérin et Gilles Vigneault, choqués par ce traitement d'un « invité », seraient venus à sa défense⁴¹. Cependant, Symons relate que Ferron lui a téléphoné quelque temps après cette confrontation, l'invitant lui et sa femme à venir dîner à la maison :

Nous y sommes allés et avons passé une très agréable soirée, en famille. C'était très chaleureux. C'est avec de l'affection que je me souviens de Ferron. Je l'ai aimé. Je le considérais un bon auteur. C'était un homme brillant. Je crois qu'il regrettait la façon dont il m'avait traité, qu'il s'est rendu compte que j'aimais véritablement les Canadiens français. Ce qui est exact. Je les aimais⁴².

Symons ne se souvient pas d'avoir eu un contact avec Ferron après cette soirée. Ferron ne lui a jamais écrit au sujet de la dédicace de *La tête du roi*, pièce qui est parue deux ans après que Symons ait quitté Montréal. Il en a pris connaissance quelque temps après, mais n'a jamais correspondu avec Ferron à ce sujet. Pourquoi Ferron lui aurait dédié-il la pièce? « Je crois qu'il me considérait un digne adversaire et il savait que j'aimais le Canada français⁴³ », explique Symons.

Les deux hommes se seraient aussi rencontrés dans le cadre de l'Association socialiste pour l'indépendance du Québec (ASIQ), groupuscule fondé par Ferron et Raoul Roy en août 1960 qui tenait ses réunions mensuelles chez Roy, rue Amherst.

⁴⁰ Scott Symons, « Ici Toronto : Un volontaire pour St-Sauveur-des-Monts [sic] », *Le Nouveau Journal*, le 15 octobre 1961, p. 4.

⁴¹ Entretien avec Scott Symons du 7 septembre 2007.

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*

C'est d'ailleurs lors d'une de ces réunions au cours de l'automne 1960 que le jeune André Major, récemment expulsé du collège des Eudistes et n'ayant encore aucun lien avec le milieu littéraire, a rencontré Ferron⁴⁴. Major se rappelle en effet avoir assisté à une réunion de cette association où Symons était présent:

[I] nous avait fait part de ses impressions sur ce qui nous divisait alors. [...]. C'était chose rare à cette époque, qu'un intellectuel canadien-anglais entretienne le dialogue avec des intellectuels québécois. Il y avait là comme une tentative pour dépasser l'impasse des deux solitudes de MacLennan, me semblait-il. J'avais, en tout cas, beaucoup de sympathie pour lui, n'ayant jamais eu à l'affronter, comme ç'avait été le cas de Godbout⁴⁵.

Le numéro 5 (printemps 1961) de *La Revue Socialiste* (organe de l'ASIQ publié par Raoul Roy) fait état de cette visite de Symons :

L'assemblée de mars eut un bon succès de publicité. L'invité était le journaliste torontois Scott Symons. « Si j'étais Canadien français, je serais séparatiste », a-t-il affirmé. Il a aussi reconnu qu'Ottawa c'est le gouvernement supérieur du Canada anglais, et que le système confédératif actuel doit être aboli. L'auditoire fut particulièrement intéressé par la franchise et la bonne volonté que M. Symons manifesta dans ses réponses aux questions difficiles qui lui furent posées⁴⁶.

Dans ce numéro apparaissent aussi un texte de Scott Symons, « Le Canada vu par un jeune Canadien anglais⁴⁷ », un texte de Ferron⁴⁸, et un texte signé par Marcel Deschamps intitulé « Scott Symons; Rideau de fer (Play) ». Selon André Major, qui affirme n'avoir connu personne de ce nom pendant la période (entre 1960 et 1962) de sa

⁴⁴ Dans *Le sourire d'Anton*, Montréal, Les Presses de l'université de Montréal, 2001, Major explique qu'il ignorait tout de Ferron lors de leur rencontre à l'ASIQ : « [...] ce n'est qu'en 1962, après avoir lu le théâtre qu'il publiait à compte d'auteur, que j'avais eu un choc durable en entrant dans les *Contes du pays incertain* » (p. 144). Rappelons que Ferron demeure très peu lu en 1961, n'ayant fait paraître (et à compte d'auteur) que six pièces de théâtre et une « sotie » (*La barbe de François Hertel*).

⁴⁵ Communication d'André Major du 13 septembre 2007.

⁴⁶ Mot du Directeur (Raoul Roy), *La Revue Socialiste*, n° 5 (printemps 1961).

⁴⁷ *Ibid.*, p. 37-8. Le texte est identifié comme étant des « Extraits de la causerie de M. Scott Symons au Cercle juif de langue française à sa réunion de janvier 1961 ».

⁴⁸ « Un miroir de nos misères : notre théâtre » (texte identifié comme « Conférence prononcée au congrès des écrivains du Québec tenu à Saint-Sauveur-des-Monts l'automne dernier ») (*ibid.*, p. 27-30).

fréquentation de l'ASIQ, « Marcel Deschamps » serait un pseudonyme, peut-être de Raoul Roy ou d'un journaliste de Radio-Canada⁴⁹. L'auteur de cet article (Ferron?), dont le titre est calqué sur celui de la deuxième tranche de la chronique de Symons (« Le rideau de fer canadien⁵⁰ »), cite quelques déclarations de ce dernier, mais fait preuve d'une attitude beaucoup plus sceptique envers lui que celle exprimée par le directeur de la revue. S'adressant directement à Symons, il l'informe que les trois qualificatifs par lesquels ce dernier se décrit (« orangiste-loyaliste-aristocrate ») signifient, pour certains intellectuels québécois, « une idéologie qui a trouvé sa politique, qui s'est créé une économie et qui a fait son temps » :

Votre aventure surréaliste aux pays des indépendantistes est une pièce de collection pour le moment, mais il faut qu'elle soit connue de tous. Des différentes réactions à cette pièce rare résulteront une fausse accalmie ou un dialogue de salon (à Rosedale et à Ville Mont-Royale), une exacerbation des antinomies et, en ce cas, ce n'est pas le patriotisme tourné vers le passé qui y gagnera⁵¹.

Dépeint comme un comédien dans une pièce qu'il aurait créée, Symons est sommé de donner des détails concrets de ce qu'il propose comme politique:

Vous avez déjà prôné un Canada bicéphale⁵², même une république indépendante du Québec, mais vous êtes assez bref sur ce sujet. Nous sommes intéressés à connaître plus à fond votre pensée sur l'avenir des deux Canadas⁵³.

⁴⁹ Communication d'André Major datée du 13 septembre 2007.

⁵⁰ Scott Symons, « Le Canada, duel ou dialogue 2 : Le rideau de fer canadien », *La Presse*, le 17 mars 1961, p. 5.

⁵¹ Marcel Deschamps, « Scott Symons, Rideau de Fer (Play) », *La Revue Socialiste*, n° 5 (printemps 1961), p. 56.

⁵² Dans son article (« Le Canada vu par un jeune Canadien anglais ») publié dans ce même numéro, Symons écrit : « Je tiens à l'épanouissement de la culture canadienne-française. Si cela peut se faire dans le cadre de la nation, ainsi bicéphale, tant mieux. Vous pouvez être une province autonome, un état, une république indépendante, cela m'est égal » (p. 38).

⁵³ Marcel Deschamps, « Scott Symons, Rideau de Fer (Play) » (*ibid.*, p. 56).

Même si Symons quitte Montréal au mois de mai 1961 pour retourner vivre à Toronto, il garde une présence sur la scène publique canadienne-française jusqu'en mars 1962. Avant de partir, en effet, il s'était entendu avec J.-L. Gagnon pour tenir, à partir de Toronto, une chronique hebdomadaire dans *La Presse*⁵⁴. Dans les faits, sa chronique, « Ici Toronto », paraîtra non dans *La Presse* mais, de septembre 1961 à mars 1962, dans *Le Nouveau Journal*, journal nouvellement mis sur pied par J.-L. Gagnon auquel Ferron collabore, lui aussi, au même moment, en y publiant six textes en octobre et novembre 1961⁵⁵. Comme l'écrit Luc Gauvreau, « *Le Nouveau Journal* présente des articles signés par les meilleurs journalistes de l'époque (J.-V. Dufresne, L. Martin, C. Dubuc, G. Galipeau) et plusieurs écrivains (A. Langevin, Y. Thériault, N. Kattan, G. Godin, M. van Schendel, G. Hénault)⁵⁶ ». Que Symons tienne une rubrique dans un tel journal souligne son renom au Québec ainsi que le fait que sa voix, en tant que Canadien anglais, fut fort écoutée au Canada français.

Symons et l'œuvre de Ferron

⁵⁴ Avec la dernière tranche de la série de Symons, Gagnon publie un article précisant que le gros des lettres des lecteurs faisant part de leurs réactions à « l'excellent essai de M. Scott Symons », qu'il importe de considérer comme « l'ultime chapitre de l'important dossier » constitué par ce dernier, serait publié dans la semaine. « Ceci fait, notre collaborateur, à compter de samedi prochain, le 15 avril, publiera une chronique dans laquelle il traitera, en toute liberté, de sujets d'actualité. M. Scott Symons — qui terminera son stage à *La Presse* en mai prochain — quittera Montréal pour se fixer à Toronto. Mais il entend conserver les contacts qu'il a noués durant son séjour dans la province de Québec. Conséquemment, de la capitale ontarienne, il nous adressera chaque semaine un commentaire politique qui sera publié dans notre édition du samedi » (*La Presse*, le 10 avril 1961, p. 1).

⁵⁵ Ces textes (n^{os} 124 à 129 dans *Chroniques littéraires*) comptent une « courte pièce de théâtre » intitulée « Le départ pour la Laurentie » dans laquelle un sergent embarque des recrues pour la République de la Laurentie, dont un « Anglais », John Smith, de la Crown Petroleum, qui explique « Ma mère était Écossaise; ma grand-mère, Irlandaise. Il ne me déplaît pas du tout de jouer un bon tour au limey que je suis. Et puis, il y a le pétrole » (p. 445). *Le Nouveau Journal* ferme ses portes le 21 juin 1962, faute d'un financement adéquat et après des différends entre la direction et les journalistes (Luc Gauvreau, « Notice », *Chroniques littéraires*, p. 430).

⁵⁶ *Ibid.*, p. 429-30.

Les autres écrits de Ferron faisant allusion à Symons, de pair avec les articles que le journaliste torontois a publiés dans *La Presse* et *Le Nouveau Journal*, permettent de constater que ces chroniques ont contribué à la formation de l'image ferronienne d'un certain type de Canadien anglais dont les traces sont repérables dans *La tête du roi* et ailleurs dans l'œuvre. Dans l'avant-dernière tranche de « Le Canada : duel ou dialogue » intitulée « Le compromis remplace la compréhension », par exemple, Symons décrit les différences entre les Canadiens anglais d'origine anglaise, irlandaise et écossaise⁵⁷. Dans sa rubrique « Ici Toronto », par ailleurs, Symons prétend expliquer le Canadien anglais et la vie au Canada anglais à son lecteur canadien-français, tout en réfléchissant sur les différences et les similitudes entre les deux sociétés. Dans l'article « L'Ontario se souvient », il écrit :

L'Ontarien se demande sa raison d'être. Il se pose la grande question de [*sic*] survivance, si vous voulez. Il veut savoir si le pari des Loyalistes vaut quoi que ce soit, ou si ce n'est pas tout simplement un acte de foi aujourd'hui horriblement périmé. Notre angoisse n'est peut-être pas si dramatique ni si loquace que la vôtre. [...]. On se souvient, chez nous, en Ontario: et l'on se demande le pourquoi de son existence. Là nous vous rejoignons. Tout est à repenser [...]. Mais il y a cette immense différence : chez nous, nous avons l'impression que l'on se refait en se retrouvant, tandis que, chez vous, on semble se refaire en se rejetant⁵⁸.

⁵⁷ Dans la section de cette tranche traitant du Canada anglais, sous-titrée « Le Canada anglais : minorité comprise », Symons écrit : « La communauté anglaise est divisée, à l'origine entre Irlandais, Écossais et Anglais. Les rapports entre ces trois groupes ont souvent laissé à désirer. L'Irlandais souffre du même complexe de persécution que le Canadien français (il a raison, il a souvent été persécuté — donnant prise à la persécution!) L'Écossais considère qu'il est de son devoir de libérer l'Anglais de sa camisole de force, tandis que l'Anglais croit que le monde lui appartient. On peut même dire, pour souligner ces différences, que les Écossais ont enfanté, du côté canadien-anglais, le parti libéral au Canada, tandis que les Anglais du Château Clique ont enfanté et soutenu le parti tory. Pour beaucoup de Canadiens anglais la lutte pour le gouvernement responsable ne fut pas une lutte entre Anglais et Français au Canada, mais une lutte qui se livrait au sein du Canada anglais entre l'Écossais et l'Anglais. *Pouvoir décroissant* [sous-titre] Ajoutons le fait qu'il y a actuellement au Canada une population de près de 3 000 000 de Canadiens d'origines autre que française et britannique. Ainsi le Canadien anglais de famille loyaliste ou de vieille souche, fidèle à l'« établissement », à la Couronne, c'est-à-dire le double du Canadien français qui tient fermement à sa tradition, se trouve confiné dans une minorité de plus en plus faible ». *La Presse*, le 8 avril 1961, p. 5.

⁵⁸ *Le Nouveau Journal*, le 7 octobre 1961, p. 4.

La deuxième référence à Symons dans l'œuvre ferronienne (la première étant la lettre dans le cadre de la polémique autour de Marie-Claire Blais), se trouve dans un texte publié en 1962 (pendant la publication, donc, de la chronique de Symons dans *Le Nouveau Journal*) intitulé « Tout recommence en 40⁵⁹ ». Elle montre que Ferron lisait et réagissait à cette chronique. Exprimant l'opinion que la défaite de la France en 1940 a eu un effet bénéfique sur le Québec⁶⁰, l'auteur relate sa remarque à un Français en visite au Québec qu'il serait préférable pour le Québec que la France n'existe pas : « La guerre nous en a fourni la preuve : que disparaisse la France, nous pouvons sauver le génie français⁶¹ ». Cependant, ajoute Ferron :

Je n'avais pas noté l'intrusion, d'ailleurs assez sournoise, de la culture américaine, ou si l'on veut catholico-irlandaise, dans nos écoles, intrusion d'autant plus pernicieuse qu'elle n'a rien d'accidentel et se fonde sur les réalités économiques qui nous tiennent et captivent au moment où l'étreinte politique semble se relâcher. Pourtant, on l'expliquait par un accident, justement cette éclipse de la France si bénéfique à mon avis. Ce n'était là qu'un mauvais prétexte : l'éclipse terminée, « l'intrusion s'est continuée et dure encore, abâtardissant métiers et professions. » [...]. Ainsi, en même temps que notre culture se revalorise, elle voit son champ d'action se rétrécir. On cherche à la confiner dans la littérature, laquelle devient par le fait même un piège, et un piège doré. « D'ailleurs le conflit dépasse l'individu. Francisation et anglicisation développent deux mouvements opposés qui s'accélèrent. Le heurt est inévitable. On tente de le tamponner par le bilinguisme. » À Scott Symon [*sic*] la culture française devient nécessaire. Un Acadien prétend qu'on peut fort bien rester français en s'anglicisant. Foutaises! Et l'on en verra bien d'autres. En attendant, le conflit continue. Il décidera de tout. Que dire de plus sur une littérature désormais incertaine⁶²?

⁵⁹ Publié dans *Les Cahiers de l'AGÉUM*, n° 2, 1962 et repris dans Jacques Ferron, *Escarmouches*, t. 1, p. 51.

⁶⁰ « Son abaissement nous avait enlevé tout sentiment d'infériorité. Son malheur conjurait les nôtres. Nous ne pouvions rien pour elle comme elle n'avait rien pu pour nous. Son isolement balançait celui dont nous avons souffert. Nous perdions notre complexe d'abandon. Tel fut le tournant que la guerre marqua. Nous ne fûmes plus après ce que nous étions avant. Notre libération devenait possible. [...]. La guerre fut le début d'un renouveau » (*Escarmouches*, t. 1, p. 52-3).

⁶¹ *Ibid.*, p. 56.

⁶² *Ibid.*, p. 56-7.

Cette allusion est sans doute une réponse aux nombreuses déclarations faites par Symons au sujet de son attachement à la culture française. Dans l'article intitulé « Le fait français à Toronto », par exemple, Symons témoigne de façon très personnelle de ce que la langue et la culture de la province de Québec lui apportent à Toronto :

Tout ce que je veux dire c'est qu'ici, à Toronto, vous êtes de plus en plus présents. Pour moi, pour ne citer qu'un seul cas, le fait français m'est d'une valeur, d'un plaisir, et d'une utilité tout à fait uniques. Il n'y a rien qui enrichit autant ma vie! Votre pensée, vos critiques (qui ne cessent jamais, avouez-le), votre renaissance sur tous les fronts, me servent de point de départ pour voir ma propre communauté ici, pour en juger, et pour y agir de façon positive (car les révoltés, trop souvent d'attitude négative, me révoltent!) [...]. C'est qu'ici, à Toronto, dans ma vie quotidienne, je vois la valeur, pour moi-même et pour mes concitoyens, de votre culture. Je vois ici l'appréciation grandissante de ce que vous représentez au Canada français. [...]. Somme toute je vois que notre appréciation tout nouvelle du Canada français est ici le résultat direct de notre appréciation, aussi toute nouvelle, du fait que votre culture fait part de notre vie⁶³.

La véhémence, pour ne pas dire le mépris— « Foutaises! » —, avec laquelle Ferron salue la prétendue découverte de Symons de la « nécessité » de la culture française pour lui, en tant que Canadien anglais, jette une ombre plutôt ironique sur la dédicace postérieure de *La tête du roi*. Le français n'est point « nécessaire » dans la vie quotidienne de Symons comme l'est l'anglais dans celle d'un Montréalais francophone, captif des « réalités économiques ». Une lutte à mourir, qui dépasse l'individu, se jouant entre l'anglais et le français, la posture de Symons « francophile » est dépeinte comme une de ces « feintes » par laquelle la force de « l'anglicisation » tente de cantonner le français dans le « piège doré » de la culture.

⁶³ « Ici Toronto », *Le Nouveau Journal*, le 30 octobre 1961, p. 4.

Que Symons ait marqué de façon durable l'imaginaire et la pensée de Ferron ressort d'une lettre que l'auteur écrit à John Grube une quinzaine d'années plus tard, dans laquelle se trouve l'ultime référence à Symons :

Je vous trouve un peu drôle avec votre Anglo-Canadien qui voudrait bien s'affirmer aujourd'hui que le pouvoir lui échappe, mais qui, naguère avec son parapluie, tenait à passer inaperçu, et c'était sans doute une excellente façon de garder l'exclusivité du pouvoir. C'est par Scott Symons, fier de son appartenance aux deux cents familles, que j'ai compris qu'il y avait quelques perturbations sous le parapluie⁶⁴ : après avoir été tenants de l'Empire, Britanniques et non Canadiens, on ne se déclarait pas Canadiens, mais les seuls véritables Américains. D'une façon comme de l'autre, on revendiquait l'exclusivité du pouvoir. Certes, on l'avait exercé d'une façon débonnaire et raisonnable — ce que nous avons toujours reconnu et admiré. Mais cela ne peut continuer : l'Anglo-Canadien devient fort minoritaire et son fameux sens de l'exclusivité ne lui a pas permis de se ménager des alliances, la nôtre par exemple, qui lui serait aujourd'hui opportune. Il y a un type d'homme qui le représente assez bien et dont l'échec me chagrine; c'est monsieur Robert Standfield [*sic*]⁶⁵.

L'ambiguïté des sentiments de Ferron envers « l'Anglo-Canadien » est captée dans cet extrait : le « nous » québécois reconnaît et « admire » la façon dont l'Autre exerce un pouvoir considéré pourtant illégitime parce que « exclusif ». L'auteur va jusqu'à avouer son « chagrin » ressenti devant l'échec récent de ce « type » canadien-anglais, Robert Stanfield, le chef fort intègre mais un peu effacé du Parti Conservateur qui vient de perdre les élections aux Libéraux de Pierre Elliott Trudeau.

La tête du roi ou « Devine qui vient dîner »...

⁶⁴ Symons expose ces « perturbations sous le parapluie » dans la septième tranche de « Le Canada : duel ou dialogue » (*La Presse*, le 4 avril 1961, p. 5) intitulée « L'histoire de 2 villes : Montréal et Toronto ». Il écrit que Toronto, dont la renaissance anglaise date de l'arrivée des familles loyalistes, « est actuellement en proie à un conflit interne pénible, dont le résultat sera le vrai visage canadien... la lutte entre un passé qui s'opposait à la vision de la vie américaine des révolutionnaires de 1774 et l'américanisation, peu révolutionnaire mais grandement vulgaire de l'heure actuelle ». Dans la huitième tranche (*La Presse*, le 5 avril 1961, p. 5), intitulée « L'Américanisme : ennemi commun et héritage aigre-doux », Symons soutient que le Canadien anglais est le « vrai Américain, dont la tradition rejoint la tradition américaine pré-révolutionnaire... et l'État-Unien [*sic*] n'est qu'un frère dévié et déraciné ».

⁶⁵ Lettre du 10 octobre 1975, *Une amitié bien particulière*, p. 114-115.

Certaines scènes de ce qui deviendra *La tête du roi* sont parues sous le titre « La Fête-Dieu (Extraits) » dans le numéro 3 (hiver 1959-60) de *La Revue Socialiste*. Une comparaison entre cette première ébauche, qui date de la période avant l'arrivée du journaliste torontois à Montréal (l'automne 1960), et la version publiée en 1963 donne ainsi un premier indice de l'influence qu'aurait pu avoir Scott Symons sur la genèse de la pièce. « La Fête-Dieu », texte de cinq pages, ne compte que trois personnages (un procureur anonyme de la Couronne, Emond, son serviteur français, et le père Tague, « vieux vagabond à la retraite, qui a fait la guerre en sa jeunesse avec nos Métis »), et ne présente que les ébauches de trois scènes, dont les deux premières consistent en des échanges entre Tague et Emond.

Dans la troisième scène le procureur, parlant avec Emond de ses deux fils (« J'ai deux fils; il fallait qu'ils fussent l'un poète, l'autre laurentien⁶⁶ »), se plaint de l'influence « anglicisante » de l'Église dont les curés ne pensent qu'à accroître la puissance. Pour le procureur, son fils laurentien, qui « fait des concessions sur le corporatisme et autre vieilles guenilles auxquelles l'Église semble tenir », est « un fou » qui « gâche peut-être nos derniers espoirs⁶⁷ ». À la question du serviteur français si c'est bien un procureur de la reine qui parle ainsi, ce dernier répond que « tous les Canadiens sont patriotes. Ils veulent tous l'indépendance du Canada français. Seulement ils sont à peu près tous vendus. Il faut bien vivre, n'est-ce pas?⁶⁸ ».

⁶⁶ « La Fête-Dieu (Extraits) », *La Revue Socialiste*, n° 3 (hiver 1959-1960), p. 67.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 68. Le contentieux qui provoquera le départ de Ferron du PSD (raconté dans le numéro suivant de *La Revue Socialiste*) se trouve reflété dans la réplique du serviteur français : « Peut-être manque-il un peu de logique; par exemple, lui qui veut l'indépendance des Canadiens français, ne souffre pas celle des Algériens. Comment faire une révolution avec des idées réactionnaires? ».

⁶⁸ *Ibid.*

Cette scène où le procureur se vante de sa tartufferie est représentative du rôle du théâtre au Québec tel que Ferron l'exposera dans sa communication donnée à la IV^e Rencontre des écrivains à Saint-Sauveur l'automne suivant (octobre 1960) intitulée « Un miroir de nos misères : notre théâtre » : « [L]a mission du théâtre en ce pays, à cause de la fausseté régnante, est de faire remonter, au grand jour, par une sorte de psychanalyse, l'âme refoulée du peuple. Un aveu de culpabilité collective⁶⁹ ». L'aveu du procureur de sa fourberie fait écho à celui repéré par Ferron dans les quatre grandes pièces « nationales » du Québec, *Félix Poutré*, *Aurore l'enfant martyre*, *Ti-Coq [sic]*, et *Un simple soldat*⁷⁰. La vérité du théâtre étant « dans la salle et non pas sur la scène⁷¹ », le succès de ces pièces, où s'avoue une « fourberie », engagerait tout un peuple :

C'est le public lorsqu'il s'abandonne et que la pièce réussit, qui fait les frais du spectacle; [...]. Alors que les comédiens se griment, que les auteurs se gourment, il se détend, il se dévêt, il s'expose, il avoue : il avoue qu'il est fourbe, que Félix Poutré c'est lui; [...]. Et il l'avoue avec d'autant plus d'aise que trompé par l'artifice du théâtre et le jeu des miroirs, pauvre innocent, il ne s'en rend pas compte⁷².

La tête du roi se distingue de « La Fête-Dieu » par la disparition de toute référence à la nature réactionnaire du nationalisme laurentien et par la très grande place accordée aux rapports entre le Canada français et le Canada anglais. Tout d'abord, le nouveau titre évoque la monarchie, symbole du pouvoir du Conquérant britannique.

Dédiée à un Canadien anglais, la mince intrigue de cette pièce, dont le décor est « une

⁶⁹ *La Revue Socialiste*, n° 5 (printemps 1961), p. 28, repris dans *Escarmouches*, t. 2, p. 22.

⁷⁰ Ce texte nous renseigne d'ailleurs sur la conception de Ferron de son propre rôle dans l'armée canadienne : « Dans les armées de France et d'Angleterre, puis dans celles du Canada, nous n'avons jamais été que des mercenaires » (*ibid.*, p. 19), et « *Ti-Coq [sic]* [dans l'armée canadienne] est simplement le type de Canadien français qui arraché à sa famille ne peut la recréer dans un milieu hostile et se sent exilé dans son propre pays. Le costume le stigmatise, ce 'battle dress' que nous avons tous porté » (p. 23).

⁷¹ *Escarmouches*, t. 2, p. 21.

⁷² *Ibid.*

petite ville de province », se structure autour de la visite imminente que doit rendre un personnage canadien-anglais chez la famille d'un notable canadien-français, le procureur du roi⁷³.

Bien que l'année du déroulement de l'action ne soit pas précisée, des allusions faites aux « deux cents ans » écoulés depuis la Conquête la situent au début des années 1960. Ce flou au sujet de l'année contraste avec l'insistance, dans les deux versions, sur le fait que l'action se passe le jour de la Fête-Dieu. Étant donné qu'aucun des personnages (à l'exception possible d'Elizabeth) n'est dévot, cette insistance sur une fête religieuse peut paraître curieuse. Il est possible que l'on puisse y lire une conception de l'Histoire qui oppose le temps de l'horloge à celui du calendrier telle qu'exposée par Walter Benjamin dans la thèse XV de *Sur le concept d'histoire* :

Les classes révolutionnaires, au moment de l'action, ont conscience de faire éclater le continuum de l'histoire. La Grande Révolution introduisit un nouveau calendrier. Le jour qui inaugure un calendrier nouveau fonctionne comme un accélérateur historique. Et c'est au fond le même jour qui revient sans cesse sous la forme des jours de fête, qui sont des jours de commémoration. Les calendriers ne mesurent donc pas le temps comme le font les horloges. Ils sont les monuments d'une conscience historique dont toute trace semble avoir disparu en Europe depuis cent ans [...]⁷⁴.

Situer l'intrigue pendant ce jour de fête, commémoration du sacrement de l'Eucharistie, célébration d'un événement qui a fait éclater le continuum de l'histoire, signale la possibilité qu'il se passera un autre événement « révolutionnaire » qui inaugurerait un calendrier nouveau. Le Québec, exclu de l'Histoire, attend le moment qui le délivrerait de ce hors temps dont il est prisonnier :

⁷³ Ce personnage, prénommé Émile, s'inspire sans doute en partie de l'oncle paternel de l'auteur, Émile Ferron, député libéral nommé juge à la fin de son mandat.

⁷⁴ Walter Benjamin, *Œuvres*, t. III, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2000, p. 400.

Mais nous ne bougeons pas, prisonniers de vos lois et de notre impuissance. Comment aujourd'hui pourrait-il être différent d'hier? Rien ne change au pays du Québec. Nous n'avons pas d'histoire, nous n'avons même pas d'heure : le temps est fixe⁷⁵.

Il ne peut y avoir aucun doute que la pièce représente un appel à l'établissement d'un nouvel ordre; elle pourrait même être interprétée comme une incitation à la violence à cette fin⁷⁶. Ferron reconnaît à plusieurs reprises qu'il a été « assez près de la violence en 1963 » avec *La tête du roi*, sa pièce préférée⁷⁷, qui « a peut-être servi de scénario⁷⁸ » pour certains actes du FLQ qui suivront. Dans une lettre inédite à Jean Marcel datée du 18 avril 1967, par exemple, il écrit, au sujet de la responsabilité de l'écrivain et *La tête du roi* :

[M]ême si je mets ma responsabilité au-dessus des tribunaux, j'ai toujours tenu compte de ceux-ci. [...]. Et l'on peut dire d'une certaine façon qu'il y a eu provocation au meurtre. [...]. Le livre n'était pas divulgué qu'on jetait bas le monument Wolfe selon la technique que j'avais employée pour ce pauvre Georges VII. Et le jour du lancement : « Un peu de sang, juste une goutte de sang pour prouver que vous êtes sérieux! » C'était le jour de la mort du gardien de nuit O'Neil dont je connaissais d'ailleurs la famille gaspésienne. Tout cela m'a d'autant plus accablé que je savais que juridiquement je ne pouvais pas être attaqué.

C'est en effet *La tête du roi* (et non *Le salut de l'Irlande*, comme l'ont proposé certains) qui est l'œuvre « prophétique » de Ferron. Comme le précise cet extrait, la pièce a été écrite non après le déboulonnage de la statue de Wolfe à Québec (comme le

⁷⁵ Réplique de Simon à Scott, *La tête du roi*, acte 4, scène 4, p. 148.

⁷⁶ « La violence dans les musées, la décollation d'un roi de bronze, laissez-moi rire un peu! Vous ne dérangez personne, le pays restera inerte. Le vif, au moins si vous cherchiez le vif! [...]. Il doit bien se trouver des ministres bien en chair, des députés contents de leur viande, ces couillons confédérés, faux-jetons et débiteurs de sonnettes! C'est de ce côté-là qu'il faudrait chercher, qu'il faudrait frapper pour qu'on saigne au lieu de parler. Le sang, vois-tu, il n'y a rien d'autre qui régénère un peuple. [...]. Un seul assassinat pour prouver que vous êtes sérieux! » (Le procureur à Simon, *La tête du roi*, acte 3, scène 5, p. 129).

⁷⁷ Voir par exemple, sa lettre à John Grube du 6 février 1982, *Une amitié bien particulière*, p. 177, et sa discussion à ce sujet avec Pierre L'Hérault rapportée dans *Par la porte d'en arrière*, p. 154.

⁷⁸ *Par la porte d'en arrière*, p. 154.

soutiennent Lucie Robert et Donald Smith⁷⁹), mais avant cet événement, qui a eu lieu le 29 mars 1963. Il semblerait d'ailleurs que sa rédaction date de l'année 1962, ce qui appuie l'hypothèse que ce serait la rencontre de l'auteur avec Scott Symons (plutôt que le premier acte terroriste du FLQ) qui aurait eu une influence décisive sur la genèse de la pièce telle que nous la connaissons. André Major, qui avait proposé au mois de juin 1962 que Ferron publie quelque chose dans le *Quartier latin* (qui deviendra *Les Cahiers de l'AGÉUM*), affirme avoir transmis aux éditeurs Brochu et Maheu la nature de ce texte au cours de l'été 62⁸⁰. La pièce était terminée au plus tard au mois de janvier 1963 : dans une lettre datée du 29 janvier 1963, Major informe Ferron qu'il en a dactylographié le quatrième acte, qu'il a eu l'idée d'en écrire une présentation, et qu'il sait « de source sûre que la tête d'Édouard VII sera tranchée avant longtemps⁸¹ ».

Le numéro de *Liberté* intitulé « Jeune littérature, jeune révolution » proposant, entre autres, un texte d'André Major intitulé « Les armes à la main », en préparation depuis l'automne 1962, sort en même temps que la pièce de Ferron, soit après la mort de Wilfrid O'Neil, victime d'une bombe déposée derrière le centre de recrutement de l'Armée canadienne à Montréal⁸². Une note de la direction de la revue précise que le numéro était déjà sous presse lorsque « certaines manifestations de violence se sont

⁷⁹ Lucie Robert, *DOLQ*, t. IV, p. 876-77, et Donald Smith, « Un théâtre mythique. *Les Grands Soleils et La tête du roi* », *Études françaises*, vol 12, n^{os} 3-4 (octobre 1976), p. 319.

⁸⁰ Lettre privée d'André Major du 27 octobre 2007.

⁸¹ « *Nous ferons nos comptes plus tard* », p. 32. Dans sa présentation au recueil de sa correspondance avec Ferron, Major explique qu'après avoir parlé de l'argument de *La tête du roi* avec Hubert Aquin, ils avaient convenu de décoller la statue d'Édouard VII la veille de la sortie de la pièce. Aquin ayant fait défaut, Major s'est contenté, avec l'aide d'un camarade féliquiste, de « peinturlurer copieusement la tête du roi » (*ibid.*, p. 9). Voir aussi André Major, *Le sourire d'Anton*, p. 142-8.

⁸² *Liberté*, vol. 5, n^o 2 (mars-avril 1963). Dans ce numéro Paul Chamberland signe un texte, « L'intellectuel québécois, intellectuel colonisé » (p. 119-130), appelant l'intellectuel à l'action, et un poème « Ode au guerrier de la joie », dédié « à Gaston Miron, à Jacques Ferron, à tous les camarades », alors que André Brochu dédie son poème « Printemps '63 » « à Jacques Ferron ».

produites à Montréal ». Un éditorial de dernière heure, « Lettre aux mystiques de la violence », signé par Fernand Ouellette et daté du 21 avril 1963, est donc ajouté au numéro. Dans ce même numéro apparaît « Jacques Ferron ou la recherche du pays », la « présentation » de *La tête du roi* par Major dans laquelle il salue cette nouvelle pièce comme une œuvre qui se veut « *spontanément expression* » du moment-charnière que vit le peuple québécois, de ce « besoin de libération qui ne fait aucun doute⁸³ ». Interprétant le discours du procureur au sujet de la nécessité de « frapper pour qu'on saigne au lieu de parler » comme un « diagnostic » posé par Ferron, Major conclut : « L'un des plus grands mérites de Ferron est de nous donner une conscience hautement exemplaire d'une action à entreprendre — ou plutôt à poursuivre⁸⁴ ».

Le procureur de *La tête du roi*, un veuf qui souhaite succéder au défunt juge Fiset à la Cour du banc de la reine ainsi que dans les affections de sa veuve a, comme dans « La Fête-Dieu », deux fils qui incarnent son ambivalence, son « double jeu ». L'aîné, Simon, est « laurentien », et le cadet, Pierre, poète plutôt apolitique, qui fréquente une petite boîte « très british » appelée l'« Entente Cordiale⁸⁵ ». S'y ajoute une « fille adoptive⁸⁶ » dont le nom, Elizabeth, suggère des origines anglaises. Ce n'est sûrement pas un hasard que ce personnage porte le même prénom qu'Elizabeth Smith⁸⁷ des *Grands Soleils*, et que les deux, orphelines, aient été élevées par les Ursulines.

⁸³ André Major, « Jacques Ferron ou la recherche du pays », *ibid.*, p. 94.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 97.

⁸⁵ *La tête du roi*, acte premier, scène cinquième, p. 80.

⁸⁶ « *Les personnages* » (*ibid.*, p. 68).

⁸⁷ Dans la « Présentation » des *Grands Soleils*, Mithridate l'introduit comme « Elizabeth Smith d'Angleterre et des Ursulines [...]. C'est une petite Anglaise qu'on a enquébecquoise » (*Théâtre 1*, p. 16). Commentant la suppression dans la deuxième version (1968) de la référence dans la première version de la pièce (1958) aux origines possiblement irlandaises de ce personnage, Bednarski en conclut que l'Elizabeth de la deuxième version aurait une portée plus largement « anglaise » (*Autour de Ferron*, p. 69, note 6).

Cependant, les origines de l'Elizabeth de *La tête du roi* sont plus ambiguës : identifiée comme la « cousine » des fils du procureur (qui serait son oncle), elle serait donc « métissée ». Ces deux personnages féminins « enquébecquoisés », aux origines au moins en partie anglaises, se sentent obligés envers la société canadienne-française qui les a nourris⁸⁸.

Pourquoi cette récurrence du prénom Elizabeth? Il n'est peut-être pas indifférent que l'actuelle reine d'Angleterre, à qui allusion est faite dans la pièce, se prénomme Elizabeth; en plus d'être un clin d'œil malicieux à « sa majesté », il est certain que ce nom évoquerait l'Angleterre et la monarchie pour le lecteur canadien-français. Mais comment expliquer cette curieuse réitération d'un personnage féminin (au lieu de masculin), aux origines anglaises (plutôt qu'écossaises, par exemple), qui aurait été adopté? Est-ce une allusion au fils « adoptif » des *Anciens Canadiens*, l'orphelin écossais Arché, qui finit par trahir sa famille adoptive lors de la lutte pour Québec? La femme serait-elle plus facile à assimiler⁸⁹? L'homme canadien-français étant « fourbe », incomberait-il à la femme de sauver le pays⁹⁰?

L'Elizabeth de *La tête du roi*, amoureuse du poète Pierre, est moins « politisée » que celle des *Grands Soleils* — dont l'intrigue se déroule à l'époque de la Rébellion des Patriotes — mais son rôle est tout aussi important. Dans la scène finale, le procureur

⁸⁸ Elizabeth dit à Pierre : « As-tu déjà pensé que j'étais captive dans cette maison? Que je suis obligée à ton père? [...]. Cette haute et grande maison tient à peu. Et le pays aussi, peut-être. Sans moi tout sombrerait. Y as-tu déjà pensé? Si je cherche un amoureux dans mon frère, c'est que sans doute je ne dispose pas de moi » (*ibid.*, p. 124).

⁸⁹ La figure d'une « Anglaise » assimilée à la société canadienne-française apparaît aussi dans le conte « Le pont ».

⁹⁰ « Eh! puisque nos hommes ont perdu la bataille, c'est à nous, les femmes, de continuer la guerre, avec les armes dont nous disposons : la table et le lit » (La veuve Fiset à Elizabeth, *La tête du roi*, acte 3, scène 3, p. 118).

attribue un éventuel changement à Elizabeth : « S'il y a quelque chose de changé dans cette maison, dans ce pays, c'est à toi que nous le devons. Il fallait une réaction simple et spontanée, une réaction de jeune fille, pour en finir une fois pour toutes avec le malaise où nous étions⁹¹ ». Le fait que ce personnage féminin agent de changement ait des origines « anglaises » indiquerait la possibilité — et le moyen — de fonder une société « métissée » qui inclurait même les rejetons du Conquérant.

Par ailleurs, le procureur, en répondant à un appel téléphonique, parle avec un jeune « Anglais », Scott Ewen, ami de son fils cadet, Pierre, qu'il invite à venir souper à la maison. Le prénom que ce personnage partage avec le dédicataire, lui-même un « invité » au Québec, suggère qu'il en serait inspiré. De plus, le fait que le personnage anglophone soit invité à dîner chez la famille du procureur, comme Symons le fut chez l'auteur, laisse soupçonner que le journaliste torontois a joué un rôle de catalyseur dans la genèse de la pièce. Comme Scott Symons, le personnage canadien-anglais Scott Ewen parle toujours en français — un français « impeccable⁹² », dit le procureur. En outre, le portrait de la société canadienne-française que brosse la pièce réfute l'image que s'en fait Scott Symons, pour qui ce ne sont que les jeunes qui sont anticléricaux. Le procureur et la veuve se disent athées, et le vieux Taque a une vision désabusée du rôle joué par l'Église dans la société. Bien que le prénom de Scott Ewen suggère des origines écossaises, rien d'autre dans la pièce — à la différence, comme on le verra, de *La nuit*, de *La charrette* et du *Ciel de Québec* — n'indique que l'« écossetude » serait un élément important de ce personnage. Les personnages canadiens-français le voient comme un

⁹¹ *La tête du roi*, acte 4, scène 5, p. 151.

⁹² *Ibid.*, p. 96.

représentant du Conquérant britannique, un « Anglais ». Scott se plaint, comme le fera Frank Archibald Campbell, d'ailleurs, de cette perception qui lui fait perdre toute « personnalité » : « Je ne suis plus qu'un Anglais avec un grand A et une armure⁹³ ». « Mais il est Anglais, tout ce qu'il y a de plus anglais », dit le procureur, qui se dit à la fois « anglomane » (parce qu'il aime le pouvoir) et « anglophobe » (parce qu'on n'en lui donne que les restants, dit la veuve⁹⁴).

C'est en effet l'ambivalence du procureur, sa « fourberie » et non la haine contre l'Anglais qui est au cœur de cette pièce, dont le drame essentiel, provoqué par les actes des fils et la visite du personnage « anglais », se joue dans la conscience de ce notable. L'importance du personnage anglais à l'intrigue relève non pas de ce qu'il dit ou fait mais de l'effet de sa simple présence. Le débat entre Scott Ewen, « distingué, timide, charmant », qui défend des positions fédéralistes « éclairées », et Simon (acte 4, scène 3) ne règle rien⁹⁵. L'acte final nous apprend combien sont trompeuses les apparences. Le fils poète, celui qui prétendait rester libre, « en dehors de la rancœur qui corrompt les [s]iens⁹⁶ », trouvant le « rôle » que son père lui avait attribué trop difficile, a orchestré le drame afin de « forcer [s]on père à prendre parti ». Pierre avoue s'être servi du personnage anglais qui « s'est amené avec une candeur tout anglaise, comme un cheveu sur la soupe bouillante » parce que, sans lui, son père « se serait dérobé⁹⁷ ». C'est donc

⁹³ *Ibid.*, p. 144.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 97.

⁹⁵ Le dernier mot est à Scott : « Il n'y a pas eu de drame, il n'y aura pas de guerre, mais nous avons quand même agréablement causé. Vous aviez presque raison; il ne vous manquait que de pouvoir ce que vous vouliez avec tant de ferveur. Pouvoir, c'est toujours un peu vulgaire, mais on ne saurait s'en passer, du moins en politique » (*ibid.*, p. 146).

⁹⁶ « La poésie, quel alibi, que merveilleux moyen de n'être nulle part, d'échapper aux poursuites et de n'être à personne, pas même à soi » (*ibid.*, acte 3, scène 4, p. 124).

⁹⁷ *Ibid.*, acte 4, scène 4, p. 150.

l'écrivain qui, ne pouvant plus endurer une situation politique qui rend la création artistique difficile, amène la population à une crise de conscience et à un nouvel ordre par le moyen de son art.

Conclusion

Vue sous la double optique du hors texte et du texte qu'elle préface, la dédicace de *La tête du roi* apparaît ainsi à la fois comme une reconnaissance, voire un hommage, et une fin de non recevoir : hommage pour l'effort personnel du dédicataire et pour ce que l'auteur aurait appris de lui, mais rejet catégorique de la solution proposée. Prenant la peine d'apprendre le français et de venir au Québec afin de comprendre la société canadienne-française, Symons, d'une grande culture, fait preuve dans ses chroniques d'un grand respect pour le Canada français et d'une rare compréhension (pour l'époque) de sa culture, de son histoire, et de sa perspective historique. Fustigeant les Canadiens anglais non seulement pour leur ignorance de leurs compatriotes canadiens-français mais aussi pour l'oubli de leurs propres traditions et pour leur « démission culturelle » par rapport à elles, et mettant en garde les deux groupes contre le péril qu'ils encourraient en tournant le dos à leurs traditions respectives — ils deviendraient tout simplement des Américains⁹⁸ —, Symons exhorte les deux sociétés à se connaître, à se valoriser — voire à s'aimer. Ferron retourne en quelque sorte le geste de Symons, observateur du Québec, sous forme d'œuvre théâtrale, mettant en scène un personnage canadien-anglais inspiré

⁹⁸ Voir, par exemple, la huitième tranche de « Le Canada : duel ou dialogue » intitulée « L'Américanisme : ennemi commun et héritage aigre-doux » : « L'américanisation est à la fois plus subtile et plus dangereuse au Canada français qu'au Canada anglais. Car l'américanisation veut dire, pour le Canada français, la perte totale de sa culture et sa langue. Ainsi le Canada français devient-il une culture traduite. [...] Mais si le Canadien anglais sait revaloriser l'héritage américain dans le cadre canadien, le Canadien français survivra — s'il veut survivre. Cela le Canadien anglais ne peut le faire qu'avec l'appui des Canadiens français » (*La Presse*, le 5 avril 1961, p. 5).

de Symons qui, créé par un dramaturge canadien-français, est vu du point de vue de divers personnages canadiens-français.

Au seuil du texte fictif, la dédicace fait entendre la voix de l'auteur « réel » sollicitant et provoquant son dédicataire canadien-anglais, l'invitant à se voir, dans le texte qui suit, par les yeux des Canadiens français. Mettant en scène le dialogue entre un jeune anglophone et un jeune francophone que réclame Scott Symons dans ses chroniques⁹⁹, *La tête du roi* rejette sans équivoque l'idée qu'un tel échange puisse sauver le pays :

Il n'y a pas de parenté qui vaille l'égalité. La langue n'est qu'un prétexte; le véritable enjeu de la lutte est l'honneur de l'homme, qui ne peut se concevoir dans l'abaissement d'un peuple au profit d'un autre¹⁰⁰.

Cependant, le personnage canadien-anglais est présenté, somme toute, sous un jour plutôt favorable, et la fin de la pièce est pleine d'espérance; ayant servi de truchement afin de faire « surgir l'âme refoulée » du procureur, Scott ne se voit pas congédié définitivement. Une fois le nouvel ordre instauré, il est invité à revenir, hôte « moins ambigu », à la prochaine Fête-Dieu : « Aujourd'hui tout a été laborieux : il a fallu un peu forcer la main au bon Dieu. Mais, l'an prochain, vous verrez, tout se fera plus facilement. La belle fête que nous aurons! Justement, Monsieur Ewen, quelle bonne

⁹⁹ Dans la neuvième tranche de sa chronique, « Deux jeunes gens qui ne se connaissent pas » (*ibid.*, le 6 avril 1961, p. 5), Symons analyse la jeunesse bourgeoise de la classe dirigeante à Toronto (des « gentilshommes inquiets »), et la jeunesse « plutôt extrémiste des Canadiens français de Montréal », des « Voltaires-sur-le-tard », « chefs de cette révolte peut-être plus bruyante qu'efficace », souhaitant que son jugement puisse « servir de point de départ pour un dialogue avec le Canadien anglais qui est aussi peu connu du jeune Canadien français que le jeune Canadien français l'est du jeune Canadien anglais. Un tel échange entre les Canadiens anglais qui se mettent à étudier leur passé pour valoriser leur avenir, et les Canadiens français qui rejettent leur passé pour mettre la main sur leur avenir, est essentiel. Dans vingt ans, il sera trop tard ».

¹⁰⁰ *La tête du roi*, acte 4, scène 3, p. 143.

occasion de nous revenir¹⁰¹ ».

¹⁰¹ *Ibid.*, acte 4, scène 5, p. 152.

Chapitre 4. L'irlandicité canadienne-anglaise : Peter Dwyer et *Le salut de l'Irlande*

Le roman *Le salut de l'Irlande*, qui paraît aux Éditions du Jour le 10 décembre 1970, est dédié « À Monsieur Peter Dwyer ». Le feuilleton dont ce roman constitue la réécriture, et que Ferron avait fait publier dans *l'Information médicale et paramédicale* entre le 15 février 1966 et le 4 avril 1967 sous la rubrique « *Le Salut de l'Irlande*¹ », n'avait pourtant pas de dédicace. Comment interpréter cette décision de dédier à un Canadien anglais un livre publié en plein milieu de la crise d'octobre et qui, de l'aveu de son auteur, « a un petit fumet séditieux² »? Pour comprendre la signification de cet élément paratextuel du roman, il faut tenir compte de certaines données biographiques du dédicataire et de ses rapports — réels et imaginaires — avec l'auteur, ainsi que des circonstances sociopolitiques et personnelles entourant le remodelage de la chronique. Une analyse de ces facteurs dans le cadre des différences entre les deux versions du texte et des références au dédicataire dans d'autres écrits et dans la correspondance privée de Ferron permet de faire émerger cette dédicace comme un principe important de lisibilité du roman.

Le feuilleton

La procédure de fabrication d'un livre à partir de textes déjà publiés est récurrente chez Ferron, qui l'explique ainsi dans une lettre à Julien Bigras: « Vous me parlez du *Pas de Gamelin*. Il ne faut pas trop se fier au journal. Le journal m'a toujours

¹ Vingt-huit tranches paraissent pendant cette période (à chaque quinzaine), avec des sous-titres annonçant le contenu.

² Lettre inédite du 10 novembre 1970 de Jacques Ferron à Jean Marcel.

servi à brouillonner. Ensuite, je reprends³ ». Signalons cependant que dans le cas du *Salut*, l'auteur avait abandonné de façon explicite la première version avant qu'elle ne soit achevée. Le dernier fragment du feuilleton, marqué « *fin* » mais intitulé « Bilan provisoire », n'en dénoue pas l'intrigue. En guise de fin l'auteur expose, dans un écrit de nature métatextuelle, le « dessein » de son « roman » et les raisons pour lesquelles il renonce, pour le moment, à le mener à terme :

J'avais eu le dessein d'un roman alerte, troussé en quelques chapitres, où l'on aurait vu Conney Haffigan, cadet d'un agent de l'honorable John Sullivan, devenir patriote québécois, effelquois, partipriste et riniste, nonobstant ses cinq frères dans les différentes polices du pays. Il le serait devenu sur l'ordre de son père, après que celui-ci aurait assisté, en mai 1963, le jour du bombardement de Westmount, à la projection d'un film sur la sculpture de Françoise Sullivan, ex-signataire de Refus Global, ex-danseuse et surtout fille de l'honorable John. À cette séance le consul américain ne peut se rendre, empêché par l'embouteillage. CDA Haffigan, devant cette manifestation de force réussie grâce à la singulière faiblesse d'une grande ville comme Montréal qu'un rien peut paralyser, ressent alors profondément son ambivalence irlandaise, et, déjà fort de cinq fils policemen, se rebalance par une dychotomie de bon aloi et propre à contenter la part féniennne de son âme en annonçant à son cadet qu'il sauvera l'Irlande.

— Comment, father?

— En devenant effelquois, Conney.

Ce dessein allait, me semble-t-il, dans le sens de ma revendication québécoisante qui consistera à la fin à proclamer tout simplement que notre pays, tel que défini par ses frontières, c'est le monde entier. Nous étions déjà la France et l'Amérique amérindienne. Et voilà, grâce au petit Conney Haffigan, nous devenions l'Irlande. Il ne me restait plus, par un impérialisme décent, [qu'] à annexer l'Écosse, puis l'Angleterre.

Cependant, l'auteur avoue son échec :

Hélas! Je n'en ai pas fini avec l'Irlande. Je dois même avouer que mon roman n'a pas rencontré mon dessein, qu'après plus d'un an de feuilleton, je ne fais que commencer [...]. Des personnages imprévus se sont présentés [...]. Et chacun sait qu'en zizaguant on ne va pas droit au but. [...]. Dans cette conjoncture romanesque je n'arriverai pas à la fameuse projection de films de mai 1963, à

³ Lettre du 28 novembre 1981, publiée dans Jacques Ferron, *Le désarroi. Correspondance* [avec Julien Bigras], Montréal, VLB Éditeur, 1988, p. 82.

l'École des Beaux-Arts, avant 1970. Et j'aurai depuis longtemps commencé de recevoir des lettres d'injures des lecteurs de l'Information Médicale. C'est pourquoi je mets fin à ma chronique abusive dès aujourd'hui, quitte à la continuer plus discrètement pour deux raisons, la première, qu'il me la faut dédier au Docteur Leblond, la deuxième, c'est que je n'en démords pas : le Québec a le devoir de sauver l'Irlande⁴.

En dépit de cette phrase finale, il semblerait que Ferron n'avait pas l'intention de continuer le texte, du moins d'après ce qu'il écrit à Jean Marcel en 1969:

Je n'ai jamais pensé finir le Salut de l'Irlande. C'était au départ une œuvre future : Linda, devenue Madame Hamilton, n'était pas encore morte tragiquement. Je ne savais pas que mon vieil oncle Émile avait été clerc de John Sullivan, le père de Françoise. Il me reste beaucoup de choses à apprendre : pourquoi les Irlandais cherchent à se faire enterrer la tête au nord? Le journal de Frère Marie-Victorin m'était inconnu. Il paraît dans le « Frère Éducateur »⁵.

Que ce soit les événements d'Octobre qui incitent l'auteur à reprendre sa « chronique abusive » ne laisse alors aucun doute⁶. Dans une lettre du 27 octobre 1970, Ferron écrit à Jean Marcel, qui lui avait fait part des rumeurs à Québec au sujet de l'arrestation du docteur-écrivain :

J'ai été perquisitionné au tout début. Cela m'a sauvé de l'arrestation. Vendredi dernier, les forces de l'ordre sont venues par trois fois à St-Jean-de-Dieu : j'y aurais séquestré le pauvre Cross. Il y a dans toute cette affaire une machination de police dont je possède quelques notions. Cette machination, l'intelligence branch de la gendarmerie royale cherche à la cacher aux autres polices. J'en connais juste assez pour ne pas être interrogé. Si j'en connaissais plus je ne serais que bon à tuer. La semaine dernière j'ai refait le Salut de l'Irlande qui paraîtra au début de décembre⁷.

⁴ « *Le Salut de l'Irlande (fin)*: Bilan provisoire », *IMP*, vol. XIX, n° 10 (4 avril 1967), p. 28-9.

⁵ Lettre inédite à Jean Marcel du 26 février 1969.

⁶ À la lumière des raisons données en 1967 pour l'abandon du texte, l'année de sa réécriture semble ironique. Jean Marcel écrit en décembre 1970 que le premier texte constituait déjà en 1966 « une sorte de préfiguration » des événements d'octobre 1970 (« Post-scriptum pour sauver l'Irlande », *Livres et auteurs québécois*, 1970, p. 15, repris dans *Jacques Ferron malgré lui*, Montréal, Éditions Parti pris, coll. Frères chasseurs, 1978, p. 179).

⁷ Lettre inédite de Jacques Ferron à Jean Marcel datée du 27 octobre 1970.

C'est donc après l'enlèvement le 5 octobre 1970 du diplomate britannique James Cross et celui le 10 octobre du vice-premier ministre du gouvernement du Québec Pierre Laporte par des membres du Front de Libération du Québec, après la proclamation de la loi des mesures de guerre le vendredi 16 octobre et les rafles qui suivirent⁸, après la mort de Pierre Laporte le 17 octobre, mais avant la libération de James Cross le 4 décembre 1970⁹, que Ferron « refait » — en une semaine, selon cette lettre — et sous l'état d'exception, sa « chronique abusive ». Dix-huit jours après la parution du *Salut*, Ferron est appelé à jouer le rôle d'intermédiaire entre la police et les ravisseurs de Laporte, les frères Rose et Francis Simard, qu'il connaît; la reddition et l'emprisonnement de ces derniers le 28 décembre 1970 marquent la fin de la Crise.

Du feuilleton au roman de 1970

Le roman de 1970 diffère de la chronique par la manière dont l'intrigue « interminable » de cette dernière se voit élaguée, réorientée, et propulsée vers une nouvelle fin¹⁰. Comme prévu dans le dernier fragment feuilletonesque, l'auteur intègre à ce récit assumé par le jeune héros Connie¹¹ Haffigan l'incident de la « fameuse projection de films de mai 1963 » — ou, plus précisément, ce que ressent CDA face au bombardement de Westmount — suite à laquelle son père lui annonce que lui, Connie,

⁸ « Au-delà de 500 citoyens seront écroués incommunicado à la suite de ce 'Vendredi Noir' et des jours qui suivront ». Il y aura au-delà de 4600 perquisitions avec saisies et 31 700 perquisitions lors des ratissages des rues. Voir Louis Fournier, *FLQ. Histoire d'un mouvement clandestin*, Montréal, Québec/Amérique 1982, p. 340.

⁹ Dans une lettre inédite du 25 novembre 1970 à Jean Marcel, Ferron écrit avoir lu les dernières épreuves du *Salut*.

¹⁰ Pour une comparaison exhaustive des deux textes voir Jean R. Côté, « Genèse du texte et problèmes de narratologie : le cas du *Salut de l'Irlande* de Jacques Ferron », thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 1991.

¹¹ Dans le roman le prénom du protagoniste devient « Connie », le nombre de ses frères est réduit de cinq (Micke, Pat, Tim, Buck, Jack) à trois (Mike, Tim et Buck), et le nom du major Below devient « Bellow ».

sauvera l'Irlande en devenant « Effelquois ». Mais cet incident n'est pas le point culminant du roman tel que l'avait envisagé Ferron dans la tranche ultime de la chronique, comme le montre bien la façon dont il est incorporé au récit premier du livre, d'abord par prolepse et ensuite par analepse¹². La scène qui dote le roman de 1970 d'une signification nouvelle par rapport au feuilleton est celle, ajoutée, par laquelle il s'achève. Bien que l'auteur ait prévu dans le dernier fragment de faire « redescendre » les frères de Conney, laissés « montés dans le ciel rouge¹³ », rien ne laissait croire que cette redescente serait l'épisode critique et ultime du roman à venir. Ce sens nouveau, préparé tout au long du texte réécrit, est d'ailleurs déjà annoncé par la dédicace à Peter Dwyer.

Comparons la scène finale des deux versions. Celle du feuilleton (dans son fragment pénultième¹⁴) voit Conney, son père et le renard partir dans une « bonne vieille Olds » pour une tournée des cimetières : CDA est à la recherche de « la plus belle croix celtique » pour la tombe de sa femme défunte. Ce fragment continue le récit des événements d'une même nuit qui avait été amorcé dans le vingt-deuxième épisode,

¹² Voici la prolepse : «— Qu'est-ce que l'Irlande? demandai-je à CDA Haffigan. Il ne le savait pas encore lui-même, du moins dans le sens où il avait voulu m'en parler. Les événements allaient l'instruire, en particulier ceux qui surviendront le jour où il [CDA Haffigan] se rendra [...] à la projection d'un film sur Françoise O'Sullivan [...]. Or ce jour sera celui des bombes dans Westmount et, par entraînement politique, il en reviendra beaucoup plus frappé par la portée de la dynamite que par les sculptures de la jeune Françoise » (*Le salut de l'Irlande*, p. 74-5). L'analepse se situe à la page 196 : « Je me rappelai alors qu'après son retour de l'école des Beaux-Arts, impressionné par l'efficacité de quelques petites bombes mises à la poste de Westmount, il m'avait annoncé que je ne suivrais pas mes frères dans les gendarmerie : — Connie, tu seras Effelquois ».

¹³ « Les cinq policemen de la famille Haffigan sont montés dans le ciel rouge; il faudra les en redescendre et Dieu sait qu'ils en auront long à dire alors, surtout l'intègre et naïf Micke, de la Gendarmerie royale » (« *Le Salut de l'Irlande (fin)* : Bilan provisoire », p. 29).

¹⁴ « *Le Salut de l'Irlande — XXVII* : Olds 98, vision panoramique », *IMP*, vol. XIX, n° 9 (21 mars 1967), p. 28-9.

« Trois fois qui en deviennent quatre¹⁵ ». Conney, rentré à l'improviste chez lui (plutôt qu'au Collège où il est pensionnaire) la nuit de ses ébats amoureux hors du commun avec sa petite amie, est surpris de trouver la demeure familiale illuminée comme pour une fête. Son père, veuf depuis quelque temps, a été informé des prouesses sexuelles de son fils par le renard mythique des Haffigan (devenu indicateur), et tient à lui offrir cette étrange fête sans hôtes. Conney croit que CDA, qui apparaît en robe de chambre, une croix dans les mains et d'autres « de tous les modèles » par terre, est tout simplement fou. Son père lui ayant promis d'expliquer cette collection le lendemain, Conney se couche et fait un rêve dans lequel il se voit au milieu d'un pré, avec ses cinq frères, « tous bottés et ceinturés, en uniforme »¹⁶. Le Frère Thadéus les ayant exhortés de monter l'échelle blanche qui leur « permettra d'arriver au ciel », Conney s'y précipite à la suite de ses frères, mais, voyant le Frère Thadéus leur faire signe de redescendre, et se rendant compte qu'il est trop tard pour en avertir ses frères, il en tombe. Conney s'éveille alors pour « une deuxième fois » sous la secousse de son père, qui, le renard dans ses bras, veut qu'il l'accompagne à la recherche d'une croix celtique pour la tombe de « M'man ». À la question de Conney à savoir s'il ne fallait pas monter délivrer ses frères « qui se sont trompés de ciel », CDA répond, « Une autre fois. Allons ouste, lève-toi ». Les derniers mots du récit de Conney décrivent alors leur départ : « Maintenant

¹⁵ « *Le Salut de l'Irlande—XXII* : trois fois qui en deviennent quatre », *IMP*, vol. XIX, n° 4 (3 janvier 1967), p. 19 et 24.

¹⁶ Ce rêve est raconté dans la vingt-sixième tranche, « Le ciel rouge », *IMP*, vol. XIX, n° 8 (7 mars 1967), p. 28-9.

la bonne vieille Olds 98 panoramic se détacha du trottoir, prend la rue et nous filons vers Wotton¹⁷ ».

Dans le roman, le rêve de Connie survient non pendant la nuit de la fête étrange mais pendant celle qui suit les funérailles de sa mère, événement reporté par rapport au feuilleton et qui se trouve dans le dernier chapitre du roman¹⁸. En outre, les six pages qui suivent son réveil (ch. 9, 216-222) sont des ajouts. CDA, portant cette fois « un habit de chasseur » avec, dans les bras, non le renard mais « la crosse à son épaule, les deux canons sur son avant-bras droit, un vieux fusil douze à deux coups », le convoque pour une mission radicalement différente, le salut de l'Irlande. À la suggestion qu'il faudrait délivrer ses frères montés au ciel rouge, CDA répond :

Tais-toi, petit imbécile! Oublierais-tu que je t'ai déclaré Effelquois et qu'il t'incombe désormais de sauver l'Irlande? [...]. Laisse tes frères se débrouiller là où ils sont, au ciel ou en enfer, peu importe. Ne sont-ils pas armés, bottés comme les bourreaux du Christ? Qu'ils y restent et que je n'entende plus parler d'eux!¹⁹

Suivant son père et le renard vers le bosquet de ses amours, l'air de la nuit fut « tout ébranlé » et Connie est entouré d'une odeur d'explosion. À ce moment, un grand canot de rivière (ayant, à bord, Papineau en avant et Rédempteur Fauché, la tête ensanglantée, à l'arrière²⁰) se pose « doucement » près d'eux, suivi de « toute la chasse,

¹⁷ « *Le Salut de l'Irlande — XXVII* : Olds 98, vision panoramique », *IMP*, vol. XIX, n° 9 (21 mars 1967), p. 29.

¹⁸ Les amours avec sa petite amie Doreen et la fête sont racontés au chapitre 8 du *Salut*, p. 189-197. Cette fois, CDA explique sa collection de croix ainsi : « Toutes des croix celtiques qui te serviront, ô mon glorieux fils, à sauver l'Irlande, car c'est par elles que tu vaincras, et par la dynamite » (p. 196).

¹⁹ *Ibid.*, p. 216.

²⁰ Personnage du *Ciel de Québec* s'inspirant d'un simple homme de main impliqué dans un réseau de faillites frauduleuses et d'incendies criminels à Québec dans les années 1960. Ferron transforme « Faucher » en « Fauché ». Voir la note « Rédempteur Faucher » dans Jacques Ferron, *Le ciel du Québec*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1999 [1969], p. 450.

du corps de cavalerie et de la meute²¹ ». Lorsque CDA eut pris sa place dans le canot à l'invitation du grand veneur de la chasse, nul autre que le major Bellow, le renard s'élança dans les airs, suivi aussitôt de la chasse à curre et du grand canot. Connie, laissé seul, le vieux douze de son père dans la main, se rend compte que, orphelin et désormais adulte, « être responsable », il lui incombe de sauver l'Irlande. Sur ces entrefaites un hélicoptère descend et « une meute de militaires, casqués et la mitraille au poing » en sort et l'encercle. Reconnaisant ses trois frères parmi eux, Connie, d'abord soulagé qu'ils aient réussi à s'évader du ciel rouge, leur crie qu'il « n'avai[t] encore rien fait de mal et qu'[il] voulai[t] tout simplement sauver l'Irlande, leur pays comme le [s]ien²² ». La scène s'achève avec la « jubilation » du héros menotté : « Je souris à mes frères, à leur stupide hélicoptère, je souris à mon pays, au-delà de la nuit²³ ».

La fin qui n'en est pas une du feuilleton se trouve ainsi remplacée par une scène qui dénoue une intrigue élaguée et recentrée. La thématique de la lutte pour le salut du pays qui divise des familles et oppose des frères trouve son zénith dans cet épisode ultime où les frères de Connie, mystérieusement au courant de ses activités nocturnes, l'arrêtent. Cette scène traduit l'interprétation de l'auteur de la nouvelle conjoncture politique : selon Ferron, le FLQ de 1970 n'est plus la bande de jeunes gens idéalistes qu'il était en 1966, mais bien une organisation infiltrée par la police qui l'aurait manipulé afin de provoquer une vaste entreprise de « terrorisation » sociale qui

²¹ *Le salut de l'Irlande*, p. 218.

²² *Ibid.*, p. 221.

²³ *Ibid.*, p. 222.

discréditerait le mouvement indépendantiste²⁴. Cette interprétation est confirmée par un échange épistolaire avec Jean Marcel. Ce dernier ayant suggéré un « raccord » avec *La nuit* par l'ajout de quelques lignes précisant que ce fut Connie que François Ménard avait aperçu sur son chemin de retour, Ferron répond :

Francis Simard, déjà impatient, est passé ensuite à l'action directe. Les frères Rose en avaient fait leur parti depuis longtemps. Tous trois sont fils du peuple, gens de la première génération. (Je ne connais pas Lortie.) Il se peut que ce soit les pauvres gens de la Nuit, ceux qui barbouillaient les STOP. En 70, ils étaient rendus pas mal plus loin et les hélicoptères ne sont pas descendus du ciel pour leur enlever leur peinture. Je ne crois pas que votre raccord soit possible. Vous êtes trop absolu, cher Jean Marcel. Vous ne tenez guère compte des circonstances.

Le FLQ de 1970 est bien différent. La police politique y a mis la main pour en faire une entreprise de terrorisation et un moyen de « manipulation fasciste ». La bande à Rose jouissait de la protection de la police. Même Rémi-Paul avait pris parti pour la « Maison du pêcheur ». Et à l'intérieur de la bande il y avait un nommé Maltais, soi-disant Micmac, dit « L'Indien » qui à mon opinion était à l'emploi de la police.

Mon livre a un petit fumet séditieux. Si je fais le raccord, il le perd un peu et je bénéficie de la prescription. Je n'y tiens pas. À mon opinion il faut passer à l'attaque et réparer les dégâts [*sic*] de la terrorisation de Trudeau-Tête-de-Mort. Je ne crains pas un procès, mais je doute qu'on me le fasse : je sais assez de choses pour qu'on m'ignore et pas assez pour qu'on me trucidé²⁵.

La dédicace du roman de 1970

Quant au rôle de la dédicace dans le livre de 1970, notons d'abord que l'auteur, dans le dernier fragment du feuilleton, envisageait de dédier son roman futur au docteur Wilfrid Leblond, sans doute parce que ce médecin aux ascendants irlandais avait fait

²⁴ Pour une discussion de la perspective de Ferron sur la crise d'octobre voir Pádraig Ó Gormaille, « La représentation de la crise d'Octobre chez Jacques Ferron » dans Brigitte Faivre-Duboz et Patrick Poirier, dir., *Jacques Ferron : le palimpseste infini*, Montréal, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n^{os} 8-9, 2002, p. 68-82, et « The events of October, 1970. Jacques Ferron's perspective », Paper VI of The Research Seminar of the Department of French in conjunction with the Centre for the Study of Human Settlement & Historic Change, National University of Ireland, Galway, le 13 novembre 2003, http://www.nuigalway.ie/french/documents/Seminar_POG.pdf.

²⁵ Lettre inédite de Jacques Ferron à Jean Marcel du 10 novembre 1970.

paraître un article dans l'*IMP* critiquant la devise « Castle for Ever » attribuée à CDA Haffigan²⁶. Pourquoi le remplacer par Peter Dwyer? Les origines irlandaises que partagent les deux hommes ne sauraient expliquer le changement. Les raisons de la dédicace deviennent plus claires, cependant, à la lumière de certaines données biographiques de Dwyer et des allusions faites à ce dernier (ou à son patronyme) dans d'autres écrits de Ferron. Une analyse de ces facteurs permet de constater que la dédicace fait partie intégrale du projet littéraire du roman de 1970, mais d'une autre manière que celle qui a été suggérée jusqu'à maintenant.

Dans son article « La représentation de la crise d'Octobre chez Jacques Ferron », Pádraig Ó Gormaille explique le choix ainsi : « Dédié à Peter Dwyer, ancien espion britannique que Ferron estimait être toujours à la solde de la GRC, *Le salut de l'Irlande* s'ouvre sous le signe de l'espionnage²⁷ ». Dans un article ultérieur le même critique ajoute, « Tous les frères de cet homme [Dwyer], qu'on croyait un ancien nationaliste irlandais, auraient été dans l'armée, tout comme ceux de Connie Haffigan²⁸ ». Je n'ai pu cependant trouver aucun fondement à la suggestion que Dwyer fût un nationaliste irlandais — ou que l'on croyait qu'il le fût — ni à celle qu'il aurait eu des frères qui auraient été dans l'armée. Ce serait plutôt le manque d'un sentiment envers le nationalisme irlandais qui serait, entre autres, signalé par la dédicace. En outre, comme

²⁶ Le slogan constitue le titre du premier épisode du feuilleton. Dans son article (reproduit sur le site web consacré à Jacques Ferron, http://www.ecrivain.net/ferron/salut_irlande/Notes/Leblond_Castle.htm) Leblond soutient qu'un Irlandais ne nommerait jamais sa demeure un 'castle', mot qui, symbolisant le pouvoir opprimant de l'Anglais, est aussi « odieux » pour un Irlandais que l'est le mot 'Bastille' pour un Français.

²⁷ Pádraig Ó Gormaille, « La représentation de la crise d'Octobre chez Jacques Ferron », *Jacques Ferron : le palimpseste infini*, p. 72.

²⁸ Pádraig Ó Gormaille, « The events of October, 1970. Jacques Ferron's perspective », p. 3. Je traduis. Aucune source n'est donnée pour ces affirmations.

on le verra, la présumée immigration au Québec de la famille irlandaise de Dwyer, dans l’imaginaire de Ferron, le charge de toute une problématique historique qui, conjuguée avec son passé d’espion britannique et son emploi au Conseil des arts du Canada en 1970, fait de lui le représentant de l’ennemi lors de la crise d’octobre.

Qui fut Peter Dwyer? D’après la biographie et la nécrologie, documents publiés en communiqués de presse par le Conseil des Arts du Canada à l’occasion de sa nomination au Conseil (avril 1958) et à celle de son décès (le 31 décembre 1972), la famille de ce dernier, de descendance irlandaise, était établie en Angleterre depuis au moins le XIX^e siècle. Peter Dwyer est né à Londres le 17 juin 1914 dans une famille très impliquée dans les domaines de la musique et du théâtre : son grand-père fut chanteur d’opéra et chef d’orchestre et sa grand-mère membre de la compagnie de la Royal Opera House, Covent Garden. Dwyer fait ses études à l’Université d’Oxford et à Paris, où il apprend le français. Étudiant en lettres, il est rédacteur en chef du journal étudiant et écrit une pièce de théâtre. En 1939 Dwyer devient membre du Foreign Service britannique et effectue des missions en France, en Amérique latine et aux États-Unis pendant la Deuxième Guerre mondiale. Ces services rendus à la Grande-Bretagne dès le début de la guerre tendent donc à démentir l’allégation que Dwyer aurait été un nationaliste irlandais. Naïm Kattan, qui travaillait pour Dwyer au Conseil des arts du Canada à partir de 1967 et en fut un très bon ami, affirme d’ailleurs que Dwyer était un patriote britannique²⁹.

²⁹ Rappelons à ce sujet la neutralité de l’Irlande pendant la Deuxième Guerre mondiale. Kattan, qui fut souvent invité chez les Dwyer, affirme n’avoir jamais entendu parler des frères de Dwyer. Entretien avec Naïm Kattan du 7 mai 2007.

Après la guerre Dwyer décide de quitter le service secret britannique pour des raisons familiales³⁰ et d'immigrer au Canada, pays dont il devient citoyen en 1955. Employé d'abord au Conseil national de recherches Canada et ensuite au Bureau du Conseil privé, Dwyer entre en fonction au Conseil des arts du Canada à titre de conseiller artistique le 1^{er} avril 1958. Directeur associé du Conseil de 1965 à 1969 et membre du comité consultatif pour les arts d'interprétation de la corporation canadienne de l'Exposition universelle de 1967, Dwyer devient ensuite le directeur du Conseil des arts pendant la période 1969-71³¹. Dans un article intitulé « Arts lose lifelong champion » qui paraît dans *Quill and Quire* au moment du décès de Dwyer, Kildare Dobbs écrit que ce dernier, qui avait une connaissance et une appréciation sans pareil pour les pièces de Shakespeare (qu'il semblait connaître par cœur), montrait en même temps un vif intérêt pour tous les écrivains, artistes et musiciens en émergence³². Les collègues au Conseil de cet homme très discret doivent attendre la publication, en 1968, du livre *My Silent War* de l'agent double Kim Philby, pour apprendre l'existence de son passé exotique au service des renseignements britanniques. Dans ce livre Philby, qui remplaça Dwyer dans le bureau britannique à Washington, D.C., révèle que c'est Dwyer qui a su identifier Klaus Emil Fuchs comme la source des informations données à l'URSS pendant la guerre sur les recherches nucléaires du « Manhattan Projet » à Los

³⁰ *Ibid.*

³¹ Laurent Mailhot et Benoît Melançon, *Le Conseil des arts du Canada 1957-1982*, Montréal, Leméac, 1982, p. 39.

³² Au sujet de la vie de Dwyer, voir aussi l'article que signe Robert Fulford, « The Canada Council at Twenty Five » dans le numéro de *Saturday Night* du mois de mars 1982, p. 34-45.

Alamos³³. Au moment de la refacture du « *Salut* » en octobre 1970, le passé de Dwyer comme « espion » notoire de Sa Majesté britannique était donc connu du grand public.

Quant aux rapports « réels » entre Ferron et Dwyer, ils ne suffisent pas pour expliquer la dédicace. Selon l'historiette « Les chiens du général³⁴ », texte sur lequel je reviendrai plus loin, les deux hommes se seraient rencontrés et se seraient parlés une seule fois, lors de la cérémonie de remise des prix du Gouverneur général en 1963.

Quand *Le salut* paraît, Dwyer, étonné et mystifié par la dédicace, demande à Naïm Kattan (qui connaît Ferron) de lire le roman afin de la lui expliquer, s'il le pouvait. Après sa lecture, Kattan lui avoue qu'il ne comprend pas plus que lui; pour Kattan, il s'agirait tout simplement d'une de ces plaisanteries pour lesquelles Ferron est renommé³⁵. D'autres références faites par Ferron à Dwyer ou à Peter Dwyer³⁶ révèlent cependant des aspects du dédicataire qui, ayant enclenché l'imaginaire ferronien, non seulement expliquent la dédicace mais en font une clef pour la lecture du roman.

La première référence à « Peter Dwyer » se trouve dans une lettre inédite à Jean Marcel du 2 novembre 1970. Après avoir lu le manuscrit du *Salut*, Marcel suggère non seulement que l'auteur fasse le raccord avec *La nuit* mais aussi que le livre soit dédié à

³³ Article du *Edmonton Journal* du 2 janvier 1973 intitulé « Famed spy-catcher Peter Dwyer dies ».

³⁴ Jacques Ferron, « Les chiens du général », *IMP*, vol. XXV, n° 21 (18 septembre 1973), p. 29, repris dans *Escarmouches. La longue passe*, Montréal, Leméac, 1975, t. 2, p. 195-198.

³⁵ Entretien avec Naïm Kattan du 7 mai 2007.

³⁶ L'index onomastique du site web consacré à Jacques Ferron donne cinq références dans l'œuvre pour le nom « Dwyer » et onze pour le nom « Peter Dwyer », dont six dans sa correspondance privée. Il faudrait y ajouter celle du rabat de la page de couverture du *Ciel de Québec* (1969): « [...] Avec *Le ciel de Québec* finit la série des galettes et commence celle des briques. Suivront *Passion et mort de Rédempteur Fauché*, avec Claude Wagner en roi Hérode, et *Le salut de l'Irlande*, avec Peter Dwyer [*sic*] dans le personnage de Michael O'Horse. Ce qui caractérise la carrière de Jacques Ferron, c'est la modestie, comme l'a déjà noté Naïm Kattan » (« Notice » de Pierre Cantin dans *Le ciel de Québec*, Outremont, Lanctôt éditeur, 1999, p. 440). Comme le note Cantin, Kattan nie avoir déjà parlé de la « modestie » de Ferron.

Claude Ryan³⁷. Répondant « Je ne sais trop comment faire le raccord avec l'Effelquois de La Nuit », Ferron ajoute, en postscriptum, « Le livre est dédié à Peter Dwyer³⁸ ». À la question subséquente de Marcel sur l'identité du dédicataire, Ferron répond : « Peter Dwyer est l'éminence grise du Conseil des Arts et, espion notoire de Sa Majesté, il travaille sans doute encore pour l'Intelligence branch de la gendarmerie royale. De plus, il descend des Dwyer de Saint-Malachie³⁹ ». D'après cette réponse, quatre facteurs auraient motivé la dédicace : le rôle de Peter Dwyer au Conseil des arts du Canada, son passé comme espion britannique, son présumé service comme espion pour la GRC en 1970, et son appartenance à une famille irlandaise établie au Québec⁴⁰.

Mes recherches montrent que Ferron s'est trompé sur ce dernier point, que nous appellerons l'« irlandicité québécoise » de Dwyer. Il est cependant un élément de la plus haute importance pour l'imaginaire ferronien, comme en témoignent non seulement les deux versions du *Salut*, mais aussi le grand nombre de références aux Irlandais établis au Québec ailleurs dans son œuvre, notamment dans *Le ciel de Québec*⁴¹. Nous considérerons d'abord une de ces autres références afin d'approfondir la signification de

³⁷ Lettre inédite (non-datée) de Jean Marcel à Jacques Ferron. En outre, Jean Marcel prie Ferron de lui confier la tâche de corriger les épreuves du roman.

³⁸ Lettre inédite de Jacques Ferron à Jean Marcel du 2 novembre 1970.

³⁹ Lettre inédite de Jacques Ferron à Jean Marcel du 10 novembre 1970.

⁴⁰ Le dernier élément ressort également d'un entretien entre Ferron et Pierre L'Hérault. Remarquant qu'il lui faut chercher des détails caractéristiques et des choses assez curieuses, Ferron donne l'exemple d'un récit de naufrage qu'il a lu dans lequel un Irlandais à bord supplie son entourage de l'enterrer la tête au nord. Ayant appris que le responsable du meurtre de la personne dont il s'est inspiré pour son personnage Rédempteur Fauché enterrait toujours ses victimes la tête au nord, Ferron raconte : « Quand je suis allé à Ottawa chercher mon Prix du Gouverneur général, j'avais demandé à Peter Dwyer — les Dwyer sont des Irlandais du Québec — ce que ça pouvait signifier d'être enterré la tête au nord. Je n'ai pas eu de réponse, mais je pense que ça veut dire qu'on meurt dans la bonne direction, en pensant à Dieu » (Jacques Ferron et Pierre L'Hérault, *Par la porte d'en arrière. Entretiens*, Outremont, Lanctôt éditeur, 1997, p. 246-7).

⁴¹ Ce roman foisonne de personnages d'origine irlandaise et de remarques au sujet du rôle des Irlandais au Québec. Au chapitre XXXI mention est faite d'un chemin « tracé par le voyer Joseph Dwyer » dans la concession de Ballyporreen, ouverte par les Irlandais (*Le ciel de Québec*, p. 360).

cet élément commun aux deux *Salut*, pour aborder ensuite les trois autres facteurs mentionnés dans la lettre à Jean Marcel.

L'irlandicité québécoise de Dwyer

Dans l'historiette « L'embrouillamini ethnique⁴² », le patronyme « Dwyer » apparaît dans le contexte fictif d'une discussion sur l'immigration au Québec. Ce texte, qui constitue une amplification et une amalgamation de deux scènes du *Ciel de Québec*, prend la forme d'une conversation entre Mgr Camille Roy et Dugald Scot, évêque anglican de Québec⁴³. Citant d'un carnet quarante patronymes, dont « Duyer », qu'il a trouvés inscrits en anglais sur les pierres tombales au cimetière de Sainte-Catherine (appelée non plus « de-Fossambault » mais « de-Portneuf »), Mgr Camille explique ensuite à l'évêque anglican sa curiosité pour cette paroisse, la plus ancienne des Laurentides, dont les pionniers (de même que pour plusieurs autres) furent des Irlandais :

En 1839, dans toutes ces paroisses, il n'y avait encore que des Irlandais. Mais les Canadiens ne tardèrent pas à monter [...]. Dès 1851, la langue anglaise n'est plus majoritaire qu'à Sainte-Catherine. Le français apparaît sur les pierres tombales; David Garneau, époux de Jane Goodwin [...]. C'est en français que sont inscrits les noms de Joseph Genesse et de J.D. Guilmet, ce dernier appelé à avoir une descendance de Guillemette. Aujourd'hui il n'y a plus guère à Sainte-Catherine-de-Portneuf que des Rochette, des Drolet, des Hamel, des Cantin, des Beaumont. Des pionniers, plus de traces que dans le cimetière. Après avoir initié les Canadiens aux paroisses des Laurentides, les Irlandais les avaient entraînés à leur suite en Nouvelle-Angleterre. Nous leur devons beaucoup; c'est par eux que nous avons pu passer d'un régime à l'autre et non seulement nous adapter à votre domination mais encore en tirer profit⁴⁴.

⁴² *IMP*, vol. XXII, n°11 (21 avril 1970), p. 45, reprise dans *Escarmouches* t. 2, p. 124-30.

⁴³ Voir les conversations qu'entretient Mgr Camille avec Dugald Scot (*Le ciel de Québec*, ch. XVIII, p. 169-172) et avec le fils de ce dernier, Frank-Anacharcis Scot (chapitre XXVIII, p. 329-330).

⁴⁴ « L'embrouillamini ethnique », p. 127-128.

Trouvant que Mgr Camille « avait de l'Irlandais une notion imprécise », l'évêque anglican dit avoir hanté, lui aussi, les cimetières et d'y avoir trouvé des MacDonald « sûrement damnés » car ils se sont laissés enterrer sous le nom « irlandaisé » de « McDonald ». Il en déduit « que tout émigrant de Grande-Bretagne, qu'il fut irlandais, anglais, écossais ou gallois, devait passer, avant d'accéder à votre ciel français et catholique, par le purgatoire irlandais ». Mgr Camille concède le point, citant un rapport publié à Toronto en 1858 affirmant que « les Irlandais tiennent encore à Sainte-Catherine : ils ont deux écoles et les Canadiens n'en ont aucune. Par contre, à Saint-Raymond, ils en ont trois, toutes bien tenues, alors que les Irlandais protestants en ont autant, mais dans un état déclaré lamentable », puis ajoutant « Il est bien possible que parmi de tels Irlandais il y ait eu quelques Écossais. » Citant pour sa part lord Shelburne⁴⁵, et disant avoir « l'impression que cette racaille pionnière se souciait assez peu de ses origines, qu'elle fût du pays de Galles, d'Écosse, d'Irlande ou d'Angleterre », le bishop demande au Mgr Camille: « — Ne s'est-elle pas empressée de tout oublier du passé à l'exemple de vos premiers colons?⁴⁶ ».

Le choix d'interlocuteurs de dénomination religieuse et de groupe ethnique différents permet d'exposer non seulement la complexité des rapports au Québec entre Anglais, Irlandais, Écossais et Canadiens français résultant des différences de langue et de confession mais aussi de montrer les perspectives différentes des représentants de l'Église catholique de langue française et de l'Église anglicane sur ces groupes et sur

⁴⁵ « En 1766, Lord Shelburne écrit des émigrants que la plupart sont venus à la suite de l'armée, soldats licenciés, palefreniers, aventuriers, gens de peu d'éducation : 'Je déclare qu'ils constituent en général la plus immorale collection d'individus que j'aie jamais connue.' » (*ibid.*, p. 129).

⁴⁶ *Ibid.*

l'évolution de la société canadienne-française depuis la Conquête. Les deux reconnaissent le rôle primordial des Irlandais au Québec et distinguent entre les Irlandais protestants et catholiques. Du point de vue du prélat québécois et catholique, bien que les immigrants irlandais catholiques aient aidé les Canadiens français à résister à la « domination » britannique et anglophone en renforçant le pouvoir de l'Église catholique et en s'intégrant par le mariage à la société canadienne-française, ces mêmes immigrants ont eu un effet nocif en entraînant les Canadiens en Nouvelle-Angleterre⁴⁷. L'évêque anglican quelque peu élitiste, qui se considère l'héritier de la civilisation britannique, voit d'un mauvais œil l'assimilation des immigrants à la société francophone et catholique et déplore la « refrancisation » de la ville de Québec conquise si chèrement par Wolfe⁴⁸.

Les deux versions du *Salut*, à leur tour, donnent une représentation des différentes facettes du dilemme identitaire de l'immigrant irlandais au Québec, cette fois du point de vue d'un narrateur qui, descendant de ces derniers du côté paternel mais Québécois du côté maternel, a sa propre problématique. CDA Haffigan, de la première génération des immigrés irlandais née au Québec, quoique intégré jusqu'à un certain point à la société québécoise par son mariage avec une Canadienne française et par sa religion, n'en ressent pas moins ce que l'auteur de la chronique appelle son

⁴⁷ *Ibid.*, p. 127.

⁴⁸ Les deux hommes s'accordent pour attribuer la refrancisation de Québec et des alentours « au creusage du lac Saint-Pierre qui fera de Montréal le port de tête de l'estuaire du Saint-Laurent », « juste au moment où la ville était en train de devenir anglaise. En 1861, avec ses 13 000 Irlandais, ses 10 000 Anglo-Écossais, elle l'était à 40% ». Dugald Scot dit « avec emphase : Montcalm a déclaré : 'Je meurs content car je ne verrai pas entrer les Anglais à Québec', et moi je déclare à mon tour : 'Je ne tiens pas du tout à mourir, car je les ai vus sortir!' » (*ibid.*, p. 130).

« ambivalence irlandaise⁴⁹ ». Fils de pauvres immigrants irlandais, CDA est fier de pouvoir se porter acquéreur de la maison des Clough, de riches Anglo-Irlandais⁵⁰ censés être arrivés au Québec dans le même bateau que ses parents, de pauvres immigrés catholiques qui fuyaient la Grande Famine. Le fait que l’auteur tient à ces deux détails — qui nuisent d’ailleurs à la vraisemblance de l’histoire — montre l’importance de l’Histoire pour le projet romanesque⁵¹. Par là est signalée une première division, une première ambivalence des Irlandais au Québec, le clivage entre l’élite anglo-irlandaise protestante et les pauvres immigrés catholiques. Le retour au milieu du XIX^e siècle sert aussi à évoquer la ressemblance entre ces derniers, qui fuient un pays aux prises avec un désastre naturel aggravé par l’indifférence de l’occupant britannique, et les Canadiens français, qui souffrent eux aussi sous un régime d’union imposé par la Grande-Bretagne, le Canada-Uni (1841-1867). Cette immigration pauvre évoque l’image d’une Irlande malheureuse, symbole d’un peuple catholique indigène, réprimé par le colonisateur anglican, pays avec lequel le Québec sympathise et s’identifie.

⁴⁹ « *Le Salut de l’Irlande (fin)* : bilan provisoire », p. 29.

⁵⁰ J’utilise le terme « anglo-irlandais » ici dans un sens large qui inclut les Irlandais aux origines écossaises. Le nom de ce personnage suggère que sa famille, d’origine écossaise, serait parmi celles qui se sont installées en Ulster au XVII^e siècle. Il y a un village du nom de « Clough » en Irlande du Nord. Plus de la moitié des immigrants irlandais au Canada étaient protestants, mais deux-tiers de ceux venus au Québec étaient catholiques. Voir Cecil J. Houston et William J. Smyth, *Irish Emigration and Canadian Settlement: Patterns, Links, and Letters*, Toronto and Buffalo, University of Toronto Press, 1990, p. 339 et 228.

⁵¹ Sir Gordon Clough est censé être venu au Québec pour bâtir le pont Victoria (*Le salut*, p. 60). Ce pont ayant été construit entre 1854 et 1859, il serait arrivé forcément avant 1854. La période de la Famine s’étend de 1845 à 1851. Les parents de CDA seraient donc nés avant 1850; si sa mère avait 4 ans en 1851, elle en aurait eu 50 en 1897. À supposer que CDA naît en 1887 (quand elle a 40 ans), il en aurait eu 48 à la naissance de son fils aîné (en 1935), 60 à celle de Connie (1947) et 75 au début du récit premier (1962).

Si, pour CDA — après sa « fulguration⁵² », du moins —, l’Irlande et le Québec se ressemblent dans leur « humiliation », le roman met en évidence des différences entre les deux pays et entre la situation de l’Irlandais immigré au Québec et celle du Québécois. Les Irlandais, colonisés depuis des siècles, ont réussi à garder leur foi catholique mais non pas leur langue. De ce point de vue, l’Irlande représente l’exemple à ne pas suivre pour le Québec, la voie à l’assimilation par la langue et par la chasse à l’argent et au pouvoir. C’est précisément le fait que le Québec fasse partie de l’Amérique du Nord britannique qui permet l’immigration irlandaise au XIX^e siècle. L’immigrant catholique, arrivé dans un pays britannique mais que les Québécois considèrent le leur, se voit alors obligés à choisir entre l’assimilation à la société de la minorité dominante qui parle sa langue mais qui est britannique et protestante, ou à celle de la majorité dominée, catholique et francophone. Les Canadiens français, quant à eux, perçoivent des menaces de la part de ces immigrants. Menace à la langue française, s’ils s’intègrent à la société anglophone, doublée d’une menace à l’Église et aux institutions ecclésiastiques québécoises s’ils insistent pour fonder leurs propres églises, écoles et hôpitaux catholiques de langue anglaise. De plus, ces immigrants irlandais pauvres vont concurrencer les ouvriers canadiens-français sur le marché du travail.

Cette histoire irlandaise, l’histoire d’un peuple colonisé qui a réussi à garder sa religion et sa fierté mais qui a perdu sa langue, celle d’un peuple obligé de quitter son

⁵² « Avant cette fulguration qui désormais lui travaillera les méninges et lui en fera voir de toutes les couleurs, fulguration à laquelle il n’échappera qu’enlevé vers le ciel, CDA Haffigan n’avait que les pensées de son emploi, c’est-à-dire qu’il n’avait pas pensé du tout. L’Irlande n’était alors pour lui qu’une sorte d’humeur, un bain intérieur où il faisait bon d’entretenir un crocodile, les grands saints indispensables tels saint Patrick, saint Brendan, saint Malachie, et l’honorable John O’Sullivan en qui il avait eu déjà une foi absolue. Aussi devint-il fort malheureux quand il cessa de l’avoir [...] » (*Le salut*, p. 81).

pays et de compromettre son identité dans un pays d'accueil, régi lui aussi par le même « colonisateur », hante CDA dans les deux versions du texte. Le narrateur/héros, fils de cet « Irlandais » et d'une mère canadienne-française, est capable de passer d'une langue à l'autre et d'une société à l'autre grâce à son double héritage. Le roman montre cependant qu'en raison de l'incompatibilité fondamentale entre les aspirations des sociétés anglophone et francophone, Connie doit choisir l'une ou l'autre — tout comme le Frank de *La nuit*, on le verra.

Élève d'abord au « Catholic High School » comme l'avaient été ses frères, Connie sera envoyé par son père (pensant par là plaire au député libéral) au Collège des frères des Écoles Chrétiennes, où le frère Thadéus l'initie à l'idée du pays du Québec. Bien que la version de 1966-7 eût prévu l'initiation de Conney au monde politique des adultes, elle n'y parvient pas : la scène où le père lui confiera la mission de sauver l'Irlande en devenant Efflequois s'y voit continuellement différée jusqu'à ce que l'auteur y renonce. La scène finale du roman, par contre, montre l'acceptation par Connie, après la mort de CDA, de cette mission paternelle vengeresse, signalant ainsi sa prise de position et sa continuation de ce qu'il voit comme une lutte héréditaire⁵³.

Peter Dwyer, « éminence grise du Conseil des arts du Canada », et « espion »

Un texte qui paraît dans *Le Magazine MacLean* au mois de décembre 1970, et qui est donc contemporain du *Salut*, éclaire la signification du premier et du deuxième

⁵³ Le narrateur relate qu'après la disparition du grand canot, il se retrouva « seul au milieu de la nuit » : « M'man tombée dans le trou définitif, CDA emporté dans le ciel, Doreen désormais absente du bosquet, j'étais devenu ce qu'on appelle un adulte, un être responsable et de qui, de quoi responsable? Du salut de l'Irlande » (*ibid.*, p. 219-220). Les militaires (dont ses frères) étant ensuite arrivés et l'ayant encerclé, Connie poursuit : « Je criai à mes trois frères que je n'avais encore rien fait de mal et que je voulais tout simplement sauver l'Irlande, leur pays comme le mien. J'étais Efflequois, bien sûr : comment aurais-je pu sauver l'Irlande autrement? » (*ibid.*, p. 221).

aspect de Dwyer décrits par Ferron dans sa lettre à Jean Marcel. Dans « Les Belles-lettres putassières », Ferron condamne les auteurs qui « vendent » leur âme en acceptant des bourses du Conseil des Arts. Le fait qu'il reste quand même des âmes « libres bien malgré elles », écrit Ferron, serait attribuable au peu d'argent dont dispose le Conseil, ajoutant que « toute l'astuce de Peter Dwyer, ex-espion de Sa Majesté, ne comble pas le déficit⁵⁴ ». Selon cette référence, le fait de subventionner les arts au Québec serait devenu un outil dans la guerre menée par le fédéral contre l'indépendance du pays. Le poste de Dwyer au Conseil des Arts serait donc une continuation de son ancien travail d'espion britannique, son astuce s'employant maintenant à l'achat, au moyen des bourses du Conseil, des artistes québécois.

Par conséquent, la dédicace à Dwyer d'une œuvre d'art dont l'intrigue dépeint le processus par lequel un Irlando-Québécois devient « Effelquois » apparaît comme provocatrice : elle semble signaler, entre autres, que l'activité politique de Dwyer au Conseil est connue et qu'elle ne réussit pas; du moins il y a un auteur qui a su résister à l'appel de l'or. Il serait permis aussi d'y lire un reproche à cet Irlando-Québécois qu'est pour Ferron son dédicataire, qui, à la différence de CDA et de Connie, a choisi de servir les intérêts fédéraux au lieu de ceux du Québec.

La référence la plus détaillée à Peter Dwyer dans les écrits ferroniens est néanmoins celle de l'historiette « Les chiens du général⁵⁵ », qui paraît neuf mois après la mort de Dwyer, survenue le 31 décembre 1972. Ce texte, dont le début rappelle une

⁵⁴ *IMP*, vol. X, n° 12 (décembre 1970), p. 50, repris dans *Escarmouches*, t. 2, p. 147-151.

⁵⁵ *IMP*, vol. XXV, n° 21 (18 septembre 1973), p. 29, repris dans *Escarmouches*, t. 2, p. 195-198.

notice nécrologique⁵⁶, est une sorte d'hommage au défunt: Ferron y brosse un portrait admiratif non dénué d'ironie d'un homme qui, « indicateur », « agent secret », savait plaire aux dames. On y trouve exprimés, en plus des trois premiers facteurs identifiés dans la lettre à Jean Marcel, une motivation plus proprement littéraire pour la dédicace : la fascination qu'avait Dwyer pour *Hamlet*. « Peter Dwyer relisait *Hamlet* chaque année. Il s'y complaisait parce qu'on n'a guère, dans le répertoire occidental, plus haute et belle tragédie, et aussi, je croirais, parce que cette œuvre, malgré toute l'habitude qu'il en avait, ne cessait pas de l'intriguer, voire de l'inquiéter. » Racontant ensuite qu'il a connu « monsieur Dwyer en 1963 », lorsqu'il était allé « chercher un des prix du Gouverneur Général », Ferron décrit cette rencontre en détail : « Après avoir fait le tour des dames [...] [Dwyer] vint me trouver et me demanda tout de go ce que je pensais d'*Hamlet*. Je l'avais lu comme tout le monde et n'en pensais pas plus que quiconque, ce qui ne me donnait pas grand-chose à répondre⁵⁷ ». Ferron se sert alors d'une manœuvre de détournement : « — *Hamlet*? Parlons du *Misanthrope*, voulez-vous ».

Après avoir rapporté l'interprétation du *Misanthrope* qu'il a donnée à Dwyer, Ferron décrit d'abord la réaction de ce dernier et ensuite ses propres pensées provoquées par la mort de Dwyer :

- En somme, dit Peter Dwyer, votre *Misanthrope* est une comédie bien française, bien frivole, celle de deux amours-propres qui restent saufs en éludant le cœur et ses passions. Tandis que dans *Hamlet* rien n'est éludé...
- [Ferron répond :] Et tous les personnages meurent.

La conversation n'alla pas bien plus loin et je n'ai jamais revu Peter Dwyer. Ce que je lui avais dit du *Misanthrope* n'était pas tellement bête [...] mais je ne l'avais pas moins attiré sur mon terrain au lieu de rester sur le sien comme il

⁵⁶ « Feu Peter Dwyer, longtemps agent secret, finit sa carrière au Conseil des Arts. Il avait du charme et de la culture » (*ibid.*, p. 195).

⁵⁷ *Ibid.*, p. 196.

aurait été plus poli de le faire et de lui parler d'Hamlet comme il me l'avait demandé.

Sa mort a réveillé mes regrets. J'ai voulu honorer sa mémoire en relisant avec attention cette pièce et quelques autres de Shakespeare. Et que lui en dirais-je aujourd'hui? Bien des choses, mais ceci en particulier : que de toute évidence la folie du prince est feinte et lui sert de stratagème pour venger la mort de son père comme celui-ci abusivement le lui a demandé; et que la tragédie dans Hamlet, comme dans le Roi Lear, serait que toute folie, même feinte, est contagieuse et qu'il y a toujours une Ophélie abusée, couronnée de fleurs, pour en être troublée définitivement⁵⁸.

D'après ce texte, Ferron a été frappé en 1963 par l'obsession qu'avait Dwyer pour la tragédie d'*Hamlet* au point où l'auteur relit la pièce pour « honorer » la mémoire de celui qui fut son dédicataire en 1970. Ce n'est donc pas un hasard si l'auteur lui a dédié un roman dont le thème fondamental est celui, hamlettien, du dilemme du fils en raison de la vengeance exigée (abusivement, selon Ferron) par le père. Dans le cadre de l'interprétation ferronienne des événements d'octobre 1970, il nous serait alors permis de comprendre que, par la dédicace, Ferron voulait indiquer à Dwyer (qui serait censé se souvenir de la question sur *Hamlet* posée à Ferron en 1963) qu'il était au courant de la folie « feinte » causée par les « machinations » de la Gendarmerie royale, organisation que, d'après Ferron, Dwyer aurait aussi servie depuis son poste au Conseil des Arts.

Mettant en évidence les qualités de Dwyer qui ont intrigué et séduit Ferron, ce texte éclaire de façon rétrospective la dédicace du *Salut*. L'auteur trouve en Peter Dwyer, homme charmant, cultivé et astucieux, « inquieté » lui aussi par *Hamlet*, un interlocuteur — mieux, un ennemi — digne de lui, un représentant de l'Autre avec qui il peut entrer en lice (notons la métaphore guerrière, « attirer sur mon terrain », qu'utilise Ferron dans cet extrait pour décrire son stratagème dans sa conversation avec Dwyer)

⁵⁸ *Ibid.*, p. 197.

car ils partagent les mêmes valeurs. Le personnage de Dwyer construit dans ce texte comporte d'ailleurs des ressemblances avec le personnage canadien-anglais de *La nuit* modelé sur Frank Scott, qui sera analysé dans les chapitres 5 et 6 de la présente étude. Tout comme Frank Archibald Campbell, Dwyer est bilingue, s'intéresse à la littérature, et a été « flic ». C'est un métier qu'apprécie d'ailleurs Ferron, qui écrit à Jean Marcel :

Je n'ai pas de mépris pour la haute police qui, à mon opinion, peut réunir des esprits distingués, des légistes, des universitaires; et, advenant le pays, je ne détesterais pas en faire partie. C'est peut-être cela qui m'a séduit dans Frank Scott, lequel, ayant lu *La nuit*, m'a déjà dit que j'étais bien informé. Scott est un homme d'autorité et, tel un chef de Vickinck [*sic*], dans les moments où il y a de l'action, on le rencontre avec une sorte d'état-major dont ferait partie, par exemple, Monsieur Richmond*⁵⁹.

L'astérisque de la dernière phrase citée renvoie à une phrase en marge de la lettre où Ferron écrit « Cameron et Dwyer du Conseil des Arts sont d'anciens agents de l'Intelligence service... ».

Conclusion

Les deux versions du *Salut de l'Irlande*, comme on l'a vu, ont à leur base une comparaison entre l'Irlande et le Québec. Cette analogie n'est pas nouvelle : les similitudes et dissimilitudes entre la situation de ces deux pays britanniques malgré eux ont été objet de controverse dans le discours public au Québec tout au long du XIX^e siècle et en particulier pendant les années 1820 et 1830, période pendant laquelle les Canadiens du Bas Canada sentaient la menace d'une union législative avec le Haut

⁵⁹ Lettre inédite de Ferron à Jean Marcel du 27 mars 1971. Selon Jean Marcel le mot « Vickinck » désigne « Viking » (communication de Jean Marcel du 27 septembre 2007). « Monsieur Richmond » est John Richmond, journaliste au *Montreal Star* que Ferron rencontrait régulièrement lors des lancements aux Éditions du Jour.

Canada similaire à celle que vivait alors l'Irlande avec la Grande-Bretagne⁶⁰. La métaphore de l'Irlande pour le Québec qu'expriment les deux textes pourrait cependant sembler curieuse dans le cadre d'un roman dont l'intrigue se passe dans les années soixante : non seulement l'Irlande est-elle complètement indépendante de la Grande Bretagne depuis 1948⁶¹, mais le Québec — qui jouissait, depuis l'Acte de Québec (1774) de privilèges inconnus en Irlande jusqu'en 1912 — possède sa propre assemblée « nationale » depuis 1867. Ce serait cependant oublier l'importance primordiale de la mémoire chez Ferron, pour qui l'Histoire est ce qui donne sens au présent. Le Québec, non pas un pays du point de vue du droit international, en est quand même un dans la conscience de son peuple en raison de son passé. Oublier cette histoire signifierait à la fois la perte de l'existence imaginaire du pays et de la possibilité qu'un pays « réel » se réalise un jour, comme c'était le cas pour l'Irlande.

D'autre part, si le Sud de l'Irlande, après des luttes sanglantes, a pu accéder à l'indépendance, l'Irlande du Nord et le Québec n'en sont pas encore là. C'est en effet l'Irlande du Nord, territoire disputé entre une population indigène catholique et des « étrangers » protestants venus après la conquête par l'Angleterre, qui offre une situation semblable à celle que vit le Québec des années 1950 et 1960. De plus, au moment de la rédaction du roman en octobre 1970, l'Irlande du Nord est en pleine crise, elle aussi: en

⁶⁰Mary Haslam, « Ireland and Canada 1822-1839 : Rapprochement and Ambiguity », communication présentée au colloque de l'A.Q.U.S à Cambridge, Massachusetts, en octobre 2006.

⁶¹ Le traité de décembre 1921, par lequel la Grande-Bretagne a reconnu l'État libre de l'Irlande (comprenant les vingt-six comtés du Sud), jugé insuffisant par de maints républicains, fut suivi d'une guerre civile. Une constitution républicaine (créant l'Éire) fut votée en 1937, et l'annonce officielle de la sortie d'Éire du *Commonwealth* fut faite à Ottawa, en 1949, par le *Taoiseach*, en visite au Canada. Voir Gabriel Doherty, « Modern Ireland », dans Sean Duffy, dir., *Atlas of Irish History*, Dublin, Gill & MacMillan, 2000, p. 114-118, et Patrick Gormally, « *Le Salut de l'Irlande* by Jacques Ferron: A Prophetic text », *International Journal of Canadian Studies/Revue internationale d'études canadiennes*, n° 5 (Spring/printemps 1992), p. 125, note 2.

réponse à une résurgence de violence dans la province, l'armée britannique l'a occupée, mais les « troubles » ne font qu'empirer.

Cette étude de la dédicace « À monsieur Peter Dwyer » signale un nouvel angle de lecture du roman de 1970. La question du rôle et de la responsabilité des immigrants irlandais dans la société québécoise contemporaine, déjà mise en cause dans la première version du *Salut* par l'emploi des personnages d'origine irlandaise dans le contexte de l'essor du sentiment nationaliste au Québec des années 1960, se voit accentuée et problématisée dans le deuxième texte. Le fait que Peter Dwyer serait — de l'avis de Ferron —, tout comme CDA Haffigan, un descendant d'immigrants irlandais établis au Québec, semble faire de lui l'emblème de ceux de ce groupe qui choisissent de s'intégrer à la société anglophone et britannique. Les événements d'octobre 1970 qui incitent la rédaction de cette forme définitive de la chronique abandonnée et qui en forment le cadre politiquement chargé de sa parution donnent à la dédicace, intimement liée à l'œuvre qu'elle préface, l'allure d'une provocation. Non seulement Dwyer a-t-il fait le même choix pour le régime fédéral qu'a fait CDA Haffigan, choix qui rendra ce dernier fou, après sa « fulguration », il aurait aussi collaboré avec l'ennemi héréditaire, la Couronne britannique. D'une part, donc, l'auteur par cette dédicace reprocherait à Dwyer ce choix. D'autre part, Ferron fait signe à quelqu'un, qu'il considère doublement double (de par ses origines et de par son emploi, où il fait double jeu), qu'il n'est pas dupe.

L'association que fait Ferron entre son dédicataire et *Hamlet* enrichit, elle aussi, la lecture du roman. Connie devient Effelquois parce que son père, devenu fou, le lui commande pour le venger ainsi que ses ancêtres irlandais dominés par les Anglais. Le

seul moyen de le faire serait de soutenir ceux qui résistent aujourd'hui à cette même domination. Le jeune narrateur irlando-qubécois se voit ainsi confronté avec le dilemme d'Hamlet, celui de « venger son père comme celui-ci abusivement le lui a demandé ». Si l'extrait de l'historiette « Les chiens du général » permet de mieux comprendre la dédicace du *Salut*, cet effet d'illumination est réciproque. La méditation de Ferron après la mort de Dwyer sur ce qu'il lui dirait « aujourd'hui » de *Hamlet* a des connotations des plus sombres quand elle est lue sous l'optique du *Salut* et des circonstances donnant lieu à sa rédaction. Sous les traits de cette Ophélie « abusée, couronnée de fleurs », « troublée définitivement » par cette « folie qui, même feinte, est contagieuse », apparaît le Québec.

Chapitre 5. Les métamorphoses ferroniennes de Francis Reginald (Frank) Scott

*On ne peut pas s'empêcher d'aimer un tel ennemi.*¹

Introduction

On ne saurait sous-estimer l'influence exercée par le poète et juriste canadien-anglais Frank Scott (1899-1985) sur l'œuvre et l'imaginaire de Jacques Ferron. Une recherche de « Scott, Francis Reginald » dans l'index onomastique électronique établi par Luc Gauvreau résulte en une liste de quarante-quatre écrits (de tout genre) où figure le nom de cet individu, allant d'un essai intitulé « Le gibet » publié dans la revue *Situations* en 1960, jusqu'à une lettre inédite à Ray Ellenwood datée du 15 septembre 1984². Il faut souligner par ailleurs que cette liste ne comprend pas toutes les allusions à l'homme Frank Scott ou à ses avatars : elle omet, par exemple, une référence dans une tranche du *Contentieux de l'Acadie*³, une autre dans « Le cœur de Jean-Olivier

¹ Jacques Ferron, « Norman Béthune », *IMP*, vol. XXIV, n° 18 (1^{er} août 1972), repris dans *Escarmouches*, t. 1, p. 32.

² Luc Gauvreau, *Index onomastique de l'oeuvre de Jacques Ferron*, Montréal, site Jacques Ferron, écrivain, <http://www.ecrivain.net/ferron/carrefour.cadres>.

³ « Le contentieux de l'Acadie — XV : une Marguerite pour Faustus Scott », *IMP*, vol. XIX, n° 13 (16 mai 1967), repris dans *Le contentieux de l'Acadie*, p. 84-87. Dans la huitième tranche de cette chronique (« *Tidal bore* et Méphisto », *IMP*, vol. XIX, n° 6 (7 février 1967), *Le contentieux de l'Acadie*, p. 62-3), le narrateur (le docteur Ferron) a eu l'idée « qu'un jour, peut-être, le Canada voudrait se payer un Faust. [...] Un Faust qui serait Monsieur Frank Scott, par exemple. [...] La Marguerite, on la trouverait sans trop de mal à Toronto ou à Moncton. Et Méphisto? Méphisto, justement, on ne pourrait pas le prendre ailleurs qu'au Québec. Une autre raison pour tenter de renflouer la Confédération » (p. 63). Dans la quinzième tranche, l'intertextualité se poursuit : le narrateur trouve son Méphisto en la personne d'un fonctionnaire fédéral qui, ayant rencontré une putain nommée Margaret à Moncton, remarque : « La Commission BB est à la veille de venir à Moncton. Le cher et vénérable Faustus Scott commence à se faire vieux. Avec un peu de chance et après quelques petites négociations, il ne me déplairait pas de lui refiler la Margaret en Marguerite » (p. 86).

Chénier⁴ », et encore une autre dans une lettre inédite à Ellenwood datée du mois de février 1985, sans compter la correspondance entre Frank Scott et Ferron. En outre, une recherche du prénom « Frank » dans l'index donne non seulement pour résultats les noms des deux principaux personnages ferroniens inspirés de Frank Scott, Frank Archibald Campbell et Frank-Anacharcis Scot, mais aussi une référence qui montre combien est mouvante la frontière entre le modèle et le personnage dans l'esprit de l'auteur. En effet, dans une lettre du 25 janvier 1972 à Pierre Cantin au sujet d'un recueil projeté, Ferron écrit qu'il sera question de sa maison natale dans « 'La Créance', une nouvelle qui paraîtra bientôt à Parti pris avec 'Les Confitures de coings' (ex-La Nuit) et le congédiement de Frank Scott⁵ ». Ce dernier titre renvoie, bien sûr, à l'« Appendice aux Confitures de coings ou Le congédiement de Frank Archibald Campbell⁶ », mais dans le texte publié, le congédié s'appelle toujours Frank Archibald Campbell, même si d'autres personnes mentionnées, tel Hugh MacLennan, portent leur « vrai » nom :

Alors j'ai regretté que « La Nuit » soit une fiction. Elle le restera mais j'en change le titre pour insister sur le poison. Frank Archibald Campbell dont j'ai beaucoup écrit mais toujours avec révérence et une sorte d'amitié, non seulement dans « La Nuit » mais aussi dans « La Charrette » et « Le Ciel de Québec », n'est plus pour moi qu'un ridicule épouvantail à corneilles, une manière d'imbécile presque aussi méprisable que ce Hugh MacLennan [...]⁷.

⁴ « Le cœur de Jean-Olivier Chénier », *IMP*, vol. XXIV, n° 1 (16 décembre 1971), *Escarmouches*, t. 1, p. 141, qui fait mention de « Frank Anacharcis Scott ».

⁵ Publiée dans Pierre Cantin, « Neuf petites lettres de Jacques Ferron à Pierre Cantin », *Littératures* n° 9-10 (1992), p. 21. Voir aussi la lettre inédite du 4 août 1971 à Jean Marcel où Ferron écrit : « L'appendice est à la copie, vous l'aurez avant votre départ. Ma femme semble s'y plaire. Je dis simplement : François Ménard, c'est moi et je congédie Frank Scott qui au mépris de sa carrière, de sa femme peut-être, a jeté le masque en s'acoquinant à Pierre Elliott Trudeau ».

⁶ Texte qui paraît en 1973 dans le recueil intitulé *Les confitures de coings*.

⁷ L'« Appendice aux Confitures de coings ou Le congédiement de Frank Archibald Campbell », *Les confitures de coings et autres textes*, Montréal, Partis pris, 1978 [1972], coll. « projections libérantes », p. 105.

Pourquoi Ferron — qui prétend d’ailleurs sortir de derrière son masque fictif dans ce texte —, ne fait-il pas sortir Frank Scott de derrière le sien, comme il le fait dans la lettre à Cantin? Force est de conclure que l’auteur veut insister sur le caractère « poétique » (dans le sens propre du terme) de ce personnage qui agit dans un monde parallèle et autonome, afin de souligner non seulement l’écart entre les deux mondes mais aussi sa déception avec le réel. Bien qu’il n’arrive plus à Scott à partir de 1972 d’inspirer un personnage du monde fictif ferronien, il continuera d’apparaître dans les écrits de nature polémique, comme il l’avait fait, d’ailleurs, dès le début des années 1960⁸. En effet, si Frank Archibald Campbell se voit désormais licencié de l’œuvre de fiction, Frank Scott, lui, figurera dans au moins dix textes « post-Appendice⁹ », ainsi que dans la correspondance privée.

⁸ Scott est mentionné dans au moins quinze textes publiés avant octobre 1970 : « Le gibet », *Situations*, vol. II, n° 1 (janvier 1960), p. 18-20; « Adieu au PSD », *La Revue Socialiste*, n° 4 (été 1960), p. 7-14; « Un miroir de nos misères; notre théâtre », *La Revue Socialiste*, n° 5 (printemps 1961), p. 27-30; « Le N.P. malfaisant », *Le Devoir*, le 22 octobre 1962, p. 4; « La soumission des clercs », *Liberté*, vol. V, n° 3 (mai-juin 1963), p. 194-207; « Tout n’est pas perdu », *IMP*, vol. XVI, n° 9 (17 mars 1964), p. 16-17; « Le Rhinocéros », *IMP*, vol. XVI, n° 24 (3 novembre 1964); « Les ‘Bœufs’ recrutent pour le R.I.N. », *Parti pris*, vol. 2, n° 3 (décembre 1964), p. 58-59; « Un excellent prétexte », *Parti pris*, vol. 2, n° 10-11 (juin-juillet 1965), p. 32-43; « Wagner au Congo! », *Le Devoir*, le 14 juin 1965, p. 4; « La grande mission de M. Wagner », *Parti pris*, vol. 3, n° 3-4 (octobre-novembre 1965), p. 4-5; « Le légalisme », *Le Devoir*, le 29 octobre, 1966, p. 4; « Le contentieux de l’Acadie — VIII : *Tidal bore* et Méphisto », *IMP*, vol. XIX, n° 6, (7 février 1967); « Le contentieux de l’Acadie — XV : une Marguerite pour Faustus Scott », *IMP*, vol. XIX, n° 13 (16 mai 1967); « Le contentieux de l’Acadie — XVII : le sort du Canada », *IMP*, vol. XIX, n° 15 (20 juin 1967), p. 24.

⁹ « Sono et la majorité niaiseuse », *IMP*, vol. XXIII, n° 22 (5 octobre 1971), p. 20, *Escarmouches*, t. 1, p. 314; « Un bérêt sur un œuf », *IMP*, vol. XXIII, n° 23 (19 octobre 1971), *Escarmouches*, t. 1, p. 133; « Paul-Marie Lapointe : un grand poète », *Le MacLean*, vol. XI, n° 11 (novembre 1971), *Escarmouches*, t. 2, p. 164; « L’Ontario québécois », *IMP*, vol. XXIII, n° 34 (2 novembre 1971), *Escarmouches*, t. 1, p. 135; « Le cœur de Jean-Olivier Chénier », *IMP*, vol. XXIV, n° 1 (16 novembre 1971), *Escarmouches*, t. 1, p. 141; « Refusée A.M.D.G. », *IMP*, vol. XXIV, n° 4 (4 janvier 1972), *Escarmouches*, t. 2, p. 168; « Lady Macbeth par les pieds », *Le Canada français* (Longueuil), 1^{ère} année, n° 27 (28 février 1973), p. 5; « Remise du prix Duvernay de la Société Saint-Jean-Baptiste », *IMP*, vol. XXV, n° 9 (20 mars 1973); « Le cabinet des Antiques », *IMP*, vol. XXV, n° 14 (5 juin 1973), repris dans *Du fond de mon arrière-cuisine*, p. 92; « Fragments de la thèse », *Du fond de mon arrière-cuisine*, p. 182, reprenant une référence à Scott faite dans « Un excellent prétexte », *Parti pris*, vol. 2, n° 10-11 (juin-juillet 1965), p. 41. Signalons en outre le texte « Finies, les folleries », *IMP*, vol. XXII, n° 24 (3 novembre 1970), p. 16, publié au milieu de

En outre, en prenant congé « littéraire » de son personnage Frank Archibald Campbell d'une façon aussi fracassante qu'ambiguë, l'auteur souligne — et amplifie — l'importance et de l'homme Scott et du personnage dans son œuvre. Les trois romans fort différents mentionnés dans le passage cité ci-dessus, écrits pendant la période de cinq ans la plus productive de l'auteur, forment bien dans son esprit un « cycle » Frank Archibald Campbell, même si le personnage du *Ciel de Québec* s'appelle Frank-Anacharcis Scot. Le lecteur est ainsi invité non seulement à lire les trois romans comme tel et à considérer, entre autres, en quoi ils manifestent une attitude auctoriale de « révérence et [d']une sorte d'amitié » envers le personnage, mais aussi à les interpréter sous l'optique ouvertement autobiographique qui est celle de Ferron dans l'« Appendice ».

N'est-il pas ambigu, par ailleurs, de « congédier » un personnage dans un « Appendice » à un texte (« Les confitures ») qui a pour but de le faire apparaître à nouveau, et cela, dans une « version nouvelle »? Si l'auteur entend que ces deux textes seront les derniers où le personnage fera une apparition, veut-il que « Les confitures » remplacent dorénavant *La nuit*, c'est-à-dire que l'on jette cette dernière aux oubliettes? À en juger par le sous-titre des « Confitures », « version entièrement nouvelle de La nuit », et par l'« Appendice », force est de conclure que la réponse à cette question est négative, car leur effet est en fait de fusionner les deux versions à tout jamais, d'inviter

la crise d'octobre, dans lequel Ferron prétend citer Frank Scott pour appuyer son argument que les Anglais furent [après la Conquête] et sont, pour le « nous » québécois, des « Français améliorés, encore plus étrangers, avec qui il était impossible de nous commettre. Cela dure encore. Comme l'a dit Frank Scott, le vénérable ex-doyen de la faculté de Droit de McGill : 'J'ai eu beau vous fréquenter, être poète et socialiste, aucun de vous ne m'a jamais serré la cuisse...' ».

le lecteur à retourner à *La nuit* afin de comprendre pourquoi cette « nouvelle version » était nécessaire et en quoi elle est « entièrement » nouvelle. D'un point de vue de marketing, on ne fait pas mieux.

Que les deux versions de *La nuit* coexistent depuis la parution des *Confitures*, et cela au su et au vœu de l'auteur, renforce, par ailleurs, le poids et la portée du personnage Frank Archibald Campbell dans l'œuvre. La mise en circulation du recueil *Les confitures de coings*, imprimé en 1972, fut d'ailleurs retardée jusqu'en février 1973 pour permettre à l'éditeur d'écouler le second tirage de *La nuit*, fait en 1971¹⁰. Une lettre inédite de Ferron à Jean Marcel du 19 juillet 1971 est éclairante à ce sujet :

Chaque homme est plein de contradictions, surtout le Québécois qui est un maître dans l'art de concilier les contraires — et ce jeu lui enlève quelque chose de son sérieux politique. D'une façon mes livres m'ennuient, d'une autre ils retiennent mon attention — et par livre j'entends l'imprimé lui-même et la réaction du public. Or, j'ai cru remarquer que *Le Ciel de Québec*, que peu de gens ont lu au complet, en a imposé et que ma réputation n'est plus la même depuis. J'ai donc décidé de récidiver, noyant *La Nuit* dans un flot de pages qui sont toutes prêtes [...]. Le tout sera intitulé « Les confitures de coing » et comprendra :

Les Roses sauvages (109 pages)

La Nuit nouvelle version, un peu moins

La Créance, 30 pages

Préface à une lettre d'amour, 30 pages

La lettre, 10 pages

Appendice à La Nuit, 75 pages.

Ce livre coûtera 4 ou 5 piastres tandis que *La Nuit* que Gérard Godin vient de rééditer en coûte 1.50 de sorte que les deux livres pourront coexister. Godin m'a bien ennuyé avec cette réédition (que je pourrais empêcher à cause d'une clause dans le contrat de Papa Boss) mais je l'ai un peu converti à la politique, sa famille connaissait la mienne, il est jeune, je ne veux pas lui nuire.

Je me suis rendu compte, en la corrigeant que La Nuit était une excellente nouvelle. Sur la fin j'ai plutôt élagué, ne pouvant faire mieux. Le début est un peu modifié. Tout compte fait, l'ensemble me paraît plus correct. Et je me suis expliqué du changement de titre dans le long appendice. L'histoire de La Nuit est

¹⁰ Pierre Cantin, *Jacques Ferron, polygraphe*, Montréal, Bellarmin, 1984, p. 464, note 100.

celle d'un homme qui parasitait sa femme et qui, son âme retrouvée, permettra enfin à celle-ci de s'épanouir. Toute la politique est renvoyée à l'appendice, assez hétéroclite, avec des bouts de chroniques et de contes, où je me permets de congédier Monsieur Campbell (vous savez qui), ne tenant plus à jouer au plus fin et signalant que j'ai changé le titre pour insister sur le poison. Bref, vous en jugerez, je vous enverrai les manuscrits.

Cette lettre — ainsi que celle à Godin du 27 juillet 1971¹¹ —, intéressante à plus d'un titre, suggère que les soucis de l'auteur au sujet du deuxième tirage de *La nuit* auraient relevé surtout de son effet négatif sur la vente du recueil comprenant la « nouvelle version »; selon lui, les deux livres peuvent « coexister ». La réaction de Jean Marcel au manuscrit des « Confitures » est perspicace à l'égard des rapports entre les deux :

Je n'avais pas tant peur de vous comme re-writer de la Nuit, que de moi-même en tant que lecteur. Eh bien, je suis enchanté de ma lecture : L'œuvre n'a rien perdu pour moi de sa belle cohérence et de sa profonde résonance. Je reste convaincu cependant que cette seconde version n'annule en aucune façon la première et que grâce à la bonne filouterie du bon Godin, elles feront carrière parallèle¹².

En effet, les deux versions se nourrissent l'une de l'autre : si l'on ne peut pas pleinement comprendre la deuxième sans avoir lu la première, certains aspects de cette dernière, notamment des éléments autobiographiques, apparaissent sous un jour nouveau en raison de l'« Appendice ». La stratégie de marketing de la deuxième édition (1978) des *Confitures* se base justement sur les rapports entre les deux versions, renforçant ainsi

¹¹ « Je ne crois pas que tu avais le droit de rééditer *La Nuit*. Mais c'est fait. Je ne te chercherai pas chicane, même si je reste avec une version corrigée réintitulée « Les confitures de coings » sur les bras et avec un appendice de 75 pages pour expliquer entre autres choses le changement de titre. » Lettre reproduite dans l'édition 1978 des *Confitures de coings*.

¹² Lettre inédite de Jean Marcel à Jacques Ferron du 28 juillet 1971. Dans une lettre du 10 septembre 1971 Jean Marcel ajoute : « Sans vous en apercevoir, vous apportez de l'eau à mon moulin sur ma théorie du conte ferronien : presque toutes vos œuvres vivent par des variantes. C'est ainsi que la Nuit, avec ses deux versions, me donne la part belle. Mais il y a ceci de particulier chez vous, que la variante est littérairement signifiante, par exemple dans le passage de la première à la seconde version de la Nuit, et surtout dans leur libre circulation concurrente ». Après la parution des *Confitures*, Jean Marcel continue à enseigner *La nuit* et à faire part, dans ses lettres à Ferron, de la réaction de ses étudiants à ce roman.

leur complémentarité : on y trouve, tout de suite après la page titre, une photo (deux pages) avec l'inscription « Gérard Godin et Jacques Ferron au salon du livre de Montréal 1965 à la parution de *La Nuit* », suivie d'une reproduction de la lettre de Ferron à Godin du 27 juillet 1971 (versions autographe et tapuscrite), d'une photo de la couverture originale de l'édition de 1972 des *Confitures de coing*, de la « Couverture originale de *La Nuit* 1965 », et d'une photo de « Jacques Ferron vers 1965 ». Après les quatre textes des *Confitures*, l'édition de 1978 comprend un « Journal des *Confitures de coings* » qui contient huit recensements de *La nuit* contre trois des *Confitures*.

Il ne faut pas oublier non plus que Ferron a consenti à la réédition de *La nuit* en 1979, malgré l'existence de sa version « corrigée ». Dans une lettre datée du 24 mars 1972, Jean Marcel — qui a souvent exprimé à Ferron son admiration et sa préférence pour *La nuit* — parle de la possibilité d'éditer « la première *Nuit* » à Paris, projet qui a finalement été réalisé en 1979, quand le livre est paru aux Éditions Fernand Nathan (Éditions France Québec), avec une présentation de Diane Potvin. Un extrait d'une lettre à Jean Marcel du 13 juillet 1979 montre que Ferron approuvait cette réédition :

Que d'abord vous remerciez Diane pour sa présentation de *La Nuit* et dites-lui aussi, puisque cette arrestation dans la rue Saint-Laurent a eu une telle importance pour moi, que j'ai cherché en vain à retrouver une lettre au « Canada », début de 1949, où Claude Gauvreau prenait mon parti à sa manière à la fois emphatique et péremptoire, lettre aperçue il y a deux mois, quand je m'intéressais à ce que Robert Cliche m'avait écrit et que je n'ai pas retrouvée cette fois dans la grande caisse où se trouve ma correspondance, assez mal classée, hélas!

Le personnage romanesque inspiré de Frank Scott est ainsi l'un des plus importants, sinon le plus important de toute l'œuvre ferronienne: présent dans un « cycle » de trois romans forts différents, son « congédiement » ultérieur ne fait qu'en

intensifier la portée. En raison de la forte empreinte autobiographique de ces romans et de l'interférence entre les romans et les écrits non fictionnels, une étude de ce personnage se doit en outre de tenir compte non seulement de la présence de son modèle dans les écrits polémiques mais aussi de l'existence « hors-texte » de l'homme Scott et des rapports entre ce dernier et l'auteur. Une étude de la représentation de l'homme « réel » dans les écrits polémiques et dans la correspondance privée permettra de mettre en valeur les écarts entre celui-ci et le personnage fictif, ce qui permettra, à son tour, de mieux saisir la forme et la fonction de ce personnage de l'Autre canadien-anglais. Un compte rendu des faits saillants de la vie et des accomplissements de Scott ainsi que des rapports entre les deux hommes est en effet nécessaire non seulement pour mettre en contexte la représentation et la critique qu'en fait Ferron dans ses écrits polémiques, mais aussi pour pouvoir repérer maintes allusions à Scott ignorées jusqu'ici dans les écrits de fiction et pour mesurer l'étendue et la signification du rôle joué par les personnages auxquels il sert de modèle.

Frank Scott, frère ennemi

Comment expliquer ce que Marcel Olscamp appelle la « véritable fascination¹³ » qu'exerça Scott sur Ferron? Cet homme anglo-qubécois exceptionnel, débordant d'énergie, a œuvré au Québec, dès la fin des années 1920, dans trois disciplines auxquelles s'intéressait aussi Ferron: le droit, la politique et la littérature. En outre, les idées politiques et les intérêts que Scott partageait avec Ferron faisaient en quelque sorte de lui la réplique canadienne-anglaise de l'auteur québécois, ce que Ferron aurait pu être s'il

¹³ « Jacques Ferron ou le nationaliste ambivalent », *Littératures*, n^{os} 9-10 (1992), p. 195.

était né « de l'autre côté du mur ». Ils étaient, en effet, au niveau individuel, un peu comme ces « frères ennemis » du système international décrit par Raymond Aron :

Que les deux Grands d'un système international soient frères en même temps qu'ennemis, l'idée devrait passer pour banale plutôt que paradoxale. Par définition, chacun régnerait seul si l'autre n'existait pas. Or, les candidats au même trône ont toujours quelque chose de commun. Les unités d'un système international appartiennent à une même zone de civilisation. Inévitablement, elles se réclament, pour une part, des mêmes principes et poursuivent un débat en même temps qu'elles mènent un combat¹⁴.

La métaphore du combat entre deux grands capte non seulement l'esprit des rapports au niveau individuel entre Ferron et Frank Scott, du moins tel que vécu par Ferron, mais aussi la vision qui émerge des écrits ferroniens des rapports entre les sociétés canadienne-française et canadienne-anglaise.

Nous avons déjà remarqué que les deux hommes partageaient un intérêt pour la politique et pour la littérature, et qu'ils se connaissaient. Il faut, cependant, souligner le fait que Frank Scott, né en 1899, n'était pas de la même génération que Ferron dont, du point de vue de l'âge, il aurait pu être le père. L'arrière-grand-père de Frank, John Scott, né en Angleterre en 1791, arriva au Canada avec femme et enfants en 1831 pour y mourir, probablement du choléra, en 1834, laissant sa femme seule avec six jeunes enfants. Le grand-père de Frank, William, d'abord apothicaire, devint un médecin qui fut l'objet d'un hommage des journaux de Montréal pour son combat contre les épidémies successives (dont moururent cinq de ses neuf enfants) qui s'attaquèrent à Montréal. Nommé en 1852 à la chaire d'anatomie à l'Université McGill, William fut aussi président de l'Ordre des médecins et des chirurgiens du Québec; il mourut en

¹⁴ Raymond Aron, *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1962, p. 527.

1883¹⁵. Le père de Frank Scott est son fils aîné, Frederick George, né en 1861, qui, après avoir étudié la théologie au King's College (Londres), devint prêtre de l'Église anglicane; cependant, à la différence de ses parents, membres d'une paroisse « Low Church » de cette église, Fred fut séduit par l'anglo-catholicisme caractéristique de la « High Church ».

Frank Scott, socialiste et juriste anglo-montréalais

Frank, le sixième des sept enfants (dont six fils) du chanoine Scott, naît (1899) et grandit à Québec, où son père est recteur de l'église St. Matthew's et chapelain de la Citadelle de Québec, dans un climat « surchauffé » de « canadianisme, d'anglo-catholicisme et d'impérialisme¹⁶ ». Âgé de 15 ans au début de la première Guerre mondiale, Frank sera fortement marqué par ces hostilités. Son père décide immédiatement d'aller au front en tant que chapelain (malgré ses cinquante-trois ans), et William, le frère aîné de Frank, s'enrôle vingt-quatre heures plus tard. Ses frères Harry et Elton suivent dès qu'ils atteignent l'âge de dix-huit ans; Harry perdra la vie lors de la bataille de la Somme. Frank, que la perte de l'œil droit en 1916 empêche de servir au front, assistera à Québec aux émeutes du printemps 1918 à Québec contre la Loi du Service militaire. Ce fut, selon sa biographe, sa première perception des différences profondes entre les deux sociétés de la province: n'oubliant jamais « la rumeur de la foule », il « en gardera toujours l'impression qu'une étincelle peut mettre le feu aux

¹⁵ Sandra Djwa, *F. R. Scott. Une vie*, Montréal, Éditions du Boréal, 2001, traduction de l'anglais (*The politics of the Imagination : A Life of F.R. Scott*, Toronto, McClelland and Stewart, 1987) par Florence Bernard, p. 20-1.

¹⁶ *Ibid.*, p. 31. Le révérend Scott emmenait le jeune Frank « en cachette » à la grand-messe catholique romaine, lui disant qu'un jour les deux Églises se réuniraient.

poudres entre les Français et les Anglais du Québec. De là naît sa détermination à préserver cette *entente cordiale*¹⁷ ».

Un incident se produit en 1938 qui renforce cette perception. Scott, considérant la guerre civile espagnole comme une lutte pour la démocratie contre le fascisme, est un des organisateurs de la visite à Montréal d'une délégation de la République espagnole pour recueillir des fonds. La réunion prévue, qui coïncide avec un grand rassemblement catholique contre le communisme, se fera qualifiée de « communiste », et une foule envahit l'Hôtel de Ville pour réclamer son interdiction. La grande réunion ayant été annulée, Scott organise une plus petite réunion à McGill et une autre, discrète, dans un salon de l'hôtel Mount Royal, où Norman Bethune exprime sa déception que le droit de parole soit ainsi réprimé dans un pays libre¹⁸. Selon Sandra Djwa, cette menace d'une émeute contre les délégués espagnols rappelle à Scott les émeutes violentes de 1917, et ce « nouvel exemple de la nature instable des Québécois francophones conditionnera son attitude au moment de la Seconde Guerre mondiale¹⁹ ».

Scott et Ferron, issus de familles bourgeoises qui valorisaient l'éducation et qui poussaient leurs rejetons vers une carrière dans les professions libérales, étaient tous deux des « privilégiés ». Malgré leur tempérament et leurs goûts quelque peu aristocratiques, ils ressentaient l'obligation de servir les moins privilégiés. Il semblerait que ce soit leur commune adhésion aux idées socialistes qui fut la cause de leur rencontre, au milieu des années 1950, dans le cadre du Parti social démocrate du Québec

¹⁷ *Ibid.*, p. 53.

¹⁸ *Ibid.*, p. 241. Selon Djwa, cet incident incite des Anglo-Québécois à fonder une association de défense des libertés civiles. Le lendemain, lors d'un rassemblement de cent mille catholiques à Montréal, les orateurs condamnent le communisme et dénoncent l'appui du Canada aux républicains.

¹⁹ *Ibid.*, p. 246.

(le PSD)²⁰, aile québécoise de la *Co-operative Commonwealth Federation* (la CCF). Le fait que le docteur Ferron devienne membre de ce parti identifié aux anglophones (et du *National Peace Congress*) montre qu'à cette époque le socialisme était pour lui plus déterminant que le nationalisme.

Alors que Ferron était un jeune médecin de 36 ans pratiquement inconnu²¹ au moment de leur rencontre, Frank Scott, âgé de 56 ans en 1955, avait déjà un grand renom au Québec, tant du côté anglophone que francophone, et ne laissait personne indifférent. Socialiste et anti-impérialiste, il était déjà vu d'un mauvais œil pendant les années trente par les tenants du pouvoir des deux groupes linguistiques au Québec. Dans une lettre ouverte à la *Gazette* de Montréal publiée le 31 janvier 1931, déjà, Scott protesta contre l'interruption par la police d'une réunion de la *Canadian Labour Defence League* (dont les leaders étaient communistes) et l'arrestation de ses membres. Soulignant que le communisme n'était pas illégal, il caractérise cette intervention policière de violation des droits à la liberté d'expression et de réunion. Le principal de l'Université McGill (où Scott est professeur depuis 1928) le convoque par la suite pour lui faire comprendre que de telles lettres n'étaient pas souhaitables et que, s'il devait en écrire de nouveau, il ne faudrait pas y mentionner McGill²². Au cours des années trente,

²⁰ Ce parti fut fondé en 1939 sous le nom Fédération du Commonwealth coopératif (le nom PSD fut adopté en 1955). Au début des années 1940, Scott, David Lewis et Jacques Casgrain essaient de faire implanter la FCC au Québec. Selon Djwa, ce serait la réputation de Frank Scott qui attira de jeunes Québécois, dont Roger Lemelin, Jean-Marie Bédard, et Jean-Philippe Vaillancourt, à des réunions en 1942-3. Thérèse Casgrain (qui sera le chef du parti de 1951 à 1957) et Guy Desaulniers en furent des organisateurs (*ibid.*, p. 300-305).

²¹ À part ses articles qui paraissent dans l'*Information médicale et paramédicale* depuis janvier 1951 et une trentaine de lettres ouvertes aux journaux divers, Ferron n'avait publié, en 1955, que six « dialogues de théâtre », à compte d'auteur.

²² Michiel Horn, « Introduction: Frank Scott's Life in Politics », dans Frank R. Scott, *A New Endeavour. Selected Political Essays, Letters and Addresses*, Toronto, University of Toronto Press, 1986, p. xv.

Scott publia également de nombreux essais sur la nécessité de la neutralité du Canada, sur la politique au Québec²³, et sur la démocratie, le droit constitutionnel et les libertés civiles.

Scott était un des fondateurs en 1932 de la Ligue pour la reconstruction sociale (la LSR), dont le but était l'établissement d'un ordre social qui mettrait le bien commun au-dessus des profits privés. En 1933 il participa à la rédaction du manifeste de Régina, qui sera adopté cette même année au premier congrès national de la CCF (fondée en 1932), parti dont il est membre. Ce document prône l'établissement d'un nouvel ordre social et économique, le remplacement du capitalisme injuste et inéquitable par un système dont le principe de base réglant la production, la distribution et l'échange serait la réponse aux besoins humains et non pas le souci des profits. « Ses dénonciations virulentes du capitalisme, son anti-impérialisme, ses discours sur la nécessité d'accorder la liberté de parole aux communistes furent incompréhensibles à son père²⁴ », écrit sa biographe.

En 1939, Scott se réunit avec un groupe de gauchistes et de nationalistes canadiens-français²⁵ pour discuter de politique étrangère et pour travailler sur un document qu'ils entendent soumettre au gouvernement fédéral intitulé « Towards a

²³ En 1934 il publie « The Fascist Province » dans le *Canadian Forum* sous le pseudonyme de J.E. Keith et en avril 1938 il fait paraître « Embryo Fascism in Québec » dans *Foreign Affairs*. Djwa, *Une vie*, p. 234 et 237.

²⁴ *Ibid.*, p. 288. À la fin des années 1930, Scott écrit à son père que si l'archidiacre avait des funérailles militaires, lui, son fils, ne pourrait en toute conscience y assister (p. 289). F.G. Scott aime taquiner Frank en lui disant qu'il dépasse son fils en popularité et en importance au Québec.

²⁵ Ce groupe comprend François-Albert Angers, professeur à l'École des hautes études commerciales et directeur de la Société Saint-Jean-Baptiste, André Laurendeau, éditeur de *L'Action nationale*, Gérard Filion, de l'Union des cultivateurs catholiques, Georges E. Cartier, futur pilier du Bloc populaire, et Madeleine Parent, étudiante à McGill et ancienne secrétaire de la LSR avec qui la première femme de Ferron travaillera en 1948 et pour qui Ferron avait une grande admiration.

Canadien Foreign Policy in the Event of War/ Pour une politique canadienne en cas de guerre prochaine », dans le but d'en faire « la seule politique acceptable pour tous ceux qui ont à cœur la paix et la prospérité du pays ». Ce document, rédigé en français et traduit par Scott, dont le préambule fait du Canada un pays constitué de deux groupes fondateurs, se termine sur une déclaration rejetant la conscription mais reconnaissant le droit des Canadiens qui le désirent de s'engager.

C'est surtout cette position contre la conscription qui donne à Scott sa réputation parmi les Canadiens français d'un Canadien anglais qui les comprend et qui éprouve de la sympathie pour leurs aspirations²⁶. Dans un article intitulé « What Did 'No' Mean? », publié dans le *Canadian Forum* en juin 1942, Scott tente d'expliquer aux Canadiens anglais l'attitude des Canadiens français face à la guerre, concluant que leur « non » signifie que le Québec « ne veut pas que ses enfants meurent pour un pays autre que leur²⁷ ». Georges Pelletier du *Devoir* réimprime l'article dans sa totalité et Émile Vaillancourt obtient des fonds du gouvernement du Québec pour le reproduire à des milliers d'exemplaires et le distribuer aux personnalités influentes et aux ambassades du Canada dans d'autres pays. Durement critiqué dans la presse canadienne-anglaise, Scott répond qu'il s'objecte au colonialisme, à la soumission qui marque habituellement la politique étrangère canadienne, et qu'il veut « éliminer les dernières reliques de l'exploitation économique et de la domination anglo-saxonne de l'Empire

²⁶ Selon Gilles Marcotte, Scott jouissait de cette réputation parmi les Québécois progressistes jusqu'à la crise d'octobre quand, pour certains, « les choses se sont gâtées ». Communication du 19 juin 2008.

²⁷ « All that Quebec means by the 'no' vote is that she does not want her children to die for any country other than their own ». F.R. Scott, « What did 'No' Mean? », *The Canadian Forum*, vol. XXIII (June 1942), p. 73.

britannique²⁸ ». Cette affaire lui cause encore des ennuis à la Faculté de droit de l'Université McGill. Selon sa biographe, il est clair que « tant et aussi longtemps que McConnell [le rédacteur en chef du *Montreal Star*, qui en a banni tout article signé de Scott] siégera au Conseil des gouverneurs, Scott ne sera jamais doyen de la faculté de droit²⁹ ». En effet, en raison de ses activités et affiliations politiques, le poste de doyen lui échappe en 1949-50. De plus, sa position entraînera une brouille avec son frère aîné, William, pilier de la classe dirigeante anglophone du Québec, qui durera presque 20 ans.

En 1943 Scott donne une conférence à la faculté de droit de l'Université de Montréal dans laquelle il affirme la nécessité de rapatrier l'Acte de l'Amérique du Nord britannique; ce sera l'occasion de sa rencontre avec Pierre Elliott Trudeau, alors étudiant à la faculté, qui dira plus tard: « Frank m'a enseigné tout ce que je sais³⁰ ». En 1946, la suprématie de Scott dans le domaine du droit constitutionnel est très bien établie chez les Québécois francophones³¹. Pourtant, en tant que constitutionnaliste, Scott n'est pas d'accord avec la théorie voulant que la Constitution soit le fruit d'un accord entre les deux nations fondatrices. Selon lui, l'Acte de l'Amérique du Nord britannique est une loi anglaise, et il est convaincu que les pouvoirs du fédéral enchâssés dans la Constitution sont nécessaires à la préservation du pays. Toute son expérience du Québec, particulièrement en ce qui concerne les abus dans le domaine des droits civils, l'aurait

²⁸ Djwa, *F.R. Scott. Une vie*, p. 285

²⁹ *Ibid.*, p. 333.

³⁰ *Ibid.*, p. 459.

³¹ *Ibid.*, p. 329.

conduit à la conclusion que seule l'action fédérale peut garantir les droits des minorités³², y compris la minorité anglo-québécoise dont il fait partie.

Il faut nuancer à ce sujet — parce qu'il s'agit d'un aspect crucial pour la compréhension de la représentation de Scott dans les écrits polémiques ferroniens tout comme pour celle des personnages qu'il inspire — le constat de Marcel Olscamp qui affirme qu'au moment où Ferron « décide de placer le Québec au premier plan de ses préoccupations, Frank Scott, lui, en est arrivé, par un cheminement inverse, à des conclusions diamétralement opposées », c'est-à-dire que « le défenseur des libertés individuelles avait fini par prendre le pas, chez [Scott], sur le nationaliste canadien³³ ». Pour Olscamp, ce serait pour cette raison que Scott « en viendra à incarner une sorte de repoussoir dans l'œuvre ferronienne. [...]. Au moment où il [Ferron] constate que le socialisme au Québec ne peut se concevoir sans amélioration préalable du sort des francophones, Scott lui fournit l'exemple d'un socialiste qui, par un internationalisme de bon aloi, évite de se mêler à ceux qu'il devrait défendre, c'est-à-dire les ouvriers canadiens-français³⁴ ».

Les écrits des deux hommes montrent que la situation est plus complexe. Le premier texte publié par Ferron dans lequel il mentionne Scott n'est pas « Adieu au PSD »³⁵ mais bien « Le gibet³⁶ », un texte qui paraît au mois de janvier 1960, c'est-à-dire avant sa rupture avec le PSD (avril 1960), et la critique qu'on y retrouve n'a rien à

³² *Ibid.*, p. 324.

³³ Olscamp, « Jacques Ferron ou le nationaliste ambivalent », p. 201.

³⁴ *Ibid.*, p. 201.

³⁵ « Pourtant, la première fois où Ferron fait allusion à Scott dans son œuvre, c'est pour prendre congé de lui : en avril 1960 le romancier quitte le P.S.D. [...]. Cette rupture marque le début d'une relation littéraire [...] » (*ibid.*, p. 200).

³⁶ *Situations*, vol. II, n° 1 (janvier 1960), repris dans *Escarmouches*, t. 2, p. 10-12.

voir avec le socialisme. Le texte en question sera analysé dans une section ultérieure³⁷; ce qu'il importe de souligner ici, c'est que Scott n'a jamais cessé d'être un nationaliste canadien. Isolationniste avant le début de la Deuxième Guerre mondiale, prônant pour le Canada une politique indépendante de la Grande-Bretagne, Scott fut certes convaincu par cette calamité qu'était la Deuxième Guerre mondiale, justement, de la nécessité d'une approche internationaliste, mais sa préoccupation primordiale avant et après la guerre était le bien-être et l'unité du Canada³⁸. Il croyait comprendre les menaces qu'encourrait cette unité si l'on négligeait les demandes « raisonnables » des Canadiens français, et il faisait son possible, dans les limites de ce que permettait sa conception fédéraliste du pays, pour y pallier. Couper les liens avec l'empire britannique pour que les Canadiens français puissent s'identifier avec le « nouveau » pays faisait partie de son projet de bâtir une nouvelle nation canadienne. Sa défense des droits individuels faisait aussi partie de ce projet, puisqu'il en venait à regrouper non seulement les droits des Canadiens français mais aussi ceux de la minorité anglo-qubécoise sous cette étiquette. Lors des délibérations de la Commission royale sur le bilinguisme et le

³⁷ Voir la section « Le Frank Scott des écrits polémiques » du présent chapitre.

³⁸ Voir à ce sujet l'article « Canada et Canada français » que Scott signe dans la revue *Esprit*, vol. 20 (août-septembre 1952), p. 178-189, dans lequel il explique les causes de ce qu'il appellent deux « miracles », soit la survivance du Canada français et celle du Canada. Il se montre optimiste dans la conclusion: « Les tensions raciales ne sont pas graves au Canada d'aujourd'hui, et tout indique qu'elles se relâchent. [...] Le Canada est promis à un grand avenir : tous ses peuples peuvent y participer, et ils y contribueront tous. [...] La contribution croissante de Canadiens de toute race aux arts n'est pas la moindre des influences qui jouent en faveur de la bonne entente. [...] Tout laisse prévoir qu'on réussira à bâtir une nation canadienne qui s'épanouira; que le Canada procurera le bonheur à tout son peuple et donnera au monde un exemple de stabilité et de modération. Cela, à condition que les Canadiens soient suffisamment unis pour conserver intacte leur structure politique, et qu'ils croient suffisamment à la diversité pour que leur double culture puisse croître en liberté » (p. 189).

biculturalisme³⁹, où Scott représente le point de vue de la minorité anglaise au Québec et est reconnu comme spécialiste de la Constitution, il rejette le plaidoyer du commissaire Paul Lacoste en faveur d'un transfert majeur de compétences vers le gouvernement provincial pour garantir un partenariat égal au Canada; il se retrouve ainsi dans la position d'unique défenseur des droits et devoirs du fédéral. Avec les années, d'ailleurs, sa position en faveur des droits « individuels » prend de plus en plus la forme d'une opposition aux revendications pour une plus grande autonomie du Québec⁴⁰. De même, appréhendant les lois linguistiques proposées par le gouvernement du Québec dans les années 1960 comme des menaces à cette unité, Scott fait partie d'un comité, présidé par T.P.M. Howard (conseiller général de la Commission scolaire protestante du Grand Montréal), qui se réunissait trois jours par semaine de 1967 à 1969 afin d'en étudier les aspects constitutionnels et qui produisit un rapport en 1969 affirmant que l'article 93 de l'Acte constitutionnel garantit la liberté de choisir la langue d'enseignement⁴¹. Pour Scott, ces lois linguistiques violaient les droits de la langue anglaise enchâssés dans les articles 93 et 133 de l'Acte constitutionnel. Parce que ces droits appartenaient à une minorité au Québec, la législation représentait pour lui une violation des droits civils de cette minorité.

³⁹ L'idée d'une enquête gouvernementale sur le bilinguisme fut lancée par André Laurendeau dans un éditorial du *Devoir* au mois de janvier 1962. Le gouvernement conservateur de l'époque (celui de Diefenbaker) l'a refusée, mais celui (libéral) de Lester Pearson met sur pied le 19 juillet 1963 la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme présidée conjointement par André Laurendeau et Davidson Dunton. Voir André Gervais, « Chronologie politique et culturelle des années soixante au Québec » dans *Emblématiques de l'« époque du jocal »*, Outremont, Lanctôt éditeur, 2000, p. 35 et 39.

⁴⁰ Djwa, *Une vie*, p. 546.

⁴¹ *Ibid.*, p. 581-582. Cette question linguistique sera la cause d'un profond désaccord entre Scott et Trudeau, qui refuse d'exercer le pouvoir qu'a le cabinet fédéral de désavouer la *loi 22*, que Scott qualifiait d'injuste et de menace à la Confédération (p. 584-6).

Au moment de leur rencontre, en 1955, Ferron connaissait et admirait sans doute l'engagement de Scott dans des causes juridiques pour la protection des droits civils de l'individu. En effet, Scott avait pris en main, dès 1947, une cause qu'il est convenu d'appeler l'« affaire Roncarelli » et qui découlait d'un incident survenu le 4 décembre 1946: la police, sur les ordres du premier ministre Duplessis, avait fait une descente au restaurant de M. Roncarelli. Au préalable, Duplessis avait ordonné au directeur de la Commission d'alcools d'annuler le permis d'alcool de Roncarelli, parce que ce dernier était Témoin de Jéhovah, religion dont les croyances religieuses heurtaient le catholicisme du Québec et contre laquelle Duplessis avait déclaré la guerre — et sans doute parce que M. Roncarelli avait payé les cautions de 383 Témoins de Jéhovah arrêtés précédemment. Scott décida d'intenter une action en justice, suivant la *common law* anglaise, contre la personne de Duplessis, plaidant que son action avait outrepassé l'autorité rattachée à ses fonctions et a causé un tort au plaideur. La Cour supérieure du Québec lui donna raison en 1951, mais parce que le montant de dommages et intérêts fut jugé insuffisant, le plaideur alla en appel. La Cour d'appel ayant jugé (1956) en faveur de Duplessis, Scott en appelle à la Cour suprême. Sa victoire dans la cause Roncarelli en Cour suprême, le 27 janvier 1959, est une des réussites les plus célèbres dans l'histoire juridique canadienne.

Une deuxième cause dans laquelle Scott s'était engagé avant sa rencontre avec Ferron et qui a dû sans doute intéresser ce dernier au plus haut degré était l'affaire Switzmann, qui mettait en cause la Loi du cadenas instaurée par Duplessis en 1937. Cette loi avait pour but de combler le vide juridique laissé par l'abrogation d'un article (98) du Code criminel canadien autorisant la poursuite des communistes. Comme le note

Marcel Olscamp, Ferron avait lui-même attaqué cette loi dans des lettres ouvertes aux journaux en 1948, action qui lui a coûté sa prime du ministère de la Colonisation et forcé son déménagement à Montréal⁴². Qui plus est, ce serait cette même loi qui aurait mené à son arrestation lors d'une manifestation contre l'OTAN en mars 1949, incident qui sera représenté, sous une forme transformée dans *La nuit*, qui met en scène Frank Archibald Campbell dans le rôle du policier en chef. Il s'agit d'une transformation assez étonnante si, comme Ferron l'affirme, ce personnage s'inspire de Frank Scott, car, en tant que professeur de droit constitutionnel à l'Université McGill, Scott enseignait que la Loi du cadenas était invalide puisqu'elle outrepassait les pouvoirs de la province et empiétait sur le pouvoir du fédéral de légiférer en matière de droit criminel. En 1949, deux anciens étudiants de Scott avaient pris la défense en Cour supérieure de John Switzmann (dont l'appartement avait été mis sous scellés suivant les provisions de la Loi du Cadenas), plaidant que cette loi était anticonstitutionnelle. Après que la Cour d'appel du Québec ait statué en 1954 (à 4 voix contre une) que la loi était constitutionnelle, les avocats demandèrent à Scott de leur venir en aide pour l'appel devant la Cour suprême. Scott accepta, bien que le scandale à McGill entourant ses activités au sein de la CCF battait son plein, parce que les droits de l'homme étaient en cause. La victoire qu'il remporte dans cette cause le 7 mars 1957 fut le premier de ses trois grands succès dans cette Cour.

La troisième cause célèbre de Scott — dont nous trouverons trace, d'ailleurs, dans l'œuvre ferronienne — débute en 1959, quand la police montréalaise saisit les exemplaires de la nouvelle édition américaine de *L'amant de Lady Chatterly* des

⁴² Olscamp, « Jacques Ferron ou le nationaliste ambivalent », p. 197-8.

kiosques à journaux de Larry Brodie, Joseph R. Dansky et George Rubin⁴³. Lorsque le livre est qualifié d'obscène, les éditeurs engagent Manuel Shacter, avocat montréalais et ancien étudiant de Scott, pour les défendre. Après que la Cour supérieure du Québec rende un premier jugement en faveur de l'action de la police le 19 juin 1960, Scott accepte d'aider Shacter avec l'appel. Ce dernier ayant été rejeté le 7 avril 1961, l'affaire aboutit le 16 mars 1962 devant la Cour suprême où la majorité, convaincue qu'il s'agit d'un ouvrage de fiction « sérieux » dont les scènes à caractère sexuel n'ont pas de but pornographique, décide en faveur du roman⁴⁴.

Frank Scott, poète et traducteur

Pendant les années 1950, Frank Scott se construit aussi une réputation au Québec comme poète de langue anglaise et comme traducteur d'œuvres littéraires canadienne-françaises, deux autres éléments importants de la représentation de l'homme dans les écrits polémiques et des personnages romanesques qu'il inspire dans l'œuvre ferronienne. Selon Djwa, son ami le poète français Pierre Emmanuel (rencontré à l'Université Harvard, en 1950), fit connaître à Scott des poètes francophones que Scott invitait chez lui au milieu des années 1950⁴⁵. Peu après cette rencontre, Scott se mit à traduire certains poèmes canadiens-français, une activité qui, selon sa biographe, aurait été une façon pour cet homme, qui avait déjà étudié les aspects extérieurs de la société canadienne-française, de « scruter l'âme du Québec, où se perçoit une structure qui est

⁴³ Le nom exact du procès est *Brodie, Dansky et Rubin c. La Reine*.

⁴⁴ La division de la Cour, quatre anglicans et un juge sans attache religieuse dans la majorité contre trois catholiques romains et un anglican provoque un article dans le *Nouveau Journal*, « Y a-t-il deux Cours suprêmes du Canada? » (Djwa, *Une vie*, p. 480).

⁴⁵ *Ibid.*, p. 514. Emmanuel a écrit la préface au *Tombeau des rois* d'Anne Hébert (1953).

d'une certaine manière aussi la sienne⁴⁶ ». Selon Patricia Godbout, c'est vraisemblablement son ami Arthur Smith qui a fait connaître à Frank Scott la poésie d'Anne Hébert, et Jean-Charles Falardeau, qui connaissait Scott et Hébert, a peut-être joué un rôle d'intermédiaire entre les deux⁴⁷. Dès 1952 Scott fait paraître dans la *Northern Review* sa traduction de deux poèmes d'Anne Hébert (« La fille maigre » et « En guise de fête »), et c'est pendant les années 1950 qu'il amorce sa traduction de son poème « Le Tombeau des rois ». Après avoir reçu la première version de cette traduction que Scott lui avait envoyée en 1959 pour solliciter son avis, Anne Hébert lui demande de l'aide dans sa lecture de la version anglaise. Un dossier contenant des documents reliés à leur travail sur cette traduction (le commentaire détaillé d'Anne Hébert sur la première version ainsi qu'une lettre d'elle, en français, sur la traduction, suivie de la réponse, en anglais, de Frank Scott, et de sa nouvelle version de la traduction) apparaît dans *Écrits du Canada français* en 1960 sous le titre « La traduction. Dialogue entre le traducteur et l'auteur⁴⁸ ».

Dans sa « Note explicative » qui préface ce texte, Jeanne Lapointe (qui, avec Micheline Sainte-Marie, aida Scott dans la facture de la deuxième traduction du poème), le présente de la façon suivante aux lecteurs canadiens-français :

⁴⁶ *Ibid.*, p. 517.

⁴⁷ Scott, qui avait formé en 1951 Recherches sociales, un groupe d'études appelé à se pencher sur les problèmes sociaux auxquels faisaient face les francophones et les anglophones du Canada, invite Falardeau à se joindre au bureau de direction du groupe (*ibid.*, p. 445). Dès 1951 Scott envoie à Falardeau des traductions qu'il a faites de poèmes d'Hébert. Les premiers échanges épistolaires entre Scott et Hébert remontent à 1952. Voir Patricia Godbout, *Traduction littéraire et sociabilité interculturelle (1950-1960)*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2004, p. 76-7.

⁴⁸ « La traduction. Dialogue entre le traducteur et l'auteur », *Écrits du Canada français* VII (1960), p. 193-236. Cette correspondance sera reprise dans Anne Hébert et Frank Scott, *Dialogue sur la traduction*, Montréal, HMH, coll. « sur parole », 1970 (avec une préface de Northrop Frye), livre dans lequel Scott fait paraître la troisième et dernière version de sa traduction du poème.

Frank Scott, sociologue, professeur de droit à McGill, penseur politique, écrivain, excellent poète de langue anglaise est, en même temps, le meilleur traducteur des poètes canadiens-français. Grâce à lui, certains très beaux poèmes d'Anne Hébert sont accessibles au Canada anglophone⁴⁹.

Les réflexions de Scott dans cette lettre en réponse à Anne Hébert (et ailleurs) montrent qu'il envisageait la traduction comme un moyen de faciliter la compréhension interculturelle et ainsi de consolider le pays. Il souligne que le Canada, pays qui jouit de deux traditions culturelles, a particulièrement besoin de la traduction, cet art qui promeut le respect entre les races nécessaire au monde moderne⁵⁰. Il considère cependant qu'une traduction laissera toujours inexprimé quelque chose de l'original, qui restera pour cette raison indépendant.

Scott était le seul anglophone invité à la première Rencontre des poètes canadiens organisée par Jean-Guy Pilon et tenue au Manoir Montmorency en septembre 1957. Nous ne savons pas si Ferron assista à cette Rencontre, mais il était certainement au courant de ce qui s'y était passé⁵¹. À la deuxième Rencontre des poètes (1958), Scott livre un discours sur sa propre impulsion poétique et sur la traduction dans lequel il affirme:

⁴⁹Jeanne Lapointe, « Note explicative : une petite aventure en littérature expérimentale », *Écrits du Canada français VII* (1960), p. 195. Les éditeurs de la revue le présentent ainsi : « Frank Scott — Avocat, professeur de droit à l'université McGill et figure dominante du parti socialiste (il fut président de la CCF de 1942 à 1950), est aussi un poète réputé. Il a publié trois recueils: *Overture* (1945), *Events and Signals* (1954), et *The Eye of the Needle* (1957). Il a participé à la création de plusieurs revues littéraires et il fut directeur adjoint du *Canadian Forum*. » Scott avait déjà fait publier auparavant, en 1954, dans *Events and Signals* (Toronto, The Ryerson Press), ses traductions de six poèmes d'auteurs canadiens-français, soit quatre d'Anne Hébert, un de Saint-Denys Garneau, et un de Jean-Charles Harvey.

⁵⁰ « La traduction. Dialogue entre le traducteur et l'auteur », p. 212.

⁵¹ Dans son article « Éthier-Blais vous étiez cuisinier » publié dans *Le Nouveau Journal* le 7 octobre 1961 (repris dans *Chroniques littéraires*, p. 432-435), Ferron écrit : « La Rencontre des écrivains a commencé, il y a cinq ans, par un colloque absurde et délicat de poètes, tant français qu'anglais, groupés autour d'une prêtresse qui, l'âge aidant, est passée du Non-Verbal à *Châtelaine* » (*Chroniques littéraires*, p. 433). Jacques Brault, Gilles Constantineau, Roland Giguère, Gilles Hénault, Gaston Miron, Yves Préfontaine et Gilles Vigneault étaient parmi les poètes participant à cette première Rencontre.

La traduction est dans le pire des cas un exercice intéressant, et, dans le meilleur, un art créatif. Aussi intense que soit notre désir de voir tous les Canadiens lire l'anglais et le français, la traduction de la littérature française et anglaise au Canada est certainement essentielle. Bien que j'aie vécu au Québec toute ma vie et que je puisse prétendre connaître quelque chose de l'esprit du Canada français, il n'y a pas eu d'expérience plus enrichissante pour moi que mon travail à transcrire en anglais certains poèmes écrits par des poètes contemporains du Québec. De plus, cela m'a apporté l'avantage inestimable de rencontrer les poètes eux-mêmes⁵².

D'après cet extrait, Scott voit la traduction littéraire comme une chose

« essentielle » pour le pays : sa tâche comme traducteur serait de faire connaître

« l'esprit du Canada français » au Canada anglais dans le but d'aider à construire un nouveau Canada dans lequel les deux cultures se connaissent et se respectent.

Pour sa part, l'écrivain Doug Jones, autre participant canadien-anglais à cette deuxième Rencontre, était frappé par les rapports entre Scott et les poètes francophones. Lors de la séance plénière, où la discussion portait sur les problèmes des poètes québécois en tant que minoritaires, et où Jones sentait fortement leur sentiment d'isolement, de frustration et d'aliénation, Scott se leva pour observer (en français) qu'il parlait pour la minorité dans la minorité. « '...C'était très bien dit, cet homme de grande taille au milieu de tout ce groupe...qui proclamait son appartenance à la minorité. Ici, un membre de la majorité se levait pour annoncer qu'il représentait une minorité, [une partie de la] minorité anglaise'⁵³ », observa avec ironie Jones. Malgré l'expression de ce

⁵² Djwa, *Une vie*, p. 516. L'extrait du discours cité dans la version anglaise de la biographie laisse croire qu'il a été prononcé en anglais. Voir *The Politics of the Imagination*, p. 373, où la dernière phrase du discours combine les deux langues : « Sometimes it brings ecstasy — 'cet élan pour éclater dans l'Au Delà' [sic]. Who would not want to write poetry? ».

⁵³ *Ibid.*, p. 516-7. Dans sa contribution au numéro spécial de la revue *Brick* en l'honneur de Frank Scott, Doug Jones écrit : « Il [Scott] avait l'air d'un membre de l'Establishment, il se comportait comme un membre de l'Establishment, même si à ses propres yeux il n'était qu'un rebelle minable que le *Montreal Star* dénonçait comme un communiste qui devait disparaître du monde, même s'il était dépourvu de véritable richesse, de véritable pouvoir, un professeur, un poète, membre d'une famille plus ou moins bien

point de vue quelque peu incongru dans les circonstances — qui confirme que Scott, sans doute à cause de ses expériences en grandissant à Québec, se voyait comme membre d'une minorité anglophone — , Jones considère que, dans l'ensemble, Scott jouait bien le rôle de médiateur, « créant une ambiance dans laquelle les gens pouvaient dire ce qu'ils avaient sur le cœur et qu'ils n'auraient peut-être pas dit à une douzaine de personnes...dans cette ambiance ils parlaient sans hésiter⁵⁴ ».

Scott fait paraître en 1962 son *St.-Denys Garneau & Anne Hébert : Translations/Traductions*, volume bilingue (avec une préface en français de Gilles Marcotte), où, dans sa « Note du traducteur », il écrit avoir traduit ce qu'il jugeait être les meilleurs poèmes des deux poètes canadiens-français qu'il admirait par-dessus tout. En tant que traducteur, son objectif, dit-il, est de modifier le poème le moins possible; voulant le laisser parler lui-même dans l'autre langue, il privilégie la littéralité plutôt que l'interprétation. Il termine en exprimant le souhait que ses traductions incitent le lecteur à se tourner vers l'original⁵⁵. Son rôle serait ainsi celui, central, d'intermédiaire, voire d'entremetteur, c'est-à-dire l'équivalent littéraire du rôle de metteur en scène qu'il jouait en invitant chez lui les poètes des deux groupes linguistiques.

appartenant à l'Establishment montréalais — malgré tout cela, du point de vue de beaucoup d'autres, il était un grand homme qui avait l'air et les façons d'un premier ministre, éloquent comme tout, drôle, apparemment hautain, un homme difficile, je crois, d'accès. Il ressemblait à l'autorité, à la culture étrangère qui avait dominé au Québec, et ceci a sûrement dû compliquer les choses. Cela peut sembler drôle maintenant, mais dans les années 1950, voir Frank Scott, qui mesurait six pieds, au milieu d'un groupe de poètes québécois un soir dans les Laurentides dire qu'il était « le petit minorité anglais » [*sic*] était ridicule en quelque sorte » (*Brick*, été 1987, p. 43. Je traduis).

⁵⁴ Djwa, p. 517.

⁵⁵ F.R. Scott, « Translator's Note », *St-Denys Garneau & Anne Hébert : Translations/Traduction*, Vancouver, Klanak Press, 1962, p. 9.

Il est intéressant pour la présente étude que Ferron ait choisi de satiriser Frank Scott en tant que poète et traducteur, et aussi de mettre en scène, dans *Le ciel de Québec*, le personnage qu'il inspire en même temps que les deux poètes (Saint-Denys Garneau et Anne Hébert) qu'il affectionnait le plus⁵⁶. Nous savons d'ailleurs que Ferron connaissait le travail de Scott comme traducteur de poètes canadiens-français. Dans le texte qui formait la base de sa communication à la IV^e Rencontre des Écrivains en octobre 1960, il exprime son mépris et de la poésie de Saint-Denys Garneau et de cette activité de Scott:

Après la grande gigue autour de Saint-Denys-Garneau, dont les soucis religieux, les angoisses vénériennes ne trompent que les sots, la comédie de « Polichinelle » montre à quelle futilité tragique sont voués les fils du juge Routhier, de l'abbé Groulx et de l'honorable Sévigny. Futilité si aiguë qu'il n'y a place au-dessus d'elle que pour une pointe extrême : les précieux exercices de traduction de Mgr Scott⁵⁷.

Comment interpréter cette référence dédaigneuse envers l'activité de traduction de Scott? Olscamp, pour qui les choix d'œuvres de Scott sont « particulièrement révélateurs », cite deux explications différentes, sinon contraires. Selon Doug Jones, Scott, comme traducteur, aurait tendance à « danser avec lui-même », « for he is translating a poetry of social protest very similar in spirit to his own⁵⁸ », tandis que pour Ray Ellenwood, Scott, comme d'autres anglophones, aurait tendance à privilégier les

⁵⁶ Dans sa « Préface » à *Poems of French Canada*, Burnaby, Blackfish Press, 1977 (un recueil de ses traductions de onze poètes, dont notamment Hébert, Garneau, Hénault, Giguère, Ouellette, Pilon et Brault), Scott affirme avoir rencontré Saint-Denys Garneau (dont il a lu le *Journal*) une seule fois, en 1942, et Anne Hébert « souvent » (p. v).

⁵⁷ Jacques Ferron, « Un miroir de nos misères : Notre théâtre », *Revue socialiste*, n° 5 (printemps 1961), repris dans *Escarmouches*, t. 2 (sous le titre « Notre théâtre »), p. 25.

⁵⁸ Olscamp, « Jacques Ferron ou le nationaliste ambivalent », p. 207, citant D.G. Jones, « F.R. Scott as Translator », texte paru dans Sandra Djwa et R. St. John Macdonald, dir., *On F. R. Scott. Essays on His Contributions to Law, Literature and Politics*, Kingston and Montreal, McGill-Queen's University Press, 1983, p. 161.

écrivains qui démontrent des « qualités universelles ». Olscamp conclut que « chez Scott, cela se traduit par une nette préférence pour les œuvres québécoises dont le référent local, justement n'est pas nettement identifié » et que ce « Parti pris d'universalisme politique entre en pleine contradiction avec les choix personnels de Jacques Ferron⁵⁹ ».

Remarquons d'abord, au sujet du commentaire de Jones, que Scott n'a pas fait que de la poésie « satirique » ou contestataire: Louis Dudek a qualifié Scott, en 1950, de « notre premier poète moderne », établissant maints parallèles entre sa poésie et celle de T.S. Eliot et W.H. Auden⁶⁰. Ensuite, bien qu'il soit indéniable que les deux poètes que privilégie Scott, Anne Hébert et Saint-Denys Garneau, ne font pas de la poésie satirique, faut-il nécessairement accuser leur poésie — et à travers elle, Scott — de cet autre soi-disant « péché » aux yeux de Ferron, c'est-à-dire l'universalisme? D'une part, l'appréciation qu'avait Ferron pour maints poètes « universalistes », tels Valéry, Apollinaire, et Paul-Marie Lapointe⁶¹, est bien connue; d'autre part, la critique — y compris Scott — reconnaît un aspect de révolte contre la société québécoise dans la poésie d'Hébert et, dans une moindre mesure, dans celle de Saint-Denys Garneau⁶². Par

⁵⁹ Olscamp, « Jacques Ferron ou le nationaliste ambivalent », p. 207-208. Sherry Simon, quant à elle, écrit que l'attrait qu'avaient ces deux poètes pour Scott s'explique par les deux aspects : d'une part, leur poésie exprime un monde imaginaire très différent du sien, mais de l'autre, elle contient une critique politique implicite. Voir Sherry Simon, *Translating Montreal. Episodes from the Life of a Divided City*, Montreal and Kingston, McGill-Queen's University Press, 2006, p. 52.

⁶⁰ Patricia Godbout, *Traduction littéraire et sociabilité interculturelle au Canada (1950-1960)*, p. 74, citant « F.R. Scott and the Modern Poets » de Louis Dudek, article publié dans la *Northern Review* en 1950.

⁶¹ Voir « Paul-Marie Lapointe : un grand poète », *Le MacLean*, vol. XI, n° 11 (novembre 1971), repris dans *Escarmouches*, t. 2, p. 164-167.

⁶² Voir le commentaire de Scott sur la poésie écrite par les Canadiens français et anglais dans son article « The Poet in Quebec Today », dans John Glassco, dir., *English Poetry in Quebec. Proceedings of the Foster Poetry Conference*, Montréal, McGill University Press, 1965, p. 43-9, où il distingue entre la

ailleurs, le fait que Hébert et Saint-Denys Garneau soient de la même génération et natifs de la même région que Scott, et qu'ils aient pratiqué une poésie dite « moderne », a sans doute influencé son choix.

Un coup d'œil sur le contexte de cette critique par Ferron de l'activité de traduction de Scott fournit une clé importante pour comprendre son interprétation. La remarque apparaît dans une lecture politique du théâtre canadien-français où Ferron place Saint-Denys Garneau dans la lignée du juge Routhier (« père de Saint-Denys-Garneau, et le vôtre, [qui] écrivit le O-Canada-ton-bras-sait-porter-l'épée », et qui « jouissait de la considération du clergé et de la garnison anglaise⁶³ »), du chanoine Groulx, et de l'honorable Sévigny, c'est-à-dire dans le camp de « notre bourgeoisie boursière et bilingue » qui, à cause de leur « collaboration », serait finalement « apatride⁶⁴ ». En effet, Ferron, reprenant l'expression utilisée par Scott dans son discours à la première Rencontre des poètes, fait de ces « exercices de traduction » le *nec plus ultra* des activités vouées à la « futilité tragique » exemplifiée par le suicide de Lomer Gouin, auteur de « Polichinelle »⁶⁵. Dans ce contexte la remarque, qui met l'accent sur l'activité de la traduction plutôt que sur la poésie traduite, apparaît comme un rejet catégorique de l'espoir du fédéraliste Scott que cette activité littéraire puisse renforcer l'unité du Canada.

poésie de Saint-Denys Garneau (avec qui, écrit-il, la poésie au Québec « entre au 20^e siècle ») et celle, contestataire, des jeunes poètes, tel Chamberland. Voir aussi ses remarques dans sa « Préface » à *Poems of French Canada*, Burnaby, Blackfish Press, 1977, p. i à vi.

⁶³ « Notre théâtre », *Escarmouches*, t. 2, p. 19.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 24.

⁶⁵ « Lomer Gouin, petit-fils d'un premier ministre, secrétaire d'un chef de l'opposition libérale, s'était juré, à l'âge des serments, de devenir une vedette politique. Il voulait sans doute se rattacher à un pays avec lequel il n'avait que peu de contacts. À trente-six ans, se rendant compte qu'il n'y parviendrait pas, il se pendu dans son salon, conférant un peu de vérité à son œuvre » (*ibid.*).

Les rapports entre Ferron et Scott

Bien qu'il soit impossible de dire avec certitude où les deux hommes se sont rencontrés, nous savons qu'ils se côtoyaient au sein du PSD dès le milieu des années 1950. Selon Djwa, Ferron « est du nombre des écrivains francophones qui, dans les années 1950, viennent aux réunions chez les Scott, avenue Clarke⁶⁶ ». Dans son article « Les échanges littéraires à Montréal durant les années 1950⁶⁷ », publié en 1999, Patricia Godbout cite Ferron parmi ce nombre également, mais il ne figure pas sur la liste d'écrivains qui y auraient participé dans son *Traduction littéraire et sociabilité interculturelle au Canada (1950-1960)*, publié en 2004. Il est à noter, à cet égard, que dans la « Préface » à *Poems of French Canada*, Scott, racontant qu'il invitait, « au milieu des années 1950 », de petits groupes de poètes des deux langues, mentionne Louis Portugais et Gaston Miron mais non pas Ferron, qui n'était pas poète, bien sûr. Micheline Sainte-Marie (alors la femme de Louis Portugais)⁶⁸, quant à elle, qui y assistait, n'a pas de souvenir que Ferron ait participé à ces soirées dont le fil conducteur était la poésie⁶⁹.

La description que donne Scott de ces soirées — « nous avions maints dialogues animés⁷⁰ » — contraste avec celle de Micheline Sainte-Marie. Selon cette dernière, qui

⁶⁶ Djwa, *Une vie*, p. 575.

⁶⁷ Patricia Godbout, « Les échanges littéraires à Montréal durant les années 1950 », dans Marie-Andrée Beaudet, dir, *Échanges culturels entre les Deux Solitudes*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1999, p. 85.

⁶⁸ C'est en prenant contact avec les Éditions de l'Hexagone à l'été 1957, en espérant y voir publier une anthologie bilingue, que Scott avait fait la connaissance du couple Portugais. « Frank Scott se voyait beaucoup comme découvreur et pionnier du Canada français. Il voulait refléter cette facette-là », croit Micheline Sainte-Marie » (*ibid.*, p. 107).

⁶⁹ Communication de Micheline Sainte-Marie du 10 août 2008.

⁷⁰ F.R. Scott, « Preface », *Poems of French Canada*, p. v. Dans une lettre du 23 novembre 1959 à John Glassco, cependant, Frank Scott révèle une attitude moins positive envers les soirées: « It seems the seeds

sentait le devoir de « faire le trait d'union » entre les deux groupes, ces réunions (qui auraient eu lieu en 1957) n'étaient pas des réussites, surtout en raison des incompétences linguistiques des deux côtés :

« Concrètement parlant, socialement, c'est très embêtant, quand on est dans un salon et que, tous adultes consentants, on est là, les deux camps sont en présence, alors : 'Tirez, Messieurs les Anglais', et il n'y a personne qui tire! [...]. Surtout quand les Anglais étaient, évidemment, aux yeux de Gaston, les conquérants, les méchants, qui faisaient leur possible pour faire du bien à leurs vis-à-vis. Et les vis-à-vis, eh bien, étaient renfrognés et ne desserraient pas les lèvres. Je pense que ç'aurait pu marcher s'ils avaient pu se parler »⁷¹.

Même s'il paraît douteux que Ferron ait assisté à ces soirées « chez Frank », nous pouvons affirmer qu'il était au courant de l'activité littéraire de Scott pendant les années 1950, où la traduction de la poésie canadienne-française occupait une place importante, et, qu'en 1960 du moins, l'auteur québécois ne s'intéressait point à participer aux projets littéraires bilingues qu'affectionnait tant Scott. En réponse à une lettre de Micheline Sainte-Marie lui proposant de collaborer à une revue culturelle bilingue, *Les Arts/The Arts*, qu'elle projetait de fonder avec quelques amis, Ferron écrit :

Je suis assez inculte, n'étant après tout qu'un médecin de faubourg. Votre revue sera sérieuse, savante, quelque peu universitaire, bilingue, pour ne pas dire diplomatique. Ce n'est pas pour moi. Vous me voulez du bien, moi de même, mais que voulez-vous? Chacun son jeu. Vous jouez trèfle, je joue pique. Et je parie que vous gagnerez. Vous êtes d'une génération tellement plus sage et instruite que la mienne, déjà brûlée, génération perdue. Des arts, je me fous; ils étaient sur mon chemin. Au fond, il n'y a que la politique qui me passionne⁷².

we planted in our several bilingual evenings are sprouting : whether in soil or stone we shall see later ». Godbout, *Traduction littéraire et sociabilité interculturelle au Canada (1950-1960)*, p. 109.

⁷¹ *Ibid.*, p. 108. Godbout ajoute : « L'attitude paternaliste et condescendante de Scott ('les mauvais jours') n'était pas non plus propice aux rapprochements. [...]. 'Convaincu du bon droit, Frank Scott ne s'est pas vraiment mis dans la peau de l'autre sur le plan culturel, estime Micheline Sainte-Marie. Sa société avait la partie belle. Il ne voyait vraiment pas pourquoi on en changerait, puisque des gens comme lui étaient tout à fait ouverts à l'amélioration du sort...des administrés!' » (p. 108-9).

⁷² Lettre de Ferron à Micheline Sainte-Marie datée du 1^{er} novembre 1960 (*ibid.*, p. 243).

Malgré ce rejet catégorique quelque peu ironique, Ferron va néanmoins accepter, moins d'un an plus tard, de publier deux textes — et cela, en anglais — dans une revue canadienne-anglaise unilingue. Qui plus est, Frank Scott contribue lui aussi à ce même périodique (et dans le même numéro); il est donc certain que Scott aurait lu ces deux textes de Ferron⁷³. Mais pourquoi Ferron a-t-il accepté cette collaboration, acte qui pourrait sembler incohérent par rapport à la position prise dans la lettre à Sainte-Marie? Pour comprendre ce geste il faut d'abord le situer dans le contexte de la nature de la revue en question et ensuite analyser les textes que Ferron y a fait paraître.

Une lettre inédite à Ferron de Louis Martin (journaliste à *La Presse*, à Radio-Canada, et qui, comme Ferron, écrira pour *Le Nouveau Journal* à l'automne 1961), et datée du 21 juillet 1961, nous apprend que Ferron avait accepté de faire publier un article dans une revue « canadienne anglaise » :

Robert Millet vous avait demandé de ma part, il y quelque temps déjà, si vous seriez intéressé à rédiger un article pour une revue canadienne-anglaise qui paraîtra début octobre. Vous aviez accepté à ce moment-là de rédiger un article sur un sujet que vous connaissiez bien : les relations entre Canadiens français et Canadiens anglais. [ill.]. Au mieux sur un ton moins académique — vos articles habituellement ne doivent [ill.] c'est une qualité que j'apprécie grandement — : ce que vous pensez des Canadiens anglais... [d]eux ou trois mille mots. [...]. L'article, me dit-on, devrait être prêt pour le 1^{er} août. J'ai [ill.] que vous me fassiez savoir si vous acceptiez toujours cette tâche et si vous [ill.]⁷⁴.

⁷³ Frank Scott publie un poème intitulé « Power » dans le premier numéro d'*Exchange*, vol. I, n° 1 (novembre 1961), p. 15. La « Publisher's page », qui renseigne sur les auteurs du numéro, écrit à son sujet : « About our poets: [...] FRANK R. SCOTT, who has become Dean of the Faculty of Law at McGill, is also one of the contributors to *Social Purpose for Canada* which will be reviewed in our November issue » (*ibid.*, p. 8).

⁷⁴ Je remercie Luc Gauvreau de m'avoir aimablement fourni une copie de cette lettre. La chronologie établie par Gauvreau précise d'ailleurs que Robert Millet a effectivement écrit une lettre à Ferron au mois de mai 1961.

La revue à laquelle Martin fait référence est sans doute *Exchange, A Canadian Review of Contemporary Thought*, revue montréalaise alors en préparation et dont le premier numéro (paru le 1^{er} novembre 1961), précise que Louis Martin, journaliste au *Nouveau Journal*, avait rédigé les notes biographiques des collaborateurs canadiens-français et choisi les extraits des *Insolences du Frère Untel* reproduits dans la revue⁷⁵. Comme nous l'avons remarqué, Ferron avait déjà traité le sujet que lui propose Martin, à savoir les relations entre Canadiens anglais et Canadiens français, dans des lettres ouvertes aux journaux de langue française et dans des articles publiés dans divers périodiques de langue française ayant une circulation assez restreinte (*La Revue Socialiste, Situations, IMP*). La proposition de Martin lui fournit l'occasion de s'exprimer auprès d'un lectorat anglophone sur ce sujet qui est au cœur de ses préoccupations politiques. Parce qu'on lui donne carte blanche sur la forme de l'article, Ferron peut « tendre le miroir » au lectorat canadien-anglais de cette revue montréalaise, lui montrer à sa guise comment il est perçu par un Canadien français : en effet, il est invité à écrire, selon le mot de Martin, ce qu'il pense des Canadiens anglais. Il semblerait même que le premier texte que Ferron y fait paraître ait été rédigé exprès pour le lectorat anglophone de cette revue : « The Outraged Biped (satire)⁷⁶ » y paraît avant que la version française ne paraisse, sous le titre « Le bipède outragé », dans l'*IMP* du 7 novembre 1961.

Le sujet, donc, intéresse Ferron au plus haut point. La nature et les buts de la publication ont sans doute aussi joué un rôle dans sa décision. Selon le liminaire de son

⁷⁵ « Publisher's Page », *Exchange, A Canadian Review of Contemporary Thought*, vol. 1, n° 1 (novembre 1961), p. 8. Je traduis.

⁷⁶ Jacques Ferron, « The Outraged Biped (satire) », *ibid.*, p. 63.

numéro inaugural, cette revue « canadienne » se veut un magazine « littéraire et politique » qui répondrait au besoin d'un nouveau périodique qui exprimerait la « réalité biculturelle » du Canada et qui publierait les meilleurs écrivains des deux langues du pays. Elle se veut à la fois un lien à et une frontière par rapport au « reste de l'humanité », un magazine qui contribuerait à la réalisation de l'identité individuelle et nationale. Ce manifeste inaugural rend clair le caractère « nationaliste » de la revue : l'échange d'idées dont elle se veut le forum serait « vital » au bien-être social et psychologique de « notre nation ». Rendant hommage au rapport récent de la Commission royale d'enquête sur les publications (le « Rapport O'Leary »), qui aurait « éveillé » les Canadiens au besoin du pays de publications nationales, la direction exprime le souhait qu'elle puisse créer le genre de revue « dont a besoin ce pays [...] ». Nous ne sommes pas certains de notre succès, mais nous sommes certains du besoin⁷⁷ ». La revue veut donc suppléer à un manque et ainsi participer à la construction de l'identité nationale du Canada, dont le nom est mentionné onze fois dans l'espace d'une page.

Dans la section « Letters » du premier numéro, la direction reproduit onze lettres reçues en réponse à une demande envoyée à « un nombre de Canadiens distingués »

⁷⁷ « There is a need for a new Canadian magazine which expresses the bi-cultural reality of Canada and publishes the best English and French writers of the country. There is a need for a new Canadian magazine that provides both a link and a dividing line between Canadians and the rest of mankind — a magazine that both records and helps the realization of individual and national identity. There is a need in Canada for a new political magazine that provides a free exchange of views on our moral, social and economic problems. There is a need in Canada for a new political magazine that is guided by the belief that the challenge of the free flow of opinions is vital to the mental and social well-being of our nation — a magazine that is guided by moral principles instead of ideologies or the principle of expediency. [...]. There is a need in Canada for a successful magazine of literature and politics — a magazine that is an instrument of power for those who know most and can do most in this country » (*Exchange*, vol. 1, n° 1 (novembre 1961), p. 1).

sollicitant leur commentaire au sujet de trois questions : primo, si le pays a besoin d'un nouveau magazine; deoxio, s'il était possible pour un nouveau magazine d'atteindre et de maintenir un haut niveau artistique et intellectuel; tertio, quelles sont les chances de survie d'un tel magazine. Des onze réponses publiées, seulement deux proviennent des sources canadienne-françaises. Dans la première, Roger Duhamel (« Office of the Queen's Printer ») exprime en anglais sa gratitude d'avoir été associé au lancement d'un projet aussi intéressant et envoie ses meilleurs vœux pour son succès. « ACADÉMIE CANADIENNE FRANÇAISE » est le titre de l'ultime réponse publiée; écrite en français (le seul texte en langue française du numéro, d'ailleurs), elle se lit comme suit : « Les occupations du Directeur de l'Académie ne lui laissent pas les loisirs de se rendre à votre invitation », suivie d'une note de la rédaction : « (*The above response was received without salutation or signature. — Ed.*)⁷⁸ ». De tous les répondants, un seul soulève l'enjeu important qu'est la langue pour une revue qui se veut « nationale ». John Stedmond (du *Queen's Quarterly*) écrit, au sujet des chances de réussite de la revue :

One must remember that both the potential audience and the potential contributors for such a magazine are, in Canada, divided into two main language groups. Canada's « two cultures » lend it distinctiveness, but they also considerably reduce the chances for success of a « national » magazine published in only one of its two official languages⁷⁹.

Il s'agit, donc, non pas d'un projet de revue bilingue, tel que Micheline Sainte-Marie en avait proposée à Ferron, mais d'un magazine unilingue anglais, où Ferron est invité à écrire « ce qu'il pense des Canadiens anglais ».

⁷⁸ *Ibid.*, p. 4.

⁷⁹ *Ibid.*

La page couverture du premier numéro, composée d'une page (coiffée du titre) dont la première moitié, blanche, est vide, et où figure, au début de la deuxième moitié (rayée bleu et jaune), le symbole de la fleur-de-lys, présente une liste de quatre sujets. Ce sont, de haut en bas : « The Grievances of French Quebec », suivi de « Canada's Summer Festivals », « On the New Democratic Party », et « One Sentence on Tyranny ». La table des matières fait mention, dans la section intitulée « The Grievances of French Quebec » (vingt pages sur environ soixante-dix), d'un texte de Jacques Ferron intitulé « The Outraged Biped (satire) »⁸⁰.

Un mot d'abord sur la traduction de ce texte. Selon la « Publisher's Page », la plupart des articles en français du premier numéro furent traduits par Kina Buchanan (assistante à la rédaction); cependant, une note entre parenthèses après le texte « The Outraged Biped » précise qu'il a été traduit par « I.G. », initiales qui ne correspondent pourtant à aucun des noms des personnes impliquées dans la revue. Selon Malcolm Reid (journaliste canadien-anglais qui a vécu à Montréal pendant cette période et dont le livre, *The Shouting Signpainters*⁸¹, en trace le portrait), il s'agirait d'Yvan Guay (1923-2000), journaliste à *La Presse*⁸².

⁸⁰ Cette section inclut également des textes (en anglais) de Léon Dion, Jacques Tremblay, le Frère Untel et Marcel Godin, ainsi qu'un échange entre André Laurendeau et Pierre Bourgault (publié précédemment dans *Le Devoir*) et un extrait du manifeste du RIN.

⁸¹ Malcolm Reid, *The Shouting Signpainters. A Literary and Political Account of Quebec Revolutionary Nationalism*, Toronto, McClelland and Stewart, 1972. Pour une étude de la trajectoire de Malcolm Reid en tant que traducteur du Canada français au Canada anglais, voir Sherry Simon, *Translating Montreal*, Montreal and Kingston, McGill-Queen's University Press, 2006, p. 28-39. Reid a rencontré Ferron lors des réunions du PSQ mais ne l'a pas interviewé pour son livre, qui portait sur la jeune génération des écrivains partipristes. Il lui a cependant téléphoné afin d'obtenir sa permission d'y incorporer une traduction anglaise du texte « Wagner au Congo ». Reid raconte : « Ferron m'a répondu, dans sa voix douce, 'Ah oui, ah oui. Vous avez ma permission. Quand on fait de la polémique, on accepte d'être cité...hein?' » (Communication de Malcolm Reid du 10 mars 2008).

⁸² Communication du 24 mars 2008.

Le court texte (trois paragraphes) que Ferron publie dans ce premier numéro d'*Exchange*, « The Outraged Biped », se moque en fait du projet de la revue, qui se veut un forum pour le libre échange d'idées entre les deux groupes linguistiques du pays, entre autres, mais qui prend pour acquis que cet échange se fera en anglais. L'auteur y brosse un portrait impitoyable de l'« Anglais » suffisant (the « self-respecting Englishman »), le bipède du titre, qui serait « outragé » par le fait que les autres bipèdes peuvent marcher sans parler anglais⁸³. Même si la « croisade » entreprise par l'Anglais pour convertir le monde entier à la langue anglaise a rapporté quelques résultats (deux ou trois continents), elle s'achèvera, selon le narrateur, « hélas! dans la déconvenue car le basic english [*sic*] n'a converti personne à l'émerveillement d'être bipède⁸⁴ ». Se sentant alors délaissé au milieu de ses « conquêtes », le seul à apprécier le « miracle de sa démarche », il s'éloignerait déjà. Puis la dernière phrase laisse entendre que l'Anglais est une « bête »: « We shall see him closing the gate after him and putting an end to the beautiful era when man was still a beast⁸⁵ ».

Ce texte vise évidemment à provoquer le lectorat anglophone « bien pensant » de la nouvelle revue. Bien qu'une seule lettre à la rédaction au sujet de « The Outraged Biped » soit publiée dans le deuxième numéro du magazine, elle confirme que Ferron a atteint son but. Robert Knox, de « Montreal, P.Q. », écrit: « I was amazed at the under-

⁸³ « The other bipeds have always troubled him. He could never understand how they could walk erect without speaking English. It is more than he can take. It is extraordinary, diabolical, in fact! [...]. They diminish, they simplify, they render human a miracle absurdly and divinely English » (« The Outraged Bidped », p. 63).

⁸⁴ « Le bipède outragé », *IMP*, vol. XIII, n° 24 (7 novembre 1961), p. 20. La traduction anglaise se lit comme suit: « This extraordinary crusade is still vigorous, but it will finish, alas, in failure, since Basic English has not converted anybody to a state of wonderment at being a biped » (« The Outraged Bidped », p. 63).

⁸⁵ *Ibid.* La version française de cette phrase est la suivante : « On le verra fermer une barrière derrière lui et clore ainsi la belle époque où l'homme était encore une bête » (« Le bipède outragé », p. 20).

standing M. Jacques Ferron exhibited in ‘The Outraged Biped’. For one who is so obviously a quadruped he is very acute. The man is an ass⁸⁶ ».

Dans ce deuxième numéro, Ferron fait aussi paraître une traduction anglaise, écourtée et modifiée, de son historiette « Le bouddhiste⁸⁷ » qui était déjà parue dans l’*IMP* du 16 février 1960. Le traducteur de cette version anglaise, qui s’intitule « The Buddhist and his Adjutant », n’est pas nommé. Une note biographique en anglais (sans doute de la plume de Louis Martin) précise que le docteur Jacques Ferron, omnipraticien de Ville-Jacques-Cartier qui écrit dans ses moments de loisir, essaie, en tant que médecin, de guérir les gens et, en tant qu’écrivain, de les piquer. Ferron, âgé de quarante ans, « n’a jamais quitté le Québec, sauf pour son service militaire, quand il a été muté dans un camp en Colombie britannique. Ce fut cette expérience dans l’armée qui a inspiré la rédaction de la présente satire qui — comme Le bipède outragé — se veut injuste⁸⁸ ».

Le côté autobiographique de cette version anglaise du conte, déjà signalé dans la note explicative, est souligné par le fait que le narrateur autodiégétique a changé de nom : le lieutenant Laurendeau du « Bouddhiste » est devenu « Lieutenant Ferron ». Non plus un texte purement satirique, comme l’était le premier, cet article-ci prétend être basé sur l’expérience personnelle du docteur Ferron dans l’armée. Il n’est plus question de la suffisance anglaise en matière de langue. Le lecteur se trouve plutôt devant une

⁸⁶ *Exchange*, vol. 1, n° 2 (décembre 1961), p. 2.

⁸⁷ Le bouddhiste », *IMP*, vol. XII, no 7 (16 février 1960), p. 19, repris dans *Contes anglais et autres* (1964) et dans *Contes*, édition intégrale, Montréal, HMH, 1968. Les citations renvoient à l’édition intégrale des *Contes* publiée par Bibliothèque québécoise en 1993.

⁸⁸ Note sur Jacques Ferron, « The Buddhist and his Adjutant », *Exchange*, vol. I, n° 2 (décembre 1961), p. 15. Je traduis.

vignette qui vise à montrer les relations entre Canadiens français et anglais, du point de vue de ceux-là, à partir de la narration d'une rencontre personnelle qu'a vécue l'auteur. L'ajout du personnage de l'adjudant au titre (par rapport à la version originelle) souligne qu'il s'agit d'un portrait des rapports entre deux personnes. Le sous-titre du texte anglais, « How to be a Buddhist in Her Majesty's Army », suggère un combat inégal mené par un narrateur narquois qui essaie de se démarquer dans une institution dont il fait partie.

L'incipit situe la scène à Vernon, petite ville « fort britannique » dominée par un plateau aride où se trouve un camp militaire. C'est sur ce « plateau de fous », écrit le narrateur, qu'il est devenu bouddhiste. Ayant entendu parler avec étonnement, peu avant son départ du Québec, d'un avocat beauceron bouddhiste, le narrateur (qui s'éloignerait du catholicisme⁸⁹) décide, une fois arrivé au camp (vu qu'il était loin de son curé), d'en faire autant, et s'inscrit comme bouddhiste. Tout content d'avoir étonné ses compagnons par ce geste — qui le dispenserait d'assister à la messe —, le narrateur n'y pense plus; c'est alors qu'il est convoqué dans l'antre de l'adjudant du camp.

Le narrateur traduit sa conception stéréotypée d'un « Anglais » en confiant sa réaction à la vue de l'adjudant, décrit comme un spécimen rare⁹⁰: « Je me disais en moi-même : c'est sûrement un Anglais ». Le commentaire qu'il donne sur leur conversation souligne qu'il conçoit la situation comme un jeu délicat dans lequel il doit tirer son épingle. Précisant qu'il lui fallait être prudent, car, avec un « Englishman [...] one never knows what folly may be boiling under the surface, what clown may be hiding under the

⁸⁹ « I had never studied theology, in fact, I was rather beginning to forget my catechism » (*ibid.*).

⁹⁰ « This adjutant was a rare type : green bérêt, red mustache, a kilt, two hairy legs rising from big boots, heels together, naturally, very straight from one end to the other » (*ibid.*).

phlegmatism », le narrateur rapporte sa découverte que l'adjudant n'était « qu'un protestant, qu'un polichinelle, qu'un conformiste, qu'un adjudant » (et non pas un bouddhiste, comme il le craignait) comme une victoire qui renverse leur position hiérarchique : « Je le pris de haut⁹¹ ». Dans cette version anglaise, le texte s'arrête après cette victoire intellectuelle, renforcée par le sentiment du narrateur francophone qu'il a fait fléchir son supérieur anglophone, qui, en le priant d'être « raisonnable », l'appelle « sir ». Le texte se termine sur les questions que se pose le narrateur au sujet de ce que l'adjudant peut bien penser de lui et sur l'ordre, crié par son supérieur, de partir. Dans la version originelle, par contre, le soldat francophone confie qu'il n'était pas fâché de l'issue (le fait qu'il se retrouvait, le dimanche suivant, avec ses « compagnons à la messe catholique »), « tant il est vrai, comme le dit La Bruyère, qu'il n'y a de meilleur religion que celle où l'on naît⁹² ». La version anglaise, écourtée, met ainsi l'accent sur les aspects ridicules, du point de vue du lieutenant Ferron, de l'adjudant, sur ce que le narrateur francophone conçoit comme une victoire, et sur l'incompréhension totale entre les représentants des deux communautés linguistiques.

Rencontres littéraires

Au cours des années 1960, Ferron et Scott se rencontraient lors de lancements de livres, et la critique s'entend pour dire qu'ils entretenaient des relations cordiales lors de ces occasions, malgré le départ fracassant de Ferron du PSD, malgré les références peu élogieuses à Scott dans ses écrits polémiques à partir de janvier 1960, et malgré la mise

⁹¹ « Le bouddhiste », *Contes*, p. 145. (« I started to look down on him », « The Buddhist and his Adjudant »).

⁹² « Le bouddhiste », p. 145.

en scène des personnages inspirés de lui dans ses écrits de nature fictionnelle. Gilles

Marcotte, par exemple, écrit :

Il me semble qu'il [Scott] était presque toujours là, aux lancements des Éditions du Jour et de HMH. C'était l'époque. Jacques Hébert avait lancé la mode, au cours des années 60, en faisant un lancement chaque semaine. [...]. L'homme était grand et devait pencher la tête pour se mettre au niveau de la plupart de ses interlocuteurs. Avec Jacques Ferron, il parlait, physiquement, à peu près d'égal à égal. Je les voyais, d'un peu loin, discuter de je ne sais trop quoi. Ferron, peu soucieux des convenances, en avait fait un personnage de ses romans. L'autre lisait-il Ferron? Je n'en suis pas tout à fait sûr⁹³.

Par ailleurs, une lettre écrite par Scott à Ferron sur papier à en-tête de *McGill University* et datée du 16 juillet 1963, et en provenance de North Hatley (il s'agit de la seule lettre de Scott dans le fonds Jacques-Ferron), confirme que les deux hommes aient pu trouver dans la littérature un terrain commun:

Cher Jacques Ferron,
J'ai lu - et relu - Modo Pouliotico avec le plus grand plaisir.
Quel esprit! L'obscurité [*sic*] est si gaie! And his mastery of language constantly amazed + delighted me. Thank you for sending the book. And please forgive this delay in acknowledging it. (signé) Frank Scott⁹⁴.

Cette lettre montre que Ferron a envoyé à Scott une copie de *Modo Pouliotico*, recueil de poèmes de son ami André Pouliot (mort prématurément en 1953 à l'âge de trente-deux ans) que Ferron, par ses soins, a fait publier chez les Éditions de la file indienne en 1957. Dans la préface (anonyme) que Ferron a rédigée pour ce livre, il écrit :

Pour subvenir à ses besoins et fantaisies, Pouliot faisait métier de traducteur. [...]. Néanmoins il ne pensait pas à écrire. [...]. Tout au plus lui arrivait-il pour

⁹³ « Frank Scott, traducteur », *Le Devoir*, samedi le 16 février 2002, p. D3. Voir aussi Olscamp, « Le nationaliste ambivalent », p. 208.

⁹⁴ Le fonds Jacques-Ferron, Archives nationales du Québec, MSS 424-023-004. Un exemplaire de *Modo pouliotico* (non dédicacé) fait partie de la bibliothèque F.R. Scott à l'Université McGill.

se délasser et au bénéfice de ses amis, d'improviser quelque jonglerie verbale. Cet ouvrage en contient quelques unes [*sic*] [...] ⁹⁵.

Pourquoi Ferron aurait-il envoyé à Scott ce recueil en particulier? Il y a bien sûr le fait qu'il s'agisse de « jonglerie verbale », un genre que Scott pratique et apprécie. Il y a deux autres facteurs, cependant, qui suggèrent que le geste fut plus équivoque. Pouliot était, comme Scott, un traducteur, mais pour lui, comme pour beaucoup d'autres Canadiens français, ce travail était un gagne-pain, non pas ce que Ferron a qualifié, dans son texte publié avant cet envoi, comme les « précieux exercices de traduction de Mgr Scott ⁹⁶ ». Finalement, il est possible que Ferron visait, par l'envoi de ce recueil, à montrer à Scott que ses efforts juridiques pour la défense des libertés au Québec n'étaient pas aussi indispensables qu'il pouvait le croire, et que la situation n'y était pas aussi draconienne que le professeur de droit le prétendait. C'est que les poèmes de *Modo pouliotico*, publiés en 1957, sont tout aussi risqués — ce dont convient Scott, en utilisant le mot « obscénité » pour les décrire — que le roman *L'amant de Lady Chatterley*, saisi en 1959, et dont la défense victorieuse de Scott en Cour suprême (1962) est survenue peu de temps avant cette correspondance ⁹⁷.

Cette lettre soulève en outre la question des compétences en langue française de Scott ainsi que celle de la langue de communication entre les deux hommes. Nous savons que Ferron se piquait de ne pas parler l'anglais; il se peut, cependant, que Scott

⁹⁵ Jacques Ferron, « André Pouliot », dans André Pouliot, *Modo pouliotico*, Montréal, Les Éditions de la file indienne, 1957, sans pagination.

⁹⁶ Jacques Ferron, « Un miroir de nos misères : Notre théâtre », *La Revue Socialiste*, n° 5 (printemps 1961), p. 30. Rappelons que ce texte formait la base de la communication qu'avait donnée Ferron à la IV^e Rencontre des écrivains en octobre 1960.

⁹⁷ En voici, à titre d'exemple, une strophe du dernier poème, écrit en langue anglaise: « Little Cynthia mistook for a foetus/The butler's appendage known as a penis/She presently sighed in celestial bliss/as he cajoled her hairless mons veneris » (*Modo pouliotico*, p. 44).

utilisait les deux langues dans leurs conversations, comme il le fait dans cette lettre. Il est à noter que Scott écrivait toujours en anglais à Anne Hébert et, d'après la biographie de Djwa, à Falardeau et à Trudeau. À la différence de Scott Symons, par exemple, Frank Scott n'a pas consacré une période de sa vie à l'étude de la langue française et, comme il le remarque dans sa « Préface » à *Poems of French Canada*, bien qu'il fût « exposé » à une matière appelée « French » pendant une période de huit ans au *Quebec High School*, cela ne comprenait aucun entraînement sur les aptitudes orales⁹⁸. Scott, de son propre aveu, se faisait aider dans ses traductions par Jeanne Lapointe et Micheline Sainte-Marie, et la traduction littéraire n'implique pas nécessairement une compétence orale ni une compétence dans la langue et l'écriture de tous les jours, surtout à l'époque. Selon Micheline Sainte-Marie, « même si Scott s'est toujours targué de parler couramment français, 'il le parlait comme un livre' [...]. C'était un français très compassé, mis à part son accent qui était quand même assez prononcé. Parfois il fallait le faire répéter, on ne comprenait pas tout de suite'⁹⁹ ».

Ferron a écrit deux lettres à Scott (en 1969) qui nous donnent encore des indices sur les rapports entre les deux hommes et sur le processus de mise en personnage de l'homme Scott dans l'œuvre ferronienne. Parce que ces lettres nous semblent appartenir plus au genre de l'écrit polémique qu'à celui de la lettre privée, nous les analyserons dans la prochaine section du chapitre, qui abordera la question des caractéristiques et de la fonction du personnage ferronien Frank Scott dans les écrits polémiques.

⁹⁸ F. R. Scott, « Preface », *Poems of French Canada*, p. ii.

⁹⁹ Micheline Sainte-Marie citée dans Patricia Godbout, *Traduction littéraire et sociabilité interculturelle*, p. 108.

Le Frank Scott des écrits polémiques

Quand et pourquoi débute la relation littéraire entre Ferron et Frank Scott?

Marcel Olscamp écrit que malgré tout ce qu'ils avaient en commun, la première fois où Ferron fait allusion à Scott, « c'est pour prendre congé de lui », situant ainsi la rupture entre les deux hommes de celle de Ferron avec le PSD en avril 1960 :

Cette rupture marque le début d'une relation littéraire assez complexe entre l'écrivain et ce qu'il faut bien appeler une « entité » nommée Frank Scott. [...]. Mais le plus étonnant vient du fait que Ferron affiche maintenant des positions nationalistes, au point de rompre avec un parti qui, selon lui, ne fait pas suffisamment place aux aspirations du Canada français¹⁰⁰.

C'est pourtant la pièce *Les grands soleils* (1958) qui, si l'on se fie aux propos de Ferron lui-même, marque ses débuts en tant qu'écrivain « engagé¹⁰¹ ». De plus, son traitement littéraire de Scott avait commencé en janvier 1960, avec la publication par Ferron d'un texte intitulé « Le gibet¹⁰² », où le « professeur Scott », mentionné quatre fois dans l'espace de trois paragraphes, fait figure non de socialiste mais d'ennemi « anglais ».

Le prétexte de ce premier essai est la peine capitale que, selon Ferron (qui prétend vouloir la garder), Scott veut abolir, non par sentiment humanitaire mais pour empêcher qu'un autre héros, devenu martyr, puisse devenir martyr et rallier les Canadiens français à la cause nationale comme le firent Chevalier de Lorimier (mentionné trois fois) et Louis Riel. L'incipit du texte met la position de l'auteur en parallèle avec celle du « grand écrivain » Stendhal qui, écrit Ferron, « ne connaissait pas d'autre moyen pour un homme de se distinguer en temps de paix que d'encourir la peine

¹⁰⁰ Olscamp, « Le nationaliste ambivalent », p. 200.

¹⁰¹ « Ferron, Jacques », *Jeunesses littéraires du Canada*, février 1966, repris dans le « Journal des Confitures de coing », *Les confitures de coings*, p. 258.

¹⁰² « Le gibet », *Situations*, vol. II, n° 1 (janvier 1960), p. 18-20, repris dans *Escarmouches*, t. 2, p. 11-12.

capitale ». En faisant suivre cet exemple littéraire (Julien Sorel) de l'utilité de la peine capitale d'un argument éthique, Ferron fait de cette punition l'équivalent, au niveau social, du droit de l'individu au suicide :

Ce n'est pas parce que la vie nous est donnée qu'il ne faut pas la prendre; il convient d'en disposer à sa guise, autrement nous ne disposerons jamais de rien [...]. Pour disposer de sa vie il n'y a qu'un moyen : choisir sa mort. J'ai déjà dit le bienfait du poison; Mithridate reste un de mes héros les plus chers : le poison lui révèle qu'il se possède, qu'enfin il est sorti de l'œuf, et cette certitude, ce suprême orgueil, cette maîtrise le guérissent du poison. Je ne répugne pas au suicide. J'en ai vu de fort beaux. Que fait l'homme qui veut se tuer? Descend-il? Non, il monte. S'il pouvait se jeter en bas du ciel il le ferait. Le tablier du pont n'est pas assez haut; c'est la superstructure, c'est la cathédrale du pont qu'il lui faut. Il y grimpe, il domine le monde. Pourquoi les policiers, les pompiers, les prêtres s'agitent-ils en bas? C'est que cet homme offense leur petitesse. Pourquoi serais-je contre la peine capitale? Qu'est-elle au juste sinon la complicité de tout un peuple à la destruction de soi, le concours de dieux futiles à l'édification de l'Homme. Si nous sommes fiers et assurés de notre dignité, nous le devons aux suppliciés, à Cartouche roué, aux bûchers des Dominicains, aux horreurs allemandes, à la passion du Christ et des larrons. Le professeur Scott est contre la peine de mort, je le comprends : le Chevalier de Lorimier est pendu au-dessus de sa tête.

On a avili la peine capitale; il est normal qu'à présent on veuille l'abolir. On n'exécute plus que la lie de la société. Il est normal qu'on veuille la laisser dans sa bassesse et la priver de son ultime salut. Que les bandits deviennent des héros, ça on ne veut plus. Le professeur Scott se range avec les pompiers, les policiers et les prêtres. Il ne lui manque plus qu'un uniforme. Le professeur Scott est anglais, nous sommes français. Il voudrait dépendre de Lorimier et Riel. Nous lui disons : non!

Tout au long de notre histoire nous avons manifesté une grande répugnance pour la peine capitale. Sous le régime français il ne se trouvait pas de bourreau pour exécuter les condamnés : la justice du roi de France n'était pas la nôtre. Sous l'occupation anglaise, au grand désespoir des juges, les jurys acquittaient les criminels : la justice du roi d'Angleterre n'était pas la nôtre. Et voici que depuis peu ces jurys deviennent incléments; ils condamnent volontiers : serait-ce que nous approchons d'une justice qui soit nôtre? Pourquoi le professeur Scott choisit-il ce moment pour réclamer l'abolition de la peine capitale? Aurait-il peur? Il n'avait pas peur pourtant quand il s'agissait de pendre le chevalier de Lorimier et Louis Riel. D'où lui vient cette humanité soudaine? Il est trop bon, ma foi! Je dis, moi, qu'il faut garder les gibets. Les révolutions en ont besoin¹⁰³.

¹⁰³ « Le gibet », *Situations*, vol. II, n° 1 (janvier 1960), p. 18-20, repris dans *Escarmouches*, t. 2, p. 11-12.

La figure du « professeur » Scott, juriste, qui réclame en « ce moment » l'abolition de la peine capitale, incarne bel et bien dans ce texte l'avatar de l'ennemi anglais des Canadiens français de deux périodes (et espaces) différentes, celle de la Rébellion des Patriotes et celle de Louis Riel. Ainsi Ferron fusionne-t-il dans ce personnage ces deux époques importantes dans l'histoire du peuple canadien-français et celle du présent, qui serait elle aussi une autre période révolutionnaire, tout comme il l'a fait, sur le plan théâtral, dans *Les grands soleils*. Remarquons l'opposition grammaticale entre le « nous » français et le « eux » anglais, que représente Scott, dont la motivation serait non pas l'humanité mais la peur de perdre sa position de dominant. Quant à l'uniforme de policier qui « lui manque », Ferron le donnera au personnage romanesque inspiré de lui dans *La nuit*. Le désir de Scott d'abolir le gibet s'explique, selon Ferron, par son désir de « dépendre » Chevalier de Lorimier, c'est-à-dire de réécrire l'histoire afin de faire disparaître le véritable contentieux qui existe toujours entre les deux groupes. L'appel final au maintien de la peine capitale apparaît comme un appel à la révolution nécessaire pour régler ce dernier une fois pour toutes.

Cette accusation d'hypocrisie, de désir de dissimuler sa volonté d'« Anglais » de dominer les Canadiens français derrière un masque, reviendra dans presque tous les écrits polémiques où Scott figurera. Dans « Adieu au PSD » (1960), par exemple, Ferron, le décrivant avec ironie à quatre reprises comme « le très digne et très estimé Frank Scott », le place dans la lignée des hommes politiques anglais qui ont gouverné le Québec depuis la Conquête :

Lorsque Lord Durham, le seul Anglais de génie qui nous ait fait l'honneur de sa présence et dont le fameux rapport est un chef-d'œuvre de la littérature politique,

arriva au Canada, il saisit immédiatement le problème : « Je m’attendais à trouver un conflit entre un gouvernement et un peuple, je trouve deux nations en guerre au sein d’un même État; je trouvai une lutte, non de principe, mais de races. Je m’en aperçus : il serait vain de vouloir améliorer les lois et les institutions avant d’avoir réussi à exterminer la haine mortelle qui maintenant divise les habitants du Bas-Canada en deux groupes hostiles : Français et Anglais. » Cet aimable grand seigneur ne nous a pas été favorable : il était à l’emploi de l’impérialisme anglais et ne pensait qu’à bien le servir. Il a été notre ennemi et ne s’en est pas caché. Mais il aura été lucide, cynique, intelligent. Ces qualités me le font aimer. Après lui nous tombons dans le sirop. Tous les politiques anglais qui lui succéderont jusqu’à Frank Scott inclusivement seront de fieffés hypocrites. À cause de son humanisme, j’avais espéré plus de la CCF, je me suis trompé. Le Socialisme de nos compatriotes anglais n’est qu’un masque pour continuer la seule politique qu’ils aient jamais eue au Canada : imposer leur domination, catchup on the steak coast to coast. Là-dessus ils ne transigent jamais. Ils sont implacables. Oh! Ils ont quand même une belle âme. La belle âme est de leur programme : catchup and belle âme on the steak coast to coast. Seulement c’est la belle âme du pharisien¹⁰⁴.

Cette charge d’hypocrisie est renforcée par le portrait dressé de Scott lors des délibérations sur la résolution proposée par Ferron au congrès du PSD (« Qu’on amende le pacte confédératif afin de permettre aux Canadiens français de se gouverner à leur guise »). Relatant avoir demandé l’avis de Scott sur la question de savoir si une des deux langues était appelée à disparaître du Québec, Ferron écrit :

Il [Scott] n’a pas répondu; il a dit simplement que notre culture française se portait bien et que rien ne m’empêchait d’écrire des pièces de théâtre. Je lui répondis que cela n’avait aucun sens et lui citai le cas de ces troupes de Nouvelle-Orléans qui venaient jadis nous donner la comédie à Montréal. On ne peut tout de même pas prétendre que la Louisiane française y ait trouvé un grand secours. Puis je demandai à Frank Scott :
— Monsieur Scott, une langue ou l’autre, c’est la culture qui compte : que feriez-vous si la majorité du Québec vous imposait par exemple la francisation de l’Université McGill?
Ce que ferait en l’occurrence le très digne et très estimé Frank Scott. [sic] Je ne l’ai pas su; il leva ses grands bras vers le ciel et s’en alla comme un épouvantail dérangé par un moineau¹⁰⁵.

¹⁰⁴ Jacques Ferron, « Adieu au PSD », *La Revue socialiste*, n° 4 (été 1960), p. 7-14, repris dans *Escarmouches*, t. 1, p. 25.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 31.

Un peu plus loin, Ferron écrit que Scott a soulevé une objection à son argumentation « dans l'espoir de berner un ignorant. Une objection aussi fallacieuse m'étonne beaucoup de la part d'un homme qu'on dit honnête¹⁰⁶ ». Face à des questions probantes posées par l'auteur, donc, le « très digne et très estimé Frank Scott » répond soit par un argument spécieux, soit par le silence, soit par une tentative de « berner » son interlocuteur. La comparaison de Scott à un épouvantail — qui reviendra, d'ailleurs, à propos du personnage Frank Archibald Campbell dans *La nuit, La charrette* et l'« Appendice » —, en opposition nette avec l'épithète « très digne et très estimé » de la même phrase, souligne à la fois ce que l'auteur considère comme une attitude hautaine envers les Canadiens français et le regard ironique du « moineau » Ferron.

De même, dans une lettre au *Devoir* publiée le 22 octobre 1962 sous le titre « Le NP malfaisante », Ferron dénonce ce qu'il considère comme le faux socialisme de Scott, le démasquant comme un membre de la minorité dominante qui tient à garder le pouvoir :

Le N.P, naguère le PSD, a toujours eu un aumônier. Cet aumônier a été longtemps Frank Scott, dit le 'petit poète', aujourd'hui retiré, laissant la place à Michael Oliver, son collègue à McGill. Contre leurs compatriotes ameutés par la nationalisation de l'électricité, ces deux parfaits honnêtes hommes ne feront rien. Car ils sont d'abord des socialistes anglo-saxons : toute mesure socialiste qui ne vienne pas d'eux leur paraît suspecte. Le N.P. cherchera même à faire battre René Lévesque. Et c'est d'autant plus odieux que ce parti est incapable de formuler une politique québécoise. Il serait important qu'on fasse de la Province une province comme les autres, une province où la majorité pourrait faire sentir son poids à la minorité. C'est ce qui se fait ailleurs. Au Manitoba, d'abord province bilingue, un simple vote de l'Assemblée législative a suffi à en faire une province unilingue et anglaise. Au Québec, une telle mesure est impossible : la Constitution s'y oppose. Il s'agit là d'un lien colonial. Ce lien, les partisans du

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 32.

NP sont trop pleutres pour le rompre. Ils ne veulent pas chagriner leur aumônier. Les cris de Michel Chartrand ne changeront rien à cette indignité¹⁰⁷.

Dans « La soumission des clercs », texte publié dans le numéro de mai-juin 1963 de *Liberté* dans lequel Ferron expose sa lecture de l'histoire du Québec, l'auteur se sert de nouveau de l'image de la « belle âme » utilisée dans « Adieu au PSD », cette fois pour montrer comment les « bons Anglais », tels Frank Scott, profitent des « luttes fratricides » entre Canadiens français :

On ne se rendait pas compte qu'elles [les luttes fratricides] ne profitaient qu'au tiers, car il y avait aussi un tiers, m'a dit Monsieur Frank Scott. Un tiers qui a gardé les mains propres et qui, en bon Anglais, chaque matin, époussette sa belle âme, la revêt, déjeune : Gazette — ham and eggs, pour aller ensuite rue Saint-Jacques ou à McGill¹⁰⁸.

Considérant cependant que Ferron éprouve « à cette époque » une sorte de sympathie « rude et bougonne » pour Scott, Olscamp cite « Tout n'est pas perdu », une historiette publiée dans l'*IMP* du 17 mars 1964, comme un écrit « presque élogieux à l'endroit de Scott¹⁰⁹ ». Ferron se serait « attendri » dans cette historiette de l'anecdote du pot de confitures racontée par Scott, anecdote dont l'auteur s'inspirera aussi pour la rédaction de *La nuit*, y voyant « un symbole de la place qu'il convenait de faire aux anglophones québécois¹¹⁰ ». Notant la discordance entre cette historiette et le roman paru un an plus tard où un pot de confitures de coings empoisonnées provoque la mort du personnage anglophone, Olscamp conclut que les commentaires « favorables » de

¹⁰⁷ Jacques Ferron, « Le NP malfaisante », *Le Devoir* du 22 octobre 1962, repris dans *Les lettres aux journaux*, p. 205.

¹⁰⁸ Jacques Ferron, « La soumission des clercs », *Liberté*, vol 5, n° 27 (mai-juin 1963), p. 194-207, repris dans *Historiettes*, p. 25.

¹⁰⁹ Olscamp, « Le nationaliste ambivalent », p. 208-9. « Tout n'est pas perdu » fut reprise dans *Historiettes*, p. 104-6.

¹¹⁰ Olscamp, *ibid.*, p. 209.

l'historiette envers Scott représentent la « mauvaise conscience » du pacifiste Ferron face à l'acte de destruction de ses jeunes compatriotes turbulents (le déboulonnage du monument à Wolfe), et que « le socialiste cherche à excuser le nationaliste¹¹¹ ».

L'historiette « Tout n'est pas perdu » est en effet un écrit séminal pour étudier la représentation romanesque du personnage de l'Autre canadien-anglais ferronien qui s'inspire de Frank Scott. Non fictionnelle, elle fait en quelque sorte le pont entre le monde référentiel et le monde imaginaire, contenant divers éléments qui seront associés au Frank romanesque : le fait qu'il soit le fils d'un « ancien évêque anglican » de Québec qui est « à l'étroit dans le présent¹¹² », sa grande taille et son esprit, le pot de confitures, le monument à Wolfe et le lien qui en découle avec le Conquérant, ainsi que la question de son attitude envers les Canadiens français et les rapports qu'il entretient avec eux. Il reste cependant que l'interprétation de l'ironie dans un texte traitant du monde « réel » dépend nécessairement de la connaissance chez le lecteur du hors-texte « ironisé » et de son évaluation de l'attitude de l'auteur envers ce dernier, jugée en fonction non seulement du texte en question mais aussi des autres écrits de l'auteur. Je dirais pour ma part que cet écrit opère une critique assez dévastatrice de l'homme Scott, et fournit une clef importante pour l'interprétation du personnage romanesque de Frank dans *La nuit*, *La charrette* et *Le ciel de Québec*.

Il faut rappeler d'abord que *La tête du roi*, pièce appelant à l'action « révolutionnaire », fut publiée un an plus tôt, juste avant le déboulonnage de la statue de Wolfe à Québec, survenu le 29 mars 1963. Deuxièmement, « Tout n'est pas perdu »

¹¹¹ *Ibid.*

¹¹² « Tout n'est pas perdu », *Historiettes*, p. 104-5.

paraît le 17 mars 1964, à un moment où règne une atmosphère de tension et de confrontation entre « Anglais » et Canadiens français qui relève moins de la destruction de la statue que des ressentiments qui l’a provoquée. Au printemps 1964, Scott, alors à l’apogée de son influence politique, participe (en tant que membre représentant la minorité anglaise au Québec et spécialiste de la Constitution canadienne) à des réunions publiques de la Commission Laurendeau-Dunton¹¹³. Les rencontres à Sherbrooke et à Québec (du mois de mars et de juin, respectivement) sont houleuses. À Sherbrooke, lorsqu’un séparatiste dit que plus vite la minorité de langue anglaise du Québec partira vers l’Ouest, mieux ce sera, Scott répond : « J’y suis, j’y reste¹¹⁴ ». Après la réunion de Québec, où des séparatistes « prennent d’assaut les groupes de discussion », une entrée faite par Scott dans son journal intime révèle entre autres qu’il prenait très au sérieux les activités politiques de Ferron: il écrit que cette tentative d’étouffer les procédures démocratiques en usant de violence verbale lui rappelle la loufoquerie¹¹⁵ du Parti rhinocéros de Jacques Ferron — parti fédéral anti-fédéraliste lancé par Ferron en octobre 1963 en vue des élections fédérales complémentaires prévues pour février 1964.

Ces manifestations amènent les commissaires à conclure que le Canada traverse la plus grave crise de son histoire¹¹⁶ et entraînent leur décision de publier un rapport préliminaire (au mois de février 1965) qui affirme entre autres que « Pour la première

¹¹³ C’est ainsi qu’on appelle souvent la Commission royale d’enquête sur le Bilinguisme et le Biculturalisme.

¹¹⁴ Djwa, *Une vie*, p. 541.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 542. Scott écrit en anglais que « the attempt to stifle democratic procedures by verbal violence reminded him of the antics of Jacques Ferron’s Rhinoceros Party » (Djwa, *The Politics of the Imagination*, p. 393).

¹¹⁶ André Gervais, « Chronologie politique et culturelle des années soixante au Québec », *Emblématiques de l’« époque du joul »*, p. 45.

fois, les Canadiens français du Québec rejettent l'état des choses établi en 1867, que personne n'avait jamais remis en question¹¹⁷ ». Si les commissaires s'accordent sur le fait que le pays est en crise, ils ne s'entendent pas sur ce que doivent être les priorités de la commission. Tandis que certains, parmi lesquels Laurendeau et Lacoste, croient qu'elle pourrait faire des suggestions en matière de changements constitutionnels (reconnus comme nécessaires), Scott s'y oppose; pour lui, non seulement la question de la constitution ne relève pas de leur mandat, mais, par surcroît, les commissaires (outre lui) ne sont pas compétents en la matière. Ils décident finalement de remettre les répercussions constitutionnelles à plus tard et de travailler sur des questions précises comme celle de la langue, mais, en raison des articles 93 et 133 de l'Acte constitutionnel, la question de la langue entraînait inévitablement des considérations constitutionnelles.

Le portrait de Frank Scott esquissé dans « Tout n'est pas perdu » — ainsi que celui de Frank Archibald Campbell dans *La nuit* et dans *La charrette*, de même que celui de leur « avatar rajeuni » dans *Le ciel de Québec* — devrait donc être interprété dans le contexte du rôle joué par cet homme influent au sein de cette commission importante et controversée. En ce qui concerne l'anecdote du pot de confitures, par exemple, Scott l'aurait racontée, selon Djwa, « à de jeunes étudiants aux penchants séparatistes dans les réunions de la commission B et B, et [cette histoire] les amuse¹¹⁸ ». Histoire amusante, certes, mais le but de cette anecdote racontée dans de telles circonstances ne serait-il pas

¹¹⁷ Djwa, *Une vie*, p. 543.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 576.

de faire valoir le droit qu'a Scott de se dire Québécois, droit qui découle de la Conquête, en somme, droit de Vainqueur?

Il est à remarquer, en outre, que le titre de l'historiette est une phrase célèbre dans l'histoire et la littérature canadiennes-françaises. Comme on le verra au chapitre 7, l'abbé Casgrain raconte que l'historien François-Xavier Garneau, alors clerc au cabinet du notaire Archibald Campbell, aurait prononcé cette phrase en réaction au mépris des clercs de langue anglaise envers les Canadiens français. Cette intertextualité (qui est répétée deux fois dans le texte et qui reviendra également dans *La charrette*) place ainsi, de façon ironique, les relations entre Frank Scott et les Canadiens français dans le contexte historique de celles entre les deux groupes linguistiques au pays pendant la période de la Rébellion des Patriotes. Ne serait-ce pas afin de montrer comment les rôles se sont renversés dans les années 1960 que Ferron s'en sert pour décrire la réaction de Frank Scott, et, par extension, celle des Canadiens anglais au Québec?

Le texte de Ferron vise à démasquer l'attitude envers le Québec dont fait preuve cette anecdote et ce qui motive Scott à la raconter. L'auteur, qui aurait peut-être lu un compte-rendu de l'anecdote dans un journal, en présente sa version dans cette historiette, soit que la famille Scott avait déposé vers 1910 des objets (dont le fameux pot de confitures) dans une petite niche à la base de l'édifice du monument Wolfe, alors sous restauration. Pourtant, dans la version racontée par Michael Oliver et citée par Olscamp, le pot fut déposé sous un autre monument, le « Monument des Braves », celui dédié à la mémoire non pas de Wolfe seul mais des deux héros des Plaines d'Abraham¹¹⁹. Djwa

¹¹⁹ Olscamp, « Le nationaliste ambivalent », p. 209.

explique la différence entre les deux versions : en 1981, au moment de mettre sous presse les débats d'un symposium sur son œuvre, Scott a insisté auprès de Michael Oliver pour qu'il clarifie, dans son article, que c'est bien sous le monument Wolfe-Montcalm qu'a été placé le pot (c'est la version que cite Olscamp). Cependant, une lettre trouvée plus tard, dans les papiers de Scott, d'un homme dont le père a participé, au tournant du siècle, à la reconstruction du monument Wolfe, prouve que:

C'est sous le symbole indéniable de la domination anglaise, symbole que les séparatistes ont fait sauter en 1963, que le chanoine Scott a en fait enfoui son pot de confiture, sorte de capsule destinée au futur. La substitution mentale effectuée par Scott indique qu'il arrangeait les faits afin qu'ils concordent avec sa vision de l'histoire. En métamorphosant le monument Wolfe en monument Wolfe-Montcalm, il métamorphose aussi un passé anglais impérialiste en un héritage commun de Wolfe et de Montcalm, pour le Canada qu'il espère voir naître un jour¹²⁰.

L'historiette de Ferron souligne justement le fait que l'anecdote de Scott traite du monument au Conquérant Wolfe, monument qui n'est pas encore restauré au moment de la rédaction du texte en question:

L'année s'est achevée et Wolfe ne s'est pas relevé. Comme tout général dont la plus belle conquête reste le grade, c'était un homme avisé. Il attend sans doute que le vieux ressentiment laissé par le saccagement de fermes et de villages sans défense, dans le bas du fleuve, se soit éteint, pour remonter à la sauvette sur son beau monument des Plaines d'Abraham. Sa plus grande erreur, toutefois, fut d'avoir pris le Canada par le mauvais bout, par Québec, alors qu'il fallait le faire par Victoria qui ne s'y serait pas opposé, ou par Toronto où sa mémoire aurait été mieux conservée ou par le Yukon ou par Deep River. Mais il préféra Québec avec le résultat qu'il est par terre, dans une position toujours inconfortable pour un soldat, même vainqueur. Eut-il au moment de mourir, la prévision de la précarité de sa victoire?¹²¹

¹²⁰ Djwa, p. 580-81.

¹²¹ « Tout n'est pas perdu », *Historiettes*, p. 104.

Cet incipit souligne l'écart infranchissable entre le souvenir qu'ont les Canadiens anglais du Conquérant Wolfe et celui du narrateur et de ses compatriotes canadiens-français: ces derniers éprouvent un « vieux ressentiment » en raison des actes que le narrateur décrit comme criminels (le « saccagement de fermes et de villages sans défense ») commis plus de deux cents ans auparavant par celui à qui le « beau » monument est dédié. Pour le narrateur, les jeux ne sont pas encore faits; le monument abattu démontre la « précarité de la victoire » de Wolfe au Québec. Le texte passe ensuite à la perception toute différente de l'attaque contre la statue de Wolfe et l'héritage anglais au Québec chez le Canadien anglais Scott :

Mais tout n'est pas perdu. À la nouvelle du monument abattu, Frank Scott s'est empressé de téléphoner à Québec; la réponse qu'il a obtenue: « your penny is safe », est des plus encourageantes¹²².

Son souci pour son « penny » (qui, avec le poème de son père et le pot de marmelade de sa mère, auraient été déposés sous la statue comme des « objets appropriés qui perpétuassent à Québec le souvenir anglais »), reflète selon Ferron sa préoccupation toute personnelle de préserver le souvenir de la Conquête et la domination politique et économique des « Anglais » au Québec. Scott est donc identifié au Conquérant et à la présence gênante (du point de vue des Canadien français) des Anglais au Québec qui date justement de la victoire de Wolfe.

Il est vrai que la description fort habile de Frank Scott donnée dans ce texte se pare d'une ironie typiquement ferronienne qui pourrait facilement passer inaperçue ou

¹²² *Ibid.*, p. 104.

être mal comprise si l'on ne saisit pas la moquerie inhérente à l'histoire de la statue qui précède :

Frank est à Montréal, doyen de la faculté de droit de McGill, un peu francisé sur les bords et respecté de toutes les confréries. De son vieil ennemi Duplessis, né lui aussi dans les parages d'un évêché, il a contracté le goût de la plaisanterie et même la manie des calembours. Il habite à Westmount. Lorsque cette paisible ville fut secouée par les pétards effelquois, il déclara : « Je sors d'un lieu abominable menacé par les feux du ciel, Seigneur, y trouverai-je dix justes? » On lui demanda pourquoi.

— Pour empêcher, dit-il, que Westmount ne subisse le sort de Sodome. Tel est l'homme, plein de cœur et d'esprit, nullement dupe de ses qualités et gardant à un âge, bientôt vénérable, une jeunesse de crocodile¹²³.

La réputation de Scott, « ami » et sympathisant des Canadiens français, ainsi que sa connaissance de la langue et de l'« esprit » du Canada français dont il est fier, se voit minimisée, voire démythifiée par l'expression « un peu francisé sur les bords ». La comparaison à Duplessis pourrait suggérer qu'il en aurait aussi « contracté » la nature autoritaire. Sa réaction aux attentats à la bombe du FLQ contraste également avec la perspective du narrateur canadien-français: le Frank Scott ferronien voit dans ce que l'auteur considère comme des « pétards effelquois » un parallèle avec l'histoire biblique de la destruction de Sodome, et se voit comme un chef délégué par Dieu pour trouver le moyen de protéger son peuple élu. Après ce commentaire, l'épithète « plein de cœur et d'esprit » ne peut qu'être ironique, et la comparaison à un crocodile suggère son hypocrisie.

L'ironie et la critique de Scott implicite dans le texte apparaissent comme encore plus féroces quand on se souvient que Scott aurait raconté l'anecdote au sujet du « trésor » caché par sa famille sous la colonne Wolfe aux étudiants québécois

¹²³ *Ibid.*, p. 105.

indépendantistes lors des réunions publiques de la Commission Laurendeau-Dunton. Pour un homme qui prétend vouloir bâtir un nouveau pays qui sera caractérisé par une entente cordiale entre les deux peuples fondateurs, raconter sa réaction alarmée aux nouvelles du déboulonnage du monument au Conquérant montre à tout le moins son manque de compréhension du point de vue québécois sinon une certaine hypocrisie. Le message que Scott veut faire passer par l'anecdote est que les Anglais, en tant que successeurs du Conquérant, ont le droit d'être au Québec et d'y faire perdurer l'héritage anglais. La conclusion de Ferron est tout autre :

Ce penny et les cinq autres, le pot de marmelade, le poème d'un évêque, tous ces objets importants miraculeusement sauvés, par l'intervention de saint Georges, sans doute, nous autorisent à penser que tout n'est pas perdu du souvenir anglais et qu'on lui gardera, avec un sourire amusé, à défaut d'autre place, une petite niche dans le cœur québécois¹²⁴.

Le verbe « autorisent » signifie que Ferron rejette l'interprétation que veut imposer Scott et en tire une autre qui fera autorité pour le « nous » québécois. Loin d'avoir une place « autorisée » dans le territoire québécois, comme le veut Scott, l'Anglais ne sera qu'un petit souvenir amusé dans « le cœur québécois ». Ferron remet Scott à sa place, donc, avec beaucoup d'ironie.

Dans une lettre au *Devoir* (1966) publiée le 29 octobre 1966 sous le titre « Le légalisme », Ferron se sert à nouveau de Frank Scott comme représentant de l'ennemi héréditaire qui, hypocritement, fait appel à des lois faites par les Anglais pour leur propre bénéfice afin de justifier leurs actions contre le « nous » canadien-français. Après avoir écrit qu'il a demandé que son cachet pour une causerie donnée à l'École normale

¹²⁴ *Ibid.*, p. 106.

Jacques-Cartier soit envoyé à Gabriel Hudon (du premier FLQ), un homme qu'il « respecte » mais qui est détenu au pénitencier Saint-Vincent-de-Paul, Ferron explique de la façon suivante sa vision des rapports entre les deux « peuples fondateurs » :

Ma causerie s'intitulait : « La Guerre figée ». Façon de comprendre notre politique depuis 1760, depuis 1713 dans le cas des Acadiens. Une politique où chaque camp s'observe, où le mouvement de l'un fait bouger l'autre, où rien n'est sincère, où tout est stratégie, où l'on se conduit en guerriers avec des cœurs pacifiques. Drôle de situation! C'est une des merveilles du Canada. Il faudrait la représenter à l'Exposition : le temple de Mars gardé par des angelots.

Monsieur Frank Scott me disait « Moi je suis légaliste ». En vérité, il aurait tort de ne pas l'être : son peuple ne s'en est jamais privé; la déportation des Acadiens par exemple, était légale, sinon justifiable. Cependant, il faut reconnaître à M. Scott un peu plus d'imagination qu'à un autre; c'est lui qui, le premier, a eu l'idée de la Constituante dont on parle beaucoup ces temps-ci, et que les Ryan, les Trudeau, les Pelletier, bref tous nos Vincent Prince, ne prisent guère.

La pierre d'achoppement du légalisme est l'histoire qui n'avalise pas nécessairement les jugements rendus. La pendaison du chevalier de Lorimier, de Louis Riel, n'a pas nui à leur mémoire, bien au contraire¹²⁵.

Comme nous le verrons, cette description d'une « guerre figée » correspond à la situation dans laquelle se trouve François Ménard dans *La nuit*, roman publié l'année auparavant qui met en scène pour la première fois le personnage romanesque modelé sur Frank Scott. Le narrateur du *Ciel du Québec*, pour sa part, parlera d'une guerre « gelée ».

Les lettres de Ferron à Scott

Les deux lettres que Ferron a envoyées à Scott en l'espace de moins d'un mois en 1969 fournissent elles aussi des indices importants au sujet des rapports entre les deux hommes à la fin des années 1960 ainsi que des clefs utiles à la lecture du « cycle

¹²⁵ Jacques Ferron, « Le légalisme », *Le Devoir*, le 29 octobre 1966, repris dans *Les lettres aux journaux*, p. 246-247.

Scot ». La première, sans date, mais sur laquelle Scott a inscrit « Received 24-4-69.

F.R.S. », se lit comme suit:

Cher Monsieur Scott,

Vous êtes bien — ou je me trompe fort, un homme public, et votre opinion doit certainement rencontrer la mienne, c'est-à-dire la suivante : qu'entre un homme public et une femme publique il ne devrait pas y avoir de différence. En tout cas je suis parti de ce bon principe pour vous mettre — de façon très allusive — dans certains de mes livres.

La première fois — c'était dans *la Nuit* — vous fûtes plus ou moins empoisonné avec de la confiture de coing. Si mes souvenirs sont bons, Naïm Kattan avait trouvé le procédé déplorable. Plus perspicace, Gérard Bessette y a vu un conflit parental conçu selon le schéma oedipien. En l'occurrence, le Fils, pour défendre ses droits à l'avenir, doit tuer le Père. Il paraît que cela se pratique dans toutes les familles : une petite cérémonie de rien du tout, une banalité, quoi! Ce qui l'était moins, c'est que François Ménard, le narrateur et supposé fils, n'a aucune parenté naturelle avec Frank Archibald Campbell, le présumé père. Mais voici l'explication : l'image paternelle rayonne au-dessus d'un certain territoire. Dans le cas de François Ménard — ou du mien, si vous préférez — ce territoire reste localisé au-dessus du comté de Maskinongé. En dehors de ce comté, il faut se choisir un autre père. À Montréal, ville à majorité française et à direction écossaise, on se prend un Écossais.

Dans le 2^e livre, *la Charrette*, Frank Archibald Campbell cesse d'être une figure redoutable. Il faut croire que la confiture de coing lui a fait du bien. Huissier-bonimenteur de la nuit, il est devenu bonhomme, presque poétique.

Avec mon troisième livre, *le Ciel de Québec*, qui paraîtra à la rentrée, se terminera le cycle Scot. C'est très simplement exprimé : Monsieur François-Anacharsis Scot, Avatar rajeuni de Frank Archibald Campbell, écrit le dernier chapitre. Si l'on conçoit le livre comme un grimoire un peu magique, cela voudrait dire que j'ai fini par digérer mon Écossais. « Bon, il était temps », me direz-vous.

Je pense de même, Monsieur Scott. Seulement, voici : Hurtubise, qui est à la tête d'une maison sérieuse — Et je n'en doute pas : la Maison Mame, on ne rit pas! — m'a rendu mon manuscrit sur le conseil d'un avocat... Je serais curieux de connaître votre opinion. J'ai demandé à Jacques Hébert de vous inviter au lancement d'un ouvrage fort sérieux qui aura lieu le dernier jour du mois. Cela serait une bonne opportunité, comme on dit dans votre langue forestière, de me l'apprendre. En retour j'y trouverai l'occasion de vous féliciter d'avoir formé en Claude Wagner un authentique nazi.

Avec mes respectueuses amitiés,
Jacques Ferron

Quant à Pierre-Elliott, c'est moins grave : il semble avoir retenu surtout les leçons de Maurice Duplessis¹²⁶.

Le lancement d'un ouvrage « fort sérieux » auquel Ferron aimerait que Scott assiste est sans doute celui des *Historiettes*, lancé justement le 30 avril 1969 aux Éditions du Jour. Il n'y a aucune lettre de Scott en réponse à cette lettre dans les Archives. Quel en était le but? Marcel Olscamp y voit une preuve que « le romancier, prudent, s'était assuré, avant la publication du *Ciel de Québec*, que le professeur de McGill ne trouverait rien à redire à la 'fictionnalisation' de sa personne¹²⁷ ». Ferron demande l'opinion de Scott sur le refus du livre par Hurtubise, certes, mais il me paraît moins clair que la lettre soit motivée par le souci de « couvrir ses arrières ». Une lettre inédite de Ferron à Jean Marcel datée du 15 mars 1969 montre qu'à l'avis de Ferron, Hurtubise n'avait pas rejeté *Le ciel* de crainte d'une action de la part de Scott, et que Hébert avait déjà accepté de publier ce livre :

Je reste en bons termes avec Hurtubise. C'est un gentil garçon, à la tête d'une maison sérieuse, qui ne tient pas à avoir des ennuis. Or son avocat prétend qu'on ne peut pas faire descendre aux enfers des gens sous leur véritable nom, qu'ils soient morts ou vivants. Je le comprends. Hébert, lui, est casse-cou et croit bien connaître la légalité.

Selon cette lettre, Hurtubise aurait refusé le manuscrit sur le conseil d'un avocat parce qu'il fait « descendre les gens aux enfers sous leur véritable nom ». Puisque le roman ne fait pas descendre Frank-Anacharcis Scot aux enfers, et que, par surcroît, le personnage n'est pas affublé du « véritable nom » de son modèle, nous pouvons conclure que Ferron

¹²⁶ Archives nationales du Canada, fonds F.R. Scott (MG 3) D 211, vol. 62. Une copie des deux lettres se trouvent dans le fonds Jacques-Ferron aux Archives nationales du Québec (MSS-424, boîte 15, chemise 10).

¹²⁷ Marcel Olscamp, « La première réception critique du *Ciel de Québec* », *Littératures* n° 11 (1993), p. 99.

ne croyait pas que la représentation du personnage inspiré de Scott ait joué un rôle dans ce refus et, par conséquence, qu'il ne craignait pas un procès de la part de ce dernier.

Gilles Marcotte, qui était lecteur pour Hurtubise à l'époque, ne semble pas croire que le manuscrit ait été rejeté pour des raisons qui concernaient Scott :

Le Ciel de Québec a d'abord été soumis aux Éditions HMH — où avaient paru quelques livres précédents de Ferron. Vous savez sans doute que le directeur de cette maison, Claude Hurtubise, avait été un ami intime de SDG [Saint-Denys Garneau]. J'ai, moi aussi, lu le manuscrit. Nous avons ri — jaune, parfois. Le roman a été refusé à cause des fortes réticences d'une autre personne, que je ne puis vous nommer ici.

Le Ciel de Québec, diffamatoire? Ma foi, très peu aimable, oui, pour quelques personnages: Scott, SDG et moi-même (une demi-page d'injures pour moi!). Je signale en passant que nous n'avons jamais su par quels moyens il s'était procuré certains renseignements sur SDG. Quant aux avocats de Jacques Hébert, je n'ai jamais rien su de leurs cogitations...¹²⁸.

Selon Gilles Marcotte cependant, les « fortes réticences » ne venaient pas d'un avocat : « il ne s'agissait que de la littérature¹²⁹ ». Victor-Lévy Beaulieu, pour sa part, écrit que Hurtubise a avoué à Hébert avoir refusé le manuscrit « parce que les gens de *La Relève* étaient tous ses amis et qu'il ne voulait pas leur porter déplaisir. S'il avait parlé d'éventuelles poursuites judiciaires à Jacques Ferron, c'était pour lui rendre plus acceptable la non-publication chez HMH de son manuscrit¹³⁰ ».

Il est possible, certes, que le nouvel éditeur du *Ciel*, Jacques Hébert, un ami de Frank Scott, ait demandé à Ferron d'obtenir son assentiment, mais ceci paraît peu probable. Hébert avait déjà accepté le livre, et on conçoit avec difficulté que Scott, champion du droit de la liberté d'expression et poète satirique, s'objecterait à la publication d'une (autre) œuvre de fiction ayant un personnage s'inspirant de lui. Il est

¹²⁸ Communication de Gilles Marcotte datée du 19 juin 2008.

¹²⁹ Communication datée du 12 septembre 2008.

¹³⁰ Victor-Lévy Beaulieu, *Les mots des autres. La passion d'éditer*, Montréal, VLB Éditeur, 2001, p. 100.

certain, par contre, que Ferron voulait, par le moyen de cette lettre, mettre Scott au courant du processus de « fictionnalisation » qu’il lui a fait subir dans ce qu’il conçoit bien comme le « cycle Scot » — processus qui, dit-il, se terminera avec *Le ciel de Québec* —, et qu’il voulait provoquer une réaction de la part de Scott à ce sujet. La dernière phrase de la lettre, qui met en parallèle sa propre « création » littéraire inspirée de Scott et celle de ce dernier (qui aurait formé un « authentique nazi » en Claude Wagner), constitue une provocation marquée. Cette utilisation par Ferron dans une lettre privée à Scott du même ton ironique dont il se servait dans ses écrits polémiques publiés montre qu’il concevait leurs rapports « personnels » sur ce même plan politique et public, et qu’il le provoquait en tant qu’égal.

Il semble que Scott soit venu au lancement des *Historiettes* le 30 avril 1969. Djwa laisse entendre que Scott y avait assisté¹³¹, et le fait que la bibliothèque personnelle de Frank Scott comprend un exemplaire de ce livre avec l’inscription « À Monsieur le professeur Scott,/ Écossais-bonimenteur/ JFerron md / 30/4/69 » suggère que Ferron le lui aurait présenté à ce moment-là. Par cette dédicace Ferron semble souligner le caractère « littéraire » de ses rapports avec Scott: elle rend hommage à l’homme en tant que stimulant du processus créateur ferronien. Son utilisation de la caractérisation du personnage Frank Archibald Campbell de *La charrette* pour décrire son dédicataire indiquerait non seulement que l’auteur a fait supplanter l’homme par le

¹³¹ Djwa, p. 578.

personnage, mais aussi que Ferron le « préfère » dans ce dernier rôle, celui d'un « bonhomme, presque poétique »¹³².

Scott aurait-il lu, après ce lancement, les textes « Tout n'est pas perdu » et « La soumission des clercs » inclus dans *Historiettes* et qui le mettent en scène? Nous ne pouvons pas répondre à cette question avec certitude; si oui, il n'a pas laissé de traces de sa lecture dans les pages du livre. Quoi qu'il en soit, Ferron, dans une deuxième lettre à Scott datée du 8 mai 1969, commente un acte du « Doyen » qui apparaît comme la réponse de ce dernier aux informations et au commentaire donnés dans la première — et possiblement aussi une réplique au portrait esquissé de lui dans « Tout n'est pas perdu » :

Monsieur le Doyen,

J'ai appris cette chose considérable, étonnante, ouhonnedeurfoule : le 5 mai, vous auriez tenté de voler la vedette au *Fou de la reine*, qu'on lançait ce jour-là chez Jacques Hébert. Hélas! on vous respecte trop et vous êtes passé incompris. Tout au plus m'a-t-on dit qu'il s'agissait d'une manière d'escalade du ciel : vous vous seriez présenté comme un pirate de l'air, l'œil Doyen, porteur d'un rhinocéros, lui-même porteur d'une demoiselle.

Là-dessus les commentaires ont été nombreux. Jacques Hébert, pour sa part, prétend qu'il a déménagé de justesse et que dans son ancien logis le plafond eût été trop bas. Un autre pense que l'œcuménisme vous travaille et que vous vouliez de la sorte célébrer le mois de Marie.

— Ah oui?

— C'est évident.

— Vous trouvez?

Le quidam m'a répondu que cette escalade du ciel, la demoiselle au dernier étage, représentait l'Assomption de la Madone. « Une Assomption typiquement anglaise, avec interposition de rhinocéros : de la sorte Monsieur Scott lançait la demoiselle en l'air, mais ne lui touchait pas ».

À quoi j'ai répondu, visiblement influencé par vous :

— Que me parlez-vous de Madone? Il y a eu maldonne tout simplement : l'Assomption, ça ne se pratique pas au mois de mai, mais un mois après la prise

¹³² Le personnage Frank Archibald Campbell de *La charrette* porte le titre « huissier-bonimenteur de la Nuit ». Voir, par exemple, *La charrette*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 1994, p. 64, 73, et 83. Désigné maintes fois comme l'« Écossais », le personnage est également poète.

de la Bastille : au mois d'août! Monsieur Scott, tout travaillé qu'il soit par le Concile, n'a pas encore adopté, d'après ce que vous me dites, le calendrier romain.

— Il n'a pas lancé non plus, sa demoiselle : il est reparti avec elle.

— Vous croyez qu'il veut se convertir?

— Pourquoi pas? D'une part, doyen émérite, il n'a pas grand'chose à faire et se trouve disponible; d'autre part, en se convertissant, on lui rendra la belle mitaine de son père, toute préparée, grâce aux changements liturgiques, à devenir église catholique.

Voilà ce que m'a dit le premier quidam. Un autre n'a vu dans la supposée escalade du ciel qu'une entreprise totémique. Cet autre était Monsieur Angers qui fréquente comme vous, par-ci, par-là, chez Jacques Hébert. C'est un honnête homme qui ne vous prise guère : vous avez eu avant lui l'idée d'une constituante.

— Monsieur Scott se cherche un sculpteur et pense tout simplement à son monument... Oui, parfaitement, en totem, lui, le rhinocéros et la demoiselle, sur le campus de McGill.

Remarquez que cette idée ne me déplaît pas. En tout cas, c'est un monument auquel les Effelquois ne toucheraient pas. Un monument éternel. Vous le méritez d'ailleurs... L'idée de convertir l'église de Monsieur votre père, pour la sauver, ne me déplaît pas non plus.

Voilà les opinions que j'ai recueillies sur votre performance du 5 mai, Monsieur le Doyen. La mienne?

— Ah! Vous savez, c'est très complexe et toujours ambigu, ces histoires de cornes. Plus on y monte, plus elles se simplifient; elles finissent toutes pareillement par une demoiselle, symbole de pureté et d'élégance, qui le [*sic*] sauve de leur lubricité foncière. (L'Angleterre ne peut se payer le luxe de dédaigner la Sainte Vierge parce que c'est le pays de la chevalerie, du roi Arthur, le premier pays du monde à libérer la femme. Si, sur le blason d'Angleterre, la licorne n'est pas couronnée, c'est pour que chaque gentleman y mette sa particulière)... Mais plus on y descend, plus elles deviennent monstrueuses et confuses. Pour former la licorne, par exemple, les eaux et la terre se conjuguent. Le pauvre rhinocéros y perd sa corne, remplacée par celle du narval, paraît-il. Cette substitution ne pouvait avoir lieu que dans un pays maritime. Elle a abouti à former la figure qui préside à l'amour courtois. Il y a un tableau d'ailleurs qui en fait foi : c'est celui de la Dame à la licorne.

Cependant le petit pays nordique, trop pauvre pour que la France se défie de lui, est devenu (après la prise de Québec!) le plus grand empire du monde. Pour quelque temps. Assez pour que les messieurs anglais oublient la licorne et contractent de mauvaises habitudes. Ils se sont pris pour des pachas et sont revenus au grossier rhinocéros. C'est par miracle que celui-ci n'a pas été exterminé, car il s'est fait une grande consommation de ses cornes dont les vertus priapiques étaient fort recherchées par les pachas pour leurs amours non courtoises.

Bref, me direz-vous, quelle est mon opinion sur votre performance du 5 mars? [*sic*]

—Tenez-vous vraiment à ce que je vous la donne? ... Et bien! Vous n'êtes pas encore très bien remis de la prise de Québec. Vous êtes resté un peu pacha, un peu corsaire. Votre œil Doyen d'ailleurs le dit. Et, à tout prendre, je ne regrette pas mon François-Anacharcis Scot : en vous enquébecquoisant de la bonne façon, il vous sauvera du rhinocéros et vous rendra à la licorne.

Tous mes respects à votre femme, et qu'elle sache que si vous êtes un Doyen hautement sympathique, nous ne croyons pas que vous le soyez devenu par votre seul mérite.

Jacques Ferron

8 mai 1969

P.S. J'ai conseillé à Hébert de lancer sa collection de classiques canadiens et de la commencer par *Colin-Maillard*, de Louis Hémon. C'est un beau livre qui a moins vieilli que *Maria Chapdelaine*. Si vous le lisez, nous pourrions en parler, ne serait-ce que pour avoir quelque chose à nous dire. Mais il y a plus : l'idée d'une France anglaise, marginale, dont nous ferions partie et dont a fait partie Louis Hémon, à ses risques et périls, après avoir défroncé de l'École coloniale française, de Londres à Péribonka, puis à Chapleau. Dans cette collection, vous pourriez faire figure de Doyen et donner autorité à ceux qui la fabriqueraient, soit Bessette, de Queen's, Robidoux, de Toronto, Jean Marcel, de Laval, et moi, comme non universitaire.

D'après cette deuxième lettre, Scott se serait présenté le 5 mai 1969 — quelques jours, donc, après sa réception, le 24 avril, de la première lettre — au lancement (auquel Ferron n'aurait pas assisté) des Éditions du Jour du roman de Michèle Mailhot, *Le fou de la reine*, portant, épinglée à la manière d'un macaron, une reproduction d'un tableau intitulé « *Rhinoceros* »¹³³. Scott avait inscrit sur l'image de ce tableau, qui représentait un rhinocéros portant sur son dos une femme nue, les mots « avec les compliments de Frank Anacharcis Scott ». Scott avait-il donné cette image à Ferron ou aux Éditions du Jour? Nul ne semble s'en souvenir, mais Victor-Lévy Beaulieu (qui travaillait alors pour les Éditions de Jour) en fait paraître une reproduction dans *Le Parti Rhinocéros*

¹³³ Voir le commentaire au sujet de cette lettre dans Martin Jalbert, dir., *Jacques Ferron, Éminence de la Grande Corne du Parti Rhinocéros*, Outremont, Lanctôt éditeur, « Cahiers Jacques-Ferron » n° 10, 2003, p. 85. Sur l'enveloppe de la lettre, envoyée par exprès, Ferron a écrit : « L'exprès, c'est pour éviter l'image que vous auriez peut-être l'idée de m'envoyer et qui pourrait nuire à celle que je me suis faite de votre performance du 5 mai ». Dans une communication datée du 4 août 2008, Martin Jalbert écrit avoir déduit les détails au sujet de la « performance » de Scott des signes donnés dans la lettre de Ferron.

programmé et dans son *Docteur Ferron : pèlerinage*, sans pour autant en donner l'origine¹³⁴.

Il semble donc que Scott, par cette « performance » publique peu après sa réception de la première lettre de Ferron lui expliquant son rôle « fictionnel » et le lancement des *Historiettes*, ait voulu rendre sa monnaie à l'auteur. En faisant semblant d'adopter la *persona* du dernier personnage ferronien inspiré de lui, Scott serait donc entré dans le jeu, mais dans le but de se moquer, à son tour, d'une « création » politique de Ferron, le Parti Rhinocéros — vraisemblablement en réponse, entre autres, à la remarque au sujet de ses propres « créations » politiques, Wagner et Trudeau. Comme nous l'avons déjà noté, Scott prenait au sérieux l'attitude méprisante du Parti Rhinocéros envers le Canada, qui était d'ailleurs voulue par Ferron, et son geste, dérisoire à son tour, n'a pas manqué de provoquer une réaction de l'auteur.

La deuxième lettre de Ferron serait ainsi sa réplique à cet « exploit » du Doyen, qui aurait visé, selon Ferron, à montrer sa supériorité (en exprimant son dédain pour le Parti Rhinocéros, autre création de Ferron) et que l'auteur s'applique à démasquer. La lettre joue sur plusieurs aspects reliés à l'histoire et aux origines de Scott (ici interpellé

¹³⁴ La photo apparaît sur la dernière page du *Parti Rhinocéros programmé*, Montréal, Les Éditions de l'Aurore, 1974, et dans Victor-Lévy Beaulieu, *Docteur Ferron : pèlerinage*, Les éditions internationales Alain Stanké, 1991, p. 254. Dans une communication du 24 octobre 2008, Victor Lévy-Beaulieu écrit : « j'étais là ce soir-là du lancement de l'ouvrage de Madame mailhot, et c'est bien scot qui a remis le fameux rhinocéros à ferron - on avait bien ri, me semble-t-il. là où je me suis barré les pieds en parlant de john grube comme celui qui avait donné à ferron le rhinocéros, c'est, me semble-t-il encore, à cause de ceci: quand j'ai demandé à ferron le rhino pour le mettre à la fin du livre que j'ai publié, je crois me souvenir qu'il m'ait dit qu'il allait le rapatrier auprès de grube à qui il avait dû [*sic*] le prêter ou le donner, ce genre de prêt ou de donation n'étant pas rare chez ferron. quant à l'atmosphère qui régnait [*sic*] au Jour ce soir-là, par-delà les rires dont je vous ai parlé, elle n'a pas dû être très différente de toutes ces autres fois où j'ai vu et entendu scot et ferron ensemble: les deux avaient l'air de deux évêques [*sic*] un brin irrévérencieux l'un par-devers l'autre, s'amusant à paraître se fâcher [*sic*] mutuellement, mais l'humour (savamment étudié) leur rendait l'oeil droit et l'oeil gauche pétillants. c'était, tout compte fait, le ciel de québec avant qu'il ne s'écrive. »

sous son rôle de « Doyen ») et de sa famille qui apparaissent aussi dans les écrits polémiques et fictionnels publiés: son penchant pour les calembours, le fait qu'il soit borgne, son « œcuménisme », l'église de son père menacée de ruine, le monument Wolfe déboulonné, et son héritage anglais (la prise de Québec est mentionnée deux fois). Sous prétexte de donner son « opinion » sur cette « performance » de Scott, l'auteur fait d'abord appel à l'histoire de la France et de l'Angleterre, et oppose l'amour courtois, symbolisé par la licorne, au « grossier » rhinocéros, à qui les Anglais seraient revenus « après la prise de Québec ». En exprimant ensuite l'opinion que Scott, lui aussi, ne s'est pas « remis de la prise de Québec » et est « resté un peu pacha », Ferron l'identifie à ces « messieurs anglais », les « pachas », et à leurs amours non courtois. Scott, qui a la réputation d'être un homme à femmes¹³⁵, se voit ainsi associé non seulement au « grossier » rhinocéros dont il veut se moquer mais aussi à la politique « grossière » des Anglais après la Conquête. Le dernier paragraphe souligne, en outre, le lien — et la différence — entre l'individu Scott, qui a tenté d'assumer le rôle du personnage ferronien, et ce dernier : tandis que le personnage a été « enquébecquoisé », cet « exploit » de Scott, derrière lequel se trouverait un message politique, montre, selon Ferron, que le Doyen demeure foncièrement « Anglais », « pacha », c'est-à-dire autoritaire, suffisant et dominant.

L'admiration que Ferron exprime dans cette lettre pour la femme de Scott, le peintre Marian Dale Scott, contraste avec la critique qu'il fait du mari. Ferron la

¹³⁵ Communication de Maynard Gertler, ami de Frank Scott, du 24 juin 2008, qui le qualifie de « ladies' man ». Voir aussi les témoignages de Florence Bird et d'Anne Moreau à cet effet dans le numéro spécial de *Brick* (été 1987). Florence Bird le décrit comme une « prima donna » qui aimait les femmes et qui avait besoin de leur compagnie (p. 23, 24, 28); ces dernières auraient répondu à son « élan vital », son « énergie sexuelle », le trouvant amusant et charmant.

connaissait peut-être à travers sa sœur Marcelle, et peut-être aussi à travers le communisme. Amie de Norman Bethune, Marian Scott est restée pacifiste pendant la Deuxième Guerre mondiale, elle s'était opposée à la Guerre du Vietnam, et elle devait s'opposer plus tard à l'imposition de la loi des mesures de guerre. En parlant des différences entre elle et Frank au sujet du Québec, Marian dit :

Ma vie durant, j'ai eu plus de sympathie pour certains types de protestation que ne l'avaient eu certains de mes amis. Frank devenait impatient avec moi au sujet de la question du Québec, parce que son expérience avait été si différente de la mienne. [...]. Nous étions peinés de la divergence de nos points de vue. Je pouvais comprendre que nos formations nous empêchaient d'avoir la même perception des choses. Le fait d'être une femme faisait une différence, ainsi que le fait que je n'aie pas eu une formation d'avocat. L'autorité de la loi m'importait peu. L'autorité de la justice, peut-être, ou de la compassion. J'avais fait l'école des beaux-arts et ai trouvé chez les Canadiens français une solidarité et un appui que je n'ai pas trouvés chez beaucoup de Canadiens anglais de mon âge. Frank connaissait des Canadiens français, mais c'était souvent des poètes bien connus ou des avocats renommés ou des politiciens très connus. J'étais habituée à des amis plutôt bohèmes¹³⁶.

Le post-scriptum ajoute à l'éloge tout ambigu de la dernière phrase : les deux hommes ne peuvent avoir que la littérature comme sujet de rencontre, semble-t-il, et encore là, le rôle de Scott dans la collection envisagée serait non pas littéraire mais celui de « donner autorité à ceux qui la fabriqueraient ». Cependant, cette lettre, qui tient du genre de l'historiette ferronienne, montre que Scott avait toujours (après la rédaction du *Ciel*) le don d'exciter le génie créateur de Ferron.

¹³⁶ Marian Scott, citée dans *Brick*, été 1987, p. 56 (je traduis). Elle précise ailleurs (p. 24) qu'elle avait rencontré Bethune en premier, et que Frank et Bethune ne s'entendaient pas très bien; leurs caractères se heurtaient et Bethune se situait beaucoup plus à gauche que Scott sur l'éventail politique. Dans une récente biographie de Bethune, Adrienne Clarkson écrit que Marian Scott fut « l'amour unique » de la vie de Bethune, qui l'a rencontrée après son mariage avec Scott. Elle aurait renoncé à cet amour en raison de son mariage. (Voir Judy Stoffman, « China's Canadian hero », un compte rendu de Clarkson, *Norman Bethune* (Penguin Canada, 2009), publié dans le *Globe and Mail* du samedi 16 mai 2009, p. F10.)

Scott a-t-il lu les écrits ferroniens qui traitent de lui? Comme nous l'avons vu plus haut, Gilles Marcotte en doute. Une lettre à Jean Marcel révèle que Ferron, pour sa part, croyait que Scott avait lu *La nuit* et qu'il avait engagé quelqu'un pour traduire *Le ciel de Québec* :

Je n'ai pas de mépris pour la haute police qui, à mon opinion, peut réunir des esprits distingués, des légistes, des universitaires; et, advenant le pays, je ne détesterais pas en faire partie. C'est peut-être cela qui m'a séduit dans Frank Scott, lequel, ayant lu *La nuit*, m'a déjà dit que j'étais bien informé. [...]. Dernièrement, j'ai rencontré un vieil Anglais qui m'a dit, un peu effaré (il ressemble à une perdrix), qu'il traduisait *le Ciel de Québec* pour Frank et qu'il était très avancé...¹³⁷.

Sandra Djwa laisse entendre que Scott a lu les trois romans du « cycle Scot », mais le résumé (que Scott lui aurait fourni?) qu'elle donne de *La nuit* sème le doute à ce sujet:

Dans *La Nuit* (1965), il [Ferron] le caricature sous les traits de Frank Archibald Campbell [...]. Archétype même du protestant de race blanche et d'origine anglo-saxonne, grand, le nez busqué, réservé, ce Frank-là entreprend une tournée de pubs qui est aussi une descente aux enfers, peut-être à la façon de l'*Ulysse* de Joyce. « L'Écossais » (« Scot », en anglais), comme on l'appelle, boit comme une éponge et fait l'amour à sa petite amie du lundi au samedi. Il refuse de le faire le dimanche, car même Dieu s'est reposé le jour du Sabbat. Comme Scott se le rappelle avec humour, Ferron « semblait tout ce temps admirer ma façon de 'me conformer' à ma religion tout en réussissant aussi bien ma vie. » Après *La Nuit* viennent *La Charrette* (1968), *Le Ciel de Québec* (1969), *Les confitures de coings* (1972) (nouvelle version de *La Nuit*, selon la vision de Ferron sur l'autonomie du Québec) et une annexe, « Le congédiement de Frank Archibald Campbell »¹³⁸.

¹³⁷ Lettre inédite de Ferron à Jean Marcel, datée du 27 mars 1971. Voir aussi sa lettre du 24 novembre 1969 où l'auteur répond à une question de Jean Marcel au sujet de *La nuit* : « C'est au début de 1949 que j'ai reçu un coup de poing, été en prison, comparu devant le juge Léonce Plante. Par ailleurs, longtemps après, j'avais cru deviner que Frank Scott agissait comme conseiller d'une police politique, à mon avis fort habile. Et Scott m'a fait savoir, le livre lu, que j'étais bien informé. »

¹³⁸ Sandra Djwa, *Une vie*, p. 576-579. L'extrait cité de la première lettre de Ferron à Scott n'est pas de l'originale; il s'agit d'une retraduction en français d'une citation, traduite auparavant en anglais pour paraître dans la version anglaise du livre. Pour la citation des mots de Scott, l'auteure fait référence à un entretien du mois de janvier 1983 où Scott a dit, en anglais : « Ferron seemed to be praising me all the time for retaining a hold on my religion and yet performing so magnificently » (Djwa, *The Politics of the Imagination*, p. 419).

Un extrait un peu plus loin, qui mêle un peu les dates, brouille encore les choses :

En été 1969, les caricatures de Ferron commencent à agacer Scott. Au même moment, Ferron écrit à Scott [...]. [Suit une citation de la lettre que Scott a reçue le 24 avril 1969.] À l'époque du lancement du *Ciel de Québec*, en 1969, Ferron est inquiet. La maison d'édition lui retourne son manuscrit, car un avocat le considère diffamatoire à l'égard de Scott¹³⁹.

Comme nous l'avons remarqué, il semble clair que les Éditions HMH n'ont pas refusé le manuscrit du *Ciel* à cause de Scott. Selon Djwa, Scott aurait donné son accord à Ferron pour la publication du *Ciel* « à un lancement », mais elle ne précise pas d'où ou quand lui est venu ce renseignement. Finalement, si Scott était agacé par les « caricatures » de Ferron à l'été 1969, aurait-il assisté au lancement du *Ciel de Québec*, tenu le 2 septembre 1969, comme l'affirme Victor-Lévy Beaulieu?¹⁴⁰

La biographe affirme avec certitude que Scott a lu l'historiette « Le cœur de Jean-Olivier Chénier¹⁴¹ », après qu'un médecin la lui avait envoyée. Elle cite à ce sujet un extrait de la lettre que Scott a ensuite écrite à ce médecin, dans laquelle, après avoir dit connaître et admirer Ferron, il exprime l'opinion que ce dernier « [...] est quelque peu injuste, dans cette fable, et je suis surpris de voir qu'il l'a quand même publiée. Il m'accuse purement et simplement de déchirer le cœur du Québec! Dans quel but fait-il cela? Son amertume fausse de plus en plus son jugement¹⁴² ».

¹³⁹ *Une vie*, p. 578. La version anglaise du livre, par contre, affirme *primo* que Ferron avait des doutes au sujet de son traitement de Scott quand la publication du livre était « prévue » pour l'automne, et *secundo* que la maison d'édition Hurtubise avait refusé le manuscrit sur les conseils d'un avocat, qui le considérait diffamatoire, mais sans préciser à l'égard de qui (p. 421).

¹⁴⁰ Victor-Lévy Beaulieu, *Les mots des autres*, p. 101.

¹⁴¹ « Le cœur de Jean-Olivier Chénier », *IMP*, vol. XXIV, n° 1 (16 décembre 1971), p. 14, repris dans *Escarmouches*, t. 1, p. 135-138.

¹⁴² Djwa, p. 580, citant une lettre de Scott à R.E.L. Watson datée du 25 novembre 1971. Cette citation est une traduction (de Florence Bernard) des phrases suivantes écrites par Scott : « [...] there is an unfairness in this particular piece that I am surprised he would commit to print. He virtually accuses me of wanting to

La bibliothèque personnelle de Scott, léguée à l'Université McGill par sa femme en 1988, permet de constater que Scott possédait la plupart des livres de Ferron publiés avant 1973¹⁴³, et de confirmer et que Scott a lu *La nuit* et qu'il avait engagé quelqu'un pour traduire *Le ciel de Québec*, comme Ferron l'affirme dans la lettre à Jean Marcel précédemment citée. Comme le note Bruce Whiteman, Scott a marqué plusieurs passages dans son exemplaire de *La nuit*¹⁴⁴; cependant, aucun autre des livres de Ferron qu'il possédait ne porte de telles marques. Dans sa copie du *Ciel de Québec*, par contre, on trouve un document qui indique que même si Scott n'a pas lu *Le ciel de Québec* en français, il s'intéressait vivement à la représentation qu'y faisait Ferron de lui et de son père. La première page (non numérotée) de ce tapuscrit, qui a pour titre « LE CIEL DE QUEBEC (Jacques Ferron) », énumère, sous deux sous-titres (« References to 'Bishop Scot' » et « References to 'François-Anacharcis Scott', 'Pit Scot', 'Frank Sicotte', etc. », les numéros de pages en question (et le nombre total de pages pour chaque personnage). Les neuf pages numérotées qui suivent, intitulées : « Trans. By J. Glassco¹⁴⁵/1st DRAFT

tear the heart out of Quebec! But why would he make it? His judgment seems increasingly warped by his bitterness.' » (Djwa, *The Politics of the Imagination*, p. 422).

¹⁴³ Une recherche le 8 septembre 2008 dans le catalogue de l'Université McGill pour identifier les livres de Ferron qui se trouvaient dans la bibliothèque personnelle de Frank Scott a révélé neuf livres en français, et trois en traduction anglaise : *Contes du pays incertain* (1962), *La tête du roi* (1963), *La nuit* (1965), *Papa boss* (1966), *Contes* (édition intégrale, 1968), *La charrette* (1968), *Historiettes* (1969), *L'amélanchier* (1970), *Le salut de l'Irlande* (1970), *Tales from the Uncertain Country* (1972), *Dr. Cotnoir* (1973), et *Wild Roses : a story, followed by a love letter* (1976). Scott possédait également deux autres livres de Ferron qui ne sont pas encore catalogués : *Le ciel de Québec* (1969), et *La chaise du maréchal ferrant*. Quatre de ces livres (*Historiettes*, *Le ciel de Québec*, *L'amélanchier* et *La chaise du maréchal ferrant*) portent des dédicaces de l'auteur à Scott.

¹⁴⁴ Bruce Whiteman, « The F. R. Scott Library », *Fontanus II* (1989), note 5, p. 101. Les cinq passages marqués (aux pages 78, 79, 81, 109 et 128) traitent tous du personnage Frank Archibald Campbell. Cependant, à la différence de ce qu'affirme Whiteman dans cet article, l'exemplaire du *Salut de l'Irlande* que possédait Scott n'est pas dédicacé par Ferron.

¹⁴⁵ Pour un aperçu de la « trajectoire » de John (« Buffy ») Glassco (1901-1981), poète, mémorialiste et traducteur célèbre, responsable entre autres de la traduction du *Journal* de Saint-Denys Garneau

OF EXTRACT FROM 'LE CIEL DE QUEBEC' of Jacques Ferron » contiennent une traduction de deux extraits du roman, le premier identifié comme « pp. 69-70 (Dialogue between Bishop Scot and Hon. Chubby Power » (p. 1 à 3), et le deuxième comme « p. 365 CHAPTER XXXIII » (p. 3 à 9). Par l'entremise de cette traduction, Scott connaissait donc les détails de l'épisode de l'« enquébecquoisement » du personnage Frank-Anacharcis Scot. En tenant compte de ce document, de l'état des livres de Ferron dans sa bibliothèque personnelle, et de ce que l'on sait de ses compétences en langue française, il me paraît peu probable que Scott ait lu *La charrette* ou *Le ciel de Québec* en français, et encore moins probable qu'il ait lu les écrits polémiques où il figure, à l'exception du texte « Le cœur de Jean-Olivier Chénier ».

Nous pouvons conclure de ce que Scott a écrit dans son journal intime, de son geste en réponse à la lettre de Ferron (en signant la reproduction du tableau « Rhinoceros » du nom de « Frank Anacharcis Scott »), ainsi que de ce qu'il a raconté à sa biographe, que Scott, même s'il répondait en bon joueur aux défis que lui lançait cet auteur, était souvent plutôt agacé par l'attitude de dérision de Ferron envers le Canada dont témoigne, entre autres, sa fondation du Parti Rhinocéros et, du moins après la crise d'octobre, par quelques-uns de ses écrits à son sujet. Globalement, cependant, il semble que son respect pour la littérature et l'œuvre littéraire de Ferron primait. Quels qu'étaient ses sentiments personnels, par exemple, il a accepté d'aider Betty Bednarski à trouver un éditeur pour sa traduction des contes ferroniens. Dans une lettre en date du 23

(entreprise à la suggestion de son ami, Frank Scott), voir le chapitre que lui consacre Patricia Godbout dans *Traduction littéraire et sociabilité interculturelle*, p. 168-223.

mars 1971 (c'est-à-dire à l'époque où Ferron est en train de réécrire *La nuit*), Jean

Marcel l'informe de ce fait :

Frank Scott, expert ès matières la traduction, vient d'avouer à Mme B. que sa version des contes était irréprochable et qu'il se chargeait lui-même de lui trouver un éditeur.¹⁴⁶

La bibliothèque personnelle de Scott montre que Ferron a présenté à Scott des exemplaires dédicacés de ses livres non seulement avant mais aussi après la crise d'octobre. Cette collection comprend en effet, en plus des *Historiettes* déjà mentionnées, un exemplaire de *L'amélanchier* (lancé le 1^{er} mars 1970) avec la dédicace « A Monsieur F. Scott/ avec mes respects/ Jacques Ferron /13/3/70 », un autre du *Ciel de Québec* avec l'inscription « À Monsieur Frank Scott/ alias Frank Anacharcis/ avec mes respects /Jacques Ferron md/ 3/11/70 » (soit en plein milieu de la crise d'octobre), ainsi qu'un exemplaire de *La chaise du maréchal ferrant* avec l'inscription « À Frank Scott /Jacques Ferron/ 22/3/72 ». Ces expressions de respect de la part de Ferron, qui tranchent avec la critique parfois farouche qu'il fait de son dédicataire dans ses écrits polémiques, soulignent la nature contradictoire des sentiments de Ferron envers l'homme Scott, et suggèrent que les événements d'octobre n'ont peut-être pas causé une rupture aussi définitive entre les deux hommes que les écrits publiés de Ferron le laisseraient croire.

L'attitude de Ferron envers l'homme Scott n'a jamais perdu cette ambivalence foncière qui est plus évidente dans sa correspondance privée — et, comme on le verra, dans l'œuvre de fiction — que dans ses écrits polémiques. Dans une lettre inédite à Jean

¹⁴⁶ Betty Bednarski affirme à ce sujet que Frank Scott l'a bien mise en contact avec la maison d'édition montréalaise Harvest House, qui voulait publier sa traduction des contes. Cependant, Bednarski a préféré les faire publier par une maison d'édition torontoise. Communication de Bednarski du 7 avril 2009.

Marcel du 20 mars 1971, Ferron commente de la façon suivante les propos sur Scott d'un certain M. London, qui lui avait proposé de traduire son œuvre :

London m'a parlé en termes très durs de Frank Scott qui, en effet, n'est pas un pur génie et qui, depuis octobre en tout cas, a du plomb dans l'aile. Ce que je n'ai pas pensé à expliquer à London, c'est qu'il faut faire le pays avec les gens du pays...

Dans une lettre inédite de 1974 à Ray Ellenwood (alors en train de traduire « Les confitures de coings »), il écrit:

Vous auriez bien tort de penser que je n'aime pas Frank Scott! Je m'en suis emparé de tous bords, tous côtés. Je l'ai enquébécoisé en donnant la chaude-pisse (seul certificat de nationalité qu'il nous soit possible de décerner), empoisonné, etc., etc... Je l'aime assez pour m'indigner qu'il se déclare le « fan » du singe savant nommé Pierre-Elliott, assez habile pour répéter deux fois la performance du Saint-Esprit — ce qui n'est pas le fait d'un presbytérien ni même d'un gentleman Bush Ranger, mais d'un imbécile doublé d'une tapette... Alors qu'il enquêtait pour la B.B. dans les parages d'Edmonton, Alberta, un type du genre de mon vieil Acadien lui a dit tout net à propos de la langue anglaise : « What's it's [*sic*] good for God, it's good for me. »¹⁴⁷

Dix ans plus tard, Ferron écrit à Ellenwood (cette fois en train de traduire *Le ciel de Québec*), le passage suivant :

Frank Scott m'a toujours amusé et je ne crois pas qu'il s'en soit fâché, même si le traitement qu'on lui fait subir pour l'enquébécoiser dans *Le Ciel de Québec* est assez radical. Quoi: il faut bien s'humilier un peu quand on est épiscopalien pour le devenir¹⁴⁸.

Lors d'une conversation le 17 novembre 1984 avec la biographe de Scott, qui lui demande pourquoi il caricaturait ce dernier, Ferron répond : « C'était le Canadien anglais, le Québécois anglais le plus remarquable de cette époque. Un sacré bonhomme,

¹⁴⁷ Lettre inédite de Jacques Ferron à Ray Ellenwood du 30 mars 1974.

¹⁴⁸ Lettre inédite de Jacques Ferron à Ray Ellenwood du 15 septembre 1984.

mais le meilleur de Frank, c'était Marian¹⁴⁹ ». Quelques mois plus tard, cependant, ayant appris la mort de Scott de Betty Bednarski, Ferron écrit ce commentaire peu sentimental à Ellenwood :

Une bonne pièce de viande que le dit Frank. Je n'en demanderai pas un morceau à mon boucher. Il ne serait pas frais. Je croyais que Scott était mort depuis quelque temps¹⁵⁰.

Conclusion

Cette analyse permet de constater que l'image que Ferron se fait de Frank Scott a joué un rôle majeur dans la production de ses textes polémiques dès le début des années 1960. Scott y fait figure d'homme politique « anglais » qui, par atavisme, ne peut faire autrement que de vouloir imposer la domination de la minorité anglophone au Québec, mais qui (à la différence de lord Durham) cache (et peut-être se cache) ce dessein, prétendant être socialiste et humaniste, « honnête homme », un ami des Canadiens français qui les connaît et leur veut du bien. Le Frank Scott des écrits polémiques est toujours campé dans un rôle d'autorité — que ce soit de professeur de droit, de « politique anglais », de doyen, d'« aumônier », de « Monseigneur », de commissaire, de gouverneur ou de soldat —, regardant ainsi la société canadienne-française de haut, et sachant tirer profit habilement de ses divisions. Le Frank Scott ferronien ne communique pas véritablement avec son interlocuteur canadien-français : il fait des calembours, « vole la vedette », donne des « performances », livre des discours tonitruants, fait des

¹⁴⁹ Djwa, *Une vie*, p. 580. Djwa ne précise pas la langue dans laquelle sa conversation avec Ferron s'est déroulée, mais il semblerait que cette citation soit une traduction des mots anglais attribués à Ferron dans la version anglaise du livre (et non pas les mots exacts de Ferron), où l'auteure cite Ferron en anglais : « He was the most outstanding English Canadian, English Quebecer, during the period. He was a brave man, but the best part of Frank was Marian » (*The Politics of the Imagination*, p. 422).

¹⁵⁰ Lettre inédite de Jacques Ferron à Ray Ellenwood du mois de février 1985.

« boniments », et essaie de bernier autrui. Ses gestes sont ceux d'un comédien, ce qui témoigne de son hypocrisie foncière. Réagissant à la question de Ferron au congrès du PSD comme un « épouvantail dérangé par un moineau », le regard de Scott va encore une fois de haut en bas, traduisant son incapacité de reconnaître en l'autre Canadien français un égal, et de se reconnaître en lui. Cette représentation est constante dans les écrits polémiques à travers les années, et Ferron reprend même, dans *Du fond de mon arrière-cuisine* (1973), un passage d'un texte publié en 1965 qui compare l'« Anglo-romain » Frank Scott à Ponce Pilate :

À vrai dire le lit était déjà fait depuis longtemps. Le Québec-Palestine avec ses Anglo-romains. Frank Scott en Ponce Pilate, Hérode et les deux grands-prêtres, les pharisiens et les saducéens — je vous épargne les noms; ils changent d'ailleurs de dix en dix ans — et le Christ-patriote, tout cela est un vieux scénario. Dans ce scénario tous les juifs étaient québécois et les québécoises des juives¹⁵¹.

La force de la critique s'accroît néanmoins après la crise d'octobre, atteignant son paroxysme dans « Le cœur de Jean-Olivier Chénier » où Ferron, mettant en parallèle la répression anglaise contre les partisans de Charles-Édouard Stuart en 1746 et celle des Patriotes en 1837, écrit :

Le dernier combat eut lieu à Saint-Eustache. La frousse rend féroce et il est fort probable que, selon l'usage anglais, on ait arraché le cœur du cadavre encore chaud de Jean-Olivier Chénier. Dommage qu'on ne l'ait pas conservé : Frank Anacharsis Scott pourrait le brandir au-dessus du Québec, district bilingue. Hamlet était mort une fois de plus¹⁵².

Dans la première version (1958) des *Grands soleils*, Ferron fait dire à Mithridate que les soldats anglais avaient arraché le cœur de Jean-Olivier Chénier après la bataille de Saint-

¹⁵¹ « Un excellent prétexte », *Parti pris*, vol. 2, n° 10-11 (juin-juillet 1965), p. 41, repris dans « Fragments de la thèse », *Du fond de mon arrière-cuisine*, p. 182.

¹⁵² « Le cœur de Jean-Olivier Chénier », *IMP*, vol. XXIV, n° 1 (16 novembre 1971), p. 14, *Escarmouches*, t. 1, p. 141.

Eustache « pour le mettre au bout d'un bâton¹⁵³ ». Nous avons déjà vu que dans « Le gibet », le personnage de Scott incarnait un Anglais de l'époque de la Rébellion des Patriotes et de celle de Louis Riel, « au-dessus de la tête » de qui étaient pendus de Lorimier et Riel. Reprenant la fable de la bataille de Saint-Eustache dans le passage cité ci-dessus, et assimilant la politique de Scott, adversaire de l'unilinguisme français au Québec, à cet « usage anglais », Ferron fait de lui l'avatar des soldats anglais « barbares » de 1746 et de 1837, non plus un simple témoin mais quelqu'un qui participe activement à la répression. L'histoire se répète : le Québec (Hamlet) tombe victime encore une fois de ses divisions internes et de ses hésitations.

Que Ferron ait été extrêmement déçu par la prise de position de Scott sur sa résolution au sujet du droit à l'autodétermination du Québec au congrès du PSD ressort clairement du texte « Adieu au PSD ». Mais, comme l'auteur le note dans ce même article, Scott n'était pas le seul à prendre cette position, tant du côté francophone qu'anglophone; au fait, Ferron était seul à la proposer et à la défendre. Comment, dès lors, expliquer l'acharnement avec lequel Ferron s'attache à caricaturer Scott pendant les années soixante? La réponse se trouve dans la combinaison de l'attrait puissant qu'exerçait Scott sur Ferron en raison de ses qualités indéniables et cette grande déception à son égard. Si Scott, une espèce de surhomme, était incapable de comprendre les aspirations justifiables des Canadiens français, de reconnaître leur droit de prendre en

¹⁵³ Mithridate : « On traîna son [de Chénier] corps tout criblé de balles. Tout chaud on l'ouvrit; le cœur on lui arracha pour le mettre au bout d'un bâton » (*Les grands soleils*, Montréal, Éditions d'Orphée, 1958, p. 178). Dans la deuxième version (1968) de la pièce, Mithridate raconte la même scène à François, qui la considère comme une « légende », une chose « invraisemblable ». Mithridate répond : « Le peuple, qui s'est conçu dans ce cérémonial, attend désormais son heure » (*Les grands soleils*, Théâtre 1, Montréal, Librairie Déom, 1969, p. 100).

main leur avenir et d'assurer la primauté de leur langue au Québec, il n'y avait aucun espoir pour une cohabitation d'égal à égal, que ce soit au niveau des communautés ou des individus, ce sans quoi l'amitié était impossible. Comme l'exprime Simon dans *La tête du roi*, « Il n'y a pas de parenté qui vaille égalité. La langue n'est qu'un prétexte; le véritable enjeu de la lutte est l'honneur de l'homme, qui ne peut se concevoir dans l'abaissement d'un peuple au profit d'un autre¹⁵⁴ ». C'est justement parce que Frank Scott était vu d'un bon œil au Québec francophone pendant les années soixante, qu'il y faisait figure « d'ami », qu'il était dangereux. Pour empêcher que le stratagème de diviser pour gouverner ne réussisse une fois de plus, il fallait l'attaquer, le démasquer, et montrer le « très digne et très estimé Frank Scott » sous son vrai visage, celui de l'ennemi héréditaire et implacable des Canadiens français.

La période 1965 à 1969 voit une diminution des références à l'homme Scott dans les écrits polémiques en même temps que la création d'un personnage s'inspirant de lui qui prendra de plus en plus de place dans l'œuvre de fiction. Les prochains chapitres étudieront la représentation romanesque de ce personnage canadien-anglais dans les trois romans formant ce que l'auteur voyait, en 1969 du moins, comme son « cycle Scot » :

La nuit, La charrette et Le ciel de Québec.

¹⁵⁴ *La tête du roi*, p. 143.

Chapitre 6. Le code littéraire « canadien-anglais » de *La nuit*

Notre séparatisme est une forme d'envoûtement, de possession, mais le lendemain matin, tel celui qui s'adonne à un rite magique, le Canadien français retourne à la réalité fédérale et bilingue qui demeure inchangée¹.

Introduction

Au moment de la parution de *La nuit*² en avril 1965, Ferron est surtout connu du lectorat comme l'auteur des *Contes du pays incertain* (en vertu desquels il fut lauréat du prix du Gouverneur général en 1962) et de nombreuses lettres aux journaux, ainsi que comme le fondateur du Parti Rhinocéros (1963). La publication de son nouveau roman aux Éditions Parti pris, ainsi que le résumé qu'en donne cette maison d'édition en communiqué de presse³, crée l'attente d'un texte qui fera partie du « Texte national » en train de s'écrire. Sans doute à cause de cette attente, qui fut comblée, certains autres aspects de l'œuvre, dont l'intertextualité avec la poésie canadienne-anglaise et des références à l'histoire et à l'actualité politique et sociale, passèrent inaperçus ou furent très peu remarqués.

En outre, comme déjà mentionné, Ferron publie après les événements d'octobre 1970 un texte intitulé « Les confitures de coings, version entièrement nouvelle de *La nuit* » dans *Les confitures de coings et autres textes* (dorénavant « *Les confitures* »), en

¹ Hubert Aquin, « L'existence politique », *Liberté*, vol. 4, n° 21 (mars 1962), repris dans *Blocs erratiques, textes (1949-1977)*, Montréal, Quinze, 1977, p. 54.

² Jacques Ferron, *La nuit*, Montréal, Éditions Parti pris, coll. « paroles » n° 4, 1965. Les numéros de pages cités renvoient à cette édition.

³ « [...] *La Nuit* raconte l'histoire d'un humble commis de banque qui devient gérant de sa banque. Mais avant de 'compléter sa carrière', il va se libérer de ses hantises. Il assassinera Frank et récupérera son âme que ce dernier lui avait volée. *La Nuit* se termine par l'espoir d'une libération future : '... je tombe sur un garçon qui ne m'attendait pas [...]. C'est le premier Effelquois que je rencontre.' » (« Le journal des *Confitures de coings* », *Les confitures de coings et autres textes*, Montréal, Parti pris, 1977, p. 260).

exposant les raisons de ce remaniement dans un autre texte du recueil appelé « Appendice aux Confitures de coings ou Le congédiement de Frank Archibald Campbell ». Cette « version corrigée⁴ » éclipse *La nuit* dès sa parution, sans doute en raison de la conjoncture sociopolitique qui lui a donné naissance et de la véhémence avec laquelle l'auteur exprime son Parti pris dans l'« Appendice ». La critique a tendance à subsumer le premier récit sous ce second texte (le résultat, selon le mot de Jacques Pelletier, d'un processus de « polémisation »), et à interpréter les deux à la lumière de l'« Appendice »⁵. L'expression par le narrateur-auteur dans ce dernier texte de sa déception vis-à-vis de celui qui a inspiré le personnage de Frank Archibald Campbell explique sans doute pourquoi la critique, dans sa réception des « Confitures », s'applique à montrer combien le portrait de ce personnage dans la première version (*La nuit*) est « sympathique » par rapport à celui de la deuxième. Jacques Pelletier, par exemple, écrit : « Dans *la Nuit*, on se souvient que Frank était représenté comme un ennemi certes mais avec lequel on pouvait discuter et éventuellement s'entendre⁶ ». Il n'y a pourtant pas de véritable discussion entre les deux protagonistes dans *La nuit* et certainement aucune entente; Frank meurt, « plus ou moins assassiné » par François, après un dialogue de sourds. Si on pouvait discuter et s'entendre avec lui, pourquoi l'assassiner? Ce meurtre de la première version aurait-il été gratuit?

⁴ C'est ainsi que Ferron décrit « Les confitures de coings » dans une lettre à son éditeur, Gérald Godin, datée du 27 juillet 1971 et reproduite dans *Les confitures de coings et autres textes*.

⁵ Pour une analyse comparative des deux textes et des rapports entre cette réécriture et la crise d'octobre, voir Jacques Pelletier, « De *la nuit* aux *Confitures de coings*. Le poids des événements d'Octobre 1970 », *Voix et Images*, vol. VIII, n° 3 (printemps, 1983), p. 407-420.

⁶ *Ibid.*, p. 416.

Personne, par ailleurs, n'a remarqué, lors de la première réception de *La nuit*, que Frank était quelqu'un avec qui on pouvait « discuter et éventuellement s'entendre ». André Renaud, par exemple, écrit que Ferron « fait se confronter [...] deux hommes qui pour s'être jadis mesurés l'un à l'autre, se retrouvent en deux solitudes. Le rendez-vous ne fait alors que provoquer le monologue de chacun⁷ ». Selon Gilles Marcotte, pour qui « ça ressemble à un règlement de comptes », « *La Nuit*, c'est peut-être le dernier fruit — très peu sain — d'un vieux nationalisme anti-Anglais qui ne cesse pas de mourir...⁸ ». Jean-Yves Thériage, décrivant Ferron comme « cet auteur québécois qui vit comme en marge de la vie littéraire du pays » et qui « dirige le plus sérieusement du monde politique les destinées du mouvement Rhinocéros », écrit que François « se venge d'un certain Frank Archibald Campbell, fils de ministre protestant, un Anglais », et que « *La nuit* se termine sur un certain espoir⁹ ». D'autres, tel Clément Lockquell (embarrassé devant un tel meurtre?), préfèrent mettre l'accent sur le côté « fantaisiste » du roman : « C'est un divertissement pur, et c'est fort réjouissant¹⁰ ».

Il faudrait d'ailleurs se méfier de la tentation d'expliquer toutes les modifications faites dans la deuxième version par le changement d'attitude de l'auteur envers l'homme Frank Scott à la suite de la crise d'octobre et de son attitude envers la loi des mesures de

⁷ André Renaud, « *La Nuit* de Jacques Ferron », *Livres et auteurs canadiens* 1965, Éditions de Jumonville, 1966, p. 33, repris dans « Le journal des *Confitures de coings* », p. 269.

⁸ Gilles Marcotte, « Contes du jour, de la nuit, et du demi-jour... », *La Presse*, le 17 avril 1965, p. 4, reproduit dans « Le journal des *Confitures de coings* », p. 262. Marcel Olscamp, qui relit en 1992 les œuvres en tenant compte des « toutes premières opinions politiques de l'auteur », écrit : « Dans *La nuit*, par exemple, on ne peut pas nier que Frank Archibald Campbell apparaisse surtout comme un adversaire de la nation québécoise » (« Le nationaliste ambivalent », p. 210).

⁹ Jean-Yves Thériage, « *La Nuit* de Jacques Ferron », *Le Canada français*, mai 1965, reproduit dans « Le journal des *Confitures de coings* », p. 264-5.

¹⁰ Clément Lockquell, « Un pur divertissement? LA NUIT de Jacques Ferron », *Le Soleil*, 1965, reproduit dans « Le journal des *Confitures de coings* », p. 266-7.

guerre. Il ne faut pas oublier que Ferron avait exprimé son intention de refaire *La nuit* — au sujet duquel il a souvent manifesté son insatisfaction — avant les événements d’octobre 1970. Il écrit, par exemple, en réponse à une lettre de Jean Marcel en date du 9 septembre 1970 lui signalant que le premier tirage de *La nuit* est épuisé et lui envoyant cinq « petites corrections » au cas où l’auteur approuverait une nouvelle édition :

Mes corrections que j’ajoute aux vôtres, en 1^{ere} page : « J’avais oublié Frank et ma jeunesse derrière lui » au lieu de « Frank ne me connaissait pas ». J’ai écrit *La Nuit* chapitre après chapitre sans trop savoir où j’allais avec le résultat que certains déplacements ou changements sont survenus, comme la correction ci haut vous le montre. C’est un roman lancé dès que fini. Avant de penser à le rééditer dans le Nénuphar, surtout dans le Nénuphar, il me faudrait le relire attentivement et sans doute le corrigerais-je. D’ailleurs il me faudrait aussi rencontrer Gérard Godin que je n’ai pas vu depuis des mois. J’attends l’occasion¹¹.

D’ailleurs, si l’on en juge par une lettre que l’auteur envoie à Jean Marcel en 1974, Ferron avait fini par préférer cette « première version » :

J’évolue au milieu de contradictions qui m’affligent. [...]. Quant aux Confitures de Coings, le début indique un repli schizoïde; ce sont les simples corrections apportées à la première version qui ont le plus d’allure¹².

Finalement, le fait de porter notre attention sur une comparaison de la représentation du personnage des deux versions afin de trouver les marques du changement d’attitude envers son modèle que l’auteur explique dans l’« Appendice » nous égare de ce qui devrait nous retenir, c’est-à-dire les éléments de ce personnage de l’« Autre » canadien-anglais et ses métamorphoses à travers les romans du « cycle Scot ». Ce chapitre propose donc une analyse textuelle d’un des aspects les plus fascinants de la représentation du personnage canadien-anglais dans ce premier roman

¹¹ Lettre de Jacques Ferron à Jean Marcel du 27 octobre 1970.

¹² Lettre inédite de Jacques Ferron à Jean Marcel du 11 mars 1974.

du cycle : l'intertextualité avec la poésie canadienne-anglaise. Cette intertextualité sera lue à la lumière des écrits polémiques de Ferron antérieurs ou contemporains à ce récit ainsi qu'à celle de certains éléments biographiques de Frank Scott auxquels se réfère le texte.

Le code littéraire « canadien-anglais »

La nuit frappe par son « anglicité », par la présence importante dans l'œuvre de tout ce qui a trait à la langue anglaise, comme aux personnages, à la culture, aux mœurs, à l'histoire, et à la société anglophones. On se demande, notamment, pourquoi, au juste, cet auteur aux inclinations indépendantistes incorpore de la poésie canadienne-anglaise dans un roman écrit en pleine Révolution tranquille. La réception critique de cet élément du texte illustre d'ailleurs de façon éloquente l'influence des *Confitures* et sa tendance à rendre invisible le texte de *La nuit*. Ainsi Marcel Olscamp écrit-il en 1991 que « l'élément le plus surprenant dans *Les confitures de coings* est la présence d'un code littéraire 'canadien-anglais' surtout présent dans les répliques de Frank Archibald Campbell, qui récite parfois des poèmes de son père¹³ », mais le fait que ce code soit déjà présent dans *La nuit* n'est pas mentionné. La présente étude, au contraire, propose une analyse du fonctionnement de ce code dans *La nuit* sans passer par le rétroviseur des *Confitures*, et montre que sa signification est beaucoup plus nuancée et complexe que

¹³ Marcel Olscamp, « *Les Confitures de coings* ou la cohérence dans l'ambiguïté », *Littératures*, n° 7 (1991), p. 165.

celle, uniquement polémique, reconnue jusqu'à maintenant, à savoir que la poésie de langue anglaise transforme le texte en « instrument de guérilla culturelle¹⁴ ».

En fait, à part l'article de Guy Monette d'où est tirée cette expression, et qui traite surtout des *Confitures*, cette présence de la poésie canadienne-anglaise dans un roman canadien-français, phénomène pourtant inédit dans la littérature québécoise, n'a suscité que peu de commentaires. Dans la réédition de *La nuit* publiée aux Éditions France-Québec en 1979, la présentatrice Diane Potvin fait l'erreur d'attribuer toute la poésie de langue anglaise du roman au père du personnage canadien-anglais, Frank Archibald Campbell¹⁵. Tout se passe comme si l'identification subséquente par Monette des auteurs véritables des vers, et son interprétation assez sommaire de la signification de leur présence comme instrument polémique, en épuisaient le sujet — même si Monette remarque, dans une note: « [...] mais encore fallait-il [de la part de Ferron] connaître ces textes (peut-être même les apprécier) pour les assimiler aussi judicieusement et les intégrer à une œuvre littéraire québécoise dans laquelle ils sont loin

¹⁴ Cette métaphore a fait fortune sans que l'on reconnaisse toujours son origine dans l'article de Guy Monette, « Les poètes de la Confédération dans *Les confitures de coings* de Jacques Ferron », *Voix et Images*, vol. VIII, n° 3 (printemps, 1983), p. 423.

¹⁵ *La nuit de Jacques Ferron*, Paris/Montréal, Éditions France-Québec/Fernand Nathan, coll. « Classiques du monde », 1979, notes et présentation de Diane Potvin. Voir la note 28, p. 48, au sujet des vers qui proviennent en réalité de Duncan Campbell Scott : « *Son père* : On apprendra plus loin que le père de Frank était membre de la hiérarchie ecclésiastique de l'Église anglicane de la ville de Québec : il était aussi poète, d'où les vers qui suivent et dont voici la traduction [...] ». Dans la note 34, après avoir identifié les vers véritablement écrits par Charles G.D. Roberts comme étant « la suite du poème du père de Frank », Potvin en donne une traduction fallacieuse (p. 51). De plus, l'épigraphe de langue anglaise de *La nuit* apparaît en traduction française dans cette édition, attribuée à « Duncan Campbell Scott », sans que ces changements soient signalés. Dans son mémoire de maîtrise « Sémologie de la variante chez Jacques Ferron (*La nuit* et *Les confitures de coings*) », Potvin confond Duncan Campbell Scott, l'auteur supposé de l'épigraphe, avec Frederick George Scott, le père de Frank Scott (p. 87). La confusion avec le père véritable de Frank Scott, poète et ecclésiastique de Québec, est inévitable, peut-être même voulue par Ferron.

d'être un simple hors-d'œuvre¹⁶ ». Cette relative indifférence¹⁷ à l'égard de l'intertextualité canadienne-anglaise contraste avec l'intérêt évident de Ferron lui-même, intérêt dont témoignent la place textuelle qu'il accorde à cette poésie et le fait que les poèmes cités ne se trouvent pas dans une même anthologie, ce qui implique une connaissance plus que superficielle chez l'auteur¹⁸.

Il semblerait par ailleurs que la présence de cette intertextualité et l'interprétation polémique univoque largement acceptée aient obscurci d'autres aspects intertextuels du texte. Olscamp écrit, par exemple, que « Jamais, cependant, un auteur québécois n'est évoqué [...]. La littérature québécoise ne pouvait figurer dans l'entreprise de démystification que constitue *Les confitures de coings*, car l'œuvre, sous ce rapport, est entièrement soumise à sa dimension combattante¹⁹ ». Trois éléments obligent à nuancer ce constat : un extrait d'une œuvre du naturaliste québécois Claude Melançon²⁰, qui est cité dans les deux versions du roman, accompagné (dans le cas de *La nuit*) du nom de son auteur; le nom et les origines écossaises du protagoniste anglophone Frank Archibald Campbell de *La nuit* qui rappelle assez clairement celui des *Anciens Canadiens*, Archibald Cameron of Locheill, autre « frère ennemi » d'un protagoniste francophone; enfin, l'intrigue de *La nuit* qui fait écho à celle de *L'appel de la race* de

¹⁶ Monette, « Les poètes de la Confédération », p. 426.

¹⁷ Olscamp adopte l'interprétation de Monette (« *Les Confitures de coings* ou la cohérence dans l'ambiguïté », p. 164-165), et Ginette Michaud y fait référence, en notant le peu de commentaires sur les lectures anglaises de Ferron (« Lire à l'anglaise », *L'autre Ferron*, p. 143).

¹⁸ Trois d'entre eux paraissent dans Bliss Carman, Lorne Pierce, et Vernon Rhodenizer, dir., *Canadian Poetry in English*, Toronto, Ryerson Press, Canadian Literature Series, 1954 [1922]. L'inventaire électronique de la bibliothèque de Ferron (<http://www.ecrivain.net/ferron/>) ne répertorie aucun livre de ces quatre poètes, ni aucune anthologie de poésie canadienne-anglaise.

¹⁹ Olscamp, « *Les Confitures de coings* ou la cohérence dans l'ambiguïté », p. 165-166.

²⁰ *La nuit*, p. 80. Cf. Claude Melançon, *Charmants voisins*, Montréal, Librairie Granger Frères Limitée, 1940, p. 216-219. La même citation, mais non attribuée, est présente dans « Les confitures », p. 67.

Lionel Groulx, où un francophone sur la voie de l'assimilation à la société anglophone se réveille et retrouve son âme ancestrale²¹. Non seulement y a-t-il de l'intertextualité avec la littéraire québécoise, donc, mais celle-ci rejoint le thème des rapports entre francophones et anglophones si fondamental à l'œuvre de Ferron.

Le code littéraire canadien-anglais de *La nuit* demeure néanmoins essentiel, et l'analyse qui suit révélera que la poésie de langue anglaise reproduite dans le roman est fort pertinente par rapport à l'action et à la thématique du récit et qu'elle ajoute plusieurs couches de signification aux divers niveaux de lecture possibles. Celui qui accepte l'invitation au déchiffrement qu'offre ce code éprouvera encore plus fortement l'impression décrite par Olscamp d'être devant un « continent ambigu ». Cet effet résulte de la combinaison de quatre aspects du code : son genre (la poésie) ; son hétérolinguisme²², c'est-à-dire sa présence en langue anglaise, non traduite, dans un texte français; la technique de sa présentation, caractérisée par un brouillage de trois voix et de trois regards; et le sens de cette poésie, considéré dans les contextes textuel, intertextuel et référentiel de l'œuvre.

En quoi consiste ce code littéraire?

Précisons que le code littéraire « canadien-anglais » dont il sera question dans ce chapitre n'inclut que les citations de poésie de langue anglaise. Les allusions aux autres

²¹ Le héros, Jules de Lantagnac, explique sa prise de conscience au Père Fabien ainsi: « C'est dans ce paysage impressionnant, à quelque distance de vieilles ruines féodales, qu'un exilé de vingt ans a retrouvé les anciens de sa famille, a repris avec eux la conversation. Mon Père, je puis le dire, sur la tombe des miens s'est achevée l'évolution de ma pensée; dans le vieux cimetière, j'ai retrouvé mon âme de Français » (Lionel Groulx, *L'appel de la race*, Montréal, Édition Fides, coll. du Nénuphar, 1956 [1922], p. 107).

²² Pour une analyse de ce concept, voir Rainier Grutman, *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*, Montréal, Fides-CÉTUQ, 1997.

œuvres écrites en anglais, tels le *Rapport Durham*, l'hypotexte (Genette) du « Gotha of the Quebec²³ », ainsi que le jeu très subtil de traduction qui parcourt le texte seront étudiées dans un chapitre ultérieur. Betty Bednarski a déjà révélé les enjeux du rôle de traducteur que joue Frank par rapport au poème de Samuel Butler qu'il prétend avoir traduit en français²⁴, mais il reste à étudier les enjeux du rôle analogue joué par le narrateur francophone qui tout au long du texte choisit non seulement de traduire (ou de ne pas traduire) des discours et des écrits anglais mais aussi de révéler (ou non) cet acte²⁵.

La nuit prend la forme d'un récit assumé par un narrateur autodiégétique, François Ménard, que le succès en tant qu'employé dans une succursale bancaire de la rive sud de Montréal a ramené « doucement » à la politique et à la « témérité » de sa jeunesse « à peu près oubliée²⁶ ». Le récit premier — dont l'intrigue se résume à la recherche d'une âme perdue — a pour sujet les événements d'une nuit²⁷ où François, réveillé par des appels téléphoniques d'un anglophone nommé Frank, va (en taxi) à la rencontre de ce dernier dans le Vieux-Montréal, en lui apportant, dit-il, son cadavre. À la sortie de cette nuit, Frank sera mort, peut-être empoisonné par le cadeau des confitures de coings que lui aura présenté François, et celui-ci aura retrouvé son âme. De nombreux critiques ont déjà commenté les dimensions nationale et mythique de la quête

²³ *La nuit*, p. 118.

²⁴ Betty Bednarski, « Translating Ferron, Ferron Translating », *Meta*, XLV, n°1 (2000), p. 37-51.

²⁵ Bien que les deux premières conversations téléphoniques du récit soient rapportées en français, par exemple, le narrateur fait savoir, plus loin, qu'elles se sont déroulées en anglais. Voir *La nuit* p. 20 : « [...] un mari de ma sorte qui répond tic à tac, et vite, et en anglais encore ». En rapportant la troisième conversation, le narrateur précise que Frank, ayant « déchiffré » (p. 23) son message, s'exprime « cette fois en français, lentement, en détachant toutes les syllabes, avec l'accent anglais d'Europe » (p. 24).

²⁶ *Ibid.*, p. 12.

²⁷ La référence au « premier Efflequois » (p. 128) permet de situer le présent de l'intrigue au plus tôt en 1963.

individuelle de François²⁸. Simon Harel considère, quant à lui, que ce roman est novateur en ce qu'il permet de penser « l'entrée en scène de l'étranger, à une époque où le mouvement Parti pris valorise une unanimité culturelle sous le couvert d'une psychologie de la décolonisation²⁹ ». Pour Harel, cependant, le nouveau personnage étranger de *La nuit* n'est point Frank, le « dominateur » recherché qui incarnerait l'aliénation intérieure de François et qui ne serait donc que son double, mais bien Alfredo Carone, le chauffeur de taxi italien qui, en aidant François à traverser le pont Jacques Cartier, « fait figure de personnage médiateur puisqu'il permet la traversée d'univers différenciés³⁰ ». Pour Bednarski aussi, « Frank est moins un Anglais réel qu'un Anglais intériorisé. S'en débarrasser, c'est se débarrasser, selon les termes de Bouthillette, d'une image faussée de soi³¹ ». La présente étude vise cependant à montrer que le code littéraire canadien-anglais est un élément important du texte qui donne à Frank un rôle et une signification au-delà de ceux d'un simple Autre perçu comme porte-parole d'une aliénation fondatrice de l'identité du sujet dominé ou d'un double, un « simulacre anglais » de François.

Le premier élément du code littéraire canadien-anglais est l'épigraphe du roman, une citation en langue anglaise suivie du nom de son auteur putatif : « *What a night! Something was almost ritual about it.* DUNCAN CAMPBELL SCOTH ». Dans le texte lui-même apparaissent, à cinq reprises, des vers en anglais récités par Frank. Bien que le

²⁸ Voir, par exemple, Marcel Olscamp, « *Les confitures de coings* ou la cohérence dans l'ambiguïté », p. 153.

²⁹ Simon Harel, « Aliénation et reconquête: le personnage étranger dans *La Nuit* de Ferron », *Les Cahiers de recherche sociologique*, n° 12 (printemps 1989), p. 103-4.

³⁰ Simon Harel, *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Les Éditions du Preambule, 1989, p. 137.

³¹ Bednarski, *Autour de Ferron*, p. 68, note 5.

narrateur suppose que le père de Frank ait écrit quelques-uns de ces vers, ni Frank ni le texte n'en précise l'auteur. Cette poésie apparaît dans deux des sept sections du texte, la troisième et la cinquième. Cette troisième section est consacrée en grande partie aux souvenirs du narrateur de sa première rencontre avec Frank, vingt ans auparavant, quand ce dernier dirigeait les policiers responsables d'avoir assommé et arrêté le jeune François lors d'une manifestation contre l'adhésion du Canada à l'OTAN. (Le lecteur apprendra au cours de la quatrième section que, traduit par la suite en justice, François avait renié son communisme, désaveu qui entraîna la perte de son âme.) L'analepse contient deux extraits de poésie : deux vers du poème « On the Way to the Mission³² », de Duncan Campbell Scott, et quatre vers du poème de Frederick George Scott intitulé « The Laurentians³³ ». Ensuite, lorsque, à la fin de cette troisième section, Frank rencontre François pendant la nuit du récit premier, il reprend deux vers, modifiés, de ce dernier poème et, touché par le cadeau des confitures, il déclame quatre vers d'un troisième poème, « Kinship³⁴ », de Charles G.D. Roberts. Le dernier morceau de poésie, trois vers d'un quatrième poème, « Low Tide on Grand Pré³⁵ » de Bliss Carman, apparaît dans la cinquième section du texte, composée d'un mélange du récit premier, de

³² « But his eyes were jewel [*sic*] of content. [*sic*] /Set in circles of peace », p. 54. Ce poème paraît pour la première fois dans Duncan Campbell Scott, *New World Lyrics and Ballads*, Toronto, Morang & Co., 1905. Le mot « jewels » apparaît sans « s » dans *La nuit*.

³³ *La nuit*, p. 54. Ce sonnet paraît dans Frederick George Scott, *Poems*, London, Constable & Company, Ltd., 1910, p. 257, où il porte la date de 1903. Les vers cités en forment le premier quatrain : « These mountains reign alone, they do not share/The transitory life of woods and streams; /Wrapt in the deep solemnity of dreams/ They drain the sunshine of the upper air ».

³⁴ « Back to knowledge and reneval [*sic*], /Faith to fashion and reveal,/Take me, Mother, in compassion/All thy hurt ones fail [*sic*] to heal », p. 58. Ce poème, dont les vers cités forment la douzième strophe, paraît pour la première fois dans le *Harper's Magazine* en août 1894. La transcription du poème dans *La nuit* comporte deux erreurs : « reneval » au lieu de « renewal », et « fail » au lieu de « fain ».

³⁵ « Was it a year or lives ago/We took the grasses in our hands/And caught the summer flying low », *La nuit*, p. 77. Ce poème, écrit en juin 1886 et publié pour la première fois en mars 1887 dans l'*Atlantic Monthly*, sera repris dans le recueil éponyme *Low Tide on Grand Pré : A Book of Lyrics*, New York, Webster, 1893.

souvenirs et de réflexions du narrateur, et d'une « interpolation d'auteur ». Deux remarques préliminaires s'imposent : le personnage anglophone est associé avec la poésie de langue anglaise dès sa première rencontre avec François, lors de la manifestation contre l'OTAN, et le fait que ce dernier rapporte cette poésie indique une connaissance approfondie de la langue anglaise de sa part.

Comme le note Monette, les auteurs de ces quatre poèmes faisaient partie d'un groupe souvent appelé les « Poètes de la Confédération ». Ce groupe n'est pourtant pas aussi homogène que ce nom et l'article de Monette pourraient le laisser croire. Tout d'abord, notons que cette désignation « de la Confédération » leur est attribuée rétroactivement, et qu'elle est susceptible de mener à une confusion au sujet de la signification du groupe et de leur poésie. Avant que Malcolm Ross ne les délimite et définisse en 1960 sous l'étiquette de « Poets of the Confederation », diverses appellations furent utilisées à leur sujet, dont la plus commune était « the Sixties Group » ou « Group of the Sixties », parce que ses membres sont tous nés pendant les années 1860³⁶. En effet, Mgr Camille Roy, qui inclut une section consacrée à la littérature canadienne-anglaise son *Histoire de la Littérature canadienne* — version entièrement remaniée de son *Manuel* publiée en 1930 que Ferron aurait sans doute connue — utilise cette dernière appellation. Divisant cette littérature en quatre périodes

³⁶La sélection par Malcolm Ross dans son livre *Poets of the Confederation*, Toronto, McClelland and Stewart, 1960, des quatre poètes Roberts, Carman, Lampman et Duncan Campbell Scott comme « Poètes de la Confédération » fournit à la première génération de critiques littéraires canadiens-anglais formés dans des universités ce que ces derniers considéreront comme la poésie canadienne post-confédération et pré-moderne. Le premier à se servir de cette étiquette fut cependant William Douw Lighthall, qui dédia son anthologie *Old Measures : Collected Verse*, Montreal, A.T. Chapman, 1922: « To the Poets of the Confederation ». Voir D.M.R. Bentley, *The Confederation Group of Canadian Poets, 1880-1897*, Toronto, University of Toronto Press, 2004, p. 4.

dans son « Aperçu général », Roy décrit la troisième période, allant de 1880 à 1900, comme suit:

Cette période est l'une des plus actives. Elle a vu naître, se constituer le fameux *Groupe des Soixante*, 'Group of the Sixties', dont le poète Charles G. -D. Roberts, puis Sir Gilbert Parker, Bliss Carman, Lampman, D.C. Scott, Pauline Johnson furent les premiers ou sont encore les principaux représentants. Ils suscitèrent autour d'eux de très nombreux écrivains³⁷ ».

Dans le deuxième chapitre de cette section, qui est consacré à la poésie canadienne-anglaise, Roy inclut une entrée sur Frederick George Scott (père de Frank Scott) en tant que membre du *Groupe des Soixante*³⁸ ainsi que sur (outre les poètes déjà mentionnés) William Wilfred Campbell et Archibald Lampman, entre autres.

Charles G.D. Roberts (1860-1943) et Bliss Carman (1861-1929), qui sont cousins, sont originaires du Nouveau-Brunswick (comme le remarque Mgr Roy), mais Carman vit aux États-Unis (où il sera considéré comme un poète américain) à partir de 1886, et Roberts part pour les États-Unis en 1897, ne rentrant au pays qu'en 1925. Frederick George Scott (1861-1944), natif de Montréal, passe la majeure partie de sa vie à Québec. Duncan Campbell Scott (1862-1947) passe presque toute sa vie à Ottawa, sa ville natale, où habite aussi le poète Archibald Lampman. Ce serait surtout l'exemple et le discours théorique de Roberts qui auraient donné l'élan en 1880 au regroupement de ces poètes de régions différentes autour de l'importance de la maîtrise technique de la poésie; cette

³⁷ Mgr Camille Roy, *Histoire de la Littérature canadienne*, Québec, L'Action sociale, 1930, p. 168. Selon Roy, qui écrit avoir « largement utilisé » l'ouvrage de Lorne Pierce, *An Outline of Canadian Literature* (1927), ce sont les écrivains de la deuxième période (1840-1880) qui s'appellent « *Le Groupe de la Confédération* » parce que cette période « aboutit à la Confédération, et la date de 1867 en est comme le centre » (*ibid.*, p. 268). Je reviendrai à cette édition de l'*Histoire de la Littérature canadienne* de Mgr Camille dans le chapitre sur *Le ciel de Québec*, roman qui met en scène des personnages inspirés de Mgr Roy, Frederick G. Scott, et Frank R. Scott.

³⁸ *Ibid.*, p. 282.

même préoccupation aurait mené à la dissolution du groupe vers le milieu des années 1890, suite à la « guerre des poètes »; le départ de Roberts aux États-unis en marqua la fin définitive³⁹.

Par ailleurs, la poésie des membres de ce groupe — comme en témoignent les extraits de *La nuit* — est très diverse du point de vue et formel et thématique. Leur but n'était pas de « chant[er] en langue anglaise les paysages du Québec et du Canada dans des vers patriotiques⁴⁰ » mais de prouver qu'un Canadien pouvait être poète.

L'appellation « poètes de la Confédération » s'applique, selon Malcolm Ross, non parce qu'ils auraient voulu exprimer des sentiments nationalistes en vers, mais plutôt parce que ces hommes, qui avaient grandi dans la nouvelle Confédération, voulaient écrire de la *vraie* poésie, digne d'être reconnue sur la scène mondiale⁴¹.

Quel est l'effet de ce code et comment l'interpréter?

Commençons par le début, c'est-à-dire l'épigraphe. Comme l'importance inhérente à toute épigraphe relève de sa position privilégiée, de sa fonction d'intermédiaire entre titre et texte, et de sa nature métatextuelle, il est difficile de surestimer l'effet choc que peut avoir le choix d'une épigraphe de langue anglaise dans le contexte d'un roman partipriste intitulé *La nuit* et publié en 1965. Rappelons en effet que c'est pendant la nuit du 20 au 21 avril 1963 qu'éclatent à Montréal les bombes du FLQ qui font leur première victime, un anglophone. La couverture de *La nuit*, qui met l'accent sur le nom de la maison d'édition et sur celui de la collection « paroles » dont

³⁹ Bentley, *The Confederation Group of Canadian Poets, 1880-1897*, p. 5.

⁴⁰ Monette, « Les poètes de la Confédération dans *Les confitures de coings* de Jacques Ferron », p. 423.

⁴¹ « It is fair enough, I think, to call Roberts, Carman, Lampman, and Scott our 'Confederation poets'. Not that they were avowed and self-conscious prophets of the new Canadian nationalism. [...]. Our men were poets —at their best, good poets » (Ross, « Introduction », *Poets of the Confederation*, p. ix).

fait partie l'ouvrage, introduit dans l'œuvre le turbulent contexte sociopolitique et linguistique de l'époque de sa publication. Le mot « paroles » y figure en haut, en caractères noirs et gras deux fois plus grands que ceux, blancs, du titre. Le chiffre 4, imprimé en grand caractère noir à côté du titre, identifie l'ouvrage comme le quatrième dans cette collection dont le premier, *Le cassé* de Jacques Renaud, parue l'année précédente, fut, de par son usage du joul, un succès de scandale. L'utilisation prégnante et provocatrice d'une épigraphe en anglais dans un livre qui se place explicitement dans la foulée d'une série de paroles « libératrices » soulève la question de la place de la langue et de la littérature anglaise dans l'univers esthétique de la langue française qui l'englobe ici, et plus généralement, celle de la place de cette langue par rapport à la langue, la littérature, la culture et la société québécoises.

L'épigraphe soulève deux questions outre le choix de la langue : pourquoi choisir ces vers en particulier, et pourquoi en mentionner l'auteur? Comme le remarque Gérard Genette, l'essentiel d'une épigraphe est souvent l'identité de son auteur et l'effet de caution indirecte que sa présence détermine à l'orée d'un texte⁴². Il est cependant peu probable que le lecteur francophone reconnaisse dans ce nom une allusion au poète canadien-anglais Duncan Campbell Scott : en témoigne la réaction de Potvin déjà citée, qui affirme que cet auteur est le père de Frank Scott. Monette, qui note cette erreur, accepte que le poète Duncan Campbell Scott en soit l'auteur, malgré le fait qu'il n'a pas « réussi à retracer ce texte⁴³ » dans l'œuvre de ce dernier. Pourtant, il n'y rien de moins sûr : je n'y ai pas réussi non plus, et les quatre experts de l'œuvre de D.C. Scott que j'ai

⁴² Gérard Genette, *Seuils*, p. 148.

⁴³ Monette, « Les poètes de la Confédération dans *Les Confitures de coings* de Jacques Ferron », p. 425, note 4.

consultés, les professeurs Stanley Dragland, Tracy Ware, Leslie Ritchie et D.M.R. Bentley, doutent tous qu'il en soit l'auteur. Notons aussi l'orthographe du nom de famille de l'épigrapheur : *Scoth* et non pas *Scott*.

Quoiqu'il soit possible de considérer cette différence, avec Monette et Potvin, comme une erreur, il se peut aussi, étant donné le fait que l'épigraphe est fort probablement inventée, que cette orthographe représente une taquinerie, une façon de se moquer d'un nom écossais⁴⁴. Le son en anglais que représente l'orthographe « th » n'existant point dans la langue française, le lecteur francophone aurait d'ailleurs tendance à prononcer « *Scoth* » à la française, ce qui donne « *Scott* ». Elle serait aussi moqueuse parce que le mot anglais pour « Écossais », « *Scotch* », qui désigne non seulement le peuple écossais mais aussi le whisky, est à une lettre près de *Scoth*. En outre, le verbe anglais « *to scotch* » s'utilise avec le sens d'« étouffer » quelque chose. Cela rappellerait la technique ferronienne d'utiliser des mots anglais francisés qu'on trouve déjà dans les *Contes*⁴⁵ : un nom « anglais » (*Scott*) serait raillé et francisé de façon paradoxale par une orthographe (*Scoth*) qui en réalité n'existe point⁴⁶.

L'importance du nom de l'épigrapheur se trouve vraisemblablement dans sa similarité avec celui du protagoniste canadien-anglais — lui qui se présente ainsi : « Je me nomme Frank Archibald Campbell⁴⁷ » — et qui, dès sa première rencontre avec le

⁴⁴ L'orthographe peut se lire aussi être comme un clin d'œil au lecteur connaisseur pour lui indiquer qu'il ne s'agit pas, en fait, d'un texte de Duncan Campbell Scott.

⁴⁵ Voir Betty Bednarski, « Les mots », dans *Autour de Ferron*, p. 41-61, et « La traduction comme lieu d'échanges » dans Marie-Andrée Beaudet, dir., *Échanges culturels entre les Deux Solitudes*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1999, p. 125-163.

⁴⁶ Notons aussi que ce « th » fautif peut se lire comme un moyen de renforcer le lien créé par le texte entre l'auteur de l'épigraphe et Frank Archibald Campbell, autre personnage-écrivain canadien-anglais du récit qui écrit, lui, un « *Gotha* ».

⁴⁷ *La nuit*, p. 57.

protagoniste canadien-français, cite de la poésie canadienne-anglaise, notamment des vers de Duncan Campbell Scott. Les deux noms tripartites comprennent le patronyme écossais Campbell, des consonnes explosives, et d'autres sons étrangers à la langue française. La présence du nom de l'épigraphe érige son auteur putatif anglophone en personnage et annonce cette autre dualité auctoriale⁴⁸ à laquelle Ferron se référera dans son « interpolation d'auteur » : « Un peu Baluba, mon cher Frank, notre roman⁴⁹ ». En donnant la parole (la voix) à un écrivain anglophone qui parle d'une nuit qu'il a vécue, ce qui constitue aussi le sujet, d'après son titre, du roman français qu'elle préface, l'épigraphe établit une bivocalité et une bimodalité. Le lecteur francophone comprendra de ces mots anglais, somme toute assez simples (« *What a night! Something was almost ritual about it.* »), que le locuteur s'émerveille au sujet d'une nuit extraordinaire, mémorable parce qu'il y avait chez elle quelque chose de presque rituel. L'implication est que le récit français qui suit traitera d'une expérience nocturne vécue par un anglophone. Le mot « *ritual* » renvoie à l'aspect rituel de la mort de Frank, survenue après qu'il ait bu et consommé du pain⁵⁰, et à l'allusion aux holocaustes, aux sacrifices par immolation contenue dans la plaisanterie du narrateur selon laquelle il aurait préalablement brûlé le cadavre de Frank. Cette épigraphe, qui continue la référence du titre à la nuit, mot fécond en connotations, prépare le lecteur à une histoire qui aura, tels des rites religieux, une importance dont le sens symbolique pourrait dépasser son entendement. Il y a aussi la possibilité que l'épigraphe, vraisemblablement apocryphe,

⁴⁸ Voir à ce sujet Betty Bednarski, « Translating Ferron », p. 45.

⁴⁹ *La nuit*, p. 82.

⁵⁰ « L'émoi du garçon quand Frank lui a demandé du pain! Pourquoi pas des hosties? » (*La nuit*, p. 106). Notons aussi que le texte compare à plusieurs reprises Frank à un « Dieu ».

fasse allusion à la description du séparatisme québécois faite par Hubert Aquin (et mise en exergue de ce chapitre), qu'il compare à une « une forme d'envoûtement, de possession » dont le Canadien français, « tel celui qui s'adonne à un rite magique », s'éveille, le lendemain matin, pour retourner « à la réalité fédérale et bilingue qui demeure inchangée ». N'est-ce pas, en somme, ce que fait François Ménard à la fin du roman?

Le poète-personnage Duncan Campbell Scott se trouve donc associé avec le personnage « poétique » Frank Archibald Campbell, écrivain et traducteur⁵¹, par la similarité de leurs noms et de leurs origines putatives, par leur identification avec la poésie et avec une expérience nocturne, de même que par un jeu de références entre personnages et personnes réelles. En effet, le nom « Frank Archibald Campbell » fait écho non seulement à celui de Duncan Campbell Scott, mais aussi à celui de deux autres poètes du groupe des Soixante, connu, depuis 1960, sous le titre « Poètes de la Confédération », Archibald Lampman et William Wilfred Campbell. Par ailleurs, on le sait, le modèle référentiel avoué de Frank Archibald Campbell est Francis (Frank) Reginald Scott, dont le père, comme nous l'avons déjà noté, fut membre du groupe⁵². Amalgame habile des noms des poètes de ce groupe et de celui de son référent réel, aussi poète, ce nom propre met donc l'accent sur le caractère poétique (associé avec ce groupe) et écossais du personnage. De toute évidence, ce code littéraire canadien-anglais

⁵¹ Frank, qui aurait traduit un poème de Butler et qui écrit le « GOTHA OF THE QUEBEC », dit de la poésie de son père : « il voulait, lui aussi, capter la vie qui lui échappait [...] » (*La nuit*, p. 79). Ce « lui aussi » indique que Frank est lui-même poète.

⁵² Frank Scott a raconté à Sandra Djwa ses souvenirs de jeunesse des visites que les poètes Archibald Lampman, Wilfred Campbell et Charles G.D. Roberts ont rendues à son père, Frederick George Scott, à Québec. Voir Djwa, *Une vie*, p. 36.

renvoie à Frank Scott non pas en tant qu'homme renommé pour ses prises de position politiques controversées, mais en tant que poète, littérateur et traducteur.

Comment expliquer ce lien avec les poètes du groupe des Soixante/de la Confédération? Plusieurs raisons, outre celle proposée jusqu'ici, expliquent ce choix. Au niveau du modèle référentiel, l'association avec le groupe est une façon de se moquer de Frank Scott, écrivain. Le premier amour de Frank Scott est la littérature : il ne devient avocat que pour gagner sa vie, et s'il accepte un poste à la Faculté de droit de McGill, c'est pour pouvoir consacrer plus de temps à la poésie. Iconoclaste et moderniste résolu, le jeune Frank Scott considère la poésie de la génération de son père comme démodée et victorienne dans le sens le plus péjoratif du terme, une attitude critique qui d'ailleurs fait partie de sa posture publique de contestation envers l'autorité et la tradition. Il se fait le champion bruyant de la littérature moderne telle que représentée par les œuvres des Joyce, Yeats, D.H. Lawrence et T.S. Eliot. En tant qu'étudiant en droit, Frank Scott fonde, en 1925, avec A.J.M. Smith, la *McGill Fortnightly Review*, où les deux hommes font paraître un éditorial réclamant le balayage des traditions désuètes et des formes éculées qui marqueraient, selon eux, la poésie canadienne-anglaise⁵³. Selon Smith, Scott a composé son poème, « The Canadian Authors Meet⁵⁴ », qui se moque de la poésie de cinq poètes du groupe qu'il convient maintenant d'appeler de la Confédération, et qui

⁵³ « Canadian literature — if there be such a thing — is overburdened with dead traditions and outworn forms. We are a pitiful extension of the Victorians. If a living, native literature is to arise, we must discover our own souls, and before that can happen a mass of debris has to be removed » (editorial qui paraît dans la *McGill Fortnightly Review* le 28 février 1927, reproduit dans Djwa, *Politics of the Imagination*, p. 90).

⁵⁴ « The air is heavy with Canadian topics, /And Carman, Lampman, Roberts, Campbell, Scott, /Are measured for their faith and philanthropics, /Their zeal for God and King, their earnest thought ». Scott dénonce plus loin leur aspiration démodée: «To paint the native maple, and [...] to set the selfsame welkin ringing » (*ibid.*, p. 91). Ce poème est repris dans F.R. Scott, *The Collected Poems of F.R. Scott*, Toronto, McClelland and Stewart, 1981, p. 248.

attaque l'Association des écrivains canadiens fondée par cette génération d'auteurs, lors d'une réunion de cette Association à laquelle les deux jeunes hommes assistaient au début de 1927.

Ferron savait, bien sûr, que Scott était poète⁵⁵, mais à quel point était-il au courant des goûts en littérature de langue anglaise de Scott? La meilleure preuve de la connaissance que pouvait avoir Ferron de la poésie et de l'esthétique de Frank Scott se trouve dans le texte de *La nuit*, où se répercutent des échos des poèmes d'un recueil de poésie satirique, *The Blasted Pine. An Anthology of Satire, Invective and Disrespectful Verse Chiefly by Canadian Writers*, publié par F.R. Scott et A.J.M. Smith (devenu professeur de littérature et poète) en 1957. Le poème « The Canadian Authors Meet », dans lequel Frank Scott se moque des poètes dont les noms sont à l'origine de celui du personnage Frank Archibald Campbell, figure dans ce recueil. Y paraissent aussi, comme le fait remarquer Bednarski⁵⁶, « The Call of the Wild⁵⁷ », poème de Frank Scott parodiant le poème « Kinship » de Charles G.D. Roberts dont le personnage Frank prononce des vers en recevant le pot de confitures, ainsi que le poème de Samuel Butler, « A Psalm of Montreal », que le personnage Frank prétend avoir traduit en français. Frank Scott se servait d'ailleurs régulièrement dans sa conversation du refrain « O God! O Montreal! » de ce poème de Butler pour exprimer sa consternation devant des

⁵⁵ Notons que Ferron fait référence à « Frank Scott, dit le 'petit poète' » dans une lettre au *Devoir* publiée le 22 octobre 1962 (reprise dans *Les lettres aux journaux*, p. 203).

⁵⁶ Bednarski, « Translating Ferron », p. 46-7.

⁵⁷ En voici la première strophe: « Make me over, Mother Nature/Take the knowledge from my eyes./Put me back among the pine trees/Where the simple are the wise » (*The Blasted Pine*, Toronto, Macmillan, 1957, p. 59). Ce poème parodie aussi le poème « Spring Song » (1894) de Bliss Carman.

attitudes qu'il considère obsolètes⁵⁸. Finalement, le titre du carnet que tient Frank Archibald Campbell, le « GOTHA OF THE QUEBEC », trouve vraisemblablement son origine dans un autre poème de Frank Scott intitulé « The Canadian Social Register ». Le poème en question se moque du projet, décrit dans une note en exergue, d'un registre social proposé à Montréal en 1947, un « *Social Register for Canada* », sorte de *Who's Who* de la société canadienne, projet qui ressemble à celui de l'*Almanach de Gotha*, œuvre éditée à Gotha de 1764 à 1945 qui établit la généalogie des grandes familles nobles d'Europe.

Le choix du nom et du répertoire poétique du personnage inspiré de Frank Scott attestent ainsi d'une bonne dose d'ironie et d'une attitude railleuse, voire mordante, envers ce dernier, ainsi que d'une connaissance assez importante de sa poésie satirique. Par ailleurs, le père de Scott, Frederick G. Scott, était connu entre autres dans la ville de Québec pour l'habitude qu'il avait de distribuer ses poèmes, écrits sur de petites cartes, à des connaissances rencontrées dans la rue, et son fils Frank, tout comme le personnage Frank de *La nuit*, aimait déclamer de la poésie en public. Quant à l'attitude méprisante de Frank Archibald Campbell envers la poésie de « son père », elle fait écho à celle de Frank Scott envers les poètes « de la Confédération », mais la double ironie ici est que Frank Scott lui-même écrit des poèmes d'une sensibilité romantique inspirés des Laurentides⁵⁹. Est-ce dire qu'on n'échappe pas à son héritage, qu'on le veuille ou non? Faire citer à Frank Archibald Campbell des poèmes de ce groupe suggère une ressemblance foncière entre son modèle Frank Scott et les poètes que ce dernier

⁵⁸ Djwa, *Une vie*, p. 131.

⁵⁹ Voir, par exemple, « Old Song », poème publié en 1927 et repris dans *The Collected Poems of F.R. Scott*, p. 138.

dédaigne, raillant ainsi Frank Scott, satiriste et critique des failles des autres, incapable de (ou peu disposé à) voir la poutre dans son propre œil. En un mot, c'est la démystification du démystificateur.

Mais si l'épigraphe est apocryphe, pourquoi choisir de l'attribuer au poète Duncan Campbell Scott en particulier, avec cette insistance qu'apportent les majuscules et le nom au complet, et non pas à un autre poète de ce groupe? Le patronyme « Scott » que partagent l'épigrapheur et le modèle référentiel du personnage Frank effectuant une association entre eux, le nom « Campbell » du personnage fait la boucle entre les trois. La vie et l'œuvre de Duncan Campbell Scott⁶⁰, poète, nouvelliste et fonctionnaire, présentent d'ailleurs des affinités avec celles de Frank Scott et avec le personnage Frank qui auraient pu motiver un tel choix. Comme ces derniers, son père était pasteur et écrivain. Duncan Campbell Scott souhaitait lui-même devenir médecin mais, les ressources financières de sa famille étant précaires, il entre à l'âge de 17 ans, en 1879, au ministère fédéral des Affaires indiennes. Il en devient le surintendant adjoint en 1913, poste qu'il occupe jusqu'à sa retraite en 1932. D.C. Scott et F.R. Scott, tous les deux bilingues, sont en outre des « passeurs » entre les cultures anglophones et francophones du Canada. Dans son discours présidentiel devant la Société Royale du Canada en 1922, D.C. Scott s'exprime en faveur du bilinguisme de cette société, qui représenterait non pas une division de race mais une union de nationalités⁶¹. En 1942 il rédige le catalogue

⁶⁰ Voir Leslie Ritchie, « Scott, Duncan Campbell », *Encyclopedia of Literature in Canada*, William H. New, dir, Toronto, University of Toronto Press, 2002, p. 1023-1025, et Stanley Draglund, *Floating Voice. Duncan Campbell Scott and the Literature of Treaty 9*, Toronto, Anansi Press, 1994.

⁶¹ Ce discours prononcé en 1922 et intitulé « Poetry and Progress » sera publié par la suite. Il est cité par John P. Matthews dans l'article « Duncan Campbell Scott and the 'Moment of Becoming' », paru dans K.P. Stich, dir., *The Duncan Campbell Scott Symposium*, Ottawa, University of Ottawa Press, 1980, p. 3.

pour l'exposition à Ottawa des tableaux de son ami, le peintre Clarence Gagnon; ce dernier expose par ailleurs ses illustrations de *Maria Chapdelaine* chez D.C. Scott. Tout comme F.R. Scott, D.C. Scott est un écrivain engagé : il écrit, avec la collaboration d'Archibald Lampman et de W. Wilfred Campbell, une chronique littéraire pour le *Globe* de Toronto, « At the Mermaid Inn » (1892-3), qui contribue à fonder la critique littéraire au Canada anglais; il publie des essais sur la littérature; et il s'occupe de l'édition et de la promotion des œuvres de son grand ami Lampman, mort prématurément.

Ferron était sans doute au courant de l'entrée de Mgr Camille pour Duncan Campbell Scott dans son *Histoire de la Littérature canadienne* :

Né à Ottawa en 1862, aujourd'hui assistant surintendant général des Affaires indiennes, ami de Lampman, qui l'engagea à faire des vers, D.C. Scott a publié des contes et des poèmes. Son oeuvre principale en vers : *The Magic House and other Poems* (1893); *Labour and the Angel* (1898); *New World Lyrics and Ballads* (1905); *Lundy's Lane and other Poems* (1916); *Beauty and Life* (1921). Sa poésie est délicate, il est le poète des idées, il cherche à leur donner, par une technique soignée, une forme aussi artistique que possible. — On a de lui un recueil de contes ou *short stories* : *In the Village of Viger* (1896)⁶².

Ferron avait-t-il lu le numéro du printemps 1946 de la revue *Gants du Ciel*⁶³ qui, consacré à la poésie canadienne-anglaise, publie sept essais de critiques anglophones (traduits en français), dont un de E.K. Brown intitulé « L'Âge d'or de notre poésie⁶⁴ »?

⁶² Roy, *Histoire de la Littérature canadienne*, p. 281.

⁶³ Revue trimestrielle fondée en 1943 par Guy Sylvestre dont douze numéros apparaissent entre septembre 1943 et l'été 1946. Pour une étude du rôle de Guy Sylvestre dans l'établissement de réseaux interculturels de sociabilité culturelle au Canada voir « Guy Sylvestre, philosophe des lettres canadiennes » dans Godbout, *Traduction littéraire et sociabilité interculturelle*, p. 13-66. Remarquons en particulier qu'en 1944 et 1945 Sylvestre a fait paraître dans *Le Devoir* une série de textes consacrés à la poésie canadienne-anglaise, articles qu'il reprend au début des années 1950 dans *L'Action universitaire* (*ibid.*, p. 21-22). Godbout fait mention en outre d'une trentaine de chroniques sur la littérature canadienne-anglaise que publie Jean-Charles Bonenfant dans *La Revue de l'Université Laval* au début de la décennie 1950.

⁶⁴ E.K. Brown, « L'Âge d'or de notre poésie », *Gants du Ciel*, n° 11 (printemps 1946), p. 7-18.

Dans cet article, Brown, notant la tendance de toute nouvelle génération à dénigrer la littérature de celle qui la précède, affirme que « la plus admirable somme de poésie qui ait encore été écrite au Canada en langue anglaise » fut écrite pendant la période de 1885 à 1900. Traitant de la poésie de Lampman, de Carman, et de Duncan Campbell Scott, Brown note que ce dernier, en abordant les sujets indiens, s'est révélé sensible « à une classe sociale qui était dépréciée et qu'il cherchait à réintégrer dans la société nationale⁶⁵ ».

Il se peut aussi que Ferron ait lu l'article sur D.C. Scott dans le premier numéro (1959) de *Canadian Literature* où A.J.M. Smith plaide pour une réévaluation de la poésie de cet écrivain qu'il considère comme « le premier des poètes de sa génération⁶⁶ ». Smith remarque en particulier la fascination qu'exercent sur Scott certains aspects du rêve et de la nuit, son intérêt pour la présence simultanée des opposés, et les images récurrentes dans sa poésie des oiseaux et de leurs cris, tous des éléments qui caractérisent *La nuit*. Nombre de ses poèmes, dont « The Height of the Land⁶⁷ », « Night Hymns on Lake Nipigon⁶⁸ » et « Powassan's Drum⁶⁹ », traitent de nuits ayant quelque chose de « rituel ». En outre, l'auteur putatif des vers de l'épigraphe

⁶⁵ *Ibid.*, p. 16. Citant aussi les noms de Charles G.D. Roberts, de W. Wilfred Campbell et de W.H. Drummond comme poètes de cette époque, Brown note que « depuis quelques années la poésie s'est insurgée contre le romantisme » (p. 17).

⁶⁶ A.J.M. Smith, « Duncan Campbell Scott », *Canadian Literature*, n°1 (été 1959), repris dans S.L. Dragland, dir., *Duncan Campbell Scott. A Book of Criticism*, Ottawa, Tecumseh Press, 1974, p. 116. Le critique E.K. Brown amorce ce processus de réévaluation dans les années 1940. Dans un autre article sur la poésie de D.C. Scott publié peu après la mort de ce dernier, Smith, parlant d'un poète « négligé pendant trop longtemps », attribue cette négligence relative à l'absence d'un esprit « national » dans sa poésie, qui ne se prêtait donc pas à l'exploitation à des fins politiques. (Smith, « The Poetry of Duncan Campbell Scott », *Dalhousie Review*, XXVIII (1948), p. 12-21, repris dans S. L. Dragland, dir., *Duncan Campbell Scott*, p. 104-114).

⁶⁷ *Lundy's Lane, and other poems*, New York, George H. Doran Company, 1916, p. 6. Ce recueil de poèmes, dédié à la mémoire de sa fille, décédée à l'âge de 12 ans en 1907, est hanté par la nuit et la mort.

⁶⁸ *New World Lyrics and Ballads*, Toronto, Morang, 1905.

⁶⁹ *The Poems of Duncan Campbell Scott*, Toronto, McClelland and Stewart, 1926.

— qui ne sont pas forcément de la poésie — publie, tout comme Ferron, des recueils de nouvelles, et l'univers fictif d'un de ses recueils, *In the Village of Viger* (1896), se situe dans un village canadien-français. Sa nouvelle intitulée « Labrie's Wife⁷⁰ » présente notamment des similarités avec *La nuit* : le texte prend la forme d'un journal intime où le protagoniste, Archibald Muir, relate sa rivalité avec le Canadien français Labrie.

Dans le cadre de sa très longue carrière au ministère des Affaires indiennes, D.C. Scott voyage dans le grand Nord et négocie des traités avec les Amérindiens. L'écart entre la politique d'assimilation que promouvait ce ministère sous Scott et le lyrisme compatissant de ses poèmes qui traitent des Amérindiens, dont celui cité dans *La nuit*, continue à être débattu parmi les critiques littéraires. Le poète Duncan Campbell Scott, le personnage Frank Archibald Campbell, et par implication son modèle F.R. Scott, poète, juriste et homme public de la société anglophone montréalaise, sont en fin de compte des figures divisées, tiraillées entre la politique d'assimilation que leur imposent leurs emplois et leurs situations d'un côté, et leur sensibilité poétique, leur sympathie pour la victime de cette politique, de l'autre.

La poésie canadienne-anglaise dans le texte

Une analyse de la poésie canadienne-anglaise du texte révèle qu'elle joue elle aussi un rôle plus complexe que celui de simplement ridiculiser les auteurs en question⁷¹

⁷⁰ Nouvelle qui paraît dans le recueil *The Witching of Elspie*, Toronto, McClelland and Stewart, 1923.

⁷¹ « Guy Monette a démontré que ces extraits poétiques étaient en réalité composés de vers tirés de l'œuvre de quatre poètes anglophones de Montréal appelé les 'Poètes de la Confédération'. Le traitement pour le moins cavalier que Ferron fait subir à ces auteurs est une façon de les ridiculiser : 'Les œuvres des poètes de la Confédération se voient récusées et tournées en dérision parce que, comme les œuvres du père de Frank, elles ne cerneraient pas la vie et constitueraient une appropriation abusive et illusoire du domaine québécois'. » Marcel Olscamp, « *Les confitures de coings* ou la cohérence dans l'ambiguïté »,

ou d'affirmer que « seul le français peut exprimer l'imaginaire du pays québécois⁷² ». Toujours pertinents par rapport aux divers thèmes du récit, ces poèmes indiquent une certaine sympathie de la part de l'auteur pour le personnage anglophone et leur insertion dans le récit constitue une critique implicite du narrateur-protagoniste et du lecteur qui les écarteraient du revers de la main sans chercher à les comprendre. Pour pouvoir apprécier toute l'ambiguïté et toute la richesse de la signification de cet élément, il importe d'abord de distinguer entre les voix et les points de vue du narrateur-protagoniste, du narrateur-énonciateur, et de l'auteur implicite du livre. L'analepse que constitue le récit de la première rencontre du narrateur avec Frank est exemplaire à cet égard:

Arrivé devant nous, Frank a surpris nos sourires. Il s'est arrêté, fasciné, intimidé, surtout retenu par mon compagnon, à cause du filet de sang sur son jeune visage. Il n'a pas pu s'empêcher de penser à son père.

But his eyes were jewel of content.

Set in circles of peace.

Son père, le pasteur anglican qui, en toute sérénité, écrivait des vers au milieu de la tranquillité québécoise et des collines laurentiennes rehaussées pour les besoins du poème.

These mountains reign alone, they do not share

The transitory life of woods and streams;

Wrapt in the deep solemnity of dreams

They drain the sunshine of the upper air.

Un imbécile. Lui, son fils, parce qu'il était intelligent, il a dû se faire flic. Il n'avait pas un grand choix : flic ou Canadiens [*sic*] français. Ni l'un ni l'autre ne le tentaient vraiment. C'est pour cela qu'il a fait un bon flic.

Frank s'était penché sur mon compagnon et de sa grande main lui avait délicatement touché le sourcil : « Ce n'est rien, avait-il dit, ce n'est rien du tout ». Il s'était redressé content. Il nous considérait encore, mais nous ne sourions plus. Alors il s'en était allé tristement⁷³.

p. 165-6, citant Monette, « Les poètes de la Confédération dans *Les confitures de coings* de Jacques Ferron », p. 423.

⁷² Monette, p. 425.

⁷³ *La nuit*, p. 54-55.

Monette interprète ce passage comme suit : le narrateur-protagoniste, qui entend Frank citer des vers de poésie qu’aurait écrits son père, croit que ce dernier est un imbécile et tourne en dérision sa poésie. Remarquons, cependant, que ces deux extraits poétiques ne sont pas attribués de façon explicite. Bien que les deux premières phrases donnent le point de vue du narrateur-protagoniste, ce qui suit ne peut pas le faire : François, qui voit Frank pour la première fois, ignore tout à son sujet⁷⁴ et n’a pas accès à ses pensées. La perspective est donc soit celle du narrateur du temps présent du récit, c’est-à-dire du narrateur-énonciateur, soit celle de l’auteur implicite. Mais comment le narrateur-énonciateur, un François plus âgé qui raconte toute cette histoire rétrospectivement en connaissant son issue, aurait-il accès aux pensées de Frank, et comment pourrait-il se rappeler ces vers anglais — à supposer que Frank les ait prononcés à voix haute — qu’il aurait entendus vingt ans plus tôt, après avoir été assommé? De plus, la troisième phrase amenant aux pensées de Frank, pourquoi celui-ci prononcerait-il ces pensées (les vers) à haute voix? Notons aussi que dans le dernier paragraphe, des guillemets indiquent des mots qui sont prononcés en discours direct. Il faut donc conclure que le reste du passage, de la troisième phrase jusqu’à « C’est pour cela qu’il a fait un bon flic », représente un monologue intérieur de Frank que présente l’auteur implicite pour offrir la perspective du personnage anglophone dans toute sa complexité.

Cette poésie canadienne-anglaise se révèle donc le lieu où l’auteur implicite se distingue du narrateur pour donner une autre perspective sur le personnage anglophone, et même pour prendre ses distances par rapport au narrateur, ainsi qu’au lecteur qui

⁷⁴ « Je ne savais pas alors qui il était » (*ibid.*, p. 39).

serait trop prêt à la rejeter. L'auteur (implicite) — et son personnage anglophone — savent que les premiers vers du texte ne sont point du père de Frank (c'est-à-dire, puisque ici la frontière entre le texte et le hors-texte est on ne peut plus mouvante, de Frederick George Scott), mais bien du poème « On the Way to the Mission » de Duncan Campbell Scott. Ce n'est qu'après avoir décrit l'activité poétique de « son père » que Frank cite les vers des « Laurentians » qui sont, eux, bel et bien de Frederick George Scott. Ainsi, Frank évoque les vers de « On the Way to the Mission » non pas parce que « son père » les aurait écrits, mais parce que la situation lui fait penser à ce poème, qui raconte le meurtre d'un Indien par des Blancs désireux de s'accaparer ce qu'ils croient être des fourrures sur son traîneau. Ils découvrent cependant que l'Indien transportait non des peaux mais le cadavre de sa femme, une chrétienne, qu'il emmenait au poste des missionnaires pour l'y enterrer. Les vers cités font partie de la description du visage de l'Indien qui, sachant qu'il est traqué et qu'il sera tué, accepte ce triste destin avec sérénité. Le poète D.C. Scott, directeur d'un ministère chargé d'assimiler les Amérindiens, souligne ici le courage et la foi de cette victime indienne et condamne la cupidité et la violence des Blancs. En pensant à ces vers, Frank, policier anglophone responsable de l'arrestation des manifestants contre l'OTAN (et, comme l'apprendra François, de faire assimiler les Canadiens français, tout comme D.C. Scott était chargé d'assurer l'assimilation des Amérindiens) compare ces derniers, dont les sourires ambigus expriment un contentement de martyr, à l'Indien, et se met lui-même à la place des assassins. Loin de « ridiculiser » l'auteur de ces vers, le fait de les mettre dans les pensées de Frank indiquerait une certaine sympathie auctoriale à son égard, car ils

suggèrent que le policier s'identifie à ses « victimes » et qu'il est conscient de l'ironie de sa position.

Mais si « son père » n'a pas écrit ces premiers vers, pourquoi Frank n'a-t-il pas pu « s'empêcher » de penser à ce dernier? Ce verbe introduit le thème du conflit entre le père et le fils qui sera développé lors de la deuxième rencontre entre Frank et François, et qui rejoint la thématique des rapports entre anglophones et francophones⁷⁵. Le sang sur le visage du manifestant aurait rappelé à Frank la vocation de son père, « le pasteur anglican qui, en toute sérénité, écrivait des vers au milieu de la tranquillité québécoise et des collines laurentiennes rehaussées pour les besoins du poème », qu'il contraste avec la sienne. C'est donc avec une certaine rancune non dénuée d'ironie que Frank pense ensuite à ces vers des « Laurentians », qui opposent le temps éternel de ces montagnes anciennes à celui, transitoire, de la nature. Frank aurait préféré rester au-dessus de ce conflit de société, comme son père qu'il (et non François) qualifie « d'imbécile », mais, « parce qu'il était intelligent, il a dû se faire flic. Il n'avait pas un grand choix : flic ou Canadiens français ». Frank demeure, cependant, insatisfait de ce « choix », et ces vers qui lui viennent à l'esprit traduisent aussi son sentiment de solitude et son désir d'une autre vie, d'un autre état. Son envie de la complicité heureuse des jeunes manifestants et son regret, voire sa mauvaise conscience, sont soulignés par le choix des adjectifs tels « intimidé » et « fasciné », et des adverbes comme « délicatement » et « tristement ».

⁷⁵Au niveau référentiel, notons que Frank Scott avait des rapports difficiles avec son père (Djwa, *Une vie*, p. 626). Notons également qu'en tant que chapelain du huitième régiment d'infanterie légère des forces armées canadiennes lors de la Grande Guerre, Frederick G. Scott, homme renommé pour son courage, avait œuvré auprès des soldats francophones et anglophones au front et est rentré au pays en héros de guerre (*ibid.*, p. 54).

Quand, vingt ans plus tard, François lui dit que le vent et la chaleur auraient emporté les cendres de son cadavre incinéré, Frank reprend, cette fois à haute voix, les deux derniers vers du même extrait, mais en les modifiant : « — Wrapt in the deep solemnity of dreams/ It drains the sunshine of the upper air⁷⁶ ». Au lieu des montagnes, (« They » dans la première version), son propre cadavre (« It ») atteint le monde éternel, ce que Frank trouve « infiniment poétique ». Pourquoi cette répétition et ce changement? Demeurant celui qui cherche une intimité et une complicité avec les Canadiens français, Frank, hanté par la poésie de son père, se présente comme quelqu'un d'une sensibilité poétique et ironique. La réponse froide de François et son commentaire silencieux pour le narrataire servent à montrer qu'il en a compris le sens — et la blague — et qu'il s'en fiche⁷⁷, mais François saura gré plus tard à Frank de lui avoir « enseigné » la poésie⁷⁸.

François rapporte d'ailleurs avec soin la réaction exagérée de Frank à son cadeau : s'exclamant trois fois « De la confiture de coing! », ce dernier demande comment François a « pu savoir », le remercie « de tout cœur » et puis cite une strophe du poème « Kinship⁷⁹ » (de Roberts). Le narrateur ne traduit pas ces vers mais offre l'interprétation littérale du protagoniste: « Je supposai que sa mère en avait déjà fabriqué, de la confiture de coing ». Cette fois François réagit de façon positive à la poésie de Frank — qui, notons-le, n'est pas attribuée au père de ce dernier : « Il était,

⁷⁶ *La nuit*, p. 56.

⁷⁷ « Si vous voulez, mais il faisait bien noir' [...]. À vrai dire, la poésie de ses cendres ne me faisait ni chaud ni froid » (*ibid.*, p. 57).

⁷⁸ « Pour la troisième fois je prêtai attention aux cris de l'engoulevent, un oiseau que j'ignorais avant cette nuit et qu'il m'avait enseigné : 'Écoutez, François, écoutez les cris de la nuit.' Il m'avait dit encore : 'Mes cendres les inspirent : ils sont plus perçants, plus nombreux.' Et il avait ajouté : 'N'est-ce pas poétique?' Une poésie que je ne parvenais plus à saisir, que je retrouverai plus tard en pensant à Barbara » (*ibid.*, p. 111).

⁷⁹ « Back to knowledge and renewal [*sic*]/Faith to fashion and reveal /Take me, Mother, in compassion/All thy hurt ones fail [*sic*] to heal » (*ibid.*, p. 58).

somme toute, neveu de son métier, un homme plutôt sympathique, le dénommé Frank Archibald Campbell⁸⁰ ». Cette affirmation, qui montre que François distingue l'homme de son métier, et qu'il sympathise avec l'homme, ne peut que résulter de la poésie que vient de citer Frank. Souffrant encore de la mort prématurée de sa mère « cadette », blessé et en quête de guérison, François se voit dans ces vers et projette sur Frank ses propres sentiments, son propre besoin de joindre son passé « bouché ». Il y a une certaine ironie dans cette réaction pour celui qui connaît le poème de Roberts, car le mot « Mother » y fait référence non pas à la mère du poète mais à la Mère Nature que le poète prie de le ramener, être humain éloigné d'elle par sa vie intellectuelle et par ses occupations quotidiennes, aux sources de la vie, pour qu'il puisse accéder à l'Éternité. Roberts, obsédé par une intuition qu'il a eue, enfant, de l'importance d'entrer en communion avec la Nature, s'est tourné, sous l'influence de Bliss Carman, vers une sorte de transcendantalisme panthéiste dont font preuve ces vers, qui expriment le désir d'une expérience qui le transporterait hors de lui-même en une union mystique et thérapeutique avec la Nature. Si François se méprend sur la signification du mot « Mother », sa réaction témoigne cependant de la polysémie de la poésie, de son pouvoir de faire appel aux besoins de celui qui l'interprète ainsi que de rapprocher les individus. Il est à noter aussi qu'en citant ces vers, Frank signale son espoir que ces confitures lui permettront d'accéder à un état désiré, qui passe par un retour en arrière.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 58.

Cette deuxième rencontre avec celui qu'il considère « l'artisan habile et le témoin malicieux de [s]on reniement⁸¹ » déclenche chez le narrateur le récit des souvenirs de son procès vingt ans auparavant. Ensuite, retournant au récit premier, François rapporte, en discours direct, la conversation qu'il a eue avec Frank dans les rues du Vieux-Montréal, passage qui s'étale, avec le commentaire interpolé, sur vingt pages. Frank, expansif et éloquent, s'exclame, utilise des superlatifs, pose des questions, expose ses pensées, bref, fait tout pour charmer François et pour établir un terrain commun avec lui. Ce dernier lui répond par des phrases simples, très courtes, souvent négatives, tandis que le narrateur-énonciateur confie au narrataire-lecteur les réactions intérieures de François aux propos de Frank. En réponse à cette réserve, Frank redouble ses efforts rhétoriques qui culminent dans une effusion d'émotivité en parlant de sa propre enfance.

Les discours de Frank se concentrent sur la mémoire, sur les littératures et les sociétés anglophone et francophone, et aboutissent à un retour en arrière personnel qui fait pendant à celui, silencieux, de François. À sa remarque sur le fait que le goût de la confiture de coings lui ferait revivre son enfance (car sa mère en faisait) s'enchaîne son affirmation que l'écrivain anglais Samuel Butler (et non Proust) fut le « premier » à montrer « que sur une simple sensation [...] on pouvait évoquer [...] tout un passé oublié et même y trouver réponse à une question restée en suspens⁸² ». François ne répondant pas, Frank récite, en français, un extrait du poème de Butler (« A Psalm of Montreal ») qu'il prétend avoir traduit, et raconte ensuite des souvenirs de son enfance à

⁸¹ *Ibid.*, p. 60.

⁸² *Ibid.*, p. 75-76.

Québec. La confiture lui aurait rappelé les sentiments de captivité et d'isolement qu'il a connus en tant qu'enfant anglophone quand il mangeait une tartine de confiture de coings dans la cuisine familiale qui donnait sur un jardin clos. Il a eu alors l'impression d'être à l'écart de la vraie vie, la vie des francophones, « la Vie qui coulait en français de l'autre côté du mur » de ce jardin. Son père, figure emblématique de l'autorité et de l'héritage des « Anglais » au Québec, agacé par ces sons, et soupçonnant — peut-être même partageant — les sentiments de mécontentement de son fils, lui ordonne de manger au lieu de grignoter sa tartine de confiture de coings qui a « un arrière-goût de liberté française qui n'en finissait pas et dont je faisais mon délice ».

Ce discours de Frank, en révélant les pressions familiales et émotionnelles qui ont rendu angoissant le choix qu'il a dû faire entre la culture canadienne-française et son propre patrimoine, contribue à donner de l'épaisseur psychologique au personnage. Puis, en terminant le récit de ses souvenirs avec le commentaire : « C'est très loin et très près de moi, tout cela », Frank ajoute trois vers du poème « Low Tide on Grand Pré » de Bliss Carman⁸³, qu'il semble offrir comme une expression poétique de ce qu'il vient de décrire : « Was it a year or lives ago/ We took the grasses in our hands/ And caught the summer flying low...⁸⁴ ».

⁸³Mgr Roy, jugeant Bliss Carman « l'un de nos meilleurs poètes », écrit que « son premier recueil, *Low Tide on Grand Pré : a Book of Lyrics* », fut publié en 1893. Notant ensuite que Carman a produit des œuvres multiples, dont de nombreux volumes d'essais, Roy continue : « Bliss Carman avait une âme essentiellement lyrique, éprise de beauté, d'amour, ou du sentiment vif de la nature, et cherchant dans l'harmonie du vers une expression aussi fine, colorée et artistique que possible. Il est l'une des gloires les plus considérables de la littérature canadienne » (Roy, *Histoire de la Littérature canadienne*, p. 280). Les titres des œuvres de Carman que Roy donne dans cette entrée montrent bien par ailleurs que sa poésie et ses essais n'ont rien de « nationaliste ».

⁸⁴*Ibid.*, p. 79.

Présentant les thèmes du souvenir et du temps, ce poème de Carman, que le critique Desmond Pacey qualifie en 1950 du « poème canadien qui s’approche le plus de la perfection », oppose trois ordres de temps : le temps linéaire, le temps cyclique, et le temps hors du temps⁸⁵. Le locuteur, observant le coucher du soleil lors de la marée basse à Grand-Pré, se remémore une expérience transcendante vécue au même moment de la journée, au même endroit, avec une personne maintenant absente. Les vers que récite Frank sont tirés de la quatrième strophe, où le locuteur, à partir de son présent triste, évoque le moment qui a eu lieu l’année précédente, mais qui lui semble maintenant si loin qu’il aurait pu faire partie d’une autre vie, où lui et une autre, vraisemblablement sa bien-aimée, ont « attrapé l’été qui volait bas ». La comparaison de l’été à un oiseau qui vole concrétise l’idée du temps cyclique, et l’image de l’oiseau attrapé symbolise le moment mystique du temps arrêté. Le retour à ce lieu à l’heure du crépuscule permet au locuteur de se remémorer, dans le contexte d’un sentiment de perte, ce moment hors du temps, provoqué peut-être par une expérience sexuelle — comme ce sera le cas pour François —, mais la tombée de la nuit et la montée de la marée signifient pour lui le retour de son chagrin. Frank fait allusion par ces vers à son propre sentiment de perte, à son présent triste et solitaire, et à son propre moment d’épiphanie dans le jardin de son enfance qu’il espère pouvoir revivre en goûtant à ces confitures que lui a apportées François.

La réaction violente que provoquent ces vers chez François en illustre le pouvoir émotif. Ses réflexions intérieures, rapportées en discours indirect libre, montrent encore

⁸⁵ Voir Tracy Ware, « The Integrity of Carman’s *Low Tide on Grand Pré* », *Canadian Poetry*, vol. 14 (1984), p. 38-52.

une fois qu'il croit avoir compris le sens de cette poésie, écrite, pense-t-il, par le père de Frank, sans doute parce que Frank vient de parler des poèmes de son père⁸⁶. Réagissant d'abord avec mépris, François rejette toute idée de sincérité de la part de Frank; cette déclamation de poésie ne serait qu'une stratégie du policier: « Il les savait donc tous par cœur, les poèmes de son vénérable père! Bien commode, l'imbécile! Oui, n'est-ce pas, pour montrer qu'au-dessus de leur finance et de leur police les bons Écossais entretiennent des jardins suspendus⁸⁷ ». Mais la crédibilité de ce narrateur n'est pas sans failles⁸⁸, et l'auteur offre ces vers de Carman au lecteur pour sa propre interprétation. L'intertexte ne s'impose jamais de manière univoque, mais invite le lecteur à construire un sens qui variera selon sa situation, sa sensibilité et ses connaissances.

En effet, tout de suite après avoir rapporté ce rejet et son interprétation littérale des vers, le narrateur lui-même change de point de vue : constatant « qu'on s'est toujours servi de l'oiseau comme symbole » — commentant ainsi l'utilisation de ce symbole dans les vers que Frank vient de citer —, il affirme que l'engoulement, cet oiseau solitaire que Frank lui fait remarquer, le « rapprochait de Frank ». C'est alors que l'auteur implicite qui, comme déjà noté, avait permis la citation des deux premiers extraits de poésie en donnant accès aux pensées de Frank, sort carrément de derrière ses narrateurs. Se démarquant de ces derniers, il commente dans un métadiscours

⁸⁶ « Il écrivait des poèmes qui obéissaient à toutes les règles, des poèmes bien aussi forts que le filet du pêcheur; il voulait lui aussi capter la vie qui lui échappait pour la fixer en anglais, la Vie qui coulait en français de l'autre côté du mur » (*La nuit*, p. 79).

⁸⁷ *Ibid.*, p. 79.

⁸⁸ Il s'agit après tout d'un « gérant de banque » qui entend, après cette aventure, reprendre « [son] déguisement de quadragénaire descendant vers la cinquantaine, l'échevinat et la gérance d'une petite succursale de banque en banlieue plate [...] un avenir à la mesure de [son] passé, un maquis approprié au personnage qui, fuyant sa révolte, trouve paix, soumission, sécurité et honorabilité au sein de la médiocrité » (*ibid.*, p. 120-1).

remarquable la rhétorique littéraire et son propre texte, s'adressant directement à « Frank » non pas pour faire de la polémique mais pour remettre en cause les enjeux de la situation romanesque et pour souligner la nature coopérative du récit : « Un peu Baluba, mon cher Frank, notre roman »⁸⁹.

Finalement, il n'est certainement pas anodin que le locuteur qui se souvient du passé dans ce poème de Carman se trouve à Grand-Pré, c'est-à-dire au lieu où s'est déroulé le « grand dérangement », l'expulsion des Acadiens en 1755. Dans la troisième strophe du même poème, le locuteur décrit le ruisseau qui « erre à travers les champs de l'Acadie », qui « Goes wandering, as if to know/ Why one beloved face should be/ So long from home and Acadie! ». En faisant citer des vers de ce poème à son personnage canadien-anglais, Ferron suggère-t-il que Frank pense à cet événement historique malheureux qui divise encore les deux sociétés au pays— et qu'il le regrette?

Conclusion

Cette analyse de l'intertextualité canadienne-anglaise dans *La nuit* montre qu'elle constitue, entre autres, le lieu d'une réflexion sur la problématique de la coexistence de deux « nations » de langues différentes sur le sol québécois, et plus particulièrement, sur la solution du bilinguisme proférée par certains, dont notamment celui qui a inspiré le personnage de Frank, alors commissaire sur la Commission Laurendeau-Dunton⁹⁰. Pour

⁸⁹ « Baluba » désigne un peuple de la République démocratique du Congo, les Baloubas (ou Lubas), qui, formant un ensemble de chefferies décentralisées, dominèrent un vaste espace entre la rivière Kasai et le lac Tanganyika au XVI^e siècle. Ils se divisèrent à plusieurs reprises, donnant naissance à des peuples apparentés comme les Baloundas. Après l'indépendance (1960) du Congo, le Katanga, province habitée par les Balubas et les Baloundas, tenta une sécession qui fut réprimée par les forces de l'ONU (1963).

⁹⁰ Ferron critique le bilinguisme dans de nombreuses lettres aux journaux. Voir, par exemple, celle publiée dans *La Presse* du 4 août 1960 intitulée « Le mammoth », dans laquelle il écrit que « le bilinguisme chez

Ferron, cette solution n'est qu'un leurre ou, pis, un « masque », comme l'est « le Socialisme de nos compatriotes anglais », pour que ces derniers puissent « continuer la seule politique qu'ils aient jamais eue au Canada : imposer leur domination, catchup on the steak coast to coast⁹¹ ». La juxtaposition dans le texte des deux langues, chacune d'un niveau soutenu, ainsi que des références aux deux littératures, exprime la conviction ferronienne que ces « deux grandes langues de même origine et du même âge, qui sont chacune le véhicule d'une même civilisation dite occidentale, la française et l'anglaise, ne peuvent faire ménage ensemble et coucher dans le même pays. L'une est de trop⁹² ».

La nuit met en scène un personnage anglophone de la haute bourgeoisie montréalaise qui, loin d'être l'« Anglais » typique des années 1960, représente sous plusieurs aspects l'anglophone « idéal », celui qui apprend la langue française et s'intéresse aux Canadiens français. Cette œuvre montre que même — voire surtout — cet anglophone « idéal » nuit aux intérêts des francophones dans les circonstances sociopolitiques et géographiques du Québec par le simple fait qu'il veut rester anglophone, qu'il ne se laisse pas assimiler. Le pouvoir politique et financier étant entre les mains, et donc dans la langue, des anglophones, le protagoniste francophone, s'il

un peuple représente une transition, la lutte de deux cultures dont l'une finit toujours par absorber l'autre » (*Les lettres aux journaux*, p. 137). Voir aussi Richard Patry, « La mondialisation avant l'heure : le devenir du français au Canada et au Québec dans l'œuvre polémique de Jacques Ferron », *Présence francophone*, n° 63 (2004), p. 204-229.

⁹¹Jacques Ferron, « Adieu au P.S.D. », *Revue Socialiste*, n° 4 (été 1960), repris dans *Escarmouches*, t. 1, p. 25. Rappelons que c'est dans ce même passage qu'il fait référence à Frank Scott de la façon suivante: « Tous les politiques anglais qui lui [Lord Durham] succéderont jusqu'à Frank Scott inclusivement seront de fieffés hypocrites. [...] La belle âme est de leur programme: catchup and belle âme on the steak coast to coast. Seulement c'est la belle âme du pharisien ».

⁹²*Ibid.*, p. 30.

veut avancer dans cette société capitaliste et hiérarchique, doit travailler en anglais; ce travail et cette ascension sociale l'isolent progressivement de la société francophone⁹³. Comme le note Claude Lévi-Strauss, « Le langage est à la fois *le fait culturel* par excellence et celui par l'intermédiaire duquel toutes les formes de la vie sociale s'établissent et se perpétuent⁹⁴ ». La survie de la littérature et de la culture québécoise dépendant de la survie de la langue française dans tous les domaines de la société, la restriction du champ de la langue et de la culture à la littérature n'est qu'un « piège doré⁹⁵ » car, ainsi séparée de ses sources alimentaires, elle s'atrophiera. Est-ce pour cette raison que seul le personnage anglophone cite de la poésie? Il est possible de lire dans le peu d'intérêt que montre le protagoniste francophone pour la littérature de langue française une indication des effets nocifs de son assimilation au monde anglophone.

Frank se vante d'avoir traduit un poème de Butler : pourquoi ne traduit-il pas alors les vers canadiens-anglais qui paraissent dans le roman, et pourquoi le narrateur ne le fait-il pas pour son narrataire francophone? En traduisant le poème satirique de Butler qui se moque de l'étroitesse d'esprit des Canadiens anglais, Frank affiche sa supériorité par rapport à ces derniers. Mais quand il s'agit d'exprimer son âme, Frank, bilingue parfait, le fait par le truchement de la poésie canadienne-anglaise. Au moment des crises personnelles, c'est la langue maternelle qui surgit, car c'est elle qui permet l'expression de l'identité. Laisser cette poésie dans sa langue d'origine respecte ainsi la conception

⁹³ Comme le constate le narrateur du « Pont » : « On francise comme on peut, par le bas surtout, alors qu'on anglicise par le haut » (Jacques Ferron, *Contes*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1993, p. 69).

⁹⁴ Cité dans Hubert Aquin, « La fatigue culturelle du Canada français », article publié dans la revue *Liberté* en mai 1962 et repris dans *Blocs erratiques, textes (1949-1977)*, Montréal, Quinze, 1977, p. 81.

⁹⁵ Jacques Ferron, « Tout recommence en '40 », *Les Cahiers de L'AGÉUM*, n° 2 (1962), repris dans *Escarmouches*, t. 1, p. 56.

ferronienne de la langue, cette « greffe d'un sens commun dans le cerveau de chacun, qui permet à chacun d'être d'un pays, de faire partie d'un peuple⁹⁶ ».

Mais si cette poésie canadienne-anglaise prouve que Frank n'est pas un « Québécois⁹⁷ », son rôle est plus complexe que celui d'une simple arme de combat, et sa présence fait accroître l'ambiguïté du récit au lieu de la restreindre. Pour reprendre le mot de Rainier Grutman, le texte français sert de « caisse de résonance » à cette poésie de langue anglaise, dont la compréhension ne saurait se réduire à un « déchiffrement d'ordre référentiel⁹⁸ ». La poésie, par définition polysémique, est le contraire d'un discours idéologique, monologique, ou nationaliste. Elle est l'expression langagière d'une identité individuelle, celle du poète, qui habite une langue et non pas un pays. Son pouvoir de faire appel à l'âme humaine et ainsi de faire disparaître les barrières de nationalité est illustré par l'« interpolation d'auteur » qui suit les vers de « Low Tide on Grand Pré ». Le poète étant celui qui conteste l'ordre social que le policier est censé garantir, cette réaction qu'a le « flic » Frank de penser à la poésie dans l'exercice de ses fonctions souligne sa nature paradoxale et ambiguë. Toujours pertinente sur les plans thématique et référentiel, la poésie que l'auteur met dans les pensées et dans la bouche du personnage canadien-anglais prolonge la voix et la perspective anglophones introduites par l'épigraphe et révèle la conscience étonnante qu'a ce personnage des paradoxes de sa condition de poète-flic de même que son profond désir de transcender la tristesse du présent et son état contradictoire, désir exaucé par sa mort « rituelle ». Elle permet de traduire la tragédie de Frank, être déraciné, pris entre deux langues, deux

⁹⁶ Jacques Ferron., « Les salicaires », *Du fond de mon arrière-cuisine*, p. 275.

⁹⁷ *La nuit*, p. 128.

⁹⁸ Rainier Grutman, *Des langues qui résonnent*, p. 192.

cultures et deux sociétés, que des contingences sociohistoriques ont obligé à un choix étranger à sa sensibilité poétique. Les derniers mots qu'écrit Frank « en grosses lettres carrées, maladroitement et enfantines » font preuve de sa conversion : « JE SUIS UN TARLANE. ADIEU. J'AI VECU DU MAUVAIS COTE DU MUR. JE DEMANDE PITIE⁹⁹ ». Cet ultime cri du cœur, non pas en anglais mais en un français simple, voire maladroit, exprime le fait que cette transformation, tout comme celle de François, passe par un retour en arrière, qu'il lui faut mourir et renaître pour pouvoir vivre du bon côté du mur, en français.

Le code littéraire canadien-anglais est donc un élément hétérogène qui sollicite le lecteur, l'invite à le décrypter et à en construire le sens. Si l'on n'en tient pas compte, on ne saurait apprécier toute la complexité du personnage de Frank et la signification de sa mort rituelle, annoncée par l'épigraphe, par laquelle il se rachète.

⁹⁹ *La nuit*, p. 130.

Chapitre 7. La référence écossaise de *La nuit*, ou « Out, damn'd Scot(t)! »

Comme vous le savez, je pars toujours du factuel. Je suis sûr d'être dans la réalité. Ensuite je fabule sans trop d'inquiétude...¹.

La référence écossaise de *La nuit* se compose de plusieurs éléments textuels qui, en faisant allusion à l'histoire et à la littérature du Québec, ajoute plusieurs niveaux de signification au récit. Le court texte de *La nuit* comporte, en effet, onze occurrences du mot « É/écossais », attribués tantôt au narrateur², tantôt à l'auteur implicite³, tantôt à Alfredo Carone⁴, et tantôt à Frank⁵. Ces références renforcent l'intertextualité historique et littéraire renfermée dans le nom écossais du protagoniste canadien-anglais, Frank Archibald Campbell, nom qui renvoie à une personne d'origine écossaise importante dans l'histoire du Québec, Archibald Campbell, et aussi à un personnage important dans son histoire littéraire, Archibald Cameron of Locheill, protagoniste

¹ Lettre inédite de Jacques Ferron à Ray Ellenwood, datée du 30 mars 1974.

² « Cela l'ennuyait fort : avant d'être diable, flic, fils de pasteur, il était Écossais, intransigent, dur en affaires, mais scrupuleux » (*La nuit*, p. 61); « Oui, n'est-ce pas, pour montrer qu'au-dessus de leur finance et de leur police les bons Écossais entretiennent des jardins suspendus » (p. 79); « A Sainte-Ursule, le rang de Crête-de-Coq fut ouvert par des Écossais. Ils étaient cernés; ils ne tardèrent à se rendre et à se franciser [...]. Il s'est trouvé des Saintursulots pour déclarer après la mort de Jessé Turner : 'Si nous avions été plus fins, nous les aurions aidés à durer plus longtemps, ces Écossais!' » (p. 87); « Il me restait aussi à comprendre Frank [...]. Et je ne pouvais croire qu'il fût le diable. Sans Dieu, pas de diable, mille regrets, cher Lucifer écossais, petite jupe et grandes jambes poilues » (p. 109).

³ « Frank, que serons-nous aux yeux de cet homme nouveau, sur le point d'apparaître? Verra-t-il une différence entre un Écossais et un Canadien français? » (*ibid.*, p. 81).

⁴ Dans une conversation qui s'étend sur deux pages avec François, Alfredo, un Sicilien qui a, selon le narrateur, « un vieux ressentiment latin contre les Vikings » (*ibid.*, p. 123), explique le comportement de Frank selon sa conception des Écossais : « — Il ne vous en a rien dit! Eh bien, Monsieur, cela ne me surprend pas : les Écossais sont tous de même, bons diables, capables de trinquer et le cœur sur la main, mais possessifs, oui, Monsieur, possessifs en chien! [...]. Vous devriez le savoir : la nuit, les Écossais n'ont aucun droit, sauf celui de dormir. [...]. [Ayant appris que Frank est mort] — Alors ce n'est plus un Écossais » (p. 123-4).

⁵ « Pourtant, vous devriez le savoir : Montréal est une ville à direction écossaise » (*ibid.*, p. 77); « 'Si l'on éprouve de la sympathie pour eux, par atavisme irlandais, gallois ou écossais, qu'on se dise que la meilleure façon de les aider est encore de chercher à les perdre' » (p. 128).

d'origine écossaise d'un des romans fondateurs des littératures québécoise et canadienne, *Les anciens Canadiens*.

L'accent mis par le texte de *La nuit* sur l'écossitude du personnage canadien-anglais représente un écart non seulement par rapport à son modèle référentiel, Frank Scott, qui, malgré son nom, était d'origine anglaise, mais aussi par rapport au personnage du même nom interpellé dans les écrits polémiques ferroniens qui, lui, n'est jamais identifié comme un « Écossais » ou comme ayant des traits écossais. Au contraire, comme nous l'avons vu, ces écrits soulignent l'héritage anglais du personnage. Bien qu'il fût évident dès la parution de *La nuit* que le personnage canadien-anglais faisait allusion à Frank Scott, cet aspect du roman fut très peu commenté lors de sa première réception⁶. Pourquoi s'inspirer de Frank Scott pour ce personnage romanesque, comment interpréter ce que nous pourrions appeler son « écossification », et pourquoi l'empoisonner?

Les personnages et leur modèle référentiel

Résumons d'abord les similitudes et les écarts — autre que le nom et l'écossitude — entre le Frank romanesque et le personnage de Frank Scott tel qu'il transparaît sous la plume de Ferron dans les écrits polémiques. Les deux sont des « Anglo-Québécois » qui, fils d'un pasteur-poète anglican partisan de l'empire britannique, ont grandi à Québec.

⁶ Seul Gilles Marcotte écrit : « On y rencontre, bien sûr des personnages connus : ce Ménard qui dit je et qui habite la rive sud, c'est bien un peu l'auteur; et Frank — poète, écossais, six pieds trois pouces — la référence est explicite », *La Presse*, le 17 avril 1964. Le nom du protagoniste fait aussi allusion à celui de son modèle référentiel, Frank Reginald Scott. Le premier élément de ces deux noms tripartites est identique. Le deuxième, « Archibald », rappelle « Reginald » ayant, comme lui, trois syllabes dont la dernière est identique, et le son de la première syllabe de « Archibald » reproduit celui que fait, en anglais, la lettre « R » utilisée par Scott pour désigner son deuxième nom. Finalement, le patronyme du personnage, « Campbell », est écossais, et celui de Frank Scott est homonyme avec le mot anglais « Scot », qui désigne un Écossais.

Ils sont tous les deux de grande taille, ils aiment les calembours, parlent français, s'intéressent à la littérature, traduisent de la poésie et sont préoccupés par les rapports entre Canadiens français et anglais. Quant aux principales différences, le Frank de *La nuit*⁷, tout d'abord, se dit natif de Louiseville⁷, se déclarant par conséquent « compatriote » de François Ménard. De plus, membre de la « haute » police, il se conçoit comme combattant dans la lutte héréditaire pour empêcher les « Canadiens » de « s'affirmer » comme peuple. Le Frank Scott des écrits « polémiques », pour sa part, est professeur et juriste, donc indépendant, du moins en théorie, alors qu'en tant que professeur, il assure la formation de Canadiens français « collaborateurs », tels que Claude Wagner et Pierre Trudeau. Socialiste qui s'oppose au droit à l'autodétermination du Québec, et membre de la Commission Laurendeau-Dunton en faveur du bilinguisme, ce Frank dissimulerait sa volonté de dominer derrière un humanisme et un socialisme faux et un légalisme commode. Paradoxalement, bien que le personnage romanesque soit carrément situé dans le camp de « l'occupant anglais », dirigeant les Canadiens français dans la répression des leurs, et souhaitant leur assimilation, il fait preuve de plus de sympathie sincère pour les Canadiens français et de regret pour le rôle qu'il est appelé à jouer que le Frank Scott des écrits polémiques.

Dans sa relecture de *La nuit* à la lumière des « premières opinions politiques » de Ferron (c'est-à-dire de son communisme), Marcel Olscamp explique le modèle de Scott et le rôle du personnage de Frank dans le récit par la « mauvaise conscience » ou la

⁷ « — Avant d'aller grandir à Québec, dit Frank, j'étais né à Louiseville. Mon vénérable père y commençait carrière » (*La nuit*, p. 85). Notons que Frederick George Scott n'a jamais été pasteur à Louiseville; après avoir commencé son ministère à Drummondville en 1887, il devient vicaire de l'église Saint Matthew's, à Québec, en 1892.

« nostalgie » du socialiste Ferron. Poussé au nationalisme par Scott, l'auteur lui en aurait voulu de l'avoir obligé à renoncer à son communisme ou à son socialisme « pur » :

Dans *La Nuit*, le rôle du policier brutal est interprété par Frank. Politiquement parlant, ce passage ne peut s'expliquer que d'une seule façon : Ferron accuse Frank de l'avoir obligé à ravalé son communisme : il incarne, littéralement, les raisons pour lesquelles l'auteur ne peut plus se contenter d'être de gauche. Pour lui remettre la monnaie de sa pièce, il va donc se venger en lui faisant ravalé le pot de confiture paternel, symbole de l'enracinement anglais dans le Québec. On ne saurait illustrer de façon plus claire l'impossibilité d'être à la fois Québécois et communiste. [...]. Ferron semble avoir gardé une certaine nostalgie de son appartenance à la gauche canadienne, comme si le socialisme pur, libre de toute considération nationale, n'était plus pour lui qu'un rêve inaccessible. À un point tel que dans *La Nuit*, son reniement forcé de 1949 est littéralement revécu comme une trahison [...]. Frank représente, dans l'œuvre du romancier, la mauvaise conscience de l'intellectuel nationaliste, le regard du « véritable » homme de gauche qui peut se permettre de rester au-dessus de la mêlée québécoise tout en demeurant socialiste. Pour trouver une solution à cette cohabitation impossible, Ferron finira par dissocier, chez Scott, le socialisme et l'appartenance au groupe anglo-saxon. [...]. L'empoisonnement de Frank Archibald Campbell, dans *La Nuit*, pourrait signifier ceci : puisque Ferron ne peut plus se dire socialiste sans être aussi nationaliste, Scott ne pourra non plus revendiquer le statut de socialiste sans se « réincarner », une bonne fois pour toutes, dans la peau d'un Québécois⁸.

Pourtant Ferron, comme l'on sait, ne s'est jamais vanté d'être communiste : il l'aurait été « un peu », sans en avoir lu les « livre saints », par esprit de solidarité avec sa première femme. Il était socialiste avant sa rencontre avec Scott et il va le demeurer par la suite, tout en appuyant le droit du Québec à l'autodétermination : il s'est associé avec l'ASIQ dès 1958 (avant son départ du PSD), et a été membre du Parti socialiste du Québec jusqu'en 1966. Une comparaison entre les représentations de Scott dans les écrits de genre différent lues à la lumière des éléments biographiques des deux hommes suggère une autre explication « politique » du désaveu de François — qui serait, comme

⁸ Olscamp, « Le nationaliste ambivalent », p. 210-211.

le note Olscamp, la fictionnalisation de celui de Ferron, en 1949 —, explication dont la référence écossaise de *La nuit* est un élément clé.

Sur le plan autobiographique et référentiel, l'homme Scott n'avait bien sûr aucun rôle dans la répression de la manifestation communiste contre l'OTAN en 1949 au cours de laquelle Ferron fut arrêté. Faire du personnage romanesque basé sur lui le policier en chef de cette opération constitue une attaque en règle contre l'homme quand on se rappelle que ce dernier était au contraire, depuis les années 1920, le champion par excellence de la liberté d'expression. Scott n'a-t-il pas invité des « communistes » à Montréal et n'a-t-il pas fait tomber la détestée loi du Cadenas — l'instrument utilisé par le gouvernement duplessiste pour empêcher la tenue de la manifestation contre l'OTAN? Déjà en 1965, donc, en faisant de ce personnage un membre de la « haute » police, le portrait romanesque du personnage canadien-anglais vise à démasquer l'homme Scott comme étant foncièrement du côté du pouvoir « anglais », tout comme dans les écrits polémiques. Selon Ferron, c'est la minorité anglaise qui aurait permis à Duplessis (l'auteur de la loi) de garder le pouvoir. Dans « La grande mission de M. Wagner », par exemple, texte paru dans la revue *Parti pris* quelques mois après la parution de *La nuit*, il écrit :

[O]n s'est plu à faire de Duplessis un dictateur. Quelle drôlerie! Le bonhomme était sans doute autoritaire, mais quel moyen avait-il d'être dictateur? Les Bomarcs? L'armée? La police? La police en partie par la PP. C'était bien peu. C'était quand même trop et les petits penseurs de McGill se donnèrent le frisson à bon compte. La chair de poule sur le flegme anglais, n'y croyez pas trop. Ces penseurs étaient plutôt obscènes, comme des putains jouant l'effroi de la virginité menacée. Jean Lesage les a tirés de cette posture par les bons services de M. Josaphat. Les polices ont été réunies, stylées, politisées. Quand cela fut fait, Wagner est apparu, représentant de la minorité anglaise au Québec, diplômé de McGill et ancien élève du Vénérable Frank Scott.

Dans cette conjoncture de basses intrigues le nouveau shérif a été assez bête pour entendre des voix et prétendre à une mission. Il restaure la justice au Québec avec le résultat qu'il est en train de reprendre au compte d'Ottawa, cette fois avec tous les moyens et la fanfare, ce qui, chez Duplessis, n'avait été qu'une velléité. Le fascisme ne peut venir que de la minorité dominante. [...]. Quant à la belle âme des penseurs de McGill, ne vous mettez pas en peine pour elle : ils la retourneront comme une vieille culotte. Après s'être projetés sur nous et nous avoir accusés d'aspirer à la dictature, ils conviendront que nous ne sommes pas dignes de la liberté, que nous devons d'abord nous en instruire et que, somme toute, la matraque de Wagner est la baguette du meilleur instituteur que nous méritions.

D'une certaine façon, oui, cela est vrai : jamais un peuple dominé ne s'est libéré sans rencontrer la violence de la minorité dominante. Wagner est arrivé en temps et lieu pour exprimer cette violence. L'inquiétude qu'il nous cause n'est rien auprès de celle que nous aurions éprouvée s'il n'était pas survenu. Sans Wagner nous restions des insignifiants, des enfants. Avec lui nous pouvons commencer à nous prendre au sérieux⁹.

Le rôle joué par le personnage canadien-anglais dans l'incident crucial de l'acte de reniement menant à la perte de l'âme du personnage canadien-français apparaît donc sous un nouveau jour à la lumière des écrits polémiques contemporains de *La nuit* ainsi qu'à celle du rôle du personnage canadien-anglais dans la pièce *La tête du roi*. Il est important de noter tout d'abord que Frank n'est pas le « policier brutal » qui donne le coup de poing à François : Frank n'arrive sur les lieux que par après, venant « se rendre compte lui-même de l'exécution de ses ordres ». Les coupables de ce geste sont des policiers canadiens-français dirigés par le sergent Wagner¹⁰. Ce dernier personnage est inspiré de Claude Wagner, ancien étudiant de Frank Scott et ministre de la Justice au moment de la rédaction de *La nuit*, que Ferron fustige dans plusieurs textes (dont celui

⁹ *Parti pris*, vol. 3, n^{os} 3-4 (oct.-nov. 1965), p. 4-5.

¹⁰ « Deux costauds m'avaient saisi, chacun leur bras; ils étaient de bonne poigne; je ne pouvais plus bouger, et leur grand frère était là devant moi, sans passion, calme, qui se préparait à me frapper du coup bref [...]. Par l'intervalle des pantalons, sous les ogives de trois fourches, je vois le sergent Wagner revenir ; [...] il est allé se faire coller un petit pansement sur la joue; ainsi la police aura, elle aussi, ses blessés, ses martyrs » (*La nuit*, p. 50-52).

déjà cité) et notamment dans une lettre au *Devoir*¹¹ en le traitant de représentant de la minorité anglaise. Arrivant sur les lieux de la manifestation, Frank est agacé par la brutalité des policiers canadiens-français¹², regrette le sang, et se montre envieux de la complicité évidente entre les deux jeunes manifestants canadiens-français blessés. Le procès lors duquel François fait une fausse déclaration et perd ainsi son âme est, lui aussi, l'œuvre des Canadiens français : le juge, le procureur et le « taupin » (Wagner) sont tous canadiens-français. Comme dans *La tête du roi*, le conflit essentiel est entre Canadiens français; il s'agit encore une fois de ces « luttes fratricides » dont le « tiers parti », l'Anglais, sait tirer habilement profit¹³. Cependant, alors que Scott Ewen n'était qu'un « cheveu sur la soupe bouillante¹⁴ », un « témoin » plutôt neutre de ces divisions, Frank, dans le camp de l'ennemi, en est aussi « l'artisan ». Ceci explique leur sort différent : Scott Ewen n'avait guère besoin d'« enquébecquisement », car il n'avait aucune prétention d'être un Québécois et ne souhaitait pas leur assimilation.

¹¹ « Vous nous apprenez que Wagner, ministre des polices réunies, petite tête et bras poilu, représentant de la minorité anglaise dans le cabinet paupau, va peut-être à Ottawa. Quelle bonne nouvelle! Mais je l'aimerais encore plus loin. [...]. Le pays qui convient à son génie, c'est le Congo. [...]. Et l'occasion est trop belle pour qu'on ne s'en empare pas : que Wagner aille au Congo imposer sa conception de la justice par l'entremise des 'Affreux'. Et on lui permettra d'emmener Frank Scott qui lui a enseigné le droit à McGill » (« Wagner au Congo », *Le Devoir*, 14 juillet 1965, repris dans *Les lettres aux journaux*, p. 242-3).

¹² « Il [Frank] avait prévenu ses gens : 'Pas de sang, vingt arrestations. Si vous n'avez pas assez de manifestants, vous complétez par des passants. C'est tout ce que j'ai à vous dire, mais je le répète : pas de sang!' Et il vient se rendre compte lui-même de l'exécution de ses ordres. Pour le gibier il a son compte; seulement quelques pièces ont été un peu gâtées » (*La nuit*, p. 53).

¹³ « 'Cessons nos luttes fratricides', disait le pauvre Mercier. On ne se rendait pas compte qu'elles ne profitaient qu'au tiers, car il y avait aussi un tiers, m'a dit Monsieur Frank Scott. Un tiers qui a gardé les mains propres et qui, en bon Anglais, chaque matin, époussette sa belle âme, la revêt, déjeune : Gazette — ham and eggs, pour aller ensuite rue Saint-Jacques ou à McGill » (« La soumission des clercs », *Liberté*, vol. V, n° 3 (mai-juin 1963), repris dans *Historiettes*, p. 25).

¹⁴ « Pierre : Il [le procureur] savait ce qu'il faisait, mais la difficulté n'était pas pour lui, ni pour Simon d'ailleurs dont le rôle était simple; elle était pour moi. Cela ne pouvait durer. Aussi quand Scott s'est amené avec une candeur toute anglaise, comme un cheveu sur la soupe bouillante, je n'ai pas été fâché » (*La tête du roi*, p. 150).

Pourquoi au juste François perd-il son âme, et quel est son « péché » qui fait fuir tous ses parents? Un écrit contemporain à *La nuit*, « Un excellent prétexte », où l'« Anglo-romain » Frank Scott apparaît dans un rôle analogue au sien dans *La nuit*, soit en « Ponce Pilate¹⁵ », est instructif à ce sujet. Formulant sa « théorie du moi » et méditant sur ce que c'est que d'être Québécois, Ferron souligne la nécessité de la complicité entre Québécois dont il est aussi question dans *La nuit*. En guise de réponse à une question de Chaouac (« être québécoise avec passeport canadien et protection britannique, ça m'engage à quoi? Qui suis-je au juste? »), il écrit ceci :

Comment répondre? À vrai dire je ne suis pas tellement désireux de trouver les définitions : elles restreignent nécessairement. De plus quand il s'agit d'un pays, tout n'est pas de le connaître, il faut encore le faire reconnaître et réussir les deux opérations en un seul temps; sans oublier qu'à le connaître on le modifie et que reconnu il ne sera plus le même. Je ne marine pas dans un petit pot sur lequel il s'agirait de coller une étiquette; le Québec me charrie rudement. Enfin je ne jurerais pas que j'y suis seul. Ma théorie du moi n'est peut-être pas complète. Commode, oui certes; je l'aurais inventée pour me faufiler dans une émeute que je n'aurais pas fait mieux. « Comment voulez-vous que je m'attroupe, cher Monsieur Wagner? Je suis Moi, l'unique au monde, donc seul ». Et c'est juste jusqu'à un certain point, mais si je fais un pas de plus, je m'arrête, j'écoute et j'entends d'autres pas qui confirment le mien. Pour que le moi soit vivable et que, tout en restant solitude, il soit foule, il soit peuple, il faut lui adjoindre une autre théorie, celle de la complicité. Mes complices, je ne suis pas tellement intéressé à savoir qui ils sont. Il vaut mieux que j'en sache le moins possible. Leur complicité suffit. « Un tel? Je ne connais pas ou si peu ». Mais quand je fais mon pas, il fait le sien et quand il y va du sien, j'emboîte le mien, C'est tout. Cela n'a l'air de rien mais peut devenir l'amitié secrète de tout un peuple pour lui-même. Elle seule compterait; le reste ne serait que feintes et parades. [...]. La complicité, c'est la nuit qui se moque du jour et reste derrière lui, insaisissable, insidieuse...¹⁶.

¹⁵ « À vrai dire le lit était déjà fait depuis longtemps. Le Québec-Palestine avec ses Anglo-romains. Frank Scott en Ponce Pilate, Hérode et les deux grands-prêtres, les pharisiens et les saducéens — je vous épargne les noms; ils changent d'ailleurs de dix en dix ans — et le Christ-patriote, tout cela est un vieux scénario » (« Un excellent prétexte », *Parti pris*, vol 2, n° 10-11 (juin-juillet 1965), p. 41).

¹⁶ *Ibid.*, p. 42-43.

Notons que le juge, auquel François « ne fu[t] pas désagréable », car « [i]l « était, lui aussi, de province. Peut-être même que nous étions du même pays et qui sait? parents¹⁷ », et avec qui François se sent « complice », « ne voulait pas [s]a perte¹⁸ ». En reniant son communisme, François « trahissai[t] [s]on courage »; en « opposant [s]on parjure à celui de Wagner¹⁹ », il est entré dans le jeu de ce dernier, brisant ainsi la complicité, cette « amitié secrète » de tout un peuple pour lui-même qui est nécessaire pour que le « Moi, l'unique au monde » soit vivable. Le juge, « qui ne [lui] voulait que du bien, un vieillard qui avait tenté de faire revivre en [lui] sa jeunesse et qui maintenant devait douter de sa belle origine²⁰ », déçu par ce manque de courage, ne le crut pas, et, le trouvant « lamentable », le condamna. Le carnet de Frank révèle d'ailleurs qu'il a saisi l'importance de cette complicité :

« Les Canadiens, avait écrit Frank Archibald Campbell dans son Gotha, — et par Canadiens il entendait les Québécois — sont complices avant d'être compatriotes ou concitoyens. »²¹

En agençant le reniement de François, Frank se fait « l'artisan habile et le témoin malicieux » de ce manque de solidarité entre Canadiens français indispensable pour que la minorité anglaise puisse les dominer. Mais François reconnaît que lui seul a commis son « péché originel, le péché que par [s]oi-même [il] ne pouvai[t] pas expier » : « seul coupable²² ». Qui plus est, Frank a évité que François perde définitivement son âme :

¹⁷ *La nuit*, p. 63.

¹⁸ *Ibid.*, p. 64.

¹⁹ *Ibid.*, p. 70.

²⁰ « Non, je n'étais pas son parent. Il me trouvait plutôt lamentable » (*ibid.*, p. 70).

²¹ *Ibid.*, p. 128.

²² *Ibid.*, p. 71-2

Quant à mon âme, je l'aurais volontiers donnée à piétiner. Frank m'en empêcha, la ramassant et la mettant dans sa poche. Je ne le reconnus même pas : « Sorry, Sir », lui dis-je. Pourtant le plus peiné, c'était lui²³.

Isolé des siens, son « moi » n'étant plus vivable, François vit de l'âme de sa femme, qu'il a rencontrée par après, qui lui fournit la « complicité profonde²⁴ » nécessaire pour pouvoir « jouer la nuit mais sans rien engager du jour, tâter du château mais ne pas risquer [s]a maison²⁵ ».

Le « reniement » de son communisme par Ferron en 1949 peut se comprendre de la même façon : se désolidarisant des autres manifestants pour sauver sa propre peau, il aurait brisé cette complicité nécessaire au niveau individuel et social pour maintenir l'identité québécoise. Aussi étonnant que cela puisse paraître, Frank Scott inspire le personnage qui aurait agencé ce manque de solidarité en 1949 parce qu'il incarne pour Ferron, en 1965, cette minorité anglaise qui aurait permis à Duplessis de se maintenir au pouvoir et de faire observer ses lois répressives.

Le Frank romanesque a ainsi la même fonction sur le plan « national » que celui des écrits polémiques; il joue ce jeu traditionnel de l'occupant anglais qui est de diviser pour régner, tout en gardant les mains (et sa belle âme) propres. Cependant, si l'« uniforme » donné au personnage canadien-anglais de *La nuit* en fait le successeur du Conquérant anglais, d'autres aspects du personnage romanesque qui sont absents et du modèle référentiel et du personnage polémique — notamment, son « écosstude » —, le dotent d'une ambivalence qui permet l'expression esthétique d'une vision utopique de ce que l'homme (et le Québec) pourrait être.

²³ *Ibid.*, p. 73.

²⁴ *Ibid.*, p. 29.

²⁵ *Ibid.*, p. 28.

L'écossification de Frank Scott

Pourquoi « écossifier » le personnage canadien-anglais de *La nuit*? Pour Jacques Pelletier, écrivant depuis l'optique de l'« Appendice » et subissant ainsi l'influence rétrospective des *Confitures de coings*, l'« écossitude » du personnage Frank Archibald Campbell de *La nuit* serait un élément clé qui fait de lui un « éventuel complice » dont la modification dans les « Confitures » serait hautement significative :

Dans un passage stratégique de *la Nuit* qui concerne les rapports entre les deux principaux protagonistes du récit, Frank est défini comme un Écossais alors que, dans le passage équivalent des *Confitures*, il est ramené à sa qualité générique de Britannique. Il s'agit là d'une modification de taille lorsqu'on sait que, pour Ferron, s'il y a possibilité d'entente pour les Québécois avec les Écossais, les Irlandais, les Gallois — nations dominées par l'empire britannique — il n'en va pas de même avec les Anglais, puissance impériale dominatrice²⁶.

Pourtant, dans le passage « stratégique » cité par Pelletier, le narrateur ne présente pas l'écossitude de Frank comme quelque chose de positif :

[Frank] avait tout lieu de s'alarmer que je recherche mon âme, nonobstant mon aveuglement, à tâtons, car, tout en y tenant, il la détenait comme un objet prêté, sans titre de possession. Cela l'ennuyait fort : avant d'être diable, flic, fils de pasteur, il était Écossais, intransigeant, dur en affaires, mais scrupuleux²⁷.

Loin d'être le compagnon d'oppression des Canadiens français, l'Écossais de ce passage est celui qui, se rangeant du côté du pouvoir anglais au Canada, devient lui-même, par son habilité en affaires, une force dominatrice par rapport à la société francophone. En effet, le groupe fondateur de la Banque de Montréal, la banque la plus ancienne du pays, était majoritairement écossais, et les Écossais ont occupé une place prééminente dans les finances du pays non seulement au cours du XIX^e siècle mais aussi pendant la première

²⁶ Pelletier, « De *la Nuit* aux *Confitures de coings* », p. 411.

²⁷ *La nuit*, p. 61.

moitié du XX^e siècle. Dans une lettre inédite à Jean Marcel datée du 22 mars 1969 (au sujet du *Ciel de Québec*), Ferron fait référence aux « Écossais qui, dans le pays, avec la Banque de Montréal en particulier, ont représenté une véritable domination ». C'est d'ailleurs à cette « domination » écossaise que fait référence le personnage Frank quand il remarque à François, « Pourtant, vous devriez le savoir : Montréal est une ville à direction écossaise²⁸ », phrase qui, cette fois-ci, disparaît complètement des « Confitures ».

On pourrait certes soutenir que l'élimination de ces deux références défavorables a pour effet de présenter les Écossais en général sous un meilleur jour dans les « Confitures » que dans *La nuit*, mais ce n'est pas là le propos de Pelletier. La suppression de cette allusion péjorative à Frank comme « Écossais » et son remplacement par « il était comme bien des Britanniques » (tournure qui, à l'encontre du terme « Anglais », inclut évidemment les Écossais) ne rend pas le Frank des « Confitures » moins sympathique que celui de *La nuit*; ce dernier était aussi « intransigent » que l'est son successeur. On pourrait même soutenir que la nouvelle version de ce passage est favorable au deuxième Frank qui, en plus d'être « scrupuleux » comme le premier, est maintenant présenté comme « fidèle à la parole donnée, respectueux des contrats²⁹ ». Quoiqu'il en soit, le deuxième Frank n'est pas vraiment moins écossais que le premier : son nom et huit des onze occurrences du mot « É(é)cossais » restent intouchés dans « Les confitures », et le personnage subit le même transformation que le premier.

²⁸ *Ibid.*, p. 77.

²⁹ « Les confitures de coings », p. 56.

C'est en effet cette référence écossaise, non pas univoque mais féconde et polyvalente, qui permet à l'auteur de multiplier, dans les deux versions, l'intertextualité historique, sociale et littéraire, et de faire de ce récit des deux rencontres à vingt ans d'intervalle des protagonistes canadien-français et canadien-anglais d'origine écossaise une allégorie de l'Histoire du Québec et une remise à jour, voire une correction des *Anciens Canadiens* — roman qui fut, lui aussi, une lecture et une écriture de cette Histoire.

L'intertextualité québécoise historique et littéraire

Mais avant d'aborder cette intertextualité fascinante, précisons que *La nuit* représente, entre autres, la mise en récit de la prise de conscience par son narrateur-protagoniste canadien-français de la nécessité d'une certaine vengeance afin de s'affirmer en tant qu'individu et représentant d'un peuple contre l'Autre canadien-anglais. Comme l'explique François à Alfredo : « — Il y a dix-sept ans, j'ai reçu de la part de Frank Archibald Campbell un coup de poing au visage. J'ai voulu le digérer, il m'est resté sur le cœur : il me fallait le rendre³⁰ ». Si ce coup de poing représente, au niveau collectif, un acte contre le peuple québécois dont il est nécessaire de se venger, à quel événement « national » fait-il allusion? Madeleine Velguth y lit une référence à la grande noirceur, période à laquelle René Lévesque aurait mis fin en nationalisant l'électricité. Elle note que « les vingt années de la page 59 en deviennent dix-sept à la page 115, ce qui s'accorde fort bien avec la chronologie de la période Duplessis : 1945

³⁰ *La nuit*, p. 125.

et 17 font 1962, l'année du vote pour la nationalisation de l'électricité³¹ ». François, qui évoquerait donc René Lévesque, « non content d'avoir congédié Frank, double anglais intériorisé, de s'être débarrassé de son regard de faux père », rapporte dans son sac la nuit qui « appartiendrait désormais aux Québécois, car en nationalisant l'électricité ils s'en étaient rendus maîtres³² ». Cette interprétation habile, fondée sur la modification de la période d'amnésie de François (dix-sept années au lieu de vingt), a le défaut, me semble-t-il, de ne pas rendre compte, au niveau collectif, de l'acte (le « coup de poing ») administré par l'« Anglais ».

Quelle serait alors la signification de ce changement de vingt ans en dix-sept?

Voici ce que Ferron répond à cette question que lui avait posée Jean Marcel³³ :

J'en viens à votre question, à propos de la Nuit : Est-ce vingt ou dix-sept ans? Je vous répondrai par Hamlet. Avant-dernière scène, la Reine : 'Avec son embonpoint, il a l'haleine courte'. Pourtant c'est une tout autre idée que nous nous faisons du personnage jusque-là. Pourquoi Shakespeare apporte-t-il cette correction tout à la fin? C'est sans doute qu'il avait pour jouer Hamlet un comédien gras et s'essoufflant vite.

Vingt ans, vous savez, c'est un chiffre un peu rond, le chiffre simple et approximatif qu'on lance au début quand on ne sait pas encore qu'on éprouvera le besoin de plus de précision. Jusqu'à l'avant dernière scène, Hamlet parle, pas besoin d'être un athlète; avec des vêtements amples, convenant à son altesse, le comédien peut soutenir le rôle, mais durant cette scène, celle du duel et de l'hécatombe, plus moyen de cacher l'embonpoint.

— Quel rapport, me direz-vous, avec la Nuit et Papa Boss?

— Voici : les deux livres furent écrits rapidement, le chapitre étant envoyé à la copiste dès qu'il était fini, ainsi de suite jusqu'à la fin, sans trop savoir quelle elle serait, pour le plaisir de rester dans l'incertitude de l'invention jusqu'à la dernière ligne. La copiste était à même d'apprécier l'acteur que je me trouvais ainsi à devenir.

³¹ Madeleine Velguth, « La nuit dans un sac : Étude des *Confitures de coings* de Jacques Ferron », *Québec Studies*, vol. 25 (printemps 1998), p. 75.

³² *Ibid.*, p. 76.

³³ « Autre question, au sujet de La Nuit : comment se fait-il que Ménard, situant par 4 fois sa première rencontre avec Frank à il y a exactement vingt ans, il en vienne à dire au taximan : ' Il y a dix-sept ans j'ai reçu de Frank...?' » (Lettre inédite de Jean Marcel à Jacques Ferron en date de 20 novembre 1969).

C'est au début de 1949 que j'ai reçu un coup de poing, été en prison, comparu devant le juge Léonce Plante. Par ailleurs, longtemps après, j'avais cru deviner que Frank Scott agissait comme conseiller d'une police politique, à mon avis fort habile. Et Scott m'a fait savoir, le livre lu, que j'étais bien informé.

Il importe assez peu au lecteur que le romancier soit ou non historien. Et c'est une grave erreur, après avoir commencé d'écrire pour lui, de continuer en écrivant pour soi-même, d'essayer de rapprocher le prétexte¹ du texte. On change aussi les dates.

Et puis il y a la solitude et la fatigue d'écrire un livre qui à la fin rend mégalomane et cabotin. On perd un peu le nord. Ce n'est pas Shakespeare qui se serait mis en scène. À se mettre en scène, on ne règne plus sur son écrit etc... [...]. (1) Prétexte : on part de son expérience dans le but de s'en éloigner et non d'y revenir³⁴.

D'après cette lettre, la discordance s'expliquerait par la « grave erreur » que Ferron aurait commise en revenant, dans la conversation entre François et Alfredo Carone, à sa propre expérience, au « prétexte du texte », c'est-à-dire au coup de poing qu'il a lui-même reçu dix-sept ans avant la rédaction du roman. Autrement dit, les vingt ans, eux, renverrait à quelque chose de plus symbolique, moins reliés à l'histoire personnelle de Ferron.

Quel serait donc l'événement au niveau national que représente ce coup que le peuple n'arrive pas à digérer? C'est ici que l'intertextualité peut nous être utile. En effet, le nom du personnage canadien-anglais de *La nuit* renvoie à Archibald Campbell (1790-1862), notaire d'origine écossaise chez qui l'historien François-Xavier Garneau (1809-1866) a fait sa cléricature. Cette référence historique ouvre la voie vers une autre interprétation de la violence subie au niveau collectif, ainsi que de la période d'amnésie et de « progression » du peuple qui s'ensuivit, et de l'acte narratif que constitue *La nuit*. De plus, le nom renvoie à Archibald Cameron of Locheill, protagoniste écossais des

³⁴ Lettre inédite de Jacques Ferron à Jean Marcel en date du 24 novembre 1969.

Anciens Canadiens (1863) de Philippe Aubert de Gaspé père (1786-1871), œuvre qui, inspirée des romans historiques de Sir Walter Scott, offre une lecture de l'histoire québécoise et de la société québécoise non seulement de l'époque de la Conquête mais aussi de celle de sa rédaction, c'est-à-dire la période qui a suivi la Rébellion de 1837-38, autre période d'impasse en attendant un nouveau régime, celui de la Confédération.

Selon Kristeva, celle à qui nous devons le terme « intertextualité », la « méthode transformationnelle », c'est-à-dire la considération des « différentes séquences (ou codes) d'une structure textuelle comme autant de 'transforms' de séquences (de codes) prises à d'autres textes », mène à « situer la structure littéraire dans l'ensemble social considéré comme un ensemble textuel ». Elle appelle *intertextualité* « cette interaction textuelle qui se produit à l'intérieur d'un seul texte » qui, « [p]our le sujet connaissant, [...] est une notion qui sera l'indice de la façon dont un texte lit l'histoire et s'insère en elle [et qui] mène donc à situer la structure littéraire dans l'ensemble social considéré comme un ensemble textuel³⁵ ». Prise dans sa double dimension relationnelle et transformationnelle, que nous disent alors ces deux intertextualités « écossaises » au sujet de comment *La nuit* lit l'histoire du Québec et s'insère en elle?

Que veut dire, tout d'abord, la présence des Écossais dans le discours historique et social du Québec? La situation politique du peuple écossais fut souvent comparée à celle des Canadiens français, deux peuples aux langues et aux traditions différentes de celles de l'Angleterre, regroupés sous l'égide de l'empire britannique. Dans sa lettre du 18 mai 1849 au gouverneur général Lord Elgin, par exemple, François-Xavier Garneau

³⁵ Julia Kristeva, « Problème de la structuration du texte », dans *Tel Quel, Théorie d'ensemble*, Paris, Éditions de Seuil, 1968, p. 311.

se sert de l'exemple de l'Écosse pour appuyer son plaidoyer pour la protection de la langue et des institutions des Canadiens :

[L]'Écosse, avec des lois et une religion différentes de celles de l'Angleterre, n'est pas moins fidèle que cette dernière au drapeau britannique, et [...] sur les champs de bataille le montagnard calédonien ne cède point sa place au grenadier anglais malgré son dialecte gallois³⁶.

Dans son article « Les Écossais au Canada » (1898), Benjamin Sulte explique l'affinité qu'aurait ressentie le Canadien français pour les Écossais de la façon suivante:

Des trois groupes qui forment ce que nous appelons « les Anglais », le plus ancien au Canada et le plus remarquable est le groupe écossais. Pour nous, Canadiens-Français [*sic*], il est aussi le plus sympathique.

Les montagnards highlanders arrivèrent les premiers, formant le noyau solide de l'armée de Wolfe en 1759. À la paix, on les licencia, ils prirent des terres autour de Québec; leurs familles sont encore là, nombreuses et agissantes, mais ne parlant plus ni la langue gaélique ni l'anglais : la mère canadienne a imposé sa langue. Ils se sont fondus parmi nous et vivent de nos sentiments. [...].

Le deuxième contingent arriva par familles isolées, peu après le traité de 1763 qui cédait la colonie de [*sic*] la Grande-Bretagne, et cette immigration s'est prolongée jusque dans notre siècle. Ces gens étaient des *Highlanders* ou Écossais des basses-terres. Nous leur devons le relèvement merveilleux du Bas-Canada au lendemain des désastres de la conquête. Très sympathiques à notre élément, ils n'ont jamais été en désaccord avec nous. Les difficultés que nous avons éprouvées, de 1763 à 1840, venaient parfois du gouvernement de Londres mal inspiré, le plus souvent des fonctionnaires anglais qui administraient nos affaires, la plupart du temps aussi de quelques rares marchands anglais qui voulaient faire tourner toutes choses.

Les Écossais allaient plus largement, plus noblement en besogne. Ils exploitaient les richesses naturelles au Canada, ne tracassaient personne et amassaient des fortunes. Ils créèrent ou développèrent les chantiers de navires, l'exportation du blé, les corderies, les usines métallurgiques, la navigation à vapeur, l'élevage du bétail, l'industrie des essences forestières telles que goudron, potasse, etc., le commerce du bois, celui des fourrures, enfin on peut dire que rien n'existait avant eux sur les bords du Saint-Laurent, parce que, en vérité, nous n'avions jamais connu que la traite des pelleteries. [...]. Grâce à leur

³⁶ François-Xavier Garneau, « Lettre à lord Elgin », dans *Histoire du Canada*, 8^e édition, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944, p. 23.

intelligente activité, le Pactole roula ses ondes en grossissant toujours, de sorte que nul pays n'a vécu dans l'aisance comme le Bas-Canada, de 1763 à 1840.

Les Anglais du Bas-Canada, [*sic*] n'ont rien accompli de remarquable. Ils étaient une poignée et trafiquaient sur une petite échelle.

Les Irlandais commencèrent à arriver en 1815 : pauvres et sans esprit d'initiative. Ils nous ont toujours été hostiles.

[...]. Il n'existait pas de banque avant 1818. L'éducation de nos gens n'était nullement propre à faire fructifier les capitaux, mais ils se reposaient de ce soin sur les Écossais.

La richesse de l'Angleterre, assure-t-on, est due aux entreprises des Écossais. Cela est possible. En tous cas nous sommes très certains que, sans l'intervention de ce peuple dans notre domaine, la colonie canadienne restait misérable comme au XVII^e siècle, parce qu'elle n'aurait su conquérir sans eux ni l'aisance matérielle, ni la liberté politique³⁷.

On remarque dans ce passage les distinctions faites entre le comportement des trois groupes ethniques appelés les « Anglais » au Bas-Canada, et la préférence assez marquée qu'auraient les Canadiens français pour le groupe écossais. Non seulement la première vague d'immigrants écossais s'est-elle « fondue » dans le peuple canadien-français, mais le deuxième contingent aurait été, lui aussi, à la différence des deux autres groupes, « sympathiques » à l'« élément » canadien-français, et la colonie canadienne serait même redevable aux Écossais pour sa prospérité et sa liberté politique.

La référence écossaise dans l'histoire du Québec commence cependant bien avant que les soldats écossais n'arrivent avec Wolfe. L'importance de l'Écosse pour les pays rivaux que sont l'Angleterre et la France est mise en évidence par Shakespeare dans *Henry V* : « But there's a saying, very old and true: /'If that you will France win, /Then with Scotland first begin'³⁸ ». Comme en témoigne l'étiquette « la Vieille

³⁷ Benjamin Sulte, « Les Écossais au Canada », *La Revue des deux Frances: revue franco-canadienne*, n° 11 (août 1898), p. 119-121. Notons que les Écossais des « basses-terres » sont appelés les « Lowlanders ».

³⁸ William Shakespeare, *Henry V*, I, 2, London and Glasgow, Collins (Tudor Edition of William Shakespeare), 1966, p. 555.

Alliance » utilisée pour décrire les relations étroites entre la France et l'Écosse pendant plus de cinq siècles, cette dernière était en effet l'alliée traditionnelle de la France contre l'ennemi commun, l'Angleterre. La bataille de Culloden (1746) fut en fait la dernière scène du dernier acte de cette alliance, dont le zénith fut le mariage (1558) de Marie Stuart (fille de Marie de Guise) et du dauphin de France, François, fils aîné d'Henri II. L'union entre l'Angleterre et l'Écosse (1707) a des parallèles évidents avec l'union des deux Canadas, et la défaite cuisante subie par l'armée jacobite à Culloden (1746), qui fut suivie d'une répression cruelle — le meurtre des prisonniers, la confiscation de la propriété des révoltés, et la mise au ban de la langue et de la culture des highlanders³⁹ —, font de ces derniers les « compagnons d'oppression » des Canadiens français. De plus, le Conquérant Wolfe des Plaines d'Abraham a lui-même combattu dans l'armée du « boucher » Cumberland à Culloden. L'alliance traditionnelle de l'Écosse avec la France, la défaite définitive des jacobites en 1746, et l'écrasement subséquent des highlanders par les Anglais servent en effet de toile de fond et de situation de départ à l'intrigue des *Anciens Canadiens*, intertextualité qui fera l'objet de la deuxième partie de ce chapitre.

La « Vieille Alliance » s'est fait sentir en Nouvelle-France, écrit Henry Best, qui, dans son article « 'The Auld Alliance' in New France⁴⁰ », cite, parmi les colons et militaires écossais venus en Nouvelle-France, les noms d'Abraham Martin dit l'Écossais, Marie Irwin (qui deviendra Mère Marie de la Conception), l'aïeul de Claude

³⁹ On interdit même la cornemuse et le port du kilt, du plaid et du tartan. Jean-Claude Massé, *Malcolm Fraser, de soldat écossais à seigneur canadien*, Québec, Septentrion, 2006, p. 10.

⁴⁰ Henry B.M. Best, « 'The Auld Alliance' New France » dans W. Stanford Reid, dir., *The Scottish Tradition in Canada*, Toronto, McClelland and Stewart, 1976, p. 15-26.

de Ramezay, et trois Écossais qui, s'étant réfugiés en France après Culloden, se sont joints à l'armée française⁴¹. Parmi les Écossais venus s'installer en Acadie pendant l'Ancien Régime on compte la famille Melanson, dont descend (avec nom francisé) l'auteur et naturaliste Claude Melançon⁴². La citation du nom et de l'œuvre de ce descendant d'Écossais assimilés qu'on rencontre dans *La nuit*⁴³ fait ainsi partie de la « référence écossaise » du texte.

Cependant, le groupe « écossais » — même le groupe des highlanders — immigré au Canada était loin d'être homogène. La rébellion jacobite fut en réalité une guerre civile, divisant des familles entières et opposant divers clans les uns aux autres. Le clan Campbell, notamment, refusa de se joindre au Prince Charles-Édouard quand ce dernier arriva en Écosse, avec quelques hommes seulement, pour amorcer une rébellion, se battant au contraire aux côtés de l'armée anglaise à Culloden. En outre, comme le remarque James MacPherson Le Moine dans son étude « ethnologique », *The Scot in New France*, certains des montagnards jacobites se seraient enrôlés après cette bataille dans l'armée de la Grande-Bretagne par esprit de vengeance contre la France qui, les ayant abandonnés à leur sort, aurait été la vraie responsable de la défaite⁴⁴.

⁴¹ Les Chevaliers de Johnstone, de Montelambert et de Trion (*ibid.*, p. 20-21).

⁴² *Ibid.*, p. 23.

⁴³ *La nuit*, p. 80.

⁴⁴ « Monsieur Michel [auteur des *Écossais en France. Les Français en Écosse*, Londres, Truebner, 1862] tells us that the Scots, in 1420, landed by thousands in France, to fight the English. In 1759, we shall also find some thousands in America, enlisted to fight the French. About that time great changes had taken place in Scotland. The disaster of Culloden, in 1745, had opened out new vistas. Fate had that year set irrevocably its seal on a brave people; the indifference of France had helped on the crisis. Scotchmen had had occasion to test the wise saying, Put not your faith in Princes. The rugged land of the Gael had been left to itself to cope with the Sassenach. [...]. A desire for revenge — such after the defeat of Culloden, was one of the motives stimulating the conduct of Highlanders with regard to France. Trusting to their swords and well-tempered dirks, they sought their fortunes on American soil, readily entering into the scheme to dislodge the French from Louisbourg and Quebec; in this deadly encounter, the ardent Scot

Comme le note Sulte, les « montagnards highlanders » de l'armée de Wolfe furent les premiers « Anglais » à s'établir en groupe au Canada : des 893 hommes appartenant au régiment des Fraser Highlanders (le 78^e) à Québec au moment du traité de Paris (le 10 février 1763), 170 sous-officiers et simples soldats licenciés décidèrent de rester⁴⁵. Ils n'étaient pas tous catholiques; en effet, les deux officiers qui furent les premiers à bénéficier des concessions de terre et à devenir seigneurs « anglais », Malcolm Fraser (qui aurait inspiré le personnage d'Archibald Cameron des *Anciens Canadiens*) et John Nairne, étaient tous les deux protestants.

Archibald Campbell et François-Xavier Garneau

Bien qu'il soit vrai que ces premiers Écossais furent assimilés, surtout à travers le mariage, à la société canadienne-française, il en allait autrement avec les quelque six mille loyalistes arrivés après la défaite de la Grande-Bretagne dans la Guerre d'Indépendance de ses colonies au sud du Québec, qui, eux, n'avaient souvent aucune intention de se laisser assimiler. Archibald Campbell, l'« Écossais » canadien historique à qui le nom du protagoniste de *La nuit* fait allusion, fut, quant à lui, un enfant de cette deuxième vague, son père étant un loyaliste passé à Québec après la Révolution américaine. Après avoir étudié le notariat chez Jacques Voyer, Archibald Campbell fut admis à la pratique en 1812, et se porta volontaire lors de la guerre de 1812. Exerçant

shewed himself as true in his allegiance to Britain, as he had been to France when his faith was plighted and his arm raised, to smite the then traditional enemy of France — England. » J. M. Le Moine, *The Scot in New France. An Ethnological Study*, Montreal, Dawson Brothers, 1881, p. 15-17. Voir aussi <http://books.google.ca/books?hl=en&id=ArkikR9UE7YC&dq=The+Scot+in+New+France.+An+Ethnological+Study&printsec=frontcover&source=web&ots>

⁴⁵ Jean-Claude Massé, *Malcolm Fraser, de soldat écossais à seigneur canadien*, p. 51. Selon Lucille M. Campey, 158 soldats du 78^e régiment ont accepté l'offre de la Couronne des concessions de terre pour ceux qui voulaient s'établir au Québec. Lucille M. Campey, *Les Écossais. The Pioneer Scots of Lower Canada, 1763-1855*, Toronto, Natural Heritage Books, 2006, p. 20.

ensuite sa profession à Québec, il fut nommé notaire du roi à Québec par Lord Dalhousie en 1821 pour services exceptionnels aux autorités impériales. Devenu seigneur en 1822 avec l'achat de la seigneurie du Bic, il se serait gagné, « malgré son protestantisme », la sympathie de ses censitaires catholiques, et il fut loué pour sa générosité⁴⁶. Ami des arts, Archibald Campbell a facilité le séjour du peintre Antoine-Sébastien Falardeau en Italie et a encouragé les essais du dramaturge et poète Pierre Petitclair, copiste dans son étude. Il était aussi de toutes les associations musicales de la ville de Québec, et c'est grâce à ses efforts que fut construite la Salle musicale de Québec, la plus belle de l'époque au Canada. Il s'ensuit que Campbell, également un des fondateurs de la Société littéraire et historique du Québec, a sûrement connu Philippe Aubert de Gaspé père, son contemporain, qui, ayant lui aussi fait ses études de droit à Québec (1806-11), participé à la guerre de 1812, et pratiqué le droit dans cette ville, fut le shérif du district de Québec de 1816 à 1822.

Comme le note l'historien Pierre-Georges Roy, c'est surtout ses rapports avec François-Xavier Garneau qui ont fait en fin de compte le renom du notaire Archibald Campbell :

Feu l'honorable P.-J.-O Chauveau, dans *François-Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres*, et, plus récemment, M. Gustave Lanctôt, dans *François-Xavier Garneau*, ont rendu hommage à un notaire de Québec, Archibald Campbell, qui avait été l'ami et le protecteur de notre historien national. Sans Archibald Campbell, Garneau n'aurait peut-être jamais publié son *Histoire du Canada*. MM. Chauveau et Lanctôt ont donc acquitté la dette de reconnaissance que les Canadiens-français devaient à ce bienveillant ami de leur race, en parlant des services qu'il rendit à François-Xavier Garneau⁴⁷.

⁴⁶ Pierre Savard, « Archibald Campbell », *Dictionnaire biographique du Canada*, <http://www.biographi.ca/FR>.

⁴⁷ Pierre-Georges Roy, « Le notaire du roi Archibald Campbell », *Le Bulletin des recherches historiques*, vol. XXXII (1926), p. 736.

En associant son protagoniste canadien-anglais à cette personne historique, Ferron fait ainsi surgir la figure de ce monument de l’historiographie du Québec, François-Xavier Garneau, qui, poète et historiographe nationaliste, fut à l’origine de l’inspiration de tant d’historiens et de romanciers québécois, dont notamment Aubert de Gaspé père, qui se lia d’amitié avec lui pendant les années 1850. Cette allusion à Archibald Campbell et, à travers lui, à Garneau, inscrit les rapports entre Frank et François (et ceux des francophones et des anglophones de Montréal du début des années 1960) dans le cadre historique des rapports entre Archibald Campbell et Garneau ainsi que de leur époque turbulente qui a vu l’impasse politique des années 1820 et 1830 entre les communautés anglophones et francophones du Bas-Canada, la Rébellion des Patriotes, sa répression, le fameux rapport de lord Durham et l’union forcée des deux colonies. La relation entre les deux hommes n’en était pas une d’égalité : non seulement Campbell était-il de la génération du père de Garneau — comme l’est le Frank de *La nuit* par rapport à François et Frank Scott par rapport à Ferron —, il en fut aussi le « maître » selon les termes d’un brevet de cléricature. En devenant, cependant, « l’ami et le protecteur » de Garneau, Campbell, « qui aimait passionnément la littérature et les beaux arts, lui prêta des livres et l’encouragea fortement à faire par lui-même les études qu’il ne pouvait suivre au collège⁴⁸ ». Garneau se serait plongé dans la bibliothèque de Campbell, poursuivant, en autodidacte, l’étude du latin, de l’italien, et perfectionnant son anglais en lisant Byron, Milton et Shakespeare. « C’est ainsi que se forma, au fond

⁴⁸ *Ibid.*, p. 739, citant J.-Edmond Roy, *Histoire du notariat au Canada*, vol. III, p. 90.

du greffe obscur d'Archibald Campbell, François-Xavier Garneau, celui-là même qui devait être un jour l'historien national du Canada⁴⁹ ».

Cependant, la vocation d'historien national de Garneau aurait aussi trouvé ses racines dans des expériences moins heureuses vécues chez le notaire. Comme le note Jacques Cardinal dans sa lecture politique des *Anciens Canadiens*⁵⁰, l'abbé Casgrain affirme que Garneau aurait écrit son *Histoire du Canada* afin de contredire les propos malveillants tenus à l'endroit des Canadiens français par les clercs anglophones qu'il y côtoyait. Gilles Marcotte raconte la fameuse scène, rapportée d'abord par l'abbé Casgrain, qui se serait passée dans le cabinet du notaire :

M. Garneau avait tous les jours des discussions avec les jeunes clercs anglais du bureau de M. Campbell; parfois ces discussions devenaient très vives. Ces questions-là avaient le privilège de faire sortir le futur historien de sa taciturnité.

Un jour, que les débats avaient été plus violents que d'ordinaire :
— Eh bien! s'écria M. Garneau fortement ému, j'écrirai peut-être un jour l'histoire du Canada! mais la véridique, la véritable histoire! Vous y verrez comment nos ancêtres sont tombés! et si une chute pareille n'est pas plus glorieuse que la victoire! ... Et puis, ajouta-t-il, what though the field be lost? all is not lost. Qu'importe la perte d'un champ de bataille? tout n'est pas perdu!... Celui qui a vaincu par la force, n'a vaincu qu'à moitié son ennemi.

De ce moment, il entretint dans son âme cette résolution, et il ne manqua plus de prendre note de tous les renseignements historiques qui venaient à ses oreilles ou qui tombaient sous ses yeux⁵¹.

La comparaison entre le personnage Frank et la personne historique Archibald Campbell est donc polysémique. Campbell, « l'ami et le protecteur » de Garneau, en fut

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ Jacques Cardinal, *La paix des Braves. Une lecture politique des Anciens Canadiens de Philippe Aubert de Gaspé*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « documents », 2005, p. 136, note 10.

⁵¹ Gilles Marcotte, « Garneau dans le texte », dans François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1996, p. 12, citant l'abbé H.-R. Casgrain, *De Gaspé et Garneau*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1912, p. 78. Comme le note l'abbé Casgrain, Garneau cite (et d'abord en anglais) des vers tirés de *Paradise Lost* de John Milton (où ils sont prononcés par l'ange rebelle Lucifer). Ferron se sert de cette phrase célèbre, « Tout n'est pas perdu », on l'a vu, pour le titre de son historiette (1964) traitant de la réaction de Frank Scott aux nouvelles du déboulonnage du monument à Wolfe en 1963.

aussi le « maître » dans un environnement anglais où aurait régné, du moins parmi les jeunes clercs, un mépris envers le peuple canadien-français qui aurait poussé Garneau à écrire sa « véritable histoire ». En outre, le portrait du notaire brossé par James MacPherson Le Moine révèle d'autres traits qui le rapprochent du personnage ferronien qui porte son nom. Racontant les événements du banquet tenu en l'honneur de la fête (le 30 novembre) du saint patron de l'Écosse, Saint André, en 1837, Le Moine écrit :

History has handed down a glowing account of the St Andrew's dinner, in the stormy days of 1837 [...]. It was presided over by that eminent patriot and jurist, the late Andrew Stuart [...] when the bard and seer of the society, our well remembered old friend, the late Archibald Campbell, usually styled "Her Majesty's Notary," in a clear and mellow voice, poured forth the stirring words of the patriotic lines he had himself composed.

ORIGINAL SONG,

As sung by Archibald Campbell, Esq., at St. Andrew's Dinner, 1837.

AIR: "Scots wha Hae"

Men of Scotia's blood or land,
No longer let us idly stand,
Our "origin" while traitors brand
As "foreign" here.

By gallant hearts those rights were gain'd,
By gallant hearts shall be maintain'd
E'en tho' our dearest blood be drain'd
Those rights to keep.

On the crest of Abram's heights,
Victorious in a thousand fights,
The Scottish broad-sword won our rights
Wi' fatal sweep.

Then when the Gaul shall ask again,
Who called us here across the Main?
Each Scot shall answer, bold and plain,
"Wolfe sent me here!"

Be men like those the hero brought,
With their best blood the land was bought;
And fighting as your fathers fought,

Keep it or die!⁵²

Archibald Campbell fut donc poète à ses heures, comme le Frank Archibald Campbell de *La nuit* (et de *La charrette*, on le verra) et, en tant qu'Écossais, au moment de la Rébellion des Patriotes, il fut farouchement loyal au Conquérant Wolfe, considérant le Québec comme un territoire « acheté » avec le sang de ses aïeux, et rejetant le titre d'« étranger » que des « traîtres » lui auraient lancé.

Si son nom, son attitude envers le Québec, et ses rapports avec François fait de Frank Archibald Campbell l'avatar des années 1960 du notaire et poète Archibald Campbell — et rappelons à cet égard que c'est Frank, cet « ami tombé du ciel⁵³ », qui a permis au personnage francophone de « monter en grade⁵⁴ » —, ce dernier serait le successeur de François-Xavier Garneau qui, membre d'un peuple « vaincu par la force », et ayant pris conscience de sa chute, en écrit l'histoire afin de faire enclencher une telle prise de conscience chez ces compatriotes. Le protagoniste francophone de *La nuit* partage en effet plus que son prénom et son activité de narration avec l'historiographe Garneau. Comme le fait remarquer Gilles Marcotte, Garneau a des « singularités, des zones d'ombre, qui permettent de nuancer considérablement cette image convenue du chantre de la nation, réparateur des grandes injustices subies par la race canadienne⁵⁵ ». Garneau naît pauvre et demeurera gêné sa vie durant, toujours obligé de compter ses

⁵² J. M. Le Moine, *The Scot in New France. An Ethnological Study*, p. 50-51.

⁵³ *La nuit*, p. 16.

⁵⁴ « Si par après j'étais entré à la Majestic Bank comme messenger et y avais monté en grade de messenger à caissier, de caissier à commis, de commis à comptable, troisième comptable, deuxième comptable, comptable-chef, et de comptable-chef à vérificateur et de vérificateur à l'espoir de devenir gérant d'une succursale de banlieue, suprême promotion, il me payait ainsi à même l'usufruit de la somme dont je m'étais départi, le meilleur de moi-même, ma foi, ma jeunesse, mon enfance, mes parents, mon pays » (*La nuit*, p. 60-1).

⁵⁵ Marcotte, « Garneau dans le texte », p. 10.

sous. En 1837, il sera engagé comme caissier à la Banque de l'Amérique septentrionale britannique — peut-être par l'entremise de Campbell, qui était directeur de plusieurs banques et compagnies —, avant d'entrer, deux ans plus tard, au service de la Banque de Québec. Quant à sa vocation d'historien, voici ce qu'en disent Pierre Savard et Paul Wyczynski :

Durant les années 1837 à 1840, l'activité politique de Garneau reste mal connue. À défaut de témoignages de ses contemporains et de sa correspondance introuvable pour cette époque, les poèmes de Garneau et l'interprétation des événements dans son *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* — publiée en 1845 — permettent d'affirmer qu'il fut plutôt favorable aux idées de Papineau. C'est à partir de 1837 qu'on peut déceler la vocation de l'historien Garneau. Dans le *Canadien* du 15 février, il publie un extrait historique sur les combats et batailles « livrés en Canada et ailleurs auxquels les Canadiens ont pris part ». C'est son premier écrit du genre, et il procède de la même inspiration patriotique que ses poèmes [...]. À ce moment l'histoire intéresse un public de plus en plus nombreux qui, comme Garneau d'ailleurs, veut comprendre le présent et tirer des raisons d'espérer d'un passé qu'on croit glorieux, mais dont le récit a été fait par des Anglo-Saxons, tels Robert Christie, William Smith et John MacGregor, à l'intention de leurs compatriotes [...]. Si Garneau s'intéresse sérieusement à l'histoire depuis 1837, c'est l'union des Canadas, mesure dangereuse pour la survie de la nation canadienne-française, qui l'a sans doute confirmé dans sa vocation d'historien et qui explique sa détermination à écrire une histoire du Canada. Ce faisant, Garneau cherche à ranimer le courage de ceux qui, parmi ses concitoyens, éprouvent des inquiétudes et des doutes; il se propose d'exciter leur volonté de vivre et il veut lutter contre le mépris qu'affichent les Britanniques à l'égard des « Canadiens »⁵⁶.

Garneau fut donc employé de banque au moment de la Rébellion des Patriotes, comme l'est François Ménard au moment de l'apparition du mouvement qui s'inspire de cette dernière, le Front de Libération du Québec. Comme Garneau encore, François Ménard ne prend pas part à l'activité révolutionnaire de son temps, celle du FLQ, se contentant

⁵⁶ Pierre Savard et Paul Wyczynski, « Garneau, François-Xavier », *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, <http://www.biographi.ca/>

de s'y montrer sympathique⁵⁷, et de narrer l'histoire de sa rencontre avec l'Autre canadien-anglais.

Quant au rapport qu'écrit Frank, son « Gotha of the Quebec », il renvoie tout d'abord à celui que prépare Frank Scott dans les années 1960 en tant que commissaire de la Commission d'enquête sur le Bilinguisme et le Biculturalisme, dont le rapport préliminaire est sorti deux mois avant la publication de *La nuit*⁵⁸. Notons aussi que Frank Scott et Michael Oliver ont publié en 1964 un livre intitulé *Quebec states her case* où l'on peut lire ceci sur la page couverture : « What does Quebec want? Its grievances are desperate enough to produce violence, urgent enough to threaten Confederation. English Canada, jolted from a state of comfortable indifference, is now forced to see and understand the plight of the Québécois⁵⁹ ». Comme le fait son modèle référentiel, le Frank romanesque interprète les Canadiens français pour les Canadiens anglais dans son « Gotha », mais ses conclusions sont autres que celles exprimées par Frank Scott.

Le « Gotha » et le *Rapport Durham*

En outre, le rapport que prépare Scott n'est en effet que le plus récent d'une longue lignée d'enquêtes et de rapports sur le Québec entrepris dans la tentative d'arriver à un compromis acceptable aux deux groupes linguistiques qui puisse

⁵⁷ « Et puis, au dernier détour du chemin [...] je tombe sur un garçon qui ne m'attendait pas et reste interloqué, le pinceau à la main, comme il s'apprêtait à effectuer quelques corrections, aussi nécessaires que clandestines, à un poteau indicateur. C'est le premier Effelquois que je rencontre. Il a eu la gentillesse de s'identifier, mais moi, je suis loin d'être aussi poli. Alors, l'index et le majeur relevés, les autres doigts réunis, je m'excuse de la main et lui présente mes amitiés » (*La nuit*, p. 128).

⁵⁸ Dans ce rapport préliminaire, publié le 25 février 1965, les auteurs « affirment que les relations entre les deux communautés linguistiques s'étant tellement détériorées, 'le Canada traverse la crise majeure de son histoire mais un grand nombre de Canadiens n'en sont même pas conscients' » (*Le Devoir*, 26 février 1965, cité dans André Gervais, « Chronologie politique et culturelle des années soixante au Québec », *Emblématiques de l'« époque du joul »*, p. 45).

⁵⁹ Frank Scott et Michael Oliver, dir., *Quebec states her case. Speeches and articles from Quebec in the years of unrest*, Toronto, Macmillan, 1964.

« sauver » le pays. L'intertextualité avec l'histoire et la société québécoise du XIX^e siècle déjà notée suggère que le Gotha de Frank est une mise à jour quelque cent vingt ans plus tard du plus célèbre de ces rapports, celui de Lord Durham qui, nommé gouverneur général après la Rébellion de 1837, fut appelé à faire un diagnostic et à proposer des remèdes aux maux des colonies britanniques de l'Amérique du Nord. En effet, la similarité frappante du style, ainsi que du diagnostic et du remède proposé fait incontestablement du Gotha l'hypertexte dont le *Rapport Durham* (1839) serait l'hypotexte :

« Les Canadiens, avait écrit Frank Archibald Campbell dans son Gotha, — et par Canadiens il entendait les Québécois — sont complices avant d'être compatriotes ou concitoyens. Ils forment un peuple bizarre, né sous une domination étrangère, un peuple patient et insoumis qui attend son heure et n'obéira jamais de plein gré qu'à lui-même. En attendant ils s'accrochent à nos lois, sans révérence, dans le but d'en tirer le meilleur parti. Lorsqu'ils proclament leur loyauté, ils tirent un écran et s'amuse derrière : qu'on se contente de la façade fautive de l'édifice, quitte à passer pour naïf. Quand ils nous retournent nos propres paroles, dont ils se sont fait un répertoire, ils ne se soucient pas de ce qu'ils disent : qu'on les assure qu'ils parlent bien et qu'on les applaudit. C'est ainsi que nous avons toujours gouverné ce peuple, moins par la force qu'en le prenant à son jeu et à sa fourberie. Plus fourbes que lui, nous l'avons empêché de s'affirmer. Il n'en a pas moins progressé. La partie approche de sa fin. Elle sera gagnée si les cartes ne sont pas abattues : il peut encore s'égarer et passer à côté de sa destinée. Il s'agira alors de mettre les cartes dans sa poche et d'emmener ces Canadiens à se considérer comme des immigrants dans un pays qui tire sa force et sa paix de l'immigration. Si l'on éprouve de la sympathie pour eux, par atavisme irlandais, gallois ou écossais, qu'on se dise que la meilleure façon de les aider est encore de chercher à les perdre »⁶⁰.

Le mot « Canadiens » dont se sert Frank est celui par lequel le peuple canadien-français se désigne à l'époque de Durham. Frank utilise en outre la même structure grammaticale que ce dernier pour le caractériser, soit le substantif « peuple » ou « population » suivi

⁶⁰ *La nuit*, p. 128-9.

de deux adjectifs, liés par « et ». Ainsi Durham décrit-il « une population sans éducation aucune et singulièrement amorphe⁶¹ », un peuple « mal éduqué et stationnaire », « sensible et poli⁶² », « faible et conquis⁶³ », « hostile et organisé⁶⁴ », un peuple « sans histoire et sans littérature » parce que « la littérature d'Angleterre est écrite dans une langue qui n'est pas la leur et la seule littérature que leur langue leur rend familière est celle d'une nation dont ils ont été séparés par quatre-vingts ans de domination étrangère⁶⁵ ». Par ailleurs, le sentiment de « crainte mutuelle » et de « ménagement réciproque » entre les deux groupes va si loin, selon Durham, qu'il produit un « calme apparent » dans les affaires publiques qui est « propre à embrouiller un étranger qui a beaucoup entendu parler des haines qui règnent dans la province⁶⁶ ».

Non seulement le rapport de Frank adopte-t-il l'analyse, le discours et la solution (l'assimilation) de celui de Durham, il appuie cette dernière par la même justification, c'est-à-dire que ce serait dans l'intérêt de ce peuple de se laisser angliciser. Parmi les arguments proférés par Durham en faveur de sa proposition de « la lente assimilation des Canadiens français⁶⁷ » comme remède social aux « maux » du Bas-Canada était la thèse qu'elle était dans l'intérêt des Canadiens français eux-mêmes, et assurerait leur futur bien-être :

⁶¹ John Joseph Lambton, Earl of Durham, *Le Rapport Durham*, Montréal, Les Éditions Sainte-Marie, 1969 [1839], traduction de Denis Bertrand et Albert Desbiens, p. 10. Le *Rapport* paraît par tranches dans le journal *Le Canadien* du lundi 8 avril 1839 au mercredi 8 mai 1839.

⁶² *Ibid.*, p. 14.

⁶³ Dans la section du *Rapport* qui décrit les rapports entre les « deux races », sous-titrée « Fierté et intolérance », Durham écrit : « Les Français se plaignaient de l'arrogance et de l'injustice des Anglais; les Anglais reprochaient aux Français les vices d'un peuple faible et conquis et les accusaient de bassesse et de perfidie » (*ibid.*, p. 16-17).

⁶⁴ *Ibid.*, p. 26.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 124.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 20.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 118.

La langue, les lois et le caractère du continent nord-américain sont anglais. Toute autre race que la race anglaise (j'applique ce mot à tous ceux qui parlent la langue anglaise) y apparaît dans un état d'infériorité. C'est pour les tirer de cette infériorité que je veux donner aux Canadiens notre caractère anglais⁶⁸.

Selon Durham, l'assimilation serait au profit des classes instruites (que « les distinctions de langue et de manières tiennent séparées du vaste Empire auquel elles appartiennent »), et de la classe populaire (dont « l'aisance rudimentaire se détériore sous la poussée de la population à l'intérieur des étroites limites dans lesquelles elles sont renfermées »), en tenant compte de leur « infériorité matérielle actuelle et inéluctable » et de leur « infériorité culturelle, actuelle et inéluctable ». C'est en s'appuyant sur ce dernier point (conséquence du fait qu'ils ont conservé leur langue et leurs coutumes) que Durham énonce la fameuse phrase : « C'est un peuple sans histoire et sans littérature⁶⁹ ». Durham souligne cependant la nécessité pour les Anglais de n'opérer le changement « ni trop rapidement, ni trop rudement pour ne pas froisser les sentiments », de poursuivre leur but avec « ménagement ». La description de Frank de la stratégie privilégiée par les Anglais depuis ce temps est conforme à cette injonction : « C'est ainsi que nous avons toujours gouverné ce peuple, moins par la force qu'en le prenant à son jeu et à sa fourberie. Plus fourbe que lui, nous l'avons empêché de s'affirmer ». La métaphore du jeu pour qualifier les rapports entre les deux groupes est, en outre, une mise en abyme des rapports entre les deux protagonistes de *La nuit*, décrits

⁶⁸ *Ibid.*, p. 121.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 123.

comme des comédiens jouant des rôles et masquant leurs vrais sentiments l'un envers l'autre⁷⁰.

Toutefois, la comparaison entre Frank et Lord Durham qu'entraîne cette intertextualité est, elle aussi, ambivalente. Premièrement, comme nous l'avons déjà remarqué, Ferron admirait l'analyse, la lucidité, et le style littéraire de Durham, et lui était reconnaissant d'avoir enclenché, par son rapport (qu'il qualifie, rappelons-le, de « chef-d'œuvre de la littérature politique⁷¹ »), la prise de conscience du peuple canadien-français nécessaire pour que son histoire débute. Dans son texte « La soumission des clercs », par exemple, Ferron écrit que Durham avait raison de dire que le peuple du Bas-Canada était « un peuple sans histoire et sans littérature » :

Ce fut Marie-Victorin qui fit faire à Lord Durham une réponse célèbre. Celui-ci avait écrit en 1840 que nous n'avons pas d'histoire. Cela ne manquait pas de pertinence : notre histoire n'avait alors pour toute substance que l'avenir; elle consistait en une naissante et fort émouvante foi que Durham, faute d'être dans notre peau, ne pouvait guère partager. Il nous fit quand même l'honneur d'un chef-d'œuvre de littérature politique. À ce grand seigneur, dont j'accepterais volontiers la statue dans une de nos places publiques, Marie-Victorin prit sur lui de répondre, soixante-dix ans après et par personne interposée, en l'occurrence Madeleine de Verchères, grande gueule et grande mamelle : « T'as menti, Durham! » Il fallait que cela soit dit. La scène d'ailleurs illustre assez bien le malentendu historique dont j'ai parlé : ce refoulement dans le passé indéfini du futur⁷².

Notons aussi que le narrateur de *La nuit* « transforme » cette description célèbre de Durham, en l'appliquant au peuple canadien-français du début des années 1960 :

⁷⁰ Voir, par exemple, à la page 28, où François se compare à un personnage de roman ; Alfredo Carone, « qui était vraiment un artiste », crut que François « chargeai[t] [s]on rôle » (p. 35); rencontrant Frank dans le Vieux-Montréal, François compare son visage à un « masque » (p. 56).

⁷¹ « Adieu au PSD », *Escarmouches*, t. 1, p. 25.

⁷² Jacques Ferron, « La soumission des clercs », *Liberté*, vol. V, n° 27 (mai-juin 1963), repris dans *Historiettes*, p. 16

La nuit, moins vaine qu'on ne l'aurait cru, jouait un rôle hygiénique et social; elle préparait pour le lendemain une population récurée, prête au travail, les poumons gonflés de l'oxygène de la résignation, une population sans mémoire, sans avenir, contente de l'humble recommencement des journées⁷³.

Dans son analyse du peuple canadien-français des années 1960, Frank fait preuve de la même lucidité et de la même intelligence que Lord Durham, mais il exprime aussi un sentiment de sympathie envers eux. En outre, François détecte une attitude d'amitié de la part de Frank dans le passage qui traite de son reniement : « Une telle compréhension dénotait plus que la sympathie : une réelle amitié de la part de cet ennemi⁷⁴ ». En lisant ce rapport et en s'y reconnaissant, François répète le geste de Garneau par rapport au texte de Durham⁷⁵. En s'emparant du « Gotha », texte qui représente l'histoire de son peuple faite par l'autre, et en l'incorporant, avec son commentaire, dans son propre texte, la narration de la récupération de sa propre « mémoire » nécessaire pour qu'il puisse rejoindre le passé et l'avenir au présent, François prend en main, pour les siens, l'historiographie du Québec des années 1960, comme l'a fait Garneau dans les années 1840 — et comme le fait Ferron lui-même par ses historiettes et ses romans. L'allusion historique renfermée dans le nom Frank Archibald Campbell, en renvoyant aux années 1830 et 1840, lesquelles renvoient, à leur tour, à la Conquête, chute première et source de tant de divisions sociales, révèle ainsi diverses couches de signification, telles des pelures d'oignon, de ce « coup de poing » reçu par la collectivité canadienne-française.

⁷³ *La nuit*, p. 27.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 130.

⁷⁵ Selon Hector Garneau, petit-fils de F.-X. Garneau, et l'historien Gustave Lanctôt, l'œuvre de Garneau serait aussi une réponse aux allégations de Durham (Cardinal, *La paix des Braves*, note 10, p. 136).

Les « mitaines » et la société québécoise

La nuit donne en outre une représentation textuelle de l'apport important et polyvalent des « Écossais » à la construction de la société et de l'identité québécoises, vu des perspectives différentes du narrateur et de l'auteur francophones, du personnage canadien-anglais d'origine écossaise, et de l'immigrant sicilien, Alfredo Carone. Les propos de Frank sur l'échec du ministère de son père et la fermeture de sa « mitaine » à Louiseville, par exemple, provoquent, chez le narrateur, des souvenirs de cette mitaine et des Écossais du pays de son enfance :

La mitaine de Louiseville, si je la connaissais! Les Tarlanes, chaque nuit, la hantaient. Et celle de Sainte-Ursule! Toutes les deux abandonnées. L'une de pierre, l'autre de bois. C'est la plus humble qui avait tenu le plus longtemps.

A Sainte-Ursule, le rang de Crête-de-Coq fut ouvert par des Écossais. Ils étaient cernés; ils ne tardèrent à se rendre et à se franciser. En 1930 il ne restait plus qu'un protestant qui ne parlait plus guère l'anglais, le père Jessé Turner, d'ailleurs fort respecté. Un pasteur venait chaque mois de Montréal pour l'entretenir dans sa fidélité. Son importance n'était pas sans amuser le bonhomme. Sa mort ferma la jolie mitaine. Les regrets catholiques furent nombreux, car elle avait été propice à Sainte-Ursule, apportant au village le couvent, l'hospice, l'École Normale que sa position géographique ne lui permettait pas d'espérer. C'est là une donnée peu connue, à savoir que la paroisse québécoise entamée par le protestantisme a été longtemps la mieux servie. Il s'est trouvé des Saintursulots pour déclarer après la mort de Jessé Turner : « Si nous avions été plus fins, nous les aurions aidés à durer plus longtemps, ces Écossais! »⁷⁶.

Le narrateur reconnaît donc ici, non sans ironie, l'effet bénéfique qu'a eu la présence de l'« Autre » Écossais en ralliant et solidarisant la société catholique contre son protestantisme. Le passage établit en outre une opposition entre la « jolie mitaine » de Sainte-Ursule, « humble » et « campagnarde », qui « nonobstant son abandon, ne sera profanée » et celle, anglicane, de Louiseville (donc du père de Frank), « dont on

⁷⁶ *La nuit*, p. 87.

précipita la ruine », et que les Tarlanes viennent hanter « la nuit, après chaque profanation », opposition qui souligne la différence entre les Écossais, « cernés », qui se sont francisés, comme le père Turner, et les « Anglais » pillards de Louiseville (les paroissiens du père de Frank), qui ont refusé l'assimilation :

Ces forêts, ces moulins constituaient une industrie. Fondée sur le pillage, elle ne pouvait être qu'anglaise. Mais plus de pins, plus d'Anglais. S'en alla alors de Louiseville la petite communauté qui s'y était établie, moins quelques vieillards qui attendirent la mort sur place et le vétérinaire Lindsay dont la famille fut aussitôt francisée. Il n'en reste aujourd'hui qu'un cimetière de pauvres morts peu à peu oubliés, aux tombes abandonnées autour d'une mitaine en ruine. Une mitaine qui ne se comparait pas à celle de Crête-de-Coq qui n'était qu'une petite chapelle de bois, et presbytérienne alors que la première était anglicane. [...]. Une mitaine High-Church, oui, d'une façon : elle se rattachait à la grande cathédrale des pins. Rasée la cathédrale, ruinée fut la mitaine [...]. Un jour poussera le pin vengeur⁷⁷.

Par ailleurs, l'opposition dans ce passage entre la petite chapelle de bois presbytérienne et la « mitaine High-Church » de pierre de Louiseville met en évidence une autre signification de l'« ecossification » de Frank. La religion établie de l'Écosse, le presbytérianisme, s'oppose à celle de l'Angleterre (et à celle de la « Province of Quebec » après la Conquête), l'anglicanisme, par, entre autres, son rejet du principe de la hiérarchie ecclésiastique. Le fait que le père de Frank ait adopté l'anglicanisme⁷⁸ (« High-Church », de surcroît) traduit son identification avec le pouvoir anglais du Québec.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 89.

⁷⁸ « Un homme très imposant, très respecté, mon père; il était archidiacre de l'Eglise d'Angleterre » (*ibid.*, p. 77).

L'intertextualité littéraire : *La nuit* ou *Les nouveaux Canadiens*

Par ailleurs, l'écosification du personnage de *La nuit* s'explique non seulement par rapport à l'Histoire, c'est-à-dire l'amitié traditionnelle entre l'Écosse et la France face à leur ennemi commun, l'Angleterre, et le rôle polyvalent joué par les Écossais dans l'Histoire du Québec, mais aussi par rapport à l'histoire littéraire, par l'entremise du personnage écossais créé par Philippe Aubert de Gaspé père et la place qu'il lui a accordée dans la représentation du passé — et, par voie de conséquence, du futur — que sont *Les anciens Canadiens*. Maurice Lemire fait remarquer que le projet de Gaspé dans ce roman est de représenter un passé national d'un point de vue subjectif, c'est-à-dire tel que vécu par sa famille et par lui-même :

L'objet général de son roman concerne d'abord la conquête de la Nouvelle-France par l'Angleterre, ses répercussions sur la noblesse canadienne et, par ricochet, sur l'auteur lui-même. Ces trois niveaux de *praxis* ne coïncident pas dans le temps, temps historique de la conquête, temps postérieur du rejet de la noblesse canadienne à la fois par le peuple et par le gouvernement anglais, et temps personnel de la déchéance de Gaspé comme shérif de Québec. Tout en parlant de son pays, Gaspé ne peut faire autrement que de parler de lui-même, ce qui engendrerait une discordance dans son récit s'il n'avait recours à un *mythos*, c'est-à-dire à une intrigue pour l'arrangement des faits⁷⁹.

N'est-ce pas, en somme, ce que fait Ferron dans *La nuit*, en inversant le modèle? Tout en parlant de lui-même, en racontant sa vie intime et ses souvenirs, François Ménard, porte-parole de Ferron, ne peut faire autrement que de parler de son pays.

Les deux romans affichent en effet de nombreuses similitudes, tant sur le plan formel que thématique. Les deux œuvres ont un caractère personnel : pour constituer leur personnage francophone, les deux auteurs se servent de leurs propres souvenirs, et

⁷⁹ Maurice Lemire, « Introduction » dans Philippe Aubert de Gaspé, *Les anciens Canadiens*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1988, p. 8-9.

le récit des deux a une forte empreinte autobiographique. Le merveilleux joue un rôle important dans chacun de ces récits, qui racontent tous les deux un espace topographique et chronologique par le moyen d'un voyage entrepris par les protagonistes. Le protagoniste « étranger » des deux, modelé sur une connaissance de l'auteur⁸⁰, est d'origine écossaise, un « ennemi » (en tant que britannique) qui peut, néanmoins, être perçu comme sympathique par le lecteur canadien-français. Comme le note Maurice Lemire, Gaspé joue sur cette ambivalence pour faire de l'Écossais un frère ennemi⁸¹; or, ce même *mythos* du frère — devenu père — ennemi structure les rapports entre les protagonistes de *La nuit*.

Ces romans publiés à environ cent ans d'intervalle participent de façon explicite au mouvement littéraire et politique de leur temps. Le roman de Gaspé participe à l'école patriotique de Québec, mouvement initié et promu par l'abbé Henri-Raymond Casgrain, qui, inspiré par l'*Histoire* de Garneau, voulait fonder une littérature nationale propre à susciter l'enthousiasme patriotique et la réhabilitation morale du peuple canadien-français nécessaires pour la préservation de leur nationalité après l'échec des Rébellions de 1837-38. Le roman de Ferron, pour sa part, s'inscrit dans le cadre du mouvement nationaliste partipriste, centré, lui aussi, sur les questions de langue et de

⁸⁰ Selon Pierre-Georges Roy, Malcolm Fraser (1733-1815), le premier seigneur de Mount Murray, aurait inspiré le personnage d'Arché. Il constate que le père de Fraser (comme celui d'Arché) aurait perdu la vie à Culloden, que Fraser fit partie d'un régiment écossais qui reçut l'ordre de brûler des maisons pendant la campagne de 1759, qu'il avait une excellente connaissance du français et qu'il entretenait de bons rapports avec la population francophone après la Conquête. En outre, une des filles de Gaspé devint l'épouse du petit-fils de Malcolm Fraser. (Pierre-Georges Roy, *À travers « Les anciens Canadiens » de Philippe Aubert de Gaspé*, Montréal, Ducharme, 1943, p. 50-5.) Dans ses « Notes et éclaircissements », Gaspé précise que le colonel Malcolm Fraser qui, « lors de l'invasion du Canada par le général Wolfe, faisait partie d'un détachement qui incendia les habitations des Canadiens », est devenu, « après la conquête, l'intime de [s]a famille » (*Les anciens Canadiens*, p. 384).

⁸¹ Lemire, « Introduction », p. 12.

littérature, mais dont les revendications étaient plus globales. Pour eux, le piètre état de la langue parlée au Québec n'étant que le reflet de l'état de la nation québécoise, une solution politique, l'indépendance, s'imposait⁸². Bien que le narrateur autodiégétique de *La nuit* (à la différence du narrateur hétérodiégétique des *Anciens Canadiens*) ne prétende pas raconter un événement important pour l'Histoire du peuple canadien-français, le paratexte, en faisant entrer dans l'œuvre son turbulent contexte sociopolitique, situe d'emblée le roman dans un contexte qui ne trouve tout son sens que dans cette Histoire. En outre, la montée, au début des années 1960, d'une nouvelle vague de nationalisme ouvertement séparatiste est évoquée de façon explicite par la rencontre du narrateur-protagoniste avec un « Effelquois⁸³ ». Et quoiqu'il n'y ait que peu de décalage temporel entre le temps de l'énonciation et l'intrigue du récit premier, ce dernier comporte des récits intradiégétiques assumés non seulement par le narrateur-protagoniste, mais aussi par son antagoniste anglophone, qui relatent leurs passés respectifs et, à travers ces derniers, celui du Québec. Le protagoniste francophone de *La nuit* devient ainsi l'héritier littéraire de Jules d'Haberville, et Frank celui d'Arché, dans ce qui apparaît, au niveau macrostructural, comme une réécriture des *Anciens Canadiens*.

Les anciens Canadiens est, tout d'abord, un récit de la Conquête, événement fatidique pour les descendants des colons français venus en Nouvelle-France au XVII^e et au XVIII^e siècles. Qualifiée par Garneau (selon Casgrain) de « chute⁸⁴ », la Conquête est la cause première des problèmes « nationaux » auxquels fera face le peuple canadien au

⁸² Pour une étude du discours explicite sur la langue dans la revue *Parti pris* voir « *Parti pris* et après » dans Lise Gauvin, *Langagement*, Montréal, Boréal, 2000, p. 33-48.

⁸³ « C'est le premier Effelquois que je rencontre » (*La nuit*, p. 128).

⁸⁴ Voir l'extrait déjà cité de *De Gaspé et Garneau*, Montréal, Beauchemin, 1912, p. 78.

cours des siècles subséquents. Comment « digérer » cette chute, comment en faire une fable qui puisse soutenir ce peuple? Rappelons qu’Aubert de Gaspé rédige son roman avec en toile de fond l’impasse du régime de l’union des deux Canadas imposée par le gouvernement britannique après les Rébellions de 1837-1838 et, au présent, les négociations pour une nouvelle fédération des colonies britanniques en Amérique du Nord ainsi que la Guerre de sécession qui sévit aux États-Unis (1861-1865)⁸⁵. Lue contre cette toile de fond, la référence écossaise des *Anciens Canadiens* renvoie à un contexte de guerre civile (celle qu’a vécue l’Écosse sous la rébellion jacobite, celle qu’a vécue le Bas-Canada en 1837-8, et celle qui ravage encore les États-Unis) où l’Écossais fait figure de vaincu qui s’est rallié à la cause du Vainqueur.

Dans les deux romans, l’« Autre » écossais qui en est un des protagonistes et qui exerce un fort attrait sur le protagoniste francophone, est en même temps son ennemi. Frank, comme Arché, est une figure ambivalente, solitaire, triste, et divisée. Les deux incarnent la figure de l’exilé, celui qui, ayant perdu sa propre « patrie », aimerait être compatriote du Canadien mais qui n’y arrive pas à cause de sa faute, son mauvais choix. Arché dit s’être enrôlé dans l’armée britannique afin de récupérer « les débris de sa fortune ». Cependant, étant donné son histoire personnelle et ses années passées en Nouvelle-France, on se serait attendu à ce qu’il s’engage dans l’armée française. Le fait

⁸⁵ Bien que ces hostilités ne commencent que le 12 avril 1861, les racines de la confrontation entre les États du Nord, anti-esclavagistes et protectionnistes, loyaux à la Constitution, et ceux du Sud, libre-échangistes, traditionalistes et esclavagistes, remontent à la naissance même de la République. De Tocqueville expriment ses craintes à ce sujet dans son œuvre, *De la démocratie en Amérique* (1832). La guerre devient inévitable à partir de l’élection en novembre 1860 à la présidence d’Abraham Lincoln (avec 39.8% des voix), les États du Sud ayant déjà déclaré leur intention de faire sécession dans une telle éventualité. La sécession de la Caroline du Sud est déclarée le 24 novembre 1860, suivie de celle de sept autres états entre janvier et avril 1861.

qu'Arché se soit enrôlé dans l'armée britannique malgré sa dette envers les Canadiens, s'explique-t-il par la nature « mercantile » des Écossais? Quoi qu'il en soit, son choix suggère qu'il valorise son « patrimoine » et son « honneur » de noble Écossais plus que ses liens avec la France. Derrière cette identité d'Écossais se cache ainsi la politique, les conséquences des alliances entre nations sur leurs sujets et, dans le cas d'Arché, les loyautés divisées d'un être « métissé ».

Ne pouvons-nous pas voir en Arché la figure orpheline et abandonnée de ce que sera la colonie de la Nouvelle-France après la Conquête? Il a, comme elle, une histoire douloureuse; son histoire personnelle préfigure le destin de la Nouvelle-France, patrie des Canadiens que la mère française, la métropole, abandonnera et dont les vaillants Canadiens, qui font office de père, seront tués sur le champ de bataille. La France représente pour Arché une partie de soi-même, car sa mère était française et il s'y est exilé après Culloden. Il a donc un choix difficile : la France ou la Grande-Bretagne? En rentrant en Écosse, en se raccommoquant avec la couronne britannique, Arché choisit le côté paternel :

Il était trop naturel que j'eusse cherché à rentrer dans ma patrie, à recueillir les débris de la fortune de mes ancêtres, presque réduite à néant; [*sic*] par les confiscations du gouvernement britannique. Il ne me restait d'autre ressource que l'armée, seule carrière digne d'un Cameron of Locheill. [...]. J'étais bien peiné, lorsque j'ai appris que mon régiment devait joindre cette expédition dirigée contre la Nouvelle-France; mais un soldat ne pouvait résigner sans déshonneur, en temps de guerre : mes amis l'auraient compris. Plus d'espoir maintenant pour l'ingrat qui a brûlé les propriétés de ses bienfaiteurs!⁸⁶

Ce choix pour sa « patrie », l'Écosse, devenue britannique, à la fois sentimental et rationnel, symbolise et préfigure celui du lectorat des années 1860 pour la Confédération.

⁸⁶ *Les anciens Canadiens*, p. 203.

Arché incarne en quelque sorte ce que les Canadiens sont devenus depuis la Conquête: des êtres ambivalents, ambigus, divisés, contradictoires. François Ménard exprime justement cette similarité entre lui et Frank, descendant littéraire d'Arché, quand il remarque : « Je ne me sentais guère plus heureux que lui. Nous étions compatriotes par les abandons⁸⁷ ». Remarquons en outre que la réaction de Frank à la « défaite » de François (la perte de son âme) est décrite en termes qui répondent à cette description d'Arché, « peiné » par la nouvelle qu'il doit se battre contre ses anciens amis : « Pourtant, le plus peiné, c'était lui⁸⁸ ».

Le projet « patriotique » des *Anciens Canadiens* n'est pourtant pas explicité dès le début, le narrateur-auteur prenant plutôt la posture d'un vieillard autodérisoire qui aurait été motivé à écrire par une remarque d'un ami qui lui aurait fait faire la découverte qu'il était un homme d'esprit et non pas un « imbécile »:

« Diable! Pensais-je, il paraît que les hommes d'esprit ne sont pas difficiles, si c'est de l'esprit que je viens de faire : j'en ai alors une bonne provision; je ne m'en étais pourtant jamais douté. »
Tout fier de cette découverte, et en me disant à moi-même que j'avais plus d'esprit que les onze imbéciles dont m'avait parlé mon ami, je vole chez mon libraire [...], et je me mets à l'oeuvre⁸⁹.

Dans cet incipit de nature métatextuelle, l'auteur se met en scène, ironisant sur sa propre personne⁹⁰ et minimisant son projet d'écriture: « Consigner quelques épisodes du bon

⁸⁷ *La nuit*, p. 90.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 72. Remarquons aussi la similarité entre la scène où Arché, après la Bataille de Sainte-Foy, se penche sur le corps de Jules évanoui, la tête ensanglantée (qu'il avait porté sur la lisière du bois), et celle de *La nuit*, où Frank visite les blessures du jeune manifestant. « Arché, après avoir visité les blessures de son ami, jugea que la perte de sang était la seule cause de la syncope [...]. Et il rejoignit en gémissant ses compagnons » (*Les anciens Canadiens*, p. 234.) « Frank s'était penché sur mon compagnon et de sa grande main lui avait délicatement touché le sourcil : 'Ce n'est rien, avait-il dit, ce n'est rien du tout'. Il s'était redressé content. [...]. Alors il s'en est allé tristement » (*La nuit*, p. 54).

⁸⁹ Gaspé, *Les anciens Canadiens*, p. 24.

vieux temps, quelques souvenirs d'une jeunesse, hélas! bien éloignée, voilà toute mon ambition ». Cependant, sa précision que quelques uns de « nos meilleurs littérateurs » l'ont prié d'écrire, disant que « 'Ce qui paraîtra insignifiant et puénil aux yeux des étrangers [...] ne laissera pas d'intéresser les vrais Canadiens, dans la chronique d'un septuagénaire né vingt-huit ans seulement après la conquête de la Nouvelle-France'⁹¹ », laisse dessiner son but politique, en soulignant l'écart qui existe, au temps de la rédaction du roman, entre la perception de l'histoire du Québec des « étrangers » et celle des « vrais Canadiens ».

Le fait que le narrateur de *La nuit* raconte ses souvenirs d'un événement traumatique — également une « chute⁹² » —, qui l'aurait coupé de ses parents et qui se serait passé une vingtaine d'années auparavant, rappelle le projet du narrateur gaspésien. En outre, *La nuit* s'ouvre sur un passage où le narrateur adopte une posture d'introspection et d'autoréflexion qui n'est pas sans rappeler l'incipit des *Anciens Canadiens*. Ce narrateur ironise lui aussi sur lui-même et sur son « esprit⁹³ », se demandant s'il était oui ou non un « imbécile » : « Je n'ai jamais pensé que j'étais un imbécile; j'en avais quand même le salaire⁹⁴ », questionnement qui revient, en leitmotiv,

⁹⁰ « Je suis très vieux et paresseux avec délice, comme le Figaro d'ironique mémoire. D'ailleurs, je n'ai pas assez d'amour-propre pour tenir le moins du monde à mes productions littéraires » (*ibid.*).

⁹¹ *Ibid.*, p. 24-5.

⁹² *La nuit*, p. 50.

⁹³ « Depuis quelque temps j'étais devenu pour moi-même un sujet d'étonnement. A la Banque j'avais la répartition plus facile; [...]. Un homme qui fait de bonnes affaires peut se permettre d'avoir de l'esprit » (*ibid.*, p. 11).

⁹⁴ *La nuit*, p. 9.

au cours du récit⁹⁵. Il intervient, lui aussi, dans son récit pour faire part au lecteur de ses pensées personnelles⁹⁶, et pour l'apostropher :

Qu'on ne prétende pas que j'exagérais mon infamie! [...]. Mais, me direz-vous : il ne s'agissait que d'une misérable petite affaire! Oui, bien sûr, vous avez raison, mais tout est relatif. Moi, j'en faisais une grande affaire et, comme elle me concernait, mon jugement prévalut. [...]. Ce fut mon péché originel [...]. Ne riez pas de moi et de ce que vous appellerez ma folle extravagance, mon délire de mégalomane. D'ailleurs, qui êtes-vous pour opiner sur mon cas? Je voudrais bien vous avoir sous la main : je vous le dirais⁹⁷.

Textualisation de la langue anglaise

L'hétérolinguisme textuel et paratextuel de *La nuit* est un autre élément de son lien intertextuel « écossais » avec *Les anciens Canadiens*. Premièrement, le paratexte des deux romans comporte des épigraphes en langue anglaise, non traduites, qui renvoient à la littérature de langue anglaise écrite par un écrivain d'origine écossaise. Deuxièmement, les romans incorporent dans leur texte de la poésie de langue anglaise, écrite par un écrivain d'origine écossaise, mise dans la bouche de leur protagoniste « écossais ». En outre, l'intertextualité « écossaise » entre *La nuit* et *Les anciens Canadiens* renvoie, à son tour, à celle de ce dernier avec *Waverley; or, 'tis Sixty years since* (1814), le premier roman du célèbre écrivain écossais Walter Scott (1771-1832) qui a lancé le genre du roman historique. De nombreux critiques ont déjà noté l'influence importante de Scott (un des auteurs favoris de Gaspé dont il aurait traduit les

⁹⁵ Voir à la page 35, « De deux choses l'une, je le prenais pour un imbécile ou j'en étais un moi-même »; à la page 36, « Je n'étais donc pas un imbécile »; et à la page 51, « Il a trop à faire pour s'embarrasser d'un imbécile comme moi [...] ».

⁹⁶ « Frank, que serons-nous aux yeux de cet homme nouveau, sur le point d'apparaître? Verra-t-il une différence entre un Écossais et un Canadien français? J'en doute, et si j'ai peine à te haïr, c'est peut-être que ma haine est déjà périmée... » (*ibid.*, p. 81).

⁹⁷ *Ibid.*, p. 71-2.

romans) sur *Les anciens Canadiens*⁹⁸; la présente étude, bien sûr, s'intéresse surtout aux répercussions que pourrait avoir la référence scottienne des *Anciens Canadiens* sur *La nuit*.

L'intertextualité « écossaise » paratextuelle

Nous avons déjà vu que Ferron met en exergue de *La nuit* des vers attribués à un écrivain qui serait d'origine écossaise. Parmi les nombreuses épigraphes en anglais qui se trouve dans *Les anciens canadiens*, il y en a une en particulier qui attire notre attention, non seulement à cause du fait qu'elle fait partie de la référence écossaise, mais aussi parce qu'elle se situe au début du chapitre le plus dramatique, voire le plus tragique, de l'oeuvre. Aubert de Gaspé place en épigraphe de son douzième chapitre, intitulé « Incendie de la côte du sud », des vers tirés de *Waverley; or, 'tis Sixty years since*. Pourquoi Gaspé met-il ce chapitre sous le signe de ce roman écossais, et qu'est-ce que cet intertextualité écossaise ajoute, par effet de ricochet, au roman de Ferron?

Le roman de Gaspé est animé par le même projet qu'avait Scott en écrivant *Waverley*, celui, patriotique, de réhabiliter et d'ennoblir le passé de sa patrie⁹⁹; les deux peuvent en effet se lire comme une fable de la réconciliation et de la fondation d'une nouvelle nation. Scott et Gaspé, tous deux membres de peuples défaits par les Anglais, se voulaient, dans leurs romans, les mémorialistes des mœurs et des valeurs d'un peuple

⁹⁸ Voir, par exemple, Pierre-Georges Roy, *À travers « Les anciens Canadiens » de Philippe Aubert de Gaspé*, p. 204 ; Roger Le Moine, « Le roman historique au Canada français », dans Paul Wyczinski *et al*, dir, *Le roman canadien-français*, Montréal, Fides, coll. « Archives des Lettres canadiennes », t. III, 1964, p. 70; Luc Lacourcière, « Aubert de Gaspé, Philippe-Joseph », *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, <http://www.lbiographi.ca> ; John Lennox, « Les Anciens Canadiens : Aubert de Gaspé and Scott », *British Journal of Canadian Studies*, vol. 7, n° 1 (1992), p. 39-48; et Jacques Allard, *Le roman du Québec*, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2000, p. 172.

⁹⁹ Voir la « Preface » de Scott à l'édition de 1829 où il écrit qu'il fut motivé par le désir de faire pour sa patrie ce qu'avait réussi un écrivain irlandais pour la sienne (*Waverly*, Oxford, Clarendon Press, 1981, p. 353).

— de *leur* peuple — et d'un temps disparus. Comme l'indique le sous-titre de *Waverley*, Scott écrit son roman une soixantaine d'années après la défaite définitive des Jacobites dans la Rébellion de 1745 dont il y est question; Scott était né vingt-cinq ans après cette défaite, comme Gaspé l'était vingt-sept ans après celle des Plaines d'Abraham. Le renvoi à *Waverley* met la table en quelque sorte pour *Les anciens Canadiens*, qui en est inspiré, parce que *Waverley* explique la genèse et le dilemme d'Archibald Cameron of Lochieil¹⁰⁰ — dont héritera Frank Archibald Campbell. Les deux romans veulent montrer les effets de la guerre non seulement sur les protagonistes mais aussi plus généralement sur tout un peuple. Le style des deux écrivains est un mélange romantique des registres tragique et comique; Gaspé imite aussi l'approche narratologique scottienne, se servant d'un narrateur omniscient qui ne prétend pas à une grande œuvre et qui, dans des métalepses et dans des notes, commente son histoire et renforce ses prétentions à la véridicité historique.

Edward Waverley, le jeune protagoniste éponyme du roman de Scott, est, comme le sera Arché, celui qui, en raison de sa nature et des circonstances, sera en contact avec les deux camps adverses. Aristocrate anglais (dont la famille était sympathique aux Stuart), il prend parti pour les Stuart pendant la rébellion jacobite de 1745 — malgré le fait qu'il soit officier dans l'armée britannique — après avoir rencontré des

¹⁰⁰Donald Cameron of Lochiel (« The Gentle Lochiel »), chef highlander du clan Cameron dont le ralliement à la cause du prince Charles-Édouard Stuart en 1745 fut décisif pour son succès initial, est mis en scène dans le quarantième chapitre de *Waverley*. Le prince explique à Edward qu'il était en train de négocier le rendement d'Édimbourg quand l'arrivée dans cette ville de Lochiel (« 'my good friend Lochiel' (laying his hand on the shoulder of that gallant and accomplished chieftain) »), avec cinq cents Cameron, a mis fin aux délibérations (Walter Scott, *Waverley*, London, Penguin, 1972, p. 296). Tandis que le véritable Lochiel s'est réfugié en France avec le prince après Culloden, Gaspé fait mourir le père d'Arché sur le champ de bataille : « Archibald Cameron of Lochieil, père, partagea le sort de tant d'autres soldats valeureux qui ensanglantèrent le champ de bataille de Culloden » (*Les anciens Canadiens*, p. 34).

« Highlanders » en Écosse et être tombé amoureux d'une jeune montagnarde. Au début du chapitre dont sont tirés les vers mis en épigraphe par Gaspé, Edward reçoit la terrible nouvelle de la défaite de l'armée jacobite à la bataille de Culloden. Se faisant des soucis pour ses amis, Edward se dirige vers le manoir du père de sa bien-aimée, manoir qu'il a connu à une époque où il était heureux et qu'il trouve maintenant dévasté par les soldats britanniques victorieux. C'est alors qu'Edward entend chanter la vieille chanson écossaise mise en épigraphe par Gaspé au début du chapitre douze des *Anciens Canadiens*, chapitre qui voit Arché, devenu officier dans l'armée britannique, revenir au manoir des d'Haberville, l'endroit où se sont déroulées tant de scènes heureuses de son enfance en Nouvelle-France, pour y mettre le feu. La situation des deux « héros » ambivalents est donc similaire : revenus à un endroit cher qu'ils trouvent dans des circonstances toutes autres, ils réfléchissent sur le chemin qu'ils ont parcouru depuis et sur le contraste cruel entre le passé heureux mais naïf et le présent désabusé et dévasté. Cette épigraphe met ainsi en parallèle la situation d'Arché, qui, originaire d'un pays et d'une culture défaits participe aux représailles britanniques contre son pays d'adoption, et celle du protagoniste de *Waverley* dont les compatriotes soldats anglais ont détruit le manoir de ses amis écossais.

L'épigraphe « écossaise » de *La nuit*, lien intertextuel avec celle, également écossaise, du douzième chapitre des *Anciens Canadiens* qui, à son tour, renvoie au roman historique *Waverley*, fait de son protagoniste « écossais » canadianisé des années 1960, Frank, le descendant du traître « malgré lui » Arché, dont le père fut un des rebelles dont l'histoire est racontée dans *Waverley*. Ce dernier roman peut être lu comme le récit de la douloureuse intégration d'une société féodale en décadence, celle

de montagnards des Highlands, dans une monarchie constitutionnelle de type moderne, avec laquelle le *happy ending* que constitue le mariage entre Edward et la fille du révolté montagnard, signale la conciliation. *Les anciens Canadiens* peuvent se lire de la même façon, c'est-à-dire comme le récit d'une époque révolue qui, tout en visant la réhabilitation des Canadiens, est animé d'un esprit de réconciliation, quoique mitigé. *La nuit*, par contre, n'est visiblement pas animé d'un esprit de réconciliation, de fusion entre les deux races, du point de vue du « conquis », du moins. Il représente plutôt le rejet d'une telle vision.

L'intertextualité « écossaise » : la poésie de langue anglaise du texte

Il existe un autre lien remarquable entre Arché et Frank. Ces deux protagonistes d'origine écossaise qui parlent français, citent pourtant tous les deux de la poésie de langue anglaise. Le personnage écossais des *Anciens Canadiens* — quoique de langue maternelle et d'éducation françaises — s'exprime en effet à deux reprises en langue anglaise, mais dans des circonstances fort différentes. Dans les deux cas, il s'agit d'hétérolinguisme en discours direct, comme au théâtre, que le narrateur ne traduit ni ne commente de façon explicite. Dans le premier cas, Arché cite de la poésie en langue anglaise quand, revenu en Nouvelle-France en tant qu'instrument de la défaite de celle-ci, il contemple, « le cœur gros de souvenirs », le manoir des d'Haberville que son supérieur lui a ordonné de faire incendier. Le deuxième cas a lieu une trentaine d'années plus tard, lorsqu'il parle en anglais à la « fille d'Albion » (anonyme) qu'a épousée Jules. Dans le premier cas, cependant, le narrateur rapporte qu'Arché, après avoir cité les vers en anglais, les traduit en français. Comme nous l'avons vu, Frank a traduit, lui aussi, de la poésie, mais, à la différence d'Arché, pas celle qui exprime son âme; il dit avoir

traduit le « fameux psaume » de Butler, qu'il cite pour François, afin de s'en servir comme arme rhétorique dans sa conversation avec ce dernier.

Ainsi Arché cite-t-il de la poésie en langue anglaise au moment de sa crise personnelle quand, seul, et aux prises avec une décision angoissante, il se remémore une époque joyeuse maintenant révolue :

Il répéta en soupirant, avec le barde écossais : « *Selma, thy halls are silent. There is no sound in the woods of Morven. The wave tumbles alone in the coast. The silent beam of the sun is on the field.* » — Oh! oui! mes amis! s'écria de Locheill dans l'idiome qu'il affectionnait, vos salons sont maintenant, hélas! déserts et silencieux!¹⁰¹

L'inférence ici est que c'est la poésie de la langue et de la patrie d'Arché qui exprime ses émotions les plus profondes. Cet hétérolinguisme sert donc à caractériser et à symboliser les difficultés du personnage, comme ce sera le cas pour Frank qui citera, lui aussi, de la poésie de langue anglaise, des vers de « Low Tide on Grand Pré » pour exprimer sa nostalgie. Le fait qu'Arché, bien qu'il soit seul, traduit ensuite cette poésie en français (à la différence de Frank), et que le narrateur attire l'attention sur l'amour d'Arché pour la langue française, souligne la nature métissée de ce personnage (dont la mère fut française) ainsi que les divisions intérieures que cause cet état.

Le deuxième cas de textualisation de la langue anglaise dans les *Anciens Canadiens* est fort différent. En effet, il s'agit de l'unique fois où le récit attribue au personnage écossais des paroles en anglais adressées à un autre personnage. À propos de Dumais, qui est malade, Arché dit à la femme de Jules, « *Give the good old fellow man,*

¹⁰¹ *Les anciens Canadiens*, p. 199. Le « barde écossais » que cite Arché est Ossian, un barde celte du troisième siècle dont le poète écossais James MacPherson prétendait avoir découvert les vers. Ces vers, traduits en anglais, furent publiés par MacPherson pour la première fois en 1760. Il s'agit donc d'un anachronisme par rapport à cet incident censé se produire en 1759.

[sic] *his morning glass: it will revive him*¹⁰² ». Bien qu'il puisse paraître normal qu'Arché parle anglais avec une « Anglaise », l'incident semble moins innocent dans le contexte des circonstances romanesques et du but « patriotique » du roman. La scène se déroule une vingtaine d'années après le mariage de Jules avec la « fille d'Albion » et l'intégration de celle-ci dans la communauté et dans la famille canadienne. Nous savons qu'elle a appris le français et a su gagner le cœur de tout le monde. Si elle est bilingue, pourquoi Arché lui parle-t-il en anglais, et cela, au sein de la famille francophone? Il semble significatif aussi qu'elle ne réponde pas à Arché mais parle directement à Dumais en français. Devons-nous en inférer que ces deux personnages « Autres » se parlent normalement en anglais? Est-ce un avertissement de la part de l'auteur que les anglophones tiennent à garder leur langue, à la parler entre eux?

Tout mot de langue anglaise apparaît en italiques dans *Les anciens Canadiens*, mais, à l'exception de l'épigraphe, tel n'est pas le cas dans *La nuit*. À part la poésie de langue anglaise déjà analysée, le texte de *La nuit*, qui ne présente aucune phrase en langue anglaise attribuée au personnage anglophone, fait dire, en revanche, des phrases en anglais au protagoniste francophone. Il s'agit toujours d'excuses, d'ailleurs : « Sorry sir, you have the wrong number », « Sorry sir, you have the wrong number », « Sorry, Sir »¹⁰³. Les deux romans présentent également quelques mots anglais parsemés dans les discours directs des personnages et dans le récit du narrateur.

Finalement, les liens entre *La nuit* et *Les anciens Canadiens* se resserrent du fait que Charles G.D. Roberts, un des poètes anglophones dont Frank cite les vers, a signé,

¹⁰² *Ibid.*, p. 321.

¹⁰³ *La nuit*, p. 18, 60, et 73 (où l'excuse est répétée deux fois), respectivement.

en 1890, *The Canadians of Old*, la traduction anglaise la plus célèbre du roman de Gaspé¹⁰⁴. Dans son avant-propos à cette traduction, Roberts parle de la nation composée de deux races et de la littérature en deux langues en train de se créer au Canada, ainsi que des problèmes relevant de cette double nature que les générations futures seront appelées à résoudre. Parce qu'il serait impossible de prédire la solution à ces problèmes sans comprendre comment se présentent les deux « races » quand ils sont en contact l'une avec l'autre, continue Roberts, les anglophones qui veulent connaître le peuple canadien-français se tournent naturellement vers la littérature canadienne-française. Or, selon Roberts, *Les anciens Canadiens* donne un aperçu des ressorts et des aspirations de cette race¹⁰⁵. Citant la biographie de Gaspé par l'abbé Casgrain, Roberts situe le roman dans le contexte du Mouvement patriotique de Québec, et conseille son lecteur canadien-anglais, « à ce moment où le nationalisme au Québec semble être enclin à des rêves extravagants », d'observer les Canadiens français à partir du « médium fidèle qu'offre l'œuvre de Gaspé ». Une meilleure connaissance du sujet mènerait à la conclusion que le nationalisme le plus extrême n'est peut-être que « la mousse de surface d'une détermination louable de garder intouchées la langue et les

¹⁰⁴ La première traduction du roman, celle de Mme Georgiana Pennée, publiée à Québec par G. and G.E. Desbarats, paraît en 1864. La traduction de Roberts paraît d'abord à New York, D. Appleton and Co., 1890, et l'année d'après au Canada, sous le titre *The Canadians of Old : An Historical Romance*, Toronto, Hart, 1891. L'édition de 1905, qui apparaît sous le titre *Cameron of Lochiel*, Toronto, Copp Clark, 1905, ajoute une nouvelle préface de Roberts. Voir Jane Brierley, « Two-and-a-half Translators in Search of a Canadian of Old » dans Sherry Simon, dir., *Culture in Transit. Translating the Literature of Quebec*, Montréal, Véhicule Press, 1995, p. 163-184, et l'« Introduction » de Brierley à sa propre traduction du roman, *Canadians of Old, A Romance*, Montréal, Véhicule Press, 1996, p. 9-16.

¹⁰⁵ « Patriotism, devotion to the French-Canadian nationality, a just pride of race, and a loving memory for his people's romantic and heroic past — these are the dominant chords which are struck throughout the story. » Roberts cite, comme exemple particulièrement significatif à ce sujet, les dernières paroles du capitaine d'Haberville à son fils: « 'Serve thy new sovereign', says the dying soldier, 'as faithfully as I have served the King of France' » (« Introduction », *The Canadians of Old*, Toronto, McClelland and Stewart, 1974 [1890], sans pagination).

institutions du Canada français ». Roberts remarque, en outre, que le « point de contact » entre les deux races du Canada demeure un « champ aussi fertile pour le romancier qu'il l'était, pour Gaspé, à la fin de l'ancien régime¹⁰⁶ ». De même, dans sa deuxième préface (1905), Roberts exprime le souhait que sa traduction puisse être un moyen pour les Canadiens anglais de connaître le « vrai » Canadien français¹⁰⁷.

Ainsi, comme Frank Scott, modèle du personnage anglophone de *La nuit*, Roberts, en tant que traducteur, veut construire un pont entre les deux peuples du pays, et souhaite que la traduction littéraire, en nourrissant une meilleure compréhension entre eux, puisse servir de moyen de conciliation. Ce n'est pas un hasard, d'ailleurs, que la traduction des *Anciens Canadiens*, roman susceptible, comme l'atteste la lecture de Roberts, d'offrir au lecteur anglophone une vision positive de soi et de ses rapports avec l'Autre canadien-français, ainsi que de l'avenir du pays, ait connu un très grand succès au Canada anglais, au point où il est considéré comme une des « pierre angulaires¹⁰⁸ » de la littérature canadienne-anglaise¹⁰⁹. Le thème de la traduction d'une culture et de l'écriture de l'histoire d'un peuple par l'« Autre » se manifeste ainsi dans le choix par

¹⁰⁶ « A closer knowledge leads us to conclude that perhaps the extreme of Quebec nationalism is but the froth on the surface of a not unworthy determination to keep intact the speech and institutions of French Canada. However this may be, it is certain that the point of contact between the two races in Canada is at the present day as rich a field for the romancer as de Gaspé found it at the close of the old régime » (*ibid.*).

¹⁰⁷ « It was not its many merits as a romance that induced me to translate this work, but the riches of Canadian tradition, folk-lore, and perished customs embalmed in the clear amber of its narrative, coupled with my own anxiety to contribute, in however humble a way, to the increase of understanding and confidence between the two great branches of the Canadian people » (Roberts, « Preface », *Cameron of Lochiel*, p. i-ii.).

¹⁰⁸ Brierley, « Two-and-a-half Translators in Search of a Canadian of Old », p. 144.

¹⁰⁹ Le nom de Gaspé ne figure même pas sur la couverture de l'édition de la traduction de Roberts publiée dans la collection « New Canadian Library » en 1974, qui décrit le roman comme suit : « The historic translation by 'the Father of Canadian Literature' of a French Canadian classic. Sir Charles G.D. Roberts *The Canadians of Old* ». La page titre désigne Philippe Aubert de Gaspé comme auteur du roman. Dans son « Introduction » à cette édition, Clara Thomas remarque que le roman a connu vingt éditions, y compris deux traductions en anglais et une en espagnol (*The Canadians of Old*, p. xi).

Ferron de citer la poésie de cet écrivain bilingue Charles G.D. Roberts, qui fut également historien : son *A History of Canada* aura été imprimée à vingt reprises entre 1897 et 1922¹¹⁰.

Réhabilitation, réconciliation et remboursement de dettes

Comme l'a bien vu Roberts, le récit des *Anciens Canadiens* a une dimension proprement politique, celui de restaurer l'honneur des vaincus de la Conquête et d'insuffler de la fierté et du courage au peuple canadien-français. Les commentaires du narrateur qui ponctuent le récit des *Anciens Canadiens* révèlent clairement ce projet. Louant la bravoure et les exploits de ses « anciens frères du Canada » qui avaient « noblement répondu à l'appel de la patrie en danger » mais qui ont été « longtemps méconnus » et « indignement calomniés », le narrateur-auteur fait l'éloge de Garneau pour avoir réhabilité leur mémoire. Reprochant à ses lecteurs-compatriotes d'ignorer leur propre histoire et de s'être sentis presque « humiliés d'être Canadiens », il situe son récit de la Conquête dans ce mouvement de réhabilitation et de lutte :

Il s'est fait une glorieuse réaction depuis quelques années : chacun a mis la main à l'œuvre de réhabilitation; et le Canadien peut dire comme François I^{er} : 'Tout est perdu fors l'honneur'. Je suis loin de croire cependant que tout soit perdu [...] ¹¹¹.

Le message de réconciliation véhiculé par l'intrigue, qui voit la réconciliation des deux frères ennemis, se voit ainsi tempéré par ces avertissements et par un appel à la vigilance, à la solidarité et aux armes (au sens figuré, du moins). En effet, quoique les

¹¹⁰ Laurel Boone, « Roberts, Sir Charles G.D. », dans William H. New, dir., *Encyclopedia of Literature in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 2002, p. 979.

¹¹¹ *Les anciens Canadiens*, p. 194. Notons que Gaspé fait allusion ici à la phrase que, selon l'abbé Casgrain, Garneau aurait citée après avoir senti le mépris des clercs anglais chez le notaire Archibald Campbell, et que Ferron reprend dans son historiette « Tout n'est pas perdu » et dans *La charrette*.

Canadiens, qui ont « lutté pendant un siècle » pour maintenir leur « nationalité », aient su, grâce à leur persévérance, la garder intacte, l'avenir « réserve peut-être un autre siècle de luttes et de combats pour la conserver », ce qui amène le narrateur à exhorter ses lecteurs virtuels en s'écriant : « Courage et union, mes compatriotes!¹¹² ».

Selon Jacques Cardinal, en convoquant les discours de la providence, de la fraternité des « Braves » (de guerriers courageux) et de l'amitié, *Les anciens Canadiens* tentent de mettre en place un nouveau récit de fondation de la communauté canadienne:

L'analyse du roman permet de constater l'insistante répétition d'une même scène de réconciliation qui ressurgit comme le refus de la confrontation, de la mise en procès politique du Conquérant. Le roman opère l'incessant travail de déni, en célébrant la vie d'autrefois pour mieux oublier les impasses politiques du présent qui traversent l'histoire canadienne entre 1760 et 1863. Au terme de l'intrigue le bilan des comptes de l'endettement des personnages décisifs en regard de la question politique : Arché a payé toutes ses dettes et plus encore puisqu'il a sauvé des vies; [...] c'est plutôt la famille d'Haberville, Dumais et, par le partage et le legs d'une partie de son patrimoine, tout un pan de cette petite communauté canadienne qui se trouvent endettés envers l'Écossais, le sauveur providentiel. Par ailleurs le général Murray et le pouvoir britannique qu'il incarne se trouvent endettés envers la communauté canadienne puisque le général a manqué à son devoir de justice par deux fois [...]. L'intrigue ne se clôt donc pas sur un bilan où l'on pourrait dire que chacun des sujets comme chacune des communautés se reconnaît quitte l'un envers l'autre. De manière à peine voilée, l'écriture met en scène une leçon sur le code d'honneur des Braves que le Canadien et l'Écossais ont pour leur part su respecter, mais non pas l'Anglais¹¹³.

Jugeant l'esprit du roman enclin à la conciliation/réconciliation, Cardinal remarque toutefois des discordances entre les notes et le texte du roman ainsi que certaines ambivalences chez ce dernier. Il me semble, pour ma part, que ces discordances, les fréquentes allusions dans les notes et dans le texte à de la « trahison », et les silences

¹¹² *Ibid.*, p. 194-5.

¹¹³ Cardinal, *La paix des Braves*, p. 120-122.

curieux du texte à l'égard d'importants événements historiques pertinents à l'intrigue¹¹⁴ sont autant de mises en garde à l'intention du lecteur des années 1860 contre les descendants du Conquérant.

En outre, le portrait des rapports entre « vainqueurs » et « vaincus » sur lequel se termine le roman ne me paraît pas celui de l'intégration harmonieuse de l'Écossais dans la communauté canadienne-française. Tandis que la « fille d'Albion » anonyme qu'épouse Jules est assimilée dans la société canadienne-française, leur fils faisant perdurer le patronyme français, l'Écossais Arché, comparé implicitement, dans une scène importante, à une « vipère¹¹⁵ » nourrie au sein des Canadiens, se retrouve neutralisé, condamné par sa faute à rester solitaire, son désir inassouvi, et sans progéniture. Pour le lectorat de 1863, il s'agissait évidemment d'une fable : d'une part, la grande majorité des soldats écossais de l'armée de Wolfe restés au Québec ont épousé des femmes canadiennes-françaises, et leur progéniture francophone portaient des noms écossais. De l'autre côté, d'autres familles écossaises arrivées à partir de 1763 avaient plutôt tendance, selon Benjamin Sulte, à garder leur religion, la langue anglaise, et le lien colonial avec la Grande-Bretagne. Lu sur cette toile de fond, le roman ne peut que véhiculer une valeur symbolique, mais il me paraît moins clair que le Canadien français et l'Écossais soient « quittes » l'un envers l'autre, comme le propose Cardinal : si c'était le cas, Blanche aurait pu épouser Arché. Au lieu de se clore sur une scène de

¹¹⁴ Mentionnons, par exemple, le fait que la guerre de Sept Ans commence en 1756, et que Simon Fraser avait déjà enrôlé 1 088 volontaires dans son Régiment en avril 1757, moment où est censé débiter l'intrigue des *Anciens Canadiens*. Si la France et la Grande-Bretagne sont en guerre, le retour d'Arché en Écosse est problématique. Il aurait très bien pu se joindre à l'armée française, comme l'ont fait d'autres Écossais exilés.

¹¹⁵ À l'offre de mariage que lui fait Arché, « [l]a noble fille bondit comme si une vipère l'eût mordu » (*Les anciens Canadiens*, p. 280).

réconciliation complète entre l'Écossais et le Canadien français, le roman se termine sur l'image de Locheill en train de faire une partie d'échecs avec Blanche. Or, comme nous l'avons remarqué, la métaphore du jeu est justement celle qu'utilise Ferron pour caractériser les rapports entre les deux groupes dans le Québec des années 1960. La situation n'aurait donc pas changé, même si Ferron et Gaspé n'adoptent pas la même attitude envers celle-ci.

Le roman de Gaspé me paraît ainsi beaucoup plus ambivalent en ce qui concerne le bilan de l'endettement entre l'Écossais et le Canadien français que ne l'affirme Cardinal. L'impossibilité dans laquelle se retrouve Arché de rembourser ses dettes est mise en évidence par le refus catégorique de Blanche. Comme le remarque Maurice Lemire, on peut considérer Blanche comme le « double » de Jules pour le besoin de la cause¹¹⁶; de fait, la vraie histoire d'amour du roman est celle entre Arché et Jules, couple que le narrateur compare à David et Jonathas¹¹⁷. Arché, cet « Écossais *encanadianisé*, le vainqueur et pourtant ami et bienfaiteur des vaincus, le messager en quelque sorte divin du salut providentiel des Canadiens¹¹⁸ », n'est-ce pas aussi le portrait du Frank de *La nuit* (ainsi que celui de son modèle, sur lequel Ferron ironise dans les écrits polémiques), à propos de qui François dit qu'« il était un Dieu pour nous, le plus grand, le plus fort, le plus majestueux¹¹⁹ »? Par cette intertextualité et cette réécriture, Ferron annonce la mort symbolique du bienfaiteur providentiel au visage bienveillant et amical

¹¹⁶ « Introduction », *Les anciens Canadiens*, p. 20.

¹¹⁷ « Ce n'était pas un lien ordinaire entre amis qui l'attachait à son frère par adoption; c'était cet amour de David et de Jonathas, plus aimable, suivant l'expression emphatique de l'Écriture, que l'amour d'aucune femme » (*ibid.*, p. 86). Voir aussi p. 43 : « [O]n les appelait indifféremment au collège, Pythias et Damon, Pylade et Oreste, Nysus et Eurydale : ils finirent par se donner le nom de frères. »

¹¹⁸ Cardinal, *La paix des Braves*, p. 125.

¹¹⁹ *La nuit*, p. 17.

qui souhaite la conciliation sur la base de l'amitié et non de l'égalité. Notons à cet égard que Ferron considérait *Les anciens Canadiens* comme un roman animé par le désir de « tout concilier¹²⁰ ».

On remarquera en outre que Ferron se sert de la même métaphore de l'endettement que Gaspé pour qualifier les rapports entre Canadiens français et Canadiens anglais dans les années 1960. Même s'il avait « sauvé » les d'Haberville de la mort et de la ruine après la Conquête, l'Écossais Arché reste le débiteur de Blanche, symbole de la société canadienne-française, en raison de sa trahison de sa famille adoptive. Tandis que *Les anciens Canadiens* soulignent la faute et donc la dette d'Arché qu'il lui est impossible de rembourser, *La nuit* semble plutôt mettre l'accent sur la faute de François, l'héritier de Jules, qui laisse à la femme le soin de s'occuper de l'honneur du pays. Cependant, même si Frank avait, comme Arché, « sauvé » le Canadien français (en l'empêchant de « donner à piétiner » son âme après son reniement), le fait qu'il détienne l'âme de François sans l'avoir payée montre qu'il en est le débiteur. Et rappelons que Frank a convoqué François cette nuit justement pour payer cette « dette »,

¹²⁰ Dans une chronique littéraire intitulée « Le chanoine botté et le seigneur en chemise », Ferron saisit l'occasion du lancement simultané du deuxième livre des *Mémoires* du chanoine Groulx et de la réédition de ceux de Philippe Aubert de Gaspé pour comparer les deux écrivains : « Un siècle les sépare, mais le plus jeune n'est pas celui qu'on pense. C'est Gaspé parce qu'il est resté imbu d'enfance et de familiarité populaire, deux choses qui ne changent guère, tandis que Groulx était homme de devoir autant que Gaspé l'était de plaisir. Si l'on excepte une timide tentative de réhabilitation de James Craig [...] Gaspé sera nul en politique. Il y a une certaine réserve dans *Les Anciens Canadiens* envers l'occupant. C'est que celui-ci lui a incendié son beau manoir. Sa génération sera heureuse. Les Britanniques étaient encore si peu nombreux qu'ils devaient, pour peu qu'ils fussent intelligents, apprendre le français. Cela tempérait certaines rigueurs formelles. En l'occurrence, pourquoi s'occuper de la politique? [...] Il possédait l'art de tout concilier, même l'inconciliable, dans le dessein sans doute de ne rien perdre » (Jacques Ferron, « Le chanoine botté et le seigneur en chemise », *Le Maclean*, vol. XI, n° 9, septembre 1971, repris dans Jacques Ferron, *Chroniques littéraires 1961-1981*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2006, p. 267).

pour acheter son âme avant qu'il ne soit trop tard¹²¹. Nous pourrions lire dans ce « salut » une allusion aux « accommodements » faits après la Conquête par les Britanniques et leurs successeurs, les Canadiens anglais, aux Canadiens français, qui leur auraient permis de sauvegarder leur identité malgré la défaite. François, attiré par Frank comme l'est Jules par Arché, refuse, comme Blanche¹²², de lui « vendre » son âme, de se laisser « acheter » : « Mais Frank, je ne vous l'avais pas demandé. Pour qui vous prenez-vous? Vous n'êtes pas mon père et vous le savez bien¹²³ ». En reprenant les métaphores du jeu et de l'endettement des *Anciens Canadiens*, *La nuit* souligne que les comptes n'ont pas encore été réglés, qu'on n'est pas encore quittes, que les jeux ne sont pas encore faits et que, pour tout dire, tout n'est pas encore perdu.

Conclusion

En faisant de Frank le descendant d'Archibald Campbell, protecteur de François-Xavier Garneau, et de Lord Durham, celui qui aurait provoqué l'écriture de l'Histoire du Québec, *La nuit* dote ce personnage d'une ambivalence profonde sur le plan historique. Comme on l'a vu, *Les anciens Canadiens* et *La nuit* ont pour sujet les relations entre les deux groupes linguistiques du pays. Le portrait des rapports entre les descendants du « Conquérant » et du « conquis » au début des années 1960 que donne *La nuit* fait un nouveau bilan de l'endettement, qui met en scène la nécessité ressentie par le peuple

¹²¹ « Il regrettait de ne pas l'avoir achetée, cette âme, après mon arrestation, quand il aurait pu l'avoir pour pas grand'chose. [...] Il était prêt aujourd'hui à en payer le prix pour pouvoir la garder de bon droit et m'empêcher d'en reprendre possession » (*La nuit*, p. 62).

¹²² « Oui, mon frère chéri, tu as payé noblement ta dette à la patrie, et tu peux te passer la fantaisie d'épouser une fille d'Albion. Mais, moi, faible femme, qu'ai-je fait pour cette terre [...]. [O]n croirait, comme je l'ai dit à Arché, que le fier Breton, après avoir vaincu et ruiné le père, a acheté avec son or la pauvre fille canadienne [...] » (*Les anciens Canadiens*, p. 311).

¹²³ *La nuit*, p. 94.

canadien-français, devenu québécois, d'une certaine vengeance, de faire tomber celui qui a participé à sa chute. La manifestation contre l'OTAN évoquerait à la fois la Conquête, la rébellion des Patriotes, la Confédération de 1867, et la pendaison de Riel, autant de moments où le peuple a été « assommé »; le coup de téléphone évoquerait son réveil du début des années 1960 avec un esprit non pas de conciliation mais de revendication. Marguerite, la femme de François, incarne un mélange de tristesse, de résignation et d'héroïsme qui rappelle le mauvais côté de la défaite. Elle remplit le rôle assorti à la femme canadienne-française par les *Anciens Canadiens*, celui de sauvegarder le peuple¹²⁴ — c'est grâce à son âme que François vit depuis la perte de la sienne. Sa mémoire (et donc son âme) retrouvée, François peut s'en affranchir et se réapproprier le récit de son peuple.

Dans *La nuit*, mise à jour de la fable de la faute et de la (non)réconciliation, le descendant littéraire d'Archibald Cameron of Locheill, l'« Écossais » Frank Archibald Campbell, ayant opté pour la domination au lieu de l'assimilation ou des rapports basés sur la reconnaissance de l'autre canadien-français en tant qu'égal¹²⁵, doit être confronté et « déboulonné » comme l'a été la statue du Conquérant en 1963. Frank, mesurant « six pieds et trois », paraît, dit François, « grand comme une tour. C'est ainsi qu'il m'était

¹²⁴ « Les poètes ont bien chanté sur tous les tons cette Ève, chef-d'œuvre de beauté [...] mais qu'est-ce que cette beauté toute matérielle comparée à celle de l'âme vertueuse de la femme aux prises avec l'adversité? C'est là qu'elle se révèle dans tout son éclat [...]. En effet, quel être pitoyable que l'homme face à l'adversité! C'est alors que, pygmée méprisable, il s'appuie en chancelant sur sa compagne géante, qui, comme Atlas de la fable portant le monde matériel sur ses robustes épaules, porte, elle aussi, sans ployer sous le fardeau, toutes les douleurs de l'humanité souffrante! » (*Les anciens Canadiens*, p. 309-10).

¹²⁵ Voir à ce sujet l'article de Jacques Cardinal, « Possession et exorcisme dans *Les Confitures de coings* », dans Bill Marshall, dir., *Montréal-Glasgow*, French and German Publications, University of Glasgow, 2005, p. 149-166, où Cardinal pose la question suivante : « En montrant cette relation ambiguë [entre l'Écossais et le Canadien français] — où l'ami peut aussi se révéler être un ennemi — le récit de Ferron n'évoque-t-il pas l'impasse, la duperie d'une politique qui chercherait à se fonder sur l'amitié, se substituant ainsi à la mise en acte politique et constitutionnelle de la reconnaissance? » (p. 166).

apparu, vingt ans auparavant, quand je gisais sur le trottoir de la rue Saint-Laurent. Il m'avait regardé de haut, de très haut¹²⁶ ». Après son procès, François le perçoit de nouveau comme une statue qui le regarde d'en haut : « Frank Archibald Campbell se tenait dans le péristyle [...] entre les colonnes. [...] De son noble péristyle il me regarda descendre sur le trottoir [...]»¹²⁷ ». Or, de retour à l'Alcazar, ayant retrouvé son âme, François retrouve Frank tombé, « le front sur la table et les bras ballants », le corps formant « un pont précaire qui penchait dangereusement », un macchabée que François aurait pu « faire dégringoler¹²⁸ ». Cependant, comme dans *Les anciens Canadiens*¹²⁹, la vraie confrontation entre les frères ennemis aura été évitée ou du moins sera restée au niveau verbal, François exprimant à Frank son rejet de lui comme père symbolique. La mort symbolique de Frank qui survient après, pendant l'absence de François, comme par magie, participe plus du suicide que du meurtre.

En donnant au protagoniste canadien-anglais de *La nuit* une ascendance littéraire écossaise, l'intertextualité avec *Les anciens Canadiens* — et, à travers elle, avec *Waverley* —, ajoute à la complexité et à l'ambivalence de ce personnage canadien-anglais. Frank et Arché sont tous les deux des « sauveurs » aux dimensions surhumaines

¹²⁶ *La nuit*, p. 39.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 73.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 114.

¹²⁹ Bien que Jules et Arché aient participé tous les deux à la première bataille des Plaines d'Abraham, le roman ne la met point en scène, les faisant rencontrer plutôt à la fin de la seconde bataille, celle de Sainte-Foy (le 28 avril 1760), une victoire française. C'est lors de la « déroute de l'armée anglaise » qu'Arché est interpellé par Jules, « blessé grièvement », lequel, sortant d'un bosquet, « le bras en écharpe, la tête couverte d'un linge sanglant [...], s'avavançait en chancelant vers lui. » Bien qu'Arché aurait pu le tuer, il le « sauve » : « [...] sans s'occuper du danger auquel il s'exposait, [Arché] prit son ami dans ses bras et le porta sur la lisière du bois, où plusieurs blessés tant Français que Canadiens, touchés des soins que l'Anglais donnait à leur jeune officier, n'eurent pas même l'idée de lui nuire [...] » (*Les anciens Canadiens*, p. 232-234). Cette image d'Arché, préoccupé par les blessures de Jules, trouve son écho, toutes proportions gardées, dans celle de Frank et le jeune manifestant de *La nuit*.

du peuple canadien-français dont ce dernier se serait volontiers passé — après tout, selon l'intrigue des deux romans, ils sont responsables des conditions qui rendent nécessaire leur opération de sauvetage. Attirés par la société canadienne-française, ils ne peuvent s'y intégrer à cause de leur faute commise envers elle. Ces deux figures d'exilés, solitaires et ambivalents, exercent un fort attrait sur les Canadien français parce que ceux-ci y voient l'image d'un autre soi « exilé », contradictoire, membre d'une nation défaite « contrainte » à se compromettre avec le Vainqueur. Cette « référence écossaise » fait du récit de François Menard et de ses deux rencontres avec le personnage canadien-anglais à la fois une mise à jour plutôt pessimiste du portrait des rapports entre les deux sociétés linguistiques au Québec brossé, cent ans auparavant, dans *Les anciens Canadiens*, et une vision utopique de ce que pourrait être ce pays « incertain » si le peuple québécois réussissait à rejoindre mémoire et histoire, comme le fait François, dans le monde du rêve du moins, et si l'Autre canadien-anglais subissait une expérience transformatrice comme Frank qui, s'étant vu et reconnu aux yeux de l'Autre canadien-français, avoue son erreur en écrivant, à l'intention de François, sa dernière entrée dans son Gotha¹³⁰.

¹³⁰ « JE SUIS UN TARLANE. ADIEU. J'AI VECU DU MAUVAIS COTE DU MUR. JE DEMANDE PITIE » (*La nuit*, p. 130).

Chapitre 8. Frank Archibald Campbell, huissier-bonimenteur de la

Nuit

L'ennui d'avoir les idées à la fois bien liées et trop elliptiques, c'est que, très clair pour soi, on est un vrai mystère pour les autres et que pour se faire entendre malgré tout on force le ton avec le résultat qu'on ajoute du fracas au mystère¹.

Comme le personnage homonyme de *La nuit*, Frank Archibald Campbell de *La charrette* est une figure associée au château magique que fait surgir la nuit montréalaise des années soixante dans l'œuvre ferronienne. Ce Frank convoque, lui aussi, par le moyen d'un coup de téléphone, le protagoniste-narrateur francophone à un rendez-vous nocturne dans le Vieux-Montréal, près de la morgue, où il lui lit un poème et lui présente sa compagne Barbara, une putain négresse. Cependant, les rapports entre ce Frank et le protagoniste francophone sont plus complexes à saisir que ceux de *La nuit*. Si François Ménard, le narrateur de *La nuit*, accepte d'aller à la rencontre de Frank, c'est pour régler ses comptes avec celui qu'il tient pour « l'artisan habile et le témoin malicieux² » de sa chute. Le narrateur francophone anonyme de *La charrette*, par contre, ne semble pas motivé par un tel esprit de vengeance; s'il accepte avec empressement l'« invitation » de « cet inconnu », « dont il n'attendait pas le téléphone », de sortir « au château », c'est qu'« [e]nfin il allait pouvoir parler de Valéry!³ ». En outre, le récit des événements de la nuit merveilleuse de *La charrette* débute au Chapitre V avec la mort non du personnage canadien-anglais mais avec celle du narrateur-protagoniste francophone qui, auparavant,

¹ Jacques Ferron, lettre inédite à Ray Ellenwood du 2 mars 1976.

² *La nuit*, p. 60

³ Jacques Ferron, *La charrette*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 1994, p. 98.

a tracé des portraits de certains de ses patients à la première personne. Quel rôle peut bien avoir le personnage canadien-anglais dans un tel récit?

En effet, la complexité du personnage Frank Archibald Campbell de *La charrette* est à l'image de celle du récit, œuvre qui déroute autant par son « incertitude narrative⁴ » que par sa forme éclatée et son genre inclassable. Lancé le 19 décembre 1968 chez les Éditions HMH, *La charrette* apparaît, comme le note avec justesse Ginette Michaud, comme un « point-carrefour où viennent se recroiser les traces déjà anciennes des textes antérieurs et celles, encore esquissées, d'œuvres à venir⁵ ». Le « filtre » canadien-anglais fourni par le personnage Frank Archibald Campbell donne justement une optique privilégiée — voire une boussole — qui aide à tracer une voie à travers l'ambiguïté narrative de ce texte dédaléen et ainsi à mieux en décoder le sens. Pour être en mesure de saisir le rôle du personnage canadien-anglais dans *La charrette* et de le comparer à celui de ses autres avatars romanesques, il convient d'abord de situer le récit dans l'œuvre ferronienne afin de trouver les liens entre les romans du « cycle » Scot.

La genèse de *La charrette*

Dans une lettre inédite du 2 décembre 1967, Ferron écrit à Jean Marcel au sujet d'un livre qu'il est en train d'écrire :

Marguerite de novembre, c'est une tranche de « La Nuit » que j'ai recommencée, dont j'ai quatre chapitres terminés et qui, relancée ainsi, s'intitulera « Le chemin Neuf ». Il sort de Ville Jacques-Cartier (conçu comme faubourg, lieu intermédiaire) et va vers Saint-Amable, l'ajouré, la campagne.

⁴ J'emprunte ce terme à Andrée Mercier qui désigne par là « une ambiguïté atteignant en premier lieu le plan narratif du discours, c'est-à-dire la logique et le fonctionnement du récit et de l'histoire qu'il raconte ». Andrée Mercier, *L'incertitude narrative dans quatre contes de Jacques Ferron*, Québec, Éditions Nota bene, 1998, p. 15-16.

⁵ Ginette Michaud, « Ferron en Faust : le contrat littéraire de *La charrette* », préface à *La charrette*, *ibid.*, p. 10-11.

Selon Ginette Michaud, les « quatre chapitres » auxquels Ferron fait référence dans cette lettre sont les quatre premiers chapitres « conçus comme une tranche supplémentaire de *La Nuit*⁶ ». Il serait peut-être plus exact de dire que l'auteur a repris en 1967 une tranche originellement conçue pour *La nuit* (« Marguerite de novembre ») mais qui devait désormais faire partie d'un nouvel ouvrage qui s'intitulerait *Le chemin Neuf*, titre qui signale d'ailleurs le nouveau décor dont parle Ferron dans cette lettre.

« Marguerite de novembre », publié dans l'*IMP* du 5 décembre 1967, fut en fait repris dans *La charrette*; deux autres textes, « Les hyènes » et « Le poème écossais », publiés dans l'*IMP* le 2 janvier 1968 et le 16 janvier 1968 respectivement, furent également repris dans le livre. Il faut cependant attendre le mois d'août avant que ne soit publiés les quatre autres textes qui y seront repris, soit « *Negrosa sed pulchra . . .*⁷ », « On finit toujours par la vendre⁸ », « Le mur des lamentations⁹ » et « *Sanitary perfection*¹⁰ ». Dans cet intervalle de sept mois, entre les mois d'avril et juillet 1968, Ferron travaille sur sa « chronique » des années 1937-8, faisant publier dans l'*IMP* sept tranches de ce qui deviendra *Le ciel de Québec*. Ainsi, après avoir interrompu, au mois de janvier 1968, la rédaction de *La charrette* pour celle du *Ciel*, Ferron interrompt au mois d'août 1968 celle de ce dernier pour terminer *La charrette*; ensuite il retournera au *Ciel*, publiant dans l'*IMP* entre octobre 1968 et septembre 1969 des textes qui feront ensuite partie de ce livre lancé le 2 septembre 1969. Par ailleurs, si l'auteur a surtout

⁶ *Ibid.*, p. 9.

⁷ *IMP*, vol. XX, n° 18 (6 août 1968), p. 17.

⁸ *IMP*, vol. XX, n° 19 (20 août 1968), p. 30-31.

⁹ *IMP*, vol. XX, n° 20 (3 septembre 1968), p. 23.

¹⁰ *IMP*, vol. XX, n° 21 (17 septembre 1968), p. 22.

écrit *La charrette* en deux temps pendant cette période d'un an, il importe de reconnaître qu'il s'y est également servi de textes écrits plus tôt, parfois même longtemps auparavant. En effet, d'après la notice de Pierre Cantin pour *La charrette*¹¹, le livre reprend treize textes qui avaient été publiés sur une période de treize ans : cinq textes publiés avant 1964¹², un texte de janvier 1966¹³, et les sept textes déjà cités, publiés dans l'*IMP* entre décembre 1967 et septembre 1968.

Ferron envoie le manuscrit de *La charrette* à Jean Marcel le 4 octobre 1968 avec le commentaire suivant :

C'est un livre qui part assez bien et finit de même mais qui creuse au milieu. Je n'ai pas eu le cœur de le reprendre. Rina Lasnier m'a écrit pour me dire qu'elle n'était pas contente d'une parodie qu'il y a dedans du Cantique des cantiques : j'aurais un peu trop tendance à mêler le profane et le sacré. C'est bien possible¹⁴.

L'insatisfaction que l'auteur exprime dans cette lettre au sujet de *La charrette* tranche avec ses déclarations ultérieures selon lesquelles *La charrette* serait son livre préféré¹⁵.

Dans cette même lettre, Ferron écrit avoir fini 260 pages de sa « chronique des années 37-8 » qui « fera dans les 500 pages ». En réponse à une remarque de Jean Marcel qui faisait le lien entre la charrette et *Le Chevalier de la charrette*, Ferron écrit qu'au contraire l'inspiration en était québécoise, et venait de sa propre enfance:

¹¹ Pierre Cantin, *Jacques Ferron, polygraphe*, Montréal, Les Éditions Bellarmin, 1984, notice 1-29, p. 45.

¹² « La Bouteille », *IMP*, vol. VII, n° 23 (18 octobre 1955), p. 15 ; « Le pont », *IMP*, vol. XIII, n° 17 (18 juillet 1961), p. 8-9, repris dans *Contes*, p. 68-70; « La Dauphine du vieux cycliste », *IMP*, vol. XV, n° 19 (20 août 1963), p. 10-11; « Rue Saint-Denis », *IMP*, vol. XV, n° 20 (septembre 1963), p. 16-17; « Le médecin ressuscité », *Parti pris*, vol. 1, n° 2 (novembre 1963), p. 36-37.

¹³ « La rue du Québec libre », *ibid.*, vol. XVIII, n° 5 (18 janvier 1966), p. 24-5.

¹⁴ Lettre inédite de Jacques Ferron à Jean Marcel du 4 octobre 1968.

¹⁵ Voir, par exemple, l'extrait de sa lettre inédite à Jean Marcel du 22 février 1979, cité dans Ginette Michaud, « Ferron en Faust : le contrat littéraire de *La charrette* Jacques Ferron », p. 7 : « Tout compte fait, il se peut que *La charrette* soit de tous mes livres celui que je préfère — peut-être parce qu'il est le plus personnel, ce qui n'est pas une garantie, j'avoue ».

Le grand-père Ferron [...], mon parrain, (ne suis-je pas le fils aîné?) savait 60 chansons. Sur le lot, il avait sa chanson, celle qu'il préférait, qu'il reprenait lors des réunions de famille :

« L'Dgiâble est sorti des enfers

Pour ramasser son monde...

À vrai dire ce n'était pas votre chevalier à la charrette. Il s'agissait d'une chanson à l'usage des petits métiers pour les moraliser : forgeron, cordonnier, sellier, qui les pratiquaient mal s'entendaient dire par ce Dgiâble (qui en autant que je me souviens ne s'en prenait pas aux grands de ce monde - à moins que le grand-père, en [*sic*] égard à sa progéniture ambitieuse, ait laissé tomber quelques couplets) :

Embarque dans ma voiture!

Et, mon Dieu! (ou plutôt mon Dgiéu!) il me semble que dans ma charrette vous trouverez une ébauche de testament. Si vous mettez de côté cette foi révolutionnaire qui finit à rien, sous forme de feu follet, il reste le portrait d'un homme sédentaire et besogneux, insatisfait de son métier, qui demande simplement à sa femme de continuer toutes les lectures qu'il a entreprises... N'y cherchez pas ma sœur : même si le livre lui est dédié, elle n'y est pas. Pour bien se souvenir, il faut d'abord oublier... Quant au « port esthétique », je ne saurais en juger¹⁶.

Cette lettre fait ressortir l'importance de l'aspect autobiographique du texte, en particulier l'influence de la mort de la sœur de l'auteur, ainsi que le sentiment de sa propre mortalité, éléments qui font du livre une « ébauche de testament ». Par ailleurs, une lettre à Jean Marcel en date du 13 juin 1967 montre que Ferron présentait la mort imminente de sa sœur Thérèse avant même de « relancer », à l'automne 1967, le projet d'écriture qui deviendrait *La charrette* :

Ma sœur cadette se prépare lentement à mourir et d'une façon d'autant plus naturelle qu'elle ignore qu'elle va mourir. Elle se tisse un beau suaire verbal. Dans la pénombre où elle se trouve il n'y a plus ni jour ni nuit. Elle rêve. [...]. Nous l'aidons même à s'exprimer, à s'ensevelir. Elle se nommait la Bécasse et elle bécasse encore. Bécasser signifie rompre avec la réalité, essayer de la survoler, tenir des discours présomptueux... Moi aussi, je sais bécasser. Tous, nous savions bécasser, mais nous ne faisions qu'imiter notre sœur, à la fois cadette et modèle...

¹⁶ Lettre inédite de Jacques Ferron à Jean Marcel du 7 octobre 1968. Ferron souligne.

Dans « La bergère », Ferron écrira même que son infarctus fut un moyen d'éluder la mort de sa sœur :

Quand elle est morte, le 8 juin 1968, anniversaire de naissance de son pauvre père qui, sans doute, l'avait encore aimée plus que moi, je me trouvais à l'hôpital, aux soins intensifs, dans une salle du dernier grotesque. Je m'étais trouvé une raison de cœur pour y être, celle d'éluder une mort qui me déplaisait et de remettre à plus tard des funérailles, déjà parées, auxquelles je ne voulais pas assister¹⁷.

Ferron soulignera la nature autobiographique et testamentaire de *La charrette* quelques années plus tard, dans une lettre à Ray Ellenwood :

Un des personnages de *La Charrette*, Marsan, celui qui devient feu-follet, m'a fait un cadeau princier : L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert. Et puis ce livre m'avait déjà servi de conjuration : ma sœur Bécasse est morte le 8 juin 1968. Je l'aimais, je crois, et un infarctus m'a dispensé d'assister à ses funérailles. Mais là n'est pas la question : je croyais disposer au moins de ma mort — c'était ma théorie et je fondais sur elle ma liberté; or, voilà qu'il s'en faut de peu que je meure bêtement de mort naturelle. C'est un livre vite fait, une sorte de testament. Car j'y suppose que je suis mort bêtement¹⁸.

Dans une lettre du 9 octobre 1968, Ferron explique à Jean Marcel comment il a « fait »

La charrette :

Comment j'ai fait ce livre? J'ai commencé par fabriquer, ayant jugé dès le Mont-Providence que je n'avais pas très bien tiré parti de mon beau décor de « La Nuit ». De plus, comme j'en ai fini avec les contes, je disposais d'un certain matériel :

a/ sur Monsieur Labay que je n'ai pas inventé et qui effectivement était allé mourir à Toulon « pour y vivre sa vie » après avoir transformé sa fortune en rentes viagères, mettant fort en colère ses héritiers.

b/sur Monsieur Morsani, de même, tous deux du chemin Neuf, aujourd'hui Chemin du Tremblay.

c/sur le vieux garçon et sa sœur Hélanda, en réalité du Chemin du Lac.

d/sur Paul Moisan, neveu de Mgr Cyrille Gagnon, converti à la 3^e internationale alors qu'il était au Séminaire de Québec, installé, lui, chemin de la Savane. (Il possède l'Encyclopédie Diderot).

¹⁷ Jacques Ferron, « La bergère », *IMP*, vol. XVIII, n° 15 (15 juin 1976), p. 22.

¹⁸ Lettre inédite de Jacques Ferron à Ray Ellenwood du 14 janvier 1975.

Ensuite, j'avais commencé ma chronique de Québec. Je comptais sur une copiste pour la continuer. (J'écris un chapitre que je remets à la copiste qui me suit d'assez près de sorte que je peux me relire et continuer dans ma lancée sans m'égarer. Ce fut mon procédé pour *La Nuit et Papa Boss*). Mais la copiste est partie en France et je n'ai plus su où j'en étais. J'ai donc laissé ce livre, quand même influencé par lui (RE : difficulté de creuser un enfer à Québec) pour reprendre cette *Charrette* (déjà dans les contes du P.I. — « Le Pont » je crois).

Cette fois j'ai gardé le manuscrit avec moi jusqu'à la fin et j'ai repris plusieurs chapitres quand, rendu assez loin, l'Écossais est devenu huissier-bonimenteur, Barbara, nautonnière, et surtout quand le « Je » m'est devenu intenable.

Pressé par le sujet, il m'arrive d'écrire du premier jet et je serais porté à vouloir continuer, mais je me connais et je sais qu'il ne faut pas se laisser prendre à cette euphorie. Cependant je pense aussi, quelque satisfaction qu'on ait à améliorer un texte, qu'on s'amortit à ciseler et que l'intérêt du livre se perd dans les phrases. Bref, j'ai appris à composer entre mon impatience et mon goût de bien faire, à contenter les deux sans les satisfaire. Je profite de la fatigue pour brouillonner et du matin pour en finir. Écrivant au milieu de la médecine que j'aime bien parce qu'elle me garde en contact avec la réalité et que je n'aime pas parce qu'elle me dérange, je ne peux le faire d'un seul jet. [...].

PS: Je ne crois pas beaucoup à la création. Écrire est une façon de réfléchir, de se replier sur soi, de méditer en même temps que de s'exhiber. Créature d'un milieu, on recrée pour ce milieu...

Cette lettre souligne elle aussi l'importance du « milieu », du « monde réel » tel que vécu par l'auteur-médecin dans la création du monde romanesque de *La charrette*. La poétique énoncée (« Écrire est une façon de réfléchir, de se replier sur soi, de méditer en même temps que de s'exhiber ») fait apparaître ce récit, narré au « je » par un médecin de banlieue — jusqu'à ce qu'il lui soit devenu « intenable » — comme une écriture autobiographique telle que pratiquée par les nouveaux romanciers, c'est-à-dire une écriture de l'imaginaire où la fictionnalisation aide à la recherche de l'identité de soi. Comme le note Jeannette den Toonder, le discours autobiographique des nouveaux romanciers abandonne les différences entre discours réel et discours fictionnel :

L'ancienne opposition entre réalité et fiction est remplacée par une relation triadique, dans laquelle la narration fonctionne comme système liant l'imaginaire aux conditions réelles. Le « vrai » est aussi narratif que l'imaginaire; la distinction ne peut se faire qu'à l'intérieur de la narration. [...]. Dans

[l'autobiographie nouvelle], l'imaginaire constitue l'intermédiaire entre « pure imagination » et « réalité objective ». Il se situe entre les faits et la fiction et il les relie¹⁹.

Selon den Toonder, dans ces « autobiographies nouvelles », le pacte autobiographique est « contrebalancé » par un pacte de fictionnalité, de sorte que l'un anéantit l'autre.

L'acte de fictionnalisation de la vie reflète le fait que la réalité référentielle ne peut être traduite que par l'imaginaire, et que la fiction contribue donc à la recherche de l'identité de soi. La fiction faisant ainsi partie intégrante de l'autobiographie :

Ce ne sont plus les notions de sincérité et de vérité qui déterminent l'écriture autobiographique. La recherche de l'identité du *moi* se fait par l'entrelacement de la vie et de l'œuvre effectué par le jeu d'ensemble des renvois autotextuels, des changements de perspective, de l'ambiguïté du nom propre et des actes de fictionnalisation²⁰.

Finalement, Ferron revient à la question de la rédaction de *La charrette* et de sa poétique dans une lettre inédite à Jean Marcel du 31 janvier 1969. Écrivant avoir trouvé dans ses « paperasses » quelque feuillets (envoyés avec la lettre) datant du Mont-Providence (de l'année 1966-67, donc), alors qu'il « essayai[t] de continuer la Nuit », Ferron poursuit :

Mais cette Sophie Fleurant, maîtresse d'un gérant de banque, n'était guère plausible. Ce gérant d'ailleurs n'avait été qu'un avatar. J'ai été assez longtemps endetté. Le personnage correspondait à cet épisode. Je ne pouvais le garder, d'autant plus que les petits gérants de banque n'ont pas de bâtard et n'entretiennent pas des peintres à Ville-Jacques-Cartier. Mais il y a là exprimées quelques idées sur l'écrivain et son lecteur qui peuvent vous intéresser... La Charrette n'est donc pas sortie du premier coup. Ensuite quand je la relancerai, ce sera pour ramasser ma sœur Bécasse et je passerai à côté.

¹⁹ Jeannette M. L. den Toonder, « *Qui est-je?* » : *L'écriture autobiographique des nouveaux romanciers*, Bern; Berlin *et al*, Peter Lang, Série XIII, Langue et littérature françaises, vol. 244, 1999, p. 26. Den Toonder y étudie les œuvres de Beckett, Butor, Sarraute, Duras, Robbe-Grillet, Ollier, Simon et Pinget.

²⁰ *Ibid.*, p. 28.

En marge d'une esquisse intitulée « Lorne, peintre » (un des documents envoyés avec cette lettre), Ferron écrit :

Il s'agissait pour moi de Pat Ewen, le mari de Françoise Sullivan. S'il était devenu Lorne Patterson, c'est que mon garagiste à la Madeleine se nommait ainsi... A mon avis il n'y a rien à inventer; on arrange, on raffistole et l'on garde tout un système de références avec la réalité. Je n'ai jamais très bien su si j'étais paranoïaque ou schizophrène.

Trois faits importants pour notre étude émergent de cette recherche sur la genèse de *La charrette*. *Primo*, elle fut composée avec des textes écrits aussi loin que dans les années 1950, avec les « surplus » d'une continuation de *La nuit* qui n'a pas abouti, ainsi qu'à partir d'éléments autobiographiques; *secundo*, non seulement Ferron travaillait-il sur *La charrette* et *Le ciel de Québec* — où figure un autre personnage basé sur Frank Scott — pendant la même année, mais selon ses propres indications, la rédaction de celui-ci influait sur celle-là; *tertio*, Ferron rédigeait *La charrette* pendant la maladie de sa sœur cadette et l'a terminée non seulement sous le coup du décès de celle qui en deviendrait la dédicataire, mais aussi après avoir lui-même frôlé la mort, ayant subi un infarctus au mois de juin 1968²¹.

Étant donné que les trois personnages canadien-anglais du « cycle Scot », qui s'appellent tous « Frank », sont créés sur une période de cinq ans — et les deux derniers de façon quasiment simultanée — ils apparaissent comme autant de variations d'un même principe dont la forme est dictée par les conditions de leur naissance poétique. Si la présence d'un tel personnage se comprend dans le cadre d'un récit de prise de conscience individuelle et nationale (*La nuit*), et dans celui d'une « chronique » des

²¹ Ferron reviendra à ces événements formateurs dans une lettre inédite du 11 novembre 1980 à Ray Ellenwood : « C'est un roman que j'ai écrit très vite après la mort de ma sœur Thérèse, le 08/06/68 et après mon premier infarctus, en août-septembre 68 en me servant des surplus de la Nuit ».

années trente de la ville de Québec (*Le ciel de Québec*), qui comptait des citadins canadiens-anglais, pourquoi apparaît-il dans un récit autobiographique traitant de la mort du sujet écrivain francophone? L'étude de la genèse du livre nous fournit des indices à cet égard.

Le livre « le plus personnel » de Ferron, *La charrette* fut, selon l'auteur encore, « déjà » dans « Le pont », historiette publiée en juillet 1961. Narré au « je » par un narrateur médecin et écrivain²² de la rive sud qui avait, dit-il, le soir, « la mauvaise habitude d'oublier [s]a clientèle et de changer de monde en changeant de rive²³ », ce conte ouvertement autobiographique présente la même opposition entre le jour et la nuit, la rive sud et la ville de Montréal, avec le pont « au milieu de ce partage » qu'on retrouve dans *La nuit* et *La charrette*. Mais c'est surtout le narrateur autobiographique et l'image de la charrette qu'il dépassait parfois sur le pont et dont le voyage lui semblait emblématique de son propre trajet qui seront développés dans *La charrette*. Le narrateur du « Pont » raconte avoir eu l'idée de se servir de l'expédition nocturne de cet « étrange équipage » d'environ quatre heures pour un film, dont l'intrigue pourrait « signifier d'une manière intéressante les minutes précieuses accordées aux personnages pour qu'ils fussent heureux ou malheureux ». Ferron se servira en effet de « cet équipage qui mesurait le temps et rappelait le destin » dans *La charrette*, récit de la mort du narrateur médecin.

Cet écrit précurseur intéresse en particulier notre étude du personnage canadien-anglais de *La charrette* parce qu'il met en scène lui aussi une figure canadienne-anglaise

²² « J'ai toujours eu un faible pour les grands mots et les belles images, même de seconde main. C'est pour cela sans doute que j'écris » (Jacques Ferron, « Le pont », *Contes*, p. 70).

²³ *Ibid.*, p. 68.

qui soulève un questionnement chez le narrateur sur son identité et son destin. Le cocher de l'équipage était une « Anglaise », une « concitoyenne » de la rive sud que le narrateur « connaissai[t] » parce qu'elle fut sa cliente :

C'était une de ces Anglaises, encore marquées par l'Europe, qui pour des raisons bizarres fuient leur race et ne se complaisent qu'au milieu des Canadiens français. Ceux-ci en retour les assimilent. Bien des rousseaux nous viennent de là. On francise comme on peut, par le bas surtout, alors qu'on s'anglicise par le haut. Il n'y a rien de plus misérable et de plus fier que cette femme²⁴.

La description de l'Anglaise par le narrateur autodiégétique du « Pont » devient ainsi le lieu d'une méditation sur ses rapports personnels et sur ceux, collectifs, avec l'« autre » canadien-anglais. La décision de l'Anglaise de vivre parmi les Canadiens français lui paraît « bizarre » — inexplicable, incompréhensible —, et si le narrateur pense qu'elle « fuit » sa race, elle serait pour lui en exil. Le portrait de la femme esquissé par le narrateur aboutit à une analyse de soi basée sur ses réactions à elle où la quête identitaire collective se manifeste par le glissement du « je » au « nous » :

Elle se donnait un mal infini pour gagner bien peu. C'était peut-être afin d'utiliser son cheval, un assez bel animal. Mais qu'en sais-je? Qu'ai-je jamais su d'elle? Tout était énigmatique, même son âge. [...]. Maigre, osseuse, les cheveux roux, sans coquetterie, elle n'inspirait pas le désir ni même la pitié. Elle ne semblait rien attendre de personne, parfaitement étrangère à tout. C'était peut-être une folle. Elle avait de beaux traits et la peau fort blanche. Vulgaire elle ne m'a jamais paru : au contraire, par une étrange autorité, elle commandait plutôt le respect. Mais cette autorité lui venait peut-être de son origine et de notre sentiment d'infériorité...²⁵.

Fasciné par cette femme énigmatique, figure de l'autre « anglais », le narrateur, s'interrogeant sur ce qu'il connaît d'elle, reconnaît que l'image qu'il s'en était faite était entièrement subjective, le produit peut-être d'un sentiment d'« infériorité » d'un

²⁴*Ibid.*, p. 69.

²⁵*Ibid.*, p. 70.

« nous » québécois, éprouvé en réaction à l'origine nationale de la femme, plutôt que celui de la « réalité » objective de cette dernière. Il y a en outre une relation spéculaire avec l'autre déjà à l'œuvre dans cet écrit: en regardant l'Anglaise, le narrateur se voit regardant et projetant ses propres sentiments sur elle.

« Le pont » fait ainsi entendre pour la première fois la voix intime et autobiographique d'un narrateur médecin, exprimant son regard sur l'« Anglais » dans le cadre d'une délibération sur les rapports entre le *moi* et l'autre, tant personnels que collectifs, et sur l'identité de soi. Cette figure impénétrable, « étrangère à tout », déclenche l'imagination du narrateur-écrivain de sorte qu'il en fait une figure de légende, le cocher d'une charrette fantôme associée avec sa propre mort : « Sa charrette est devenue comme l'autre : une charrette fantôme. Si je la revois jamais une nuit, sur le pont désert, je penserai que je viens d'avoir un accident²⁶ ». Or, si l'Anglaise n'est plus le cocher de l'étrange équipage de *La charrette*, le narrateur-médecin rencontrera, après son accident mortel, son avatar en le non moins impénétrable Frank Archibald Campbell, figure, comme elle, d'une « étrange autorité », et qui deviendra, lui aussi, sous la plume de Ferron, légendaire.

La charrette et Le ciel de Québec

Ces deux ouvrages de rédaction contemporaine ont des liens évidents — dont le personnage canadien-anglais — et souterrains. La différence entre le ton des deux se manifeste cependant dès leur dédicace. Bien que dans chacune l'auteur, écrivant au

²⁶*Ibid.*

« je », dédie le livre à une personne décédée, la dédicace du *Ciel*²⁷ se rattache de façon explicite et ironique au monde imaginaire du texte préfacé, texte qui est raconté — jusqu'à la « Conclusion », du moins — par un narrateur omniscient extradiégétique sans lien évident avec l'auteur. La dédicace sans réserve de *La charrette*, « À la mémoire de ma sœur Thérèse », est tout autre. Tout d'abord l'auteur évoque la mémoire de sa soeur non par souci d'une confusion éventuelle entre elle et un personnage du récit mais bien pour faire du livre un mémorial à la défunte, pour qu'elle puisse vivre dans et par la lecture de cette œuvre. Une remarque que fait Ferron quelque douze ans plus tard souligne l'importance de cette dédicace-épitaphe pour et dans l'esthétique de l'œuvre. En réponse à la suggestion d'Ellenwood (qui achevait sa traduction de *La charrette*) d'ajouter quelques notes à l'intention du lecteur anglophone, Ferron écrit : « C'est très bien cette idée de notes, ne serait-ce que pour marquer que le livre date de 1968, qu'il est le seul de mes livres dédié à une personne de ma famille...²⁸ ».

En dépit de cette différence de ton signalée par les dédicaces, qui se prolonge dans la différence des voix narratives — celle de *La charrette* étant subjective, autobiographique et intime, et celle du *Ciel* (jusqu'à la « Conclusion »), objective et omnisciente—, la thématique de la mémoire et de la mort tisse un lien souterrain entre les ouvrages, qui mettent en scène tous les deux une descente dans les enfers permettant la vision de personnes mortes. En effet, la formule qu'utilise Mgr Camille à l'endroit d'Orphée (qui dit avoir vu la mort en la personne d'Eurydice), « La mort comme la vie a

²⁷ « À feu cette dame Garneau, née Hermine Prévost, qui fut dévotionneuse et si discrète que son mari devait faire le guet, quand elle allait à confesse, pour empêcher les gens d'approcher du confessionnal, je dédierai ce roman pour qu'on sache qu'elle n'y est point et que, par souci de sa mémoire et de ma prose, j'ai moi-même fait le guet, veillant à ce que Calliope, sa remplaçante, ne lui ressemble en rien ».

²⁸ Lettre inédite à Ray Ellenwood du 28 janvier 1981.

ses visages, Orphée, et ce sont toujours des visages chers²⁹ », est représentée de façon littérale dans *La charrette*, où le visage cher de la sœur défunte évoquée par la dédicace trouve sa réplique textuelle dans la vision qu'aura le médecin anonyme de sa défunte « mère cadette³⁰ », personnage qui porte le prénom de la mère de l'auteur et qui a, comme elle, des tantes Ursulines³¹. Mais tandis que *Le ciel* présente la mort de deux de ses nombreux personnages, *La charrette* semble loger du début jusqu'à la fin à l'enseigne du *memento mori*. Si le narrateur note que le lieu de rendez-vous habituel de Rouillé et son maître était « un cabaret dans le voisinage de la morgue, à l'enseigne judicieuse, dont l'à-propos passait inaperçu, des *Portes de l'Enfer*³² », c'est que la plupart de ceux qui s'y réunissent sont morts.

De prime abord, l'intertextualité avec *Le ciel* que représente la mise en scène d'un personnage canadien-anglais d'origine écossaise, natif de la haute Ville de Québec, semble s'arrêter là. Alors que le Frank-Anacharcis du *Ciel* est un jeune idéaliste des années trente « québecquoises » qui tient à « s'enquébecquoiser » coûte que coûte, celui de *La charrette*, universitaire à la retraite, est une figure nocturne mystérieuse, étant l'habitué d'un cabaret du Vieux-Montréal qui serait en quelque sorte de mèche avec le Diable. Cependant, une question que Linda pose à Frank Archibald Campbell, à savoir s'il connaît « la passion et la mort du Rédempteur Fauché³³ », montre que les deux

²⁹ *Le ciel de Québec*, p. 420.

³⁰ « Barbara a fini de se rhabiller; elle se tourne vers lui : ce n'est plus la nautonnière de la Nuit mais sa mère cadette depuis si longtemps disparue, qu'il a presque oubliée » (*La charrette*, p. 120).

³¹ « — Voyons, sois sage! S'il faut que mes tantes l'apprennent, Mère Marie-de-Jésus et Mère Marie-du-Saint-Esprit, quel scandale! Mais surtout quelle peine pour ces pauvres vieilles qu'il vienne de moi, leur petite Adrienne » (*ibid.*, p. 121).

³² *Ibid.*, p. 70.

³³ *Ibid.*, p. 130.

personnages canadien-anglais se meuvent dans le même univers fictif et soulève un questionnement à propos de leurs rapports. La question que pose Linda est rhétorique; convaincue que Frank ne connaîtrait pas ce personnage, elle ne lui laisse même pas le temps d'y répondre, mais en lui expliquant de qui il s'agit continue :

C'était lui le fils de Dieu, le Christ de mon pays. On lui a joué un sale tour : il s'est incarné, il est mort pour rien. Tu ne le connais pas, c'est régulier : est-ce qu'on se souvient du nom des sauvages? Tous des bandits d'ailleurs, comme le dénommé Rédempteur Fauché. Le shérif a pu le descendre en toute innocence, appointé par la Wagner Bros³⁴.

Comme le note Pierre Cantin³⁵, le personnage ferronien Rédempteur Fauché s'inspire d'un fait divers des années soixante. Un individu du nom de Rédempteur Faucher fut mêlé, comme « simple homme de main », à un réseau de faillites frauduleuses et d'incendies criminels dont le chef était Moïse Darabaner, homme d'affaires et commissaire de la Cour supérieure à Québec. Témoin « gênant » après la découverte du réseau par la police, Faucher fut assassiné en mai 1965; son corps, enterré dans les bois, fut découvert en septembre 1965. Ferron mentionne l'affaire Faucher dans deux lettres au *Devoir*. Dans la première (datée du 13 octobre 1965), il dit savoir « pour [s]'être apitoyé sur la passion et la mort de Rédempteur Faucher³⁶ », entre autres, que « nous manquons d'âme », et que la situation « n'est pas rose ». Dans la deuxième (en date du 5 décembre 1966), intitulée « La Pègre de M. Wagner³⁷ », Ferron s'insurge contre l'utilisation par Claude Wagner (alors ministre québécois de la Justice) du mot « pègre » à tout propos, afin de faire trembler les « bons » citoyens. Selon l'auteur,

³⁴ *Ibid.*, p. 130-1.

³⁵ Pierre Cantin, « Notes », *Le ciel de Québec*, p. 450.

³⁶ Jacques Ferron, *Les lettres aux journaux*, p. 244.

³⁷ *Ibid.*, p. 248-249.

Wagner serait parti « sur le chemin de la dictature policière et du fascisme », en s'appuyant « surtout » sur la minorité dominante. Ferron reproche au directeur du *Devoir* de n'avoir rien publié sur les véritables causes de cette affaire des incendiaires, silence, dit-il, qui « a permis au Sieur Wagner d'offrir au peuple le sacrifice d'un bouc émissaire qui se nommait Rédempteur Faucher. Je vous dédierai le livre que je suis à faire sur lui ».

Or, François-Anacharcis Scot, narrateur autodiégétique de la « Conclusion » du *Ciel*, écrit avoir logé, un peu en dehors du hameau des Chiquettes, dans la maison de Joseph Fauché, charpentier de son métier, qui se trouvait à l'étranger lors de l'arrivée de François :

Il [Joseph Fauché] avait pour femme une nommée Marie, qui n'était pas n'importe qui, ayant conçu de Papa Boss, à une époque ultérieure, son fils Rédempteur, ce qui laissait supposer qu'elle s'était déjà déplacée hors du temps. De fait, après la nativité du bel enfant, elle revint sur Terre, mais en retombant loin en arrière, l'année trente-quatre de ce siècle, près du village des Chiquettes, dans la cour du pieux charpentier qui, alors, l'avait prise pour femme et reconnu l'Enfant³⁸.

Le ciel de Québec se termine en outre sur l'énonciation par François de son intention d'écrire une nouvelle « chronique », qui serait la « suite » de celle qu'il achève :

Pour ma part, pendant la préparation à la fête, j'employai le loisir que laissait l'arrivée du curé-fondateur à prendre note de tout ce que m'avait dit la mère sur la naissance merveilleuse de cet Enfant, tant il est vrai qu'on ne saurait écrire une chronique sans en annoncer la suite en même temps qu'on l'achève. Elle s'intitulera *La vie, la passion et la mort de Rédempteur Fauché*³⁹.

Cette dernière phrase du *Ciel* aurait donc été rédigée par François-Anacharcis après la mort de Rédempteur Fauché (qui serait survenue aux années soixante) dont parle Linda à

³⁸ *Le ciel de Québec*, p. 427.

³⁹ *Ibid.*, p. 431.

Frank Archibald Campbell de *La charrette*. Ce dernier aurait-il « connu » Rédempteur Fauché? Le texte laisse cette question ouverte; cependant, le fait que Linda fasse allusion à Claude Wagner (la « Wagner Bros ») comme grand responsable de cette mort suggère que le personnage de l'« ancien doyen » aurait été au courant de l'affaire. Rappelons que Wagner (qui a inspiré le sergent Wagner de *La nuit*) a étudié le droit sous Frank Scott à McGill et que dans sa première lettre à Scott du mois d'avril 1969, Ferron félicite le Doyen « d'avoir formé en Claude Wagner un authentique nazi ». Nous reviendrons sur la signification de ce jeu intertextuel qui concerne à la fois Rédempteur Fauché et le personnage canadien-anglais dans notre chapitre sur *Le ciel de Québec*.

Le personnage canadien-anglais et son modèle

Des trois personnages canadiens-anglais du « cycle Scot », c'est celui de *La charrette* qui, grâce aux précisions données dans le texte, se rapproche le plus de son modèle référentiel. En témoigne par exemple cette présentation de Frank à Gratien Marsan faite par Béliat:

Frank Archibald Campbell avait été un universitaire de quelque renommée, doyen de Faculté, avant de devenir, pour occuper sa retraite, huissier-bonimenteur de la Nuit. Marsan le connaissait car il avait toujours passé pour un esprit libéral. Il connaissait Marsan pour avoir trempé dans les escroqueries légales qui avaient précipité la fin du Parti. Les deux hommes se saluèrent respectueusement⁴⁰.

Non plus policier comme dans *La nuit*, le Frank de *La charrette* est un ancien doyen dont la réputation ici évoquée — de façon bien équivoque d'ailleurs — ressemble, elle aussi, à celle de son modèle. Natif, comme Frank Scott (et Frank-Anacharcis) de la haute

⁴⁰ *La charrette*, p. 137-138.

ville de Québec⁴¹ (et non de Louiseville), ce Frank Archibald Campbell non seulement cite (et traduit) de la poésie (comme celui de *La nuit*), mais il en écrit aussi, comme son modèle encore. De même, le personnage ressemble à Frank Scott par son intérêt pour la politique et pour la philosophie, par son désir d'en discuter avec les Canadiens français, ainsi que par son côté « bon vivant » et son goût pour les blagues. Comme Frank Scott encore, le personnage aurait connu Norman Bethune; quand Marsan, devenu feu follet, informe Frank Archibald Campbell de sa décision de se rendre en Chine demander l'hospitalité au docteur Bethune (que Marsan aurait connu à travers le Parti communiste), Frank répond : « — Vous lui présenterez tous mes respects⁴² ».

Cette identification plus étroite avec Frank Scott pourrait s'expliquer en partie par le fait que le Frank Archibald Campbell de *La charrette* n'apparaît pas aussi clairement que celui de *La nuit* comme un ennemi qui aurait nui au protagoniste canadien-français — plus étroitement lié, lui aussi, à l'auteur — et contre qui il fallait se venger. En effet, bien que *La nuit* et *La charrette* mettent en scène tous les deux les personnages Frank Archibald Campbell, Barbara et Marguerite, le changement capital dans *La charrette*, celui qui entraîne nécessairement des rapports différents avec le protagoniste canadien-anglais, est celui effectué sur le personnage du narrateur. Comme l'explique Ferron dans sa lettre du 31 janvier 1969 à Jean Marcel, le protagoniste-narrateur francophone de *La nuit* « n'avait été qu'un avatar. J'ai été assez longtemps endetté. Le personnage correspondait à cet épisode. Je ne pouvais le garder [...] ». N'étant donc plus humble employé de banque qui prétend ignorer la littérature, le

⁴¹ « — Je suis né natif dans la haute ville de Québec » (*ibid.*, p. 119).

⁴² *Ibid.*, p. 170.

narrateur autodiégétique francophone de *La charrette* est un médecin omnipraticien de la rive sud que la question nationale a fini par « fatigué »; il veut parler non pas de politique mais de la poésie de Valéry⁴³.

Le récit de soi de *La charrette* étant ainsi plus autobiographique que celui de *La nuit*, il s'ensuit que le personnage canadien-anglais ressemblerait, lui aussi, davantage à son modèle. Il est remarquable à cet égard que le motif de la rencontre entre le narrateur médecin anonyme et Frank Archibald Campbell soit justement celui, littéraire, qui fournissait l'occasion des rencontres entre le docteur Ferron et Frank Scott pendant les années 1960, ces lancements où les deux hommes parlaient littérature — et politique, sans doute. Si l'aspect littéraire du personnage canadien-anglais de *La charrette* est souligné davantage par rapport à celui de *La nuit*, il en va de même pour le narrateur francophone. Alors que le narrateur autodiégétique de *La nuit* « remonte », est prêt à s'engager — ou à se réengager — dans la vie, celui de *La charrette*, fasciné par la mort, semble vouloir s'effacer par rapport aux autres et à la vie elle-même; la littérature est sa seule véritable passion. Elle l'est même au point où, une fois conscient de son trépas, un vers du « Cimetière marin » lui vient à l'esprit pour décrire sa situation⁴⁴, et il demeure préoccupé par Valéry, auteur qui « continuait de l'intimider » et dont il admire

⁴³ « Ce n'était pas la poésie à laquelle il s'attendait. Il se sentit accablé. Le grand drôle là, devant lui, s'était payé le luxe d'une bouffonnerie à ses dépens car c'était lui, lui seul, qui était de nationalité québécoise et ça n'avait rien de réjouissant. Pourquoi la lui rappeler? N'avait-il pas assez déjà de la fatigue de la journée? Une autre fois il était déçu dans l'espoir qu'il avait formé de rencontrer une sorte d'académicien à qui parler de Paul Valéry » (*ibid.*, p. 102).

⁴⁴ « Lui, pour sa part, il ne se posait plus de question à présent que le drapeau italien avait été emporté, sachant où il était, dans un véhicule connu [...]. Sa litière de choux pourris jusqu'au trognon [...] lui convenait, la seule naturelle en la circonstance; par l'odeur qu'elle dégageait, il pouvait 'humer sa future fumée'. — Tiens! Du Valéry qui me revient » (*ibid.*, p. 143).

l'esthétique⁴⁵, comme par le fait qu'il « était trop tard pour en parler et trop tard pour explorer les confins de son domaine, tous ces livres qu'il pensait pouvoir suivre jusqu'à leur dernière ligne⁴⁶ ».

La structure et la narration du livre

La charrette, récit divisé en dix-neuf chapitres numérotés, se compose de trois parties inégales, trois « mouvements » qui, selon Michaud, correspondraient à un questionnement esthétique sur la notion même des genres, tellement le texte est traversé par les genres les plus divers⁴⁷. La première partie, englobant les quatre premiers chapitres (26 pages) narrés au « je » par un médecin anonyme, apparaît — à partir de la traduction anglaise (1980) de Ray Ellenwood et puis de la deuxième édition en français — en italiques, conformément à l'idée de l'auteur qu'un « changement de caractères » aiderait peut-être « le pauvre lecteur⁴⁸ ». Le personnage canadien-anglais n'apparaît pas dans cette première partie, qui, se passant le jour dans l'espace « intermédiaire » (par rapport à la campagne et à la ville) de la banlieue de la rive sud, met la scène pour le « théâtre » qui se jouera la nuit dans le château « tout bruissant d'électricité et de cris d'engoulevants », c'est-à-dire dans la ville, dont la haute porte est formée par la superstructure du pont Jacques-Cartier. Frank Archibald Campbell occupe cependant une place de premier plan dans la deuxième (et plus volumineuse) section du livre (chapitres V à XVII, p. 59 à 183, 112 des 183 pages du texte), où il apparaît — ou

⁴⁵ « [...] un auteur assurément correct, d'une grande pudeur, dont les œuvres les mieux réussies étaient justement celles dont il se dégageait le mieux. Faute de ce retrait, fatras » (*ibid.*, p. 144).

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ Michaud, « Ferron en Faust », p. 18-19.

⁴⁸ Lettre inédite de Ferron à Betty Bednarski du 24 septembre 1974, dans laquelle l'auteur se montre soucieux de mettre en évidence « la difficulté du livre : le passage du JE au IL », citée dans Michaud, *ibid.*, p. 18.

mention est faite de lui — dans chacun des chapitres, à l'exception du quatorzième. Le personnage a également une place importante au début de la troisième (et plus brève) partie du livre (chapitres XVIII et XIX, p. 185 à 204, soit 19 pages).

Une fois la lecture du livre achevée, la première partie apparaît en effet comme une sorte de prologue à la pièce nocturne de la deuxième, à laquelle la troisième section servirait d'épilogue. Le narrateur médecin anonyme présente dans ce prologue le décor et les personnages qui y joueront, c'est-à-dire, outre lui-même, Labbay, Morsiani, Marsan, Ange-Aimé, le docteur Dufeutreuille, et le charretier Rouillé, toutes des personnes qu'il a connues, soit par réputation (Dufeutreuille), soit parce qu'il les aurait soignées ou rencontrées dans l'exercice de sa profession de médecin de banlieue.

La disparition des italiques au cinquième chapitre — qui marque le début de la deuxième partie du livre — souligne donc le « trépas » du « je », narrateur de la première partie, son « trébuchement » mortel qui se reflète dans la « chute » de la personne de la narration du « je » au « il ». Cependant, bien que ce passage grammatical « de la première personne du singulier à la troisième⁴⁹ » traduise la mort du narrateur, il ne s'ensuit pas forcément que le « feu-je-devenu-il », pour reprendre le terme de Michaud, devienne désormais un simple « personnage, voire simple figurant⁵⁰ ». Encore moins, s'agit-il d'un simple narrateur extradiégétique et hétérodiégétique, vu sa tendance à intervenir dans le récit en donnant ses opinions et en commentant ce qui se passe⁵¹. Il

⁴⁹ *La charrette*, p. 59.

⁵⁰ Michaud, « Ferron en Faust », p. 18.

⁵¹ Par exemple : « On peut toujours causer, il [le pauvre cadavre] n'écoute pas, il pense. Il pense à quoi? Peut-être à l'amour qu'il ne fera plus ou aux occasions qu'il a laissé passer. Les morts, avec leurs culottes mouillées, n'ont jamais des pensées très relevées. Ils sont même plutôt obscènes, je suppose, et la police le suppose aussi. Un capitaine me l'a dit [...] » (*La charrette*, p. 59).

est possible de considérer la suite du récit comme étant narrée à la troisième personne par sa voix pour ainsi dire d'outre-tombe, voix qui se fond avec celle, autofictionnelle, de l'auteur implicite du livre. En mourant, le médecin anonyme — qui était déjà double, étant le narrateur qui raconte au présent de la narration et le personnage dont ce narrateur raconte l'histoire au passé — se serait en quelque sorte dédoublé, désormais capable de regarder son propre cadavre du dehors et de relater les événements tantôt en narrateur omniscient, tantôt du point de vue du mort qu'il est. Le chapitre XIV est ainsi raconté entièrement du point de vue du médecin mort, en adoptant donc la focalisation interne et en se servant le plus souvent du style indirect libre, mais c'est un narrateur apparemment extradiégétique et omniscient, qui adopte donc la focalisation zéro, qui narre (au chapitre V) l'arrivée de Rouillé sur les lieux de la mort, en expliquant pour le lecteur la différence entre le jour et la nuit:

Là-dessus Rouillé de s'amener dans sa charrette [...]. En avance sur son horaire, le charretier du Chemin Neuf a passé un pont qui restait un pont, n'étant pas encore la grande porte et le pont-levis jeté vers le château pour la bonne raison que sans illumination il n'y a pas de château. Mais l'illumination comme le soir est imminente, le miracle sur le point de se produire et le château de surgir. Dans le jour restant tout n'est que décombres [...]: la ville se montre telle qu'elle est en réalité⁵².

Faisant un détour par la rue Saint-Denis et apercevant « le type sur le trottoir », Rouillé exhibe sa carte *Sanitary Perfection* et son permis de ramasser toute charogne encombrant le trottoir, « empoigne » le macchabée (dont la face « lui dit quelque chose »), et le jette dans sa charrette. C'est encore un narrateur omniscient qui raconte, avec commentaire, l'arrivée du « règne de la nuit » :

⁵² *La charrette*, p. 62.

Voilà que les lampadaires s'allument, que le château surgit. Le règne de la nuit est revenu. [...]. Dans la rue restante [...] Ange-Aimé s'amène à présent, la bouteille à la main; on lui a donné pour la centième fois une fausse adresse du diable à qui il voudrait vendre son âme. Monsieur Labbay le suit, la tête branlante, les mains tendues vers sa catin. Puis vient après eux Gratien Marsan, à la recherche d'un camarade lucide et de bonne foi avec qui il pourrait parler de l'avenir du monde.

C'est la nuit qui les pousse en même temps qu'elle endort peu à peu tous ceux qui sont de trop dans la figuration. Elle ne garde que les témoins indispensables, requis par la loi qui préside à tout déploiement théâtral. C'est ainsi que Frank Archibald Campbell s'amènera. De plus, il y aura Barbara, sourire du matin dans sa livrée du soir, fille d'un vieux nègre du Cap-Breton nommé Caron, nautonnière des sombres bords qui aidera les gens, passés de la première à la troisième personne du singulier, à s'habituer à leur nouvelle grammaire⁵³.

Mais comment expliquer que le « feu-je-devenu-il » réassume, dans la phrase suivante, la narration au « je » pour dire justement qu'il n'était pas à Montréal au moment où son corps sur la charrette se dirige vers ce « déploiement théâtral », mais bien sur la rive sud?

Alors que Monsieur Campbell, agissant comme huissier-bonimenteur, annonçait déjà la représentation qu'il y aurait, cette nuit-là, au château, je donnais encore des consultations sur l'autre rive, dans mon cabinet de faubourg, après être allé assister, en fin d'après-midi, à l'accouchement de Madame Rouillé, le long du Chemin Neuf, en face de la cabane abandonnée de Monsieur Labbay⁵⁴.

Le personnage canadien-anglais est ainsi présenté de deux points de vue apparemment différents: d'abord celui d'un narrateur extradiégétique et omniscient (l'auteur implicite du livre), qui explique au lecteur le théâtre nocturne qui aura lieu cette nuit, et, dans la phrase suivante, celui du médecin anonyme de la rive sud, narrateur de la première section du livre, qui, redevenu « je », affirme ce que lui faisait quand « Monsieur

⁵³ *Ibid.*, p. 63-64.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 64.

Campbell » agissait « comme huissier-bonimenteur » en annonçant la représentation de « cette nuit-là ».

Cette juxtaposition de voix narratives au moment de l'apparition textuelle de Frank Archibald Campbell illustre bien le procédé d'incertitude narrative qu'emploie Ferron afin de cultiver l'équivoque. Comment le narrateur-médecin anonyme connaît-il ce « Monsieur Campbell » et ce qu'il faisait « cette nuit-là » au château, si, comme le « redevenu je » l'affirme, il n'y était pas? Retournant ensuite à la narration à la troisième personne, comme il convient, dit-il, à celui « qui est déjà en dehors du jeu⁵⁵ », la voix du médecin anonyme continue quand même le même récit en relatant qu'après avoir terminé ses consultations du soir, « il » est rentré à la maison rejoindre sa femme, déjà au lit. « Il » n'est donc pas allé dans la rue Saint-Denis? Loin de donner une réponse à cette question qui s'impose au lecteur, le texte la posera lui-même avec insistance plus loin, et cela du point de vue du médecin mort.

Les trois chapitres qui suivent (VI, VII et VIII) continuent la narration de la « représentation » nocturne. Rouillé, toujours en avance pour son rendez-vous avec son maître aux *Portes de l'Enfer*, roule vers l'ouest dans la rue Ontario quand son cheval meurt subitement; il le jette dans la charrette « à moitié par-dessus le macchabée de la rue Saint-Denis⁵⁶ » et s'attelle à sa place. Les personnages présentés dans la première partie, pour la plupart des morts (Morsiani, Labbay, le docteur Dufeutreuille), s'amènent

⁵⁵ « Le mieux que je pouvais faire, c'était de les [mes clients] écouter, de les écouter bien humblement, sans être sûr de les comprendre, de leur laisser à chacun la première personne de la conjugaison, la seule qui soit vraiment personnelle, et de ne garder que la troisième, celle qui s'en va, qui est déjà en dehors du jeu... Il les écoutait donc, puis ses consultations finies, il rentra à la maison où Marguerite, sa femme, l'attendait à l'accoutumée » (*ibid.*, p. 64-65).

⁵⁶ *Ibid.*, p. 70.

vers le cabaret. Gratien Marsan, « à la recherche d'un camarade lucide et de bonne foi avec qui il pourrait parler de l'avenir du monde⁵⁷ », voulant poser « un tas de questions » à un « sous-démon » rencontré dans la rue, se fait dire par ce dernier qu'il n'est pas autorisé à y répondre, mais que Marsan pourrait rejoindre son supérieur, le « théologien », aux *Portes de l'Enfer*; Marsan entre ainsi au cabaret juste après le départ de Frank Archibald Campbell, Barbara et « leur compagnon⁵⁸ ».

Au chapitre IX, le narrateur, tout en envisageant la possibilité qu'il soit allé se promener dans la rue Saint-Denis après le souper, raconte ce que Pierre L'Hérault appelle « une variante [...] — sorte de reprise du récit, — [qui] veut que ce soit à l'invitation de Campbell qu'il s'amène au cabaret⁵⁹ ». Il s'agit en effet d'une continuation de la deuxième version de la mort du narrateur, amorcée au chapitre V, selon laquelle le médecin, après s'être couché cette nuit-là, aurait répondu au téléphone. Il n'y a pourtant rien de certain dans cette version :

Il reposait mal depuis quelques années, appréhendant la descente dont on ne remonte pas. Il en avait perdu le sommeil naturel. Le moindre de ses cauchemars n'était pas de ressentir contre sa poitrine le choc d'une pelletée de terre; il se dressait, hagard, le souffle coupé, cherchant des fossoyeurs aux quatre coins du lit. Comment, dans ces dispositions, ne se serait-il pas rendu à la première invitation à sortir, même d'un Monsieur dont il n'attendait pas le téléphone et qui l'avait sonné, un peu avant minuit, fort désolé de le déranger? Ça, il se le rappelait très bien, tant il avait été surpris et ému d'entendre cet inconnu lui dire qu'il tenait beaucoup à lui lire un poème qu'il venait tout juste de composer. Enfin il allait pouvoir parler de Valéry! Il ne ressentit plus sa fatigue. Il lui importait aussi d'échapper au confinement, d'avoir la nuit jusqu'aux étoiles, de respirer. L'idée ne lui vint pas qu'un poème même réussi n'est pas une raison pour tirer les gens de leur lit; il avait été bien souvent dérangé pour des motifs plus futiles, et toujours pour en rester à la taupinière de son faubourg. Tandis que

⁵⁷ *Ibid.*, p. 63.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 73.

⁵⁹ Pierre L'Hérault, « La charrette, roman de Jacques Ferron », dans Maurice Lemire dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome IV : 1960-1969, Montréal, Fides, 1984, p. 151.

maintenant c'était au château, édifié sur les décombres de la ville, au château par-delà le fleuve qu'il était invité grâce à ce poème⁶⁰.

L'emploi du style indirect libre, et la forme de l'interrogation indirecte libre au conditionnel passé par laquelle le narrateur représente sa sortie dans ce passage traduit la délibération dans le passé, la supposition, la possibilité — tout sauf la certitude d'une action. La mention de sa crainte de la mort et de ses cauchemars suggère par ailleurs que ce qui suit puisse être le récit de son rêve, soupçon renforcé par le côté saugrenu de sa conversation téléphonique rapportée, en discours direct, avec l'« inconnu », qui se serait identifié comme Frank Archibald Campbell⁶¹ : le médecin lui dit qu'il s'amènera au rendez-vous à dos d'âne.

Il ne peut pas cependant s'agir simplement de deux « variantes » qui expliqueraient la venue du narrateur anonyme au cabaret, puisque la première version est incompatible avec la deuxième. S'il était mort sur la rue Saint-Denis après le souper, le médecin n'aurait pas pu donner des consultations le soir et rentrer se coucher à la maison. En outre, cette version excluait sa rencontre au cabaret avec Frank et Barbara : s'il est mort dans la charrette, il n'est pas en mesure d'y entrer; de plus, la charrette n'était pas encore arrivée au cabaret quand Frank, Barbara et le médecin anonyme en sortent⁶². La confusion du lecteur se voit exacerbée par celle du « feu-je-devenu-il », qui se demande à plusieurs reprises si, oui ou non, il est allé se promener dans la rue

⁶⁰ *La charrette*, p. 98-99.

⁶¹ « Le Monsieur, qui se nommait Frank Archibald Campbell, l'attendait aux *Portes de l'enfer* [...] » (*ibid.*).

⁶² « À leur sortie, Campbell avait été surpris de ne pas trouver la charrette devant la porte, en dessous de l'enseigne. — Tiens! Fit-il, Rouillé est en retard pour une fois. [...]. Barbara, la nautonnière, se tourna vers leur compagnon [...] » (*ibid.*, p. 77).

Saint-Denis⁶³, et qui, couché dans la charrette devant *Les Portes de l'Enfer*, cherche sans cesse à savoir où il se trouve :

Il lui semblait qu'il aurait dû être auprès de Marguerite et se rendait bien compte qu'il n'y était pas. Le bordel et le couvent flanquaient peut-être la chambre conjugale; ils tenaient du rêve; peut-être était-il redevenu somnambule comme il avait été autrefois, dans son enfance. Ce n'était qu'une hypothèse, une hypothèse d'autant plus fragile que son enfance ne le rejoignait pas, faite de ouï-dire, frange hypothétique de lui-même. Il restait intrigué et se demandait sans cesse :
— Où suis-je? Où suis-je donc?⁶⁴

Le lecteur n'est pas en mesure de résoudre ce brouillage voulu et de la voix narrative et des faits relatés qui règne dès le cinquième chapitre, si ce n'est en se demandant si la deuxième partie du livre ne représenterait le récit d'un rêve de sa propre mort qu'aurait fait le narrateur autodiégétique de la première partie du livre. Car, comment expliquer autrement que par la logique du rêve le fait que, selon le récit, le médecin anonyme soit à la fois gisant dans la charrette en route vers le cabaret et à l'intérieur de ce dernier, en train de parler avec Frank Archibald Campbell? C'est que la mort du narrateur est racontée deux fois, de façons différentes, comme l'explique Ferron à Pierre Cantin:

J'ai eu à relire *La charrette* pour l'expliquer à des cégépiens et j'ai eu du mal à m'y retrouver, étant donné que la même mort y est racontée de deux façons différentes, ce que j'avais oublié⁶⁵.

⁶³ « Où suis-je rendu? Ai-je passé par la rue Saint-Denis pour venir ici avec toi que je ne connais pas, Barbara? » (*ibid.*, p. 80); « Au lieu de se laisser enfermer dans son cabinet après souper [...], peut-être s'était-il échappé par bris de son contrat professionnel pour aller se promener dans la rue Saint-Denis comme ça lui arrivait l'avant-midi, deux ou trois fois par mois, mais l'avant-midi seulement, jamais l'après-midi ni le soir » (p. 95); « Mais était-il allé ou non dans la rue Saint-Denis? Sa vue baissait, sa mémoire aussi, peut-être; il ne parvenait pas à se le rappeler. Par contre il se souvenait de s'être mis au lit, assez tard dans la soirée, de s'être mis au lit fatigué et d'avoir assisté à l'endormissement de Marguerite [...] » (p. 97); « Il se souvenait maintenant, mais il n'aurait pu dire de quelle rue il s'agissait; ce n'était pas en tout cas la rue Saint-Denis » (p. 107).

⁶⁴ *Ibid.*, p. 139

⁶⁵ Lettre inédite de Jacques Ferron à Pierre Cantin du 31 juillet 1971 citée dans Michaud, « Ferron en Faust », p. 9.

Le récit donne ainsi deux versions incompatibles de la mort du narrateur qui se rejoignent dans une même image, celle de son macchabée, couvert par le drapeau italien, dans la charrette devant *Les Portes de l'Enfer* (chapitre XIV). La confusion entre les deux est voulue; si le « feu-je-devenu-il », lorsqu'il adopte la focalisation interne, n'est pas sûr lui-même de ce qu'il a fait (était-il allé ou non dans la rue Saint-Denis?), il est dès lors impossible pour le lecteur de résoudre l'énigme. Il s'agit en effet de cette incertitude narrative, modalité essentielle de l'esthétique ferronienne, qui relève d'une « structure conflictuelle, une cohabitation de deux (au moins deux) rationalités discursives qui se supportent l'une et l'autre et se heurtent tout à la fois⁶⁶ ».

Ce procédé narratif fait du récit une sorte de contre-roman qui exprimerait l'impuissance du langage à dire le « réel ». La voix du narrateur devient la représentation de sa conscience, et le récit celle du changement de cette dernière pendant la durée de cette nuit. Puisqu'il n'y a point de réalité autre que celle construite par les mots, il revient au lecteur de reconduire par sa propre parole ou sa propre conscience l'allocution à soi d'un narrateur qui échappe au récit et à la narration par un corps toujours présent mais coupé de lui-même. Si le récit s'ouvre (la première section) sur la question de l'origine (qu'y avait-il avant la vie et qu'est-ce qu'il y aura après la mort⁶⁷),

⁶⁶ Mercier, *L'incertitude narrative dans quatre contes de Ferron*, p. 152.

⁶⁷ Le narrateur, racontant (au passé) sa vie de médecin de banlieue, se montre obsédé par la mort : d'abord par celle de ses patients (Morsiani, Labbay, le « citoyen respecté ») et par leur attitude envers elle, et ensuite par la sienne. Décrivant son ménage, par exemple, il se voit mort, au futur antérieur : « Le comble, ce sera les larmes de son veuvage. Je serai mort sans la satisfaction de ne pas l'affliger au moins une dernière fois » (*La charrette*, p. 39). Son observation que la mort, plus « personnelle » que la vie, « donne à l'homme sa mesure et permet de le juger » (p. 55), faite dans le contexte des agonies de ses patients dans la première section apparaît comme une prélude à la narration de sa réaction à sa propre mort dans la deuxième.

cette question se module dans la deuxième section en celle de l'identité, selon l'exigence de la relation spéculaire déjà à l'œuvre dans « Le pont » et *La nuit*.

Frank Archibald Campbell, huissier-bonimenteur de la Nuit

Le personnage canadien-anglais apparaît, on l'a dit, à un moment où se fait sentir l'incertitude narrative du texte. La première voix narrative le présente comme un des « témoins indispensables, requis par la loi qui préside à tout déploiement théâtral⁶⁸ »; Frank a ainsi toujours le rôle de « témoin » des Canadiens français qu'il avait dans *La nuit*, celui qui les regarde et dont ils perçoivent le regard. Il semblerait, cependant, de prime abord du moins, que ce rôle de témoin n'a rien de « malicieux » ou de juridique, étant donné qu'il s'agit d'un rôle dans le cadre d'un « déploiement théâtral ». Ensuite la voix du médecin anonyme, parlant au « je », l'appelant « Monsieur Campbell », fait référence à son rôle de « huissier-bonimenteur », suivant lequel il « annonçait déjà la représentation qu'il y aurait, cette nuit-là, au château ». Ces deux présentations insistent sur la fonction théâtrale du personnage qui serait ainsi défini par son « rôle » dans le théâtre nocturne qui se joue à l'intérieur du récit. Il fait partie d'un système organisé, celui du théâtre de la nuit, qui regroupe des comédiens ayant des origines ethniques et des rôles divers. Créature donc foncièrement « hypocrite », n'ayant pas d'existence en dehors de ce rôle théâtral, il serait dès lors impossible de connaître l'identité de Frank en dessous de son masque.

Le titre composite d'« huissier-bonimenteur » signale la dualité de la fonction « officielle » du personnage canadien-anglais dans le théâtre nocturne. Chacune de ses

⁶⁸ *La charrette*, p. 63-4.

deux parties recèle en outre d'autres significations, complexifiant davantage son rôle. « Huissier », Frank est un officier dont la principale charge serait d'ouvrir et de fermer les portes du théâtre, et d'en annoncer la représentation — qui n'aurait donc pas lieu sans lui. Toutefois, un « huissier » est aussi un officier de justice chargé de signifier les actes de procédure et de mettre à exécution les décisions de justice et les actes authentiques ayant force exécutoire. Ce deuxième sens (qui a évolué de celle, originelle, de garder les « huis » des tribunaux) fait apparaître Frank Archibald Campbell dans un rôle plus sinistre. Aurait-il convoqué le médecin anonyme non pas en tant que littéraire, pour parler poésie, mais en tant que huissier de justice, afin d'« exécuter » un « jugement » contre lui? En effet, le narrateur du présent du récit suggère que le véritable motif derrière ce coup de téléphone n'était pas la poésie, mais que le médecin ne s'en était rendu compte que par après : « L'idée ne lui vint pas qu'un poème même réussi n'est pas une raison pour tirer les gens de leur lit⁶⁹ ».

Une lettre inédite de Ferron en réponse à une question de Ray Ellenwood, qui était en train de traduire *La charrette*, au sujet de la signification du titre « huissier-bonimenteur », est éclairante à ce sujet :

En 1948, un mandat d'arrestation fut levé contre moi et il n'y avait pas dans Gaspé-Nord d'autre officier de justice qu'un huissier. Le Do Gagné, ancien contrebandier devenu organisateur politique, me téléphone de Sainte-Anne-des-Monts: « Docteur, ne vous laissez pas pagner; amusez-le et nous autres, pendant ce temps-là, nous allons avoir les mains libres dans le haut du comté. » Ce que je fis et pendant deux jours je fis courir ce huissier qui, après m'avoir signifié le mandat, aurait eu charge de me conduire à la prison de Percé. L'huissier est donc pour moi un officier de justice assez important. C'est lui qui de plus précède le juge et proclame l'ouverture du procès. Enfin Littré note que les huissiers sont « des gens préposés pour le service de certains corps, de certains théâtres. » F.A. Campbell détient une autorité certaine; il

⁶⁹ *La charrette*, p. 98.

ouvre et ferme la nuit; c'est une autorité anglaise, plus formelle que réelle, qu'on apprécie pour le décorum qu'elle apporte, mais sans la respecter pour autant. Il règle le cérémonial et s'il est huissier-bonimenteur, c'est qu'on conteste sa juridiction tout en s'en accommodant, et Marguérite [*sic*] la petite guidoune ne se gênera pour lui dire son fait durement. Bref, c'est un nom composé de mon invention, assez équivoque, de la même sauce que Papa Boss⁷⁰.

Cette lettre, soulignant encore une fois l'aspect autobiographique du récit, suggère que l'auteur associe Frank Archibald Campbell avec l'huissier de justice qui avait essayé de l'arrêter en 1948. L'extrait appuie en outre l'interprétation selon laquelle « l'invitation » nocturne que reçoit le médecin de la part de Frank n'était qu'un prétexte, que le véritable motif du personnage canadien-anglais en le faisant venir aux *Portes de l'Enfer* était lié à sa fonction d'huissier de justice.

La première partie de son titre, « huissier », est ainsi équivoque en elle-même, en ce qu'elle connote à la fois un portier (donc une fonction cérémoniale) et un représentant d'une autorité, en l'occurrence anglaise. Par ailleurs, Frank Archibald Campbell fait lui-même référence au sens juridique de son titre, écrivant, dans le poème autobiographique qu'il déclame devant le médecin anonyme, que les Canadiens français le perçoivent comme un « maudit huissier /Apportant des *subpœna*⁷¹ ». Cette comparaison entre Frank et un huissier apportant des *subpœna*, qui est un ajout par rapport à la version du poème publiée dans l'historiette « Le poème écossais », assimile le personnage à l'huissier qui aurait tenté d'arrêter Ferron en 1948. Ce deuxième sens, menaçant, rapproche ce Frank Archibald Campbell de celui de *La nuit* — ainsi que du personnage Frank Scott des écrits

⁷⁰ Lettre inédite de Jacques Ferron à Ray Ellenwood du 11 novembre 1980.

⁷¹ *La charrette*, p. 101. Nous reviendrons à ce poème dans une section ultérieure consacrée à la poésie de Frank.

polémiques —, parce qu'ils sont tous deux des antagonistes/représentants du pouvoir anglais contesté. De plus, le jugement à exécuter est cette fois celui de la mort.

La deuxième partie du titre, « bonimenteur », mot qui rejoint également la métaphore du théâtre⁷², exprime le regard contestataire des Québécois sur cet huissier qui leur est imposé. Le bonimenteur, celui qui fait le boniment, est un charlatan qui débite des discours trompeurs. Si Frank est un « témoin indispensable », s'il a un rôle officiel indéniable et inévitable en tant que huissier, il est aussi celui qui séduit par des blagues et des paroles trompeuses. Cette épithète, qui insiste sur son habilité avec la langue et sa facilité à la détourner à ses propres fins, montre aussi que les autres « comédiens » n'en sont pas dupes. L'emploi répété du titre « huissier-bonimenteur » et du terme l'« Écossais » pour désigner Frank Archibald Campbell a pour effet de faire de lui plus une figure définie par ces épithètes qu'un personnage à part entière.

Mais comment se fait-il que Frank ait ce rôle dans le théâtre, d'où vient son autorité? Quand (au chapitre VI) Marsan entre au cabaret à la recherche du « théologien promis », il entend interpréter une chanson qu'avait laissée l'huissier-bonimenteur avant son départ, « *Kiss me! Kiss me! She cried* », dont le texte, en langue anglaise, est reproduit en entier⁷³. Cette chanson (à laquelle nous reviendrons dans une section ultérieure consacrée à la poésie de Frank), la première apparition textuelle de la poésie de Frank, et la réaction de Béliar à son égard, renseignent sur Frank, sur son rôle dans le théâtre et sur ses rapports avec les autres comédiens. Exaspéré par la chanson, Béliar demande aux

⁷² « Bonimenteur » est aussi employé pour parler de celui qui, au théâtre, commente les épisodes. Il fut aussi appliqué, dans les premiers temps du cinéma, à celui qui parlait.

⁷³ « *Kiss me! Kiss me! She cried, /But he wanted, /He wanted only gentle, /Gentle communion. /So that soon, /That soon, /She drew up and went home* » (*ibid.*, p. 73). Le lecteur assistera plus loin (chapitre IX, p. 106) à la scène où Frank rédige ces lignes.

musiciens de changer de morceau; à la question de Marsan, à savoir s'il n'aimait pas la chanson « édifiante », Béliat répond : « — Encore une plaisanterie du cher Monsieur Campbell! ». Notons d'abord que Marsan et Béliat comprennent tous les deux le sens de ces paroles de langue anglaise; c'est sans doute en raison du mot « communion » que Marsan dit qu'« on se croirait ici dans une sacristie ». Ensuite, le fait que Béliat l'interprète comme « encore une plaisanterie » de la part de Campbell montre qu'il considère ce dernier en égal qui s'amuserait à le taquiner. Si les putains rentrent à la maison, comment marchander avec les clients? À la question de Marsan de savoir qui est ce Monsieur Campbell, Béliat réplique :

— Un grand escogriffe d'Écossais qui m'est imposé par je ne sais quelle pègre et dont je dois m'accommoder. Au fond, je m'entends assez bien avec lui. Il est, si je puis dire, assez impartial, ni d'un bord ni de l'autre. On s'arrange, quoi! C'est lui, l'huissier-bonimenteur de la Nuit.

Marsan haussa les épaules.

— Excusez-moi, dit Béliat : ce mauvais poète me fait perdre un temps considérable avec son verbiage. Venez-en au but de l'entretien⁷⁴.

Leur égalité et leur indépendance l'un vis-à-vis de l'autre sont soulignées par l'explication de Béliat que Campbell lui est « imposé » et qu'il doit s'en « accommoder ». L'autorité de Campbell viendrait d'une « pègre » quelconque — qui, du point de vue du diable, pourrait être céleste —; en tous les cas elle vient d'une instance supérieure à Béliat, qui doit en conséquence « s'arranger » avec lui. En outre, son affirmation que Campbell serait « impartial, ni d'un bord ni de l'autre », renforce son rôle de « témoin »; le fait qu'il ferait « perdre un temps considérable » à Béliat avec son « verbiage » suggère cependant que Campbell le contrecarre en quelque sorte. Frank

⁷⁴ *Ibid.*, p. 75.

Archibald Campbell apparaît donc comme une autorité indépendante, « impartiale » mais aussi ambiguë en raison de son titre équivoque, son écosse, de sa provenance mystérieuse et de son humour ironique.

« Témoin indispensable », les autres s'adressent à lui à cause de sa fonction officielle et de son impartialité, mais il s'avère que Frank n'est pas sûr lui-même de son rôle. Quand Bélial, déclarant la nuit « finie » et renvoyant le personnel, suggère à « Monsieur Campbell » qu'il pourrait, lui aussi, « nous quitter », le narrateur donne accès aux pensées de Frank, et commente son caractère:

L'Écossais fit semblant d'appareiller, nullement pressé de partir. Il restait dans son rôle d'huissier et ne bonimentait que pour rester en situation. Il ne demandait pas mieux que de se taire. « Que suis-je sinon un témoin? Mais en vue de quel procès? » Devant qui rendrait-il témoignage? Il n'en savait rien, assuré toutefois que s'il y avait témoin il y aurait nécessairement juge et procès. C'était un brave et un drôle d'homme. Il avait beau mesurer six pieds, trois pouces et demi, il ne se hissait jamais sur la pointe des pieds pour voir la fin des choses, content de ce qu'il en apercevait, sachant que rien ne se développe dans l'immédiat de l'espace et que c'est dans le temps que tout s'achève. Sa taille ne lui donnait pas vue sur l'avenir. Il comptait sur sa patience. Un air d'indifférence cachait sa curiosité et son respect de la durée⁷⁵.

Huissier-bonimenteur et témoin, Frank est aussi un spectateur amusé⁷⁶ du jeu nocturne, ainsi qu'un participant; en effet, le personnage canadien-anglais interagit avec chacun des « comédiens » du théâtre, les regardant, provoquant leur réaction, et devenant l'objet de leur regard. C'est en outre lui qui aurait composé trois des cinq poèmes du texte, toujours à l'intention d'un personnage. Ayant mandé le narrateur-médecin au cabaret, Frank déclame devant lui (et toute l'assistance) son poème autobiographique, essayant de l'entraîner par ce moyen dans une conversation plutôt

⁷⁵ *Ibid.*, p. 165.

⁷⁶ Voir, par exemple, à la page 137, où Frank rit avec Bélial de « notre ami Ange-Aimé ».

politique. Il s'entretient ensuite avec le cardinal à tête de cochon, traduisant les propos de ce dernier, qui ne parle que « l'américain », pour le médecin anonyme, qui ne comprendrait pas l'anglais. Faisant ensuite un tour de la ville à dos d'âne, Frank devient l'objet du regard de l'autre québécois (les « Palestiniens »)⁷⁷, et rencontre la putain Linda, représentante de la jeunesse québécoise désabusée, dont il écoute attentivement le conte « politique » et dont il subit les injures. De retour au cabaret, il discute de la politique avec Marsan, tentant de négocier, de la part de Béliat, un marché dont l'enjeu est essentiellement politique. En raison de son autorité et de son autonomie, Frank peut rester au cabaret, sous le prétexte de chercher sa cornemuse, après la fermeture officielle de la nuit, ce qui lui permet d'assister et de participer aux événements subséquents. De plus, alors que Frank promet à Rouillé de lui livrer le feu follet qu'est devenu Marsan s'il le trouve, il ne le fait point; au contraire, après une dernière conversation avec Marsan, Frank lui donne sa bénédiction : « — Allez en paix, Gratien Marsan⁷⁸ ». Frank assiste aux difficultés de Béliat avec la tête du cheval et il sert à boire au cardinal à tête de cochon, avec qui il discute et qu'il réussit à faire embarquer dans la charrette. La dernière image du théâtre nocturne est celle de l'huissier-bonimenteur et de la nautonnière de la Nuit, en dessous de l'enseigne du cabaret, en train de regarder s'éloigner l'équipage.

⁷⁷ Le commentaire du Palestinien en voyant Frank, à dos d'âne, soit « 'Tout n'est pas perdu' » (*ibid.*, p. 118), constitue évidemment une intertextualité avec l'historiette éponyme et, à travers elle, avec la personne de Frank Scott. La phrase étant en outre une citation de *Paradise Lost* de Milton, reprise par Garneau, son énonciation par le « Palestinien » signifie que, pour les Québécois, Frank serait le représentant du Conquérant dont ils aimeraient se débarrasser.

⁷⁸ *La charrette*, p. 171.

Frank Archibald Campbell, Écossais

En décrivant ce « Monsieur Campbell » pour Marsan comme un « grand escogriffe d'Écossais », Béliat l'identifie en premier lieu par son ethnie; en effet, le texte de *La charrette*, qui utilise le mot « Écossais » au moins vingt fois à l'égard de Frank, insiste beaucoup plus sur son écosstitude que ne le font *La nuit et Le ciel*. Son lien personnel avec l'Écosse est resserré par ses références répétées à son grand-père, qui, né en Écosse, aurait eu du mal à s'adapter au Canada en vieillissant⁷⁹, ainsi que par la mention répétée (cinq fois) des « Highlands » comme lieu d'origine. Ce grand-père et, par extension, son héritage écossais, auraient marqué Frank, qui prétend tenir beaucoup à la cornemuse (mentionnée douze fois) que son grand-père lui aurait léguée⁸⁰. Frank se décrit lui-même comme un « Écossais de nationalité québécoise, ayant perdu son pays, sa langue, la féerie des îles et des Highlands⁸¹ », un « vieux naufragé des Highlands⁸² »; selon Marsan, cette qualité d'Écossais devrait aider Frank à comprendre l'opinion qu'il se fait de son « pauvre pays⁸³ ». *La charrette* souligne ainsi l'origine celte du personnage canadien-anglais et sa perte de sa langue et de sa culture gaélique; coupé de sa langue, de son lieu d'origine, et de sa culture, il serait livré en quelque sorte à l'errance en quête d'un « pays », d'une « nationalité ».

⁷⁹ « CAMPBELL — Non, mon grand-père. Il était originaire d'Écosse. Plus il vieillissait, moins il s'adaptait au Canada » (*ibid.*, p. 153).

⁸⁰ Il est cependant fort probable qu'il s'agisse d'une ruse de la part de Frank qui, par curiosité, veut rester dans le cabaret. Quand Frank explique son retard à partir par le fait qu'il cherche sa cornemuse, Béliat répond : « Que le diable m'emporte si je vous ai déjà vu avec une cornemuse! »; ensuite, le narrateur précise que l'attention de Béliat fut « [p]ar chance » détournée par Rouillé (*ibid.*, p. 166).

⁸¹ *Ibid.*, p. 150.

⁸² *Ibid.*, p. 153.

⁸³ *Ibid.*, p. 156.

Le « highlander » romanesque est souvent dépeint (à la différence du « lowlander »), comme un romantique inefficace et chimérique, un perdant, celui qui adhère aux causes perdues⁸⁴. Si par certains aspects (sa recherche de la cornemuse, sa « bonhomie », son amour pour la poésie) Frank est ce montagnard, le texte lui donne par ailleurs des traits moins romantiques: il a été un universitaire renommé, doyen de faculté, et c'est parce qu'il est un homme « versé dans la politique et la finance⁸⁵ » que Béliat lui demande de négociier, de sa part, le pacte faustien avec Marsan. Frank dit avoir voulu « se joindre à une noble cause » en se déclarant québécois; la réponse de Marsan (« Quand on a un faible pour les batailles perdues⁸⁶ »), suggère en effet que ses origines montagnardes auraient motivé ce choix. Toutefois, quand Marsan lui dit que « [s]on pays se rétrécit comme une peau de chagrin », Frank se montre indifférent : « — [...]. Sachez-le : en fait de pays je suis sans préjugés : celui-là ou un autre. J'aurais quand même préféré le vôtre⁸⁷ ».

Bien que ce Frank Archibald Campbell apparaisse moins menaçant que celui de *La nuit*, il joue néanmoins le même rôle de Méphistophélès auprès d'un personnage canadien-français, essayant d'acheter son âme. S'il fait la tentative cette fois non sur le narrateur autodiégétique mais sur Gratien Marsan, c'est que le « protagoniste » canadien-français de *La charrette* est fragmenté : non seulement le narrateur s'est-il dédoublé, subissant deux morts, l'élément autobiographique est réparti entre le

⁸⁴ Voir à ce sujet Flora Alexander, « The Idea of the Highlander in *The Diviners* », *British Journal of Canadian Studies*, vol. 7, n° 1 (1992), 83-90.

⁸⁵ *La charrette*, p. 149.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 156.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 157.

narrateur-médecin et son seul « ami⁸⁸ », Gratien Marsan, le personnage « politique ».

Frank interagit avec ces deux *alter ego* de l'auteur, récitant son poème pour le médecin anonyme, à qui il présente Barbara, et parlant politique avec Gratien Marsan.

Cependant la conversation entre Frank et le médecin, ainsi que d'autres discours et son monologue intérieur, laissent transparaître les pensées politiques du celui-ci et la lutte politique qui se joue au Québec dans les années 1960. Par exemple, en expliquant ce qu'est Jérusalem à Barbara, le médecin anonyme, notant que les Juifs sont « de la race élue de Dieu », parle ensuite du « dénommé Dieu » avec « avec toute la rancœur des âmes perdues, la rancœur de la futilité » :

Il a un truc, un fameux, même un écoeurant, il s'est fait élire en choisissant des élus, les plus forts, bien entendu, les Américains, les Israéliens, les Rhodésiens. Les plus forts exterminent les plus faibles pour faire avaliser leur élection⁸⁹.

Dans l'« Appendice aux Confitures de coings », on le sait, le narrateur-auteur traite son personnage Frank Archibald Campbell de « Rhodésien bien intentionné, plus pernicieux qu'un autre⁹⁰ ». Or, Ferron s'était déjà servi du parallèle entre les Rhodésiens et les Anglo-Montréalais, les « McGuilliens », qui seraient tous les deux des minorités dominantes, dans une lettre au *Devoir* intitulée « Un mot crotté » écrite pendant la période de la rédaction de *La charrette*. Réagissant au mot « fascisme » que le ministre Côté aurait « ramassé » dans le « fumier anglais pour en salir les États généraux », Ferron écrit :

— Voilà des générations que nous sommes en butte, à ce terme. Étions-nous le moins nationaliste, que nous devenions des fascistes en herbe. Avions-

⁸⁸ *Ibid.*, p. 43 et p. 47.

⁸⁹ *La charrette*, p. 84. Quand Barbara lui demande pourquoi il (le médecin anonyme) n'a pas été « élu », il répond : « — Parce que je n'ai pas été choisi, tout simplement » (*ibid.*, p. 85).

⁹⁰ « Appendice aux Confitures de coings », *Les confitures de coings et autres textes*, p. 103.

nous pour nous en défendre un passé de gauchiste casse-cou, qu'on nous répondait avec un sourire entendu et bête : « Bien oui : national-socialisme. »

Cela nous disposait à la question. Nous l'avons résolue par les principes suivants :

1. Le nationalisme en pays souverain est une valeur de droite.
2. Le nationalisme d'une majorité dominée est une valeur de gauche.
3. Le nationalisme d'une minorité dominante est fasciste, aussi bien sur le campus de McGill qu'en Rhodésie.

Comme c'était des McGilliens qui nous accusaient de fascisme, nous avons compris que ces énergumènes de la belle âme, dont Michael Oliver, se projetaient sur nous⁹¹.

Par ailleurs, en faisant du Vieux-Montréal la ville de Jérusalem et de ses habitants des « Palestiniens », le narrateur de *La charrette* fait un parallèle entre la situation de la Palestine, occupée, et celle du Québec. Nous reviendrons au statut « politique » de Frank dans une section ultérieure qui portera sur sa poésie.

Alors que le médecin anonyme est déçu par sa rencontre avec Frank, Marsan est « ravi » par la sienne, « ayant enfin trouvé un interlocuteur dans cet Écossais démesuré, forte partie, tout réactionnaire qu'il fût⁹² ». Communiste désabusé devenu impuissant, Marsan demeure néanmoins idéaliste, voire utopiste (du point de vue de Frank, qui lui reproche son « angélisme » et son « paradis hors contexte⁹³ »), croyant toujours en un « avenir meilleur », pensant pouvoir trouver son paradis en Chine, et gardant la foi dans son pays⁹⁴. Tandis que le Frank de *La nuit*, ayant pris parti pour la police, tient à acheter l'âme de François dans le but de l'assimiler, celui de *La charrette* ne fait que jouer un rôle, à la demande de Bélial, dans cette partie dont l'échec le laisse imperturbable. Il ne réussit pas à conclure le marché avec Marsan (sa foi, son âme pour Linda-Marguerite,

⁹¹ Jacques Ferron, « Un mot crotté », *Le Devoir*, le 18 décembre 1967, repris dans *Les lettres aux journaux*, p. 257.

⁹² *La charrette*, p. 150-151.

⁹³ *Ibid.*, p. 155.

⁹⁴ « Je mourrai du moins patriote de la terre » (*ibid.*, p. 157).

qui « d'un impuissant » en ferait un « amoureux ardent »), parce que, impuissant « jusque dans l'âme », Marsan est content de s'être « adapté à la situation donnée, de [s]'être marié ainsi à [s]on pays⁹⁵ », mais Frank n'en est pourtant pas fâché. « [F]eignant d'être en colère », il tient simplement à apprendre à « Maître Béliat » qu'il n'est qu'un « fiferlot » parce que :

— Faust, ça ne se joue pas au Québec. Le bon vieux folklore entre dans le sujet comme de la fardoche dans un champ inculte. Marguerite finit par se coucher au fond du chaudron où sa sainte mère faisait son savon. Le docteur Marsan, pour ne pas rester en plan, n'est plus qu'un feu follet, pour ne pas dire une âme de purgatoire qui danse, la nuit, sur son pays dévasté en attendant de rejoindre son paradis⁹⁶.

Tout cela ne lui déplait pas, poursuit Frank, car ces personnages « iront rejoindre des parents, naufragés des Highlands et des îles de l'Écosse ». Pour reprendre les mots de François Ménard, ils seront ses « compatriotes par les abandons ».

L'écossitude du Frank de *La charrette* est ainsi tout aussi ambiguë qu'elle ne l'était dans *La nuit*. Elle explique à la fois l'« autorité » et l'« impartialité » du personnage dans le théâtre nocturne, et le dote des qualités (son intelligence, sa ténacité) qui font de lui un « parti » intéressant, à qui l'on fait appel des deux « bords ». En mal de pays, se cherchant une « nationalité », ayant un faible pour les causes « nobles » en raison de son héritage montagnard, Frank aurait cependant réclamé la nationalité québécoise, au dire de Linda, « pour s'amuser, comme on fait une chanson, parce qu'il est l'huissier-bonimenteur de la Nuit⁹⁷ ». Il manque à Frank ce Parti pris inconditionnel d'un Marsan, cet amour de la terre jusque dans la mort, en somme, cette définition

⁹⁵ *Ibid.*, p. 158.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 163.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 156.

inéluctable de soi en fonction de son pays presque malgré soi du médecin anonyme qui permettrait à Frank d'être, aux yeux des Québécois, de « nationalité québécoise ».

Frank Archibald Campbell, « bonhomme presque poétique »

Frank Archibald Campbell de *La charrette*, à la différence de celui de *La nuit*, se présente — avec modestie — comme un poète. Le texte comprend pas moins de trois poèmes qu'il aurait composés: celui, autobiographique, qu'il aurait composé, cette nuit-là, à l'intention du médecin anonyme (« Un stylite [...] »⁹⁸); celui, sans titre, que Barbara récite au médecin anonyme (une parodie du *Cantique des Cantiques*⁹⁹); et les paroles d'une chanson qu'il compose cette même nuit, au cabaret (« *Kiss me! Kiss me! she cried*¹⁰⁰ »). Cette poésie de Frank occupe une place de premier plan dans le texte, contribuant à son genericité hétéroclite et à son hétérolinguisme; loin d'être « peu productive¹⁰¹ », elle s'avère, comme celle que cite Frank dans *La nuit*, toujours motivée du point de vue diégétique.

Comme le fait remarquer Andrée Mercier (au sujet de la poésie dans *Le ciel de Québec*), en recherchant quel discours un roman pourrait tenir sur la poésie, il importe de ne pas simplement confondre l'éventuelle signification d'un texte avec ce que son narrateur (ou ses principaux personnages) énonce, mais d'analyser plutôt le rôle de la structure même du roman dans la production du sens¹⁰². La répétition en *leitmotiv* de la chanson « *Kiss me! Kiss me!* » sert, en effet, de point de repère chronologique, révélant

⁹⁸ *La charrette*, p. 100-101. Ce poème (avec modifications) est tiré de l'historiette « Le poème écossais ».

⁹⁹ *Ibid.*, p. 79-82. Ce poème (avec modifications) est tiré de l'historiette « *Negrosa sed pulchra...* ».

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 73.

¹⁰¹ Michel Biron, « À qui parler de Valéry? », dans *Jacques Ferron : le palimpseste infini*, p. 224.

¹⁰² Andrée Mercier, « Le salut de la chair et de la poésie dans *Le ciel de Québec* de Jacques Ferron », *Urgences*, n° 28, 1990, p. 20-1.

l'achronologie du récit et la logique onirique et associative qui le structure. Ainsi les premiers vers de Frank à apparaître dans le texte (au chapitre VI) ne sont pas ceux qui, du point de vue de la chronologie des événements de la nuit, auraient été récités en premier. En entrant au cabaret, on l'a vu, Marsan entend chanter une chanson que l'huissier-bonimenteur avait laissée; ce n'est qu'au chapitre IX, cependant, que la scène de la rédaction de cette chanson sera racontée. Le texte de la chanson « *Kiss me!* » apparaît donc une deuxième fois au chapitre IX, lors de la présentation de la scène qui s'était déroulée au cabaret avant que n'y entre Marsan, quand Frank, Barbara et « leur compagnon » étaient encore là. C'est alors que le lecteur apprend les circonstances entourant la composition de ce « motif »: le guitariste ayant demandé à Frank quelques paroles pour une chanson, ce dernier « griffonna quelques mots », ajoutant « Vous la dédieriez à Mademoiselle Barbara¹⁰³ ». Le texte en langue anglaise des « trois lignes griffonnées » est ensuite reproduit (« '*Kiss me, she cried. But he wanted only gentle communion. So that soon she drew up and went home.*' »), suivi de ce commentaire de la part de Frank :

— Quand mon cru ne suffit pas, j'emprunte aux bons auteurs.

Cette phrase de D.H. Lawrence, Barbara l'interpréta à sa façon.

— Vous êtes bien gentil quand même, Frank.

Il était en effet trop tôt pour qu'elle pensât à rentrer chez elle. L'huissier-bonimenteur de la Nuit la baisa sur le front. Elle traversa et vint se blottir contre le nouveau venu¹⁰⁴.

Le narrateur identifie ainsi l'auteur auquel Frank aurait, selon ses propres mots, « emprunté » ces lignes, et décrit la réaction de Barbara, tout en traduisant une partie des

¹⁰³ *Ibid.*, p. 106.

¹⁰⁴ *Ibid.*

lignes en langue anglaise en français. Pourquoi le narrateur prend-il le soin d'attribuer la phrase au poète et romancier britannique D.H. Lawrence (1885-1930), auteur tuberculeux que Ferron appréciait d'ailleurs¹⁰⁵, et comment interpréter cette intertextualité?

Tout d'abord, au niveau référentiel, l'intertexte avec l'oeuvre de D.H. Lawrence se comprend comme une référence à Frank Scott, grand admirateur des écrits de Lawrence¹⁰⁶ et défenseur, comme nous l'avons remarqué, de *L'amant de Lady Chatterley* du même auteur. Cette pratique du personnage suggère-t-elle en outre que Frank Scott « emprunterait » sa poésie aux autres? Il s'agit tout au moins d'une allusion à sa méthode inédite de composition telle qu'exemplifiée dans son recueil de poésie intitulé *Trouvailles*¹⁰⁷, méthode qui consistait à « trouver » de la poésie dans la prose quotidienne. Les poèmes de ce recueil publié en 1967 sont effectivement faits de phrases « trouvées » dans des écrits de tous les jours, dans la publicité, des affiches et ainsi de suite. Selon le site web consacré à Ferron, le docteur possédait un exemplaire de ce livre de Frank Scott — d'ailleurs le seul livre de ce dernier à figurer dans la bibliothèque de Ferron.

La citation de ces lignes de Lawrence sert par ailleurs à renseigner sur le personnage Frank ainsi que sur ses rapports avec sa dédicataire, Barbara. Premièrement, le fait que Frank « compose » en anglais pour Barbara, et qu'elle comprend le sens de ces mots, montre qu'ils communiquent en anglais. Deuxièmement, que Frank

¹⁰⁵ La bibliothèque virtuelle de Ferron sur le site web consacré à l'auteur montre qu'il possédait deux livres de Lawrence : *Île mon Île*, Kra, Paris, 1930, et *Le renard, La petite ours*, Lausanne, 1956.

¹⁰⁶ Selon Djwa, Lawrence est « celui qui a le plus influencé la sensibilité artistique de Scott » (*Une vie*, p. 124).

¹⁰⁷ F. R. Scott, *Trouvailles*, Montreal, Delta Canada, 1967.

« emprunte » ces lignes à un auteur anglais montre que sa « bibliothèque », sa référence en matière de littérature — du moins quand il s'agit de composer une chanson qu'il dédie à une personne anglophone — est anglaise. En outre, le fait qu'il considère D.H. Lawrence comme un « bon auteur » (et par extension, le livre *Women in Love*, dont est tirée la citation, comme un « bon livre ») montre ses goûts littéraires (par rapport au Frank de *La nuit*) pour les auteurs modernistes, tout comme son modèle Frank Scott. Le personnage se compare-t-il, en tant qu'auteur, à Lawrence? Le poème qu'il a « composé » pour Barbara accorde la même importance à l'érotisme que l'œuvre de Lawrence. Finalement, son aveu qu'il « emprunte aux bons auteurs » quand il manque de l'inspiration soulève le soupçon que Frank aurait procédé de même avec les autres poèmes du texte qu'il est censé avoir écrits¹⁰⁸.

Ces trois lignes sont en effet tirées du dix-neuvième chapitre de *Women in Love*, cinquième roman de D.H. Lawrence, oeuvre rédigée pendant la Première Guerre mondiale que l'auteur considérait comme son meilleur livre¹⁰⁹. Ursula Brangwen, une

¹⁰⁸ La « clé » Frank Scott, modèle du personnage Frank Archibald Campbell, suggère que ce dernier, sorte de chansonnier en résidence pour le cabaret, aurait composé une quatrième chanson, la « Romance de l'épilé » (*La charrette*, p. 136). Les paroles de cette chanson rappellent une scène de *L'amant de Lady Chatterley* que, selon ses propres indications, le modèle du personnage, Frank Scott, avait de la difficulté à défendre contre l'accusation d'obscénité, celle qui montre Lady Chatterley et son amant tressant des fleurs dans les poils de son pubis. Frank Scott a composé un poème humoristique au sujet de cette difficulté : « What hurt me was not that they did it a lot/ And even ran out in the rain, / 'Twas those curious poses with harebells and roses/ And that dangling daisy-chain » (F.R. Scott, *Collected Poems*, p. 265, cité dans Djwa, *The Politics of the Imagination*, p. 345).

¹⁰⁹ David Bradshaw, « Introduction » dans D. H. Lawrence, *Women in Love*, Oxford, New York, Oxford University Press, 1998, p. xxxviii. Le roman fut publié pour la première fois (de façon privée) à New York, en 1920; il paraît (avec certains passages expurgés) à Londres en 1921. Bien que l'intrigue du roman se déroule avant la Grande Guerre, l'influence de cette dernière, qui fut pour l'auteur un enfer, un « cauchemar » dont il lui était impossible de s'éveiller (*ibid.*, p. xiv), se fait sentir dans la violence des émotions et des sentiments exprimés par les personnages ainsi que leurs dans actions. Birkin et Gerald (qui avait participé à la Guerre des Boers) sont affectés par l'amertume de la guerre, processus destructif qui s'oppose au processus créateur de l'amour. Imprégné de la mort, tout comme *La charrette*, *Women in*

des deux sœurs (les héroïnes du titre), est une femme forte et indépendante qui se moque des contraintes, tel le mariage, imposées par la société. Le chapitre XIX, intitulé « Moony », relate la rencontre imprévue et nocturne entre Ursula et l'homme qu'elle aime, Rupert Birkin; elle le surprend, au bord d'un étang qui reflète l'image de la lune, en train de jeter un cri contre Cybèle et Syria Dea (connue aussi sous le nom Astarté), déesse de la lune¹¹⁰. Ensuite, Ursula observe Birkin tenter de « lapider la lune », de la faire disparaître, en lançant fiévreusement des pierres contre son reflet. Dans la conversation qui suit entre les deux personnages, où ils exposent leurs conceptions différentes de l'amour, Birkin affirme qu'il aime Ursula « définitivement », et l'embrasse. Cependant, il explique qu'il veut rester tranquille avec elle cette nuit, sans désir ni volonté, goûtant un bonheur serein. Ursula se blottit contre lui, susurrant « Embrasse-moi! Embrasse-moi! », mais Birkin, qui ne cherche qu'une communion spirituelle avec elle, point de passion, tient à faire prévaloir sa volonté. Quand Ursula le comprend, elle rentre à la maison¹¹¹.

Cette intertextualité suggère que Barbara (qui « s'était glissée à côté de Frank ») souhaiterait des rapports charnels avec Frank qui, par le moyen de ces lignes (qu'il

Love voit, outre le suicide de Gérard (qui, enfant, fut responsable de la mort d'un de ses frères), la mort de sa sœur (qui aurait peut-être étranglé son amant, trouvé mort avec elle) et celle de son père.

¹¹⁰ Ces deux déesses incarnent le principe de la féminité et de la fertilité.

¹¹¹ « For a long time she [Ursula] nestled to him [Birkin], and he kissed her softly, her hair, her face, her ears, gently, softly, like dew falling. But his warm breath on her ears disturbed her again, kindled the old destructive fires. She cleaved to him, and he could feel his blood changing like quicksilver. 'But we'll be still, shall we?' he said. 'Yes,' she said, as if submissively. And she continued to nestle against him. But in a little while she drew away and looked at him. 'I must be going home,' she said. 'Must you? — how sad,' he replied. She leaned forward and put up her mouth to be kissed. 'Are you really sad?' she murmured, smiling. 'Yes,' he said, 'I wish we could stay as we were, always.' 'Always! Do you?' she murmured, as he kissed her. And then, out of a full throat, she crooned 'Kiss me! Kiss me!' And she cleaved close to him. He kissed her many times. But he, too, had his idea and his will. He wanted only gentle communion, no other, no passion now. So that soon she drew away, put on her hat and went home » (*Women in Love*, p. 261-2).

connaît par cœur), lui signale son refus. Sans doute ignorante de la provenance des lignes (c'est le narrateur qui précise que D.H. Lawrence en est l'auteur), Barbara « interpréta la phrase à sa façon¹¹² », c'est-à-dire que Frank ne veut pas d'elle cette nuit. C'est alors — parce qu'« il était en effet trop tôt pour qu'elle pensât à rentrer chez elle » —, qu'elle « se blottit » contre le « nouveau-venu », le médecin anonyme.

En dédiant ces lignes à Barbara, Frank Archibald Campbell semble se comparer à Birkin. En effet, Frank, comme Birkin, est préoccupé par autre chose que « l'œuvre de chair »; tenace, comme Birkin, Frank veut faire prévaloir ses idées et sa volonté sur ses émotions. En outre, comme l'ont remarqué de nombreux critiques, le titre *Women in Love* est paradoxal, car le rapport passionnel au centre du roman est celui entre deux hommes, Rupert Birkin et Gerald Crich, les amants des deux femmes du titre. Devrions-nous y lire la suggestion d'un rapport passionnel similaire, fait d'amour et de haine¹¹³, entre Frank et le Québec, représenté par le médecin anonyme et Gratien Marsan? En tous les cas, dans le roman de Lawrence, ce sont les personnages féminins qui sont orientés vers la vie et qui survivent — comme Marguerite dans *La charrette* — tandis que les hommes, dégoûtés de l'être humain et de la société, sont fascinés par ce qu'ils considèrent comme la déchéance de la civilisation et par la mort¹¹⁴. Il est remarquable aussi que Birkin répugne à « conjuguer » toutes les personnes du verbe, disant que la

¹¹² *La charrette*, p. 106.

¹¹³ Voir, par exemple, le passage suivant: « There was a pause of strange enmity between the two men [Birkin et Crich], that was very near to love. It was always the same between them; always their talk brought them into a deadly nearness of contact, a strange, perilous intimacy which was either hate or love, or both. They parted with apparent unconcern, as if their going apart were a trivial occurrence. [...] Yet the heart of each burned from the other. They burned with each other, inwardly. This they would never admit » (*Women in Love*, p. 33).

¹¹⁴ Le roman se termine sur l'affolement de Birkin en raison du suicide de Gerald Crich. Birkin croit que parce que Crich avait refusé son amour, ce dernier ne peut pas se survivre en lui. Incapable de comprendre et l'amour qu'avait Birkin pour Crich et son désespoir, Ursula se montre critique et impatiente envers lui.

première personne du singulier lui suffit¹¹⁵, tout comme il dit se sentir, à Londres (où la vie serait « la mort »), comme un « damné¹¹⁶ » et où il y fréquente un café hanté par des personnages bizarres qu'il connaît mais envers qui il garde ses distances.

Cette petite « rengaine » fait une troisième apparition à la fin du dixième chapitre¹¹⁷ quand, après l'arrivée de Rouillé au cabaret, Béliat essaie d'intéresser Marsan à faire un marché avec lui. Finalement, ces mots anglais font une quatrième apparition au chapitre XI, étant cette fois entendus par le médecin anonyme, couché dans la charrette et couvert par le drapeau italien. Après l'aventure dans l'hôtel de la rue Stanley (racontée au chapitre VII et continuée dans la deuxième partie du chapitre XI), le médecin anonyme voit Barbara se transformer en sa « mère cadette » qui, lui tirant le drapeau italien par-dessus la tête, lui explique qu'elle l'avait introduit en cachette dans le vieux monastère, et qu'elle allait chercher Marguerite pour l'aider à corriger sa « sottise ». En l'attendant, il « avait fini par croire », dit-il, que la charrette était ce monastère « si peu plausible », et que :

Mère Marie-de-Jésus et Mère Marie-du-Saint-Esprit devaient se trouver à la chapelle car il entendait le chœur des Ursulines chanter en latin : « *Kiss me! Kiss me! she cried, but he wanted only gentle communion.* » Ce cantique, elles le criaient de toute leur âme, mais le Seigneur devait être dans ses mauvais jours; elle était mince, la communion qu'il avait à leur offrir, puisqu'il les renvoyait dans leurs cellules, encore tout engagées, le cœur gros.[...]. Il faisait le mort...¹¹⁸

La répétition de cette chanson permet ainsi de joindre les deux fils contradictoires du récit et de situer temporellement ces délibérations du mort dans la

¹¹⁵ *Women in Love*, p. 55.

¹¹⁶ « 'Don't you feel like one of the damned?' asked Birkin [à Gerald, quand ils arrivent à Londres], as they sat in the little, swiftly running enclosure, and watched the hideous great street. 'No', laughed Gerald. 'It is real death,' said Birkin » (*ibid.*, p. 61).

¹¹⁷ *La charrette*, p. 113.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 121-2.

charrette pendant la rencontre de Marsan et Béliat racontée au chapitre X. Mais pourquoi pense-t-il entendre chanter « en latin » les mots (reproduits en anglais) que Frank avait donnés au guitariste? La première phrase de cette chanson qu'il entend jouer à l'intérieur du cabaret, « *Kiss me! Kiss me* », étant une traduction anglaise du premier verset du *Cantique des Cantiques*, « Qu'il me baise des baisers de sa bouche! », la chanson se transforme, dans son imagination, en un cantique que les Ursulines du monastère de sa mère chanteraient.

En outre, cette quatrième apparition de « *Kiss me! Kiss me!* », transformé en un cantique, fait la boucle avec le poème que Barbara a récité pour le médecin anonyme au chapitre VII, poème qu'elle dit à deux reprises avoir été composé pour elle par Frank¹¹⁹, et qui est justement — à son insu — un travestissement du *Cantique des Cantiques*. Frank aura donc encore une fois « emprunté aux bons auteurs », adaptant habilement ce poème sacré de la Bible pour l'utilisation d'une prostituée dans l'exercice de ses fonctions. Cet « emprunt » démontre en outre que la Bible est une référence importante pour Frank, fait qui ressort également du poème autobiographique qu'il déclame devant le médecin anonyme, dans lequel il se compare à Moïse¹²⁰. Barbara, pour qui le vers du poème « *Negrosa sed pulchra sum* » serait en espagnol¹²¹, ignore l'hypertexte du

¹¹⁹ «— Ah bon! fit-elle, voilà ce que Frank m'a répondu, le grand type qui tout à l'heure était avec nous; c'est lui qui l'a fait pour moi » (*ibid.*, p. 80); « — [...] C'est lui [le poème] mon diplôme universitaire. Monsieur Campbell doit s'y connaître, lui, l'huissier-bonimenteur. Il l'a fait pour moi et me l'a remis : il ne voulait pas nuire à personne. Je l'ai pris pour cela, rien que pour cela... » (p. 83).

¹²⁰ Ce fait est souligné également au chapitre XI : « Il [l'huissier] avait beaucoup lu la Bible et n'était pas sans savoir qu'il n'avait pas parenté dans la maison de David ni même parmi les douze Tribus » (*ibid.*, p. 118). Cette connaissance de la Bible chez le protagoniste canadien-anglais est un autre lien intertextuel entre les trois Frank du cycle Scot.

¹²¹ *Ibid.*, p. 81.

poème¹²²; même le médecin anonyme, littéraire féru, qui « avait vaguement l'impression d'avoir entendu déjà ce poème¹²³ », ne l'identifie pas. Pourtant, dans l'historiette qui est à la source de cette scène, le narrateur, intrigué par un « relent » du poème et se demandant « où le Doyen avait bien pu la tailler », trouve la réponse dans la phrase en latin :

J'aurais dû y penser de la part d'un fils d'évêque! Le bonhomme chantait la messe et lui, mine de rien, dévotement, il se sexait en lisant la Sainte Bible. Doux Jésus des Anglicans! Je voyais le jour à présent : le poème fait sur mesure pour la petite Barbara, le dénommé Frank Archibald Campbell l'avait taillé aux ciseaux classiques de tous les chrétiens en fermentation, catholiques compris, dans le Cantique des cantiques¹²⁴.

La suppression dans *La charrette* de ce passage de l'historiette exprimait l'attitude dédaigneuse du narrateur envers Frank Archibald Campbell a pour effet de mettre l'accent plutôt sur l'expérience mystérieuse que vit le médecin anonyme en écoutant le poème. Ce poème de Frank est le moyen qu'utilise Barbara, « nautonière des sombres bords » qui aide les gens « passés de la première à la troisième personne du singulier, à s'habituer à leur nouvelle grammaire¹²⁵ », pour transborder l'âme du « feu-je-devenu-il ». C'est en effet la répétition des deux derniers vers de ce poème qui ramène à la deuxième version de la mort du narrateur, mort qui serait survenue (peut-être dans son rêve) dans son lit, après être rentré chez lui cette nuit-là¹²⁶.

¹²² Cette scène, avec son mélange de sacré et de profane, constitue encore un lien avec *Le ciel de Québec* où un poème tient lieu de l'acte sexuel, et où la prostituée Georgette confond les vers (de Valéry) qu'elle cite à François-Anacharsis avec la Bible.

¹²³ *Ibid.*, p. 79.

¹²⁴ Jacques Ferron, « *Negrosa sed pulchra...* », *IMP*, vol. XX, n° 18 (6 août 1968), p. 17.

¹²⁵ *La charrette*, p. 64.

¹²⁶ « C'est de Marguerite qu'il se rapprocha — il le fit religieusement — de Marguerite qu'il n'avait pas connue [...]. Quand il fut contre elle, il douta; c'est elle qui était chaleureuse et accueillante; lui, il restait glacial et malheureux. Tout ce qu'il fit ne le réchauffa pas, et quand il eut fini, il pensa : — Tout est consommé » (*ibid.*, p. 82).

Le premier (du point de vue chronologique) poème de Frank que le médecin anonyme aurait entendu au cours de cette nuit « merveilleuse » est celui que l’huissier-bonimenteur aurait composé à son intention, celui qui fournit le prétexte de son invitation au château. Le récit de la déclamation de ce poème se fait cependant au chapitre IX, c’est-à-dire après l’apparition textuelle des deux autres poèmes attribués à Frank. C’est ce troisième poème qui déçoit le médecin anonyme « dans l’espoir qu’il avait formé de rencontrer une sorte d’académicien à qui parler de Paul Valéry¹²⁷ », même si Frank, en le composant, « aurai[t]voulu simplement [lui] faire plaisir¹²⁸ ». Cependant, ce poème, dont le titre, « Un stylite ennuyé d’avoir six pieds, trois pouces et demi, étant donné que déjà il se trouve à bonne altitude, sur un piton anglais », montre bien sa qualité autobiographique et « prosaïque », a des fonctions dans le récit autres que de simplement représenter la poésie « bouffonne » ou « bassement nationaliste », par opposition avec celle, pure, de Valéry¹²⁹. Frank avait d’ailleurs déjà prévenu le médecin qu’il ne fallait pas « s’attendre à du sublime; le fond était sérieux mais l’expression plus légère, voire incongrue¹³⁰ », description qui s’avère juste.

Le problème, du point de vue du médecin, est justement ce « fond sérieux » du poème, dans lequel le locuteur, le « stylite ennuyé » du titre, décrit sa descente de sa position au-dessus des Canadiens français et ses efforts pour les convaincre de sa bonne foi et de sa volonté d’être leur « frère », et leur « compatriote »:

Alors quoi! J'ai débauché le saint,
Raccourci le piton de ma taille et suis

¹²⁷ *Ibid.*, p. 102.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 103,

¹²⁹ Biron, « À qui parler de Valéry? », p. 225.

¹³⁰ *La charrette*, p. 199.

Descendu avec elle tout entière
Vers le pays environnant des CF.
L'été brunissait. Dans les potagers
Les épouvantails grandissaient
À mon approche et mesurèrent bientôt
Six pieds, trois pouces et demi.

[...] [D]es types comme moi, anarchistes, sans prétention, seulement
bourrés de moineaux, de mainates, et d'étourneaux qui, tous ensemble,
soudain, se sont envolés, laissant aux épouvantails dénoncés le soin de me
saluer.

[...] [I]l continua à droite, à gauche, de tous bras, tous côtés, [*sic*] pour
rendre la politesse aux épouvantails. À la fin, Dieu merci, les oiseaux
étaient revenus et l'avaient tous acclamé. C'est alors que les CF l'avaient
aperçu au milieu des épouvantails, dans le brouhaha des ailes.

Je ne m'étais pas annoncé;
De quoi donc eus-je l'air?
D'un Mozusse, oui, Monsieur!
Et d'un Mozusse dangereux,
Vu qu'il descendait du piton
Anglais, son Sinaï à lui,
Avec les tables de la loi,
Sans doute un maudit huissier
Apportant des *subpoena*

J'entrepris alors de les saluer.
Ils me regardèrent gesticuler,
Feignant de ne pas comprendre
Que je me considérais leur frère,
Leur compatriote, ni Mozusse
Ni huissier, tout au plus
Un stratagème pour rire,
Le Messie des épouvantails.
Ils avancèrent pour mieux voir.
À grands coups de coude
Ils s'avertissaient de ne pas
Pouffer, toujours ils avançaient
Me cernant benoîtement.

J'étais bon à prendre; ils m'ont pris
J'étais bon à mettre en cage
Et ils m'y ont mis en montre
À l'entrée de leur village.

J'ai protesté, j'ai crié grâce,
Je leur ai dit me nommer
Frank Archibald Campbell
Et être comme eux-mêmes
De nationalité québécoise.
Ils n'ont pas dit non,
Ils n'ont pas dit oui,
Ils avaient bien assez de rire!
Je suis de nationalité québécoise
Car ils m'ont laissé en cage.

Oui, je suis de nationalité québécoise!¹³¹

Le médecin anonyme explique son sentiment « d'accablement » en entendant ce poème ainsi :

Le grand drôle, là, devant lui, s'était payé le luxe d'une bouffonnerie à ses dépens car c'était lui, lui seul, qui était de nationalité québécoise et ça n'avait rien de réjouissant. Pourquoi la lui rappeler? N'avait-il pas assez déjà de la fatigue de la journée?¹³²

Le poème traduit évidemment la prétention non seulement du personnage Frank Archibald Campbell mais aussi celle de son modèle Frank Scott d'être « de nationalité québécoise ». Il se peut en outre que la réaction du médecin et la conversation qui s'ensuit entre lui et Frank Archibald Campbell laissent transparaître l'attitude de Ferron dans ses discussions avec Frank Scott¹³³. Cependant, en posant ensuite le problème de la réception de façon plus générale (« D'ailleurs, que savait-il des intentions de l'auteur? »), le médecin semble transposer l'enjeu sur le plan métalittéraire : puisque les intentions de l'auteur sont invérifiables, c'est au lecteur de construire le sens, qui ne saurait être en conséquence que subjectif et variable. À la différence de Simon dans *La*

¹³¹ *Ibid.*, p. 100-101.

¹³² *Ibid.*, p. 102.

¹³³ « Au moins il n'était pas impoli. Quand on est de nationalité québécoise, on n'a pas les moyens de l'être » (*ibid.*, p. 102).

tête du roi qui, lui, ne parle « qu’au pluriel¹³⁴ », le médecin anonyme ne se sent « plus le courage de parler au pluriel¹³⁵ »; la nationalité québécoise lui semble à présent « bien prosaïque ». Au lieu de discuter de ce que c’est que la « nationalité québécoise », il veut explorer les confins de « son domaine, tous ces livres¹³⁶ », là où les mots construisent les choses. Ses délibérations de mort, couché dans la charrette, montre qu’il est plutôt à la recherche, comme ce Monsieur Teste de Valéry dont il cite « Je rature le vif¹³⁷ », d’une connaissance de soi dépouillé des accidents (tel le pays) de naissance, à la recherche de la reconnaissance rêvée par le Narcisse (du même auteur) de celui qu’un miroir découvre différent¹³⁸.

Le poème autobiographique renseigne également sur le personnage Frank Archibald Campbell et sur sa perception de ses rapports avec les Québécois. Tout d’abord, notons que le personnage compose ce poème en langue française et dans une tentative de « plaire » au médecin anonyme québécois. Il serait donc mystérieusement au courant de l’amour du médecin pour la poésie et il aurait pensé (à tort) que le « message » politique du poème lui plairait. Par le titre du poème, Frank se montre repentant d’avoir joui d’un statut marginal et supérieur par rapport à la société québécoise. Le « piton anglais » sur lequel Frank se serait tenu peut aussi être perçu comme une référence à la colonne édifée au général Wolfe (déboulonné en 1963), monument dont la signification pour les Québécois et les liens personnels avec la famille

¹³⁴ *La tête du roi*, p. 144.

¹³⁵ *La charrette*, p. 103.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 144.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 145.

¹³⁸ « Que penser d[u] Narcisse inachevé [de Valéry], inspiré par la tombe d’une jeune fille, où la tombe s’est changée en fontaine, miroir de toute la vie au-dessus d’elle, de Narcisse qui se découvre et qui s’aime? » (*ibid.*, p. 144).

Scott sont explorés dans l'historiette « Tout n'est pas perdu », on l'a vu. S'il a « débauché le saint », Frank aurait renoncé au général Wolfe et plus généralement à la Conquête, et à son regard hautain d'« Anglais » envers les Canadiens français. Cependant, son poème autobiographique exprime sa conscience du fait que, malgré sa nouvelle taille réduite à celle des « épouvantails », qui sont « des types comme [lui] », il est perçu par les « CF » comme un « Mozusse dangereux, /Vu qu'il descendait du piton/Anglais, son Sinaï à lui, /Avec les tables de la loi, /Sans doute un maudit huissier/Apportant des *subpoena*¹³⁹ ». Le jeu de mots sur « Moïse/Moses/maudit » fait preuve de sa connaissance et de la langue québécoise et de la perception qu'ont de lui les « Canadiens français ». Moïse étant celui qui est descendu du mont Sinaï avec les tables de la loi, Frank pense que les « CF » le considèrent comme le représentant de la « maudite » loi anglaise.

Quand on se rappelle que l'auteur du poème porte le titre d'« huissier », le poème apparaît comme une mise en abyme de sa représentation dans le récit. Le narrateur du poème, tout comme le personnage Frank au cours de la nuit, essaie de convaincre les Québécois sceptiques qu'il est « comme eux-mêmes/De nationalité québécoise », mais ceux-ci ne font que « rire » de lui; c'est en effet la réaction du médecin anonyme, de Linda et de Gratien Marsan face aux prétentions du personnage Frank d'être « Québécois ». Loin de le considérer comme un compatriote, les « CF » du poème le mettent « en cage » qu'ils placent « à l'entrée de leur village » parce qu'il est un (maudit) Anglais dangereux. Il semble que Frank, familier avec la légende de la

¹³⁹ *Ibid.*, p. 101.

Corriveau, se compare à cette femme mise « en montre » à l'entrée du village pour faire peur aux bonnes gens. Cette image renouvelée d'une figure légendaire, l'« Anglais » mis en cage, que Frank crée dans son poème autobiographique est la réplique de celle, créée dans la troisième partie du récit, de l'Écossais légendaire qui aurait joué un tour au Diable. Il semblerait que la dernière déclaration de Frank à l'effet qu'il est Québécois se base justement sur le fait qu'il soit ainsi incorporé dans une légende québécoise, l'Autre qui, en faisant peur au « nous », aide à solidifier le « nous » : « Je suis de nationalité québécoise/ Car ils m'ont laissé en cage ».

Au moyen de cette image de lui « en cage », Frank exprime en outre son sentiment d'être le prisonnier de la perception que l'Autre canadien-français a de lui, le jugeant uniquement par le dehors, fait qu'il essaie de contrer par cette expression « poétique » de ses émotions. En cela, elle ressemble à la conception du moi du médecin anonyme exposée dans ses délibérations après s'être rendu compte de son trépas :

Autour de lui, dans ses compatriotes comme dans les envahisseurs [...], il a vu des êtres différents de lui-même qui se manifestaient par les dehors de leur personne tandis qu'il restait captif au-dedans de soi, seul au monde¹⁴⁰.

Malgré ses nombreuses prétentions à la nationalité québécoise dans ce poème et ailleurs dans le texte, Frank est bien conscient, comme le montre son poème, qu'il ne l'est point, fait souligné par sa remarque au médecin anonyme, après un dernier « cri » de « Oui, je suis de nationalité québécoise! » qui lui « mérita les applaudissements de tous » : « — Quand je fais l'imbécile, j'ai toujours beaucoup de succès¹⁴¹ ». Sa conscience d'être devenu tout simplement ridicule aux yeux des Québécois avec ses

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 147.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 103.

prétentions d'être de nationalité québécoise se manifeste aussi dans sa réplique à Linda, qui l'a qualifié d'« Anglais » : « Vous vous trompez, Marie-Linda, je ne suis qu'un Écossais et je n'ai plus d'Écosse ni de Sleagh Maith. Quant à ma nationalité québécoise, pour ce qu'elle me rapporte! On n'y croit même pas!¹⁴² ». Le narrateur souligne encore davantage cette conscience en donnant accès aux pensées de Frank: « Fier de lui-même, il [Frank] ne l'était pas au point de se penser l' élu de Dieu. Écossais, l'Écosse ne lui appartenait guère, ni le Québec, quoiqu'il en eût¹⁴³ ».

L'aspect « poétique » du personnage de Frank est renforcé en outre par sa citation spontanée et de mémoire des premiers vers du poème « Aube » d'Arthur Rimbaud, dans une tentative de consoler Linda, après que cette dernière lui ait exprimé son désespoir en son pays par le moyen du conte de la disparition de la côte du Québec Libre¹⁴⁴. Frank s'identifie-t-il à Rimbaud, « poète maudit » et, selon certains, créateur du vers libre, qui, après avoir écrit ses *Illuminations*, a cessé d'écrire? Par cette citation, qui parle du pouvoir magique de l'aube plutôt que de la nuit et du jour, les deux temps qu'opposait Linda dans son conte, Frank semble exprimer une foi en un troisième temps, celui d'un avenir transformé par la poésie. Linda, prostituée éduquée, réagit cependant de façon désabusée : selon elle, Rimbaud (qui quitta la France pour commencer une carrière comme marchand d'armes) n'a fait que troquer son âme contre la bourse du marchand, et c'est cela qu'elle et son pays feraient :

Après quoi il n'a plus rien écrit. Ne me parle pas de Rimbaud car nous sommes tous devenus comme lui. Il fallait que nous fussions des enfants pour susciter un peu de poésie dans cette banlieue absurde... Quand j'ai eu dix-huit ans, j'ai

¹⁴² *Ibid.*, p. 120.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 118.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 129-30.

traversé le pont, je suis allée vers le château comme Rimbaud vers les montagnes d'Abyssinie. J'y viens encore, il est beau, je m'y plais, mais qu'est-il au juste, ce château de la nuit, sinon le donjon de la mort?¹⁴⁵

Épilogue : l'Écossais légendaire

Dans cette brève section finale, la voix narrative du médecin anonyme défunt s'unit à celle de l'auteur implicite, celui qui aurait dédicacé le livre et juxtaposé les deux premières parties, pour en tirer une conclusion. Quel sens le médecin anonyme de la première partie, pour qui seule la mort « donne à l'homme sa mesure et permet de le juger¹⁴⁶ », trouve-t-il à cette « vie trompeuse » lorsque survient sa propre mort? La réponse se trouverait du côté de l'art, semble-t-il, d'abord dans le pouvoir de l'imagination populaire de transformer la « réalité » en une œuvre qui permette la survie de la mémoire. Des événements nocturnes présentés dans la deuxième partie du livre, « on » aurait forgé une nouvelle variante de la légende québécoise du diable qui sort de ses enfers pour ramasser son monde. La figure de Frank Archibald Campbell s'y voit transformée en un Écossais légendaire qui, en jouant de sa cornemuse, aurait réussi à distraire le diable lui-même :

Mais cette nuit-là, par chance ou par malchance, Dieu seul le sait, le diable s'était oublié; il avait trop gigué. On prétend qu'il aurait été distrait par une cornemuse dont jouait sans cesse un grand type, un Écossais, qui se serait glissé parmi les musiciens, passant inaperçu, ce qui est bien étonnant car tout le monde le voyait comme un grand escabeau au milieu de petits bancs. Par qui avait-il été envoyé? Par saint Michel? Ou bien serait-il venu de lui-même? Avec ces Écossais, on ne sait jamais rien : ils vont, ils viennent sans dire un mot de trop, mais ils ne passent jamais pour rien; ça, on le devine dans les villages par les rousselures qu'ils laissent derrière eux... [...]. [P]arti en retard, l'équipage resta en retard. On dit que l'Écossais le regarda s'éloigner du même air qu'il avait joué de la

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 130.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 55.

cornemuse, sans rien révéler de ses sentiments, mais qu'il fut trahi par un petit ange noir à ses côtés, qui lui, montrait sur son minois un sourire moqueur et dans sa gentillesse malice et contentement ¹⁴⁷.

Cet Écossais surhumain qui joue un tour au diable et qui en aurait eu raison est forcément une figure sympathique aux Québécois, fait souligné par la suggestion qu'il aurait été envoyé par saint Michel¹⁴⁸, chef des bons anges qui, ayant réussi à faire reculer Lucifer, ange rebelle, jusqu'en enfer, fut nommé prince de toutes les armées célestes. Champion du Bien et chef du peuple choisi de Dieu, il est l'ange gardien et le protecteur de l'Église catholique; c'est lui qui pèse les âmes lors du jugement dernier et emmène celles des élus au Paradis. Il faut donc invoquer saint Michel, à l'heure de la mort, pour obtenir une protection contre les esprits des ténèbres. C'est encore lui qui, dans la vision de saint Jean, mène le combat au ciel, précipitant « le grand dragon, le serpent ancien, appelé le diable et Satan, celui qui séduit toute la terre¹⁴⁹ » sur la terre. Le « sourire moqueur » de l'ange noir à ses côtés qui le « trahit » est une autre indication que l'Écossais énigmatique penche du côté du bien.

Cependant l'énonciation du conte, en opposant le « nous » québécois et le « il » écossais, exprime bien l'attitude ambivalente de ce « tout le monde » envers « ces Écossais » taciturnes dont « on ne sait jamais rien ». Au lieu de « rester » comme du monde, ils se caractérisent par leur caractère passager, leur mobilité, leurs origines et leur devenir inconnus. Leur côté séduisant pour le « nous » québécois, et le fait qu'ils

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 186-7.

¹⁴⁸ Le pouvoir qu'a saint Michel dans l'imaginaire collectif se manifeste également dans une autre référence du texte, celle aux « nouveaux prophètes » qui « venaient, disaient-ils, au nom du grand saint Michel, prince de tous les anges et de tous les archanges » (*ibid.*, p. 186).

¹⁴⁹ Apocalypse 12, v. 9.

ont quand même marqué la société québécoise, transparaissent toutefois du commentaire (écho de celui du narrateur du « Pont ») qu'ils laissent des « rousselles » derrière eux.

Sorte de condensation des événements nocturnes « purifiée » par l'imaginaire populaire, le conte souligne justement la nature foncièrement impénétrable et incompréhensible de cet autre qui, différent, n'est pas pour autant un ennemi. Le narrateur commente même la réception future de ce conte qui serait issu de son propre récit :

Chose curieuse, dans les récits divers et vivants qui succéderont aux épaisses et traînantes rumeurs, on ne parlera jamais de Rouillé, le charretier, qu'avec réserve et modération, sans lui marquer d'antipathie, peut-être parce qu'il était un homme en chair et en os, seul de son espèce parmi des personnages qui ressortissaient au royaume des morts ou à l'empire de Satan¹⁵⁰.

La charrette accomplit ainsi un même travail de mythification de l'Autre canadien-anglais qui est à l'œuvre dans *Le ciel de Québec*, dernier roman du cycle Scot qui sera l'objet de notre ultime chapitre. Le conte de l'épilogue fait de l'Écossais un personnage légendaire bénéfique propre à alimenter l'imaginaire québécois

Conclusion

Frank Archibald Campbell ressort-il au royaume des morts ou à l'empire de Satan? Non pas de ce dernier, apparemment, car il aurait joué un tour au Diable; l'intertextualité avec *La nuit* que constitue l'onomastique suggère d'ailleurs que ce Frank réclamerait la « nationalité québécoise » après sa repentance et sa mort. Son rôle dans le théâtre de la nuit montre que son « autorité » vient d'un troisième lieu; se pourrait-il qu'elle provienne, comme se le demandait le narrateur-médecin du « Pont » au sujet de celle de l'Anglaise, de « son origine » et du sentiment d'infériorité du

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 192

« nous » québécois? Quoique négociant de la part du diable avec Faustus Marsan, Frank est indifférent à l'issue du jeu; il aurait aimé surtout cet échange d'idées avec celui qu'il qualifie d'« ami quasi étranger » et qu'il prie d'« aller en paix quand même », bénédiction répétée « à haute voix, comme pour couvrir le tumulte¹⁵¹ ». En outre, le fait que Frank écoute attentivement le conte de la côte du Québec Libre de Linda, et qu'il essaie de la consoler, se laissant traiter de « grand sot » et de « don Quichotte inutile », le rend sympathique au lecteur, tout comme le fait son action de faire embarquer le cardinal à tête de cochon dans la charrette. Son jugement exprimé à Marsan, qu'il n'aura été « qu'un homme sérieux et laborieux [...] avec une préférence pour les couleurs ternes du tableau », le fait apparaître comme assez humble, et la réplique de Marsan, « — Et tenace¹⁵² », apparaît plus comme un éloge qu'un reproche. La présente étude montre donc que Frank Archibald Campbell de *La charrette*, n'étant plus ni le dieu ni le diable qu'il était pour François Ménard, joue bien un rôle d'adjuvant auprès des protagonistes québécois. Bien qu'il lui soit impossible de devenir l'Autre — *Le ciel* montrera la quasi-impossibilité de la tâche —, Frank peut quand même leur servir de témoin, de miroir et de repoussoir, les aidant à se définir et à « conclure ».

La présence massive du personnage canadien-anglais dans *La charrette*, œuvre la plus intime de Ferron, fait preuve, si besoin en était, de la place intégrale et centrale qu'occupe le principe de l'autre canadien-anglais dans son imaginaire. François Ménard doit conjurer la figure de Frank Archibald Campbell, celui qui aurait assisté à sa chute, afin de pouvoir remonter. Il arrive à son épiphanie, pourtant, non pas en assassinant

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 171,

¹⁵² *Ibid.*

Frank mais en réussissant à rejoindre ses propres racines. Se rendant compte du pouvoir destructeur de la haine pour celui qui la ressent, François Ménard y renonce; ce faisant, Frank devient pour lui un « épouvantail », « tout simplement ridicule, le pauvre¹⁵³ ».

Le Frank Archibald Campbell de *La charrette*, tout en étant un épouvantail ridicule, demeure pour autant une force avec qui il faut « s'accommoder ». Représentant en quelque sorte de tout ce qui bloque la voie à la réalisation du pays, Frank préside nécessairement à la fin, à la mort du narrateur qui ressent la « perte de son pays comme la sienne propre¹⁵⁴ ». Cependant, tout n'est pas perdu; il reste le « domaine des livres », le monde de l'art par lequel la mémoire du soi et des autres puisse perdurer. En incorporant la figure de Frank Archibald Campbell dans une légende, en en faisant une figure énigmatique qui amuse et qui fascine le « nous » québécois, Ferron réalise sur le plan mythologique son projet annoncé en quelque sorte dans l'historiette « Tout n'est pas perdu »: l'« Écossais » a désormais « à défaut d'autre place, une petite niche dans le cœur québécois¹⁵⁵ ».

¹⁵³ *La nuit*, p. 109.

¹⁵⁴ *La charrette*, p. 146.

¹⁵⁵ « Tout n'est pas perdu », *Historiettes*, p. 106.

Chapitre 9. Frank au Ciel

[L]es choses ne sont jamais aussi simples que notre esprit¹.

Dans *Le ciel de Québec* (1969), l'ultime roman de ce que Ferron nommait, dans sa lettre à Frank Scott, son « cycle Scot », le personnage canadien-anglais subit une autre métamorphose, où il ne s'appelle plus d'ailleurs Frank Archibald Campbell comme dans *La nuit et La charrette*, mais bien Frank/François-Anacharcis Scot. Le traitement que reçoit ce personnage dans le roman en question constitue en effet son apothéose dans l'œuvre ferronienne. Tandis que *La nuit* présente la rencontre de deux protagonistes, l'un francophone et l'autre anglophone, ayant des comptes à régler, et que *La charrette* montre celle d'un protagoniste canadien-anglais avec un protagoniste canadien-français scindé en deux (le médecin anonyme, mort, et Marsan qui devient feu follet), *Le ciel de Québec* met en scène une multitude de personnages dont le seul qui fasse figure de véritable héros est Frank-Anacharcis Scot. Loin de faire obstacle aux personnages canadiens-français, ce personnage canadien-anglais, un jeune homme entreprenant, se donne pour but de « s'enquébecquoiser », ce qui fait de lui leur adjuvant. Les péripéties de l'intrigue que raconte le narrateur omniscient à la troisième personne dans les trente-quatre chapitres du récit, qu'il présente comme une « chronique des années 1937-8² », mettent Frank-Anacharcis en interaction (de façon directe ou indirecte) avec tous les autres personnages, tant anglophones que francophones. Frank-Anacharcis semble non

¹ Jacques Ferron, *Le ciel de Québec*, Outremont, Lanctôt éditeur, 1999, p. 308.

² *Le ciel de Québec*, p. 268.

seulement être en voie d'accomplir sa quête à la fin du trente-troisième chapitre du roman, mais il devient aussi lui-même le narrateur de sa « Conclusion », passant ainsi de la position d'objet à celle du sujet de la narration, tout en étant appelé à devenir historiographe de la « suite³ » annoncée. Il est remarquable par ailleurs qu'une étape importante de son périple soit une aventure avec une prostituée, comme c'était le cas pour François Ménard dans *La nuit*, et qu'il finisse par devenir, comme ce dernier encore, le narrateur (nommé François) de ses aventures et l'historiographe de sa communauté. Tout se passe comme si le personnage canadien-anglais réussissait à se trouver une place dans la société semblable à celle dont avait rêvé le jeune François Ménard, épris d'idées communistes, avant qu'il ne subisse le « coup de poing » de la réalité. Comment interpréter une telle transformation de ce personnage « Autre » canadien-anglais inspiré de Frank Scott? A-t-il véritablement quitté cette altérité pour rejoindre les Québécois dans leur identité?

L'ouvrage et sa réception

Il convient d'abord de constater un certain désarroi de la critique devant les dimensions inédites et le contenu de ce « livre fourre-tout⁴ ». Dans un article sur la première réception du *Ciel*, Marcel Olscamp pose l'hypothèse que l'ouvrage fut apprécié lors de sa parution — malgré le fait qu'il fut jugé unanimement complexe — parce qu'il propose une modulation particulière du « Texte national » : « Puisqu'il [*Le ciel*] comporte une dénonciation et une mythification du Québec, il comble donc l'horizon

³ *Ibid.*, p. 431.

⁴ Jean Éthier-Blais, « Romans québécois '*Le Ciel de Québec*' de Jacques Ferron », *Le Devoir*, le 27 septembre 1969, p. 13.

d'attente des lecteurs de 1969 et constitue, sur ce plan, une œuvre de son époque⁵ ». Olscamp note cependant que *Le ciel* a aussi « désorienté » le public par sa longueur inhabituelle, par son « flottement » générique, et par sa « fictionnalisation » de l'histoire⁶. Par ailleurs, certains aspects de l'œuvre, dont les allusions à la littérature contemporaine et à l'actualité politique et sociale — deux aspects auxquels s'intéresse la présente étude, mais par le biais du personnage canadien-anglais —, passèrent inaperçues lors de cette première réception :

Le Ciel, par ses personnages, permet au lecteur de se souvenir de certains événements ayant eu lieu dans les années précédant sa parution : l'« Affaire Darabaner », sombre histoire d'incendies criminels qui défraya la manchette vers 1965; la mort de Paul-Émile Borduas, décédé à Paris en 1960; la Commission Laurendeau-Dunton, à laquelle participe F.R. Scott, le François-Anacharsis [*sic*] du roman; l'emprisonnement de Pierre Vallières; etc. Ces allusions passèrent toutes inaperçues aux yeux des critiques, occupés à décoder le « Texte national »⁷.

Dans un deuxième article, traitant cette fois de la trajectoire critique « singulière » du *Ciel* pendant les vingt années qui suivirent sa parution, Olscamp, après avoir décrit les multiples lectures qu'avait suscitées le roman, constate que ce dernier « accepte de revêtir successivement tous les habits que les critiques veulent bien lui faire porter⁸ ». Sauvé de l'oubli dans lequel il risquait de tomber pendant les années soixante-

⁵ « La première réception critique du *Ciel de Québec* », *Littératures*, n° 11 (1993), p. 94.

⁶ *Ibid.*, p. 103. Jean Éthier-Blais, par exemple, écrit : « La méthode de M. Jacques Ferron est contestable. Il s'agit, dans une certaine mesure, d'un roman à clés. Les clés sont là qui tintent, on vous ouvre la porte et puis il n'y a que l'imagination de Jacques Ferron. Nous sommes loin du compte » (*Le Devoir*, le 27 septembre 1969, p. 13, cité dans Olscamp, *ibid.*, p. 97).

⁷ *Ibid.*, p. 102-103. Olscamp mentionne également Frank Scott à propos du silence de la critique envers les sources littéraires ferroniennes. En tant que traducteur de Saint-Denys Garneau et d'Anne Hébert, Scott serait parmi les personnes « réelles » du roman, négligées par la première réception, « qui forment une constellation d'auteurs réunis par la parution assez récente de certaines de leurs œuvres » (*ibid.*, p. 94).

⁸ Marcel Olscamp, « Vingt ans dans la vie du *Ciel de Québec* : chronique d'une consécration », *Voix et Images*, vol. XX, n° 1 (automne 1994), p. 130.

dix⁹ par l'infatigable travail de « mythification » effectué pendant plus de dix ans par son promoteur et éditeur Victor-Lévy Beaulieu¹⁰, *Le ciel* semble « peu à peu accéder au statut d'œuvre littéraire fondamentale¹¹ ». En 1984, par exemple, Alonzo Le Blanc le qualifie de « peut-être l'œuvre littéraire québécoise la plus importante de la décennie 1960-1969¹² ». Cependant, comme le note Ginette Michaud, même si on tenait l'œuvre en respect et la citait comme un texte classique, « on la tenait aussi à bonne distance, on ne dialoguait plus vraiment avec elle¹³ ». Tout en constatant un renouveau d'intérêt de la part de la critique contemporaine pour *Le ciel* qui serait « assez prometteur » pour l'avenir de l'ouvrage, Olscamp laisse entendre que le nombre de ses lecteurs continue d'être restreint :

L'interprétation des livres sacrés a toujours été réservée aux *happy few* [...]. *Le Ciel de Québec* fonctionne dans l'institution littéraire québécoise comme une Référence ou une Loi mal connue, mais souvent citée¹⁴.

Dans un livre récent sur *Le ciel*, Jacques Cardinal, considérant le roman à la fois comme « une entreprise de démystification de certains lieux communs sur l'époque de la Grande noirceur » et une « réécriture de la mémoire collective » québécoise, propose une analyse de la singularité du récit de fondation mis en scène dans le livre. Ce récit

⁹ À part l'analyse remarquable de Jean Marcel, « De Zeus à Jacques Ferron : les théogonies québécoises », *L'Illettré*, vol. 1, n° 2 (février 1970), incorporée dans son *Jacques Ferron malgré lui* (1970), une seule étude d'importance sur le livre paraît entre 1970 et 1980, celle de Gilles Marcotte, « Jacques Ferron, côté village », *Études françaises*, vol. XII n° 3-4 (octobre 1976) (Olscamp, *ibid.*, p. 113).

¹⁰ Victor-Lévy Beaulieu réédite le roman en 1979 chez VLB éditeur.

¹¹ Olscamp, « Vingt ans dans la vie du *Ciel de Québec* », p. 130.

¹² Alonzo Le Blanc, « *Le Ciel de Québec*, roman de Jacques Ferron », dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome IV : 1960-1969*, Montréal, Fides, 1984, p. 174.

¹³ Ginette Michaud citée dans Olscamp, « Vingt ans dans la vie du *Ciel de Québec* », p. 121.

¹⁴ Olscamp, « Vingt ans dans la vie du *Ciel de Québec* », p. 132. Dans une lettre inédite à Ray Ellenwood en date du 2 février 1976, Ferron raconte avoir rencontré un « vieux gentleman » qui lisait *Le ciel de Québec* pour « avoir des nouvelles de Frank Scott; il me dit qu'à la fin je lui faisais faire des choses peu correctes, pour ne pas dire indécentes. Je ne pus que le féliciter, car il est le seul lecteur que j'ai rencontré qui ait traversé le livre ».

trouverait son point d'ancrage, toujours selon Cardinal, dans un « double processus de reconfiguration et de (re)fondation de l'Histoire québécoise¹⁵ ». Si *Le ciel* s'offre à lire, comme le soutient Cardinal, comme un « travail de re-narrativisation du pays incertain », réactualisant et retraduisant un certain discours catholique « comme pour mieux résoudre l'opposition du même et de l'autre qui traverse le roman, si ce n'est l'Histoire de la collectivité québécoise », comment interpréter le rôle et le sort qui y sont réservés à cet Autre canadien-anglais qu'est Frank-Anacharcis Scot?

Le personnage canadien-anglais, son modèle et ses prédécesseurs

Comme Frank Scott, le personnage canadien-anglais du *Ciel* est né et a grandi à Québec, où son père, poète et membre du clergé de l'Église anglicane, admire l'Église catholique. Tout comme le bishop Scot, le père de Frank Scott fut une personne excentrique et attachante qui jouissait d'une grande popularité parmi la population canadienne-française de la ville de Québec. Rappelons à ce sujet que Ferron a fait ses études de médecine à l'Université Laval — qui occupait alors une partie du vieux Séminaire de Québec — à une époque (1941 à 1945) où la mémoire de Frederick George Scott (mort en 1944) était encore vive. Le jeune Frank-Anacharcis partage la passion du jeune Frank Scott pour la justice sociale, prend parti comme lui pour la cause républicaine en Espagne¹⁶, et déplore le fascisme allemand. Athée comme son modèle, le personnage fait preuve d'une même sensibilité à propos de son identité québécoise : à la question de Jean Le Moyne à savoir s'il était « de Québec », Frank-Anacharcis

¹⁵ Jacques Cardinal, *Le livre des fondations. Incarnation et enquébecquoisement dans Le ciel de Québec de Jacques Ferron*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « documents », 2008, p. 15-16.

¹⁶ *Le ciel de Québec*, p. 320.

répond : « J’y suis natif : est-ce assez pour vous?¹⁷ ». Les deux s’intéressent à la littérature et à la traduction; le personnage aurait même envoyé une lettre à Orphée¹⁸, personnage qui a pour modèle Saint-Denys Garneau dont Frank Scott a traduit des poèmes dans les années 1950¹⁹. À la différence de Frank Scott, cependant, le personnage ne tient pas à son patrimoine anglais; au contraire, pasteur défroqué, plutôt qu’universitaire et juriste, Frank-Anacharcis est prêt à couper ses liens avec les institutions britanniques et sa famille afin de s’« enquébecquoiser ». À la différence de Scott encore, le personnage n’a pas de temps pour la poésie, consacrant tout son temps à sa recherche de la vérité.

Frank-Anacharcis tranche nettement aussi avec le personnage Frank Scott des écrits polémiques, universitaire hypocrite qui chercherait à dissimuler sa volonté de domination derrière son « légalisme ». Le jeune personnage du *Ciel* n’a que faire des lois; seule sa quête lui importe²⁰. Au lieu d’être « vénérable », il est un jeune idéaliste, un « utopiste²¹ » selon le mot de Mgr Camille, qui est prêt à tout pour réaliser son

¹⁷ *Ibid.*, p. 234.

¹⁸ « À Claude Hurtubise, il [Orphée] dit le plaisir que lui a causé une lettre de Frank-Anacharcis Scot » (*ibid.*, p. 212). Pierre Cantin *et al* précisent dans une note que Scott a en fait envoyé une lettre, qui commentait un article de Garneau intitulé « Peintres français à la galerie Scott » paru dans *La Relève* en décembre 1936, non à Saint-Denys Garneau mais à Hurtubise, alors directeur de cette revue (*ibid.*, p. 466).

¹⁹ Dans la préface à son recueil de traductions, *Poems of French Canada*, Scott décrit sa seule rencontre (en 1942) avec Saint-Denys Garneau. Le poète, qui séjournait alors pas loin de là où habitait Scott à Westmount, est venu causer avec lui un après-midi, lui donnant un exemplaire (dédiacé) de son *Regards et jeux dans l’espace*. Scott écrit avoir été néanmoins plus influencé par le *Journal* de Garneau, qu’il avait lu avant sa poésie. Scott affirme en outre partager pleinement les opinions de Garneau sur le nationalisme québécois et avoir été touché par la sensibilité esthétique et l’introspection angoissée du jeune poète qui, selon Scott, n’avait point d’équivalent dans la littérature canadienne-anglaise (*Poems of French Canada*, p. v). Je traduis.

²⁰ À l’objection du bishop Scot voulant que « la loi anglaise » ne permet pas le mariage avec une Esquimaude ou une personne « de même acabit », François-Anacharcis répond que son père « parlait à la mauvaise adresse, étant donné qu’on n’a pas l’habitude de s’enquébecquoiser par souci de la loi anglaise » (*Le ciel de Québec*, p. 385).

²¹ *Ibid.*, p. 391.

dessein d'enquébecquisement; humble, il ne cherche pas la distinction, comme le faisait le « très digne » Frank Scott des écrits polémiques.

Frank-Anacharcis Scot est un acteur majeur dans ce que Cardinal considère comme la trame narrative principale du roman, c'est-à-dire le récit de fondation de la nouvelle paroisse Sainte-Eulalie autour du hameau des Chiquettes, village métis que le curé (l'abbé Louis-de-Gonzague Bessette) de la paroisse Saint-Magloire avait tenté d'incendier en raison des « péchés » qui s'y commettaient. Indigné par cette action d'un membre du clergé catholique, le cardinal et primate de l'Église canadienne, pour qui le jugement de Dieu est un modèle de « justice et un principe d'égalité », se résout à fonder une nouvelle paroisse centrée sur le village métis (en soustrayant ainsi de l'ancienne paroisse presque la moitié de ses territoires), et de lui donner, comme curé fondateur, le curé incendiaire alors en convalescence à l'hôpital psychiatrique Saint-Michel-Archange. La fondation de la nouvelle paroisse représente ainsi, du point de vue de l'Église catholique du Québec, la correction d'une faute commise par elle et une tentative de réconciliation. Chargé par le cardinal de la direction spirituelle du curé incendiaire, Mgr Camille, prélat « humaniste », trouvera dans le jeune Frank-Anacharcis l'instrument tout indiqué pour l'appivoisement et la transformation de l'abbé fanatique.

Le personnage canadien-anglais est également un acteur dans chacun des trois segments narratifs qui (toujours selon Cardinal) s'enroulent autour de cette trame principale du récit de fondation, la rejoignant à la fin : le récit de la descente aux enfers,

la saga de l'Ouest, et le récit de mœurs politiques et sociales²². C'est en effet le retour de Frank-Anacharcis de l'Ouest avec les chevaux sauvages commandés par le docteur Cotnoir qui met en branle les événements tragiques que sont les morts d'Eurydice et de Cotnoir, ce qui mènera à la descente aux enfers d'Orphée. Il nous serait donc permis de conclure de tout cela qu'il existe un fil narratif relatif à la quête de Frank-Anacharcis Scot, fil qui traverse tous les autres segments et qui trouve son accomplissement dans la « Conclusion ». Pour Jean Marcel, en effet, *Le ciel de Québec* présente, sur l'arrière-fond de la réalité « qui est *derrière la réalité* des apparences » du pays de Québec, la « rédemption » de Frank-Anacharcis Scot, rachat qui coïncide avec la métamorphose de sa personne :

Or, la naissance du Rédempteur Fauché a secrètement racheté l'existence impertinente de Scot, et celui-ci, par le baptême des bordels de la rue Saint-Vallier, abandonnant son nom ridicule, deviendra tout simplement François et trouvera son salut en se faisant « Québecquois »²³.

Mais pourquoi ce jeune personnage a-t-il besoin d'une « rédemption » — quelle a été sa faute? Comme nous le verrons, il semble bien que son péché originel, celui qu'il tente d'expié par son « enquébecquoisement », soit son adhésion, du fait de sa naissance, au camp ennemi des « Anglais ».

De nombreux commentateurs ont remarqué que le personnage « Frank » du *Ciel* est « le même » que celui qui apparaît dans *La nuit* et *La charrette*. Il semblerait

²² Pour Cardinal, « les diverses péripéties de ce *récit de fondation* ouvrent et ferment le roman » (*Le livre des fondations*, p. 17). Cependant, ni le premier chapitre ni le XXXIV^e (le dernier avant la « Conclusion ») n'y sont reliés, ces deux chapitres racontant les déambulations de Mgr Camille et de Martial O'Farrell, cocher du couvent du Précieux-Sang (dont le cheval nommé Chubby est disparu), de la Haute-Ville à la Basse-Ville de Québec. Nous serions autorisés à conclure que ces deux chapitres renferment un segment narratif relatif à la quête du prélat, dont la vie se serait « accomplie » (*Le ciel*, p. 409) par sa rencontre imprévue dans la rue Saint-Vallier avec Orphée, revenant des enfers, ce matin de mars 1938.

²³ Jean Marcel, *Jacques Ferron malgré lui*, p. 123.

cependant que personne ne se soit penché sur la question de la signification du nouveau nom, ni sur bien d'autres aspects du personnage. Pour Gilles Marcotte, qui commence son étude avec une référence à Frank-Anacharcis Scot, ce serait l'abbé Surprenant qui joue un rôle « déterminant » dans l'action du roman : « à lui revient de guider les pas incertains du personnage [de Frank-Anacharcis] qui, dans le dernier chapitre, dira *je*, assumant dans sa personne les intentions les plus profondes du récit²⁴ ». L'abbé Surprenant serait « l'intelligence même de tout ce qui se passe dans le roman », car seul le point de vue ethnologique compte :

Un psychologue ici ne serait d'aucune utilité, car les personnages sont dépourvus de toute individualité, ils n'existent qu'à titre de représentants de collectivités, d'ethnies. Un sociologue non plus, car les différences entre groupes humains n'ont rien à voir avec les classes sociales [...]. Il n'y a pour l'abbé Surprenant — et pour Jacques Ferron, auteur du *Ciel de Québec* — de réalité que dans le peuple, l'ethnie, la tribu. Changer, dans une telle perspective, c'est ou bien changer de tribu, comme le veut faire Frank-Anacharcis Scot, ou bien revenir à la tribu après s'en être éloigné par l'abstraction ou la peur, comme le fera l'abbé Louis de Gonzague [*sic*] Bessette en devenant le premier curé de la paroisse des Chiquettes²⁵.

Dans une note en bas de page où, tout en écartant l'importance des « clés », Marcotte se sert de celles-ci pour ouvrir des « portes », il écrit ceci, au sujet du personnage de Frank-Anacharcis:

Quant à Frank Scott, ancien doyen de la Faculté de droit de l'Université McGill, poète, traducteur de Saint-Denys-Garneau et d'Anne Hébert, socialiste modéré, on le rencontre, sous divers noms, dans plusieurs livres de Ferron. En 1972, celui-ci lui donnait son congé, de façon très peu élégante, dans les *Confitures de coing* (Parti pris, 1972) : « Appendice aux Confitures de coing ou Le congédiement de Frank Archibald Campbell. » Ainsi presque tous les romans de Jacques Ferron sont, en partie du moins, des romans à clés. Il n'est peut-être pas

²⁴ Gilles Marcotte, « Jacques Ferron, côté village », p. 217.

²⁵ *Ibid.*, p. 218.

important de connaître les portes qu'ouvrent ces clés; il est utile de savoir que l'auteur aime s'amuser avec les clés²⁶.

Ainsi, parce que seul compterait le point de vue ethnologique, le personnage de Frank-Anacharcis Scot — comme les personnages antérieurs inspirés de Frank Scott — ne serait qu'un représentant de la tribu des Écossais :

Aussi bien le point de vue ethnologique n'est-il pas réservé à ce seul roman, bien que l'abbé Surprenant soit l'unique représentant de sa discipline dans la galerie des personnages ferroniens. Partout Jacques Ferron privilégie les ethnies, ces tribus en voie de disparition ou de transformation que sont, par exemple, les Écossais, les Acadiens, les Irlandais et les Québécois. Le Frank Scott qu'il promène de livre en livre, de *la Nuit* au *Ciel de Québec*, est Écossais avant toute chose, essentiellement défini par ce qu'on oserait presque appeler son *écossitude* [...] ²⁷.

Il est vrai que les trois personnages partagent cet élément d'écossitude, mais il ne s'ensuit pas nécessairement qu'ils soient pour cette raison dépourvus de toute individualité, réduits à des exemplaires d'une ethnie écossaise en voie de disparition. Une analyse attentive du texte montre d'ailleurs que l'élément d'écossitude du personnage canadien-anglais du *Ciel* est moins important qu'il ne l'était dans *La nuit* et *La charrette*. Le narrateur ne qualifie jamais Frank-Anacharcis d'« Écossais », étiquette réservée surtout au personnage du père, le bishop Dugald Scot, mais qui sera appliquée aussi à Patterson Ewen et même à Chubby Power, qui, lui, serait « Irlandais, Écossais, Canayen²⁸ ». L'écossitude du bishop est celle, sympathique et littéraire, du poète Robert Burns et des lumières écossaises du XVIII^e siècle, non pas celle du calvinisme étroit ou de la domination financière. En outre, d'après la formulation de Mgr Camille, ce ne serait pas l'écossitude de Frank-Anacharcis qui ferait obstacle à son

²⁶ *Ibid.*, p. 218.

²⁷ *Ibid.*, p. 217-218.

²⁸ *Le ciel de Québec*, p. 214 et 215.

enquébecquoisement, car ce dernier « gardera quelque chose des Highlands » même si, contre toute attente, il réussit ce coup. En revanche, quand l'abbé Surprenant fait remarquer à François-Anacharcis que ses origines le marqueront à tout jamais, le « vieil ethnologue » fait référence non pas à son ethnie écossaise mais plutôt au pays de son enfance dont le jeune homme vient de lui raconter les souvenirs :

— Mon pauvre et cher ami, vous êtes assez grand pour vous décevoir tout seul. Vous aurez beau sauter le mur, il gardera un côté invisible et c'est toujours lui le plus beau. Laissez-moi seulement vous prévenir que, quoi que vous fassiez, vous ne pourrez jamais vous enquébecquoyer à fond; votre paradis perdu restera anglican; vos tartines risquent fort de vous laisser dans la bouche un petit arrière-goût de liberté anglaise²⁹.

Par ailleurs, s'il est vrai que François-Anacharcis consulte (sur les conseils de Mgr Camille) l'abbé Surprenant, ce dernier, au lieu de « guider ses pas », l'envoie promener:

« Allez, ne comptez pas sur moi pour vous lire dans la main et vous dire la bonne aventure. Revenez dans un mois; on pourra alors causer. » Éconduit de la sorte, François-Anacharcis descend la côte du Palais et, arrivé dans la rue Saint-Paul, il n'a pas choisi son hôtel; à la grâce de Dieu, il est entré dans le premier, c'était l'Hôtel des Voyageurs [...] ³⁰.

Ce serait donc non pas l'abbé Surprenant mais Dieu qui « guide » François-Anacharcis jusqu'à cet Hôtel des Voyageurs où il passera, à l'aide de la « Bible putassière » et de la putain Georgette, ce qu'il appelle sa « première nuit québécoise ». Que le destin joue un rôle déterminant dans ce cheminement est confirmé par cette réponse nette de Georgette à la tentative de François-Anacharcis de lui faire croire que leur rencontre à l'hôtel est le fruit du hasard : « Il n'y a pas de hasard ». Il y a décidément beaucoup plus qui compte

²⁹ *Ibid.*, p. 383.

³⁰ *Ibid.*, p. 393.

chez ce personnage dans l'univers fictif du *Ciel* que son écosité, en commençant par son nom — un nom, soit dit en passant, peu fréquent chez les Écossais.

Dans son article traitant de la question de savoir si « Les confitures » sont une « version entièrement nouvelle » ou tout simplement « corrigée » de *La nuit*, Jacques Pelletier (à propos du passage de l'« Appendice » où le narrateur-auteur affirme avoir « beaucoup écrit [sur Frank Archibald Campbell], mais toujours avec révérence et une sorte d'amitié, non seulement dans 'La Nuit' mais aussi dans 'La Charrette' et 'Le Ciel de Québec'³¹ ») décrit le portrait du personnage comme suit :

Dans *la Nuit*, on se souvient que Frank était représenté comme un ennemi certes mais avec lequel on pouvait discuter et éventuellement s'entendre. Le personnage, je l'ai rappelé, était d'ailleurs défini d'abord comme Écossais et non comme Anglais, membre actif de l'Empire. De plus, il possédait une sorte de double statut, à la fois d'adversaire réel du héros-narrateur et de double de celui-ci qui l'avait en quelque sorte intériorisé. Si bien que le combat était d'abord à livrer en soi, contre soi pour se transformer et non pas tant contre l'autre qui pouvait même devenir un allié.

Dans *la Charrette* (1968), Frank est décrit à nouveau essentiellement comme un Écossais de bonne volonté qui, non seulement veut *comprendre* le peuple québécois mais lui appartenir, se réclamant dans un poème [...] de cette nationalité. Cependant les Québécois demeurent sceptiques, ne disant ni oui ni non à cette demande de naturalisation. Le héros-narrateur du récit — nouvel avatar de l'écrivain, étant au surplus médecin comme celui-ci — a même tendance à trouver cette volonté d'enquébecoïsement [*sic*] de Campbell incongrue et assez absurde, bien que sympathique. Quant à Linda, personnage à travers lequel la question nationale est posée dans le roman, elle dira à Frank : « Surtout pas un mot de ta supposée nationalité québécoise! Ta dérision, garde-la pour les Écossais! » Le drame de Frank, finalement, c'est qu'il n'a pas de véritables attaches [...]. Sans ancrage historique précis, il est donc condamné à errer, comme le lui dira encore Linda, en « grand Don Quichotte inutile ». Au total il apparaît donc ici plus comme une *victime* que comme un ennemi et c'est à ce titre qu'il est dépeint avec sympathie.

Dans *le Ciel de Québec* (1969), le Frank mis en scène ne s'appelle plus Archibald Campbell mais Frank Anacharsis [*sic*] Scot; cependant il est évident qu'il s'agit bien, sous ce nom nouveau, du même personnage. Dans la première

³¹ L'« Appendice », p. 105.

partie de cette grande chronique des années 1930, Frank est représenté comme missionnaire dans les territoires du Nord-Ouest où, loin de prêcher la résignation, il enseigne la révolte aux Esquimaux. En raison de cet apostolat un peu particulier, on lui enlève sa mission et il rentre au Québec où il prend la décision, comme le Campbell de *la Charrette*, de s'enquébécoiser [*sic*] [...]. Cette conversion semble tout à fait ridicule à son père le bishop Dugald Scot qui estime que les Québécois n'accepteront pas son fils « parce qu'il [*sic*] ont chacun leur petit privilège et qu'ils y tiennent mordicus [...] ». Doute qui est également partagé par Chubby Power, politicien irlandais parfaitement assimilé, lui, et par l'abbé Surprenant — personnage qui sert souvent de porte-parole à Ferron comme on sait — et qui confiera à Frank : « Laissez-moi seulement vous prévenir que quoi que vous fassiez, vous ne pourrez jamais vous enquébéciser [*sic*] à fond; votre paradis perdu restera anglican; vos tartines risquent fort de vous laisser dans la bouche un arrière-goût de liberté anglaise ». En dépit de ces conseils, Frank entreprend son enquébécissement [*sic*] a) en se déniaisant dans un bordel de la rue Saint-Vallier; b) en se mettant au service des villageois des Chiquette [*sic*], lieu dans le récit d'une possible renaissance québécoise. *Le Ciel de Québec*, donc, « finit bien » a) par l'évocation de l'enfant sauveur, Rédempteur Fauché; b) par la « conversion » de Frank en Québécois. En cela il exprime le versant optimiste du nationalisme de Ferron, croyant en l'avenir d'un Québec *ouvert*, où il y [*sic*] place pour les Frank...

C'est cela qui est remis en question dans *les Confitures et l'Appendice* suite aux événements de 1970 [...] ³².

D'après cet extrait, il s'agirait d'un « même » personnage parce que le personnage d'origine écossaise dans les trois romans est décrit comme étant « de bonne volonté » envers les Québécois, le premier ayant la possibilité d'en devenir « un allié », et le deuxième et le troisième ayant pris la décision d'« appartenir » au peuple québécois.

Bien que cette approche ait le mérite d'identifier ces éléments de continuité des personnages, en négligeant tout ce qui différencie Frank-Anacharcis Scot de ses prédécesseurs, elle résulte en une réduction de la portée du personnage et, par conséquent, de la signification du *Ciel* à une vision nationaliste quelque peu étroite. Ce

³² Jacques Pelletier, « De *la Nuit* aux *Confitures de coings* : le poids des événements d'Octobre 1970 », *Voix et Images*, vol. VIII, n° 3 (printemps 1983), p. 417.

sont justement ces différences qui sont opératoires dans le monde imaginaire du *Ciel* et qui contribuent à en faire un univers différent de celui des deux romans précédents.

En outre, s'il est vrai que les trois personnages sont attirés par le peuple canadien-français, il est moins clair que la fin du *Ciel* (« la conversion de Frank en Québécois ») « exprime le versant optimiste du nationalisme de Ferron, croyant en l'avenir d'un Québec *ouvert*, où il y [aura] place pour les Frank... ». Le récit n'a de cesse de souligner justement que le Québec n'est pas « *ouvert* » à Frank tel qu'il est, et que son dessein de « s'enquébecquoiser » est quasiment impossible à réaliser. En plus des exemples cités par Pelletier³³, Mgr Camille exprime la difficulté de la quête en question par le moyen d'une comparaison biblique :

Monsieur l'abbé Bessette, voici François-Anacharcis Scot qui a gardé, ne serait-ce que par la taille, quelque chose des Highlands de l'Écosse et qui le gardera sans doute malgré tout le mal qu'il se donne, tel le chameau de l'Évangile, pour s'enquébecquoiser par le chas de l'aiguille [...] ³⁴.

Le personnage canadien-anglais est donc comparé dans ce passage au jeune homme riche de l'Évangile qui, désirant ardemment accéder à la vie éternelle, suivait chacun des commandements du Christ à la lettre. Quand il demanda ce qu'il devait encore faire, le Seigneur répondit qu'il lui fallait également faire don de ses biens aux plus pauvres. À cette réponse, le visage du jeune homme s'emplit de tristesse ; la tâche s'annonçait difficile voire impossible. C'est alors que Jésus dit : « Je vous le répète, il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer

³³ Voir aussi l'explication donnée par le bishop Scot à sa femme de l'avis de l'abbé Surprenant que le cas de Frank relève « de l'ethnologie »: « C'est tout simplement la science des peuples. Quand un individu migrateur se détache de l'un d'eux, le sien, pour passer à un autre, de deux choses l'une : il est assimilé ou rejeté, mais cela ne se décide pas en une journée; le processus est si long que souvent une génération n'y suffit pas » (*Le ciel de Québec*, p. 392).

³⁴ *Ibid.*, p. 323.

dans le royaume de Dieu³⁵ ». Il serait ainsi aussi difficile pour Frank-Anacharcis de « s'enquébecquiser », c'est-à-dire d'accéder au « ciel » québécois, qu'il l'était, selon les paroles du Christ, pour le jeune homme riche d'accéder à la vie éternelle. Et s'il est vrai que Frank-Anacharcis semble réussir à s'y faire admettre (sous le nom de François), il ne me paraît pas que ce dénouement exprime le « versant optimiste » du nationalisme de Ferron : il est fort à parier que très peu de Canadiens anglais seraient prêts à emboîter le pas et agir de la même façon que Frank pour avoir une telle « place » dans le nouveau Québec « ouvert ».

L' « enquébecquissement » de Frank-Anacharcis

Que veut dire « s'enquébecquiser » au juste et pourquoi le personnage canadien-anglais se fixe-t-il ce but? Rappelons d'abord que le titre du roman fait référence non à la province du Québec mais à la ville de Québec. En outre, comme le note Pierre Cantin, la graphie « québecquois » a servi pendant longtemps à marquer la différence entre les résidents de la vieille capitale et les habitants des différentes « provinces » du Québec³⁶. Il semblerait que selon cet usage François-Anacharcis, habitant de la ville de Québec (où il est né) et de la province du Québec serait déjà « Québecquois » et « Québécois ». Cependant, les connotations des termes sont encore plus nuancées dans le roman, comme le montre l'explication que l'abbé Surprenant donne au jeune personnage canadien-anglais :

Mais il y a Québécois et Québecquois. On peut s'enquébecquiser de deux façons : la première, pour s'attacher à un pays, la seconde, pour devenir fonctionnaire dans la chère Vieille Capitale³⁷.

³⁵ Saint Mathieu, 19, 24.

³⁶ Pierre Cantin, « Notes », *Le ciel de Québec*, p. 444.

³⁷ *Le ciel de Québec*, p. 381.

Ainsi, bien que François-Anacharcis soit déjà « Québecquois », dans le sens d’habitant de la ville, il n’est ni « Québecquois », dans le deuxième sens, ajouté par l’abbé, de « fonctionnaire dans la chère Vieille Capitale »³⁸, ni « Québécois » dans le sens de « attaché au pays du Québec ». Le fait que le même verbe, « s’enquébecquoiser » (et le substantif qui en découle, « enquébecquoisement) s’emploie pour décrire le processus d’acquisition de ces deux états pourtant si différents mène à une certaine confusion.

François-Anacharcis ayant exprimé sa préférence pour la première façon — il veut s’attacher au pays du Québec, et donc devenir « Québécois » —, l’abbé lui dit que parce qu’il n’est pas un « immigrant quelconque », on ne le laisserait pas devenir « Québecquois » (fonctionnaire de langue française dans la capitale) de toute façon :

— D’ailleurs, monsieur Scot, parce que vous n’êtes pas un immigrant quelconque, on ne vous laissera pas devenir Québecquois : vous inquiéteriez une brave population juchée dans une échelle comme dans un poulailler. Elle regarde en bas. Dominée, elle est de la sorte dominatrice et tient à son perchoir. Monsieur votre père s’y trouve assez haut : que vous le vouliez ou non, vous êtes né à son altitude et vous ne sauriez déchoir, François-Anacharcis Scot, sans ébranler toute l’échelle sociale [...] ³⁹.

L’abbé définit le « bon sens » du verbe « s’enquébecquoiser » comme suit :

— [...]. D’autre part, mon pauvre ami, vous ne vous enquébecquoiserez pas sous le toit paternel, au bon sens du mot, j’entends, car Québecquois, Anglais, protestant, athée, tout ce que vous voudrez, vous l’êtes déjà et n’avez pas à vous tourmenter pour le demeurer pourvu que vous restiez le très digne fils du très-révéré messire Dugald Scot. Il faudra le faire par le bas, dans les petites maisons où les plafonds ne sont guère plus hauts que le toit d’un iglou... Au fait,

³⁸ L’abbé Surprenant ajoute d’ailleurs que cet état n’est pas « à dédaigner » : « — Remarquez que la seconde façon n’est pas à dédaigner : les noms britanniques qui plaisent à la Couronne nous permettent d’introduire le français dans le gouvernement » (*ibid.*, p. 381).

³⁹ *Ibid.*

puisque ce sont les Esquimaux qui vous ont débauché, pourquoi n'êtes-vous pas resté dans leur nation?⁴⁰

L'abbé fait remarquer dans cet extrait que le jeune personnage est déjà « Québécois » dans le sens de résidant de la ville de Québec. Ce qui empêche Frank-Anacharcis de s'« enquébecquiser » dans le « bon sens du mot », c'est-à-dire de s'attacher au pays du Québec comme il le souhaite, serait ainsi non pas son ethnie en soi mais, comme le jeune homme de l'Évangile, ses « biens », c'est-à-dire sa position — pour des raisons historiques — en haut de « l'échelle sociale », en tant que fils de l'évêque anglican, qui définit son identité pour les Québécois. Tous ceux, tant francophones qu'anglophones, qui bénéficient du système hiérarchique mis en place par la Conquête, s'objecteraient que Frank-Anacharcis le dérange en se soustrayant. La voie traditionnelle vers la naturalisation, le mariage, lui est bloquée parce que, dit-on, les jeunes femmes québécoises troqueraient leur nationalité pour une « meilleure » place sur l'échelle. Son identité est ainsi définie par le regard de l'autre canadien-français, et sa tentative d'y échapper est d'autant plus difficile que cet autre se complaît dans la définition. Ce serait donc cette « faute » héréditaire, sa position en haut de l'échelle sociale qui découle simplement de sa naissance en tant que fils d'évêque du côté du camp du Conquérant, qu'il cherche à expier en s'enquébecquoisant « par le bas ».

Cependant, le désir d'enquébecquisme de Frank-Anacharcis ne s'explique pas uniquement par un souhait de renoncer à ce qu'il considère ses privilèges sociaux injustes; il est aussi motivé par un Parti pris pour « la nation » du Québec. Rappelons

⁴⁰ *Ibid.*, p. 382. Voir aussi la « Conclusion », où François-Anacharcis raconte : « [...] il [le vieil abbé Surprenant] m'avait lancé vers ce Noé Cantin, prétendant que je trouverais ma voie dans les petits chemins et ne m'enquébecquerais, vu mon état et ma condition, qu'en m'abaissant par humilité chrétienne, tout mécréant que je fusse » (p. 423).

que le personnage a déjà fait preuve de solidarité avec les « malheureux » de la terre lors de sa tournée missionnaire parmi les Esquimaux; pourquoi n'est-il pas resté dans leur « nation »? C'est lorsqu'il répond à cette question que lui pose l'abbé Surprenant que le fil textuel liant le personnage à celui de *La nuit* devient patent. Reprenant, avec des modifications, le récit des souvenirs d'enfance fait par Frank Archibald Campbell à François Ménard, François-Anacharcis répond comme suit :

— **Et puis je vous avouerai que je me suis débauché si facilement que j'ai eu l'impression que ces Esquimaux ne m'avaient fourni que le prétexte que j'attendais depuis longtemps.** J'ai grandi à Québec. **De mon enfance, je ne me souviens que de la cuisine de la maison, surtout le matin, à déjeuner, lorsque je tartinais mon pain de confiture de coings. Cette cuisine, vous le savez,** donne sur un jardin enclos dont le mur de pierre a bien **six ou sept pieds** de haut. De l'autre côté passait **alors, comme aujourd'hui d'ailleurs,** la rue des Oliviers avec des bruits de sabots, le **sourd** roulement des charrettes et des cris anglais qui **ne** s'adressaient **qu'**aux chevaux. Les autres mots, les mots humains, qui franchissaient le mur, étaient tous français, et les éclats de rire aussi. **J'avais l'impression qu'ils s'adressaient à moi.** Je mangeais ma tartine. À cause du mur, je me sentais captif. Je la mangeais lentement; j'y grignotais plutôt : elle avait un arrière-goût de liberté française qui n'en finissait pas et dont je **ne voulais rien perdre, car elle** faisait **durer** mon délice. Mon père **et ma mère** me regardaient et disaient : «Voyons, Frank, mange.» La rumeur de la rue des Oliviers les agaçait **peut-être. En tous cas, lorsque le froid prenait et qu'au mur s'ajoutaient fenêtres et contre-fenêtres, ils soupiraient d'aise comme des gens qui se retrouvent enfin chez eux. Mon père prétendait que, de toutes les saisons, seul l'hiver était de son Église. C'est alors qu'il se remettait à la poésie et tentait devant la neige** de capter la vie qui lui **avait** échappé pour la fixer en anglais **sur la page blanche,** la vie qui coulait en français de l'autre côté du mur **durant la belle saison. Si elle l'agaçait un peu, il l'aimait bien au fond. [...]**⁴¹.

L'incorporation dans le texte du *Ciel* de ce passage, modifié, de *La nuit* fait partager aux personnages « Frank » des deux romans une même enfance qui leur aurait inspiré le même désir de « sauter le mur », de quitter ce monde anglais, cet espace au temps

⁴¹ *Ibid.*, p. 383 (changements et ajouts en caractère gras).

suspendu, voire mort, dont ils se sentaient captifs, et de s'intégrer à la vie qui se passait de l'autre côté, en français. L'ajout de la phrase « J'avais l'impression qu'ils s'adressaient à moi » souligne le pouvoir des mots français sur le jeune garçon anglophone qui les reçoit comme un appel religieux qui serait destiné à lui tout particulièrement. C'est donc le verbe français qui, entré par l'oreille, lui aurait fait concevoir ce désir d'enquébecquisme, d'appartenir au pays. Les ajouts à propos de l'activité poétique du père soulignent que ce dernier était tout aussi sensible à la langue française que son fils, et qu'il aimait, lui aussi, cette autre culture. La poésie du père apparaît ainsi comme un exercice de traduction, certes, mais non pas celle qui veuille effacer la différence ou s'approprier de façon illégitime le territoire du Québec. Elle se présente justement comme une tentative d'exprimer dans sa propre langue cette différence, l'élan vital de l'Autre qu'il ressent et à laquelle il répond.

Cette intertextualité avec *La nuit* est un des éléments importants qui invitent le lecteur du *Ciel* à lire le roman dans le cadre du « cycle Scot ». Le Frank de *La nuit* n'a pas entrepris de sauter le mur; devant le choix de devenir « flic » ou « Canadien français », il a opté pour le premier, devenant, dans les années soixante, un policier-poète plein de regrets. *Le ciel* nous ramène en arrière, aux années trente « québécoises », présentant ainsi l'« avatar rajeuni » du personnage de *La nuit*, et tissant la fable autour de ce qui aurait pu être sa trajectoire — et celle du Québec — s'il avait pris le parti contraire. La conception du *Ciel* est ainsi foncièrement différente de celle de *La nuit*, opérant sa fantaisie non pas sur un présent montréalais onirique mais sur un passé « québécois » au mode conditionnel. Son ironie vient du contraste évident entre le jeune personnage canadien-anglais et ses avatars vieillissants des années

soixante des deux autres romans du cycle (et le personnage Frank Scott des écrits polémiques), ainsi que de celui entre le monde utopique dépeint et le Québec « réel ».

Le chronotope du *Ciel* permet ainsi à l'auteur de renverser le rapport de forces entre les deux groupes par rapport à celui qui prévalait dans le Montréal des années 1960 de *La nuit*, réduisant la menace ressentie par les personnages canadiens-français. Cette fois-ci, ce sont les personnages canadiens-anglais qui se sentent menacés et exclus de l'histoire, qui s'interrogent sur leur existence, et qui se font des soucis pour leur survie:

Pourtant, le révérend Dugald Scot ne lui [à Chubby Power] en sut aucun gré, car, si curieux que cela soit, il avait fait sienne la conclusion de *Maria Chapdelaine* : « Au pays de Québec, rien ne doit mourir et rien ne doit changer. » Rien ne doit changer pour les Québécois, mais rien ne doit changer non plus pour les Écossais de l'Église d'Angleterre et de la Banque de Montréal. Les uns et les autres se complètent et tiennent le même propos : « De nous-mêmes et de nos destinées, nous n'avons compris clairement que ce devoir-là : persister... nous maintenir... [...]. Nous sommes un témoignage. »

La conquête inachevée rentre dans les plans de la Providence britannique. Le très révérend Dugald Scot ne trouve son aise que dans l'isolement. Parce qu'il est de tempérament aristocratique, il reste minoritaire et ne se conçoit pas autrement. Il fait partie d'une collectivité tout aussi menacée que celle de la majorité. En l'occurrence, il n'a rien d'autre à faire que de se maintenir pour que le monde dise de lui ce qu'il dira de Maria Chapdelaine. Pas question de coucher avec elle, car il se respecte en elle, comme il voudrait qu'elle se respecte en lui; la complaisance que chacun met en lui-même, il la met aussi dans l'autre. Ainsi se tisse la plus étrange des complicités. *Two solitudes, maybe*, mais sans rien de tragique, car elles seront voulues et consenties. On ne se parle pas parce qu'on se comprend et on s'évite par discrétion, parce que cela fait partie des règles du jeu et que la politesse le veut ainsi. Relancer la conquête, pas question; la défaire, non plus. La guerre a été gelée, toute opération suspendue, et chacun reste sur ses positions, à demi vainqueur, à demi vaincu. Le retour de la violence reste toujours possible. C'est dans cette appréhension que se forme un des peuples les plus pacifiques de la Terre⁴².

Le commentaire métadiégétique d'ordre idéologique du narrateur des années 1960 dans ce passage fait remarquer les avantages du système tant décrié des « deux

⁴² *Ibid.*, p. 377-378.

solitudes » pour chacune des parties, système rendu caduc au temps de la narration par l'urbanisation et l'industrialisation. Sa référence au titre, en langue anglaise, du roman (1945) de Hugh MacLennan, avec l'ajout du mot « *maybe* », le tout étant en italiques, rend manifeste la présence de son regard ironique de la fin des années 1960 sur les personnages et l'intrigue des années 1930. Son jugement froid que « Le retour de la violence reste toujours possible », prononcé (et lu) depuis la perspective de la violence survenue dans les années 1960, mine d'ailleurs de l'intérieur la vision utopique de la fondation d'un nouveau pays que son récit premier et la « Conclusion » semblent véhiculer.

Pour pouvoir maintenir son identité et ses privilèges, le bishop Scot, « réticent et mitigé », cherche, « tel un demi-dieu, à suspendre le temps où se développent l'histoire et les conflits⁴³ ». Son fils, rejetant ce temps mort et cette « guerre gelée », veut, lui, participer pleinement à l'Histoire et opte donc pour la société canadienne-française. Le jeune héros picaresque du *Ciel* semble bien avoir accompli sa quête d'« enquébecquisme » à la fin du livre, d'ailleurs, se débarrassant par étapes de son identité de « Frank-Anacharcis Scot » telle une peau de serpent. Renonçant d'abord, dans l'Ouest, à sa vocation de missionnaire de l'Église d'Angleterre et à son prénom, il devient, sous le nom de « Pit Scot », « palefrenier itinérant » ayant charge, avec le métis Henry Sicotte, des quarante chevaux à livrer au docteur Cotnoir. Cette aventure le fait voyager en train à Sainte-Catherine-de-Fossambault et rencontrer Jean Le Moyne (à qui

⁴³ *Ibid.*, p. 378.

il dit se nommer « François-Anacharcis Scot⁴⁴), Mgr Cyrille (qui prêche la retraite dans l'église), ainsi que le docteur Cotnoir et sa fille Eurydice.

De retour à Québec, il s'intéresse à ce qui se passe au village des Chiquettes, et rend visite au député Chicoine à l'hôpital, où il s'informe sur le système politique québécois. Envoyé par son père voir Mgr Camille au Séminaire, il y rencontre les deux prélats, Mgr Cyrille et Mgr Camille; voyageant ensuite avec ce dernier, François-Anacharcis se rend d'abord à l'hôpital psychiatrique, où il fait la connaissance de l'abbé Bessette dont il entend le prêche sur les zouaves. Mgr Camille, François-Anacharcis et l'abbé Bessette continuent ensuite leur chemin ensemble jusqu'à Sainte-Catherine-de-Fossambault. François-Anacharcis y rencontre alors le curé Rondeau et essaie d'aider le pauvre Cotnoir qui, saoul et fou de chagrin à cause de la mort de sa fille, braque sa carabine sur lui, le traitant de « maudit Anglais » et de « grand protestant ».

Au mois de décembre 1937, cependant, on apprend que le personnage « piétine » par rapport à sa quête : « Un mois et demi après son retour à Québec, François-Anacharcis, ci-devant Frank, en restait là, content d'avoir changé son nom. Peut-être était-il un de ces voyageurs qui prennent leur passeport et ne vont pas plus loin?⁴⁵ ». C'est alors que Mgr Camille l'envoie consulter l'abbé Surprenant, et que, sur les conseils de ce dernier, François-Anacharcis quitte définitivement le toit paternel. Descendant dans la Basse-Ville, il s'inscrit (sous le nom de Pit Scot encore) à l'Hôtel des Voyageurs, où il reste, comme dans les limbes, environ un mois. Après s'être présenté de nouveau devant le vieil ethnologue, François-Anacharcis part en quête

⁴⁴ *Ibid.*, p. 231.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 374.

d'enquébecquoisement : traversant le fleuve en direction sud, il devient d'abord (chez Noé Brousseau) cet « autre » qu'est le Survenant, avant d'arriver au « pays » des Chiquettes où, d'après sa propre relation, il se fait une place comme « monsieur François », servant aux habitants « de conseiller, voire de médecin, et préparant la voie au curé qui leur serait donné en la personne de l'abbé Louis-de-Gonzague Bessette, l'incendiaire repent⁴⁶ ».

Pour Alonzo Le Blanc, comme pour Jacques Pelletier, ce parcours de Frank-Anacharchis exprimerait un certain message politique :

L'aspect historique est surdéterminé car l'objectif évident du chroniqueur est de proposer une nouvelle lecture de l'histoire du Québec, dans ses relations avec le reste du Canada, mais aussi avec le reste du monde, à cette époque où l'Europe elle-même est menacée par la montée du fascisme et où le docteur Bethune dispense ses services à la gauche espagnole. Aussi les mutations les plus évidentes, les parcours idéologiques les plus marquants sont ceux qui font passer les personnages d'une conception étroite et fanatique des choses à une tolérance humaniste qui n'exclut pas un nationalisme de bon aloi mais y collabore : le cardinal est le premier à subir cette mutation, au village des Chiquettes. Le suivent l'abbé Bessette et surtout Frank Anacharcis Scot [*sic*] passant du haut de l'échelle sociale à la base proprement populaire, qui, de quelque façon, postule « l'enquébecquoisement ». Cela est, en 1969, l'expression d'une option politique audacieuse et quasi-prophétique⁴⁷.

Ainsi, d'après les interprétations de Le Blanc et de Pelletier, cette nouvelle paroisse composée de gens métissés qui sont soit ignorés par la « bonne société » québécoise, qu'il s'agisse de politiciens, d'ecclésiastiques orthodoxes ou de dames aristocratiques aux penchants communistes, soit conçus comme des « intouchables », bons à exploiter, à oublier, ou à « aider à disparaître⁴⁸ », où le personnage canadien-anglais, ayant dû abandonner à tout jamais sa propre famille, pourrait enfin se trouver une place comme

⁴⁶ *Ibid.*, p. 430.

⁴⁷ Alonzo Le Blanc, « *Le ciel de Québec*, roman de Jacques Ferron », p. 174.

⁴⁸ *Le ciel de Québec*, p. 113.

« Québécois », serait emblématique du nouveau pays de Québec. Si c'est seulement sous de telles conditions qu'un Québec « ouvert » accepte de « faire une place » aux « Frank » comme « Québécois », le nouveau pays risque de faillir à son avènement.

L'on pourrait en outre se demander en quoi l'enquébecquoisement de Frank-Anacharcis est « quasi-prophétique ». Comme Le Blanc le remarque, l'aspect historique du roman est « surdéterminé ». Le lecteur de 1969 connaît « la fin » de l'Histoire : les Républicains ont perdu en Espagne, les Nazis ont pu effectuer leur médecine « vétérinaire » sans que l'Église s'insurge contre eux, il y a bien eu une autre crise de conscription lors de la Deuxième Guerre mondiale, les hameaux métis demeurent tout aussi pauvres et oubliés, Rédempteur Faucher, devenu torche de la petite pègre, a été assassiné en 1966, et Frank Scott, le modèle du personnage François-Anacharcis, n'est pas devenu Québécois « dans le bon sens du mot ».

Au lieu de prendre cette fable qu'est *Le ciel* au pied de la lettre, il faudrait plutôt lire ce récit de la fondation d'une nouvelle paroisse métisse, dont l'église s'est construite avec des éléments de mitaines abandonnées et dont les paroissiens ont des croyances peu orthodoxes par rapport à la doctrine catholique et romaine, comme une parodie de l'historiographie clérico-nationaliste du XIX^e siècle qui faisait jouer aux « Anglais » le rôle d'opposants à la fondation de l'Église-nation⁴⁹. En actualisant ce discours clérico-nationaliste sur le mode parodique dans le récit de la fondation de la nouvelle paroisse, *Le ciel* se moque de son côté utopique : comme si la rédemption du nouveau pays du Québec passait par la fondation d'une paroisse métisse au fin fond de la forêt, par un

⁴⁹ Louis Rousseau, « La construction religieuse de la nation », *Recherches sociographiques*, vol. 46, n° 3 (septembre-décembre 2005), p. 435-6, cité dans Jacques Cardinal, *Le livre des fondations*, p. 118-9.

prêtre fraîchement sorti de l'hôpital psychiatrique aidé d'un « Anglais » hérétique devenu athée qui aurait renoncé à son identité afin de s'attacher au pays du Québec.

À vrai dire, *Le ciel de Québec* présente non pas un récit « réaliste » proposant une formule pour la fondation d'un nouveau Québec référentiel mais plutôt une épopée qui met en place une mythologie qui peuplerait le « ciel », l'imaginaire du pays incertain, et remplacerait celle proposée par l'Église-Nation. Pour façonner cette mythologie, Ferron utilise à sa guise — comme ses personnages pragmatiques Chubby Power et le brigadier Campbell —, « les moyens du bord », c'est-à-dire le récit du passé québécois véhiculé par l'Église, ainsi qu'un certain nombre d'éléments de la société québécoise des années 1930, période de transition qui préparait, comme le texte le montre, la révolution tranquille des années 1960. Dans cette mythologie, les places qui reviennent aux figures canadiennes-anglaises de Frank-Anacharcis Scot et de son père, le bishop Dugald Scot, sont, avec celles de Mgr Camille Roy et de Saint-Denys Garneau — tous des écrivains — parmi les plus prestigieuses. Il reste que, dès l'épigraphe⁵⁰, qui assimile le roman à un « tableau pendu dans un sombre musée » mais doré par le rire, le regard ironique de l'auteur se projette sur le livre. Cette attitude de distanciation ironique se prolonge dans la dédicace (« À feu cette dame Garneau »), où l'auteur nie toute ressemblance entre cette dernière, mère de Saint-Denys Garneau, et « Calliope, sa remplaçante ». Elle se manifeste en fait tout au long du texte dans ses « fausses » clés, dans les commentaires du narrateur-auteur, dans les discours des personnages, ainsi que dans les achronies et anachronismes du récit.

⁵⁰ « Les étincelles de ton rire dorent le fond de ta vie/C'est un tableau pendu dans un sombre musée/Et quelquefois tu vas le regarder de près. APOLLINAIRE ».

L'onomastique : qu'y a-t-il dans un nom?

Le nouveau nom du personnage inspiré de Frank Scott est la première marque textuelle qui différencie le protagoniste canadien-anglais du *Ciel* de ses prédécesseurs ferroniens. Tout d'abord, ce changement fait perdre au personnage toute affiliation avec Archibald Campbell, le dominateur au visage bienveillant qui colorait les « Frank » de *La nuit et La charrette*. Louis-Archibald Campbell, brigadier de la gendarmerie royale et vieil ami du bishop Scot, est le personnage du *Ciel* qui fait office de référence à cette figure historique importante dans l'imaginaire ferronien⁵¹. Le nouveau nom enlève aussi l'intertextualité avec les membres du groupe de poètes dit « de la Confédération » autre que celle effectuée par le lien avec son père, poète dont les livres font d'ailleurs partie de la bibliothèque de Mgr Camille. En effet, à la différence des deux autres « Frank » (et de leur modèle), le jeune Frank-Anacharcis, à une exception près, n'est plus associé de façon directe avec la poésie. Il n'est pas poète lui-même; au contraire, lorsque le brigadier Louis-Archibald Campbell remarque qu'il devrait s'adonner à la poésie comme son père (qui se serait souvent réclamé de Robert Burns comme de son « prophète »), Frank répond : « Il le dit encore. Seulement, moi, je ne fais pas de poésie; j'ai besoin de tout mon temps pour comprendre et penser⁵² ». Ce jeune personnage est à

⁵¹ Dans une conversation au sujet de la littérature avec le curé Rondeau, Mgr Camille dit de François-Xavier Garneau : « Il sut aussi bénéficier de la bienveillance écossaise : le notaire Archibald Campbell l'aïda dans sa carrière » (p. 199). Comme son nom l'indique, le Campbell du *Ciel* est d'origine mixte (sa mère fut canadienne-française), servant d'ailleurs d'exemple au phénomène dont parle François-Anacharcis à son père, qui lui conseille d'épouser une femme québécoise afin de s'enquébecquoiser : « —Justement mon père, je ne trouve personne pour le pire. Québec a été trop longtemps une ville de garnison : si je prenais une Québécoise, loin de m'enquébecquoiser, elle se déquébecquoiserait » (*ibid.*, p. 384).

⁵² *Ibid.*, p. 162.

la recherche d'une vérité éthique, une vérité qui guiderait sa façon de vivre et qu'il croit pouvoir trouver par le moyen de son intellect.

L'importance du nouveau prénom « Anacharcis » rattaché par un trait d'union à « Frank » est renforcée par le fait que la première référence textuelle au personnage se fait justement à propos de l'opportunité de ce nom. L'allusion en question apparaît d'abord dans un discours de son père, le bishop Scot, homme décrit comme étant une « grande échelle, la physionomie en paravent » qui, « l'air d'être ailleurs », « était tout là et n'en perdait rien⁵³ ». Insatisfait de ses rapports avec les Canadiens français⁵⁴, le bishop a l'habitude de consulter son « jeune ami », l'honorable Chubby Power, « dont il appréciait le discernement », en ce qui concerne ses questions sur le « milieu indigène ». Or, troublé par le retour à Québec de son fils Frank-Anacharcis qui est mécontent de son état et déterminé à s'enquébecquoiser, le bishop se confie à Chubby : « Je crois que j'ai eu tort de le nommer ainsi⁵⁵ ». C'est donc le père qui aurait choisi ce nom inusité pour son fils, fait qui renseigne autant sur le père que sur ce nom, qui aurait d'ailleurs contribué au problème existentiel du fils.

Le nom établit bien sûr une intertextualité avec la philosophie grecque, plus particulièrement avec la figure d'Anacharsis, philosophe d'origine scythe qui aurait été le premier étranger à qui on accordait le privilège de devenir citoyen d'Athènes, et qui est considéré comme le précurseur des « cyniques ». Ces philosophes, dont le nom —

⁵³ *Ibid.*, p. 83.

⁵⁴ « S'ils me préfèrent comme je suis, je suis bien obligé de le rester; autrement je me demande si je ne me serais pas enquébecquoisé depuis longtemps » (*ibid.*, p. 85).

⁵⁵ *Ibid.*, p. 86. Le bishop continue : « — [...]. Frank-Anacharcis ne tient pas à la distinction. Il se voudrait tout ainsi avec tout le monde [...]. Il a beaucoup étudié, beaucoup réfléchi. C'est tout juste s'il ne me reproche pas sa taille. Moi je ne lui reproche rien. Je suis même fier de lui. Qu'il fasse comme il lui plaira et cela sera sans doute très bien. Moi, j'ai fait ce que j'ai pu. »

qui signifie « canins » — signale l'attitude « mordante » envers les conventions, refusaient les richesses matérielles et se voulaient indépendants de l'ordre établi. À la recherche de la vérité, Anacharsis avait décidé de voyager dans d'autres pays afin d'observer d'autres cultures et ainsi de sortir de la perspective limitée de sa propre culture. De retour dans son pays natal, il fut tué par son frère pour avoir trop adopté les coutumes des Grecs, en particulier pour avoir voulu sacrifier à la déesse Cybèle⁵⁶. Ce choix de nom semble destiner le personnage de Frank-Anacharcis à l'ouverture d'esprit envers les cultures autres que la sienne et aux pérégrinations en quête de la vérité (que, selon son père, il aurait déjà trouvée, « plusieurs fois⁵⁷ ») qui caractérisent le personnage dans *Le ciel*. Le nom explique en outre l'utilisation des chiens pour l'appivoisement du fanatique abbé Bessette, qui bénéficierait d'un traitement de l'attitude « cynique » dont fait preuve Frank-Anacharcis envers toute doctrine. Ainsi, ce nouveau nom fait du personnage canadien-anglais un voyageur en quête de la vérité qu'il espère pouvoir trouver en quittant son foyer et en adoptant l'œil de l'autre.

En outre, le « *Auri sacra fames*⁵⁸ » prononcé « distinctement » par Martial O'Farrell au premier chapitre (et répété au dernier) fait commencer la « chronique » des

⁵⁶ Voir, par exemple, l'entrée « Anacharsis » dans *Le Petit Robert des noms propres*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1994, p. 73, et les extraits des écrits d'Hérodote, de Lucien et de Diogène Laërce à son sujet à <http://fr.wikipedia.org/wiki/Anacharsis>.

⁵⁷ « — Oui, madame, j'ai un fils que j'aime et que je respecte beaucoup, car il cherche, lui aussi, la vérité. — L'a-t-il trouvée? — Oui, madame, et même plusieurs fois » (*Le ciel de Québec*, p. 114).

⁵⁸ *Ibid.*, p. 40. « Exécrable soif de l'or ». C'est en prononçant ces mots que le cocher du couvent du Précieux-Sang, l'« irlandais québécoisant » Martial O'Farrell, ayant rencontré dans la rue Saint-Paul un forestier ivrogne, lui donne les dix cennes demandés pour se payer « un somme » à l'Hôtel des Voyageurs. La phrase latine est répétée au chapitre XXXIV, p. 404. Les mots viennent du troisième livre de l'*Énéide*, celle des « voyages et prophéties », où Énée raconte à Didon son passage de l'orient à l'occident. En coupant des branches pour orner les autels en Thrace, Énée entend la voix de Polydore, enterré là, qui le conseille de fuir ce pays, et qui lui raconte son histoire. Son père, le roi Priam, avait envoyé Polydore chez

années 1930 québécoises sous le signe de l'*Énéide*, épopée qui raconte le départ d'Énée après la défaite de la guerre de Troie et son voyage jusqu'en Italie, où il fonde une nouvelle ville qui deviendra Rome. D'après cette intertextualité, Frank-Anacharcis serait un voyageur qui, tel Énée, devant quitter son pays défait, est appelé à fonder un nouveau pays. Si *Le ciel* raconte le périple du nouvel Énée, Frank-Anacharcis, en y incluant même une sorte de descente aux enfers qui le préparerait pour son rôle de collaborateur à la fondation de la nouvelle paroisse, la « Conclusion » serait son propre « chant » de ses aventures. Sous cet angle épique, *Le ciel* apparaît comme une louange de l'étranger prêt à braver des épreuves, à servir les autres, et à contribuer à la fondation du nouveau pays. Il est remarquable à cet égard que le bishop Scot, qui croit que les Canadiens français se cherchent une mythologie, se compare à Priam⁵⁹, dernier roi de Troie et témoin de sa destruction, homme que *L'Illiade* dépeint comme faisant preuve de bonté, de justice, et surtout d'amour paternel. Devant le refus d'Achille de lui rendre le corps de son fils Hector, Priam se rend au milieu du camp des Grecs, où la démonstration de son affliction de père fait céder le chef grec.

Ainsi, si le prénom de ce personnage canadien-anglais est « double », comme l'était celui de son prédécesseur, c'est non « Anacharcis » mais bien « Frank » qui pose problème par rapport à sa quête d'enquébecquoisement. Par ailleurs, le nom est doublement double : le fait que le narrateur le nomme « Frank-Anacharcis » et « François-

le roi de Thrace pour y être élevé, mais le roi l'a tué afin de s'accaparer de son or, une fois que la puissance de Troie avait décliné.

⁵⁹ « — [...]. Je crois qu'ils [les Canadiens français] forment un peuple jeune qui se cherche une mythologie. S'ils pensent à me mettre dans leur procession [...], c'est parce qu'ils se demandent si je ne serais pas une pièce de musée, un personnage de l'Odyssée, un Priam, un vieux truc un peu fabuleux qu'ils n'auraient pas encore dans leur Olympe québécois » (*ibid.*, p. 85).

Anacharcis » presque indifféremment jusqu'à sa nuit initiatique fait signe de l'hésitation du personnage entre son identité d'origine et son « double », une identité canadienne-française « traduite ». Le jeu textuel avec le prénom du narrateur de *La nuit* est emblématique d'une même nature double — voire schizoïde — chez le protagoniste canadien-français, François Ménard. Ce n'est que quand le lecteur de *La nuit* apprend que le narrateur se nomme François qu'il se rend compte que c'était bien lui, sous son prénom traduit de « Frank », qu'on demandait au téléphone : « — Est-ce vous, Frank? — Non, ce n'est pas moi⁶⁰ ». Cette réponse de François, qui se serait nommé « Frank » dans le milieu anglophone de son travail, constitue un rejet catégorique de son identité traduite, signalant sa prise de conscience et sa résolution d'en finir avec ce double dominateur de soi-même, l'objet de son désir en tant que dominé. Or, l'ambivalence onomastique du personnage canadien-anglais du *Ciel* correspond à un désir semblable, mais cette fois il s'agit du désir du dominateur d'être aimé du dominé. Ainsi, dans un renversement ironique, Ferron projette sur le personnage canadien-anglais du *Ciel* le *topos* du double propre au portrait traditionnel du « colonisé » canadien-français.

Tel père, tel fils?

En ce qui concerne le père du protagoniste canadien-anglais, son personnage se voit développé et approfondi par rapport aux deux romans précédents du cycle. Dans *La nuit*, archidiacre (et non évêque) de l'Église anglicane, le père est présenté du point de

⁶⁰ *La nuit*, p. 14. Le texte fournit des indications que les deux premières conversations, bien que relatées en français, ont eu lieu en anglais. Le narrateur, content de ses réponses, les oppose à ce qu'il aurait dit « naguère », soit: « 'Sorry, Sir, you have the wrong number' » (*ibid.*, p. 18); il appelle son interlocuteur un « pauvre Anglais » (p. 19); regrettant le fait que sa femme le « laisse languir », il se décrit comme un mari qui « répond tic à tac, et vite, et en anglais encore » (p. 20); finalement, il relate que lors du troisième coup d'appel, son interlocuteur « s'exprimait cette fois en français » (p. 24).

vue du fils (qui cite sa poésie et le décrit brièvement à François Ménard), n'ayant pour ainsi dire d'autre existence textuelle. Il n'apparaît point dans *La charrette. Le ciel de Québec*, par contre, fait de lui un personnage majeur et attachant ayant sa propre problématique, et le révèle comme le véritable géniteur du fils. C'est en effet à travers les yeux inquiets de son père qu'est présenté Frank-Anacharcis à deux reprises (aux chapitres VIII et XII) avant son apparition sur scène (au chapitre XIII), et c'est le père qui aide son fils à trouver la voie vers la réalisation de son dessein. Toujours poète, comme le père de Frank dans *La nuit*, son identité de littérateur est renforcée dans *Le ciel*, où l'on précise que la littérature est carrément plus importante pour lui que la religion⁶¹. Le bishop dit même avoir quitté sa dénomination protestante pour devenir anglican à cause d'un poème satirique de Robert Burns, « Holy Willie's Prayer⁶² », qui raille l'hypocrisie d'un membre d'une congrégation presbytérienne. Loin d'être arrogant, suffisant ou étroitement doctrinaire en matière de religion⁶³, le bishop Scot questionne sans cesse son rôle d'évêque anglican dans une ville de moins en moins anglicane et anglophone, prend soin de ne pas se mêler de la politique et, comme il le confie à Chubby, « voudrai[t] bien être comme tout le monde⁶⁴ ». Humaniste et littéraire, le bishop se lie d'amitié avec Mgr Camille, prélat humaniste spécialiste des lettres, avec

⁶¹ « Sans être un homme de religion, du moins au mauvais sens du terme, car, tout évêque qu'il fût, il préférerait Robert Burns à Isaïe [...] » (*Le ciel de Québec*, p. 378).

⁶² *Ibid.*, p. 134.

⁶³ À la harangue de Calliope, communiste, au sujet du manque de pertinence des « petits villages », le bishop répond : « — Je vous félicite, madame, de chercher à résoudre des problèmes sociaux qui nous préoccupent tous. [...] Seulement, je vous préviens que je suis un vieil homme de formation religieuse, plutôt porté vers la poésie et la littérature romanesque; je ne saurais entreprendre avec vous une discussion sur la théorie que vous proposez, vous voudrez bien m'en excuser » (*ibid.*, p. 114).

⁶⁴ *Ibid.*, p. 87.

qui il aime parler littérature et boire du porto. Curieux et perspicace⁶⁵, il est conscient du déclin de la communauté anglophone⁶⁶, et regrette ce qu'il perçoit comme son propre manque de pertinence. Après avoir été mis au courant par Mgr Camille de ce qui s'était passé dans le village des Chiquettes, le bishop, se réjouissant de l'idée qu'il puisse poser un geste significatif et ainsi participer à ce qui se passe dans l'ici et maintenant, exprime sa satisfaction à sa femme comme suit :

— [...]. Camille m'a raconté des choses extraordinaires, des choses qui se passent ici même à Québec, et dont je ne savais rien. Quand il est arrivé, je décrochais; maintenant, j'accroche, *dear*, j'accroche! [...]. J'accroche à la réalité, à la vie; je ne suis plus une grande échelle, un grand fanal, l'une sans appui, l'autre sans bougie⁶⁷.

Ayant entendu son « cher Camille [...] en confession générale » et ainsi appris pourquoi ce dernier a besoin de « chiens de race et de bonne éducation », le bishop lui en promet « une meute ». En outre, c'est le bishop qui, se rendant compte que son fils est « exactement l'homme dont Monseigneur Camille aurait besoin », l'envoie voir ce dernier, en lui disant :

Sans compter que la mission ne saurait vous déplaire : il s'agit du village des Chiquettes qui, si je vous ai bien compris, François-Anacharcis, serait le lieu géographique où, d'après vos calculs, porte le pied de l'échelle sociale qui s'élève dans les cieux de Québec [...]⁶⁸.

Frank-Anarcharcis a donc conclu indépendamment⁶⁹ au même système « manichéen »

⁶⁵ « — Je décroche peut-être, Monseigneur, mais je garde l'œil à tout » (*ibid.*, p. 170).

⁶⁶ « — Ah, Monseigneur Camille! Nous décrochons, nous décrochons! [...]. Monseigneur, s'il y avait moyen, je vous refilerais tout simplement mon église de la rue Saint-Jean » (*ibid.*, p. 170).

⁶⁷ *Ibid.*, p. 173.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 288.

⁶⁹ Le bishop dit à son fils, avant que ce dernier ne rencontre Mgr Camille : « J'ai réfléchi au système dont vous m'avez parlé, que formeraient le grand village, lieu de bien, et le petit village, lieu mauvais : en tant que système, c'est intéressant, et l'on peut en discuter. Un système manichéen, pensez donc! » (p. 286); Frank-Anarcharcis dit à son père qu'« à part la fierté innée et les avantages aristocratiques il n'y a rien dans le grand village, absolument rien, car il ne se définit pas en lui-même, mais par rapport au petit

qu'expose Mgr Camille au cardinal pendant leur voyage vers le hameau des Chiquettes — thèse centrale à l'œuvre de Ferron⁷⁰ —, et le bishop, désireux d'aider les deux, agit en tant qu'intermédiaire. Le bishop Scot est ainsi ce père, rare dans l'œuvre ferronienne, qui est à l'écoute de son fils, qui le comprend et qui fait tout pour l'aider; il incarne en effet l'amour paternel, un amour désintéressé qui ne veut que le bien de l'enfant.

« Chassant » son fils afin de l'aider, il met secrètement « une liasse de billets de banque » dans sa poche, accompagnée de cette lettre très touchante, qui lui donne sa bénédiction :

« François-Anacharcis, mon fils bien-aimé, vous avez raison : dans les familles il faut savoir alterner et les murs sont faits pour être sautés. Allez en paix. La séparation n'est rien pourvu que le mur, si haut soit-il, aille droit devant lui. Suivez-le comme je le suivrai. Il se peut qu'ainsi, cheminant dans la même direction, nous arrivions ensemble au bout du mur comme si nous ne nous étions jamais quittés. »⁷¹

La cellule familiale Scot est d'ailleurs présentée comme particulièrement saine par rapport à celle d'Orphée et de l'abbé Bessette, de jeunes hommes qui ont tous les deux à peu près le même âge que Frank-Anacharcis. Ce dernier, censé avoir vingt-six ans en 1937⁷², a été en effet « rajeuni » par rapport à son modèle (qui, né en 1899, aurait eu trente-huit ans en 1937) afin, semble-t-il, de mieux le comparer aux deux jeunes personnages francophones. Orphée, dont le père, « par souci marital », « se

village [...]. C'est donc dans le petit village, c'est-à-dire au bas de la société, que se trouve la sève de la vie, la substance poétique dont se nourrissent les esprits religieux » (p. 287). Voir aussi p. 307, où Mgr Camille dit au jeune homme que son père lui avait annoncé « la visite d'un illuminé qui aurait pris parti pour les petits villages contre les grands ».

⁷⁰ Voir, par exemple, « Ce bordel de pays — VI : d'un amour inquiétant », *Parti pris*, vol. 2, n° 7 (mars 1965), p. 60-63, repris dans « Le Québec manichéen », *IMP*, vol. XXII, n° 7 (17 février 1970), p. 45, *Escarmouches*, t. 1, p. 89-93.

⁷¹ *Ibid.*, p. 387.

⁷² *Ibid.*, p. 391.

contentait de la place que Calliope lui laissait », est dominé par cette dernière, qui « tenait à jouer les père et mère à elle seule⁷³ ». L'abbé Bessette est un autre « fils de sa mère », qui « déteste » son père autant qu'il « adore sa mère⁷⁴ ». Bien que Frank-Anacharcis ait une relation privilégiée avec sa mère (c'est seulement auprès d'elle qu'est « abolie » la « colonne aérienne qui jusque-là l'avait tenu à l'écart des autres humains⁷⁵ »), il a aussi d'assez bons rapports avec son père, à qui il ne se gêne pas de confier son rejet de l'Église dont ce dernier est le primat. Si le personnage canadien-anglais trouve la présence du père contraignante, s'il vit dans l'ombre en quelque sorte de la présence du père, les jeunes protagonistes francophones vivent dans l'ombre de l'absence du père.

Le texte insiste en fait sur la ressemblance non seulement physique mais aussi spirituelle entre le père et le fils. Frank-Anacharcis, comparé aussi à une « échelle » et un « fanal⁷⁶ », prend ses observations en note tout comme le père. Après avoir remarqué sur la ressemblance physique entre Frank-Anacharcis et son père, le brigadier Campbell informe le fils que c'est parce qu'il connaît le père qu'il s'attendait à la demande de Frank-Anacharcis de se faire prisonnier : « — [...]. Votre père, quand il avait votre âge, ne manquait pas déjà d'extravagance, grâce à quoi il a fait une belle carrière dans la religion. Vous ferez sans doute mieux⁷⁷ ». En faisant par la suite allusion à cette ressemblance dans sa première lettre au bishop Scot, le brigadier laisse entendre que le

⁷³ *Ibid.*, p. 200.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 167.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 136.

⁷⁶ Voir, par exemple, la description qu'en donne le brigadier Campbell à Henry Sicotte (*ibid.*, p. 136).

⁷⁷ *Ibid.*, p. 152. Voir aussi à la page 159 : « — [...]. Votre vénérable père manquait déjà de modestie et bécassait plus souvent qu'à son tour. S'il avait fait carrière dans la police, croyez-moi, il ne serait pas devenu évêque. Vous êtes, à ce que je vois, son fils héréditaire ».

fil est en effet le produit du père qui, avec son « prophète dangereux », ne l'aurait pas « inculqué suffisamment le respect des institutions où il a grandi » :

« Je crains fort qu'il ne vous revienne à Québec indigné contre des institutions dont vous êtes comme moi un des principaux tenants et disposé à passer dans le camp de nos ennemis. Du point de vue de la Gendarmerie Royale que je dois quand même épouser, vous l'admettrez, cher Dugald, les résultats de votre éducation ne sont pas fameux. J'ajouterais [...], mon ami: 'Attention! L'Ouest a formé un autre Jackson. Fasse le ciel qu'il ne trouve pas en Québec un autre Riel!' »⁷⁸.

Membre du clergé plus attaché à ses livres profanes qu'à la Bible (au grand scandale de sa femme, plus orthodoxe en matière de religion), le père cherche, tout comme le fils, la vérité⁷⁹. Ayant changé lui-même d'« état » (en devenant anglican), comme le lui fait remarquer son fils, le bishop comprend que la vérité est « diverse⁸⁰ ». Dans sa réponse aux préoccupations du brigadier en ce qui concerne la position dominante du « nous » canadien-anglais, le père prend parti pour le droit de son fils à la liberté de conscience. Écrivant que la « principale qualité » de « nos institutions » est « la souplesse réfléchie », il poursuit : « L'Église d'Angleterre a perdu un missionnaire et puis après? Est-ce si grave? Frank-Anacharcis, sincère avec lui-même, nous honorera d'une autre manière⁸¹ ». C'est parce qu'il valorise surtout la sincérité que le bishop est si choqué par la suggestion de Chubby que le désir d'enquébecquisme de son fils serait tout simplement la preuve de son désir (refoulé) de compléter cette « conquête

⁷⁸ *Ibid.*, p. 280.

⁷⁹ « Oui, madame, j'ai un fils que j'aime et que je respecte beaucoup, car il cherche, lui aussi, la vérité » (*ibid.*, p. 114).

⁸⁰ « — [...] Et l'on réduit et l'on réduit pour en arriver à une vérité : quelle merveilleuse simplification! Cette vérité unique est tellement diverse! » (*ibid.*, p. 116).

⁸¹ *Ibid.*, p. 280-281.

inachevée, toujours offerte au fils du conquérant, telle une domestique indigène, qui se nomme Québec⁸² ».

Comme ne le sait que trop bien son père, c'est en effet la sincérité désarmante, la franchise et l'idéalisme qui caractérisent ce troisième personnage romanesque inspiré de Frank Scott, qualités qui, conjuguées avec sa quête utopiste, font de lui une sorte de Candide ferronien. Le brigadier Campbell écrit au bishop que son fils « ignore son intérêt et n'a de générosité que pour autrui⁸³ », et l'abbé Surprenant est vite convaincu de la sincérité du jeune homme⁸⁴. De même, Mgr Camille, sentant cette sincérité, prend le personnage canadien-anglais pour « confesseur » et confie :

Après quelques minutes de silence, le prélat [Mgr Camille] reprit sa confession. Frank-Anacharcis aurait pu se surprendre qu'il le prît pour confident, lui en rupture d'Église, plus qu'hérétique, mécréant, mais il ne s'en étonnait pas à cause de sa propre sincérité. De plus, il avait devant lui toute une vie à vivre et à réfléchir, et il ne possédait pas, faute d'expérience, de convictions profondes, tandis que Mgr Camille, au terme de sa carrière, ne pouvait pas revenir en arrière ni changer de direction; tout au plus pouvait-il tenter de se justifier et Frank-Anacharcis trouvait bien qu'il le fit⁸⁵.

Comme ce passage le montre, le texte du *Ciel* souligne la différence importante entre les générations : les « vieux » personnages (le brigadier, Bishop Scot, Mgr Camille) se disent tous trop vieux pour changer, tout en le souhaitant⁸⁶.

Que le fils soit animé du même désir d'aider les autres dont fait preuve le père, et d'un même idéalisme est attesté par sa mission entreprise auprès des Esquimaux et par le

⁸² *Ibid.*, p. 377.

⁸³ *Ibid.*, p. 278.

⁸⁴ « — Parce que je ne leur aurais été d'aucune utilité, monsieur l'abbé. [...]. Cette réponse édifia l'abbé Surprenant [...] et l'idée assez grossière de l'honorable Chubby d'un dédoublement intéressé, où François-Anacharcis servait de rabatteur à Frank-Anacharcis, ne lui vint même pas à l'esprit » (*ibid.*, p. 382).

⁸⁵ *Ibid.*, p. 312-13.

⁸⁶ Le brigadier Campbell, par exemple, dit à Frank-Anacharcis, « — Bonne chance! Bonne chance! ... Si c'était à recommencer, je ferais peut-être comme vous » (*ibid.*, p. 163).

fait qu'il en démissionne quand il se rend compte que non seulement il ne les aidait pas, il leur était nuisible :

- Mais l'évangélisation, Frank? [demanda sa mère]
- Une plaisanterie, ma mère. On double l'agent de la *RCMP* et l'on concourt au règne de la *Hudson Bay's Company* [*sic*]. *Amen*⁸⁷.

Loin d'être le « légaliste » qu'est le Frank Scott des écrits polémiques, ce jeune personnage est préoccupé par la justice et veut assumer ce qu'il voit comme la responsabilité de ses actions. Se blâmant pour le meurtre de l'« Antéchrist » par celui que la communauté esquimaude avait élu pour « Christ » (en prenant au pied de la lettre l'assurance donnée par Frank que le Christ était parmi eux), Frank-Anacharcis veut se faire faire prisonnier à la place de l'auteur du crime. Ce premier voyage missionnaire dans un autre « pays » l'ayant donc convaincu de l'inutilité (sinon l'influence maléfique) des institutions de sa propre culture pour les autres, il décide, dès son arrivée à Calgary, de « jaxonner », selon le mot du narrateur : « Or, pendant que ces deux hauts dignitaires de la Couronne d'Angleterre dans le Dominion du Canada échangeaient des lettres, Frank-Anacharcis Scot avait commencé de jaxonner et se faisait appeler François-Anacharcis⁸⁸ ».

Frank-Anacharcis: un « autre » Jackson?

Le verbe « jaxonner » a été créé à partir du nom de famille « Jaxon⁸⁹ » qu'aurait adopté l'homme à qui le brigadier Campbell compare Frank-Anarcharcis dans le passage cité ci-haut et qui est tiré de sa première lettre au bishop Scot. Le père ayant répondu

⁸⁷ *Ibid.*, p. 137

⁸⁸ *Ibid.*, p. 376.

⁸⁹ Dans sa deuxième lettre au bishop, le brigadier explique : « 'William Henry Jackson n'a guère changé depuis Batoche. Il a soixante-seize ans et vit encore sous le nom de Honoré-Joseph Jaxon. Jaxon, c'est une façon métisse d'écrire Jackson' » (*ibid.*, p. 283).

qu'il ne comprenait rien à « ce Jackson » que son vieil ami lui propose « comme modèle » de son fils, le brigadier envoie une deuxième lettre par retour du courrier. Il y explique l'analogie au moyen d'un compte rendu de la vie de « William Henry Jackson, né de parents ontariens, diplômé de l'Université de Toronto, devenu Henri Jackson, parmi les Métis comme dans sa propre famille alors qu'il était le secrétaire de Riel [...]»⁹⁰.

William Henry Jackson (1861-1952), né et élevé en Ontario, était en effet un jeune homme de vingt-trois ans quand, en tant que secrétaire du syndicat des cultivateurs de la région du Nord-Ouest, il rencontra à l'été 1884 Louis Riel (1844-1885) dont il devint le secrétaire juste avant la Rébellion. Comme le raconte le brigadier Campbell, Jackson se convertit au catholicisme au moment de la prise d'armes par les Métis, le 18 mars 1885, et aurait accepté la « nouvelle religion » de Riel⁹¹. Selon *Les secrétaires de Louis Riel*⁹², cependant, livre de Donatien Frémont que Ferron possédait⁹³ et dont on trouve des échos dans *Le ciel*, Riel emprisonna Jackson trois jours plus tard pour maladie mentale⁹⁴. Frémont trouve vraisemblable que la crise de folie de Jackson aurait

⁹⁰ *Ibid.*, p. 281.

⁹¹ Le brigadier écrit : « [...] Pour aller plus loin dans son investiture sacrée, il [Riel] machina la conversion de Jackson qui se prêta au jeu. L'insurrection éclata le 18. Les Métis armés occupèrent l'église de Batoche. Riel s'adressa aux prêtres et leur dit : 'Le gouvernement provisoire est constitué : nous avons cinq prisonniers. La Vieille Romaine est cassée. J'ai un nouveau pape en la personne de monseigneur Bourget. Vous serez les premiers prêtres de la nouvelle religion.' » (*ibid.*, p. 282). Pour une étude de cette « nouvelle religion », voir Gilles Martel, *Le messianisme de Louis Riel*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 1984.

⁹² Donatien Frémont, *Les secrétaires de Louis Riel*, Montréal, Éditions Chantecler Ltée, 1953, p. 134.

⁹³ Voir http://www.ecrivain.net/ferron/index.cfm?p=5_Ferronerie/Hyper-ferron-test/Biblio-titr

⁹⁴ « Riel lui [au frère de Jackson] dit que son frère 'était malade, que son cerveau avait été affaibli et que c'était une punition pour avoir été contre lui' » (*Les secrétaires de Riel*, p. 134). Selon Frémont : « Aucun témoignage ne permet de savoir pourquoi et comment le disciple se tourna contre son maître. Ce ne fut, en tout cas, qu'une attitude passagère » (p. 134-5).

remonté (comme le maintient le frère de Jackson) au moment de son baptême du 18 mars, où Louis Riel aurait connu lui-même « la plus violente de ses crises d'insanité⁹⁵ ».

Après la perte de Batoche, Jackson fut emprisonné par les autorités canadiennes qui, le jugeant inapte à subir un procès, l'enfermèrent dans un asile d'aliénés. Lors des procès de Regina, écrit Frémont, « [s]eul Jackson se déclara parfaitement responsable et prêt à partager le sort de son chef⁹⁶ ». Le brigadier Campbell adopte en effet les mots de Frémont quand il écrit: « 'Alors que, depuis longtemps, les Métis français des Plaines ont cessé de croire à la mission de Riel, cet Anglais s'opiniâtre à lui rester fidèle et garder foi.'⁹⁷ ». Jackson, après s'être évadé de l'asile de Selkirk, veut (comme Frank-Anacharcis) remplacer l'accusé, demandant à être fusillé à la place de Riel⁹⁸. Selon Frémont, le « dérangement cérébral » des deux hommes était « de même nature, caractérisé par une propension excessive à la prière et des hallucinations où la main de Dieu intervenait sans cesse dans la cause de la 'nation métisse', un peu à la manière de Jéhovah aux premiers temps du peuple juif⁹⁹ ». Se réfugiant par la suite aux États-Unis,

⁹⁵ *Ibid.*, 135. Frémont note que le Père Paquette, au presbytère lors de cette « soirée tragique », semble croire que « Jackson n'avait plus sa raison avant même l'administration du baptême ».

⁹⁶ *Ibid.*, p. 197.

⁹⁷ *Le ciel de Québec*, p. 283. Frémont écrit : « Les procès de Regina révélèrent que tous les soldats de Riel, en 1885, étaient opposés à la prise d'armes et avaient été enrôlés plus ou moins de force. Autour de celui qui avait paru incarner les aspirations de tout un peuple, ce fut une défection générale. [...] Il [Jackson] écrit à son avocat : 'Je crois encore fermement à la mission divine de Riel.' [...] Seul le petit Anglais opiniâtre, originaire de l'Ontario, demeura inébranlable dans sa foi » (*Les secrétaires de Riel*, p. 197).

⁹⁸ Le brigadier écrit que Jackson avait écrit un télégramme à sir John Macdonald disant : « [...] Donnez-lui [à Riel] la liberté et fusillez-moi à sa place.' » (*Le ciel*, p. 282).

⁹⁹ *Les secrétaires de Riel*, p. 166. Pour Frémont, les deux hommes ne sont pas sur un pied d'égalité en matière de responsabilité. Tandis que Riel était un « récidiviste de la révolution, un ambitieux avide de pouvoir, hanté par le rêve de reprendre son rôle de 1870 », Jackson était un « intellectuel, un érudit, doublé d'un disciple fanatique, croyant d'une foi invincible à la mission divine de son maître. Mais il était sans passé et son dynamisme des débuts se trouvait réduit à néant. En dépit d'une certaine influence chez ses compatriotes, due à son instruction supérieure, même avec un esprit intact, il eût été incapable de toute action directrice dans le milieu métis où il s'était intégré avec tant d'ardeur » (*ibid.*).

Jackson se présente sous le nom de Honoré-Joseph Jaxon¹⁰⁰, laissant entendre qu'il est né d'une mère métisse dans l'Ouest canadien¹⁰¹, et prétendant représenter la communauté métisse, bien qu'il n'ait plus de contact avec elle.

Cette comparaison faite par le brigadier Campbell et le narrateur du présent du récit entre Frank-Anacharcis et Henry William Jackson — qui d'ailleurs passa ses dernières années à ramasser du matériel pour écrire ses mémoires de la Rébellion —, peut se lire comme une suggestion que l'idéalisme extrême du jeune Frank le fait tomber dans la folie, comme Jackson. Le brigadier dit à Frank-Anacharcis qu'il le fait penser à Jackson, « l'avant-dernier secrétaire de Riel » dont « la folie l'a sauvé de la corde » et qui, « toujours idéaliste », continue sa carrière aux États-Unis, organisant les ouvriers contre les patrons et la police ». À la question de Frank-Anacharcis, « — Fou? », le brigadier répond « — Pas plus que vous, mon révérend. Je croirais même qu'il est très intelligent¹⁰² ». François-Anacharcis n'aura-t-il pas trouvé, d'une certaine façon, « un autre Riel » en la personne de l'abbé Louis-de-Gonzague Bessette, personnage métis « fou » avec qui il fonde une nouvelle paroisse métisse?

Rappelons en outre que cette comparaison entre Frank-Anacharcis et Jackson que Ferron fait faire au brigadier en 1937¹⁰³ opère depuis la perspective narrative (et

¹⁰⁰ Comme l'affirme le brigadier Campbell, « Honoré-Joseph » sont les noms que Jackson a reçus lors de son baptême le 18 mars 1885 (*Le ciel de Québec*, p. 282).

¹⁰¹ Selon Donald Smith, Jaxon se serait convaincu qu'il était véritablement de sang métis et qu'il a été adopté par sa famille ontarienne. Voir Donald B. Smith, *Honoré Jaxon: Prairie Visionary*, Regina, Coteau Books, 2007, p. 189-190.

¹⁰² *Le ciel de Québec*, p. 161-2.

¹⁰³ Le brigadier reprend la formulation de Frémont en racontant qu'en 1933 Jackson « fut débouté » d'une demande qu'il a faite « devant le *Board of Estimate* de New York pour réclamer au nom des descendants des premiers occupants certains terrains dont la municipalité se serait accaparé » (*ibid.*, p. 282). Frémont écrit : « Il fut débouté de sa demande. Jackson avait alors 72 ans : ses facultés, affaiblies par l'âge, le ramenaient à ses lubies d'autrefois » (*Les secrétaires de Riel*, p. 196).

auctoriale) de 1969, c'est-à-dire après la mort (1952) de Jackson, qui, comme Frémont le raconte, passa ses dernières années « sur une rive du Bronx [New York], dans une cabane construite avec des planchettes de caisse à oranges¹⁰⁴ ». Cependant, il est évident que le parallèle entre le Canadien anglais Jackson, allié de Riel, Canadien français métissé, et le personnage canadien-anglais François-Anacharcis, allié du personnage canadien-français métissé Bessette, est ambigu. Comme l'écrit Frémont, la célèbre affaire Riel « offre l'étonnant spectacle de deux acteurs de premier plan — un Français et un Anglais — indissolublement unis jusqu'à la mort dans une même conviction farouche¹⁰⁵ ». En assimilant le jeune personnage canadien-anglais à cette personne historique sympathique dans sa folie, la comparaison contribue à la complexité et à l'ironie du portrait de Frank-Anacharcis.

Finalement, quand on se rappelle que le Frank de *La nuit* cite des vers du poème « On the Way to the Mission », faisant ainsi preuve de sympathie envers les autochtones, mêlée de regrets pour sa propre vie, cet analogie entre le jeune Frank-Anacharcis et William Henry Jackson apparaît comme une intertextualité avec le premier roman du cycle Scot qui, en reliant encore le jeune homme « utopiste » à son avatar vieilli, souligne l'ironie du portrait de celui-là.

Intellectuel et d'une grande culture littéraire, comme Orphée et Jean Le Moyne, le personnage canadien-anglais est aussi (à la différence de ces deux derniers) un homme d'action qui fait preuve d'initiative et de courage. Sa qualité de littéraire et ses goûts se manifestent, entre autres, dans sa citation d'une maxime de l'auteur satirique Samuel

¹⁰⁴ Frémont, p. 192.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 196-197.

Butler¹⁰⁶, et dans sa demande à Jean Le Moyne de lui lire à haute voix un passage du livre que ce dernier était en train de lire. Son commentaire sur ce passage — une chanson de l'île de Jersey que Le Moyne traduit pour lui en français contemporain — témoigne de son appréciation pour la littérature, sa connaissance de la langue française, et son intérêt pour l'histoire et les rapports entre langues et peuples, plus particulièrement entre les Anglais et les Français¹⁰⁷.

Quand Frank-Anacharcis juge bon d'agir, il le fait sans hésitation. Voyant arriver la locomotive dont il a besoin, par exemple, il court aussitôt l'arrêter, criant à Le Moyne de le suivre. Il entreprend de visiter le député Chicoine à l'hôpital afin de se renseigner sur le village des Chiquettes, il accepte la mission d'« apprivoiser » l'abbé Bessette et, ayant appris du bedeau Drolet qu'il se passe des choses troublantes chez Cotnoir, il part tout de suite à la rescousse. Il se montre cependant pragmatique : il n'hésite pas à se servir d'un « anglais impératif » quand il veut s'imposer au chauffeur de la locomotive, et il envoie une couronne au nom des anglicans de Québec afin de préparer sa visite au député Chicoine. À la différence d'Orphée, qui ne veut que se retirer du monde, Frank-Anacharcis, comme son père, est animé par un désir de servir les autres.

Cependant, cette ressemblance entre père et fils est la source d'une certaine ambiguïté en ce qui concerne le sort du fils et son supposé « québécoisement ». Quand François-Anacharcis demande à son père s'il n'est pas passé à l'Église d'Angleterre « par opportunisme », le bishop répond : « — Il se peut, mais quand on est

¹⁰⁶ Le ciel de Québec, p. 157. Que le protagoniste du *Ciel* affectionne Samuel Butler constitue encore une intertextualité avec *La nuit*.

¹⁰⁷ « — Cela me plaît beaucoup, dit Frank-Anacharcis Scot. Guillaume-le-Conquérant devait parler de la sorte... » (*ibid.*, p. 232).

jeune, simple et infatué de soi, on ne s'en rend pas compte; on confond son intérêt et son salut. D'ailleurs, se distinguent-ils tellement? Plus tard, beaucoup plus tard, on se pose des questions...¹⁰⁸ ». En se donnant l'enquébecquisme pour but, le fils ne ferait-il que confondre, comme l'avait fait son père, son « intérêt et son salut »? En outre, tout en se montrant prêt à accepter la décision de son fils, le bishop est néanmoins d'avis qu'il s'agit d'un « prétexte¹⁰⁹ », et il s'attend à ce que « Frank » change d'idée. Il l'explique ainsi à sa femme :

— Je doute qu'il y parvienne, mais qu'il tâche au moins d'y aller jusqu'au bout, pas loin, puisqu'il l'a conçu, ce dessein. Honnêtement, il ne pouvait plus rester ici. Je l'ai chassé par affection, simplement pour lui faciliter le départ. Je l'aurais supplié de rester qu'il serait parti quand même, un peu plus tard. D'ailleurs, vous le savez bien, *dear*, quand le vent vous arrache votre parapluie dans une impasse, il ne vous sert à rien de courir après : certaine de le retrouver au fond de l'impasse, vous pouvez même vous offrir la longanimité de lui dire : « Va, sauve-toi. » C'est ainsi que j'en ai usé avec Frank. [...]. Notre fils ne nous a pas quittés, il est allé promener son chien¹¹⁰.

Quant à l'honorable Chubby, autre voix sceptique et réaliste, il pose la question au bishop ainsi : « 'A-t-on déjà vu un personnage du grand village abandonner ses prérogatives et passer dans le petite village adjacent?'¹¹¹ ».

La visite que le jeune Canadien anglais rend au député Chicoine touche une autre note discordante à ce sujet. En dépit de son annonce solennelle dès son retour à Québec qu'il se nommera « dorénavant François-Anacharcis¹¹² » et qu'il renonce à l'Église

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 139.

¹⁰⁹ Le bishop énonce cette hypothèse à deux reprises : d'abord, il dit à Chubby : « [...] Son dessein n'était peut-être, après tout, qu'un prétexte pour se reposer des fatigues et des traverses de sa tournée esquimaude » (p. 376); ensuite, il dit à Mgr Camille, « — Quoi? Un utopiste, dites-vous? Moi, je veux bien, car ce n'est qu'un faux prétexte... Oui, pour aller promener son chien... Qu'il prenne tout le temps qu'il voudra ; sa mère et moi nous sommes sans inquiétude. Cela nous amuse même un peu » (p. 391).

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 391.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 286.

¹¹² *Ibid.*, p. 136.

d'Angleterre, le personnage se sert de son ancien prénom et de son état de fils de l'évêque anglican afin de se faire introduire dans la chambre d'hôpital du député¹¹³.

Bien que Frank-Anacharcis rejette l'idée de devenir universitaire, disant que les universités sont des « lieux d'internement hautement perfectionnés », et qu'il persiste dans sa quête, quittant le foyer familial pour s'inscrire à l'Hôtel des Voyageurs, et s'acheminant par la suite au hameau des Chiquettes, l'insistance du texte sur la ressemblance entre père et fils, sur l'improbabilité de la réussite ainsi que la remise en question des véritables motivations de ce dernier, conjugués avec la comparaison à William Henry Jackson et celle, implicite, avec Frank Scott en 1969, ont pour effet de jeter le doute sur le statut de la « Conclusion » de la chronique. Serait-elle en fait une partie de ce livre que le personnage, « redevenu Frank » à une époque ultérieure, comme l'espère son père, aurait fait « sur l'impossible François-Anacharcis que si gentiment il tente d'être¹¹⁴ »?

La fonction du personnage canadien-anglais dans *Le ciel de Québec*

Le personnage « Autre » canadien-anglais du *Ciel* a toujours ce rôle de « témoin » des Canadiens français qu'il avait dans *La nuit*, mais son regard n'est plus « malicieux » — il ne les juge plus et ne souhaite point leur perte. Loin d'être l'« artisan » de leur « chute », François-Anacharcis en devient le confesseur, le confident, l'adjuvant et le collaborateur. Après avoir servi d'instrument à Mgr Camille dans la transformation de l'abbé Bessette, François-Anacharcis raconte dans la

¹¹³ Frank-Anacharcis envoie au député une couronne de fleurs avec les mots « 'De la part de vos amis et admirateurs anglicans : un prompt rétablissement' » (*ibid.*, p. 115), et se fait annoncer sous le nom de Frank-Anacharcis Scot (*ibid.*, p. 119).

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 376.

« Conclusion » qu'il a travaillé à la fondation de la nouvelle paroisse, décidant même de l'emplacement du tombeau de la capitainesse Eulalie. Ses tentatives d'autotransformation auraient résulté ainsi en des modifications de la société canadienne-française. C'est en effet son caractère « extopique » conjugué avec son iconoclastie, son intelligence, sa sincérité et sa franchise qui rendent Frank-Anacharcis utile à Mgr Camille. En rencontrant cette personne venue d'une culture et une religion autres, et en causant avec elle, les personnages canadiens-français sont amenés à se regarder par d'autres yeux et à se justifier. Après que Mgr Cyrille eut traité Frank-Anacharcis d'« envoyé de Lucifer » lors de sa visite au Séminaire, Mgr Camille dit deviner que le jeune homme, à la suite de cette expérience, devait se dire que « la Vieille Romaine » cache bien « des bizarreries et des misères ». Ému par la réponse franche de François-Anacharcis à cette observation¹¹⁵, Mgr Camille tient à lui expliquer sa conception du rôle de l'Église au Québec :

Nous nous érigeons contre le Monde, dit-il, mais nos institutions ont pris une telle envergure qu'elles comptent dans le Monde et que nous devons composer avec lui. C'est là que nous devenons scandaleux pour nous-mêmes, car nous pactisons de la sorte avec l'infamie du Monde... [...].
 [François-Anacharcis] — N'est-ce pas le vice fondamental de votre dialectique? Vous érigeant contre lui, pour vous élever, vous devez l'abaisser.
 — Nous n'y manquons pas, que Dieu nous en pardonne, mais c'est un peu normal dans un pays comme le nôtre, où la survie nationale investit notre pensée religieuse et l'utilise contre le Monde, défini comme l'appareil gouvernemental ou économique qui nous échappe... Aurèle avait peut-être raison de prétendre que chaque pays avait sa théologie en ce sens que, tout en se gardant de vouloir séparer le bon grain de l'ivraie, on doit chercher à reconnaître dans l'esprit qui nous anime, nous, gens d'Église, la part de Dieu, constante partout, et des

¹¹⁵ « [J]e l'ai pensé mais sans malveillance, bien au contraire : avec un sentiment d'admiration dont je n'ai d'ailleurs pas le mérite, le tenant de mon père » (*ibid.*, p. 311). Notons aussi que Mgr Camille exprime sa sympathie pour le bishop Scot, dont « la croix » à porter serait son Église : « – High Church, c'est le mot, il le sait et n'en est pas heureux. Évidemment, à Québec, la situation de son Église est particulière. – Liée à une occupation [réplique François-Anacharcis] ? – Si vous voulez » (*ibid.*, p. 312).

mobiles divers qui ressortissent à des conditions particulières, propres à chaque pays...¹¹⁶

Mgr Camille se sert aussi de Frank-Anarcharcis comme intermédiaire auprès du bishop Scot, lui demandant d'informer son père (en tant que primat de l'Église d'Angleterre) des activités « eugéniques » des fascistes allemands, et lui avouant que c'étaient ces nouvelles d'Allemagne qui l'avait « converti » aux Chiquettes¹¹⁷.

Ce rôle d'étranger au regard « autre » — plus particulièrement celui formé par la culture dominatrice —, mais qui veut apprendre le point de vue canadien-français, permet à l'auteur de juxtaposer les deux perspectives, d'en faire sortir les différences sans qu'il y ait pour autant affrontement, ainsi que d'exposer des faiblesses dans la société québécoise. Avant d'arriver chez le curé Rondeau, par exemple, Mgr Camille explique les différences entre les membres du clergé catholique au jeune homme qui, en tant que protestant et anglophone, aurait peut-être des préjugés à ce sujet¹¹⁸. La présence de cet étranger dont la formation le dote d'une perspective différente donne lieu aussi à des malentendus et des scènes loufoques, comme celle où François-Anarcharcis, en écoutant le sermon de l'abbé Bessette sur les zouaves, faillit crier « Vive l'Espagne républicaine!¹¹⁹ ». Sa présence permet aussi aux personnages canadiens-français de révéler leur aversion instinctive pour les Canadiens anglais, et leur insatisfaction de la

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 313.

¹¹⁷ « Pour le moment, nous n'avons qu'une toute petite mission, celle de transformer un vicairé incendiaire, un énergumène sur petit pied, mais de même acabit que ceux-là contre lesquels nous ne pouvons rien, en curé-fondateur de la paroisse Sainte-Eulalie. [...] J'avais d'abord vu d'un mauvais œil le démembrement de la vieille paroisse. Ce sont les nouvelles d'Allemagne qui m'ont converti aux Chiquettes » (*ibid.*, p. 315).

¹¹⁸ « Il [le curé Rondeau] fait figure d'original dans un clergé où il n'y a que trop d'abstraits et de mélancoliques, de malheureux qui font carême à l'année longue et ne peuvent rire sans se mettre aussitôt la main sur la bouche comme s'ils avaient roté » (*ibid.*, p. 326).

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 320.

façon dont ils ont été traités par le pouvoir canadien-anglais, que ce soit sur le plan économique ou politique, ce qui leur permet par la suite de justifier leur insoumission. Lorsque Scot se montre surpris que le curé Rondeau traite avec des personnages des chantiers et de la contrebande, par exemple, celui-ci s'explique de la façon suivante:

— Nous traitons, monsieur Scot, avec tous les potentats, qu'ils soient députés, maquignons, ministres, qu'ils soient reconnus ou qu'ils ne le soient pas : après tout, c'est le pouvoir réel qui compte. Vous chantez bien des hymnes pour monsieur Price. Nous, nous restons en bons termes avec ces djobbeurs qui recrutent dans nos paroisses¹²⁰.

L'utilisation des pronoms personnels « vous » et « nous » montre que pour le curé, François-Anarcharcis est un membre du camp opposé. Le jeune personnage adopte d'ailleurs, exceptionnellement, ce rôle quand le curé dit n'avoir « guère » usé des moyens pour cacher les hommes recherchés par la police :

— Vous en avez usé en 1917.
— C'était par exception.
— Si l'exception se renouvelait, Mgr?
Le prélat répondit qu'il laissait l'avenir à Dieu. Frank-Anarcharcis Scot n'insista pas¹²¹.

La connaissance qu'a le lecteur que cette « exception » s'est bel et bien renouvelée en 1944, et que dans les années 1960 la police, agent du pouvoir « anglais », recherche toujours des Québécois « cachés » pour des activités d'ordre politique ajoute bien sûr de l'ironie à la scène. Cette ironie est renforcée par la connaissance qu'aurait sans doute le lecteur de 1969 qu'à la différence du personnage, son modèle Frank Scott « insista » sur la différence entre son point de vue anglo-québécois et celui de ses

¹²⁰ *Ibid.*, p. 334.

¹²¹ *Ibid.*, p. 334.

interlocuteurs québécois indépendantistes lors des séances publiques de la Commission Laurendeau-Dunton, fait souligné par Ferron dans l'historiette « Tout n'est pas perdu ».

Frank-Anacharcis Scot et Mgr Camille Roy

Par ailleurs, il n'y a pas que le personnage canadien-anglais qui soit « corrigé » par rapport à son modèle dans cette fable. Le personnage de Mgr Camille Roy, qui fait office de plaque tournante de l'intrigue et de passeur entre les segments divers de la société, apparaît lui aussi comme bonifié par l'univers romanesque utopique. Pourquoi au juste faire de Camille Roy (1870-1943), « père de la critique littéraire canadienne-française » et instigateur du mouvement littéraire régionaliste¹²², celui qui est en charge de la transformation spirituelle d'un curé incendiaire? Serait-ce pour montrer le pouvoir rassembleur et transformateur de la littérature? À cette époque où l'Église avait la mainmise sur les lettres et l'éducation, Roy, l'un des premiers grands universitaires québécois, fut le premier Monseigneur qui n'avait d'autre ministère que l'enseignement et la critique littéraire¹²³. Sa contribution critique fut de vouloir « canadianiser » la littérature, comme l'avaient souhaité l'abbé Casgrain et ses collègues de l'École de Québec¹²⁴. À partir de ce personnage, *Le ciel* montre la filière des lettres québécoises, allant de F.-X. Garneau à Casgrain, à Roy et à Saint-Denys Garneau¹²⁵. La présence et

¹²² Annette Hayward, *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931)*, Ottawa, Le Nordir, 2006, p. 524.

¹²³ Camille Roy fut recteur de l'Université Laval de 1924 à 1927 et de 1932 à 1938. C'est sous son rectorat qu'est fondée la Faculté des lettres dont il deviendra le premier doyen. Il est également à l'origine de la fondation des Facultés de philosophie et des sciences et de l'École des sciences sociales. Voir l'article de Lucie Robert, « Camille Roy et la littérature » dans Paul Wyczynski, François Gallays, et Sylvain Simard, dir., *Essai et la prose d'idées au Québec*, Montréal, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », tome VI, 1985, p. 411-423.

¹²⁴ Jacques Allard, *Traverses*, Montréal, Boréal, 1991, coll. « Papiers collés », p. 22.

¹²⁵ Voir, par exemple, le discours de Mgr Camille « qui, en littérature, était dans ses eaux » au curé Rondeau au chapitre XXI, p. 198-199.

les discours de cette figure formatrice des lettres et de la critique québécoise contribuent en outre au caractère métafictionnel de l'œuvre.

Le Mgr Camille Ferronien constitue une relecture et une réécriture du rôle de Camille Roy, la personne historique, dans cette décennie 1930 qui préparait la société québécoise des années 1960 et sa littérature¹²⁶. Il apparaît ainsi comme un prélat humaniste plus porté vers la littérature et la société québécoise que l'orthodoxie catholique. Avec son « ami » le bishop Scot, il parle non pas de la Bible mais de Lafontaine; lors de sa promenade devant les bordels de la rue Saint-Vallier, il se compare non pas à une figure biblique mais à Ulysse. Il fait figure d'écrivain, de critique littéraire et de membre du clergé nationaliste qui conçoit le rôle de la littérature et de l'Église au Québec comme celui d'assurer la survie nationale. Écrivain, son recueil de poésie, les *Stances agricoles*¹²⁷ montre son allégeance au mouvement régionaliste. Dans un dialogue sur la valeur de sa poésie, Dieu lui dit cependant que c'est de la « babelle¹²⁸ » qui ne correspond à aucune réalité, et le personnage se montre lui-même humble par rapport à la valeur de ses vers. Son Parti pris pour le régionalisme et le nationalisme québécois se manifeste également dans son commentaire sur la poésie d'Alfred Garneau et sur l'œuvre de F.-X. Garneau¹²⁹.

¹²⁶ Dans son texte « Tout recommence en '40 », Ferron écrit : « De tout cela [la défaite de la France] notre littérature s'est ressentie. D'abord, durant la guerre, Saint-Denys-Garneau et Mgr Camille Roy moururent, emportant chacun dans sa tombe une des deux aliénations concurrentes qui paralysaient nos écrivains, Mgr Camille Roy l'aliénation française, Saint-Denys l'aliénation canadienne » (*Le Quartier latin*, vol. XLIV, n° 39 (27 février 1962), repris dans *Escarmouches*, t. 1, p. 53).

¹²⁷ Ceci renvoie peut-être aux *Propos canadiens*, Québec, L'Action sociale, 1912, de petits tableautins rustiques de Mgr Roy, qui n'était pas en réalité un poète.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 54.

¹²⁹ Roy oppose la poésie « intimiste et mélancolique », les « mots d'importation, purement livresques, qui ne correspondent pas à notre réalité » d'un Alfred Garneau (qui aurait été « muselé » par son travail de traducteur au Sénat), à l'admirable *Histoire du Canada* de son père (*ibid.*, p. 198-9).

En tant que littéraire — et plus particulièrement membre de la Société royale —, le personnage du prélat a des liens privilégiés avec la population anglophone non seulement de Québec mais du Canada. Comme le note le narrateur, il lui est permis des fréquentations qui sont défendues aux autres, et qui ouvrent son esprit vers d'autres horizons tant politiques que littéraires¹³⁰. Faisant remarquer à François-Anacharcis la différence entre les livres de la bibliothèque de Mgr Cyrille et ceux (qui ne sont pas « tous en latin ») de la sienne, Mgr Camille lui en montre un en particulier, en demandant s'il le connaît. Le jeune homme répond : « — *The Soul's Quest*, son premier livre... Il faudrait que je le relise¹³¹ ».

L'incorporation dans le texte du titre de ce recueil de poésie que Frederick George Scott a publié à l'âge de vingt-quatre ans¹³² sert à rappeler et à renforcer les liens entre le personnage Frank-Anacharcis et Frank Scott, le fils du poète en question. En outre, le titre du recueil du père s'applique à merveille à la « quête » du personnage de Frank-Anacharcis, fait dont ce dernier semble inconscient mais que Mgr Camille aurait repéré. L'intertextualité opère ainsi comme une nouvelle indication de la ressemblance entre père et fils — tant romanesque que réel — qui suggère que le fils, comme son père, pourrait finir par faire la paix avec son passé et son patrimoine, comme l'a fait Frank Scott, d'ailleurs. Dans l'optique de la « clé » au monde hors texte, elle a pour effet

¹³⁰ « Par ses travaux académiques et littéraires, Mgr Camille s'était taillé une situation au-dessus du commun ecclésiastique qui lui permettait d'aller à sa guise et de fréquenter qui il voulait. À titre de membre de la Société royale, il était même tenu de rechercher ses collègues, de quelque religion ou confrérie qu'ils fussent [...] » (*ibid.*, p. 171-2).

¹³¹ *Ibid.*, p. 305.

¹³² Le premier recueil de poésie de Frederick George Scott, *Justin and Other Poems*, publié à compte d'auteur en 1885, fut repris dans *The Soul's Quest and Other Poems*, recueil publié à Toronto en 1885 et à Londres en 1888. Voir Sandra Djwa, « Frederick George Scott », dans William Toye, dir., *The Oxford Companion to Canadian Literature*, Toronto, Oxford University Press, 1983, p. 745.

d'opposer l'idéalisme du jeune Frank Scott au légalisme de celui qui a fini (du point de vue de Ferron des années 1960) du côté des « prêtres et des policiers », et de contribuer à l'ironie du roman.

Il est d'ailleurs cohérent avec la réalité historique que le personnage inspiré de Mgr Roy possède des livres écrits par Frederick George Scott et qu'il cause littérature avec un personnage inspiré de ce dernier. Mgr Roy et Frederick George Scott étaient tous les deux membres de la Société Royale du Canada; Camille Roy en fut même le président pendant l'année 1928-1929. Par ailleurs, en tant qu'historien de la littérature, Mgr Roy cultivait des liens et des amitiés avec des écrivains et des historiens de la littérature canadienne-anglaise, notamment Lorne Pierce (1890-1961), écrivain et rédacteur en chef à la Ryerson Press de 1922 à 1960. Il est à remarquer que dans la version entièrement remaniée de son *Manuel*, publiée en 1930 sous le titre *Histoire de la Littérature canadienne*, Mgr Roy inclut une section consacrée à l'histoire de la littérature canadienne-anglaise. Dans l'« Avant-Propos » à cette édition, Mgr Roy explique cette innovation comme suit :

Nous souffrons, en toutes nos provinces, d'un provincialisme étroit qui nous fait trop nous ignorer les uns les autres. Ce provincialisme est, pour les deux grandes races française et anglaise, qui ont ici des droits naturels, historiques et politiques de préséance et de gouvernement, une force et une faiblesse. Il est une force parce qu'il est un point d'appui solide pour l'action et l'essor de chaque race; il est une faiblesse parce que, poussé à l'excès, il tend à diviser plutôt qu'à unir.

Le provincialisme politique se double chez nous d'un provincialisme intellectuel qui est une forme canadienne de l'ignorance. Nous ignorons trop ce qui se fait, dans l'ordre intellectuel, chez le voisin. C'est pour contribuer à abattre des cloisons trop étanches que nous avons voulu mettre sous les yeux de nos lecteurs les activités littéraires principales des Canadiens anglais.

Nous avons dû ici recourir à une précieuse collaboration. En 1927, M. Lorne Pierce publiait à Toronto An Outline of Canadian Literature (french and english) [sic]. Après entente cordiale avec notre excellent ami M. Lorne Pierce, nous

*avons largement utilisé son ouvrage, la partie qui traite de la littérature canadienne-anglaise, ainsi que les notes précieuses qu'il a bien voulu nous communiquer. Nous le remercions ici de sa grande bienveillance*¹³³.

La dernière section du livre, intitulée « LITTÉRATURE CANADIENNE-ANGLAISE », s'étend de la page 267 à 295 et comprend cinq chapitres. Dans un « Aperçu Général » préliminaire, Mgr Roy divise cette littérature en quatre périodes, dont la troisième (de 1880 à 1900), intitulée « Le Groupe des Soixante », écrit-il, « a vu naître, se constituer le fameux *Groupe des Soixante*, 'Group of the Sixties', dont le poète Charles G.-D. Roberts, [...] Bliss Carman, Lampman, [et] D.C. Scott [...] furent les premiers ou sont encore les principaux représentants¹³⁴ ». Dans le deuxième chapitre de cette section, qui traite de la poésie canadienne-anglaise, Mgr Roy écrit que la parution de *Orion and other Poems* (1880), le premier recueil de vers de Charles G.D. Roberts, « l'un des plus anciens du groupe des Soixante », fut « comme l'annonce d'une ère nouvelle de la poésie canadienne-anglaise¹³⁵ ». Roy inclut dans ce chapitre des entrées détaillées sur (entre autres) les poètes que Frank cite dans *La nuit* : Bliss Carman, dont est mentionné le premier recueil, *Low Tide on Grand Pré: A Book of Lyrics*, Duncan Campbell Scott¹³⁶, et Frederick George Scott. De ce dernier poète, qui servit de modèle au bishop Scot, Roy écrit :

¹³³ Mgr Camille Roy, *Histoire de la Littérature canadienne*, Québec, L'Action Sociale Ltée, 1930, p. 8-9. Mgr Roy a donné un exemplaire de cette édition de son *Manuel* à Lorne Pierce, dédié ainsi : « Cher monsieur Lorne Pierce, Veuillez agréer cet hommage. Il vous rappellera notre collaboration commune, et notre commun désir de voir se rapprocher pour l'action intellectuelle et dans tous les domaines de la vie nationale, tous les Canadiens. Ce livre vous portera aussi le message de ma fidèle et profonde amitié. (signé) Camille Roy, Québec, 12 sept. 1930 », exemplaire qui se trouve dans la « Lorne Pierce Collection » de la bibliothèque de l'Université Queen's.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 268-9.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 279.

¹³⁶ « Né à Ottawa en 1862, aujourd'hui assistant surintendant général des Affaires indiennes, ami de Lampman, qui l'engagea à faire des vers, D.C. Scott a publié des contes et des poèmes. [...]. Sa poésie est

Né à Montréal, maintenant ministre archidiacre à Québec, F.-G. Scott a publié *The Soul's Quest and other Poems* (1885), premier recueil qui fut suivi, en vers et en prose, de nombreuses publications. En vers, mentionnons : *My Lattice and other Poems* (1894), *The unnamed Lake and other Poems* (1897), *Poems old and new* (1900), *In Sun and Shade* (1926). On l'a appelé « The Poet of the Laurentines » [sic]. Sa poésie est d'inspiration variée; elle prend volontiers tous les tons, et se remplit d'une substance solide. –F.-G. Scott fit du service comme chapelain à la guerre et publia en prose : *The Great War as I saw it* (1922)¹³⁷.

Ses écrits (et ses activités dans la Société Royale du Canada) nous permettent de conclure que Mgr Camille Roy n'était pas l'adversaire de la Confédération canadienne qu'est le personnage inspiré de lui dans *Le ciel de Québec*¹³⁸. Au contraire, en 1937, soit l'année du déroulement de l'intrigue du roman, Mgr Roy publie un livre intitulé *Pour conserver notre héritage français*, dans lequel il affirme sa foi en elle :

Nous voulons bien rester Français, mais nous voulons et surtout rester Canadiens, et pour cela, citoyens de la grande Confédération canadienne. Nous voulons être facteur dans la composition d'un grand peuple qui contiendra surtout deux grandes races : celle qui a fondé la patrie canadienne, c'est la nôtre; celle qui l'a conquise un jour sur la France, et qui ne peut être que notre associée politique, c'est l'anglaise. Ce sont deux pays qui doivent coopérer dans l'édification de la patrie commune et qui y doivent coopérer dans le respect mutuel de leurs droits¹³⁹.

délicate, il est le poète des idées, il cherche à leur donner, par une technique soignée, une forme aussi artistique que possible. – On a de lui un recueil de contes ou *short stories* : *In the Village of Viger* (1896) » (*ibid.*, p. 281).

¹³⁷ *Ibid.*, p. 282. Il est à remarquer que le personnage Mgr Camille se sert du titre « *the poet of the Laurentides* » en parlant du bishop avec Frank-Anacharcis (*Le ciel de Québec*, p. 327).

¹³⁸ Voir les discours de Mgr Camille au sujet des zouaves : « — Comment expliquez-vous [l'abbé Bessette] alors qu'une centaine d'Irlandais aient été jugés indignes de défendre le Saint-Siège sous prétexte qu'ils étaient des Fénéens? C'était en 1867, je crois. La raison est que cette année-là, brusquement, la traîtresse Albion était devenue la bonne Angleterre et que, moyennant sa neutralité en Italie, on fit un cas de conscience aux catholiques des pays qu'elle dominait, tout particulièrement l'Irlande et le Canada, de subir et de respecter son autorité. Le saint revirement! Si l'on considère, monsieur l'abbé, que trois ans plus tard l'Italie était réunie, je suis en droit de me demander qui a fait les frais du marché. En tous cas, la hiérarchie canadienne ne s'est pas opposée à l'Acte de l'Amérique britannique du Nord, au contraire, l'a favorisé, tandis qu'en Irlande la libération s'est trouvée retardée. Remarquez qu'en 1867 il était permis de se tromper, mais qu'en 1937... » (*ibid.*, p. 329-330).

¹³⁹ Mgr Camille Roy, *Pour conserver notre héritage français*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1937, p. 18-19. Ce livre porte l'imprimatur du Cardinal Villeneuve daté du 30 mars 1937. La « Lorne Pierce Collection » de l'Université Queen's possède un exemplaire dédicacé : « À mon cher ami Lorne Pierce,

De même, tout en étant doté d'un esprit ouvert pour son époque, Camille Roy ne fut toutefois pas aussi tolérant et égalitaire que son portrait romanesque le laisserait croire¹⁴⁰. Dans un article intitulé « Philippe Aubert de Gaspé d'après les *Anciens Canadiens* », par exemple, Roy critique la position de Gaspé sur les mariages « mixtes » (c'est-à-dire entre anglophones et francophones) comme suit : « L'on peut croire que l'anglomanie qui, au siècle dernier, a commencé à sévir dans quelques-unes de nos familles bourgeoises et aristocratiques, a quelque peu fait fléchir son patriotisme¹⁴¹ ». Jugant que le roman aurait dû célébrer la résistance à l'assimilation (comme *Les Oberlés* de René Bazin), Roy conteste à Aubert de Gaspé le « droit de pousser jusqu'à cette limite [le mariage de Jules d'Haberville avec une « Anglaise »] le sacrifice de toutes nos traditions à la cause du vainqueur », et réaffirme le devoir de l'écrivain « d'enseigner à ses compatriotes comment les races conquises, pour ne pas mourir, ne se fusionnent pas¹⁴² ». Si l'abbé Roy critiquait aussi *L'appel de la race* de l'abbé Lionel Groulx, où il est question d'un mariage « mixte » qui se brise lorsque le protagoniste prend la défense des droits du français à Ottawa, ce n'est pas parce que le critique avait changé d'avis sur ce point crucial, mais plutôt parce qu'il n'était pas d'accord avec la théologie du Père

ouvrier excellent de coopération entre nos deux races anglaise et française. (signé) Camille Roy, recteur, Québec, 13 février 1938 ».

¹⁴⁰ Selon Lucie Robert, Camille Roy fut un militant de l'Action sociale catholique, mouvement fondé sur l'idée de l'inégalité naturelle entre les hommes ainsi que sur le respect de l'autorité, qui visait la restauration de l'ordre social hiérarchique. Le modèle de la famille patriarcale, où le père jouit d'une autorité absolue venant de Dieu, devait servir de modèle à la société. En tant qu'enseignant, Roy voulait former une « aristocratie intellectuelle » (« Camille Roy et la littérature », *L'essai et la prose d'idées au Québec*, p. 413-415).

¹⁴¹ Camille Roy, « Philippe Aubert de Gaspé d'après les *Anciens Canadiens* », *La Nouvelle France*, 1909, cité dans Maurice Lemire, « Introduction », *Les Anciens Canadiens*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 2007, p. 38.

¹⁴² *Ibid.*

Fabien, le confesseur et théologien du protagoniste. Selon l'abbé Roy, Jules de Lantagnac n'avait pas le droit de briser son foyer pour sauver sa race ; cette prise de position l'opposa, par ailleurs, au futur cardinal Villeneuve, alors (1923) un modeste religieux qui ne se doutait pas qu'il serait nommé archevêque de Québec en 1931 et puis cardinal en 1933¹⁴³. Ces deux hommes ont en effet vécu côte à côte les dernières années de leur vie : au temps où Mgr Roy était recteur de l'Université Laval, le cardinal Villeneuve en était le haut chancelier. Le futur cardinal ayant repris l'abbé Roy pour sa théologie fautive, il paraît peu probable qu'il confierait à ce prélat « littéraire » la direction spirituelle d'un prêtre comme l'avait fait le cardinal du roman. Cette « fausse clé » renvoyant au Mgr Roy, comme celle qui mène à Frank Scott, révèle de nouveau l'ironie sous-jacente à cette parodie ferronienne de l'Histoire québécoise¹⁴⁴.

Parmi les questions que soulève la réécriture de ce personnage est celle de savoir pourquoi Mgr Camille avait l'impression de s'« accomplir » par sa rencontre imprévue

¹⁴³ Voir Bruno Lafleur, « Introduction », *L'appel de la race*, Montréal, Fides, coll. « Nénuphar », 1956, p. 9-93. Selon Lafleur, l'abbé Roy jouissait d'un rare prestige : « éducateur et professeur estimé de toute une pléiade d'anciens élèves, écrivain réputé, orateur toujours goûté, il avait en plus, aux yeux de toute l'élite cultivée, le rare mérite d'avoir étudié à fond l'histoire de la littérature canadienne. Comme critique, il faisait autorité [...]. On l'appelait — et on le considérait comme tel, du moins à Québec — le prince des critiques littéraires. S'il est un reproche qu'il méritait, c'était d'être trop doux, trop indulgent, voire un peu bénisseur [...]. Il s'est maintes fois expliqué à ce sujet et je crois qu'on peut résumer sa théorie, ou sa conception de la critique, en disant qu'il voulait avant tout encourager les écrivains, surtout les débutants, et leur montrer les voies à suivre, plutôt que de les détourner d'écrire, par une grande sévérité » (p. 53). Le père R. Villeneuve, professeur au scolasticat d'Ottawa, qui collaborait régulièrement à *L'Action Française* et était un ami de l'abbé Groulx, faisait autorité, par contre, en théologie. Il fut, au moment où il défendait les thèses théologiques du Père Fabien, un « ardent nationaliste ». Dans son article (1923), le futur cardinal s'en remet à l'abbé Roy sur la valeur littéraire du roman mais il critique l'appréciation de ce dernier en ce qui concerne le cas de conscience de Lantagnac. « Selon Villeneuve, Lantagnac avait le droit de travailler en faveur de la minorité persécutée en vertu du volontaire indirect : en théologie morale, il est permis de vouloir indirectement, par simple tolérance, un effet mauvais qui résultera d'un acte honnête que l'on va poser en vue d'une fin bonne, cette fin étant voulue parce qu'elle est bonne, et nonobstant le mal accidentel qui s'y accole » (*ibid.*, p. 76-77). Camille Roy préféra laisser tomber le débat.

¹⁴⁴ Jacques Cardinal note en outre avec justesse que Roy n'a pas pris ses distances avec le discours clérical-nationaliste glorifiant le saint et son martyr (*Le livre des fondations*, note 17, p. 119-120), qu'il a joué le rôle de censeur à l'égard de Jean-Charles Harvey, et que le cardinal Villeneuve a interdit le roman de ce dernier, *Les demi-civilisés*, le 26 avril 1934 (*ibid.*, p. 132).

avec Orphée ce beau matin de mars 1938? Serait-ce parce qu'en tant que critique littéraire il reconnaît en Orphée celui qui fera entrer les lettres canadiennes-françaises dans une ère nouvelle? Il est vrai que l'homme Roy ne se fait plus dans les années trente le porte-parole du régionalisme, d'une littérature « nationaliste ». Inquiété par la « tournure outrancièrement nationaliste et exclusiviste » du mouvement régionaliste, Roy avait entrepris dès 1918 (dans son *Manuel d'Histoire de la Littérature canadienne-française*) de « dénationaliser » le programme de « nationalisation » commencé en 1904; il renie formellement le mouvement et ses excès dans son *Regards sur les lettres* (1931)¹⁴⁵. Cependant, il ne louera pas pour autant la poésie de Saint-Denys Garneau comme *Le ciel* le laisse entendre¹⁴⁶. Bien qu'il ait l'habitude de faire preuve d'une attitude bienveillante envers la plupart des auteurs québécois (en particulier ceux de la région de Québec), subordonnant la valeur littéraire au respect des règles et à l'intention morale et religieuse, il se montre très sévère à l'égard de Garneau, qualifiant ses poèmes d'« à peu près incompréhensibles », comme le souligne entre autres André Brochu¹⁴⁷.

Les louanges que profère Mgr Camille dans *Le ciel* sont donc, encore une fois, de teneur ironique.

¹⁴⁵ Hayward, *La querelle du régionalisme au Québec*, p. 524-526.

¹⁴⁶ Mgr Camille dit à Martial O'Farrell qu'Orphée est « poète dans l'âme alors je n'en ai que la façon... du moins qui l'était... » (*Le ciel de Québec*, p. 410). Criant à Orphée de continuer d'écrire des vers, les derniers mots du roman que prononce Mgr Camille sont encore à son attention : « Tu seras bientôt un grand poète » (*ibid.*, p. 420).

¹⁴⁷ André Brochu, *Saint-Denys Garneau; le poète en sursis*, Montréal, XYZ éditeur, 1999, p. 184. Dans son *Manuel d'Histoire de la Littérature canadienne de langue française* (21^e édition, revue et corrigée par l'auteur, Montréal, Librairie Beauchemin, 1959 [1939], p. 115), Roy juge la poésie de *Regards et Jeux* comme suit : « [...] recueil de poésies valéryennes, c'est-à-dire à peu près incompréhensibles. Il y a dans ces poèmes un effort certain, combien laborieux, soit d'introspection, soit d'interprétation des choses extérieures. Mais cet effort aboutit le plus souvent à l'inintelligible. Pour d'aucuns, l'hermétisme est du sublime. Le sublime est ici trop voilé. L'esprit français ne s'accommodera jamais d'une pensée qu'il ne peut apercevoir, le poète l'ayant caché sous le boisseau d'un symbole trop obscur. M. Garneau, par surcroît, écrit sans points ni virgules. Cela fait partie de son art étrange. »

François-Anacharcis Scot et les démons

Mgr Camille se sert du personnage canadien-anglais (que Mgr Cyrille a pris pour le démon) pour exorciser les démons dont est possédé l'abbé Bessette, nous l'avons déjà signalé; comme l'explique le bishop Scot, son fils s'est servi du dalmatien « pour exorciser un de ses amis, l'ancien vicaire de Saint-Magloire-le-Grand¹⁴⁸ ». Après avoir accompli cette tâche que Mgr Camille qualifie de « miracle », François-Anacharcis reprend sa quête en vue d'enquébecquoisement : congédié pour un mois par l'abbé Surprenant, il quitte définitivement le toit paternel, s'inscrivant— sous le nom de Pit Scot — pour « au moins un mois » à l'Hôtel des Voyageurs. Dans cet hôtel il rencontre un autre « possédé » canadien-français, cette fois une putain nommée Georgette dont il doit « assouvir » les sept démons, ainsi qu'un démon qui a pris la forme d'un rat; c'est alors que François-Anacharcis prend conscience de l'existence d'un « enfer québécois¹⁴⁹ ». La narration de la rencontre du personnage canadien-anglais avec des démons à l'Hôtel des Voyageurs se fait d'ailleurs par le moyen de références intertextuelles avec la Bible, avec *Britannicus* de Jean Racine et le mythe de Narcisse, ainsi qu'avec un poème de Paul Valéry qui, à son tour, renvoie à la mythologie grecque et à l'*Énéide*. En outre, comme nous le verrons, certains éléments textuels de cette scène de la rencontre entre Georgette et François-Anacharcis l'assimilent au poème « Le tombeau des rois » d'Anne Hébert, faisant ainsi (entre autres) une autre allusion ironique à l'homme Scott qui en a fait la traduction.

¹⁴⁸ *Le ciel de Québec*, p. 376.

¹⁴⁹ « François-Anacharcis reprit sa dictée : 'Nonobstant les outrages que j'ai subis, je sais désormais qu'il y a un enfer québécois...' » (*ibid.*, p. 400).

Par ailleurs, c'est lors de cette nuit « initiatique » que François-Anacharcis commence à prendre en note (encore une fois comme son père¹⁵⁰), à « dicter » à sa « mémoire » ses expériences et observations, amorçant ainsi la narration de ses aventures :

« Au terme de ma première nuit québécoise, d'une veillée d'armes qui a peut-être un sens, qui équivaldrait à une initiation que je n'en serais pas surpris, dictait François à sa mémoire, j'ai fait la connaissance d'un rat nommé Narcisse, amalgame des deux, le racinien et l'autre, qui, après avoir été contemplatif, était devenu voyeur... »¹⁵¹.

Le personnage réagit ainsi en « savant » qui note et analyse tout; notons à cet égard que le rat, qui l'appelle « *savantimus Francus Anacharcis* », se moque de ses observations, les traitant de « conjectures et d'extrapolations ». Cette réaction d'intellectuel quelque peu étrange dans les circonstances peut se lire comme une autre indication textuelle que le jeune héros, après avoir couché avec la servante (le Québec), pourrait finir à McGill, comme le prédit l'honorable Chubby :

Ensuite, comme vous l'avez dit révérend docteur, il [Frank-Anacharcis] ira enseigner à McGill la sociologie des faunes résiduaire et pourra, bien entendu, pour garder belle âme et bonne conscience, tout en finissant d'assimiler son sujet, écrire un petit roman sur le double qui l'aura si gentiment leurré, feu François-Anacharcis Scot¹⁵².

L'utilisation par Chubby de l'expression « pour garder belle âme » pour décrire la motivation éventuelle du personnage à McGill constitue en outre une intertextualité avec les écrits (notamment « Adieu au PSD ») où Ferron se sert de cette métaphore pour souligner l'hypocrisie de Frank Scott. Dans cette optique, « le petit roman sur le double »

¹⁵⁰ « Voire qu'il [le bishop Scot] prenait des notes, installé dans son grenier [...]. S'il prenait des notes, c'était pour avoir des récitations à se faire quand, pour une raison ou une autre [...] il n'y avait personne dans les rues » (*ibid.*, p. 82).

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 399.

¹⁵² *Ibid.*, p. 377.

qu'écrira, selon Chubby, le personnage, apparaît comme une remarque métafictionnelle. Par ailleurs, François-Anacharcis, devenu écrivain pendant sa « première nuit québécoise » en dictant des notes, décrit cette nuit comme une « veillée d'armes », se campant ainsi dans le rôle d'un preux chevalier qui, ayant passé l'épreuve obligatoire (la nuit que le futur chevalier doit passer à veiller avant d'être armé), serait prêt à accomplir sa quête. Dans cette optique la « Conclusion », où François-Anacharcis prend la parole en tant que narrateur, pourrait bien constituer une partie de ce livre que le personnage canadien-anglais aurait fait, après être allé « promené son chien », pour reprendre la formule du bishop Scot¹⁵³. Nous reviendrons à cette question dans notre section sur la « Conclusion » du roman.

Lors de cette aventure où il suit « par curiosité » les indications du gérant de l'hôtel de ce qu'il devrait faire s'il a besoin d'un « réconfort », François-Anacharcis inscrit sur un feuillet la référence biblique qui « correspond » à son « désir » — saint Luc, 11, 24-26¹⁵⁴ —, puis le remet au « garçon » de chambre, Eugenio. Ce dernier, tout en promettant de lui en trouver l'« illustration », explique que celle-ci est « malaisée à rejoindre. Les sept esprits qui la possèdent ne sont jamais d'accord [...]»¹⁵⁵. La putain qui arrive quelque temps après est qualifiée par le narrateur d'« énergumène », mot

¹⁵³ Le bishop, qui utilise cette expression dans sa conversation téléphonique avec Mgr Camille, explique son sens à sa femme : « C'était une façon de dire que nous ne le prenions guère au sérieux » (*ibid.*, p. 392).

¹⁵⁴ L'édition Lanctôt contient une coquille à cet égard. La référence au chapitre de l'Évangile selon saint Luc y apparaît en chiffres romains : « saint Luc, II, 24-26 (p. 395 et 396). Dans l'édition originale (Éditions du Jour, 1969), la référence apparaît en chiffres arabes : saint Luc, 11, 24-26 (p. 367-368). En outre, le passage (modifié) de la Bible incorporé dans le texte (p. 396) est tiré du onzième chapitre de saint Luc.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 395.

provenant du latin ecclésiastique qui signifie une personne « possédée du démon¹⁵⁶ ». À la question de François-Anacharcis voulant savoir qui elle est, elle réplique « Tu le sais, toi qui [...] m'as demandé : je suis saint Luc, 11, 24-26¹⁵⁷ ». Si, comme Georgette le soutient, « il n'y a pas de hasard », que signifie alors le choix de ces versets par le personnage canadien-anglais, et comment interpréter cette expérience qu'il considère comme une « initiation »?

Le choix de la référence biblique paraît d'autant plus prégnant quand on se rappelle que François-Anacharcis, ancien pasteur et fils de pasteur, connaît très bien la Bible. En effet, d'après le texte, le personnage choisit cette référence sans avoir consulté la Bible, et c'est parce qu'il connaît le passage en question qu'il croit Georgette possédée de huit (et non pas sept) démons¹⁵⁸. Ces versets de saint Luc font partie de ce qu'il est convenu d'appeler « la controverse de Bézéboul » : après que Jésus eut chassé le démon d'un muet, certains disaient que son pouvoir d'exorcisme venait de Bézéboul. En se défendant de cette accusation, Jésus raconte la courte parabole du retour de l'esprit impur, dont l'interprétation la plus répandue est que celui qui n'est pas avec Jésus en vertu d'une foi sincère et persévérante ne gagne rien à chasser les démons ou à être délivré provisoirement de leur joug¹⁵⁹. François-Anacharcis ayant abandonné sa vie d'autrefois se sentirait-il comme l'homme de la parabole qui n'a été exorcisé que

¹⁵⁶ Selon *Le Petit Robert*, le mot latin ecclésiastique *energumenus* provient du terme grec, *energoumenos*, de *energein* « influencer ».

¹⁵⁷ *Le ciel de Québec.*, p. 396.

¹⁵⁸ Georgette lui dit, « Tu calcules que, si on s'en tenait à la lettre, ce n'est pas sept, mais huit démonstrations que tu aurais à satisfaire » (*ibid.*, p. 397).

¹⁵⁹ Au sujet des interprétations diverses de ce passage voir John J. Kilgallen, S. J., « The Return of the Unclean Spirit (Luke 11, 24-26) », *Biblica*, vol. 74 (1993), p. 44-59. Il s'agit d'ailleurs d'une « péricope » biblique; un passage similaire se trouve dans saint Mathieu 12, 43-45.

provisoirement, ou plutôt comme l'esprit immonde qui, chassé, erre dans des lieux arides à la recherche du repos? En effet, sa situation tient des deux : comme l'esprit impur, il vient de se faire « chasser¹⁶⁰ » de la maison paternelle et cherche du repos; comme l'homme qui n'a été exorcisé que provisoirement, sa condition — physique, du moins — à la fin de la nuit sera pire qu'elle ne l'était avant.

Il y a cependant une différence importante entre les versets de l'Évangile selon saint Luc et le passage de la Bible « putassière » ferronienne qui se voit développée, après le départ de Georgette, dans le récit du rat nommé Narcisse. Selon la parabole de l'Évangile, l'esprit impur chassé réussit, à l'aide de sept autres démons, à retourner dans la « maison » :

Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il va dans des lieux arides, pour chercher du repos. N'en trouvant point, il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti; et, quand il arrive, il la trouve balayée et ornée. Alors il s'en va, et il prend sept autres esprits plus méchants que lui; ils entrent dans la maison, s'y établissent, et la dernière condition de cet homme est pire que la première¹⁶¹.

L'homme de l'Évangile finit ainsi possédé de huit démons. Selon la version de la Bible de l'Hôtel des Voyageurs, pourtant, le premier esprit immonde n'aurait pas réussi à retourner dans l'âme:

François ouvrit le gros livre [...], et lut que l'esprit immonde, chassé d'une âme, errait dans les lieux arides en quête de repos : « Ce repos, ne le trouvant pas, il décide de retourner d'où il est sorti, depuis son départ, balayé et bien en ordre, et ne peut y pénétrer. Alors, il appelle à sa rescousse sept autres esprits plus malins que lui, qui eux s'installent, défaisant le ménage. L'état final de cette âme devient pire que le premier. »¹⁶²

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 384 et 388.

¹⁶¹ Saint Luc, 11, 24-26.

¹⁶² *Le ciel de Québec*, p. 396.

Georgette explique à François que les sept démons appelés à la rescousse avaient chassé le premier:

— Ce que tu ne sais pas, grand bêta, c'est que l'esprit immonde qui me posséda d'abord et dont on m'exorcisa, ayant demandé l'aide de sept confrères pour revenir en moi, n'y resta point, chassé par ceux-ci...¹⁶³.

Après le départ de Georgette, François-Anacharcis prend conscience de la présence dans la chambre d'un rat, qui se présente justement comme « le cocu, l'hôte évincé de la demeure propre et nette par les sept confrères appelés à la rescousse », « l'imbécile relancé dans les lieux arides, l'esprit immonde sans talent¹⁶⁴ », qui se serait embarqué « dans le premier rat qui passe¹⁶⁵ ». Cette variation « putassière » de la parabole biblique introduit ainsi l'élément d'un manque de solidarité parmi les démons; on pourrait même avancer que le récit du rat travestit l'argumentation de Jésus visant à prouver que son pouvoir d'exorcisme ne provient pas de Béalzéboul, puisque ce dernier n'aurait pas intérêt à faire chasser un des siens¹⁶⁶. Au contraire, le récit du rat nommé Narcisse expose au personnage canadien-anglais un royaume diabolique qui, malgré le fait qu'il est « divisé contre lui-même », non seulement ne s'écroule pas mais prospère. C'est un royaume où la loi du plus fort, celle contre laquelle le Seigneur avertissait dans la parabole, règne avec des conséquences des plus néfastes : Georgette demeure possédée des sept démons plus « malins », et le rat nommé Narcisse, celui qui a été

¹⁶³ *Ibid.*, p. 398.

¹⁶⁴ *Ibid.*

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 401.

¹⁶⁶ « [...] Tout royaume divisé contre lui-même est dévasté, et une maison s'écroule sur une autre. Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son royaume subsistera-t-il, puisque vous dites que je chasse les démons par Béalzéboul? [...] Lorsqu'un homme fort et bien armé garde sa maison, ce qu'il possède est en sûreté. Mais, si un plus fort que lui survient et le dompte, il lui enlève toutes les armes dans lesquelles il se confiait, et il distribue ses dépouilles. Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui n'assemble pas avec moi disperse » (Saint Luc, 11, 17-23).

« dépossédé », se venge de sa défaite en répandant le mal¹⁶⁷ et en se faisant un malin plaisir de voir souffrir les autres¹⁶⁸.

Devrions-nous alors voir en Georgette possédée la figure d'un Québec occupé et souffrant, trahi par celui (l'Église, en la personne de l'abbé qui l'a séduite) qui aurait dû la protéger? Il est remarquable à cet égard qu'au début de son récit le rat la nomme « La Vierge-Enfant¹⁶⁹ », et qu'à la fin de cette nuit le narrateur la compare à « Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, sa panoplie complète¹⁷⁰ ». Ses sept démons sont ainsi transformés en les sept glaives (symboles des sept douleurs) qui percent le cœur de la Vierge Mère.

En outre, comme l'a bien vu François-Anacharcis, le rat est un « amalgame » de deux Narcisses, celui du mythe et celui, personnage de la tragédie racinienne

Britannicus, qui consciemment foment le mal afin de voir souffrir les autres :

La fortune t'appelle une seconde fois,
Narcisse : voudrais-tu résister à sa voix?
Suivons jusques au bout ses ordres favorables;
Et pour nous rendre heureux, perdons les misérables¹⁷¹.

Le Narcisse racinien est un « affranchi », un ancien esclave de l'empire romain qui, quoique devenu homme libre, n'en reste pas moins méprisé et écarté des carrières politiques traditionnelles. C'est parce que l'empereur a besoin du concours de ces citoyens de second ordre pour asseoir son pouvoir que Narcisse peut jouer un rôle de premier plan dans l'intrigue de la pièce. Il est le manipulateur, l'agent double, le

¹⁶⁷ Notons à cet égard que le rat aurait même réussi à séduire Mgr Cyrille. Voir *Le ciel de Québec*, p. 372-373.

¹⁶⁸ «— Oui, monsieur Scot, par sept fois j'ai vu le Commandeur [...] lui refiler sa chaude-pisse comme si elle n'avait pas assez d'être possédée par les sept compères plus malins que moi, la petite Georgette! [...]. Au moins, le cocu, il était vengé » (*ibid.*, p. 401).

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 399.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 396.

¹⁷¹ Jean Racine, *Britannicus*, monologue de Narcisse, v. 757-760.

séducteur et le traître. Gouverneur du jeune Britannicus, Narcisse le trahit en devenant secrètement le confident de l'empereur Néron qui, s'étant épris de la fiancée de Britannicus, l'a enlevée. Séduisant Néron par la flatterie, Narcisse le convainc d'empoisonner son maître afin de pouvoir posséder sa fiancée. Son nom de Narcisse, qui rappelle le mythe du jeune homme qui s'éprit de sa propre image reflétée dans l'eau, fait signe de son rôle comme une sorte de double de Néron, lui soufflant les actions que ce dernier n'ose pas encore accomplir et lui reflétant l'image désirée de lui-même. Tout comme le Narcisse feronnien, il est motivé par la jalousie et un esprit de revanche. Sachant profiter des points faibles des autres, il se venge et prend son plaisir à les regarder souffrir. Devrions-nous alors lire dans le rat Narcisse une figure de l'homme « affranchi » canadien-français qui « trahit » son pays et qui, dépossédé par les plus forts, est condamné à vivre par procuration et à se venger en faisant souffrir les autres?

C'est donc la putain et non pas François-Anacharcis qui est « possédée »; les « sept prouesses » de ce dernier ne servent cependant pas à exorciser les démons mais seulement à les « assouvir ». À la sortie de la nuit Georgette part, « le cœur à la main, alerte et contente¹⁷² », mais la condition — du moins physique — de François-Anacharcis est pire, la putain lui ayant refilé sa « chaude-pisse ». Cependant le rat — qui par ce fait se voit vengé encore une fois — l'informe qu'après une période de quarante-neuf jours d'angoisse et d'incommodité, « vous serez parvenu au terme de votre bon vouloir et pourrez enfin vous dire que vous êtes de nationalité québécoise¹⁷³ ».

¹⁷² *Le ciel de Québec*, p. 398.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 402.

Devrions-nous croire ces paroles venant d'une source aussi peu fiable que ce rat méprisable? Est-ce vraiment la « chaude-pisse » qui confère « la nationalité québécoise »? Il s'agit plutôt, encore une fois, du double discours ferronien dans une scène pétrie d'ironie. Si, d'une part, le personnage canadien-anglais ne pourrait comprendre ce que c'est que d'être « Québécois » sans connaître le point de vue des exploités et des « dominés », la proposition que la maladie vénérienne puisse transmettre la nationalité québécoise est de toute évidence ironique. Les discours des personnages plus fiables, comme on l'a vu, soulignent tous la quasi-impossibilité de l'enquébecquisme de Frank-Anacharcis, difficulté renforcée par le commentaire (au moment où le personnage quitte le foyer familial) du narrateur du présent du récit:

Il se trouva ainsi à passer de l'autre côté du mur, du côté de la rue des Oliviers et d'enquébecquisme subtil et laborieux, d'autant plus difficile qu'il n'y a pas de naturalisation québécoise et que le processus n'en avait pas été décrit à cette époque, non plus que la différence entre Québecois et Québécois¹⁷⁴.

Dans l'optique de la « clé » Frank Scott, on peut se demander si la scène avec la putain n'est pas une moquerie de sa prétention d'avoir appris à connaître l'« âme » canadienne-française à travers la traduction de la poésie. Ce ne serait pas en couchant « intellectuellement avec la servante¹⁷⁵ », comme le fait en quelque sorte le modèle du personnage, qu'on apprendrait et épouserait la perspective de l'Autre québécois, mais en prenant contact de façon concrète et personnelle avec les démunis et les laissés-pour-compte de sa société, en vivant leur situation et en partageant leur misère.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 386.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 377.

En outre, la rencontre de François-Anacharcis avec la prostituée est la seule occasion où le personnage canadien-anglais du *Ciel* soit associé avec la poésie; il semblerait cependant que ce soit Georgette qui récite les vers du texte. Le narrateur relate qu'après que cette dernière se fut couchée contre François-Anacharcis, « [t]out se passa comme dans un rêve ». Apparaissent alors cinq vers de poésie, non attribués, qui proviennent de la quatrième strophe de « La Pythie », poème de Paul Valéry faisant partie du recueil *Charmes* dont le titre, du latin « carmina », signifie poèmes et incantations. Prêtresse de l'oracle de Delphes, la Pythie, possédée du dieu Apollon, rendait ses oracles dans des transports frénétiques, criant et hurlant, assise sur un trépied¹⁷⁶. Les cinq vers cités, dans lesquels la locutrice décrit sa condition de transe, servent à décrire l'état de Georgette, cette possédée de démons que François-Anacharcis doit assouvir. Ces premiers vers sont suivis d'une phrase du narrateur précisant qu'au « petit matin, six des sept démons avaient été assouvis, le septième réclamait pitance... ». Quatre vers de la troisième strophe du même poème suivent ce commentaire, suivis d'un autre commentaire : « Mais François-Anacharcis n'en pouvait plus. » En dépit des transports pitoyables de Georgette, soumise au septième démon, il n'est pas en mesure de la satisfaire. Invitant ensuite François-Anacharcis à toucher ses seins, Georgette récite encore deux vers de « La Pythie » (tirés cette fois de la dixième strophe), mais en les attribuant à la Bible: « Touche, mon grand, tu auras *les mains pleines de seins vivants, entre mes bras aux belles anses*. C'est beau, la Bible, ne

¹⁷⁶ Les Grecs donnaient le nom de Pythonisses à toutes les femmes qui faisaient le métier de devineresses; le nom provient du surnom « Pythius » d'Apollon, dieu de la divination, qui aurait tué le serpent Python (d'où le serpent autour du trépied des vers cités).

trouves-tu pas?¹⁷⁷ ». Cette intertextualité avec le poème de Valéry, qui constitue en outre une nouvelle référence à la mythologie grecque et à l'*Énéide*¹⁷⁸, fait de Georgette une prophétesse soumise à un dieu obscur qui rendrait un oracle à François-Anacharcis : « le plaisir aigu, c'est le bonheur d'une souffrance¹⁷⁹ ».

Par ailleurs, la « clé » Frank Scott fournit un autre angle d'interprétation de cette scène onirique et énigmatique où l'activité sexuelle est rendue par le moyen de la poésie. Rappelons que l'homme Scott fut fasciné par « Le tombeau des rois », poème d'Anne Hébert dont il a publié trois versions en langue anglaise. Or, la locutrice de ce poème, qui se décrit comme ayant son « cœur au poing », relate un « songe horrible » dans lequel, descendue dans le tombeau des rois, « sept grands pharaons » la couchent et la boivent:

Avides de la source fraternelle du mal en moi
Ils me couchent et me boivent;
Sept fois, je connais l'étau des os
Et la main sèche qui cherche le cœur pour le rompre.

Ne peut-on pas lire dans les sept prouesses de François-Anacharcis une allusion aux « sept » étreintes de la narratrice du « Tombeau des rois » dans le songe? Sa chair qui « tremble » est une « offrande rituelle et soumise », comme l'est celle de Georgette, soumise aux esprits immondes bibliques ou au dieu grec. Les relations sexuelles entre François-Anacharcis et Georgette, se déroulant « comme dans un songe » et décrites par

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 397.

¹⁷⁸ L'épigraphe à « La Pythie », « *Hæc effata silet ; pallor simul occupat ora* » (« Elle dit, et pâlit »), est tirée du quatrième livre (v. 499) de l'*Énéide*. Dans ce verset, le narrateur décrit la mine de Didon, qui vient de demander à sa sœur de préparer un bûcher pour détruire ce qui lui reste du perfide Énée; en fait, Didon prépare son suicide.

¹⁷⁹ *Le ciel de Québec*, p. 398.

le moyen de la poésie, sont un mélange étrange, à la fois spirituel et diabolique¹⁸⁰, comme c'est le cas dans le poème d'Anne Hébert. Pourtant, à la différence de la locutrice du « Tombeau des rois » dont le cœur serait peut-être brisé par l'expérience¹⁸¹, Georgette part « le cœur à la main, alerte et contente, telle Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, sa panoplie complète¹⁸² », et les rapports sexuels entre elle et François-Anacharcis donnent naissance à une maladie bien concrète pour le personnage canadien-anglais. Lue de cette optique, toute la scène apparaît comme un travestissement du poème hébertien afin de se moquer, entre autres, de l'idée que l'on puisse connaître l'esprit du Québec en traduisant sa poésie.

La « Conclusion »

La « Conclusion » du *Ciel* voit le jeune personnage canadien-anglais, naguère objet du récit, s'affirmer en tant que narrateur autodiégétique qui « achève » la chronique. Cependant, elle comporte elle aussi des éléments qui créent de l'ambiguïté et permettent de poser l'hypothèse que ce serait Frank-Anacharcis qui, devenu universitaire, l'aurait écrite à une époque ultérieure. Notons d'abord que le narrateur de la « Conclusion » s'identifie comme « le fils du révérend messire Dugald Scot¹⁸³ », statut auquel François-Anacharcis aurait pourtant renoncé définitivement afin de devenir « Québécois ». Deuxièmement, le narrateur fait preuve d'une certaine arrogance en ex-

¹⁸⁰ « Elle avait le sein étonnant avec un grand cerne rose, tout autour du tétin, et qui le coiffait presque. C'était, disait elle, ses deux auréoles de sainteté et la raison pour laquelle, brune et rauque, elle se dressait derrière eux comme une diablesse » (*ibid.*, p. 397).

¹⁸¹ Au début du poème, la locutrice compare son cœur à un faucon aveugle (« J'ai mon cœur au poing/Comme un faucon aveugle »); à la fin, les « prunelles » de « cet oiseau » sont « crevées » : « D'où vient donc que cet oiseau frémit/Et tourne vers le matin/Ses prunelles crevées? » (Anne Hébert, « Le Tombeau des rois » dans Hébert et Scott, « La traduction », *Écrits du Canada français*, p. 206).

¹⁸² *Le ciel de Québec*, p. 398.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 420.

primant l'opinion qu'il sera « pour Noé Cantin l'envoyé de Dieu et de son peuple¹⁸⁴ ».

Troisièmement, relatant ses « aventures » lors de son arrivée au pays des Chiquettes, il raconte que, ne comprenant rien, il s'en est tiré tout simplement en jouant un rôle :

Toutefois, pour ne point décevoir, je fis semblant d'être dans le coup et, sur ma physionomie la plus niaise, me barbouillai un vague sourire ; je pris sans doute la mine qu'on attendait, une mine prophétisante, douce et propice, empreinte de toute la sagesse des nations, qui de loin montrait qu'à toute chose malheur est bon¹⁸⁵.

Apprenant qu'il s'agissait de la mort de la vieille Eulalie, le narrateur explique qu'il a improvisé de nouveau :

Reprenant de l'assurance, j'interrompis l'orateur, disant que cette mort en l'occurrence n'était qu'une fausse apparence et que sans doute la personne en question continuerait de vivre comme elle avait toujours vécu¹⁸⁶.

Ensuite, le narrateur, qui se dit athée, raconte avoir expliqué aux Chiquettes « qu'il ne fallait pas [l]e prendre pour celui qui l'envoyai[t] et dont [il] ne ferai[t] que préparer les voies¹⁸⁷ ». Ainsi, pour se faire accepter par les Chiquettes, François-Anacharcis se compare à saint Jean-Baptiste.

En outre, le flottement du temps des verbes dans la « Conclusion » a pour effet de rendre incertaine la date de sa rédaction. Cependant, la dernière phrase, dans laquelle le narrateur donne le titre de sa future chronique¹⁸⁸, pour laquelle il écrit avoir pris note « de tout ce que [lui] avait dit la mère sur la naissance merveilleuse de cet Enfant [le petit Rédempteur] », indique hors de tout doute que la « Conclusion » a été rédigée après la mort du Rédempteur Fauché, mort dont parle Linda à Frank Archibald Campbell dans

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 422.

¹⁸⁵ *Ibid.* p. 424.

¹⁸⁶ *Ibid.*

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 425.

¹⁸⁸ « Elle s'intitulera *La vie, la passion et la mort de Rédempteur Fauché* » (*ibid.*, 431).

La charrette. Cette intertextualité entre les deux romans du cycle écrits pendant la même période n'est sûrement pas innocente. Concernant comme elle le fait et le personnage canadien-anglais et le Rédempteur Fauché, elle nous invite à lire les deux romans ensemble. Le jeune François-Anacharcis idéaliste « utopiste » des années trente est-il devenu le policier-poète de *La nuit* ou l'universitaire à la retraite de *La charrette*? Tout en affirmant que le regard cynique que pose l'honorable Chubby sur le destin de Frank-Anacharcis est une « [v]ision bien entendu contraire à ce que donne à lire le récit de fondation qui le présente plutôt sur la voie de la réussite », le commentaire de Jacques Cardinal au sujet des « Confitures de coing » appuie cette interprétation :

Néanmoins, on peut se demander si la suite de l'Histoire n'aura pas donné raison à Chubby. À lire *Les confitures de coings* — paru en 1972, trois ans après *Le ciel de Québec*, roman qui se veut une réécriture de *La nuit* par suite des événements d'Octobre 1970 —, on remarque qu'il s'agit d'une nouvelle version du destin de Frank, si l'on considère que les Frank de ces deux romans ont pour ainsi dire le même noyau identitaire. Il appert à cet égard que Frank-Anacharsis [*sic*] s'est transformé entre-temps à la fois « policier légiste », l'artisan habile et le témoin malicieux du reniement » de François Ménard, de même que celui qui, dans son *Gotha*, révèle par quelle duperie, par quelle fourberie, il cherche à dominer le peuple québécois. En cela, Frank-Anacharsis [*sic*] serait devenu, comme Louis-Archibald Campbell, manipulateur de symboles [...], et non pas le chroniqueur annoncé de *La vie, la passion et la mort de Rédempteur Fauché* [...]¹⁸⁹.

Bien que le Frank de *La nuit*, comme nous l'avons vu, était déjà ce personnage « double » et « fourbe » dépeint dans « Les confitures », les intertextes du *Ciel* avec les deux romans précédents du cycle, en juxtaposant comme ils le font le jeune homme des années trente avec les deux personnages « vieilliss » des années 1960, renforcent l'aspect ironique et parodique de la vision utopique du *Ciel de Québec*.

¹⁸⁹ *Le livre des fondations*, p. 97.

Conclusion

Les trois personnages romanesques inspirés de Frank Scott qui paraissent dans *La nuit*, *La charrette* et *Le ciel de Québec* sont tous des figures de littérateurs; ils aiment la littérature, tant française qu'anglaise, en citent, et sont eux-mêmes des figures d'écrivains. Les « Frank » de *La nuit* et de *La charrette* traduisent de la poésie de l'anglais vers le français. Frank-Anacharcis du *Ciel*, pour sa part, va beaucoup plus loin : il essaie de « traduire » sa propre personne, de se traduire lui-même en français, en commençant par son nom. Est-ce qu'une personne se traduit, comme un poème, d'une langue, d'une culture, d'un « pays » à un autre? Si oui, à quel prix? C'est cela en fin de compte la question que pose la figure du jeune héros du *Ciel*, l'« avatar rajeuni » des deux autres personnages canadiens-anglais du cycle. François Ménard de *La nuit* était sur la voie d'une auto-translation, s'anglicisant « par le haut », au prix de son âme. La « translation » de Frank-Anacharcis en « Québécois » doit se faire « par le bas » ; non seulement ce mouvement du haut en bas de « l'échelle » sociale est-il beaucoup plus difficile, comme ne cesse de le souligner le texte du *Ciel*, mais, selon l'abbé Surprenant, François-Anacharcis ne pourra « jamais [s]'enquébecquoiser à fond; [son] paradis perdu restera anglican¹⁹⁰ ».

Le personnage canadien-anglais du *Ciel*, jeune homme « utopiste » de vingt-six n'est plus — ou pas encore puisqu'il vit dans les années trente — le « flic » Frank Archibald Campbell de *La nuit* ou l'universitaire à la retraite de *La charrette*. Cependant, comme nous l'avons vu, la représentation textuelle de Frank/François-Anacharcis com-

¹⁹⁰ *Le ciel de Québec*, p. 383.

porte, elle aussi, une large dose d'ambiguïté ; comme le lui dit Georgette, « Il faut que tu sois drôlement capable pour être si mesquin et si généreux à la fois¹⁹¹ ». La « clé » Frank Scott contribue en outre à l'ironie du portrait parce que le parcours supposé du jeune personnage tranche si nettement avec celui qu'a suivi l'homme qui lui sert de modèle. Le fait que Ferron a choisi de donner à ce jeune personnage du *Ciel* un nom qui est presque celui de son modèle n'est d'ailleurs pas innocent : plus loin de son modèle, du point de vue du cheminement que ceux de *La nuit* et *La charrette*, son nom l'en rapproche.

La transformation qu'aurait subie, juste avant de mourir, le personnage Frank de *La nuit* — s'il ne s'agit pas tout simplement d'un rêve du narrateur, bien sûr — se manifeste, du point de vue grammatical, par le changement du pronom qu'il utilise dans la rédaction de son « Gotha ». En effet, l'extrait montre son passage du regard d'un « nous » canadien-anglais sur les Canadiens français (« ils »), à ce « JE » qu'il assume à la fin, apostrophant de façon personnelle François Ménard, et lui demandant pitié. Ce changement marque la désagrégation du personnage de la communauté anglophone, sa prise de conscience et son regret d'avoir vécu « du mauvais côté du mur ». Le personnage de *La charrette*, qui porte le même nom que celui de *La nuit*, apparaît comme celui, transformé, de la fin de ce dernier roman. Ce deuxième Frank Archibald Campbell, vieilli — voire mort —, est un Frank post-*Nuit* qui, ayant reconnu son erreur, ne tient plus à assimiler les francophones au « nous » anglophone, mais qui réclame de façon pitoyable et dérisoire la « nationalité québécoise ». Son rôle n'est plus de subir lui-même

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 397.

une transformation au niveau personnel, mais bien d'aider les autres, avec sa compagne Barbara, à faire la grande traversée vers l'autre bord, vers la mort. N'étant plus l'artisan de la « faute » des Canadiens français, il en demeure cependant le témoin, voire le metteur en scène, orchestrant le « théâtre » nocturne de la mort et, en tant qu'huissier, ouvrant et fermant les portes de la nuit.

Entre *La charrette* et *Le ciel*, il faudrait parler non d'une « évolution » du personnage inspiré de Frank Scott mais plutôt d'une métamorphose dictée par la logique de l'œuvre. Ces deux ouvrages écrits pendant la même période sont forts différents : le premier, très personnel, est tout empreint du rêve et met en scène la mort du sujet-narrateur québécois, dont l'identité est étroitement liée à celui de l'auteur, alors que le deuxième, beaucoup plus orienté vers la vie — malgré les événements tragiques qui y sont racontés —, est marqué par un ton relativement gaillard. Son *happy ending* en fait une comédie (ou un conte plutôt long) dont le dénouement voit la transformation du « pharmakon » (l'abbé fanatique) avec l'aide du jeune personnage canadien-anglais (l'ennemi en puissance) et l'incorporation des deux dans la nouvelle communauté. C'est surtout le périple du jeune personnage canadien-anglais qui est l'objet du récit et c'est lui, au lieu du personnage canadien-français (comme c'était le cas dans les deux romans précédents), qui subit une expérience « transformatrice » avec une putain. Cependant, comme nous l'avons vu, un double discours parcourt tout le texte du *Ciel*; le discours utopique se double en effet d'un discours ironique renforcé par le contraste évident entre le monde romanesque et le hors texte auquel il fait inévitablement allusion.

Dans une lettre inédite à Ray Ellenwood du 18 janvier 1981 (à propos de la politique du Conseil des Arts), Ferron se sert de son personnage Frank Archibald Campbell

pour expliquer à Ellenwood la difficulté pour un Canadien anglais de devenir un Québécois:

Pour résister aux USA il faut penser à développer au Canada d'autres langues que le français et l'anglais; le rôle du français n'est pas de s'imposer coast to coast comme une langue morte, mais de servir de catalyseur aux langues secondes là où elles sont susceptibles de renaître: je pense au gaélique écossais que parle le cuisinier dans 'Capitaine Courageux' de Kipling; je pense aux Mennonites qu'on garde dans un véritable ghetto culturel... De l'allemand, de l'ukrainien, du polonais ne nuiraient pas au Canada en lui donnant des contrastes qui le feraient ressortir. La faiblesse de l'anglais est de ne pouvoir résister aux Etats-Unis.

La Charrette est un livre assez intéressant du point de vue de la politique des langues : Campbell a perdu sa langue et l'anglais qui est devenu la langue de tout le monde et de personne, ne lui redonne pas son gaélique : je crois qu'il voudrait bien être de nationalité québécoise. Ce ne vous serait pas plus facile de vous faire Mennonite. Dans *La Charrette*, il n'y parvient pas et reste une sorte de témoin désintéressé, mais à la fin du *Ciel de Québec*, oui. Bien sûr, par après, les événements d'octobre viendraient nuire à tout cela.

Ainsi, bien que le personnage du *Ciel* y eût réussi le temps de l'œuvre, selon l'auteur, le comportement de son modèle à la suite de la rédaction du roman aurait en quelque sorte contaminé même cet exploit littéraire. Cependant, comme le montre notre analyse des écrits antérieurs au *Ciel*, le personnage inspiré de Frank Scott, durement critiqué dans les écrits polémiques, était déjà l'objet d'un regard mélangé d'amour et de haine dans *La nuit*. Par ailleurs, le contraste marqué entre la réalité (l'homme qui servait de modèle) et la fiction (le personnage) était présent dès la rédaction du *Ciel de Québec*, avant les événements d'octobre. Rappelons à cet égard l'ambivalence dont fait preuve le roman ainsi que la préférence qu'exprime Ferron, dans sa lettre à Scott du mois de mai 1969, pour « [s]on personnage François-Anacharcis Scot » par rapport à son destinataire¹⁹².

¹⁹² « Vous n'êtes pas encore très bien remis de la prise de Québec. Vous êtes resté un peu pacha, un peu corsaire. Votre œil Doyen d'ailleurs le dit. Et, à tout prendre, je ne regrette pas mon François-Anacharcis

Le « vous » utilisé par Ferron dans la lettre à son traducteur canadien-anglais suggère qu'Ellenwood partagerait le désir de Frank Archibald Campbell de devenir « de nationalité québécoise ». L'auteur explicite cette pensée quelques mois plus tard, dans la réponse à une lettre d'Ellenwood qui exprimait son indignation face à l'attitude de Victor-Lévy Beaulieu quand, lors d'une rencontre, Beaulieu l'avait traité de « vous autres » en lui demandant, « Mais quelle est votre passion, Ellenwood? ». Ferron répond :

On ne peut pas trop se fier à ce que Lévy dit. D'ailleurs le plus souvent il ne parle pas [...]. Il aime à ce qu'on le calomnie. Cela le stimule. Il ne tient pas à être dévoré. C'est lui le carnassier. Je trouve qu'il a été plutôt gentil pour vous, en vous faisant le champion des « vous autres ». Vous ne savez probablement pas ce que vous voulez : être un de « nous autres », et pourquoi, Seigneur? Pour être un quidam, un imbécile, un de ces types bavards dont nous ne manquons pas et qui ne seraient bons qu'à faire de la viande à chiens et qui, en attendant, votent pour un Pierre Trudeau quelque peu dément; pour un de ces « nous autres » qui sont déjà en fait des « vous autres ». C'est à cause d'eux que nous vous détestons affreusement, non à cause de vous.

Pierre Trudeau est votre création, adopté, modelé par les bons Messieurs Higgitt et Frank Scott. Et il faut croire qu'il est aussi la vôtre, mon cher Ellenwood, puisque vous n'avez que mépris pour Clark que moi, j'aime bien. Il n'est peut-être pas extraordinaire, et puis après! Et puis, justement, ce sont les gens ordinaires qui arrangent le mieux les choses, qui font la paix et d'une façon durable. [...].

[En marge] : Et puis, au-dessus de toutes ces ambiguïtés il y a mon fils Bigué, de son vrai nom Jean-Olivier, en l'honneur du Dr. Chénier, qui de Québec où il est économiste à l'emploi du Ministère fédéral de l'Agriculture, vole actuellement vers Ottawa où l'ont convoqué ses maîtres... Et baptisé dans la robe de baptême de Papineau. Et lui, il sera bien obligé de parler anglais¹⁹³.

Cette lettre montre encore une fois que pour Ferron le vrai problème se trouve du côté des Canadiens français qui, attirés par le pouvoir, trahissent leurs origines; en colla-

Scot : en vous enquébecquoisant de la bonne façon, il vous sauvera du rhinocéros et vous rendra à la licorne. »

¹⁹³ Lettre inédite de Jacques Ferron à Ray Ellenwood du 22 octobre 1981.

borant avec le dominateur, ils deviennent l'« autre » tout en faisant semblant de rester le « même ». La haine du Canadien français envers l'Autre canadien-anglais serait ainsi en vérité le détournement de sa haine envers la partie, traître, de soi-même. Cette lettre apparaît ainsi plus comme un plaidoyer pour le maintien des différences honnêtes et le respect entre les cultures — telles que représenté par exemple par la figure du bishop Scot — que pour un « métissage » impossible dans les circonstances sociopolitiques et historiques.

Tout au long du *Ciel de Québec*, on l'a vu, le narrateur prend soin de souligner la quasi-impossibilité de l'enquébecquoisement « dans le bon sens du mot » de Frank-Anacharcis. Il semblerait que le lectorat québécois le trouve, lui aussi, quelque peu invraisemblable, si l'on en juge par le commentaire suivant de Jacques Cardinal :

À cet égard, on constate qu'il est, dans le cadre du roman, tout à fait plausible et acceptable que ce soit un anglophone anglican qui puisse transmettre le récit de (re)fondation de la collectivité franco-québécoise. Tel est l'esprit qui anime le roman où le métissage n'est pas une atteinte à la pureté présumée de la collectivité, mais un phénomène suffisamment répandu pour qu'on puisse le considérer plutôt comme constitutif de l'évolution ordinaire des nations, et de la nation canadienne-française en particulier. En cela, Ferron réécrit entièrement le récit des origines fondé sur la pureté ethnique et culturelle proposé par un certain discours cléricalo-nationaliste¹⁹⁴.

Ainsi, malgré tout « le mal » (pour reprendre les mots du Mgr Camille) que Frank-Anacharcis s'est donné pour devenir « Québécois », renonçant comme il le fait à sa famille, à sa langue, à sa culture, à ses institutions et à sa position sociale, le narrateur de la « Conclusion » serait toujours, pour Cardinal, un « anglophone anglican », et ce n'est

¹⁹⁴ Cardinal, *Le livre des fondations*, p. 71.

que « dans le cadre du roman » que ce soit « plausible et acceptable » qu'un tel personnage puisse transmettre le récit de (re)fondation de la collectivité franco-québécoise.

Le ciel de Québec est une réécriture du récit des origines proposé par le discours clérico-nationaliste, certes, mais sur le mode parodique et ironique : les transformations narrées, qui sont de l'ordre de l'utopie, sont fortement empreintes d'ambivalence. En effet, les « clés » du roman font baigner l'univers romanesque dans l'ironie, contrastant (pour ne pas dire contredisant) comme elles le font le monde romanesque avec celui, hors texte, que ce soit le hors texte des années trente ou celui de la rédaction de l'oeuvre. Le lecteur sait que le modèle du personnage est allé « enseigner à McGill », et qu'il a écrit des textes qui traitent de ses rapports avec le Canada français, comme le prédit l'honorable Chubby à propos du personnage de Frank-Anacharcis. Néanmoins, en s'appropriant de la sorte l'homme Frank Scott, en faisant de lui un jeune héros idéaliste, sincère et attachant, qui tient à accomplir, coûte que coûte, sa quête d'enquébecquisme, Ferron réussit, le temps de l'oeuvre, à faire éclipser le hors texte par l'imaginaire. *Le ciel de Québec* apparaît en fait comme ce « monument éternel » que, encore selon la lettre de Ferron, le Doyen « méritait », monument ironique et ambigu comme il se doit.

La transformation « miraculeuse » du fanatique abbé incendiaire ne relève-t-elle pas du même ordre du désir — ou de la prière — que celui auquel participe celle du fils de l'évêque anglican en monsieur François? C'est ce que suggèrent en tout cas les vers du poème « Zone » d'Apollinaire mis en exergue du roman : « Les étincelles de ton rire dorent le fond de ta vie/C'est un tableau pendu dans un sombre musée/Et quelquefois tu vas le regarder de près », ainsi que les deux vers précédents : « Vous avez honte quand

vous vous surprenez à dire une prière/Tu te moques de toi et comme le feu de l'Enfer ton rire pétille. » C'est en effet la résonance du rire moqueur et infernal de Ferron qui dore le fond du tableau bien sombre qu'est *Le ciel de Québec*.

Chapitre 10. Conclusion

*Vraiment on ne peut assumer que le passé qu'on a vécu¹.
Je n'ai jamais très bien su si j'étais paranoïaque ou
schizophrène².*

La thèse qui ressort de l'étude qui précède est que la représentation littéraire du Canadien — et du Canada — anglais dans les écrits de genres divers de l'œuvre ferronienne est le lieu privilégié de la construction littéraire de l'identité québécoise, tant au niveau individuel et intime que politique et collectif. L'analyse des ouvrages publiés pendant la période la plus productive de l'auteur (1960 à 1970) confirme l'ubiquité et la nature protéiforme de l'élément canadien-anglais dans l'œuvre, apparaissant comme il le fait au seuil et à l'intérieur des textes les plus variés, sous forme de noms propres et d'allusions aux personnes réelles, de noms de lieux, de personnages aux noms anglophones, ainsi que sous celle de la textualisation de la langue anglaise, produisant ainsi un jeu d'intertextualité extrêmement riche. L'analyse révèle en outre une relation dynamique entre le « moi » québécois à l'origine des écrits et l'Autre canadien-anglais, tout comme entre ce dernier et le personnage québécois : l'un ne va pas sans l'autre, l'un résulte en quelque sorte de l'autre, et par conséquent, l'un ne se comprend pas sans l'autre. Par un processus parfois douloureux, l'un modifie l'autre et, ce faisant, se retrouve modifié à son tour.

Cette étude de l'élément canadien-anglais montre également que l'œuvre ferronienne, faite de nombreuses reprises et réécritures, forme bien une constellation de

¹ « La soumission des clercs », *Liberté*, n° 27, vol. V, n° 3 (mai-juin 1963), repris dans *Historiettes*, p. 13.

² Jacques Ferron, lettre inédite à Jean Marcel du 31 janvier 1969.

textes qui renvoient les uns aux autres. S'il est possible de voir le tout dans chaque fragment, il y a toujours le risque de se méprendre sur un texte si l'on ne le lit pas dans le cadre de la totalité. Le cas du *Ciel de Québec*, on l'a vu, est exemplaire à cet égard : si l'on néglige les relations transtextuelles qui lient les trois romans du cycle Scot, ainsi que celles entre ces romans et les écrits non fictionnels, l'on ne saurait saisir l'ironie du personnage Frank-Anacharcis Scot et du livre dans toute son ampleur.

Le personnage de l'Autre canadien-anglais ferronien se fabrique-t-il à partir de la notion politique québécoise des deux peuples fondateurs du Canada, comme nous pouvions l'entrevoir dans l'introduction? L'étude montre que le personnage procède plutôt de l'idée d'un peuple québécois né sous et en réaction contre une domination étrangère, peuple qui ne serait pourtant que « demi-colonisé » parce qu'il a su résister — par fourberie — à l'assimilation intégrale voulue par le colonisateur de langue anglaise. Dans son texte « La soumission des clercs », d'ailleurs, Ferron rejette la théorie que le Canada est le fruit d'un pacte. Racontant que le Québec s'est donné « subrepticement » sa « fière devise » en faisant voter les réparations de la façade du Parlement où l'on avait fait graver « Je me souviens », Ferron poursuit : « La Confédération existait depuis plus de quinze ans. Ceux qui vous racontent qu'elle est le pacte librement consenti de deux nations libres, portent livrée. Ce sont des larbins³ ». En outre, l'indignation et le ressentiment durable du Québec à l'égard de la pendaison de Riel, événement qui résonne dans l'œuvre, on l'a vu, s'expliquerait de la manière suivante :

Demi-colonisés comme il y a des demi-civilisés et des demi-vierges, quelques raisons nous avaient empêchés d'aller jusqu'à l'entier, à savoir notre

³ « La soumission des clercs », *Historiettes*, p. 14.

appartenance à une culture souveraine, l'éloignement de l'Angleterre, les communications difficiles que l'hiver suspendait, le voisinage américain. Et il y en avait une autre : notre rôle d'intermédiaires entre le colonisé par excellence, qui l'a été à en crever, l'Amérindien, et le colonisateur. Nous tenions et de l'un et de l'autre, mais plutôt de l'un par le métis et l'aventurier que de l'autre par le Sir Joseph [Dubuc] et son archevêque [Mgr Taché, dont les intrigues aurait profité aux trois arrivants du Québec, Dubuc, Prendergast et Royal]. [...]. [C]e rôle nous conférait une force dont nous étions conscients. D'où notre colère à la mort de Riel. L'exécution de ce métis signifiait la fin de l'Amérique amérindienne. *Et l'Ouest, où nous avons eu accès aussi longtemps qu'il avait fallu des prouesses pour s'y rendre, nous fut fermé par les facilités de la traque*⁴.

Si le Québec n'a pas « librement consenti » à un « pacte », il n'y a pas eu d'entente sur les règles qui gouvernent les rapports entre le peuple québécois et le Canada anglais; comme le dit le Procureur de la *Tête du roi*, « Il ne faut pas confondre les époques et mettre l'Entente cordiale au milieu de la guerre de Cent-Ans⁵ ». Parce que le peuple québécois et l'Autre canadien-anglais seraient toujours en état de guerre, les images d'une « guerre figée » entre le Conquérant et les « demi-colonisés », d'une « conquête inachevée », d'un jeu de masques, et d'une partie dont les jeux ne sont pas encore faits, reviennent sans cesse dans l'œuvre.

En outre, l'article « La soumission des clercs », comme le montre bien son titre, vise plus à exposer les divisions internes qui rongent la société canadienne-française que de dénoncer le « colonisateur » :

Que voulaient-ils au juste, ces clercs? [...]. En tout cas, une chose est certaine : ils voulaient être les seuls à exercer le pouvoir sur la terre comme dans les cioux. Le notable, ils le repousseront du côté anglais. Rodolphe Girard, après *Marie Calumet*, traverse l'Outaouais pendant que Nelligan s'en va chez les fous. Et l'opération est allée en s'accroissant. Tout ce qu'il y avait de dynamisme au sein d'un petit peuple demi-colonisé avait le choix entre Ottawa et Longue-Pointe, entre la mort et Radio-Canada.

⁴ *Ibid.*, p. 18-19. Ferron souligne.

⁵ *La tête du roi*, p. 152.

J'allais oublier les nobles écoles militaires de Kingston et de Saint-Jean⁶. Ce serait donc les clercs, avides de pouvoir, qui ont mis l'élite québécoise devant le choix d'aller « du côté anglais », c'est-à-dire du côté de la liberté de penser, ou « chez les fous ». Que Ferron ait lui-même ressenti cette tentation anglaise ressort du chapitre sur ses rencontres avec l'altérité canadienne-anglaise. Cependant, dans une lettre à André Major en date du 22 juin 1963, Ferron ajoute encore des nuances à la vision historicopolitique exposée dans le texte qu'on vient de citer, révélant la complexité de sa pensée envers l'effet de l'Autre canadien-anglais sur l'identité québécoise, et son propre pragmatisme politique:

Tout est tellement subtil dans notre histoire qu'on a l'impression parfois qu'il n'y a rien à comprendre [...]. Ma « Soumission des clercs » écrite, je retraite. La politique, c'est la science du possible. Les clercs soumis ne sont pas mes ennemis. [...].

Quant au colonialisme, il convient de nuancer.

D'abord nos petites communautés de type primitif ont été à l'abri du colonisateur. Durant un siècle et demi ma famille n'a pas vu d'Anglais. Ensuite, il faut admettre que le colonialisme a joué contre nous dans la mesure où nous étions français. Il s'agissait de changer de langue, il n'y avait plus de colonialisme. Et puis le français n'est pas l'arabe ni l'été. Notre appartenance à une culture souveraine, à une langue qui ne peut être seconde, nous a rudement aidés⁷.

Ferron reconnaît ainsi que la force du peuple québécois est en même temps sa faiblesse. Français, les Québécois font partie d'une même civilisation occidentale que les Anglais. Le Québécois étant donc sur un pied d'égalité avec le groupe ennemi, il n'a qu'à parler anglais s'il veut participer au pouvoir : « Des Nègres blancs, ça n'existe pas⁸ ». L'étude de l'intertextualité anglaise et canadienne-anglaise du texte ferronien

⁶ *Ibid.*, p. 24.

⁷ Jacques Ferron et André Major, « *Nous ferons nos comptes plus tard* », p. 42-43.

⁸ « Appendice aux Confitures de coings », p. 104.

révèle par ailleurs que l'auteur éprouve un grand respect et une certaine affinité pour la littérature de langue anglaise. Son plaidoyer n'est pas contre celle-ci mais plutôt pour le droit à la sienne, de langue française. En outre, l'auteur fait remarquer dans cette lettre à André Major l'effet bénéfique pour l'identité québécoise de la situation des « deux solitudes », la séparation de fait entre les deux groupes linguistiques qui régnait jusque dans le XX^e siècle.

Comme Olscamp l'a montré dans son admirable « Jacques Ferron, ou le nationaliste ambivalent⁹ », les idées politiques du docteur se caractérisent en effet par leur modération foncière et par la volonté de conclure une entente honorable avec l'Autre canadien-anglais. Dans le même texte où Ferron dénonce la soumission des clercs au « colonisateur », il propose en effet un compromis avec ce dernier :

Avant de jouer à fond le séparatisme, quand l'attention du monde entier sera tournée vers nous à l'occasion de l'Exposition universelle, le séparatisme qui comporte violence et révolution, rien ne sert de vous leurrer, mes agneaux, nous pourrions accepter un compromis, soit un Québec unilingue où les minorités subiraient, comme c'est normal, le poids de notre majorité; la fin de la fourchette confessionnelle, une éducation nationale fondée, comme cela existe partout dans le monde, sur une culture et une langue unique¹⁰.

C'est en effet la subtilité et la lucidité de la pensée historico et sociopolitique de Ferron qui, entre autres, font que ses personnages de l'Autre canadiens-anglais se limitent encore moins que d'autres aux stéréotypes de « soldats », de « patrons », et de « femmes fatales » décrits par Hathorn. La présente étude révèle que l'idéologème¹¹ du

⁹ *Littératures*, n^{os} 9-10 (1992), p. 207-212.

¹⁰ « La soumission des clercs », p. 27.

¹¹ Kristeva définit « idéologème » comme : « la fonction commune qui rattache une structure concrète (disons le roman) aux autres structures (disons le discours de la science) dans un espace intertextuel. On définira l'idéologème d'un texte à travers ses rapports avec les autres textes [...]. L'idéologème est cette fonction intertextuelle que l'on peut lire « matérialisée » aux différents niveaux de la structure de chaque

texte ferronien est beaucoup plus complexe que ne le conclut ce dernier. À la différence de ce que prétend Hathorn, par exemple, certains personnages anglophones apparaissent sous un jour plus favorables que d'autres, et cela selon leur sympathie pour le peuple canadien-français (pensons au bishop Scot), leur bilinguisme ou leur adoption de la langue française (pensons à CDA Haffigan versus le major Bellow), leur sensibilité poétique et littéraire (le bishop Scot et Frank Archibald Campbell), leur lieu d'habitation, et leur sexe (Elizabeth Smith, Ann Higgitt). En outre, à moins qu'il ne s'agisse d'une figure purement représentative d'un phénomène (tel le bipède outragé), les personnages ne sont jamais unidimensionnels en raison, entre autres, de leurs rapports avec les personnages québécois. Même le major Bellow — inspiré sans doute d'un *Old Vet* du nom de Bellow que l'auteur a connu à Grande-Ligne¹² — du *Salut de l'Irlande*, vieil officier britannique qui aurait servi dans l'armée impériale aux Indes, est ridicule plutôt que méchant. Si le major devient le « maître » de Mike Haffigan, c'est parce que CDA et l'honorable John O'Sullivan, « comme tous les Irlandais de la deuxième ou de la troisième génération québécoise, avaient quelque confusion dans la tête, en particulier sur le sens de la tribu et de l'appartenance¹³ ». Au lieu de pratiquer le « Fosterage, vieille coutume irlandaise » dans le sens du « Sin-Fein », le « nous-

texte, et qui s'étend tout au long de son trajet en lui donnant ses coordonnées historiques et sociales [...]. L'idéologème d'un texte est le foyer dans lequel la rationalité connaissante saisit la transformation des énoncés [...] en un tout (le texte), de même que les insertions de cette totalité dans le texte historique et social » (« Problèmes de la structuration du texte », p. 312-313).

¹² « À qui enlevons-nous le filet mignon de la bouche? Au général et aux trois colonels qui le savent et qui, à chaque rencontre avec notre état-major, ne manquent jamais de dire le mot filet mignon que le gros Jack, son berger allemand, les majors Gold et Bellow n'aiment pas du tout, vu que c'est la première fois que nous gardons des prisonniers de guerre, qu'il y a des règlements internationaux, peu connus d'eux, et qu'ils ne voudraient pas, parce qu'ils tiennent à l'honneur de Moose Jaw, des *Veteran Guards* et du Canada, se rendre ridicules aux yeux du monde entier pour des p'tits bouts de filet mignon » (« Maski », *L'autre Ferron*, p. 281).

¹³ *Le salut de l'Irlande*, p. 49.

mêmes », le père et l'honorable John, Irlandais nés au Québec qui parlent français, ont confié Mike au major Bellow.

La présente étude montre que le Canadien anglais ferronien n'est pas monolithique; l'auteur distingue, on l'a vu, entre les « races » composant le colonisateur britannique, et l'enjeu de l'ethnie n'a rien de simple. Nous ne pouvons pas dire que le Canadien anglais identifié avec l'Angleterre est toujours antipathique; au contraire, Ann Higgitt des *Roses sauvages* tient un rôle d'adjuvant. La figure de CDA Haffigan pose le problème identitaire de l'Irlandais immigré au Québec; après avoir opté pour le pouvoir « anglais » (en devenant l'agent politique de l'honorable John) et confié trois de ses fils aux différentes polices du pays, CDA subit (après la mort de l'honorable John et la « semonce¹⁴ » de Mike, devenu membre de la GRC) une « fulguration », une crise de conscience, se demandant s'il n'aurait pas trahi l'Irlande en agissant de la sorte. En d'autres mots, CDA fait le parallèle entre la situation politique de l'Irlande du Nord, son pays d'origine « occupé », celle dont il croyait s'être éloigné, et celle de son pays d'adoption, le Québec. CDA devient tout simplement fou après la mort de M'man, déclarant que Connie sera « Effelquois » pour le venger, réveillant son fils et le forçant, au bout de son vieux douze, à quitter son lit pour qu'il le suive dans « la nuit propice ». D'ailleurs, l'on peut se demander si CDA, fou de regret et de chagrin, ne se serait pas suicidé, comme le docteur Cotnoir du *Ciel*. Quoiqu'il en soit, la fin du *Salut* voit deux personnages de l'Autre canadien-anglais, CDA Haffigan et le major Bellow, incorporés dans une légende québécoise, comme c'est le cas pour Frank dans *La charrette*. CDA a

¹⁴ *Ibid.*, p. 70.

sa place, à côté de Papineau et du Rédempteur Fauché, dans le canot de la chasse-galerie, et le major, grand veneur, mène la chasse à la poursuite du renard, élané dans les airs.

Ainsi, bien qu'il soit vrai que le personnage Autre canadien-anglais CDA Haffigan peut d'une certaine façon se ranger dans la catégorie de l'assimilateur (catégorie appelée « femme fatale » chez Hathorn), sa signification ne s'y limite pas, loin de là. Le mariage « mixte » entre CDA et M³man soulève la problématique de l'assimilation, certes, mais la question la plus aiguë que pose le roman n'est-elle pas celle de l'impasse où se retrouve Connie, le jeune narrateur autodiégétique incarnant le drame des « deux solitudes », en raison de la folie du père, de la mort de la mère et de la division du pays? Ne serait-il pas possible de voir se profiler derrière ce jeune personnage canadien-anglais (ou irlandais-québécois, si l'on veut) dont la situation est assimilée à celle du renard pourchassé, la figure de l'auteur?

Le parallèle avec la situation intime de Ferron, dont le père (attiré par le côté anglais), écrit-il, « affecté par la mort de ma mère, déconcerté même, malade des alcools qu'il ingurgitait seul, le soir, parce qu'il avait peur de la nuit¹⁵ », s'est « racheté » en se suicidant, me paraît d'ailleurs irrésistible. Et puis pourquoi au juste M³man, qui passe tout son temps à essayer d'entretenir le « Castle » délabré (symbole de la Confédération?), a-t-elle épousé CDA? Sûrement pas en raison de son « irlandicité », elle qui n'aime pas les « patates » et qui déplore les « saoulades¹⁶ » de son mari. Ne serait-ce pas plutôt la « sécurité » dont, en tant que représentant du pouvoir « anglais »,

¹⁵ « Appendice », p. 139.

¹⁶ *Le salut de l'Irlande*, p. 83.

il aurait été le symbole? Elle n'a d'ailleurs aucune objection à ce que ses fils fréquentent le « Catholic High School de Saint-Lambert » et qu'ils deviennent agents de police, ne leur demandant que de « petites pensions¹⁷ », qu'elle met en sûreté.

Le personnage canadien-anglais est nécessaire pour l'intrigue ferronienne, toute imprégnée qu'elle est de la politique et de la recherche de l'identité individuelle qui ne saurait se faire en dehors du contexte social et national. La représentation du personnage canadien-anglais le plus important de l'œuvre, Frank, est complexe et ambiguë, on l'a vu. Ce personnage romanesque inspiré de Frank Scott a en effet servi de *topos* pour l'expression de la vision ferronienne de l'Histoire québécoise et de la quête identitaire inachevée. D'un côté, si l'on voulait adopter un point de vue simpliste, il est vrai que Frank pourrait se ranger dans les catégories du « soldat » et du « patron » décrites par Hathorn, incarnant comme il le fait la figure du Conquérant militaire et du dominateur politico-économique contre qui il faut que le « nous » québécois réagisse. Il a aussi un attrait séducteur provenant de ce pouvoir qui fait de lui, du moins dans *Le ciel de Québec*, l'équivalent mâle de la « femme fatale » pour les Québécoises.

La présente étude montre néanmoins que les stratégies textuelles de sa représentation — notamment l'intertextualité trans-culturelle — dotent le personnage de qualités positives provenant, entre autres, de ses origines écossaises, de sa sensibilité poétique et de la sympathie pour le peuple canadien-français dont il fait preuve. Il est le personnage de l'Autre contre qui le personnage canadien-français définit son identité, mais aussi celui qui provoque une interrogation sur cette identité, sur sa définition de

¹⁷ *Ibid.*, p. 204.

l'Autre, et sur ce qu'ils ont en commun. Le « cycle Scot » apparaît en effet comme un triptyque, un tableau en trois volets du personnage de l'Autre et de ses rapports avec les Canadiens français avec, au centre, le jeune homme du *Ciel de Québec* tenté par son double François-Anacharcis, à gauche, le policier-poète de *La nuit* demandant son cadavre à François, et à droite, l'huissier-bonimenteur de *La charrette* avec, à ses côtés, la nautonnière noire et « leur compagnon », le médecin anonyme. Le protagoniste François de *La nuit*, hanté par la figure de sa « mère cadette » défunte (qui, sur le plan national, représenterait la France¹⁸), finit par rejeter Frank comme père-substitut et par s'affirmer en tant que Québécois — le temps d'une nuit, du moins. Le désir du jeune protagoniste canadien-anglais du *Ciel de Québec* de devenir l'Autre canadien-français, ce qui peut être perçu comme une réaction contre la présence contraignante de son père, apparaît ainsi comme un renversement ironique du lieu commun des années 1960 au sujet du « colonisé » canadien-français (François Ménard?) qui aurait intériorisé son double dominateur.

L'étude qui précède montre en outre l'importance primordiale de l'aspect autobiographique dans la genèse et la représentation des personnages canadiens-anglais ainsi que dans les autres manifestations de l'anglicité dans cette œuvre intensément personnelle. Les personnes canadiennes-anglaises réelles inscrites dans l'œuvre en tant que dédicataires ont marquées, d'une façon ou d'une autre, l'imaginaire de l'auteur. L'analyse des dédicaces à Scott Symons et à Peter Dwyer montre par exemple que ces éléments paratextuels forment un tout avec le texte, conjuguant avec beaucoup

¹⁸ Notons à cet égard qu'en 1965, le Québec a vécu plus d'années orphelin que sous sa « mère » française.

de complexité, tout comme ce dernier, un désir de dialogue avec l'Autre canadien-anglais, une attitude provocatrice et une intensité de sentiment combinée avec le maintien d'une distance auctoriale. En inscrivant le dédicataire canadien-anglais et, avec lui, son « pays », le Canada anglais, dans l'œuvre ferronienne, ces dédicaces y effectuent aussi l'inscription d'une relation personnelle (parfois très ambivalente) entre l'Autre canadien-anglais et l'auteur. Cette inscription de l'Autre et d'un rapport auctorial avec ce dernier dans ce lieu paratextuel des plus intimes est emblématique de la forte présence de l'auteur partout dans son œuvre, présence à la fois intense et ambivalente. En témoignant du sentiment éprouvé par Ferron envers son dédicataire canadien-anglais, ces dédicaces énoncent le désir d'un contact, d'un dialogue, voire d'un affrontement avec cet Autre ainsi que le besoin d'une reconnaissance de soi par ce dernier.

Bien que chaque dédicace soit particulière puisqu'elle est intégrée dans le livre dans lequel elle apparaît et tire sa signification en partie de ce dernier, il y a des constantes qu'on peut observer chez les quatre dédicataires canadiens-anglais. Tous les dédicataires canadiens-anglais habitent à l'extérieur du Québec. Ils sont tous des contemporains de Ferron, des personnes bilingues et cultivées, des écrivains et/ou critiques qui s'intéressent à la société et à la littérature canadiennes-françaises. Ils essaient d'ailleurs de servir de pont entre cette société et la leur, de traduire celle-là — qu'il s'agisse de sa littérature ou de ses préoccupations — à celle-ci. Ce travail exige qu'ils s'investissent dans la culture québécoise avec beaucoup de sensibilité et une grande volonté de compréhension et qu'ils s'efforcent de transporter ce qu'ils y ont découvert vers l'autre culture — tout comme ce philosophe dont Frank-Anacharcis porte le prénom. Il implique également une lutte qui se joue dans la conscience du traducteur,

tirailé comme il l'est entre les deux langues et les deux cultures. L'on peut observer une lutte semblable chez Ferron qui sert lui aussi, en quelque sorte, de pont entre la société québécoise francophone et le Canada anglais, traduisant ce dernier pour les Québécois dans ses écrits et tentant de traduire l'âme québécoise au Canada anglais. Il tend par le fait même un miroir au Canada anglais sur le rôle qu'il a pu jouer - et joue toujours - dans la constitution de l'identité québécoise.

Les limites de cette étude n'ont pas permis une analyse en profondeur des trois dédicaces ferroniennes à deux femmes canadiennes-anglaises. On peut noter cependant la grande différence entre le rapport de Ferron avec ces femmes traductrices puisque l'une des dédicataires, Betty Bednarski, fut une amie proche de l'auteur, alors que l'autre, Barbara Godard, n'a eu qu'une seule communication avec lui¹⁹. Bednarski est même la première en date des deux traducteurs de langue anglaise privilégiés de l'œuvre ferronienne²⁰. Elle a rencontré l'auteur en personne pour la première fois à l'été 1969, et lui a rendu visite maintes fois par la suite; sa correspondance inédite avec Ferron, qui s'étend entre 1969 et 1985, n'est cependant pas centrée sur la traduction²¹. En plus de dédier deux livres à Bednarski, Ferron inscrit son nom et son lieu d'habitation dans le

¹⁹ La section « escarmouches politiques » des *Escarmouches* porte la dédicace suivante: « Voile blanche pour Madame Barbara Godard ». Comme Betty Bednarski, Barbara Godard est une critique littéraire qui, en traduisant des œuvres québécoises en anglais, devient une « collaboratrice » et un co-auteur avec l'écrivain québécois.

²⁰ L'autre traducteur est, bien sûr, Ray Ellenwood. La traduction de Betty Bednarski de dix-huit contes tirés des *Contes* paraît en 1972 sous le titre *Tales from the Uncertain Country*, Toronto, Anansi, 1972. Sa traduction des *Roses sauvages*, *Wild Roses : a story followed by a love letter*, paraît en 1976, avec une « Introduction » qu'elle signe. 1984 verra la publication de sa traduction de trente-sept contes, *Selected Tales of Jacques Ferron*, accompagnée, de nouveau, d'une « Introduction ».

²¹ Communication de Bednarski.

texte autobiographique « Claude Gauvreau²² », signalant ainsi, par implication, ses rapports d'amitié avec cette femme canadienne-anglaise qui serait, selon lui, un meilleur juge que lui en matière de peinture québécoise. Il semblerait que les deux femmes dédicataires jouent un rôle de personnage romanesque dans l'imaginaire de Ferron. C'est certainement le cas pour Betty Bednarski qui a inspiré, selon les indications données par Ferron lui-même, le personnage d'Ann Higgit dans *Les roses sauvages*²³.

Ferron dédie « À madame Élizabeth Bednarski » le recueil *Les confitures de coings*, dont le texte éponyme, nouvelle version de *La nuit*, a été universellement jugé plus polémique que l'ancienne, déjà « politique ». Pourquoi dédier ce recueil, qui comporte le texte par lequel, en faisant plus ou moins volte-face, il congédie son personnage canadien-anglais Frank Archibald Campbell de son œuvre, à une Canadienne anglaise qui a traduit vers l'anglais une partie de son œuvre? Il est remarquable à cet égard que la dédicace apparaisse d'une certaine manière comme un remplacement de l'épigraphe de langue anglaise de *La nuit*, supprimée dans la nouvelle

²² Soutenant que « certaines toiles de Borduas étaient une manière d'imitation de Pierre Gauvreau », Ferron continue : « Mon opinion ne vaut peut-être pas cher, mais, dans ce cas, elle fut partagée par Madame Elizabeth Bednarski, de Halifax, et John Grube, de Toronto, qui sont en peinture meilleurs juges que moi » (« Claude Gauvreau », *Du fond de mon arrière cuisine*, p. 211-212).

²³ Une lettre de Ferron à Pierre Cantin de l'année 1972 donne une indication de ce qu'a été Betty Bednarski pour l'auteur. Racontant qu'il n'a pas aimé le titre choisi par les éditeurs pour la traduction anglaise des *Contes*, Ferron dit avoir inventé des extraits de presse dont la moitié célébrait le titre choisi par Bednarski. « Madame Bednarski, qui enseigne à Western, m'écrivit peu après que « Tales of the Uncertain Country » l'avait emporté 'grâce à vos extraits'. J'attendis un peu, puis je lui répondis que je lui avais passé un Québec. Elle fait comme moi, attend un peu, puis m'envoie le montage que je vous ai refilé, rien que cette photo, pas un mot... J'aurais dû me méfier à cause de la rose rouge qui est un peu son emblème. Quand elle écrit une lettre, tout d'abord elle transforme ses ratures en fleurs, ce qui est une excellente idée, puis après sa signature elle dessine une rose. C'est une personne que j'aime bien. Possible qu'elle m'ait servi de modèle dans *Les Roses sauvages*. (Elle est originaire de Halifax, a appris le français en Angleterre. Tout près de Halifax, avant Lunenburg, il y a une place d'eau qui se nomme Casablanca)... Avec mon Québec, j'avais plutôt l'air d'un coquin démasqué. Mais ce n'était qu'un London. Madame Bednarski m'avait rendu ma monnaie, et le livre sera publié sous mon titre, sans photo, sous une couverture dessiné par Roland Giguère » (Pierre Cantin, « Neuf petites lettres de Jacques Ferron à Pierre Cantin », *Littératures* n^{os} 9-10 (1992) p. 22).

version du texte. Il est également remarquable que, selon la lettre à Jean Marcel du 19 juillet 1971 (citée au chapitre 5), Ferron ait prévu d'inclure *Les roses sauvages* dans ce même recueil. Bednarski ferait-elle figure dans l'imaginaire ferronien du modèle susceptible de remplacer celui du personnage de l'Autre canadien-anglais congédié mais toujours nécessaire pour la représentation de la quête identitaire inachevée?

Bednarski n'a pris connaissance de cette dédicace qu'après la parution du livre; l'auteur lui a d'ailleurs avoué s'être demandé, plus tard, s'il avait eu raison de l'associer avec un texte si polémique²⁴. Dans son article « Translating Ferron, Ferron translating », Bednarski s'interroge sur la motivation et la signification de la dédicace:

Could there be a need to protect translation, to distance the literary pursuit from other more overtly political activities? And could this, I wonder, be the meaning — *one* of the meanings — of dedication? *Les confitures de coings* is dedicated to an English translator. Would dedication — this relocation outside the novel, in a still ambiguous but nevertheless protected space — perhaps allow Ferron to retain for translation, outside of the political débâcle, just a little way away from it, a foothold, a... « niche »? Perhaps for translation « tout n'est pas perdu »? Perhaps, through this authorial gesture, translation has been made temporarily « safe »?²⁵

Cet extrait propose que ce serait, entre autres, son statut de traductrice qui lui aurait valu la dédicace des *Confitures de coings*. Bien que le désir de Bednarski de traduire les écrits de Ferron soit à l'origine de leur amitié, et que l'auteur ait beaucoup apprécié la qualité de son travail, il est possible de se demander si la dédicace n'est pas motivée autant sinon plus par les qualités personnelles de Bednarski (auxquelles l'auteur fait mention dans la lettre à Cantin précédemment citée et ailleurs dans sa correspondance) et surtout par la sensibilité de cette personne, héritière de la culture de langue anglaise

²⁴ Communication de Betty Bednarski du 1 février 2007.

²⁵ *Meta*, vol. XLV, n°1 (2000), p. 44.

du Canada, envers l'œuvre et l'écrivain québécois. Il est à noter que Ferron n'a pas inscrit Ellenwood, dont il appréciait pourtant beaucoup les traductions, comme dédicataire dans son œuvre, et que les autres dédicataires de langue anglaise n'ont pas traduit ses écrits. Bednarski avoue, par ailleurs, qu'il lui a toujours semblé qu'elle remplissait en quelque sorte le vide laissé par le congédiement de Frank. Ferron aurait voulu garder une présence « anglaise » dans son œuvre malgré tout, et la version féminine aurait été moins menaçante. Pour Bednarski, l'évocation de sa personne en tant que dédicataire des *Confitures de coings* serait liée aussi à l'aspect autobiographique du recueil, où se trouvent évoqués les rapports avec le père et la mère, et où s'opère, dans l'« Appendice », une distanciation par rapport à la mère²⁶.

Il est remarquable par ailleurs qu'après avoir congédié son personnage de l'Autre de prédilection, Ferron entretienne des correspondances volumineuses avec trois Canadiens anglais, Betty Bednarski, Ray Ellenwood et John Grube. S'agirait-il de la continuation, sous forme intime, du dialogue nécessaire avec l'Autre pour la quête identitaire? En effet, le combat identitaire qui se joue dans le texte apparaît comme la représentation de celle, intime, qui se joue chez l'auteur. Cette quête de soi de la part du sujet écrivain, inextricablement liée avec celle du pays, se lit en filigrane dans cette œuvre fragmentaire dont l'« incertitude », écrit Ferron, « est même devenue [s]on principal sujet²⁷ ». Partant, cet Autre – inextricablement lié à la situation sociohistorique

²⁶ Communication de Betty Bednarski du 31 mars 2007.

²⁷ « L'alias du non et du néant », *Le Devoir*, le 19 avril 1980, p. 21-22. Texte publié dans un cahier littéraire spécial, « L'écrivain et le politique », qui paraît un mois avant le référendum du 20 mai 1980, et repris dans Jacques Ferron, *Écrire. La charrette des mots*, Éditions Trois-Pistoles, 2006, p. 121-122.

du sujet ferronnien – s'avère véritablement indispensable à la définition de soi, dans la représentation romanesque comme dans la vie intime de l'auteur.

Les écrits de fiction de la décennie étudiée deviennent par ailleurs de plus en plus ouvertement autobiographiques. Ce caractère intime, déjà présent dans *La nuit*, s'accroît dans *La charrette* pour atteindre son point culminant dans « La créance » et l'« Appendice aux Confitures de coings ou Le congédiement de Frank Archibald Campbell », deux textes autobiographiques qui glosent non seulement le cycle Scot mais aussi toute l'oeuvre²⁸. Que l'auteur explique son acte de congédiement du personnage canadien-anglais pour des raisons apparemment « politiques » au moyen de ces textes de nature hautement autobiographique qui reviennent sur des récits au sujet de la famille et de son enfance, montre bien que ce personnage de l'Autre a un rôle important dans la construction de son identité individuelle.

Dans l'« Appendice », on le sait, le narrateur-auteur, commentant, au « je », « Les Confitures de Coings, ex-La Nuit », tient justement à exposer et à expliciter le côté autobiographique de *La nuit* ainsi que les rapports entre les mondes romanesque et référentiel. Posant d'abord la question « Qui donc est ce François Ménard, à la fois personnage et narrateur », la voix narrative, avant d'y répondre, situe le livre que Ménard a écrit « à la suite de 'Two Solitudes' », roman qui « se situe à un moment de l'histoire où ces deux solitudes, tentative d'évitement qui a duré deux siècles [...] deviennent incongrues par l'extension naturelle du français, rejoignant après 1960 toutes

²⁸ Selon Pierre Cantin, une partie de « La créance » avait déjà paru, avec quelques variantes, sous le titre « Nonobstant le péché d'origine », dans *IMP*, 2 décembre 1969, et d'autres fragments ont pu être empruntés à un « roman centré sur Louiseville » (« Jérôme Salvarsan? »), œuvre demeurée inédite ». De même, l'« Appendice » reprend, en substance, deux textes : « La réponse », *IMP*, 6 septembre 1955, et « Les trois Mères Saint-Stanislas » (*Jacques Ferron, polygraphe*, p. 54).

ses possibilités²⁹ ». Cette intertextualité fait de *La nuit* une sorte d'anti-*Two Solitudes* qui, au lieu d'exprimer, comme le fait ce dernier, une vision de réconciliation qui transcenderait les deux « races », montre la nécessité de faire prédominer la langue française au Québec et de faire respecter ce fait par la minorité non francophone.

La nuit, poursuit le narrateur de l'« Appendice », « n'est pas une fantaisie gratuite. C'est le livre d'un homme qui ne se sent nullement fier d'être un écrivain ». Ensuite, réitérant la question de l'incipit, « Or, donc, qui est François Ménard », il répond :

Il ne faut pas être bien malin pour deviner que c'est moi dans ce personnage dont j'ai apprécié l'humilité et le principe de cette humilité, une humiliation qu'il n'a pas été seul à subir³⁰.

L'auteur s'associe ainsi à la quête identitaire de son protagoniste francophone dont l'« humilité » le relie à son peuple.

La correspondance avec Ellenwood

Si les dédicaces à Bednarski et le personnage inspiré d'elle remplacent en quelque sorte le vide laissé par le congédiement de Frank Archibald Campbell, la longue correspondance entre Ferron et son traducteur Ray Ellenwood apparaît comme une autre forme du dialogue avec l'Autre nécessaire à la quête identitaire. Ferron écrit d'ailleurs à John Grube qu'alors que ce dernier fait « plutôt allemand », Ellenwood, lui, « enjoué et poseur, fait plutôt britannique³¹ ». Il traite en effet son traducteur, à plusieurs reprises, dans leur correspondance — qui n'est pas centrée sur la traduction — comme représentant de l'Autre canadien-anglais « ennemi », comme on l'a déjà remarqué. Dans

²⁹ « Appendice aux Confitures de coings », p. 103-104.

³⁰ *Ibid.*, p. 105.

³¹ « Lettre du 11 janvier 1974 » dans *Une amitié bien particulière*, p. 48.

une lettre du 20 mai 1980, dernier jour de la « bataille » du référendum, par exemple, Ferron, répondant au commentaire d'Ellenwood sur un livre traitant de l'affaire Guibord, remet en cause les motivations de son traducteur, tout comme il l'a fait avec Frank Scott :

L'affaire Guibord n'est qu'une péripétie d'une longue histoire, d'une histoire qui n'est même pas finie, car les rouges et les ultramontains se sont perpétués et continuent de se combattre. Ainsi Ryan est un ultramontain, René Lévesque un rouge. Ce n'est pas toujours l'affaire Guibord. Elle vous enchante parce que vous y êtes un pur spectateur, parce que pour une fois vous pouvez vous dégager des ultramontains qui ont été plus souvent qu'autrement vos alliés, des alliés que vous n'aimiez pas, bien sûr, des alliés quand même, tandis que les rouges étaient vos ennemis, des ennemis que vous aimiez bien, des ennemis quand même. C'est la question nationale qui vient tout embrouiller. Dans l'affaire Guibord, il y a éclaircie, et vous êtes radieux, je vous comprends. [...]. Règle générale, quand les ultramontains vous ont comme alliés, ils sont les plus forts. [...]. Mais dans l'affaire Guibord, vos intérêts n'étaient pas en jeu. Les barons écossais, plutôt libéraux et tolérants, moins par leur calvinisme que par l'habitude des affaires et leur réussite, purent manifester leur sympathie aux rouges contre la frénésie populaire entretenue par la vieille Romaine qui regagnait en absolutisme, en infailibilité pontificale, la perte de ses États. Cette sympathie, vous l'éprouvez à votre tour. Or, qu'est-ce qu'une péripétie? Un événement qui, au théâtre, change la face des choses. En l'occurrence, cette affaire Guibord aura l'avantage de vous révéler un esprit actif tout au long de notre histoire, que la politique vous masquait, et qui est toujours en lutte contre son contraire, comme en témoignent la lettre de Madame Renée Morin et cette bataille du référendum qui se termine aujourd'hui³².

Dans son discours d'acceptation du prix du Conseil des Arts pour sa traduction des *Entrailles* (de Claude Gauvreau), Ellenwood avait plaidé pour un nombre accru de traductions québécoises d'œuvres canadiennes-anglaises. Dans une lettre subséquente à Ferron, Ellenwood, après avoir mentionné ce discours et le fait qu'il a vu Betty Bednarski à Ottawa, a demandé à Ferron ce que l'auteur a fait le 17 avril 1982, jour où

³² Lettre du 20 mai 1980, reproduite dans « Lettres de Jacques Ferron à Ray Ellenwood », *L'autre Ferron*, p. 388-389.

la reine Elizabeth est venue à Ottawa proclamer la nouvelle Loi constitutionnelle, c'est-à-dire le rapatriement de la Constitution canadienne. La réponse de Ferron montre qu'Ellenwood, lui aussi, fait figure de personnage dans la formulation de sa quête identitaire :

Vous n'étiez pas triomphant, que non! En tout cas, bien différent de votre grand-père, le révérend Ellenwood, quand il traversa le Québec jadis, coiffé de son tuyau de poêle. Vous aviez le genre détenu repentant recevant son certificat de libération. Et Madame Bednarski, elle-même, qui osa parler anglais. J'étais à côté de son mari. « Ne pourrait-elle pas en tirer de plus belles sonorités? Elle m'étonne, c'est la première fois que je l'entends parler la langue forestière; il me semble que son anglais est plat. » Son mari m'avoua que la belle-fille de l'Architecte de l'île de Wight ne parlait pas son plus bel anglais. Et vous, comme si ce n'était pas apparent, vous insistez pour qu'on sache que vous n'êtes pas un missionnaire. Tout cela m'a paru assez curieux, surtout lorsque vous vous êtes plaint de notre inadvertance à faire de la traduction. La traduction n'a peut-être pas pour nous le même sens que pour vous. Avons-nous à vous pardonner? Vous concevez la traduction comme un bill réparateur. Qu'avez-vous à vous affliger? Ce n'est pas vous qui nous avez donné la lèpre — bienheureuse lèpre qui nous a laissés à l'écart ... La prochaine fois, cher Ellenwood, au lieu de le faire en pénitent, revenez en lépreux, en agitant un petit grelot.

Vous aimeriez savoir ce que j'ai fait le 17 avril. Eh bien, au petit matin, comme chaque jour, je suis allé faire courir mes chiens, au mépris des règlements municipaux de Saint-Lambert. Durant l'avant-midi j'ai reçu quelques clients. Sur l'heure du midi, je me suis rendu dans le chemin neuf. Passée l'ancienne dompe de Rouillé, la bicoque abandonnée de Monsieur Labbey, chez les Tanguay— une vieille fille, trois vieux garçons. Il faisait beau et Mlle Tanguay en remerciait Dieu; elle avait dit son chapelet depuis le matin pour qu'il pleuve à Ottawa et fasse beau à Montréal. Durant l'après-midi le Mouton et Marie sont revenues de la parade, enchantées. Le Mouton, accompagné de ma soeur Merluce, au milieu des ministres, marchait en tête. Ma fille, avec son ami, un Geoffroy, suivait à la queue. Et toutes deux s'accordèrent pour dire que l'héroïne de la fête avait été une petite vieille infatigable qui, de son balcon, n'arrêtait pas de distribuer à deux mains des baisers aux manifestants qui, en retour, l'acclamaient.

Voilà, cher Ellenwood, la relation de mon 17 avril. Il a peut-être plu un peu à Montréal, mais si peu, si peu ... Sur toutes nos défaites il en est toujours ainsi; le soleil de la victoire nous reste fidèle³³.

³³ Lettre inédite de Jacques Ferron à Ray Ellenwood du 23 avril 1982.

L'utilisation du verbe « triompher » et la comparaison ironique entre le discours d'Ellenwood et le comportement prétendu de son grand-père semblent bien assimiler le traducteur à l'occupant. Le portrait brossé par l'auteur du « révérend Ellenwood³⁴ » rappelle en effet la figure du Révérend Soçauze, le pasteur « miraculeux » d'un de ses derniers textes, « Les deux lys³⁵ », qui apparaît dans « un équipage », un « boghei, tiré par un très vieux cheval », et qu'on reconnaît « d'abord à son tuyau de poêle à petit rebord, long comme la cheminée du diable³⁶ ». Dans ce texte autobiographique qui prend la forme d'une prière — ou d'une interpellation, tel Job, de Dieu —, le narrateur évoque ses souvenirs d'enfance lors des fêtes du 12 juillet (la « fête des Orangistes »), en mettant en scène un jeu d'opposition entre le lys rouge orangiste (dont le pasteur aurait semé la « vilaine graine ») et « le vrai », le lys blanc de France, que sa mère aurait fait « triompher ». Ce retour de la mère dans l'œuvre dans le cadre d'une lutte avec l'Autre canadien-anglais (le pasteur) s'accompagne d'un questionnement désespéré sur la quête individuelle et collective inachevée : « Aurais-je vécu inutilement dans l'obsession d'un pays perdu? Alors, Seigneur, je te le dis : que le Diable m'emporte³⁷ ».

Tout se passe ainsi comme si Ellenwood, homme qui a travaillé infatigablement pendant de longues années pour faire connaître au Canada anglais les écrits ferroniens et avec qui Ferron partage un vif intérêt pour la littérature et la peinture ainsi qu'une vraie

³⁴ Dans une lettre inédite du 5 février 1975, Ellenwood raconte à Ferron que son grand-père Ellenwood, presbytérien natif de la Nouvelle-Ecosse, après avoir gradué de McGill, avait travaillé « pendant quelques années comme semeur de séminaires presbytériens au Québec, au Manitoba, à Cache Creek, B.C., et enfin, à Red Deer ».

³⁵ *La conférence inachevée*, p. 219-222.

³⁶ *Ibid.*, p. 220.

³⁷ *Ibid.*, p. 222.

amitié, devient à son tour, dans l'imaginaire ferronien, une des figures de l'Autre canadien-anglais en rapport avec lequel l'auteur se définit.

* * * *

Ma lecture de l'œuvre ferronienne, comme celles de Bednarski, de Donald Smith, de Barbara Godard, de Philip Stratford et de Frank Scott, est, comme déjà dit, celle d'une personne canadienne-anglaise, donc, du point de vue de Ferron, « Autre ». En commentant la réception du *Ciel de Québec* des années 1980, Marcel Olscamp remarque ce qu'il voit comme une différence entre l'opinion des commentateurs francophones et anglophones de ce texte. Les francophones, sensibles aux passages du roman qui manifestent une forme ou une autre d'ouverture au monde, s'intéressent à la multiplicité, la *plurivocité* de l'ouvrage :

La littérature québécoise ayant apparemment réglé ses problèmes d'identité, il est inopportun, dans les années quatre-vingt, de lire les œuvres à travers le vieux prisme du *nous* englobant. On recherche au contraire les indices de métissage culturel et d'« impureté »; on retient les aspects du *Ciel de Québec* qui mettent en évidence le choc des cultures, des ethnies ou des nations, et qui tendent à prouver que ce roman, bien que ancré dans la réalité québécoise, n'en constitue pas moins une œuvre accueillante et ouverte à toutes les différences³⁸.

La critique anglophone, qui a plus facilement accès à l'œuvre depuis sa traduction, serait par contre plutôt intéressée par les « différentes modulations du nationalisme québécois qui s'y font jour ». Pour Olscamp, cette réaction résulterait d'un écart esthétique par rapport à l'horizon d'attente habituel :

[C]onfrontés à un ouvrage qui, par endroits, remet en cause et interroge leur propre identité, les Canadiens anglais sont intéressés par les aspects de l'œuvre qui diffèrent de leurs préoccupations littéraires habituelles. En conséquence, c'est le nationalisme ferronien, et ses corollaires, qui alimentera leur réflexion.

³⁸ « Vingt ans dans la vie du *Ciel de Québec* », p. 126.

Comme le suggère le Torontois John Grube, « on revient toujours au même point de repère : le sentiment national de Jacques Ferron »³⁹.

Mettant de côté l'épineuse question de la réception canadienne-anglaise du *Ciel de Québec*, qui n'est pas mon propos ici, je dirais, pour ma part, que l'« écart esthétique » que pose l'œuvre ferronienne pour les Canadiens anglais réside moins dans le nationalisme ferronien — le lectorat anglophone des années 1980, comme celui des années 1970, d'ailleurs, sans parler de celui de la fin du XIX^e ou du début du XXI^e siècle, est habitué au nationalisme québécois et aux attaques sur son identité — que dans la facture intime de la quête identitaire qui y est exprimée et dans ce que le lecteur reçoit comme un appel personnel et sincère, malgré l'ironie du texte — ou peut-être en raison de celle-ci, qui met en relief le terrain mélancolique sous-jacent à l'humour ferronien.

Pourquoi l'Autre canadien-anglais est-il attiré par l'œuvre de Ferron? Parce qu'elle s'intéresse à nous, bien sûr, et qu'elle nous intéresse, cette œuvre qui, comme *Les anciens Canadiens*, veut montrer, du point de vue québécois, les rapports et le point de rencontre entre les deux groupes linguistiques du Québec. Parce que Ferron nous met sous la loupe, exposant notre besoin quelque peu arrogant de reconnaissance, lui qui prête l'exclamation suivante à Frank, non sans ironie, devant François Ménard: « — Nous n'existons donc pas pour vous!⁴⁰ ». Parce que justement elle ne se contente pas de rester au niveau des stéréotypes, mais essaie de nous connaître dans notre diversité ethnique, ainsi que de savoir qui nous sommes au niveau individuel, ce qui nous motive dans notre intimité, parce qu'elle reconnaît que nous avons, nous aussi, une quête

³⁹ *Ibid.*, p. 127.

⁴⁰ *La nuit*, p. 77.

identitaire intime et collective. Parce que son œuvre nous tend une image de nous qui nous fait en même temps nous découvrir et découvrir l'Autre.

Cette œuvre nous intéresse, nous fascine même, parce que nous nous voyons en ce Frank protéiforme et que, si l'image offerte est moins que flatteuse, elle est perspicace et ambiguë. Elle nous révèle notre arrogance de Vainqueur qui prétend avoir oublié la guerre mais qui agit toujours en victorieux. Elle nous appelle parce que nous entendons une voix intime qui nous parle, qui nous oblige à nous interroger, à nous remettre en question comme elle se remet en question. Elle ne nous rebute pas parce que cette voix personnelle ne critique pas que nous. Au contraire, la pire critique vise le sujet écrivant et les siens, le pays que Maski appelle son « [d]rôle de pays : la patrie de l'Arnaque et de la Gamick, aussi française que la Corse⁴¹ ». Et elle nous fascine surtout parce que nous apprécions la littéarité de l'œuvre ferronienne, ce mélange inédit de classicisme et de romantisme, d'érudition et d'irrévérence, de réel et de merveilleux, d'ironie et de nostalgie, avec ses envolées d'imagination et sa grande poésie, grâce à laquelle nous nous retrouvons, nous aussi, immortalisés.

⁴¹ « Maski », *L'autre Ferron*, p. 284.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages littéraires

(i) Œuvres de Jacques Ferron

- « André Pouliot », dans André Pouliot, *Modo pouliotico*. Montréal, Les Éditions de la file indienne, 1957. Sans pagination.
- Les grands soleils*. Montréal, Les Éditions d'Orphée, 1958. 180 p.
- Textes épars (1935-1959)*. Édition préparée par Pierre Cantin, Luc Gauvreau et Marcel Olscamp. Montréal, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n° 6, 2000. 230 p.
- « La Fête-Dieu (Extraits) », *La Revue Socialiste*, n° 3 (hiver 1959-1960), p. 63-68.
- « The outraged biped (satire) », *Exchange, A Canadian Review of Contemporary Thought*, vol. I, n° 1 (novembre 1961), p. 63.
- « Le bipède outragé », *Information médicale et paramédicale* (« IMP »), vol. XIII, n° 24 (7 novembre 1961), p. 20.
- « The Buddhist and his Adjutant », *Exchange, A Canadian Review of Contemporary Thought*, vol. I, n° 2 (décembre 1961), p.15.
- Contes. Édition intégrale: Contes du pays incertain* [1962]; *Contes anglais* [1964]; *Contes inédits*. Montréal, Bibliothèque québécoise, 1993 [1968]. 298 p.
- Cotnoir*. Montréal, VLB Éditeur, 1981 [1962]. 111 p.
- « La pompe et le bâton », *Possibles*, vol. 29, n^{os} 3-4 (été-automne 2005) [1963], p. 26-41.
- La tête du roi*. Montréal, *Les Cahiers de l'AGÉUM*, n° 10, 1963. 93 p.
- « Un excellent prétexte », *Parti pris*, vol 2, n^{os} 10-11 (juin-juillet 1965), p. 32-43.
- La nuit*. Montréal, Éditions Parti pris, coll. « Paroles » n° 4, 1971 [1965]. 134 p.
Rééditée avec présentation et notes de Diane Potvin, Éditions France-Québec (Montréal) /Fernand Nathan (Paris), 1979. 109 p.
- « La grande mission de M. Wagner », *Partis pris*, vol 3, n^{os} 3-4 (oct.-nov. 1965), p. 4-5.
- Papa Boss*. Montréal, Éditions Parti pris, 1966. 142 p.
- « Le Salut de l'Irlande », chronique de 28 tranches parue dans *l'IMP* entre le 15 février 1966 et le 4 avril 1967.
- « Le poème écossais », *IMP*, vol. XX, n° 5 (16 janvier 1968), p. 24-25.

- Théâtre I : Les Grands soleils; Tante Élise; Le Don Juan chrétien.* Montréal, Librairie Déom, 1968. 230 p.
- « *Negrosa sed pulchra...* », *IMP*, vol. XX, n° 18 (6 août 1968), p. 17.
- La charrette.* Montréal, Bibliothèque québécoise, 1994 [1968]. 225 p.
- Historiettes.* Montréal, Éditions du Jour, 1969. 182 p.
- Le ciel de Québec.* Montréal, Lanctôt éditeur, 1999 [1969], 496 p.
- « Finies, les folleries », *IMP*, vol. XXII, n° 24 (3 novembre 1970), p. 16.
- L'amélanchier.* Montréal, Éditions du Jour, 1970. 163 p.
- Le salut de l'Irlande.* Montréal, Éditions du Jour, 1970. 221 p.
- Les roses sauvages, petit roman suivi d'une lettre d'amour soigneusement présentée [sic].* Montréal, Éditions du Jour, 1971. 177 p.
- La chaise du maréchal ferrant.* Montréal, Éditions du Jour, 1972. 223 p.
- Le Saint-Élias.* Montréal, Éditions du Jour, 1972. 186 p.
- Les confitures de coings et autres textes.* Montréal, Parti pris, coll. « Projections libérantes », 1977 [1972]. 296 p.
- « Préface » dans Louis Hémon, *Colin-Maillard.* Montréal, Éditions du Jour, 1972, p. 9-30.
- Tales from the Uncertain Country.* Toronto, Anansi, 1972. Traduction de 18 contes par Betty Bednarski, avec une introduction de la traductrice (p. i-v). 101 p.
- Du fond de mon arrière-cuisine.* Montréal, Éditions du Jour, 1973. 290 p.
- Théâtre 2 : Le Dodu; La mort de monsieur Borduas; Le permis de dramaturge; La tête du roi; L'impromptu des deux chiens.* Montréal, Librairie Déom, 1975. 241 p.
- Escarmouches. La longue passe.* Deux tomes. Montréal, Leméac, coll. « indépendances », 1975. Tome 1, 392 p.; tome 2, 228 p.
- « La bergère », *IMP*, vol. XVIII, n° 15 (15 juin 1976), p. 22.
- Wild Roses: a story followed by a love letter.* Toronto, McClelland & Stewart, 1976. Traduction des *Roses sauvages* par Betty Bednarski avec un « Afterword » de la traductrice, p. 120-123. 123 p.
- Quince Jam.* Toronto, The Coach House Press, 1977. Traduction des *Confitures de coings* par Ray Ellenwood, avec « Translator's Notes ». 262 p.
- The Cart.* Toronto, Exile Editions, 1980. Traduction de *La charrette* par Ray Ellenwood, avec « Translator's Notes ». 144 p.
- Rosaire*, précédé de *L'exécution de Maski.* Montréal, VLB Éditeur, 1981. 197 p.
- Brick*, automne 1982. Numéro consacré à Jacques Ferron dirigé par Ray Ellenwood. Textes traduits par Ellenwood et « Introduction » du traducteur.

- Selected Tales of Jacques Ferron*. Toronto, Anansi, 1984. Avec une « Introduction » de Betty Bednarski, la traductrice, p. 11-16. Traduction de 37 contes tirés de *Contes*, éd intégrale, HMH, coll. « L'arbre », 1968. 245 p.
- The Penniless Redeemer*. Toronto, Exile Editions, 1984. Traduction du *Ciel de Québec* par Ray Ellenwood, avec « Translator's Afterword ». 342 p.
- Les lettres aux journaux*. Montréal, VLB Éditeur, 1985. Colligées et annotées par Pierre Cantin, Marie Ferron et Paul Lewis. Préface de Robert Millet. 586 p.
- La conférence inachevée. Le pas de Gamelin et autres récits*. Édition préparée par Pierre Cantin, Marie Ferron et Paul Lewis. Préface de Pierre Vadeboncoeur. Montréal, VLB Éditeur, 1987. 239 p.
- Une amitié bien particulière. Lettres de Jacques Ferron à John Grube*. Montréal, Boréal, 1990. 257 p.
- Le contentieux de l'Acadie*. Édition préparée par Pierre Cantin, Marie Ferron et Paul Lewis avec la collaboration de Pierre L'Hérault. Montréal, VLB éditeur, 1991. [Recueil qui inclut la chronique éponyme parue dans l'*IMP* du 18 octobre 1966 au 15 août 1967]. 274 p.
- et Pierre Cantin. « Neuf petites lettres de Jacques Ferron à Pierre Cantin », *Littératures*, n^{os} 9-10 (1992), p. 19-32.
- « *Le pas de Gamelin*. Trois fragments inédits de Jacques Ferron », dans Ginette Michaud et Patrick Poirier, dir., *L'autre Ferron*. Montréal, Fides-CETUQ, coll. « Nouvelles études québécoises », 1995, p. 267-312. Avec présentation de Patrick Poirier.
- « Lettres de Jacques Ferron à Ray Ellenwood », dans Ginette Michaud et Patrick Poirier, dir., *L'autre Ferron*. Montréal, Fides-CETUQ, coll. « Nouvelles études québécoises », 1995, p. 351-397. Un choix des lettres avec Présentation de Ray Ellenwood et notes de Patrick Poirier.
- Gaspé-Mattempa*. Outremont, Lanctôt éditeur, « petite collection lanctôt » n^o 5, 1997 [1980]. Édition préparée par Marcel Olscamp. 67 p.
- et Pierre L'Hérault. *Par la porte d'en arrière. Entretiens*. Outremont, Lanctôt éditeur, 1997. 320 p.
- . *Jacques Ferron, Éminence de la Grande Corne du Parti Rhinocéros*. Édition présentée et préparée par Martin Jalbert. Montréal, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n^o 10, 2003. 190 p.
- et André Major. « *Nous ferons nos comptes plus tard* », *Correspondance (1962-1983)*. Édition préparée par Lucie Hotte et présentée par André Major. Montréal, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n^o 11, 2004. 126 p.
- Chroniques littéraires (1961-1981)*. Édition préparée par Luc Gauvreau. Préface de Ginette Michaud. Montréal, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n^o 14, 2006. 642 p.

Écrire. La charrette des mots. Paroisse Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2006. Préface de Luc Gauvreau. 130 p.

Correspondance inédite avec Jean Marcel (1965-1984). Fonds Jacques-Ferron, Archives nationales du Québec, MSS 424.

Lettre inédite à Frank Scott du mois d'avril 1969. Fonds Jacques-Ferron, Archives nationales du Québec, MSS-424, boîte 15, chemise 10.

Correspondance inédite avec Ray Ellenwood (1973-1985). 281 p.

(ii) Autres œuvres littéraires

Aquin, Hubert. *Blocs erratiques, textes (1949-1977)*. Montréal, Quinze, 1977. 284 p.

Aubert de Gaspé, Philippe. *Les anciens Canadiens*. Montréal, Bibliothèque québécoise, 1988 [conforme à l'édition de 1864]. « Introduction » de Maurice Lemire. 410 p.

Beaulieu, Victor-Lévy. *Docteur Ferron : pèlerinage*. Montréal, Stanké, 1991. 417 p.

———, dir. *Le Parti Rhinocéros programmé: tout ce que vous n'avez pas besoin de savoir sur un parti politique fédéral comme les autres*. Montréal, L'Aurore, 1974. 95 p.

———. *Les mots des autres. La passion d'éditer*. Montréal, VLB Éditeur, 2001. 237 p.

Benjamin, Walter. *Sur le concept d'histoire*, dans *Œuvres*, t. III. Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2000, p. 427-443.

Brochu, André. *Saint-Denys Garneau; le poète en sursis*. Montréal, XYZ éditeur, 1999. 207 p.

Butler, Samuel. *Erewhon or: Over the Range*. Harmondsworth, Penguin Books, 1954 [1872]. 217 p.

———. *The note-books of Samuel Butler*. London, Hogarth, 1985. Édité par Henry Festing Jones avec introduction de P.N. Furbank. 438 p.

———. *Les carnets de Samuel Butler*. Paris, Gallimard, 1936. Traduction par Valéry Larbaud des *Notes-books*, avec « Avant-Propos » du traducteur. 408 p.

Brick, été 1987. Numéro consacré à Frank Scott. Avec articles, entre autres, de Doug Jones, Louis Dudek, Marian Dale Scott, Michael Gnarowski et Florence Bird.

Carman, Bliss. *Low Tide on Grand Pré : A Book of Lyrics*, New York, Webster, 1893. 120 p.

———, Lorne Pierce et Vernon Rhodenizer, dir. *Canadian Poetry in English*. Toronto, Ryerson Press, Canadian Literature Series, 1954 [1922]. 456 p.

Casgrain, l'Abbé H.-R. *De Gaspé et Garneau*. Montréal, Librairie Beauchemin, 1912. 124 p.

- Deschamps, Marcel. « Scott Symons, Rideau de Fer (Play) », *La Revue Socialiste*, n° 5 (printemps 1961), p. 56.
- Drummond, William Henry. *Habitant Poems*. Toronto, McClelland & Stewart, « New Canadian Library » No.1, 1959 [1926]. Avec introduction d'Arthur L. Phelps. 110 p.
- Garneau, François-Xavier. *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*. Tome I. Montréal, Éditions de l'Arbre (8^e édition), 1944. 9 vol.
- . *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours. Discours préliminaire. Livres I et II*. Présentation de Gilles Marcotte. Montréal, Bibliothèque québécoise, 1996. 254 p.
- Godbout, Jacques. « Non, nous ne sommes pas tous à l'effigie de Marie-Clarie Blais », *La Presse*, le 11 mars 1961, p. 24.
- Groulx, Lionel. *L'appel de la race*. Montréal, Éditions Fides, coll. « Nénuphar », 1956 [Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1922]. « Introduction » de Bruno Lafleur. 252 p.
- Guèvremont, Germaine. *Le survenant*. Montréal, Bibliothèque québécoise, 1990 [1945]. 221 p.
- Harvey, Jean-Charles. *Les demi-civilisés*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du nouveau monde », 1988 [1934]. Édition critique de Guildo Rousseau. 299 p.
- Hémon, Louis. *Maria Chapdelaine*. Montréal, Fides, coll. « Nénuphar », 1980 [*Le Temps*, Paris, 1914]. Préface de Félix-Antoine Savard. 175 p.
- . *Colin Maillard*. Montréal, Éditions du Jour, coll. « Répertoire Québécois », 1972. 190 p.
- . *Battling Malone, pugiliste*. Montréal, Boréal, 1994 [1924]. Édition critique établie par Ghislaine Legendre et Chantal Bouchard. Avant-propos et postface de Chantal Bouchard. 191 p.
- Holt, Lee E. *Samuel Butler*. Boston, Twayne Publishers, 1989. 154 p.
- Lacombe, Patrice. *La terre paternelle*. Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Les cahiers du Québec », 1972 [1846]. Présentation par André Vanasse. 119 p.
- Laberge, Albert. *La Scouine*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du nouveau monde », 1986 [1918]. Édition critique de Paul Wyczynski. 297 p.
- Laflèche, l'abbé Louis. *Quelques considérations sur les Rapports de la Société civile avec la religion et la famille*. Montréal, Eusèbe Senécal Imprimeur-Éditeur, 1866. 268 p.

- Lambton, John Joseph, Earl of Durham. *Le Rapport Durham*. Montréal, Les Éditions Sainte-Marie, 1969 [1839]. Traduction de Denis Bertrand et Albert Desbiens. 156 p.
- Lawrence, David Herbert. *Women in Love*. Oxford, New York, Oxford University Press, coll. « Oxford World's Classics », 1998. Avec « Introduction » et notes de David Bradshaw. 516 p.
- Lighthall, William Douw. *Old Measures: Collected Verse*. Montreal, A.T. Chapman, 1922. 140 p.
- MacLennan, Hugh. *Two Solitudes*. Toronto, Collins, 1945. 370 p.
- Major, André. « Les armes à la main », *Liberté*, vol. 5, n° 2 (mars-avril 1963), p. 83-91.
 ———. *Le sourire d'Anton*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2001. 207 p.
- Maheu, Pierre. « Lettres de Pierre Maheu au 'Grand Inannexable' », *Possibles*, vol. 29, n^{os} 3-4 (été-automne 2005), p. 197-218. Présentées par Luc Gauvreau.
- Marcel, Jean (Paquette). Lettres à Jacques Ferron (1965-1985). Fonds Jacques-Ferron, Archives nationales du Québec, MSS 424, boîtes 21 et 22.
- Melançon, Claude. *Charmants voisins*. Montréal, Librairie Granger Frères Limitée, 1940. 281 p.
- Ouellette, Fernand. « Lettre aux mystiques de la violence », *Liberté*, vol. 5, n° 2 (mars-avril 1963). Éditorial daté du 21 avril 1963, ajouté à la dernière heure au numéro.
- Pouliot, André. *Modo pouliotico*. Montréal, Les Éditions de la file indienne, 1957. 44 p.
- Racine, Jean. *Britannicus*. Paris, Bordas, 1994 [1669]. 192 p.
- Ringuet (Philippe Panneton). *Trente arpents*. Paris, Librairie Flammarion, 1938.
- Roberts, Charles G.D. *The Canadians of Old*. Toronto, McClelland & Stewart, 1974 [1890]. Avec l'introduction de Roberts à l'édition de 1890, et une introduction de Clara Thomas. 364 p.
 ———. *Cameron of Lochiel*. Traduction des *Anciens Canadiens* sous un nouveau titre et avec une nouvelle préface de Roberts. Toronto, Copp Clark, 1905. 287 p.
- Ross, Malcolm, dir. *Poets of the Confederation*. Toronto, McClelland & Stewart, 1960. 130 p.
- Roy, Gabrielle. *Bonheur d'occasion*. Montréal, Boréal, 1993 [1945]. 413 p.
- Savard, Félix-Antoine. *Menaud, maître-draveur*. Montréal, Fides, 1978 [1937]. 214 p.
- Scott, Duncan Campbell. *In the Village of Viger*. Boston, Copeland and Day, 1896. 135 p.
 ———. *New World Lyrics and Ballads*. Toronto, Morang & Co., 1905. 66 p.

- . *Lundy's Lane and other poems*. New York, George H. Doran Company, 1916. 194 p.
- . *The Witching of Elspie*. Toronto, McClelland & Stewart, 1923. 248 p.
- . *The Poems of Duncan Campbell Scott*. Toronto, McClelland & Stewart, 1923. 341 p.
- Scott, Francis (Frank) Reginald. « The Fascist Province », *The Canadian Forum*, vol. XIV (avril 1934), p. 251-2. Article paru sous le pseudonyme « J.E. Keith ».
- . « Embryo Fascism in Quebec », *Foreign Affairs* vol. 16 (avril 1938), p. 455-456. Article paru sous l'initiale « S ».
- . « What did 'No' Mean? », *The Canadian Forum*, vol. XXIII (June 1942), p. 72-73. Reproduit en pamphlet sous le titre *The Plebiscite Vote in Québec*.
- . « Canada et Canada français », *Esprit*, vol. 20 (août-septembre 1952), p. 178-189.
- . *Events and Signals*. Toronto, The Ryerson Press, 1954. 58 p.
- et A.J.M. Smith, dir. *The Blasted Pine: An Anthology of Satire, Invective and Disrespectful Verse, Chiefly By Canadian Writers*. Toronto, Macmillan, 1957. 138 p.
- et Anne Hébert. « La traduction. Dialogue entre le traducteur et l'auteur », *Les Écrits du Canada français VII* (1960), p. 193-236.
- . « Translator's Note », *St-Denys Garneau & Anne Hébert : Translations/ Traductions*. Vancouver, Klanak Press, 1962. p. 9.
- . Lettre inédite à Jacques Ferron en date du 16 juillet 1963. Le fonds Jacques-Ferron, Archives nationales du Québec, MSS 424-023-004.
- et Michael Oliver, dir. *Quebec states her case. Speeches and articles from Quebec in the years of unrest*. Toronto, Macmillan, 1964. 165 p.
- . « The Poet in Quebec Today », dans John Glassco, dir., *English Poetry in Quebec, Proceedings of the Foster Poetry Conference*. Montréal, McGill University Press, 1965, p. 43-9.
- . *Trouvailles*. Montreal, Delta Canada, 1967. 43 p.
- et Anne Hébert. *Dialogue sur la traduction*. Montréal, HMH, coll. « Sur parole », 1970. Avec une présentation de Jeanne Lapointe et une préface de Northrop Frye. 109 p.
- . « Preface », dans *Poems of French Canada/ Translated by F.R. Scott*. Burnaby, Blackfish Press, 1977, p. i-vi.
- . *Collected Poems of F.R. Scott*. Toronto, McClelland & Stewart, 1981. 379 p.

- . *A New Endeavour. Selected Political Essays, Letters and Addresses*. Édité et avec introduction par Michiel Horn. Toronto, University of Toronto Press, 1986. 144 p.
- Scott, Frederick George. *The Soul's Quest and Other Poems*. London, K. Paul, Trench, 1888. 123 p.
- . *The unnamed lake, and other poems*. Toronto, Briggs, 1897. 48 p.
- . *Poems*. London, Constable & Company, Ltd, 1910. 297 p.
- Scott, Sir Walter. *Waverley; or, 'Tis Sixty Years Since*. Oxford, Clarendon Press, 1981 [1814]. 470 p. Édition présentée et annotée par Claire Lamont.
- Shakespeare, William. *Henry V*. London and Glasgow, Collins Tudor Edition of William Shakespeare, 1966, p. 551-558.
- Shaw, George Bernard. *John Bull's Other Island*. London, Penguin Books, 1984. 168 p.
- Symons, Scott. « Marie-Claire Blais : l'autopsie du Québec aux yeux d'un Torontois », *La Presse*, le 18 février 1961, p. 24.
- . « Le Canada vu par un jeune Canadien anglais », *La Revue Socialiste*, n° 5 (printemps 1961), p. 37-8.
- . « Une minorité 'désacralisée' dans un Canada français charitable », *La Presse*, le 11 mars 1961, p. 24.
- . « Le Canada : Duel ou dialogue », chronique de douze tranches parue dans *La Presse* entre le 25 mars et le 10 avril 1961.
- . « Ici Toronto », chronique hebdomadaire parue dans *Le Nouveau Journal* entre septembre 1961 et mars 1962.
- . « Témoignages », *Liberté*, n° 21 (mars 1962), p. 160-161.
- . *Combat journal for Place d'Armes; a personal narrative*. Toronto, McClelland & Stewart, 1967. 279 p.
- . *Civic Square*. Toronto, McClelland & Stewart, 1969. 848 feuillets.
- . *Dear Reader: Selected Scott Symons*. Toronto, Gutter Press, 1998. Avec une introduction de Christopher Elson. 317 p.
- Tardivel, Jules-Paul. *Pour la patrie*. Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Textes et Documents littéraires », 1975 [1895]. Présentation de John Hare. 271 p.
- Valéry, Paul. *Charmes, ou Poèmes*. London, Athlone Press, 1973 [1922]. 147 p.

II. Ouvrages critiques et historiques

- Acerenza, Gerardo. « Plurilinguisme, polyphonie et hybridation langagière dans *Le ciel de Québec, Le salut de l'Irlande* et *Les roses sauvages* de Jacques Ferron ». Thèse présentée (décembre 2002) en vue de l'obtention du grade de Ph.d. en études françaises à l'Université de Montréal, juillet 2003. 424 p.
- Adam, Jean-Michel. *Le récit*. Paris, PUF, coll. « Que sais-je », 1984. 127 p.
- Alexander, J. H., et David Hewitt, dir. *Scott and his influence*. Aberdeen, Association for Scottish Literary Studies, 1983. 517 p.
- Allard, Jacques. *Le roman du Québec : histoire, perspectives, lectures*. Montréal, Éditions Québec Amérique, 2000. 447 p.
- . *Traverses*. Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1991. 212 p.
- Anderson, Fred. *Crucible of War: The Seven Years' War and the fate of empire in British North America, 1754-1766*. New York, Alfred A. Knopf, 2000. 896 p.
- Andrès, Bernard, et Zilâ Bernd, dir. *L'identitaire et le littéraire dans les Amériques*. Québec : Éditions Nota bene, coll. « Littérature(s) », 1997. 267 p.
- Angers, Stéphanie, et Gérard Fabre. *Échanges intellectuels entre la France et le Québec (1930-2000). Les réseaux de la revue Esprit avec La Relève, Cité libre, Parti pris et Possibles*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2004. 248 p.
- Aron, Raymond. *Paix et guerre entre les nations*. Paris, Calmann-Lévy, 1962. 794 p.
- Baladier, Louis. *Le récit: panorama et repères*. Paris, ETH, coll. « Les grands rythmes de la littérature et de la pensée », 1991. 311 p.
- Bednarski, Betty. « Le Pays incertain de Jacques Ferron, étude et traduction », thèse, M.A., Dalhousie University, 1969. 157 p.
- . *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité*. Toronto, Éditions du GREF, coll. « Traduire, Écrire, Lire », n° 3, 1989. 153 p.
- . « De l'anglicité chez Ferron : retours et prolongements », dans Ginette Michaud et Patrick Poirier, dir., *L'autre Ferron*. Montréal, Fides-CETUQ, coll. « Nouvelles études québécoises », 1995, p.199-220.
- . « From Ouèrdéare to Soçauze: Translating the English of Jacques Ferron », dans Sherry Simon, dir., *Culture in Transit*. Montréal, Véhicule, 1995, p. 110-132.
- . « La traduction comme lieu d'échanges », dans Marie-Andrée Beaudet, dir., *Échanges culturels entre les Deux Solitudes*. Sainte-Foy, PUL, 1999, p.125-163.
- . « Translating Ferron, Ferron Translating », *Meta*, XLV, n° 1 (2000), p. 37-51.
- . « Les lettres polonaises », dans Brigitte Faivre-Duboz et Patrick Poirier, dir., *Jacques Ferron : le palimpseste infini*. Outremont, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n^{os} 8-9, 2002, p. 295-310.
- Belleau, André. « Roman populaire et statuette romantique », *Liberté*, n° 13 (janvier-février 1961), p. 452-455.

- . « Épilogue à une querelle », *Liberté*, n° 14 (mars-avril 1961), p. 478-480.
- . *Le romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*. Sillery, Les Presses de l'Université du Québec, 1980. 155 p.
- Bellemare-Page, Stéphanie. « Un récit initiatique à l'odeur de règlement de comptes : *Le salut de l'Irlande* », *Possibles*, vol. 29, n^{os} 3-4 (été-automne 2005), p. 139-152.
- Bentley, D.M.R. *The Confederation Group of Canadian Poets, 1880-1897*. Toronto, University of Toronto Press, 2004. 411 p.
- Bernier, Serge, et Jean Pariseau. *Les Canadiens français et le bilinguisme dans les Forces armées canadiennes. Tome I—1763-1969 : Le spectre d'une armée bicéphale*. Ottawa, Service historique de la Défense nationale, collection d'Histoire socio-militaire, 1987. 468 p.
- . *Les Canadiens français et le bilinguisme dans les Forces armées canadiennes. Tome II—1969-1983 : Langues officielles : la volonté gouvernementale et la réponse du ministère de la Défense nationale*. Ottawa, Service historique de la Défense nationale, collection d'Histoire socio-militaire, 1991. 894 p.
- Best, Henry B.M. « The 'Auld Alliance' in New France », dans W. Stanford Reid, dir., *The Scottish Tradition in Canada*. Toronto, McClelland & Stewart, 1976, p. 15-26.
- Biron, Michel. « À qui parler de Valéry? », dans Brigitte Faivre-Duboz et Patrick Poirier, dir., *Jacques Ferron: le palimpseste infini*. Outremont, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n^{os} 8-9, 2002, p. 221-234.
- Blair, Louisa. *Les Anglos : La face cachée de Québec. Tome I (1608-1850)*. Québec, Commission de la capitale nationale de Québec et Éditions Sylvain Harvey, 2005. 130 p.
- Blodgett, E. D. *Five-Part Invention. A History of Literary History in Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 2003. 371 p.
- Bock, Michel. *Quand la nation débordait les frontières. Les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx*. Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 2004. 452 p.
- Bogaards, Winnifred. « Sir Walter Scott's influence on Nineteenth Century Canadian historians and historical novelists », dans J. H. Alexander, et David Hewett, dir., *Scott and his influence*. Aberdeen, Association for Scottish Literary Studies, 1983, p. 443-454.
- Boone, Laurel. « Roberts, Sir Charles G.D. », dans William H. New, dir., *Encyclopedia of Literature in Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 2002, p. 978-980.
- Bouchard, Gérard. *Genèse des nations et cultures du nouveau monde. Essai d'histoire comparée*. Montréal, Boréal, 2000. 503 p.
- . *Les deux chanoines. Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx*. Montréal, Boréal, 2003. 313 p.

- . *La pensée impuissante. Échecs et mythes nationaux canadiens-français (1850-1960)*. Montréal, Boréal, 2004. 319 p.
- Boucher, Jean-Pierre. « Ouvertures ferroniennes : ‘Retour à Val-d’Or’ et ‘Ulysse’ », dans Ginette Michaud, dir., *L’autre Ferron*. Montréal, Fides-CETUQ, coll. « Nouvelles études québécoises », 1995, p. 47-67.
- . « Citation et réécriture : trois exemples tirés de L’amélanchier », dans Brigitte Faivre-Duboz et Patrick Poirier, dir., *Jacques Ferron : le palimpseste infini*. Outremont, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n^{os} 8-9, 2002, p. 95-109.
- Bousfield, Arthur. « Westminster in the Wilderness », dans Mary Beacock Fryer and Charles J. Humber, *Loyal She Remains*. Toronto, The United Empire Loyalists’ Association of Canada, 1984, p. 290-302.
- Brazeau, Jacques. « Perception du Canada français dans l’œuvre de Hugh MacLennan », dans Elspeth Cameron, dir., *Hugh MacLennan: 1982. Proceedings of the MacLennan Conference at University College*. Toronto, Canadian Studies Programme, University College, University of Toronto, 1982, p. 35-47, suivi d’un « Commentary on Jacques Brazeau » par D. J. Dooley, p. 48-51.
- Brierley, Jane. « Two-and-a-half Translators in Search of a Canadian of Old », dans Sherry Simon, dir. *Culture in Transit*. Montréal, Véhicule Press, 1995, p. 163-184.
- . « Introduction », dans Brierley, Jane (trad.), *Canadians of Old, A Romance*. Montréal, Véhicule Press, 1996, p. 9-16.
- Brown, E.K. « L’Âge d’or de notre poésie », *Gants du Ciel*, n^o 11 (printemps 1946), p. 7-18.
- Brunet, Jean-Marc. *Le prophète solitaire. Raymond Barbeau et son époque*. Montréal, L’Ordre Naturiste Social de Saint-Marc l’Évangéliste Inc, 2000. 582 p.
- Cameron, Elspeth. *Hugh MacLennan. A Writer’s Life*. Toronto, University of Toronto Press, 1981. 421 p.
- , dir. *Hugh MacLennan: 1982. Proceedings of the MacLennan Conference at University College*. Toronto, Canadian Studies Programme, University College, University of Toronto, 1982. 155 pages.
- Campey, Lucille H. *Les Écossais. The Pioneer Scots of Lower Canada, 1763-1855*. Toronto, National Heritage Books, 2006. 312 p.
- Cantin, Pierre. *Jacques Ferron, polygraphe*. Montréal, Les Éditions Bellarmin, 1984. 548 p.
- . « Les confitures de coings et autres textes de Jacques Ferron », dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome V : 1970-1975. Montréal, Fides, 1987, p. 173-4.

- . « Notice », dans *Le ciel de Québec*. Outremont, Lanctôt éditeur, 1999, p. 439-443.
- . « Chronologie politique de Jacques Ferron », *Possibles*, vol. 29, n^{os} 3-4 (été-automne 2005), p. 42-7
- Cardinal, Jacques. « Les bons sentiments. Amitié et politique dans *Two Solitudes* de Hugh MacLennan », *Tangence*, n^o 63 (juin 2000), p. 135-164.
- . *La paix des Braves. Une lecture politique des Anciens Canadiens de Philippe Aubert de Gaspé*. Montréal, XYZ éditeur, coll. « Documents », 2005. 207 p.
- . « Possession et exorcisme dans *Les Confitures de coings* », dans Bill Marshall, dir., *Montréal-Glasgow*. Glasgow, French and German Publications, University of Glasgow, 2005, p. 149-166.
- . *Le livre des fondations. Incarnation et enquêbecquoisement dans Le ciel de Québec de Jacques Ferron*. Montréal, XYZ éditeur, coll. « Documents », 2008. 202 p.
- Careless, J.M.S., dir. *Colonists and Canadiens 1760-1867*. Toronto, Macmillan of Canada, 1971. 278 p.
- Chaput, François. « L'épopée québécoise de Jacques Ferron », dans Ginette Michaud, dir., *L'autre Ferron*. Montréal, Fides-CETUQ, coll. « Nouvelles études québécoises », 1995, p. 69-87.
- Cloutier-Wojciechowska, Cécile et Réjean Robidoux, dir. *Solitude Rompue : mélanges de littérature, de langue et d'histoire canadienne-françaises et québécoises offerts au professeur David Mackness Hayne*. Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1986. 429 p.
- Connor, Walker. *Ethnonationalism. The Quest for Understanding*. Princeton, Princeton University Press, 1994. 234 p.
- Côté, Jean. « Genèse du texte et problèmes de narratologie : le cas du *Salut de l'Irlande* de Jacques Ferron », thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 1991. 406 p.
- Cronin, Michael. « Le rachat de l'Irlande : traduction, altérité et origines », dans Brigitte Faivre-Duboz et Patrick Poirier, dir., *Jacques Ferron : le palimpseste infini*. Outremont, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n^{os} 8-9, 2002, p. 251-261.
- . *Translation and Identity*. London and New York, Routledge, 2006. 166 p.
- David, Laurent-Olivier. *Les Patriotes de 1837-1838*. Montréal, Comeau et Nadeau, 2000 [1884]. 357 pages.
- Den Toonder, Jeanette. « *Qui est-je?* » : *L'écriture autobiographique des nouveaux romanciers*. Bern; Berlin et al, Peter Lang, Série XIII, Langue et littérature françaises, vol. 244, 1999. 244 p.

- Delisle, Esther. *Essais sur l'imprégnation fasciste au Québec*. Montréal, Les Éditions Varia, 2002. 256 pages.
- Deschamps, Nicole, Raymonde Héroux, et Normand Villeneuve. *Le mythe de Maria Chapdelaine*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1980. 263 p.
- Dion, Robert, Frances Fortier, et Élisabeth Hagebaert, dir. *Enjeux des genres dans les écritures contemporaines*. Québec : Éditions Nota bene, coll. « Les Cahiers du CRELIQ », 2001. 361 p.
- Djwa, Sandra. *The Politics of the Imagination : A Life of F.R. Scott*. Toronto, McClelland & Stewart, 1987. 528 p.
- . *F.R. Scott. Une vie*. Traduction de Florence Bernard. Montréal, Boréal, 2001. 686 p.
- et R. St. John Macdonald, dir. *On F. R. Scott. Essays on His Contributions to Law, Literature and Politics*. Montreal and Kingston, McGill-Queen's University Press, 1983. 203 p.
- . « Frederick George Scott », dans William Toye, dir., *The Oxford Companion to Canadian Literature*. Toronto, Oxford University Press, 1983, p. 745.
- Doherty, Gabriel. « Modern Ireland », dans Sean Duffy, dir., *Atlas of Irish History*. Dublin, Gill & MacMillan, 2000, p. 114-118.
- Dragland, Stanley. *Floating Voice. Duncan Campbell Scott and the Literature of Treaty 9*. Toronto, Anansi Press, 1994. 289 p.
- Duffy, Sean, dir. *Atlas of Irish History*. London, Arcadia Editions Limited, 2000. 144 p.
- Ellenwood, Ray. « Translating 'québécoisisme' in Jacques Ferron's *Le Ciel du Québec* », dans Sherry Simon, dir., *Translating the Literature of Québec*. Montreal, Véhicule Press, 1995, p. 101-109.
- Everett, Jane. « Le devenir-anglais du texte et le rapport à l'écriture », dans Brigitte Faivre-Duboz et Patrick Poirier, dir., *Jacques Ferron : le palimpseste infini*. Outremont, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n^{os} 8-9, 2002, p. 277-294.
- Ewing, Ronald. « French-English Relations in Canadian Novels from the Conquest to World War II ». Thèse présentée pour obtenir le doctorat en littérature canadienne comparée à l'Université de Sherbrooke, avril 1994. 347 p.
- Falardeau, Jean-Charles. « Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain », *Recherches sociographiques*, vol. 5, n^{os} 1-2 (1964), p. 123-144.
- Faivre-Duboz, Brigitte et Patrick Poirier, dir. *Jacques Ferron : le palimpseste infini*. Outremont, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n^{os} 8-9, 2002. 432 p.
- Forrest, Philippe. « *Qu'est-ce qu'une Nation?* » *Texte intégral de E. Renan. Littérature et identité nationale de 1871 à 1914 (Textes de Barrès, Daudet, R. Gourmant, Céline)*. Paris, Pierre Bordas et fils, coll. "Littérature vivante", 1991. 126 p.

- Fournier, Louis. *F.L.Q. Histoire d'un mouvement clandestin*. Montréal, Québec/Amérique, 1992. 509 p.
- Frémont, Donatien. *Les secrétaires de Riel*. Montréal, Les Éditions Chantecler Ltée, 1953. 205 p.
- Fryer, Mary Peacock, et Charles J. Humber. *Loyal She Remains*. Toronto, The United Empire Loyalists' Association of Canada, 1984. 676 p.
- Fulford, Robert. « The Canada Council at twenty-five: culture versus politics », *Saturday Night* (March 1982), p. 34-45.
- Gauvin, Lise. *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*. Montréal, Boréal, 2000. 254 p.
- Gauvreau, Luc. *Index onomastique de l'oeuvre de Jacques Ferron*. Montréal, site Jacques Ferron, écrivain, <http://www.ecrivain.net/ferron/carrefour.cadres>
- . « La mémoire des cieux », préface au *Ciel de Québec*. Outremont, Lanctôt éditeur, 1999, p. 7-21.
- . « Notice » à la section « Propos littéraires et autres interventions » dans Jacques Ferron, *Chroniques Littéraires 1961-1981*, Montréal, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques Ferron » n° 14, p. 428-431.
- Genette, Gérard. *Figures III*. Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1972. 286 p.
- . *Palimpsestes. La littérature au second degré*. Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1982. 576 p.
- . *Seuils*. Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1987. 394 p.
- Godbout, Patricia. « 'Des livres à la fois si proches et si lointains' : les échanges littéraires à Montréal durant les années 1950 », dans Marie-Andrée Beaudet, dir., *Échanges culturels entre les Deux Solitudes*. Sainte-Foy, PUL, 1999, p. 81-91.
- . *Traduction littéraire et sociabilité interculturelle au Canada (1950-1960)*. Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2004. 276 p.
- Gormally, Patrick (Pádraig Ó Gormaile). « Une minorité ambiguë : Les Irlandais du Québec vus par J. Ferron », *Études canadiennes/Canadian Studies*, n° 21, t. 1 (1986), p. 277-284.
- . « *Le Salut de l'Irlande*, roman de Jacques Ferron », dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome V : 1970-1975. Montréal, Fides, 1987, p. 809-811.
- . « Jacques Ferron ou la mémoire retrouvée », *Études Littéraires*, vol. 23, n° 3 (hiver 1990-1991), p. 69-77.
- . « *Le Salut de l'Irlande* : a Prophetic Text », *International Journal of Canadian Studies/Revue internationale d'études canadiennes*, n° 5 (Spring/printemps 1992), p. 113-127.

- . « La représentation de la crise d'octobre chez Jacques Ferron », dans Brigitte Faivre-Duboz et Patrick Poirier, dir., *Jacques Ferron : le palimpseste infini*. Outremont, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n^{os} 8-9, 2002, p. 68-82.
- . « The events of October, 1970. Jacques Ferron's perspective », Paper VI of The Research Seminar of the Department of French in conjunction with the Centre for the Study of Human Settlement & Historic Change, National University of Ireland, Galway, 13 novembre 2003. 31 p.
http://www.nuigalway.ie/french/documents/Seminar_POG.pdf
- Grandpré, Pierre de, dir. *Histoire de la littérature française du Québec. Tome I (1534-1900)*. Montréal, Beauchemin, 1967. 368 p.
- Grutman, Rainier. *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*. Montréal, Éditions Fides, 1997. 222 p.
- Haeck, Philippe. « La fondation fantastique », *Voix et Images*, vol. VIII, n^o 3 (printemps 1983), p. 427-435.
- Hamelin, Louis. « La semence. Jacques Ferron et la Crise d'octobre », *Possibles*, vol. 29, n^{os} 3-4 (été-automne 2005), p. 62-77.
- Hand, Chris M. *The Siege of Fort Beauséjour, 1755*. Fredericton, New Brunswick, Goose Lane Editions and The New Brunswick Military Heritage Project, 2004. 109 p.
- Harel, Simon. *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*. Montréal, Les Éditions du Préambule, 1989. 309 pages.
- . « Aliénation et reconquête : le personnage étranger dans *La Nuit* de Jacques Ferron », *Les Cahiers de recherche sociologique*, n^o 12 (printemps 1989), p. 103-120.
- dir. *L'étranger dans tous ses états : enjeux culturels et littéraires*. Montréal, XYZ éditeur, coll. « Théorie et Littérature », 1992. 190 p.
- , Pierre Ouellet, Jocelyne Lupien, et Alexis Nouss, dir. *Identités narratives. Mémoire et perception*. Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Intercultures », 2002. 323 p.
- . *Les passages obligés de l'écriture migrante*. Montréal, XYZ éditeur, coll. « Théorie et Littérature », 2004. 250 p.
- Haslam, Mary. « Ireland and Canada 1822-1839 : Rapprochement and Ambiguity », communication présentée au colloque de l'American Council for Québec Studies à Cambridge, Massachussets, octobre 2006. 18 p.
- Hathorn, Ramon. « Le monde anglo-saxon dans le roman canadien-français, 1837-1970 ». Thèse de doctorat, Université d'Ottawa, 1975. 305 p.

- . « Angles on Saxons : A Study of the Anglo-Saxon in Quebec Fiction », *Journal of Canadian Fiction*, n^{os} 25-26 (1979), p. 264-279.
- . « Soldats, patrons et femmes fatales : figures de l'« Anglais » dans le roman québécois des XIX^e et XX^e siècles », *Voix et Images*, vol. VI, n^o 1 (1980), p. 97-115.
- Hayne, David M. « Les origines du roman canadien-français », dans Paul Wyczynski *et al.*, dir., *Le roman canadien-français*. Montréal, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », tome III, 1977 (troisième édition), p. 37-67.
- Hayward, Annette. *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931)*. Ottawa, Le Nordir, coll. « Roger Bernard », 2006. 622 p.
- et André Lamontagne. « Le Canada anglais : une invention québécoise? », *Voix et Images*, vol. XXIV, n^o 3 (72) (printemps 1999), p. 460-479.
- Hébert, Pierre. *Lionel Groulx et L'appel de la race*. Montréal, Fides, 1996. 204 p.
- Holt, Lee E. *Samuel Butler*. Boston, Twayne Publishers, 1989. 154 p.
- Hotte, Lucie. *Romans de la lecture, lecture du roman. L'inscription de la lecture*. Québec, Éditions Nota bene, 2001. 183 p.
- Houston, Cecil J. et Smyth, William J. *Irish Emigration and Canadian Settlement: Patterns, Links, and Letters*. Toronto and Buffalo, University of Toronto Press, 1990. 370 p.
- Hudon, Gabriel. *Ce n'était qu'un début ou la petite histoire des premiers pas du FLQ*. Montréal, Parti pris, coll. « Aspects », n^o 37, 1977. 176 p.
- Humphrey, Richard. *Walter Scott. Waverley*. Cambridge, Cambridge University Press, 1993. 128 p.
- Kilgallen, John J., S. J. « The Return of the Unclean Spirit (Luke 11, 24-26) », *Biblica*, vol. 74 (1993), p. 44-59.
- Kwaterko, Józef. *Le roman québécois de 1960 à 1975 : idéologie et représentation littéraire*. Montréal, Éditions du Préambule, 1989. 268 p.
- Labelle, Micheline, et François Rocher. « Pluralisme national et souveraineté au Canada : luttes symboliques autour des identités collectives », dans Jacques Palard, Alain-G. Gagnon, et Bernard Gagnon, dir., *Diversité et identités au Québec et dans les régions d'Europe*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2006, p.159-168.
- Lacombe, Sylvie. *La rencontre de deux peuples élus. Comparaison des ambitions nationale et impériale au Canada entre 1896 et 1920*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2002. 291 p.
- Lacourcière, Luc. « Aubert de Gaspé, Philippe-Joseph », *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, <http://www.biographi.ca>

- Lafleur, Bruno, « Introduction », *L'appel de la race*. Montréal, Fides, coll. « Nénuphar », 1956, p. 9-93.
- Lamonde, Yvan. *Allégeances et dépendances. L'histoire d'une ambivalence identitaire*. Québec, Éditions Note bene, 2001. 266 p.
- Landowski, Éric. *Présences de l'autre : essais de socio-sémiotique II*. Paris, Presses universitaires de France, coll. « Formes sémiotiques », 1997.
- Langlais, Jacques, Pierre Laplante, et Joseph Levy. *Le Québec de demain et les communautés culturelles*. Montréal, Éditions du Méridien, 1990. 257 p.
- Langlois, Simon, et Jean-Louis Roy. *Briser les Solitudes. Les Francophonies canadiennes et québécoise*. Québec, Éditions Nota bene, 2003. 198 p.
- Lanthier, Pierre, et Guildo Rousseau. *La culture inventée. Les stratégies culturelles aux 19^e et 20^e siècles*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992. 369 p.
- Lapierre, Michel. « Ferron et le rêve politique de l'écriture », *Possibles*, vol. 29, n^{os} 3-4, (été-automne 2005), p. 48-61.
- Lapointe, Jeanne. « Note explicative: une petite aventure en littérature expérimentale » [préface à Frank Scott et Anne Hébert, « La traduction. Dialogue entre le traducteur et l'auteur »], *Écrits du Canada français*, vol. VII (1960), p. 195-201.
- Larose, Karim. « Jacques Ferron, la longue passe de la langue », dans Brigitte Faivre-Duboz et Patrick Poirier, dir., *Jacques Ferron : le palimpseste infini*. Outremont, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n^{os} 8-9, 2002, p. 143-158.
- Lavoie, Michelle. « Jacques Ferron ou le prestige du verbe », *Études françaises*, vol. 5, n^o 2 (mai 1969), p. 185-192.
- Le Blanc, Alonzo. « *Le Ciel de Québec*, roman de Jacques Ferron », dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome IV : 1960-1969. Montréal, Fides, 1984, p. 170-175.
- Leith, Linda. *Introducing Hugh MacLennan's Two Solitudes. A Reader's Guide*. Toronto, ECW Press, 1990. 92 p.
- Lemire, Maurice. *Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1970. 281 p.
- . « Introduction », dans *Les anciens Canadiens*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 2007, p. 7-70.
- Le Moine, James MacPherson. *The Scot in New France. An Ethnological Study*. Montreal, Dawson Brothers, 1881. 83 p.
- Lennox, John. « *Les Anciens Canadiens: Aubert de Gaspé and Scott* », *British Journal of Canadian Studies*, vol. VII, n^o 1 (1992), p. 39-48.

- L'Hérault, Pierre. *Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Lignes québécoises », 1980. 293 p.
- . « *La charrette*, roman de Jacques Ferron », dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome IV : 1960-1969. Montréal, Fides, 1984, p. 151-152.
- . « Ferron l'incertain : du même au mixte », dans Simon Harel, dir., *L'étranger dans tous ses états. Enjeux culturels et littéraires*. Montréal, XYZ éditeur, coll. « Théorie et littérature », 1992, p. 39-60.
- . « L'espace mythologique du *Ciel de Québec* : confluence et métissage », dans Brigitte Faivre-Duboz et Patrick Poirier, dir., *Jacques Ferron : le palimpseste infini*. Outremont, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n^{os} 8-9, 2002, p. 313-330.
- Mailhot, Laurent, et Benoît Melançon. *Le Conseil des arts du Canada 1957-1982*. Montréal, Leméac, 1982. 400 p.
- Major, André. « Les armes à la main », *Liberté*, vol. 5, n^o 2 (mars-avril 1963), p. 83-91.
- . « Jacques Ferron ou la recherche du pays », *Liberté*, vol. 5, n^o 2 (mars-avril 1963), p. 94-97.
- Major, Robert. « Le roman québécois sous le regard de l'autre », *Voix et Images*, vol. XVI, n^o 3, (48) (1991), p. 526-532.
- Marcel, Jean. « Post-scriptum pour sauver l'Irlande », dans *Livres et auteurs québécois 1970*. Montréal, Éditions Jumonville, p. 15-17.
- . *Jacques Ferron malgré lui*. Montréal, Editions Parti pris, 1978 [1970]. 285 p.
- . « Introduction à la méthode de Jacques Ferron », *Études françaises*, vol. 12, n^{os} 3-4 (octobre 1976), p. 181-215.
- . « Du fond de mon arrière-cuisine », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome V : 1970-1975. Montréal, Fides, 1987, p. 259-261.
- . *Pensées, passions et proses : essais*. Montréal, L'Hexagone, coll. « Essais littéraires », 1992. 399 p.
- Marcotte, Gilles. *Une littérature qui se fait. Essais critiques sur la littérature canadienne-française*. Montréal, Les Éditions HMH, coll. « Constantes », 1962. 293 p.
- . « Jacques Ferron, côté village », *Études françaises*, vol. 12, n^{os} 3-4 (octobre 1976), p. 217-236.
- . « Garneau dans le texte », dans F.-X. Garneau, *Histoire du Canada*. Montréal, Bibliothèque québécoise, 1996, p. 7-42.
- Martel, Gilles. *Le messianisme de Louis Riel*. Waterloo, Wilfrid Laurier University Press (publié pour la Corporation Canadienne des Sciences Religieuses/Canadian Corporation for Studies in Religion), 1984. 483 p.

- Massé, Jean-Claude. *Malcolm Fraser. De soldat écossais à seigneur canadien*. Sillery, Septentrion, 2006. 359 p.
- Martin, Sandra. « Scott Symons, Writer ». *The Globe and Mail*, le 28 février 2009, p. S12.
- Matthews, John P. « Duncan Campbell Scott and the ‘Moment of Becoming’ », dans K.P. Stich, dir., *The Duncan Campbell Scott Symposium*. Ottawa, University of Ottawa Press, 1980, p. 1-10.
- Maugière, Bénédicte, dir. *Cultural Identities in Canadian Literature/Identités culturelles dans la littérature canadienne*. New York, Peter Lang Publishing, 1998. 230 p.
- Melançon, Robert. « Géographie du pays incertain », *Études françaises*, vol. 12, n^{os} 3-4, (octobre 1976), p. 267-292.
- Mercier, Andrée. « Le salut de la chair et de la poésie dans *Le ciel de Québec* de Jacques Ferron », *Urgences*, n^o 28 (1990), p. 20-29.
- . *L’incertitude narrative dans quatre contes de Jacques Ferron*. Québec, Éditions Nota bene, coll. « Études », 1998. 175 p.
- . « *Historiettes* de Jacques Ferron. Une critique littéraire de l’historiographie », dans Brigitte Faivre-Duboz et Patrick Poirier, dir., *Jacques Ferron : le palimpseste infini*. Outremont, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n^{os} 8-9, 2002, p. 83-94.
- Michaud, Ginette. « Ferron en Faust : le contrat littéraire de *La charrette* », dans Jacques Ferron, *La charrette*. Montréal, Bibliothèque québécoise, 1994, p. 7-27.
- . « Présentation », dans Ginette Michaud et Patrick Poirier, dir., *L’autre Ferron*, Montréal. Fides-CETUQ, coll. « Nouvelles études québécoises », 1995, p. 7-12.
- . « Lire à l’anglaise », dans Ginette Michaud et Patrick Poirier, dir., *L’autre Ferron*. Montréal, Fides-CETUQ, coll. « Nouvelles études québécoises », 1995, p.137-197.
- . *Ferron post-scriptum*. Outremont, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n^o 13, 2005. 374 p.
- Monette, Guy. « Les poètes de la Confédération dans les *Confitures de coings* de Jacques Ferron », *Voix et Images*, vol. VIII, n^o 3 (printemps 1983), p. 423-427.
- . « Gérard Bessette et Jacques Ferron : personnages réciproques », *Voix et Images*, vol. XXII, n^o 1 (64) (automne 1996), p. 126-147.
- Moisan, Clément. *Comparaison et raison. Essais sur l’histoire et l’institution des littératures canadienne et québécoise*. Montréal, Éditions Hurtubise HMH Limitée, 1986. 180 p.
- Nepveu, Pierre. *L’écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*. Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1988. 243 p.

- . *Intérieurs du Nouveau Monde. Essais sur les littératures du Québec et des Amériques*. Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1998. 378 p.
- . *Lectures des lieux. Essais*. Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2004. 270 p.
- New, W. H. *A History of Canadian Literature*. New York, New Amsterdam, 1989. 380 p.
- Olscamp, Marcel. *Le fils du notaire. Jacques Ferron 1921-1941. Genèse intellectuelle d'un écrivain*. Montréal, Fides, 1997. 425 p.
- . « La première réception critique du *Ciel de Québec* », *Littératures*, n° 11 (1993), p. 81-107.
- . « Jacques Ferron ou le nationaliste ambivalent », *Littératures*, n°s 9-10 (1992), p. 207-212.
- . « *Les Confitures de coings* ou la cohérence dans l'ambiguïté », *Littératures*, n° 7 (1991), p. 151-167.
- . « Vingt ans dans la vie du *Ciel de Québec*: chronique d'une consécration », *Voix et Images*, vol. XX, n° 1 (58) (automne 1994), p.108-132.
- . « À la recherche de Lafcadio : Jacques Ferron, lecteur d'André Gide », dans Brigitte Faivre-Duboz et Patrick Poirier, dir., *Jacques Ferron: le palimpseste infini*. Outremont, Lanctôt éditeur, coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n°s 8-9, 2002, p. 235-247.
- Ouellet, François. *Passer au rang de père. Identité sociohistorique et littéraire au Québec*. Québec, Éditions Nota bene, coll. « Essais critiques », 2002. 154 p.
- . « La fatigue de Jacques Ferron est la nôtre », *Possibles*, vol. 29, n°s 3-4, (été-automne 2005), p.110-126.
- Ouellet, Pierre. *Le sens de l'autre. Éthique et esthétique*. Montréal, Liber, 2003. 258 p.
- Palard, Jacques, Alain-G. Gagnon, et Bernard Gagnon, dir. *Diversité et identités au Québec et dans les régions d'Europe*. Les Presses de l'Université Laval, 2006. 417 p.
- Paterson, Janet. *Figures de l'Autre dans le roman québécois*. Québec, Éditions Nota bene, coll. « Littérature(s) », 2004. 238 p.
- Patry, Richard. « La mondialisation avant l'heure : le devenir du français au Canada et au Québec dans l'œuvre polémique de Jacques Ferron », *Présence francophone*, n° 63 (2004), p. 204-229.
- Paquin, Stéphane. *L'invention d'un mythe. Le pacte entre deux peuples fondateurs*. Montréal, VLB Éditeur, 1999. 171 p.

- Pelletier, Jacques. « De *la Nuit* aux *Confitures de coings*. Le poids des événements d'Octobre 1970 », *Voix et Images*, vol. VIII, n° 3 (printemps, 1983), p. 407-420.
- et Pierre L'Hérault. « L'écrivain est un cénobite, entrevue avec Jacques Ferron », *Voix et Images*, vol. VIII, n° 3 (printemps 1983), p. 397-405.
- . *Le poids de l'histoire. Littérature, idéologies, société du Québec moderne*. Québec, Nuit blanche éditeur, coll. « Essais critiques », 1995. 346 p.
- Peyrache-Leborgne, Dominique, et Daniel Couégnas, dir. *Le Roman historique. Récit et histoire*. Nantes, Éditions Pleins Feux, coll. « Horizons comparatistes », 2000. 359 p.
- Piotte, Jean-Marc. *Un Parti pris politique: essais*. Montréal, VLB Éditeur, 1979. 250 p.
- Poirier, Patrick. « La réécriture chez Jacques Ferron: une question d'usurpation », *Québec Studies*, n° 17 (1994), p.177-185.
- Potvin, Diane. « Introduction », dans Jacques Ferron, *La nuit*. Paris/Montréal, Éditions France-Québec/Fernand Nathan, coll. « Classiques du monde », 1979, p. 5-16.
- . « Sémiologie de la variante chez Jacques Ferron (*La nuit* et *Les confitures de coings*) ». Thèse de maîtrise ès arts, Université Laval, 1980. 128 p.
- . « La nuit, roman de Jacques Ferron », dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome IV : 1960-1969. Montréal, Fides, 1984, p. 629-630.
- Randall, Marilyn. « L'homme et l'œuvre : biolectographie d'Hubert Aquin », *Voix et Images*, vol. XXIII, n° 3 (69) (printemps 1998), p. 558-579.
- Reid, Malcolm. *The Shouting Signpainters. A literary and political account of Quebec Revolutionary Nationalism*. Toronto, McClelland & Stewart, 1972. 315 p.
- Reid, W. Stanford, dir. *The Scottish Tradition in Canada*. Toronto, McClelland & Stewart, 1976. 324 p.
- Rioux, Marcel. *Les Québécois*. Paris, Éditions du Seuil, coll. « Le temps qui court », 1974. 188 p.
- Ritchie, Leslie. « Scott, Duncan Campbell », dans William H. New, dir., *Encyclopedia of Literature in Canada*. Toronto, University of Toronto Press, 2002, p.1023-1025.
- Robert, Lucie. « *La tête du roi*, comédie de Jacques Ferron », dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome IV : 1960-1969. Montréal, Fides, 1984, p. 876-877.
- . « Camille Roy et la littérature », dans Paul Wyczynski, François Gallays, et Sylvain Simard, dir., *L'essai et la prose d'idées au Québec*. Montréal, Fides, coll. « Archives des lettres canadiennes », tome VI, p. 411-423.
- Robidoux, Réjean. « *Jacques Ferron malgré lui* de Jean Marcel », *Livres et auteurs québécois 1970*. Montréal, Éditions Jumonville, 1971, p. 157.

- Roy, Mgr Camille. *Histoire de la Littérature canadienne*. Québec, L'Action Sociale Ltée, 1930. Cinquième édition, augmentée d'une section sur la littérature canadienne anglaise. 310 p.
- . *Pour conserver notre héritage français*. Montréal, Éditions Beauchemin, 1937. 310 p.
- . *Manuel d'Histoire de la Littérature canadienne de langue française*. Montréal, Librairie Beauchemin, 1959 [1939]. 21^e édition, revue et corrigée par l'auteur. 201 p.
- Roy, Pierre-Georges. « Le notaire du roi, Archibald Campbell », *Bulletin des recherches historiques*, vol. XXXII (1926), p. 736-739.
- . *À travers « Les anciens Canadiens » de Philippe Aubert de Gaspé*. Montréal, Ducharme, 1943. 279 p.
- Savard, Pierre. « Archibald Campbell », *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, <http://www.biographi.ca/>
- et Paul Wyczynski. « Garneau, François-Xavier », *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, <http://www.biographi.ca/>
- Shek, Ben-Z. « Quelques réflexions sur la traduction dans le contexte socio-culturel canado-québécois », *Ellipse*, 21 (1977), p.111-117.
- . « Diglossia and Ideology: Socio-cultural Aspects of 'Translation' in Quebec », <http://www.erudit.org/revue/ttr/1988/v1/n1/037005ar.pdf>
- . « Commentary on Antoine Sirois », dans Elspeth Cameron, dir., *Hugh MacLennan : 1982. Proceedings of the MacLennan Conference at University College*. Toronto, Canadian Studies Programme, University College, University of Toronto, 1982, p. 123-131.
- Siemerling, Winfried, et Katrin Schwenk. *Cultural Difference and the Literary Text. Pluralism & the Limits of Authenticity in North American Literatures*. Iowa City, University of Iowa Press, 1996. 189 p.
- Simon, Sherry, Pierre L'Hérault, Robert Schwartzwald, et Alexis Nouss, dir. *Fictions de l'identitaire au Québec*. Montréal, XYZ éditeur, 1991. 185 p.
- . *Le trafic des langues : traduction et culture dans la littérature québécoise*. Montréal, Boréal, 1994. 224 p.
- . *Translating Montreal: episodes in the life of a divided city*. Montreal and Kingston, McGill-Queen's University Press, 2006. 267 p.
- Sing, Pamela V. *Villages imaginaires: Édouard Montpetit, Jacques Ferron, Jacques Poulin*. Montréal, Fides-CETUQ, coll. « Nouvelles études québécoises », 1995. 277 p.
- Sirois, Antoine. « Réception critique, au Québec, des romans en traduction de MacLennan et rapports avec la production de l'autre solitude », dans Elspeth

- Cameron, dir., *Hugh MacLennan : 1982. Proceedings of the MacLennan Conference at University College*. Toronto, Canadian Studies Programme, University College, University of Toronto, 1982, p.114-122.
- Smart, Patricia. *Les femmes du Refus global*. Montréal, Éditions du Boréal, 1998. 334 p.
- Smith, Arthur J. M. « The Poetry of Duncan Campbell Scott », *Dalhousie Review*, XXVIII (1948), p. 12-21, repris dans S.L. Dragland, dir., *Duncan Campbell Scott. A Book of Criticism*. Ottawa, Tecumseh Press, 1974, p. 104-114.
- . « Duncan Campbell Scott », *Canadian Literature*, n° 1 (été 1959), p. 13-25, repris dans S.L. Dragland, dir., *Duncan Campbell Scott. A Book of Criticism*. Ottawa, Tecumseh Press, 1974, p. 115-134.
- Smith, Donald. « Un théâtre mythique. *Les Grands Soleils* et *La tête du roi* », *Études françaises*, vol. 12, n^{os} 3-4 (octobre 1976), p. 293-341.
- . « Ferron et les écrivains », *Voix et Images*, vol. VIII, n° 3 (printemps 1983), p. 437-453.
- Smith, Donald B. *Honoré Jaxon: Prairie Visionary*. Regina, Coteau Books, 2007. 294 p.
- Stevenson, Garth. *Parallel Paths. The Development of Nationalism in Ireland and Quebec*. Montreal and Kingston, McGill-Queen's University Press, 2006. 437 p.
- Stoffman, Judy. « China's Canadian hero ». Compte rendu de Adrienne Clarkson, *Norman Bethune*, Penguin Canada, 2009, publié dans le *Globe and Mail* du samedi 16 mai 2009, p. F10.
- Story, Norah. *The Oxford Companion to Canadian History and Literature*. Toronto, London, New York, Oxford University Press, 1967. 935 pages.
- Stratford, Philip. *Pôles et convergences. Essai sur le roman canadien et québécois*. Trad. Monique V.-Landa. Montreal, Éditions Liber, 1991. 224 p. Publié en anglais sous le titre *All the Polarities. Comparative Studies in Contemporary Canadian Novels in French and English*. Toronto, ECW, 1986. 109 p.
- Sulte, Benjamin. « Les Écossais au Canada », *La Revue des deux Frances : revue franco-canadienne*, n° 11 (août 1898), p. 119-121.
- Taylor, Charles M. *Rapprocher les Solitudes. Écrits sur le fédéralisme et le nationalisme au Canada*. Textes rassemblés et présentés par Guy Laforest. Sainte-Foy, Les Presses de l'université Laval, 1992. 233 pages. Publié en anglais sous le titre *Renconciling the Solitudes. Essays on Canadian Federalism and Nationalism*. Montreal and Kingston, McGill-Queen's University Press, 1993. 208 p.
- . *Multiculturalism: examining the politics of recognition*. Princeton, Princeton University Press, 1994.
- Taylor, Charles. « Scott Symons », dans *Six Journeys: A Canadian Pattern*. Toronto, Anansi Press, 1977, p. 191-243.

- Thomas, Clara. « Introduction », dans Philippe Aubert de Gaspé, *Canadians of Old*. Trad. Charles G.D. Roberts. Toronto, McClelland & Stewart, coll. « New Canadian Library », n° 106, p. vii-xii.
- Toye, William, dir. *Supplement to The Oxford Companion to Canadian History and Literature*. Toronto, London, New York, Oxford University Press (Canadian Branch), 1973. 318 p.
- . dir. *The Oxford Companion to Canadian Literature*. Toronto, Oxford, New York, Oxford University Press Canada, 1983. 843 p.
- Trofimenkoff, Susan Mann. *The Dream of Nation. A Social and Intellectual History of Quebec*. Montreal and Kingston, McGill-Queen's University Press, 2002 [1982]. 344 p.
- Ware, Tracy. « The Integrity of Carman's *Low Tide on Grand Pré* », *Canadian Poetry*, vol. 14 (1984), p. 38-42.
- Whiteman, Bruce. « The F.R. Scott Library », *Fontanus*, vol. 2 (1989), p. 97-101.
- Wyczynski, Paul. « Panorama du roman canadien-français », dans Paul Wyczynski *et al.*, dir., *Le roman canadien-français*. Montréal, Fides, coll. « Archives des Lettres canadiennes », t. III, 1977 (troisième édition), p. 11-67.
- Velguth, Madeleine. « La nuit dans un sac : Étude des *Confitures de coings* de Jacques Ferron », *Québec Studies*, vol. 25 (printemps 1998), p. 68-79.